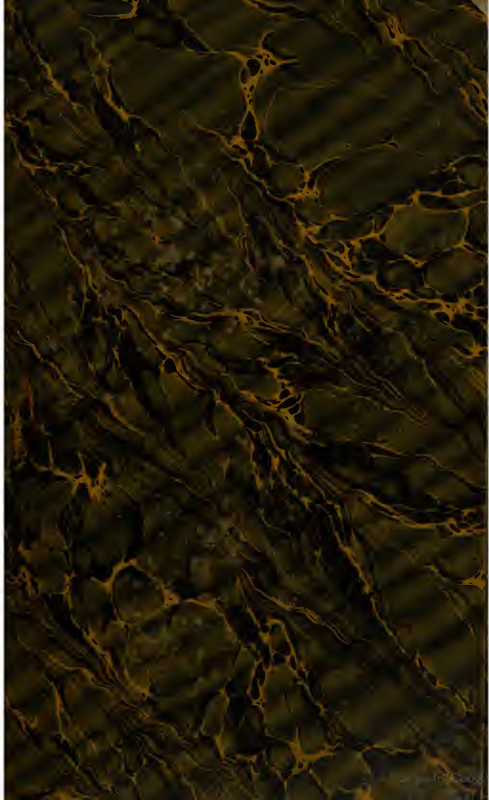




7. 5. 90

7. C. 5. 90.

APPLICATION

DE

LA GÉOGRAPHIE A L'HISTOIRE

EN VENTE, DU MÊME AUTEUR.

PENSÉES ET SOUVENIRS

OU

NOTES DE CHAQUE JOUR.

Simple pages blanches à l'usage de la jeunesse studieuse.

Connaître-vous vous-même.

SAGESSE ANTIQUE.

4 fort vol. grand in-18, format anglais. 4 fr. 50.

Ces simples pages blanches, dont M. Édouard Braconnier propose l'usage à la jeunesse studieuse, ont déjà porté leurs fruits. Plus d'une mère a reconnu la valeur de cet exercice de chaque jour, où l'esprit se développe en même temps que le cœur se réchauffe, et où l'éducation, cette tâche si difficile à notre époque, trouve un aide et un appui.

Pour paraître prochainement :

LES DROITS ET LES DEVOIRS

OU

Étude élémentaire de morale chrétienne et de législation.

4 beau vol. grand in-18, format anglais.

ATLAS

POUR

L'APPLICATION DE LA GÉOGRAPHIE A L'HISTOIRE

« L'essentiel, dans un atlas élémentaire, n'est pas
« d'étaler en grand format des cartes très-détaillées et
« d'une exactitude minutieuse ; c'est plutôt d'offrir,
« dans une série de petites cartes très-nombreuses,
« l'ensemble complet des principes de la science. »

BALDI.

APPLICATION
DE
LA GÉOGRAPHIE A L'HISTOIRE

OU
Étude élémentaire de Géographie et d'Histoire générales comparées

PAR ÉDOUARD BRACONNIER

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTRANGÈRES

Ouvrage classique, précédé d'une introduction

PAR N. BESCHERELLE AINÉ

de la Bibliothèque du Roi, au Louvre.

TOME SECOND.

Donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement; non pas à telle époque, mais dans toutes; enfin l'idée qu'il est appelé à représenter. V. COUSIN.

PARIS

CHEZ SIMON, ÉDITEUR

48, RUE DES FOSSÉS-DU-TEMPLE ET RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, 25.

1845

AVIS DE L'AUTEUR.

Notre premier volume offre bien des fautes d'impression : *Anapagor*, nombreuses, *fin*, *Hycros*, etc., pour *Anaxagore*, ombreuses, *faim*, *Hyk-sos*, etc., résultat presque inévitable dans un ouvrage dont les épreuves ont été corrigées fort loin de Paris et souvent en voyage. La critique, qui a loué l'ensemble de notre travail, sans toutefois nous priver de sages conseils, a dit avec la bienveillance d'Horace : *non ego paucis*, etc. Ce livre, malgré ses formes sévères et presque dures, a été bien accueilli en France ; il est déjà en usage en Suisse et en Belgique, et un professeur d'une Université allemande le traduit à l'usage des gymnases de l'Allemagne. *Celui qui possède votre ouvrage*, nous écrit-il avec un accent étranger plein de bonté, *a l'histoire de chaque peuple et à la fois l'histoire universelle ; celui qui le lit, peut s'instruire complètement en se charmant. Partout vous avez choisi le plus nécessaire, le plus important ; et de la sorte vous avez fait une belle image du monde et de chaque terre. Jusqu'ici je me suis amusé en traduisant*, etc. Rien ne nous a été plus agréable que ce bienveillant suffrage de la docte Allemagne. Une chose pourtant nous est presque aussi honorable, c'est la contrefaçon que va faire de notre ouvrage cette honnête Belgique, qui a la bienveillance de nous en prévenir. Nous n'avions réellement pas compté sur tant d'urbanité, après un honneur si peu attendu.

On a dit du premier volume qu'il renfermait peut-être trop de choses ; on a dit aussi qu'il n'en renfermait peut-être pas assez. Ces reproches extrêmes justifient nos limites. Il était impossible de dire plus de choses en moins de mots : nous avons même sacrifié une grande partie de nos matériaux, pour laisser à notre travail ses formes élémentaires et surtout la clarté et la régularité d'un simple plan d'histoire générale comparée, basé sur une étude rapide de la géographie à toutes les époques. Nos sacrifices ont été bien plus grands dans le second volume. La plupart des questions avaient été largement traitées ; mais elles dépassaient si évidemment les limites d'un petit volume, qu'il a fallu briser ce premier travail. On en retrouvera quelques débris dans les notes. Le reste était si riche, si varié, si multiple, que nous n'avons pu y jeter cette harmonie qui veut de l'ampleur dans les formes pour être à l'aise et produire son effet. Aussi, parfois, les matériaux sembleront réunis à la hâte, accumulés, entassés ; on sentira qu'il y manque de l'air et de la lumière. Il aurait fallu faire dix volumes ; or, tel n'était pas notre but. Cependant nous avons consacré tous nos soins à ce qui intéresse la grandeur et l'avenir des nations. On trouvera peut-être ça et là quelques idées neuves ; on trouvera bien sûrement partout l'enthousiasme pour les grandes choses, ainsi que le respect pour les grands noms et les grands souvenirs.

APPLICATION

DE

LA GÉOGRAPHIE A L'HISTOIRE

PARTIE DESCRIPTIVE

CHAPITRE PREMIER

MAPPEMONDE.

Il ne suffit point d'avoir tracé largement la vie de l'humanité sur tous les points du globe, et d'avoir placé dans son temps et dans son lieu, Nemrod, Sésostris, Cyrus, Alexandre, César, Attila, Mahomet, Charlemagne, Gengis-Khan, saint Louis, Christophe Colomb, Louis XIV, Napoléon ; il faut encore étudier les lieux où se sont accomplies ces grandes existences, épisodes séculaires de la grande épopée du genre humain. A l'étude de l'humanité doit se joindre l'étude de la nature : pays de côtes, bords des grands fleuves, bras de mer, verdoyantes collines, montagnes neigeuses, plaines fertiles, rochers sauvages, sables brûlants, steppes glacées, forêts impénétrables, herbeuses savanes, glaces du Nord, terres fangeuses, déserts desséchés, vallées populeuses, solitudes sans bornes, vastes continents, Océans immenses, ciel pur, abîmes des eaux, vents et tempêtes, bêtes sauvages, animaux domestiques, tout dans la nature a été pour l'humanité une cause de faiblesse ou de force, de ressource ou de privation, d'avantage ou d'obstacle. Aussi est-ce avec une haute raison, qui d'abord semble une hardiesse paradoxale, que Cousin a pu dire avec son enthousiasme accoutumé : « Quel est celui de vous qui pense que les lieux, que la terre qu'il habite, l'air qu'il respire, les montagnes

ou les fleuves qui l'avoisinent, le climat, le chaud, le froid, toutes les impressions qui en résultent; en un mot, que le monde extérieur lui est indifférent et n'exerce sur lui aucune influence? Pensez-vous, pense-t-on, quelqu'un peut-il penser, quelqu'un a-t-il jamais pensé que l'homme des montagnes ait et puisse avoir les mêmes habitudes, le même caractère, les mêmes idées, et soit appelé à jouer dans le monde le même rôle que l'homme de la plaine, que le riverain, que l'insulaire? Croyez-vous, par exemple, que l'homme que consomment les feux de la zone torride, soit appelé à la même destinée que celui qui habite les déserts glacés de la Sibérie, le croyez-vous? Eh bien, ce qui est vrai des deux extrémités de la zone glacée et de la zone torride, doit l'être également des lieux intermédiaires, et de toutes les latitudes. Donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *à priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes; enfin l'idée qu'il est appelé à représenter. » Renfermé dans les étroites limites d'un enseignement élémentaire, notre livre offrira peu de ces considérations élevées qui sont du domaine de l'histoire savante. Qu'il nous suffise de les avoir indiquées. Nous ne raconterons pas non plus ces étranges révolutions¹ qui

¹ A mesure que l'on pénètre dans les entrailles de la terre, la chaleur augmente d'un degré par 50 mètres de profondeur. Ainsi, à 5,000 mètres, l'eau devrait bouillir et se vaporiser; à 5,500 mètres, le soufre serait liquide, le plomb le serait à 8,000 mètres, le fer à 35,000 mètres, etc. Lors donc que notre planète sortit du chaos des éléments, elle devait être une masse fondue et ardente, qui, suivant la loi des corps liquides, prit la forme sphérique, se refroidit peu à peu à sa surface, et se solidifia. Une atmosphère lourde et épaisse, où l'eau, le soufre, le mercure, les gaz, etc., se superposaient en couches régulières, d'après les lois de la pesanteur, exerçait une énorme pression sur le globe. La surface du globe, refroidie dans l'espace, forma *les terrains primitifs*. La structure en est cristalline, résultant de la fusion ignée, comme le *granit* et toutes les roches primitives. La matière ardente, en se solidifiant et en se refroidissant, se retira; il se forma des crevasses où jaillirent les filons de métaux précieux, tels

ont donné au globe ses formes actuelles; nous dirons seulement les lois qui régulent, et les faits qui se rencontrent sur cette

que l'or, l'argent, ainsi que des composés siliceux, tels que *topaze, améthyste, cristal de roche*, etc. Dans ces terrains primitifs, on n'aperçoit aucune trace d'animaux ni de végétaux. La seconde époque du globe commence avec l'apparition de l'eau sur la terre. Cette eau, contenue par une lourde atmosphère, avait une température très-élevée; dans son sein se formèrent des roches dites de *transition*, parce qu'elles réunissent le caractère de la structure cristalline opérée par le feu, et celui des matières de sédiment telles qu'elles se déposent lentement dans les eaux tranquilles. La présence de l'eau sur le globe y amène les êtres organisés: *zoophytes, mollusques*, chez les animaux; *prêles, fougères*, chez les végétaux, tous de taille gigantesque, couvrant les divers points du globe hors de l'eau; les débris de ces végétaux formèrent les houillères des terrains de transition. L'atmosphère toujours épaisse dépose alors divers corps à l'état de vapeur; elle devient translucide; elle se laisse pénétrer de la lumière solaire. L'eau du globe est moins chaude; elle dépose aussi diverses substances salines qui vont agglomérer les terrains sous-jacents. Privés de leur atmosphère épaisse, chaude, humide et ténébreuse sous laquelle ils étaient nés, les animaux primitifs périrent. Ensuite se sont formés par voie de sédiment les *terrains secondaires*; *schiste, grès bigarré, sel marin, craie blanche*, etc. Alors apparaissent des animaux vertébrés (*reptiles et poissons*), mais aucun *mammifère*. Parmi les végétaux de cette époque sont des *conifères*, etc., mais aucun *dicotylédone*. Les *terrains tertiaires* ont vu naître des *mammifères* et des *cétacés*, véritables géants du règne animal: *mastodontes, éléphants, hippopotames, baleines*, etc., et parmi les végétaux, des *palmera*, des *amentacées*, les familles nombreuses des *dicotylédones*. L'atmosphère devient toujours plus pure. Les continents sont plus étendus, par le soulèvement de plusieurs parties de la croûte terrestre; des affaissements s'en suivirent, qui formèrent les vastes bassins des mers. L'eau vaporisée par la chaleur solaire retombait en pluies sur la terre, ce qui amena la séparation des sédiments d'eaux douces, et ceux d'eaux marines, ainsi que la distinction de lacs d'eau douce et de lacs d'eau salée. C'est dans les *terrains tertiaires* que sont: l'*argile plastique*, le *grès blanc*, la *Pierre meulière*, etc. On croit qu'alors le globe fut bouleversé par un déplacement des pôles, en se retournant sur lui-même. Terrible phénomène attribué au choc d'une comète. Les eaux se précipitèrent sur les continents, où elles creusèrent de profondes vallées, formant çà et là des dépôts immenses de cailloux roulés, transportant au loin d'énormes blocs détachés des montagnes, anéantissant de nombreuses races de grands animaux, et formant ces vastes *cavernes d'ossements* où sont entassés les squelettes brisés d'une multitude incroyable de *mammifères*, de *pachydermes*, de *ruminants*, de *carnassiers*, avec quelques oiseaux, les premiers dont on retrouve les débris sur le globe. Les eaux se formèrent

immense surface de la terre, depuis qu'elle est la demeure de l'homme.

de nouveaux bassins, quand elles ne purent rentrer dans leur ancien lit ; les terrains qu'elles roulèrent ainsi furent appelés *terrains de transport* ou *alluvions*, qui s'augmentent chaque jour par les débris du sol et les *détritus* des corps organiques. Tel fut le *Déluge*. « Où donc était alors le « genre humain ? s'écrie le savant Cuvier. Les animaux qui l'accompa- « gnent maintenant sur le globe, et dont il n'y a point de traces parmi les « fossiles, existaient-ils ? Les pays où il vivait avec eux ont-ils été englou- « tis, lorsque ceux qu'il habite maintenant ont été remis à sec ? Ce qui est « certain, c'est que nous sommes au milieu d'une quatrième succession « d'animaux terrestres, et qu'après l'âge des reptiles, après celui des « paucrothériums, après celui des mammothus, est venu l'âge où l'espèce « humaine, aidée de quelques animaux domestiques, domine et féconde « paisiblement la terre, et que ce n'est que dans les terrains formés depuis « cette époque, dans les alluvions, dans les tourbières, dans les concré- « tions récentes, qu'on trouve à l'état fossile des os qui appartiennent à « des animaux connus et aujourd'hui vivants. » Les terrains de transport ou d'alluvion se recouvrent presque partout d'humus ou terre végétale.

Quand la croûte terrestre primitive se refroidit en se contractant, il se forma de vastes crevasses où s'épancha l'atmosphère épaisse avec ses lourdes vapeurs, qui, se mêlant à la masse ignée de l'intérieur, se changèrent en gaz. Ceux-ci, se dilatant avec une force immense, firent crever les parois en diverses directions. De là, dans les terrains primitifs, ces masses de blocs verticaux, jetés, renversés, courbés, plissés, dans un épouvantable désordre, et formant le squelette des montagnes du premier ordre. Quand l'eau parut à la surface du globe, elle pénétra dans l'intérieur en fusion, soit par infiltration, soit par les crevasses. La masse liquide sortit alors de l'intérieur, se gonflant en dômes comme les montagnes trachytiques, ou couvrant de vastes plaines, comme une éruption volcanique, ou bien encore, à demi figée déjà avant le soulèvement, formant des pentes rapides, comme dans les Alpes. Les terrains de sédiment ne se liant pas entre eux par des nuances insensibles, mais offrant des passages brusques de l'un à l'autre, d'après les révolutions du globe, on est parvenu à en conclure l'âge des montagnes. Quand une montagne a été soulevée du sein de la terre, elle a relevé par les flancs le terrain stratifié ou les terrains stratifiés existant lors de son soulèvement, et le terrain ou les terrains qui se sont stratifiés depuis son soulèvement sont restés horizontaux. Dans les montagnes de la Saxe, de la Côte-d'Or et du Forez, les trois espèces de terrains supérieurs ou les plus modernes sont horizontales ; le grès oolithique est seul relevé. Ces montagnes peu élevées sont donc parmi les plus anciennes du monde. Les Pyrénées et les Apennins offrent les deux couches inférieures soulevées par leurs flancs ; les deux supérieures sont horizontales ; elles sont donc moins anciennes que les premières.

Les noms que les nations européennes ont donnés aux grandes divisions du globe sont arbitraires, et souvent inconnus

Les montagnes de Dalmatie, de Croatie, et les monts Crapacks sont de la même époque que les Pyrénées. Les Alpes occidentales (Savoie et Dauphiné), ont les trois couches inférieures soulevées : celle de terrains d'alluvion est seule horizontale. Le Mont-Blanc, la plus haute montagne d'Europe, est moins ancien que les Pyrénées et les Apennins. Les Alpes centrales, comme le Saint-Gothard et le Mont-Ventoux, ont les quatre couches de terrain soulevées. On pense qu'il en est de même de l'Atlas et de l'Himalaya. Les Cordilières doivent être d'une formation encore plus récente. Quelquefois le soulèvement a bouleversé toutes les couches et les a entassées pêle-mêle dans le plus effrayant désordre.

Les crevasses qui, lors de la rupture de la croûte terrestre, tracèrent aux montagnes leurs lignes de soulèvement, parcourent la surface du globe dans toutes les directions, sans paraître suivre aucune loi précise. Tant que les massifs de montagnes ne vont que dans une seule direction, le pays en reçoit la forme d'une île ou d'une presque île allongée, comme les îles de Crète, d'Eubée, et toute l'Italie. S'il n'y a qu'un pic isolé, l'île a la forme sphérique, comme Ceylan. Si les lignes de soulèvement forment plusieurs systèmes parallèles, comme cela arrive presque toujours, il y aura entre eux des lacs, des golfes, ou des bas pays allongés. Si au contraire deux lignes de soulèvement viennent à se rencontrer, les contours du pays auront tantôt l'une, tantôt l'autre forme, comme dans la Scandinavie. Si ce sont trois ou quatre lignes qui se rencontrent, comme en Espagne, en Allemagne, dans l'Asie antérieure, les pays en contractent plus ou moins la forme de triangles ou de quadrilatères, dont l'espace intérieur est comblé de terrains de transport, d'alluvion, comme les plaines de la Castille, de la haute Allemagne, de l'Anatolie, de l'Iran. Pour se faire une idée bien exacte de la structure de l'Europe, il faut se reporter à l'époque où les détroits de Gibraltar et de Constantinople n'étaient encore que des langues de roc unissant l'Europe à l'Asie et à l'Afrique. Alors les mers intérieures de notre continent avaient encore un niveau plus élevé et couvraient de leurs flots les bas pays de nos jours. Une vaste mer tenait la place des basses plaines de la Laponie, de la Russie et de la Sibérie. Le Sahara était un golfe profond s'étendant jusqu'au plateau calcaire de Lybie ; les crevasses des rochers et les entonnols des montagnes n'étaient point alors comblés par des terrains de transport ; des lacs ou des marais en tenaient lieu, ainsi que de vastes baies s'étendant bien avant dans les terres ; les alluvions ont changé ces baies en riches vallées, telles que celles du Pô, du Rhin, de la Garonne, de la Seine, de l'Elbe, de l'Oder, du Danube, de l'Euphrate, du Gange, etc. En réalisant ainsi par la pensée ces mers et baies primitives, on retrouve facilement la charpente primitive de l'écorce minérale du globe. Il est souvent difficile de décrire la structure des roches d'un pays, car la plupart des systèmes de montagnes sont déchirés de crevasses transversales, de chaînons qui les dérangent

des peuples de ces contrées. Autrefois, le nom d'*Europe* ne désignait qu'une petite contrée voisine de la mer Noire; l'*Asie*, une faible portion des côtes occidentales de l'Anatolie (Asie Mineure); et l'*Afrique*, une certaine partie de la côte-sud de la Méditerranée. Ce fut seulement quatre siècles avant J.-C., qu'on admit la division du monde connu en *Europe*, *Asie*, *Afrique*, sans pourtant rien de précis. La Méditerranée séparait naturellement l'Afrique de l'Europe; mais on fut longtemps sans pouvoir fixer les limites occidentales de l'Asie. En Europe, on lui donnait pour limite le Don ou le Volga; en Afrique, le Nil, et même la vallée de ce grand fleuve fut longtemps regardée comme partie de l'Asie. Ce n'est que depuis quelques années que cette question des limites asiatiques a été décidée, et encore il y a dans la Méditerranée des îles qu'on refuse, sans motif, à l'Europe ou à l'Asie. C'est l'usage et non la science qui a décidé.

On donne à la surface du globe 5,098,857 myriamètres carrés. Les mers en occupent 3,296,120 : c'est presque les deux tiers. Les terres n'occupent que 1,802,557 myriamètres. On a donné aux portions des terres et des eaux divers noms. Une *île* est une terre entourée d'eau de toutes parts (*Madagascar*, *Ceylan*, etc.). On appelle *ancien continent*, l'île immense que font l'Europe, l'Asie et l'Afrique; et *nouveau continent*, la grande île que forme l'Amérique. Une *péninsule* ou *presqu'île*, est une île jointe à un continent par une terre étroite appelée *isthme*; ainsi l'Afrique est une vaste presqu'île jointe à l'ancien continent par l'*isthme de Suez*; l'Amérique forme deux grandes presqu'îles réunies par l'*isthme de Panama*. Un *archipel* est un groupe d'îles (*Canaries*, *Açores*, etc.); ainsi, l'Océanie est un immense archipel. *Côte*, *rive*, *rivage*, désignent les contours des îles, des continents baignés par les eaux. Un *cap* est une terre qui s'avance dans la mer (*cap de Bonne-Espérance*, *cap Horn*, etc.). On l'appelle aussi *pointe* et *promontoire*. Une *montagne* est une masse de rochers qui s'élève sur la surface du globe; on voit les montagnes s'étendre à travers les continents comme dans leur direction. Souvent des mers, ou de vastes plaines les interrompent; souvent aussi des terrains d'alluvion sont venus en couvrir les crêtes basses.

de vastes chaînes dont chaque montagne forme un anneau. Un plateau est une grande étendue de terrain élevé, formant comme le noyau d'une île, d'un continent, etc. On donne quelquefois à une montagne un nom suivant la forme que la nature lui a donnée : *ballon*, *dôme*, si sa cime est circulaire; *pic*, *dent*, *aiguilles*, etc., si elle est aigüe. Un *volcan* est une montagne qui jette du feu par une ouverture appelée *cratère*. Une *colline* est une petite montagne; un *côteau* est une petite colline; les *dunes* sont des *monticules* de sable que l'on trouve sur quelques rivages; les *falaises* sont des rochers escarpés qui bordent la côte. On appelle *plaines* les portions de continents ou d'îles dont la surface est horizontale; *vallée*, une plaine entre des montagnes; *vallon*, une petite vallée. Un *ravin* est un petit vallon dont les deux pentes sont resserrées et presque verticales. *Col*, *pertuis*, *pas*, *gorges*, *défilés*, etc., désignent un passage étroit entre les montagnes. Les *steppes*, *saranes*, *landes*, *bruyères*, etc., sont d'immenses plaines incultes, couvertes d'herbes et de plantes, mais n'ayant pas de forêts. Les *déserts* sont de larges espaces couverts de sable, où l'on rencontre çà et là des îles de verdure appelées *oasis*.

Voilà cette nature morte qui a tant d'influence sur la vie humaine et les destinées des nations! Les montagnes, en même temps qu'elles modifient les climats, et qu'elles séparent les contrées, donnent les premiers moyens de défense d'un pays : c'est comme un rempart formidable contre lequel le génie militaire des conquérants a souvent échoué. Le passage des Alpes a coûté d'effrayants sacrifices au grand Annibal; les Gaulois se sont fait exterminer dans les gorges du Parnasse; quelle lutte aujourd'hui dans le Caucase! On regarde comme insurmontables aux invasions militaires les déserts et les marécages; on connaît nos désastres dans les solitudes glacées de la Russie, et les dangers d'Alexandre dans les déserts brûlants de la Carmanie, au milieu des fangeuses contrées du Penjab, et des glaciers des Paropamisès. Quant aux plaines vastes et fertiles, elles sont les théâtres habituels des batailles : *Marathon*, *Arbelles*, *Pharsale*, les *Champs-Catalauniques*, la *plaine des Pyramides*, *Marengo*, *Wagram*, *Austerlitz*.

On donne en général le nom de *mer* à l'eau qui entoure les continents : les grandes subdivisions s'appellent *océans*¹. Ils couvrent presque les deux tiers de la surface du globe, et s'étendent même en vastes nappes dans l'intérieur de la terre. Un *lac* est une partie d'eau entourée de terre de tous côtés ; son étendue lui fait quelquefois donner le nom de mer, comme la *mer Caspienne*. Un *étang* est un petit lac ; un *marais* est un lieu couvert d'eaux basses et croupissantes. Un *golfe* est une partie de mer qui s'avance dans les terres (*golfe du Bengale, du Mexique, etc.*). On lui donne le nom de mer quand il est immense (*mer Méditerranée, mer Baltique, mer Noire, etc.*) ; *baie, anse, rade, havre, crique*, désignent les golfes de peu d'étendue ; un *port* est un petit golfe que les hommes ont disposé pour recevoir les vaisseaux. Un *détroit* est une partie de mer resserrée entre deux terres (*détroit de Gibraltar, de Behring, etc.*). On l'appelle quelquefois *canal* (*canal de Mozambique, canal Saint-Georges, etc.*) ; mais un *canal* est plus généralement un courant d'eau fait de main d'homme pour unir des lieux séparés. Une *rivière* est un courant d'eau de source. On l'appelle *fleuve*, quand le courant est grand et qu'il se jette à la mer (Nil, Gange, Euphrate, Danube, etc.), et seulement *ruisseau*, quand il est faible et peu étendu. *Les fleuves*, dit Pascal, *sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller*. Un *torrent* est un courant d'eau formé tout à coup par les orages. Une *cascade*, une *chute*, une *cataracte*, est un changement brusque dans le niveau d'un courant d'eau. La *source* d'un *fleuve*, d'une *rivière*, est le lieu d'où ils commencent à sortir de terre. Un *confluent* est l'endroit où deux courants d'eau se réunissent ; l'*embouchure* est le lieu où une rivière ou un fleuve entre dans la mer. La *gauche* et la *droite* d'un fleuve sont relatives à la direction des eaux vers l'embouchure ou le confluent. Un *bas-fond* est un endroit peu profond de la mer.

¹ Les Grecs primitifs appelèrent *Océan* la petite mer qu'ils voyaient et qui leur semblait sans bornes. Ainsi Homère dit que l'île d'Éole (Lipari en Italie) est entourée de l'Océan. Plus tard, quand ils arrivèrent à l'Océan véritable, ils se servirent de la même expression pour désigner cette vaste mer qui embrasse toute la terre, comme une grande île.

Un *écueil*, un *récif*, un *brisant*, sont des rochers à fleur d'eau contre lesquels les vaisseaux peuvent se briser. On appelle *bas-sin* l'ensemble des eaux de la mer, et plus souvent toutes les pentes d'eau qu'une rivière, un fleuve, reçoit le long de son cours. Le lit d'une rivière ou d'un fleuve s'appelle aussi *thalweg*, mot allemand signifiant le *chemin de la vallée*. On appelle *ligne de partage des eaux*, l'arête culminante d'un pays. Les masses de terrains en pente contraire, dont la réunion forme cette arête, se nomment *versants*. Ainsi l'*Apennin* en Italie, les *Dofrines* en Suède, etc., forment par leurs sommets la ligne de partage des eaux. Quand la mer est calme, ses eaux offrent une surface plane à partir de laquelle on mesure l'élévation des terres au-dessus du *niveau de la mer*.

Les eaux ont la même importance que les terres dans l'histoire : nommer le *Nil*, l'*Euphrate*, l'*Indus*, le *Jourdain*, le *Granique*, l'*Eurotas*, le *Tibre*, la *Méditerranée*, c'est résumer tous les temps anciens : le *Danube* représente à lui seul toute l'histoire du moyen âge en Europe ; enfin le *Rhin*, la *Seine*, la *Tamise*, l'*Océan*, sont le théâtre des temps modernes. Les mers sont les premiers remparts des états : protégée par l'Océan, l'Angleterre a bravé impunément le monde entier. L'une des principales forces de la France c'est de dominer à la fois sur la Méditerranée et l'Océan. Les grands cours d'eau, comme le Rhin, sont souvent frontières des états ; mais ils sont bien inférieurs aux mers et aux monts : *gn*is, comme moyens de défense. D'ailleurs, quoique le passage d'une rivière par une armée ennemie soit une des plus difficiles opérations stratégiques, il est impossible de s'y opposer, si la rivière a une centaine de kilomètres de cours : c'était l'opinion du grand Frédéric et de Napoléon. Et puis, les fleuves occupent généralement le centre d'une contrée, plutôt que la frontière : le *Nil*, l'*Euphrate*, le *Gange*, en sont la preuve. C'est à ces grands fleuves que ces magnifiques vallées doivent leur fertilité, leur civilisation antique, leur vieille prospérité. C'est sur le bord des grands cours d'eau que sont les masses de population, le commerce, l'industrie, avec toutes leurs ressources. Mais c'est la mer surtout qui a en le glorieux privilège de protéger les peuples, et d'être le grand théâtre de leur

puissance et de leur civilisation. Plus un pays est découpé par des golfes profonds, par de nombreux détroits, par des presqu'îles élançées, plus il a de chances de prospérité et de gloire : telle est la destinée de l'Europe : elle domine aujourd'hui le monde.

On appelle *horizon* les parties de la surface terrestre où se termine notre vue, où le ciel et la terre paraissent se joindre. Le côté de cet horizon où le soleil semble se lever se nomme *est*, *orient*, ou *levant* ; celui où il semble se coucher est l'*ouest*, l'*occident* ou le *couchant*. Quand on a l'*est* à sa droite et l'*ouest* à sa gauche, on a devant soi le *nord* ou *septentrion*, et derrière soi le *sud* ou le *midi*. Ces quatre points de l'horizon sont appelés *cardinaux*, et s'*orienter* c'est rechercher leur position. Une partie de la terre est au nord ou à l'est d'une autre, quand elle est dans la direction du nord ou de l'est relativement à cette autre partie : ainsi, l'Europe est au nord de l'Afrique, tandis que l'Afrique est au sud de l'Europe. On nomme *nord-est*, *nord-ouest*, les points de l'horizon entre le nord et l'est ou l'ouest, tandis que les mêmes points situés de la même manière relativement au sud, sont dits *sud-est*, *sud-ouest*. Le point du ciel au-dessus de nos têtes est le zénith ; le *nadir* lui est diamétralement opposé. Les *Antipodes* sont les habitants de la terre qui ont notre nadir pour zénith. Les antipodes de Paris sont aux environs de la *Nouvelle-Zélande* (Océanie).

La surface du globe a été divisée en cinq grandes zones relatives au soleil. La *zone torride* embrasse tout l'espace où le soleil peut être au zénith ; elle est divisée en deux parties égales par un grand cercle nommé *équateur* ; les jours sont égaux aux nuits, quand le soleil est au zénith de cette ligne. Les plus longs jours comme les plus longues nuits de la zone torride, ne dépassent pas treize heures et demie. Cette zone est terminée par deux cercles appelés *tropiques*¹ au delà desquels le soleil cesse d'occuper le zénith. Chaque tropique est à 23 degrés 28 minutes de l'équateur. Pour les habitants de la zone tor-

¹ Tropique vient d'un mot grec qui signifie *retourner*, parce qu'arrivé à l'un de ces cercles, le soleil retourne vers l'autre, semblant ainsi osciller entre ces deux limites dans l'espace d'une année.

ride, la sphère est dite *droite*, parce que le soleil semble monter toujours dans le ciel perpendiculairement à l'horizon. Dans les lieux dont le soleil occupe le zénith, les corps ne font plus ombre. Hors de ce cas, l'ombre est tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant la position du soleil au nord ou au sud de l'équateur. De chaque côté de la zone torride sont les *zones tempérées*, où la longueur d'un jour, ainsi que celle d'une nuit peut aller de treize heures et demie à vingt-quatre heures. Pour les habitants de ces zones, la sphère est dite *oblique*, parce que le cours du soleil est toujours oblique à l'horizon. La zone tempérée du nord a l'ombre à gauche, quand on regarde l'est; la zone tempérée du sud a l'ombre à droite. Ces zones tempérées sont terminées par les *cercles polaires*, au delà desquels sont les *zones glaciales*, où la longueur d'un jour ou celle d'une nuit varie de 24 heures à six mois. Pour les habitants de ces zones, la sphère est dite *parallèle*, parce que le cours du soleil y est parallèle à l'horizon. Le centre des zones glaciales s'appelle *pôle*: celui du nord est appelé *arctique*¹, celui du sud, *antarctique*. Les cercles polaires sont distants du pôle, comme les *tropiques* de l'équateur.

Pour déterminer la position d'un lieu sur le globe, on mesure d'abord sa distance à l'équateur. Cette distance s'appelle *latitude*; elle est *boréale* ou *australe*, suivant que cette distance est au nord ou au sud de l'équateur. La plus grande latitude possible est au pôle; elle est de 90 degrés. Ensuite on mesure la distance du même lieu à un grand cercle passant par les pôles, et appelé *méridien*². Le *premier méridien* est choisi arbitrairement. La longitude est *orientale* ou *occidentale*, suivant la position du lieu, à l'est ou à l'ouest du méridien. En France on compte la longitude à partir du méridien de Paris; les autres peuples la comptent du méridien qui passe par leur capitale³. La

¹ Ce nom est emprunté au pôle céleste voisin de la constellation de l'ourse, en grec *arctos*. *Antarctique* veut dire opposé à l'ourse.

² D'un mot latin, *meridies* (midi), parce qu'à midi, le centre du soleil est dans le plan de ce cercle.

³ Autrefois le méridien commun aux Européens passait par l'île de fer, dans les Canaries.

latitude de Pékin est 39 degrés 55 minutes; elle est boréale; sa longitude, 114 degrés 8 minutes; elle est orientale. La latitude de Quito est nulle, puisque cette ville est sous l'équateur; sa longitude est occidentale et de 80 degrés 50 minutes. La latitude d'Alger est de 56 degrés 49 minutes; elle est boréale; mais sa longitude n'a guère qu'un degré; elle est orientale. La longitude de Paris est nulle, mais celle de ses antipodes (sud-est de la Nouvelle-Zélande en Océanie) est de 180 degrés¹; c'est la plus grande possible. On appelle *hémisphère* chaque moitié du globe déterminée par l'équateur ou le *méridien*. Des deux hémisphères déterminés par l'équateur, l'un est *boréal* et l'autre *austral*; le méridien sépare l'hémisphère *oriental* de l'*occidental*.

A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur vers les pôles, la chaleur diminue et le froid augmente. Le même phénomène a lieu quand on s'élève sur une montagne. A l'équateur les montagnes se couvrent de neiges éternelles à la hauteur de 4900 mètres; au 45° degré de latitude, les neiges éternelles commencent à 2800 mètres; et seulement à 1100 mètres vers le 60° degré. Les deux pôles, semblables aux sommets de deux montagnes appuyées sur une base commune figurée par l'équateur, semblent être couverts de deux immenses coupôles de glaces infranchissables, dont d'énormes fragments viennent jusque dans les mers des zones tempérées. La zone torride n'a que deux saisons : l'une *sèche* et l'autre *pluvieuse*. Celle-ci accompagne toujours le soleil. Ainsi quand cet astre est au nord de l'équateur, la pluie tombe dans cette partie de la zone; c'est l'hiver pour ces contrées. Au sud de la *ligne équatoriale*, règne l'été ou la magnifique saison sèche. Quand le soleil passe au sud de la ligne, il y ramène la saison pluvieuse, tandis que la saison sèche repasse au nord. L'ordre des quatre saisons est constant entre le 35° et le 60° degré. Du 60° degré au 78°, qui est la limite des terres habitables, on trouve la *saison des neiges* et la *saison des fleurs*. Celle-ci est une fête continuelle; mais

¹ On exprime aussi le degré par un petit zéro, la minute par une virgule, etc. 89° 51' signifie 89 degrés 51 minutes.

elle ne dure guère plus de six semaines, et elle amène souvent une chaleur accablante due à la longueur des jours. La longue saison des neiges est un rigoureux hiver qui a aussi ses magnificences.

Telle est la loi générale des climats terrestres, souvent modifiée par l'élévation des lieux, leur exposition au soleil, la direction des vents, la nature du sol, le voisinage de la mer; etc. Quito, sous l'équateur, jouit d'un éternel printemps, à cause de sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer, tandis que les déserts de l'Arabie, même hors des tropiques, sont dévorés par une chaleur de fournaise. Constantinople et Pékin ont presque la même latitude; mais les vents chauds d'Afrique animent à Constantinople une température très-douce, tandis que les vents glacés du nord donnent à Pékin un climat rigoureux. Le sud de la Sibérie est à la même latitude que le nord de la France; et quelle différence dans les climats! La grande masse des terres de l'hémisphère boréal le rend moins froid que l'austral, puisqu'il n'offre de glaces flottantes qu'au 65° et même au 70° degré de latitude, tandis qu'on les rencontre souvent au 50° dans l'hémisphère austral. La quantité des pluies diminue, comme la chaleur, à partir de l'équateur. Si on réunissait l'eau qui tombe aux Antilles dans une année, on en couvrirait le globe à la hauteur de 308 centimètres; à Calcutta, cette hauteur serait de 205 centimètres; à Paris, de 53; à Saint-Pétersbourg, de 46, etc. Au pôle la pluie est inconnue. Mais cette loi est modifiée par les localités, puisqu'on trouve dans la haute Italie des localités où il tombe 418 centimètres d'eau; quantité supérieure à celle des Antilles. Les pluies équatoriales font périodiquement déborder les grands fleuves, tel que le Nil, l'Amazone, le Gange, etc.

Les animaux et les végétaux ont été répartis sur le globe suivant les climats. Déjà 80,000 espèces de plantes et 100 mille espèces d'animaux ont été reconnues. La zone torride étale une végétation vraiment admirable : l'immense baobab, la famille des palmiers, les forêts vierges nous en donnent une idée. Les dattes du palmier ne mûrissent plus au delà du 35° degré de latitude. La véritable patrie de la vigne est entre le 50° et le 45° degré, qu'elle dépasse quelquefois. Le froment, le

seigle, l'orge, l'avoine, se trouvent réunis entre le 40^e et le 60^e degré; mais le froment se rapproche même du 50^e, tandis que l'orge et l'avoine vont braver les froids rigoureux de la Sibirie. Du sud au nord, dans les zones tempérées, se succèdent les orangers, les figniers, les oliviers, les cerisiers, etc.; les tilleuls, les chênes; les sapins, les pins. Dans les zones glaciales, on n'aperçoit plus que les saules nains, les bouleaux, les lichens, enfin les mousses. Cette loi de la végétation se retrouve sur les montagnes. On peut trouver à leur base le palmier équatorial et sur leur sommet cueillir la germandrée du Nord. Ainsi le même climat donne les mêmes produits sous des latitudes différentes. Le fond de la mer a aussi ses *algues*, ses fucus; dont les immenses chevelures forment de vastes prairies marines. La civilisation transporte les plantes d'un pays à un autre. Le blé, l'olivier, la vigne, snivrent les antiques colonies civilisatrices. Les Européens portèrent le café arabe à Surinam, à la Martinique, à l'île de France, à l'île Bourbon, dans les colonies anglaises; il en avait été de même de la canne à sucre. La pomme de terre est un bienfait que l'Europe doit à l'Amérique: c'est la ressource du pauvre.

Les animaux ont une latitude comme les végétaux: le chien, le cheval, le bœuf, etc., bravent presque tous les climats; mais leurs espèces diffèrent suivant la région qu'ils habitent. A l'équateur et au pôle le chien n'aboie plus; dans le nord le bétail n'a plus de cornes. L'ours blanc n'habite que les régions polaires; le renne ne se rapproche pas du sud au delà du 50^e degré, excepté s'il suit le sommet glacé des montagnes. Les castors, nombreux en Amérique, occupaient jadis toute la zone tempérée boréale, et l'Europe en conserve, dit-on, encore quelques tribus. Dans l'ancien continent, du 23^e au 55^e degré, vit le chameau à une bosse, tandis que le dromadaire ou chameau à deux bosses habite la zone torride. L'*éléphant*, le *lion*, le *tigre*, le *rhinocéros*, se plaisent dans les climats plutôt chauds que tempérés. L'Amérique n'a point ces animaux; ils y sont remplacés par le *tapir*, le *jaguar*, la *vigogne*, etc. Les Européens ont amené dans ce continent des chevaux, des chiens, des bestiaux, et d'autres animaux domestiques. La zone glaciale

a ses animaux à riche fourrure, tels que *renards bleus*, *hermines*, *zibelines*, *petits-gris*, etc. Les singes forment de nombreuses familles réparties dans diverses régions de la zone torride et des chaudes contrées des zones tempérées.

Les oiseaux ont aussi sur le globe une latitude, un climat pour patrie. Les climats froids ont leurs beaux cygnes, leurs canards, leurs oies du Nord qui fournissent le mol édredon; les zones tempérées ont leurs paons, leurs faisans, leurs rossignols, etc.; la zone torride les colibris, les oiseaux-mouches, les oiseaux de paradis, l'autruche, les nombreuses familles de perroquets. L'aigle et le vautour planent sur toutes les montagnes, mais ils fuient les glaces du pôle. L'Océan a aussi ses innombrables populations; les harengs se plaisent au pôle arctique, d'où ils descendent le long des continents; les mers australes fourmillent de monstres marins; les morues fréquentent les mers boréales; les dorades, les poissants-volants vivent entre les tropiques; la grande baleine du Nord fuit l'équateur, et diffère de la baleine du Sud; le cachalot à grosse-tête de la mer des Indes n'est pas le même que celui des mers glaciales; le requin, semblable à un brigand, court toutes les mers. Les poissons aiment les rivages, parce qu'ils y trouvent un abri; aussi sont-ils rares en haute mer. Le grand Océan est le plus poissonneux. Les esturgeons, les brochets, les carpes, etc., peuplent les fleuves et les lacs; les grandes tortues vivent dans la zone torride. L'Afrique a ses crocodiles, l'Inde ses gavials, l'Amérique et l'Océanie leurs caïmans. Les serpents monstrueux et les reptiles venimeux vivent dans les pays chauds. Partout où les marais n'ont pas été desséchés, les forêts éclaircies, les plaines cultivées, on recule devant des nuées d'insectes, de moustiqués, aussi insupportables durant le court été du pôle que sous les chaleurs étouffantes du tropique.

L'homme, cet être éminemment religieux, aimant et intelligent, qui a tant besoin de croire, d'aimer et de comprendre, a pour patrie le globe entier; il habite jusqu'au 80° degré où tout gèle, et il supporte à l'équateur une chaleur qui fait bouillir l'esprit-de-vin. S'il n'était arrêté par les glaces, il arriverait au pôle, cet éternel empire de l'hiver. Une vie simple, une

nourriture saine et abondante, un air pur, donnent à l'homme les plus belles proportions. Cependant, soit effet du climat, de la nourriture, des usages, des privations, des souffrances, les hommes ont entre eux des différences bien marquées : l'Européen a le teint *blanc* ou *brun*, le Nègre *noir*, le Chinois *jaune*, l'Américain *rouge-cuivre*, quelques Océaniens *verdâtres*, etc. Ces grandes différences ont fait croire à quelques auteurs que toute l'humanité ne descend point d'un seul couple, et que chaque contrée a reçu ses habitants de la main de Dieu. Ils ont classé le genre humain en race distinctes : la *caucasique* au teint blanc ou brun, au visage ovale, etc., la *mongolique* au teint jaunâtre, à la face quadrangulaire, etc., la race *nègre* au teint noir, aux cheveux crépus, aux lèvres fortes, etc. Mais cette division est soumise à une foule d'exceptions qui en affaiblissent l'importance. On avait représenté les *Patagons* comme des géants, tandis qu'ils n'ont qu'une très-riche taille qu'on retrouve presque chez les *Esquimaux* qu'on avait peints si laids, si rabougris. Des Océaniens avaient été représentés monstrueux ; mieux observés, ils ont offert un peuple flétri par la misère, mais chez lequel apparaissent des hommes et surtout des femmes d'une rare beauté, même avec leur teint *bistre*, *orange* ou *verdâtre*. Le genre humain n'est qu'une grande et unique famille dont Dieu est le père commun.

C'est dans les entrailles de la terre, ainsi que dans certaines cavernes, qu'on trouve les innombrables débris de végétaux et d'animaux gigantesques dont les races ont disparu. Au fond des mines de houille on voit des fongères de plus de trente mètres de long. La quantité d'ossements d'éléphants, de rhinocéros, de tigres, de lions, d'hyènes, etc., qui sont ainsi enfouis, est incroyable. Ils diffèrent des mêmes animaux aujourd'hui vivants.

La profondeur moyenne des mers est d'environ mille mètres ; mais il y a des endroits où la mer peut avoir huit mille mètres ; en sorte que si elle était mise à sec, elle offrirait des plaines, des vallées, des montagnes dont les sommets forment les écueils, les îles. La couleur de ces eaux est en général d'un bleu verdâtre ; mais par l'effet de plantes marines, d'animaux

microscopiques ou de terrains colorants, ou peut-être par l'action de la lumière, on voit la Méditerranée, quelquefois *couleur de pourpre*, tandis que la mer est souvent *blanche* au golfe de Guinée, *noirâtre* au cap Comorin, *jaunâtre* entre la Chine et le Japon. Dans la zone torride, la mer paraît quelquefois en feu ; c'est le phénomène de la *phosphorescence*, qu'on aperçoit aussi, mais rarement, sur la Méditerranée. L'amertume des eaux de la mer ne permet pas qu'on en boive ; elles sont salées, et cette salure, qu'on évalue à 43 millièmes, empêche la putréfaction des eaux marines. La température des eaux de la mer diminue à mesure qu'on y descend ; cependant, on assure qu'au delà de 1200 mètres, cette température augmente, mais on n'a aucune preuve directe ; cependant, plus chaudes en hiver et plus froides en été que les terres qu'elles baignent, les mers y tempèrent également le chaud et le froid. De là vient qu'en France le figuier et le grenadier croissent naturellement à Brest, tandis qu'ils ne peuvent subsister en pleine terre dans l'intérieur, sous la même latitude. Les *flots*, les *vagues*, les *lames*, sont les ondulations formées à la surface de la mer. Pendant les plus grandes tempêtes, la mer est *calme* à moins de quarante mètres de profondeur.

La *marée* est un mouvement régulier des eaux marines, occasionné par l'action du soleil et de la lune. La mer monte pendant six heures, c'est le moment du *flux* ou *flot* ; elle reste *haute* pendant un quart d'heure environ, puis elle redescend pendant six heures ; c'est le moment du *reflux* ou *jusant*. La mer reste *basse* environ une demi-heure, puis elle recommence à monter. Ce phénomène s'accomplit deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures quarante-huit minutes ; ainsi l'heure de la marée change chaque fois ; il est donc très-important de la connaître, afin de n'être pas surpris par le flux. Dans le grand Océan, la marée s'élève à peine à quelques mètres ; mais dans l'Atlantique on la voit s'élever jusqu'à vingt-deux mètres sur les côtes des îles Britanniques, et jusqu'à près de vingt-cinq sur la côte d'Amérique, au sud de Terre-Neuve. Quand la marée est favorisée par les vents et les courants, elle atteint alors une hauteur effrayante ; on l'a vue couvrir

des îles sur les côtes orientales de l'Asie. L'étroitesse du détroit de Gibraltar ne permet pas aux grandes marées atlantiques d'agir sur la Méditerranée; aussi les marées y sont-elles bien faibles. Quand la marée monte près des rivages, son *flot* repousse les eaux des fleuves et des rivières qui, à leur tour, tendent à repousser celles de la mer; une lutte s'engage, et quand l'Océan l'emporte, le fleuve paraît fuir vers sa source avec une effrayante rapidité. L'Amazone éprouve ce redoutable effet de la marée jusqu'à six cents kilomètres de son embouchure : c'est un spectacle terrible.

Les eaux des pôles se dirigent vers l'équateur pour y remplacer la masse des eaux que le soleil y évapore. Leurs directions diverses prennent le nom de *courants polaires*. A trente degrés de latitude boréale et australe règne le magnifique *courant équatorial* dirigé de l'Est à l'Ouest. Cet immense fleuve maritime, de six mille kilomètres de large, se partage en deux, quand il touche au continent américain. Une partie longe le Brésil, repousse le courant polaire antarctique, double le cap Horn, et va rejoindre le *courant équatorial* dans le grand Océan. L'autre partie parcourt la mer des Antilles, le golfe du Mexique, longe les Etats-Unis sous le nom de *Gulf-stream*, ou fleuve d'eau chaude, à cause de la température élevée de ses belles eaux bleues; une partie va se perdre sur les côtes-nord d'Europe, et l'autre se repliant sur les Açores et les Canaries, va rejoindre le courant équatorial après une course de cent quarante-deux mille kilomètres qui a duré trois ans. Les courants amènent sur les côtes du Groënland, de la Sibérie et de l'Islande, tantôt d'énormes amas de glaces, tantôt une immense quantité de bois, surtout des pins, dont on ne saurait fixer le point de départ. Dans l'Océan *Pacifique*, le grand courant équatorial est brisé en mille autres courants par les nombreux archipels océaniques; mais il reprend son cours au golfe du Bengale, environné de ses eaux Madagascar, se heurte contre la côte australe de l'Afrique, double le cap de Bonne-Espérance, et va rejoindre le courant équatorial de l'Atlantique. Il est probable que c'est à l'action de ces *courants* et *contre-courants* qu'il faut attribuer les affreuses tempêtes qui règnent

au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance appelé d'abord *cap des Tourmentes*, etc. Comme le courant antarctique n'est point arrêté à l'ouest de la Nouvelle-Hollande, par le courant équatorial, il se fait sentir jusque dans la mer de Chine, où il occasionne de grandes tempêtes en refoulant les courants arctiques. Quand deux courants opposés se rencontrent, ils produisent des gouffres terribles, tels que les *Tornados* des mers de Chine et du Japon. Les courants polaires amènent d'énormes masses de glace d'une très-grande étendue ; on en a vu qui s'élevaient à plus de cent mètres au dessus du niveau de la mer ; on en ressentait le froit à vingt kilomètres.

L'atmosphère est la couche d'air qui environne le globe. On lui donne de 50 à 80 kilomètres d'épaisseur. A sept mille mètres, limite des ascensions aérostatiques, l'air est déjà si rare, qu'il serait impossible d'y vivre longtemps. C'est l'atmosphère qui réfléchit toutes ces riches couleurs de l'*aurore* avant le lever du soleil et celles du *crépuscule* après son coucher. L'étendue de l'aurore et du crépuscule est relative à la durée du jour : à l'équateur elle est très-courte ; au pôle l'aurore est de six semaines, comme le crépuscule : phénomène qui diminue de moitié la nuit polaire¹. Habituellement l'atmosphère réfléchit la couleur bleue, et forme cette belle voûte azurée appelée *ciel*. Cette couleur bleue devient plus foncée à mesure qu'on s'élève, au sorte que, sur une haute montagne, le ciel paraît noir. L'atmosphère est soumise comme l'Océan à des mouvements réguliers. Les vents *alizés* soufflent de l'est à l'ouest dans les

¹ Les nuits polaires sont éclairées souvent par l'admirable phénomène des *aurores boréales*. Quelques heures après le coucher du soleil, paraît vers le pôle un nuage sombre demi-circulaire, appuyé sur l'horizon. Peu à peu sa circonférence se colore, et des rayons lumineux s'élancent de son sein, comme autant d'éclairs qui remplissent le ciel. Bientôt, au zénith, se forme une couronne brillante qui paraît être le centre de ce beau phénomène. Tout le ciel est magnifiquement illuminé pendant près de deux heures. Cet admirable spectacle diminue jusqu'au lever du soleil. Ce n'est guère qu'au-delà du 60^e degré qu'on peut l'admirer dans toute sa magnificence. En France, on ne l'aperçoit plus que comme le reflet d'un immense incendie vers le nord. Sous les glaces du pôle, le ciel brille quelquefois de teintes magnifiques, variées de pourpre et de couleur d'or.

mêmes limites que le *courant équatorial* ; les *vents polaires* viennent remplacer l'air dilaté par le soleil dans la zone torride. Les hautes montagnes de l'Asie arrêtent l'effet des vents polaires arctiques dans la mer des Indes, et, par une cause inconnue, les vents alizés ne commencent à y régner qu'à dix degrés de latitude australe. Entre cette limite et le continent règnent des vents semestriels périodiques appelés *moussons*, qui dépendent de la marche du soleil. Depuis avril jusqu'en octobre, cet astre étant presque toujours au nord de l'équateur, il règne un vent de sud-ouest accompagné de pluies, d'orages ; c'est la *mousson pluvieuse*. Depuis octobre jusqu'en avril, le soleil dominant au sud de la ligne, il règne un vent nord-est qui amène la sérénité ; c'est la *mousson sèche*. Ces deux saisons sont séparées par des tempêtes, telles que les *typhons de Chine*, les *coups de vent du Bengale*, etc. Les autres parties du globe n'ont pas de vents constants, excepté les *étésiens* ou vents d'été de la Méditerranée, et les *brises de terre et de mer*. Les *brises de mer*, dans les pays chauds, viennent tempérer la chaleur du jour. Pendant la nuit, la brise change de direction, et souffle vers la mer, apportant aux vaisseaux avec la fraîcheur l'air embaumé des bois et des vallées. Le vent est modéré, quand il parcourt seulement deux mètres par seconde ; il en parcourt vingt-cinq pendant les tempêtes, et même quarante-trois ; mais alors il renverse les arbres, les édifices, etc. Deux vents opposés, forment en se rencontrant des *trombes* ou *siphons*, si redoutables aux Antilles, et sur les côtes orientales de l'Asie. Les orages sont plus terribles entre les tropiques que dans les zones tempérées. On voit rarement des éclairs au delà du 55^e degré. Un vent est *pluvieux*, s'il a passé sur la surface des mers ; *sec*, s'il a parcouru des continents ; *glacé*, s'il a parcouru des régions froides ; *brillant*, s'il a passé sur des déserts que le soleil dévore. Ainsi le *vent d'est* amène des pluies en Chine, et la sérénité en France ; car pour la Chine, il n'a franchi que le grand Océan et pour la France, il a parcouru l'Asie et l'Europe ; au contraire le vent d'ouest amène des pluies en France, et la sérénité en Chine.

Les déserts semblent d'anciens bas-fonds que la mer a aban-

donnés, en les laissant couverts d'un sable que les vents font mouvoir comme les flots de la mer. Les neiges des hautes montagnes laissent détacher de leurs flancs des fragments énormes appelés *avalanches*, qui renversent tout sur leur passage. La fonte des neiges dans les hautes régions des montagnes produit ces amas de glace appelés *glaciers*, et quelquefois *mers de glace*, à cause de leur étendue. Les glaciers n'ont pas la haute élévation des neiges perpétuelles; formés par des avalanches qui ont roulé au fond des vallées, ils ont quelquefois plusieurs centaines de mètres d'épaisseur; il en est même qui ont 40 kilomètres de longueur, sur 15 de largeur. Leur surface semble une mer en courroux dont les flots se seraient gelés tout à coup. On y taille des sentiers praticables même aux chevaux. Il y a aussi des glaciers qui couvrent le front des montagnes; mais ils sont peu étendus, et n'offrent rien de cette grandeur effrayante des *mers de glace*. Ce sont les grandes sources des fleuves, des lacs, et de ces *eaux* que nous appelons *thermales*, quand elles sortent chaudes du sein de la terre, *minérales*, quand elles renferment des éléments minéraux, qui influent sur l'organisation de l'homme. Les eaux de l'Océan conservent le même niveau sur les rivages des continents: les rares changements qu'on rencontre, doivent être attribués au mouvement partiel des terres d'une localité. Les *tremblements de terre* bouleversent souvent une vaste étendue de pays en quelques secondes. Cet épouvantable phénomène semble se lier aux éruptions des volcans qui causent tant de ravages à Naples, en Sicile, aux Antilles, dans les Cordillères des Andes. Les volcans sont comme des soupiraux qui laissent échapper une partie des matières en fusion qui forment la masse centrale du globe terrestre. *Ce sont*, dit Th. Lavallée, *comme des soupapes de sûreté du globe*. Le cratère n'occupe pas toujours le sommet des montagnes: il y en a dans des plaines où les éjections volcaniques ne tardent pas à former des montagnes, comme la *somma* du Vésuve; ou de vastes soufrières ardentes, comme la *solfatare* du royaume de Naples. Les volcans ont entre eux des communications. Leurs phénomènes sont identiques: partout ils rejettent des masses de roches primi-

tives fondues. La force qui repousse ces masses du centre de la terre est effrayante, puisqu'elle lance à des hauteurs énormes des matières de plusieurs millions de mètres cubes. Ceux-ci forment une chaîne autour du grand Océan, depuis le cap Horn jusqu'aux archipels occidentaux de l'Océanie. Le midi de l'Europe est couvert de volcans éteints ; plusieurs y sont encore en activité. On croit qu'il y a environ cinq cents volcans en activité sur le globe. On en trouve dont l'immense cratère a jusqu'à deux kilomètres de largeur. On les a vus lancer une colonne de feu de neuf cents mètres d'élévation ; le bruit de leur éruption s'étendait à huit cents kilomètres. Les volcans *sous-marins* sont ceux dont le cratère n'atteint pas la surface des eaux. Leurs éjections composent des îles qui peuvent devenir habitables. Un grand nombre d'îles de l'Océanie sont d'origine volcanique.

MŒURS, RELIGIONS. Si l'on en croit Vico, les hommes auraient d'abord habité les régions élevées, telles que les plateaux, les collines, les montagnes ; plus tard, ils seraient descendus dans les plaines, qui durent être longtemps humides ; enfin, selon la même philosophie, il aurait fallu aux hommes une grande hardiesse pour aller habiter les bords des fleuves et des mers. Mais les masses de populations s'accumulèrent surtout au fond des pays de bassins, le long des lacs, des rivières, des mers, sur la pente des montagnes exposées au soleil. La terre y est plus fertile, l'air plus doux, il y a plus de bien-être : les hameaux, les villages, les villes s'y multiplièrent. Dans les gorges inaccessibles, dans les bruyères incultes, près des marais, dans les gorges inaccessibles des hautes montagnes, la population fut clair-semée : la culture y est si maigre, la nature si avare de ses dons. On pense que l'homme dut être d'abord *chasseur* pour se protéger contre les bêtes sauvages, et se procurer sa nourriture. Quand il eut dompté ou apprivoisé l'animal qu'il voulait conserver pour sa faim, il devint *pasteur* et *nomade* pour trouver des pâturages à ses troupeaux. Quand il s'attacha au sol, il devint *laboureur*.

Dans leurs mœurs, les peuples prennent la teinte de la nature qui les environne. L'habitant des déserts a des mœurs presque cruelles, quoiqu'il pratique souvent l'hospitalité la plus tou-

chante ; l'habitant des plaines fertiles se distingue par une grande douceur, qui dégénère en mollesse sous de chauds climats ; il est intelligent, industrieux, civilisé, autant que l'habitant des plaines marécageuses est timide et misérable ; tandis que le montagnard est rude et simple comme les rochers qui lui ont servi de berceau. C'est chez lui que se manifeste au plus haut degré l'ardeur des combats et l'amour de la liberté. La vertu et la gloire sont de tous les lieux et de tous les climats. « Les hommes, dit Th. Lavallée, manifestent leur faculté sympathique par l'amour de la famille seulement, quand ils sont à l'état sauvage ; par l'amour de la famille et de la tribu ou de la cité, quand ils commencent à se former en société ; par l'amour de la famille, de la cité et de la patrie, quand ils sont civilisés ; par l'amour de la famille, de la cité, de la patrie et du genre humain, quand ils ont le bonheur d'être chrétiens. »

Les peuples sont *civilisés* ou *barbares*. La civilisation est l'ensemble des mœurs, de la religion, de la littérature, des arts, des lois, du gouvernement d'un peuple. Un peuple est *barbare*, quand ses mœurs sont rudes ou cruelles ; il peut avoir un gouvernement régulier, des chants nationaux, quelques arts perfectionnés, une adresse même prodigieuse, mais il n'a ni littérature, ni législation écrite. La dernière classe des peuples barbares est celle des *sauvages*. L'*anthropophagie* ou l'affreuse coutume de manger de la chair humaine, semble avoir été commune à bien des peuples. Quelquefois une barbare pitié filiale inspire à un fils de manger son père vieilli, sous prétexte que le cœur d'un fils est le lieu de repos le plus agréable ; les sauvages dévorent leurs ennemis, soit pour s'en venger, soit pour en diminuer le nombre. A l'état sauvage, les peuples vont presque nus ; les vêtements commencent avec la civilisation. La coutume de se peindre le corps, de se tatouer, a été générale. Les anciens européens couvraient leurs membres nus de couleur bleue ; les nègres se barbouillent de blanc ; les asiatiques se peignent les dents et les ongles en jaune ou en noir. Il y a quelques années qu'en France on se couvrait le visage de fard, et les cheveux de pondre. Les soldats de Napoléon se tatouaient leurs exploits sur les bras et la poitrine, comme

les sauvages de l'Océanie. On voit que nous sommes un peu tous frères.

Chez les peuples civilisés, on trouve en général quatre classes : la *classe lettrée*, à laquelle sont confiés la religion, la justice, la science, le gouvernement; la *classe des guerriers*, qui protège l'État; celle des *propriétaires* et des *industriels* qui le nourrit et le vêtit; enfin la *classe domestique*, qui doit offrir librement ses services à ceux qui veulent les payer. Quand les peuples n'étaient que *chasseurs*, ils tuaient leurs prisonniers pour n'être pas obligés de les nourrir. Devenus *pasteurs* et *laboureurs*, ils les conservèrent pour les attacher au soin de leurs troupeaux et à la culture de leurs terres. Ainsi, l'*esclavage* fut un des premiers actes de la civilisation. Plus tard, le maître confia à l'esclave la propriété d'un champ ou d'un troupeau, moyennant redevance : ce fut le *servage*. Aujourd'hui, le serf devient *libre*, et loue son industrie, ses services, moyennant *salairé*. La transformation du salairé est une question d'avenir.

La religion est l'expression de l'amour que l'homme doit à Dieu ¹. On réunit dans le *Polythéisme* les religions qui admettent

¹ « Dans la personne des premiers pères, dit le célèbre Vico, se trouvèrent
« réunis la sagesse, le sacerdoce, la royauté. Ils furent les *sages* en fait de
« divination, les *prêtres* qui sacrifiaient pour connaître la volonté du ciel
« par les auspices, et les *rois* qui transmettaient les lois divines à leur fa-
« mille. — L'Écriture sainte désigne ces premiers monarques du monde
« en les appelant *patriarches*, c'est-à-dire *pères et princes*. — Aristote fait
« mention de la *royauté héroïque*, où les rois, chefs de la religion, admi-
« nistraient la justice au dedans, et conduisaient les guerres au dehors. —
« Toutes les nations barbares ou policées, quelque éloignées qu'elles soient
« de temps et de lieux, sont fidèles à trois coutumes humaines : toutes ont
« une *religion* quelconque; toutes contractent des *mariages solennels*;
« toutes *ensevelissent* leurs morts. Chez les nations les plus sauvages et
« les plus barbares, nul acte de la vie n'est *entouré* de cérémonies plus
« augustes, de solennités plus saintes, que ceux qui ont rapport à la *religi-*
« *on*, aux *mariages*, aux *sépultures*. — L'opinion selon laquelle l'union
« de l'homme et de la femme sans *mariage solennel* serait innocente, est
« accusée d'erreur par les usages de toutes les nations. — C'est avec raison
« qu'on a désigné les sépultures par cette expression sublime : *Fœdera*
« *generis humani*. Toutes les nations païennes se sont accordées à croire
« que les âmes allaient errantes autour des corps laissés sans sépulture, et
« demeuraient inquiètes sur la terre; que par conséquent elles survivaient

plusieurs divinités; et dans le *Monothéisme*, celles qui reconnaissent un seul Dieu, et qui sont, dans l'ordre des temps : le *Judaïsme*, le *Christianisme*, et le *Mahométisme*. Le sacrifice de Caïn et d'Abel prouve qu'aux temps primitifs tout homme était le prêtre du culte qu'il rendait à Dieu. La croyance en un Dieu qui punit le crime et récompense la vertu, fut emportée par les peuples lors de leur dispersion; mais cette tradition sainte s'altéra. Les êtres beaux ou salutaires semblèrent une récompense du ciel, et les êtres hideux ou nuisibles furent regardés comme les instruments de la vengeance céleste. On leur rendit un culte par reconnaissance ou par crainte. L'Inde adorait *Vichnou-tortue*; Babylone, le poisson *Oannès*; Memphis, le bœuf *Apis*; l'Arménie, la lune; la Syrie, le soleil¹, l'Arabie, les étoiles, etc. Ce

« au corps et étaient immortelles. — Chez toutes les nations, la piété a été
 « généralement la mère des vertus domestiques et civiles; la religion
 « seule nous apprend à les observer, tandis que la philosophie nous met
 « plutôt en état d'en discourir. — Chez les nations les plus civilisées, la puis-
 « sance paternelle fut sans bornes; chez les Grecs et chez les Romains,
 « les pères avaient le droit de faire périr leurs enfants nouveau-nés. —
 « Les héros ne célébraient point de banquets qu'ils ne fissent des sacrifices,
 « où ils étaient eux-mêmes les prêtres. Agamemnon tue lui-même les deux
 « agneaux dont le sang doit consacrer le traité fait avec Priam. » N'ou-
 « blions pas non plus que ce grand philosophe dit que le mot *humanité*
 vient du latin *humare*, qui signifie *donner la sépulture*. Les honneurs rendus
 aux tombeaux sont l'une des bases de l'ordre social.

Le savant M. Guignaut dit quelque part : « Dans tous les cultes où do-
 « mine la prière, se fait également remarquer une certaine prédominance
 « de la vie spirituelle. — A la première aurore de l'histoire, deux formes
 « de culte religieux, profondément distinctes l'une de l'autre, s'offrent à
 « nous comme deux genres de vie différents ou même opposés : la reli-
 « gion variable et grossière des *peuples pasteurs* et le culte plus régulier
 « et plus poli des *nations agricoles*. — Les nations agricoles ont des mœurs
 « meilleures et des idées religieuses plus épurées; les tribus pastorales,
 « dans la vie libre et vagabonde des nomades, ont un régime moins uni-
 « forme et moins sévère. — Les *sacrifices des végétaux* sont attribués aux
 « tribus agricoles; les *sacrifices sanglants* et même *humains* sont attribués
 « aux pâtres. La caste des agriculteurs, à l'exclusion des pasteurs, se ré-
 « serve en toute propriété, comme un patrimoine intellectuel, les connais-
 « sances et les doctrines secrètes : les *purs* interdisaient aux *impurs* tout
 « accès dans les mystères. »

¹ Le culte du soleil fut général : Hercule est la personification du soleil; son nom signifie *gloire de l'air*. *Cyrus* signifie aussi *soleil*. Les mal-

culte de la nature, qui eut tant d'éclat, était un vrai *panthéisme* : tout y était dieu, excepté Dieu lui-même. On peut affirmer que les castes sacerdotales de la Grèce, de l'Égypte, de l'Inde, outre le culte extérieur destiné à la foule, professaient entre eux l'unité de Dieu, d'une manière plus ou moins obscure. Cependant le vrai culte fut confié au peuple fidèle d'Abraham ; Moïse reçut la *Loi naturelle* sur le Sinaï, pour qu'elle se répandît du peuple juif¹ chez toutes les nations, par le Christianisme. Cette grande religion des infortunés eut Jésus-Christ, son divin fondateur, pour premier martyr. Douze hommes obscurs, appelés *apôtres*, annoncent à la terre cette religion nouvelle, et versent leur sang pour leur foi. La vertu est contagieuse : les chrétiens apparaissent de toutes parts. Cette grande rénovation religieuse commence à Jérusalem, alors soumise aux Romains, gagne bientôt toutes les parties de l'empire. Les empereurs livrent au christianisme dix grandes batailles appelées *persécutions*. La victoire resta aux martyrs : les bourreaux eux-mêmes se firent chrétiens. Après avoir ainsi consommé trois siècles dans les persécutions, il fallut s'épuiser à combattre les mille sophismes de la philosophie grecque et orientale. Les plus beaux génies chrétiens s'ensevelirent dans ces luttes théologiques et philosophiques, sources de tant d'hérésies, absorbant ainsi toute l'énergie morale du Christianisme, et ne lui permettant pas de sortir des limites de l'empire romain avant le x^e siècle. Mais pendant ce temps, le *Mahométisme*, mélange de traditions juives et chrétiennes enveloppées de poésie orientale, accomplit avec une étonnante rapidité les immenses conquêtes réservées au Christianisme.

sous royales de la Grèce regardaient le soleil comme l'auteur de leur race ; les Péruviens appelaient leurs Incas fils du soleil. Aujourd'hui, les sauvages appellent leurs chefs *soleils*, tant qu'ils ne se sont pas soumis à la domination européenne.

¹ Cousin dit à ce sujet avec son enthousiasme accoutumé : « La race arabe est une grande race assurément ; elle a beaucoup remué sur la terre : elle a produit Moïse qui est bien vieux et qui pourtant dure encore ; elle a donné le Christianisme à l'Europe, et plus tard à l'Asie Mineure et la forte civilisation musulmane. Ce ne sont pas là de médiocres présents. »

L'Évangile n'était plus connu que d'une partie de l'Europe et de quelques petites provinces d'Asie, que l'Alcoran dominait à Cordoue, au Caire, à Bagdad, puis visitait l'Inde, l'Océanie, les Açores. Mais avec les croisades reparut l'énergie première du Christianisme. Cette religion va se retremper à son berceau de Jérusalem; elle achève la conquête de l'Europe, monte sur les vaisseaux conquérants, se répand sur le sol africain, dans l'Inde, en Chine, au Japon, en Océanie, et fait de l'Amérique sa plus belle colonie. Aujourd'hui, quatre cents postes avancés appelés *missions*, se sont partagé les restes du monde idolâtre. Encore quelques siècles, et l'univers sera chrétien.

LITTÉRATURE, ARTS, SCIENCES. Autrefois les classes privilégiées se croyaient seules douées d'intelligence; elles laissaient l'ignorance et le mépris aux esclaves et aux classes opprimées. Les Grecs donnaient une autre forme à ce triste préjugé : pour eux l'intelligence dépendait du climat, et ils étaient convaincus que les peuples septentrionaux n'étaient aptes ni aux arts ni aux sciences : les temps sont bien changés ! Dans leurs colonies les Européens ont été assez injustes pour mesurer l'intelligence et la vertu à la couleur de la peau : là, il suffit d'être *négre* ou *mulâtre* pour être flétri, et l'expression *avoir le cœur blanc* signifie être *homme de cœur, d'honneur, d'intelligence*. Heureusement la Providence n'en a pas jugé ainsi. La science moderne s'efforce de trouver la mesure absolue de l'intelligence dans la forme du crâne ou dans l'*angle facial*¹. Mais on a dit avec raison que ces mesures, que la science veut rendre réelles, rapprochent l'homme du singe, du morse, etc., et classent ses deux plus fidèles compagnons, le *cheval* et le *chien*, parmi les animaux stupides ! Laissons à l'homme sa dignité : Dieu l'a placé à la tête de la création.

On compte parmi les peuples 2000 langues et 5000 dialectes. Partout où une nation reste au dernier degré de l'échelle so-

¹ Le sommet de cet angle est aux dents incisives supérieures; les deux côtés de l'angle se dirigent, l'un vers le point le plus saillant du front, l'autre vers le conduit de l'oreille. De l'ouverture plus ou moins grande de cet angle dépend l'intelligence. Il est presque droit dans les belles statues grecques, extrêmement aigu chez quelques nègres.

ciale, chaque tribu offre un idiome différent de celui de ses voisins. Aussi l'Amérique présente-t-elle le plus grand nombre d'idiomes, et l'Europe le plus petit. On a essayé de grouper ces langues par familles : l'*indo-germanique* s'étend sur toute la ligne qui va du Gange à l'Islande; la *sémitique* comprend l'hébreu, l'arabe, etc. Mais ces *familles de langues* sont comme les *racés de peuples* : les exceptions dérangent un peu les systèmes. Parmi les diverses écritures en usage chez les nations, les unes sont formées de caractères qui représentent à eux seuls des idées, comme la langue chinoise; d'autres sont formées de caractères qui n'expriment que des *sous* ou des *articulations*, telles que le latin, le grec, l'hébreu; les deux premières s'écrivent de gauche à droite, tandis que l'hébreu s'écrit de droite à gauche. D'autres langues, au lieu de s'écrire *horizontalement* comme le français, l'hébreu, etc., s'écrivent *verticalement*, comme quelques langues asiatiques. Pour se rappeler les événements de la vie, les peuples primitifs faisaient des nœuds à une corde. Cet usage, conservé chez plusieurs peuples sauvages, est sans doute l'origine des *chapelets*, si communs dans l'Inde, en Arabie, au Thibet, en Chine, au Japon, chez les Mexicains. Les *hiéroglyphes* ou caractères symboliques étaient aussi remarquables en Amérique qu'en Egypte.

L'art d'ensemencer les terres, de nourrir les bestiaux, de se vêtir de leurs dépouilles, remonte aux temps primitifs : les instruments de musique sont de la même époque. Les premiers essais que les hommes firent pour représenter les limites des pays, étaient informes. Les Phéniciens traçaient des cartes pour leurs pilotes. Elles passèrent aux Carthaginois, puis aux Grecs et aux Romains. Les cartes itinéraires que ceux-ci nous ont laissées de leur empire, prouvent qu'ils altéraient la forme des provinces, et la direction des côtes. Le célèbre Aristote soupçonna que la terre est ronde; mais comme il étendait beaucoup trop les terres dans le sens de l'Est à l'Ouest, il croyait que les côtes orientales de l'Asie ne devaient pas être très-éloignées des rivages occidentaux de l'Europe ¹. Cette er-

¹ C'est sans doute cette opinion d'Aristote que Sénèque a si nettement

reur guida plus tard Christophe Colomb qui, abordé en Amérique, eut être arrivé en Asie. Les Chinois, les Hindous, les Japonais avaient des cartes de leur empire. Les Européens leur firent connaître la mappemonde. Plusieurs peuples Américains dressaient les cartes de leur pays avec exactitude avant l'arrivée des Européens. Les Esquimaux dressent une carte avec une facilité qui étonne les marins d'Europe.

Le plus ancien monument littéraire est le recueil des saintes Ecritures, composées par Moïse et les prophètes. La littérature égyptienne, dont les débris sont en hiéroglyphes, nous est inconnue. La littérature grecque date du célèbre Homère, au x^e siècle avant J.-C. Les poètes, les historiens, les législateurs, les philosophes de la Grèce ont servi de modèles à ceux de Rome. Plus tard, c'est dans la littérature grecque et romaine que nos écrivains de l'Europe moderne ont puisé leurs grands sujets d'imitation. Voilà pourquoi on a dit que *la Grèce est la sage institutrice des nations*. La littérature de l'Inde et de la Chine surpasse probablement en antiquité et en richesses celles de l'Europe. La poésie des nègres est aussi belle que celle des habitants du nord; les peuples nomades ont une littérature qu'ils transmettent par tradition; on trouve chez eux d'anciens poèmes historiques de plus de vingt chants, confiés à leur seule mémoire, et qu'ils chantent dans leurs courses guerrières ou en changeant de pâturages.

Les arts, enfans du luxe et de la civilisation, prirent naissance en Asie, où, dès la plus haute antiquité, on voit briller l'or, les pierres précieuses sur les vêtements de soie, de pourpre, de laine fine, sur les armes des satrapes et des rois, sur les meubles somptueux et jusque sur les murailles des palais et des temples. A une époque inconnue, l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, le gaz, etc., étaient en usage en Chine. Les Arabes importèrent la plupart de ces précieuses connaissances en Europe, lors de leurs brillantes conquêtes.

formulée dans ce passage de ses *Questions naturelles*: *Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos facit! Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit*. En effet, Christophe Colomb ne comptait pas mettre plus d'un mois pour aborder. Les révoltes de l'équipage vinrent de ce que cette limite avait été doublée.

La science eut pour berceau et pour asile les temples. Aussi partout voit-on la classe sacerdotale première dépositaire des lumières d'une nation. C'était par la bouche de leurs dieux de bois et de pierre que les prêtres des temps anciens faisaient rendre, comme des oracles divins, les vérités qu'ils déconvenaient en jurisprudence, en politique, en médecine, etc. Le temple de Sérapis en Égypte était une véritable académie dont les oracles étaient prononcés par les idoles. L'Égypte eut la première bibliothèque en Occident : elle en introduisit l'usage dans la Grèce, son antique colonie, puis en Italie, et de là chez les peuples modernes.

Chaque peuple a puisé dans la nature qui l'environne, le type de son architecture. Des troncs d'arbre soutenant une salle de verdure : voilà le modèle des colonades grecques que l'on trouve reproduites dans les édifices modernes. Il est vrai que la Grèce emprunta les beautés de détail à l'architecture égyptienne. L'architecture de l'Inde semble avoir pris ses colossales proportions dans la gigantesque stature des éléphants. Les coupes si légères de l'architecture en Chine ressemblent aux tentes des pasteurs qui s'y dressaient autrefois. L'architecture arabe représente dans ses minarets, ses nombreuses coupes, ses cintres, ses ogives, et ses innombrables réseaux, tout le luxe de la végétation asiatique ; tandis que les sombres arceaux de nos vieilles cathédrales gothiques nous rappellent les cavernes et les forêts antiques, premiers lieux sacrés des habitants de la Gaule et de la Germanie.

COMMERCE, INDUSTRIE. Le commerce est aussi ancien que la société. Il se fit d'abord par échange : le pasteur donna une partie de son troupeau au laboureur qui lui céda une partie de sa récolte. La monnaie ne commença qu'avec la civilisation ; les lettres de change supposent une civilisation très-avancée. Le commerce extérieur se fit par les nomades qui amenèrent l'usage des caravanes. Plus tard on s'essaya sur les eaux : les Égyptiens sur les débordements du Nil, les Phéniciens sur les eaux paisibles de la mer de Syrie ; les mêmes épreuves se firent dans le reste de l'Asie, en Amérique, en Océanie. La puissance phénicienne passa aux Carthaginois, aux Grecs, puis aux

Romains. Les Arabes furent aussi habiles négociants que conquérants heureux : c'est à eux que l'Europe doit ses premières relations commerciales avec l'Asie orientale et l'Océanie. Cette grande puissance commerciale passa aux Portugais et aux Espagnols, qui ne surent pas la conserver. Aujourd'hui l'Angleterre est la nation marchande la plus puissante qui ait jamais existé. Pour accélérer les relations entre les postes européens échelonnés sur tous les points du globe, des canaux ou des chemins de fer doivent traverser l'isthme de Panama, celui de Suez, faire communiquer l'Euphrate à la Méditerranée, etc. Tous ces grands travaux uniraient l'Atlantique au grand Océan, la mer des Indes à la Méditerranée, et exempteraient les navigateurs de doubler le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance, si redoutables par leurs horribles tempêtes.

Aujourd'hui, le commerce colporte à travers le globe, le thé de la Chine et les épices de l'Océanie, les fourrures du Nord et les étoffes légères du Sud, les riches tissus de l'Inde, les aromates de l'Arabie, les bois précieux, les productions exquises de tous les climats. Il est probable que tous les pays ont en leurs mines d'or et d'argent. Aujourd'hui, les plus riches connues sont les mines russes des monts Ourals, celles du Mexique et du Pérou. L'Europe a ses riches mines de fer et de houille qui assurent à son industrie un grand développement. La découverte d'une mine de houille est aujourd'hui plus précieuse à la prospérité d'un pays que celle d'une mine d'or, dont l'exploitation est généralement si dispendieuse. C'est dans l'Inde et au Brésil que se trouvent les plus belles pierres précieuses. Les riches laines du Thibet, la fine soie de la Chine, de la Perse et de l'Inde, assurent à leurs produits une supériorité que les peuples de l'Europe peuvent à peine atteindre, malgré la perfection de leurs instruments. Les perles se pêchent en abondance sur divers points des côtes d'Asie ; l'Europe et l'Amérique en ont aussi fourni, mais elles étaient médiocres ; l'Océanie donne du corail qui le cède en beauté à celui que l'on pêche dans la Méditerranée. La pêche des baleines, des harengs, des phoques, des morues, est d'un produit immense, surtout dans les régions polaires. Une nation a d'au-

tant plus de force qu'elle a plus de riches colonies qui absorbent ses produits, et lui fournissent en échange les productions de divers climats. C'est à ses colonies, aussi nombreuses qu'habituellement réparties sur le globe, que l'Angleterre doit sa colossale prospérité. Les progrès de la navigation à la vapeur donneront aux relations commerciales une très-grande activité et pourront changer les forces marines relatives des nations.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Dès que des hommes se réunissent, ils doivent nécessairement se soumettre à certaines lois, dont l'ensemble forme le gouvernement de leur société. Il n'y a dans le monde qu'un seul gouvernement, celui de Dieu, représenté par le *père* dans la famille, par le *chef* dans la tribu, par le *roi* dans la nation, etc.; cette *Théocratie* était cause qu'autrefois le pouvoir spirituel et le temporel se réunissaient dans un seul chef, comme on le voit encore en Russie, en Turquie, en Angleterre, en Chine, etc. Les Papes, dont le pouvoir est purement spirituel, ont longtemps aspiré au pouvoir temporel sur les nations, parce que ces deux pouvoirs sont compléments l'un de l'autre. Moïse avait fondé chez les Juifs une théocratie confiée au corps sacerdotal, comme dans l'Égypte primitive. Chez certains peuples, le pouvoir est *héréditaire* dans une même famille; chez d'autres, les chefs sont *électifs*. Quand la volonté d'un chef a force de loi, son pouvoir est *absolu*, comme en Russie, en Chine, en Turquie. Chez certains peuples, comme en France, en Angleterre, deux assemblées législatives, appelées Chambres, éclairent le roi sur les intérêts de la nation, et lui aident dans l'exercice du pouvoir: c'est le gouvernement *constitutionnel représentatif*. Dans une *République*, les assemblées législatives existent aussi; mais la royauté y est remplacée par une *présidence* confiée à un ou plusieurs citoyens, pour un temps limité. Quand le peuple domine dans la république, c'est une *démocratie*; quand ce sont les grands, c'est une *aristocratie*. Un chef d'état prend le titre de *Roi* ou de *monarque*, quand il commande à un seul état; il s'appelle *Empereur*, quand il est à la tête de plusieurs états. En Turquie, il s'appelle *Sultan* ou *Grand Seigneur*; en Russie, *Csar*, nom qui vient de *César*, qui désignait les empereurs de Rome, de

Constantinople; en Tartarie, *khan*; au Japon, *daïri*, etc. La pourpre était le signe du pouvoir chez les Romains, la tiare en Perse, la couronne et le sceptre chez la plupart des rois modernes; une coiffure de plumes précieuses en Océanie, un collier de dents humaines chez les nègres sauvages, etc. Les empereurs de Chine, comme ceux du Mexique et du Pérou, se disent *fils du soleil*; les rois de Perse se proclamaient *rois des rois, princes des étoiles, frères du soleil et de la lune*; parmi leurs nombreux titres, les empereurs romains osèrent prendre celui d'éternité; et ils vivaient un jour, dit Chateaubriand. Pour établir entre eux des relations, les chefs des états civilisés envoient des ambassadeurs dans les capitales des autres états, ainsi que des consuls dans les grandes villes marchandes pour protéger leur commerce national.

Quand l'homme voulut mesurer une chose, il dut se prendre primitivement pour terme de comparaison. Les distances furent évaluées par des pas, les longueurs par des brasses, des coudées, des pieds, des maius, des pouces, etc. La taille d'un homme forma la toise, qui renferme à peu près six fois la longueur de son pied, et celui-ci douze fois la largeur de son pouce. Chez certains peuples américains le nombre cinq se représentait par une main, dix par les deux mains, vingt par les deux mains et les deux pieds. La numération des Mexicains et des Péruviens égalait celle des Grecs et des Romains; les Chinois et les Thibétains disputent aux Hindous l'honneur d'avoir inventé les chiffres que les Arabes leur empruntèrent et firent connaître à l'Europe ¹. Les heures de travail, les heures de marche furent mesurées par des heures de temps; les pulsations du poulx fournirent même à l'homme une des plus petites subdivisions du temps. Un jour de terre correspondit sans doute à une journée de travail d'un moissonneur, d'un laboureur. Pour salaire, comme pour échange, l'homme eut d'abord recours à ses récoltes, à ses troncheaux; le mouton

¹ Quelques auteurs affirment que la numération dite arabe fut connue des Romains; opinion contestée. Cependant on sait que le système décimal fut connu en Égypte, ainsi que les chiffres arabes, suivis à Chamroliou. Il serait alors possible que les Romains en eussent entendu parler.

que Tobie reçut en récompense d'un service rendu, en est une preuve. Homère estimait *dix bœufs* le casque d'un guerrier. Les premières monnaies grecques et romaines portèrent l'empreinte d'un de ces animaux. Quoique prises dans la nature, ces mesures n'ont rien d'uniforme, rien d'exact. Dans ces derniers temps, la France a cherché dans les dimensions du globe la longueur du *mètre* égal à la 40 millionième partie du méridien terrestre. Telle est la base du *système métrique*, aussi simple que beau, et qui fait l'admiration des nations modernes qui l'adoptent successivement. Les anciens avaient cherché dans ce qui les entourait la première unité pour base d'un système de mesures. Tandis que les Égyptiens l'avaient cherché dans la largeur moyenne du *doigt*, avec lequel ils avaient déterminé la longueur de la *coudée* et du *pas*, les Arabes avaient trouvé cette première unité dans l'épaisseur d'un *poil de chameau* ou d'un *crin de cheval* : six de ces crins faisaient la longueur d'un *grain d'orge mis à plat et de travers*; six grains d'orge formaient la largeur du *doigt*. Nous disons aussi, comme termes de comparaison, l'épaisseur d'un *cheveu*, d'un *grain de blé*, la *longueur du doigt*, la *largeur de la main*, la *grosseur de la tête*, du *poing*, du *corps*, etc. Chez les Hindous, l'unité première est le *grain de riz* ayant encore son péricarpe; trois grains de riz en longueur égalent huit grains d'orge en travers, et forment la longueur non du *doigt moyen*, mais du *pouce*. L'an 2601 avant J.-C., ajoute M. Saigey, dans sa belle métrologie, un empereur Chinois ayant inventé un instrument de musique en tuyaux de bambou, remplit le plus grand tuyau de grains de millet : il en eut 1200; le grain de millet devint l'unité première. A Calcutta, la coudée est évaluée à 72 grains d'orge en longueur. En Chine, l'unité de capacité est le volume d'une livre chinoise de *riz non tassé*. En Égypte, la mesure de blé était *ce qu'un homme peut consommer en un jour*. L'unité de poids chez les Grecs, comme chez les Égyptiens et les Hébreux, était le poids de l'eau contenue dans une amphore. La première origine du *stade grec* fut la distance à laquelle on pouvait lancer une *flèche*. Le *pied olympique* avait une origine sacrée; on le croyait la mesure du pied d'*Hercule*. Le *palme égypte*

tien, ou quatre doigts, était la largeur d'une main, le pouce excepté; l'*empan* était la distance de l'extrémité du pouce à celle du petit doigt, quand la main est ouverte le plus possible; il valait trois palmes. Dans l'origine, l'or et l'argent se donnaient en morceaux ou en poudre, par échange: en Égypte on les façonna d'abord en petites tiges ou brochettes, dont on formait des liasses. L'usage des monnaies vint d'Asie, où le commerce les fit naître. L'Égypte n'eut pas de monnaies avant la conquête des Perses, ni la Judée avant la conquête des Assyriens. Nous retrouverons les mesures égyptiennes chez presque tous les peuples anciens et modernes.

Dans les premiers temps, tout homme était soldat, et prenait les armes à l'heure du danger. Plus tard on sentit la nécessité d'une milice régulière et permanente d'*infanterie*, de *cavalerie*, etc. Les chevaux, les éléphants, les chameaux, et même les bœufs sauvages, furent employés dans la guerre. L'arc, la *flèche*, la *massue*, le bouclier, la hache, les chars de guerre, furent l'arsenal des temps anciens et du moyen âge, mais disparurent devant les armes à feu, et toute cette artillerie que les Arabes employèrent les premiers en Europe, l'ayant, dit-on, empruntée à la Chine¹. La marine est l'une des plus grandes forces d'un état. Un *bâtiment de guerre* renferme des troupes, des canons, des ouvriers, etc. Un petit nombre de ces bâtiments forme une *escadre*; un plus grand nombre forme une *flotte*. Ils sont appelés *vaisseaux de ligne*, *frégates*, *corvettes*, *bricks*, etc., suivant leur importance. Une réunion de petits vaisseaux forme une *flottille*; les *chaloupes canonnières*, s'emploient comme forces sur les côtes. On évalue la charge d'un vaisseau par *tonneau*, ou poids de mille kilogrammes. Dans les machines à vapeur, on appelle *force d'un cheval*, celle qui est nécessaire pour soulever 75 kilogrammes à la hauteur d'un mètre dans une seconde.

Semblable à un particulier, un *état* vit de ses revenus fournis

¹ Cette antique suprématie chinoise est bien contestée. Quelques auteurs n'hésitent pas à affirmer que la Chine n'a commencé à faire des progrès sensibles dans les arts et dans l'industrie qu'après l'ère vulgaire. Cette opinion est peut-être bien hasardée.

par les impôts, les forêts, les mines, etc. Les revenus de l'Angleterre dépassent un milliard¹ et demi; ceux de la France sont d'environ 1,400 millions. Pour soutenir de grandes guerres ou entreprendre des travaux d'utilité générale, les états contractent des *dettes*: celles de France n'atteignent pas quatre milliards, tandis que celles de l'Angleterre dépassent vingt milliards! Le *budget* est le tableau des recettes et des dépenses d'un état. Le kilogramme d'or vaut 5,444 fr. 41 cent., et celui d'argent vaut 222 fr. 22 cent. Ainsi, en France, l'or vaut quinze fois et demi plus que l'argent²; le karat ou poids des diamants, pèse 212 milligrammes environ.

Les premiers asiles des hommes furent les arbres, les forêts, les cavernes, et plus tard les tentes, les cabanes; ces frêles habitations suffisaient aux populations des plaines; mais il fallut des constructions plus solides sur le bord des fleuves, ou de l'Océan; ainsi des villes s'élevèrent: Babylone sur l'Euphrate, Memphis sur le Nil, Tyr sur la Méditerranée, Rome, Carthage, Alexandrie, Constantinople, Venise, Paris, Londres. La première ville sous le rapport de la population, est Londres: elle compte plus de 1,500,000 âmes; Pékin et Yédo, 1,500,000; Paris, un million; Constantinople, 600,000; Saint-Petersbourg, 500,000, etc. Le globe de la terre, qui a 40,000 kilomètres de circonférence, compte 757 millions d'habitants, dont

¹ On se fait rarement l'idée juste d'un milliard. Une personne qui compterait 500 francs, en pièces de 5 francs, par minute, compterait 240,000 fr. par jour, en travaillant huit heures. Elle emploierait près de douze ans pour compter un milliard; et, placées les unes à la suite des autres, les pièces de 5 francs qui le composent feraient environ 10,560 kilomètres.

² Chez les Grecs, avant Solon, l'or valait douze fois et demie la valeur de l'argent; depuis Solon, l'or ne valut plus que dix fois l'argent. Chez les Égyptiens et chez les Hébreux, l'or valut toujours douze fois plus que l'argent, qui valait 420 fois plus que le cuivre. En France, sous Pépin le Bref, l'or valut onze fois l'argent; puis il revint au chiffre douze, comme au temps de César à Rome. Après bien des oscillations, la valeur de l'or fut 45 fois celle de l'argent à partir de 1690, jusqu'à ce que la dernière réforme le ramena à 45 fois et demie en France. L'ancienne valeur appelée *marc d'argent* fut d'un arbitraire tel, qu'évalué à 460 francs sous Philippe IV, il fut, après 86 variations, fixé à 102 francs sous Jean 1^{er}. Le cardinal de Fleury le fixa à 51 francs.

227,700,000 en Europe, 390 millions en Asie, 60 millions en Afrique, 30 millions en Amérique, 20,300,000 en Océanie¹. Relativement à leur étendue, c'est l'Europe qui est la plus peuplée des cinq parties de la terre : en admettant qu'elle réunisse 82 habitants sur un kilomètre carré, l'Asie, à cause de sa grande étendue, ne pourrait répartir sur chaque portion semblable de territoire, que 32 habitants, l'Afrique sept, l'Océanie six et demi, et l'Amérique seulement trois et demi. Les seules possessions anglaises sur le globe renferment plus de 142 millions d'âmes ; c'est le cinquième du genre humain ; la Russie qui possède le sixième du globe, ne compte que 70 millions d'habitants. Si on classe les habitants du globe par religion, on trouvera 147 millions dans le fétichisme, 170 millions dans le bouddhisme, 60 millions dans le brahmanisme, 96 millions dans le mahométisme, 4 millions dans le judaïsme, 260 millions dans le christianisme : proportion qui devra grandir encore par les conquêtes que le christianisme fait chaque jour.

La durée moyenne d'une vie d'homme n'atteint pas quarante ans ; peu vivent jusqu'à 90 ans, mais quelques-uns vont beaucoup au delà. On a remarqué que le quart d'une génération meurt la première année, un tiers n'atteint pas deux ans ; de 20 à 25 ans, la moitié de cette génération est au tombeau ; un tiers seulement atteint l'âge de 45 ans. En Europe on a remarqué qu'il naît un peu plus d'hommes que de femmes². Dans le monde

¹ Ces chiffres, empruntés à Balbi, sont peut-être un peu faibles ; cependant nous suivrons toujours cet auteur pour la population. Il est des auteurs qui n'ont pas hésité à élever la population du globe à plusieurs milliards : exagération évidente.

² Dans la vie de l'humanité, l'homme et la femme ont un rôle distinct, indiqué par leur nature différente : « Les deux sexes, dit M. Franck, quoiqu'ils soient parfaitement égaux devant la loi morale, ne se ressemblent pas plus par les qualités de l'âme que par leurs formes et leurs qualités extérieures ; à l'homme, la dignité et la force, le courage actif, les vertus austères, les conceptions d'ensemble et la puissance de la méditation ; à la femme, la douceur et la grâce, la résignation mêlée d'espérance, les sentiments tendres qui font le charme de la vie intérieure, la finesse, le tact et une sorte de divination. » Il y a dans ces paroles l'esquisse de toutes les grandes existences féminines, comme on y retrouve tous les grands hommes de l'histoire.

le nombre des naissances est de quarante-cinq par minute, et celui des morts est de quarante. D'où il suit qu'avec la population actuelle, le genre humain devrait en un siècle s'élever à un milliard d'individus : mais les guerres, les maladies, les accidents, s'opposent à ce rapide accroissement de la population. Le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, quelques archipels océaniques, et des terres trop voisines des pôles, sont les seuls lieux que les Européens aient trouvés sans habitants.

EXERCICES. — Quelles sont les limites des cinq parties de la terre ? Dénomination des diverses portions des terres et des eaux. Antipodes de Londres, de Pékin, des Açores. Longitude et latitude appliquées aux principaux lieux du globe. Carte de la répartition des animaux et des végétaux. Cartes des courants. Quels sont les phénomènes de l'atmosphère ? Lois de la population, etc., etc.

Questions à résoudre : Développements des côtes de l'Afrique, de l'Amérique, etc., évalués en kilomètres. Distance de Quito à Pékin, en degrés. Voyages de Magellan, de Cook, de Vancouver, avec leur itinéraire approximatif. Courses des Northmans dans l'Atlantique et les mers qui en dépendent. Cartes des conquêtes espagnoles et portugaises au seizième siècle. Carte des possessions anglaises ?

CHAPITRE II.

EUROPE.

L'Europe, la plus petite des cinq parties du globe¹, n'est

¹ Balbi donne ainsi les rapports entre les diverses parties du monde, évaluées en milles carrés de 60 au degré. — Pour le globe entier : 148,322,000. La partie occupée par les terres seules est de 57,673,000. — L'Europe en renferme à elle seule : 2,793,000 ; l'Asie, 42,418,000 ; l'Afrique, 8,500,000 ; l'Amérique, 44,146,000 ; l'Océanie, 5,100,000. D'où l'on peut conclure que l'Europe occupe environ le *quatorzième* des terres habitables ; qu'elle surpasse le *cinquième* de l'Asie et le *quart* de l'Amérique ; qu'elle est inférieure au *tiers* de l'Afrique, mais supérieure aux *trois quarts* de l'Océanie.

qu'une presqu'île de l'ancien continent. Dans le nord, excepté la grande chaîne des Doornes, tout n'est qu'une vaste plaine accidentée par la Baltique, mais s'élargissant, vers l'est, depuis les mers polaires jusqu'à la mer Noire, offrant de grands lacs presque toujours glacés, et ne présentant aucun obstacle aux vents froids du nord¹. La région du sud se distingue par cette suite de montagnes, les Pyrénées, les Alpes, les Crapacks, qui répandent leurs rameaux en Turquie, en Italie, en Espagne, arrêtant les vents du nord, recevant les vents chauds d'Afrique, et offrant cette admirable variété de golfes, de presqu'îles, de vallées, de montagnes, d'îles baignées par cette Méditerranée, qui depuis quarante siècles voit se succéder les diverses phases de la civilisation européenne.

« L'Europe, dit Th. Lavallée, est le plus magnifique témoignage de la grandeur de l'homme. Ce coin de terre bruyant, froid, marécageux, humble appendice du vaste continent asiatique, n'offre rien de grandiose et d'imposant dans les végétaux, les animaux et même les accidents physiques de son sol ; il n'a ni les magnificences extérieures, ni les richesses intérieures des autres parties du monde ; il ne recèle presque dans son sein que du fer ; il n'avait jadis à sa surface que des forêts ; il n'a été favorisé que de sa position géographique. La nature avait donc négligé l'Europe ; c'est le génie de l'homme qui l'a faite ce qu'elle est. Il l'a enrichie de tous les biens qu'il a empruntés et dérobés aux autres parties du globe ; il a digué les fleuves, aplani ses montagnes, desséché ses marais, ouvert son sol aux rayons du soleil et au souffle des vents ; il a dompté ses mers, assaini son atmosphère, créé son climat, fait enfin de cette contrée la contrée la plus habitable du globe, celle où la vie

¹ Cette Europe septentrionale fut inconnue des Grecs et des Romains ; ils la croyaient couverte d'un océan qui communiquait avec la Caspienne et la Baltique. L'Europe moyenne ne fut connue que par les Romains, et mal connue. Le Grec Hérodote, qui ne connaissait ni Marseille, ni Rome, plaçait les sources du Danube dans les Pyrénées. Diodore de Sicile, qui écrivait après César, croyait qu'au-delà des Alpes tous les fleuves étaient glacés, comme dans une espèce de Groënland. Les Romains disaient aussi qu'au nord du Danube régnait la température la plus rigoureuse, que c'était l'éternel empire de l'hiver.

humaine est le moins exposée aux fléaux qui la dévorent ailleurs, celle où les animaux féroces, les végétaux dangereux sont en plus petit nombre; où les volcans, les tremblements de terre, les ouragans sont le moins redoutables; où les pestes et les famines sont le plus rares; celle enfin où l'homme met le plus glorieusement en œuvre les facultés créatrices que Dieu a déposées en lui ¹. »

Le nom *Europe* désignait dans les temps anciens une petite contrée qui se trouve au nord de Constantinople; ce nom a été successivement étendu par les Grecs à cette partie occidentale de l'ancien continent. Moïse appelait l'Europe *Ile des Nations*, et les écrivains sacrés l'appellent *Japétia*. Les limites orientales de l'Europe ont longtemps excité des discussions; aujourd'hui même on lui refuse dans l'archipel grec quelques îles voisines de celles qu'on lui accorde; quelques géographes lui donnent l'Islande, que d'autres croient devoir réunir à l'Amérique; d'autres enfin lui refusent les Açores pour les joindre à l'Afrique. On donne à l'Europe près de 3,900 kilomètres de long sur 3,500 de large. Elle est presque tout entière dans la zone tempérée; aussi le climat y est-il généralement doux et sain. Jusqu'au 45° degré, le climat est chaud; la neige et la gelée y ont peu de durée; l'hiver est court; la végétation commence en janvier. Du 45° au 55° degré, le climat est tempéré; l'hiver a ses rigueurs; le printemps est quelquefois pluvieux; l'été assez chaud et l'automne quelquefois très-beau. Au delà du 55° degré le climat est très-rigoureux à mesure qu'on s'approche du pôle.

Cette loi générale des climats subit les influences des localités: à Berghen, il fait, terme moyen, moins froid qu'à Vienne, à Londres qu'à Genève, à Toulon qu'à Rome. En Laponie il fait

¹ C'est de l'Europe que parle Cousin, quand il désigne comme théâtre d'une certaine époque de l'humanité, « un continent considérable, assez et « pas trop compacte, d'une longueur et d'une largeur bien proportionnée, « qui, tout en confinant l'Océan, aura aussi des mers intérieures, de grands « fleuves qui le traversent en tous sens, de telle sorte, que le mouvement « et l'immobilité, que la durée et le temps, que le fini et l'infini puissent y « trouver leur place, que rien n'y demeure dans une unité glacée et que « rien ne s'y dissolve, que tout dure et en même temps que tout se déve-
« loppe, que tous les extrêmes y soient et avec leur harmonie. »

plus froid qu'an Spitzberg : sur le sommet des Alpes, l'air est plus glacé qu'à l'extrémité de la Norvège ; en Turquie on éprouve des hivers plus rigoureux qu'an nord de l'Angleterre. Dans les régions polaires, les longs jours de plusieurs mois amènent quelquefois une chaleur telle qu'on a vu des forêts s'embraser. A Cadix, les plus longs jours sont de 14 heures et demie, de 16 à Paris, de 18 1/2 à Saint-Pétersbourg, de 22 à Tornéa, de deux mois à Wårdhus, et de quatre mois au Spitzberg. Les nuits ont la même longueur dans la saison opposée. Des aurores et des crépuscules de plusieurs semaines, raccourcissent les longues nuits polaires si souvent embellies des aurores boréales. En 1827, le capitaine anglais Parry dépassa le Spitzberg et monta vers le pôle jusqu'à 82° 45' : les glaces l'empêchèrent de s'avancer plus près du pôle.

L'Europe est remarquable par la multitude de ses golfes, de ses mers intérieures, qui donnent à ses côtes un immense développement. Le flux et le reflux se fait peu sentir dans l'océan Glacial arctique; mais il y a des courants irréguliers. Les glaces du nord du Spitzberg ont empêché d'explorer l'archipel entier. La plus vaste plaine de l'Europe embrasse le nord de la France, la Belgique, la Hollande, la Prusse, la Pologne et la Russie méridionale. Le point le plus élevé de l'Europe est le mont Blanc (4,799 mètres), au milieu des Alpes. C'est de ce plateau que descendent les grands fleuves : le Rhin, le Rhône, le Pô, le Danube, etc. Après les Alpes viennent, d'après leur hauteur, les Pyrénées (3,574 mètres), les Apennins (3,400), les Crapacks (3,100), les Dofrines (2,548). Le plus grand fleuve de l'Europe est le Volga : il a 3,000 kilomètres; le Danube est un peu moins grand; puis viennent, suivant leur grandeur : le Dnieper (1,500 kilomètres), le Don (1,400), le Rhin (1,500), la Seine (800), la Tamise (700), etc.

L'aspect de l'Europe est moins brillant, moins riche que celui des belles contrées de l'Asie et de l'Amérique; le sol y est moins productif : mais l'agriculture, mieux dirigée, fait produire immensément à la terre. En Laponie, les bouleaux n'ont même plus un mètre de haut; dans le Spitzberg, le *sauze herbacé* ne dépasse pas la moisson. A 70°, l'orge et l'avoine luttent en-

core contre la rigueur du climat; les sapins et les pins se montrent jusqu'à 67°, le tilleul et le hêtre à 65°, le chêne à 62°, et le peuplier à 60°; quelques groupes de noisetiers atteignent même cette limite. Dans le midi, croissent en pleine terre cyprès, figuiers, orangers, lauriers-roses, etc. Le palmier d'Afrique croît en Sicile; mais les dattes n'y mûrissent pas. Le marronnier d'Inde s'est répandu dans une grande partie de l'Europe. Le lin et le chanvre se plaisent surtout au milieu de la zone tempérée. Les artichauts, les truffes, les oignons, ont une qualité supérieure au sud du 45°; au nord de cette ligne, les choux, les raves, les pois viennent mieux. La région du blé ne dépasse pas le 60° degré. Dans les contrées orientales de l'Europe, la vigne, le mûrier, le maïs, s'avancent plus vers le Nord que dans les contrées occidentales, où la vigne dépasse peu le 50° degré. C'est à force de travail et de science que l'habitant de la France et de l'Allemagne obtient de la vigne ce que la nature prodigue aux contrées méridionales. L'Europe doit à l'Amérique le tabac, la pomme de terre, etc.; à l'Asie, le mûrier; à l'Afrique, la canne à sucre qu'elle a transportée dans les colonies; ainsi que le café qu'elle a reçu de l'Arabie ou de la Perse.

L'aurochs, ancien bison des forêts de l'Europe orientale, n'existe plus, dit-on, que dans quelques forêts de la Russie; l'Urns (Aurochs?) qui était l'ancien bœuf sauvage de l'Europe occidentale et moyenne, connu des Romains, et qui existait encore en Angleterre au treizième siècle, a disparu. On retrouve ses ossements çà et là. Il habitait surtout les vastes forêts de la Germanie: la chasse de ce redoutable animal sauvage était le privilège des princes et des rois. Charlemagne aimait à y déployer son courage, son adresse et sa vigueur.

On ignore à quelle époque vivaient en Europe les éléphants, les rhinocéros, les tigres, les lions, les hyènes, etc., dont on retrouve les ossements dans diverses cavernes. C'est un débris du déluge; mais même après cette époque, il y a eu des lions dans toute l'Europe moyenne et méridionale. Jadis le castor était commun en Europe; on croit qu'il en existe encore dans quelques forêts d'Allemagne, de Russie et de Suède.

Les cerfs, les loups, les sangliers peuplent les forêts; les chamois, les ours, les daims vivent dans les montagnes. Des troupes d'ours blancs, de renards bleus, arrivent au Spitzberg par des chemins inconnus, sans doute à travers les plaines de glaces qui unissent les continents dans les régions boréales. Les Arabes ont amené en Europe leur belle race de chevaux, ainsi que l'âne qui a dégénéré dans plusieurs contrées, comme en France. Le diode est originaire de l'Amérique; les hirondelles, les caillies, les eigognes descendent en hiver au Sud, quelquefois même en Afrique. Jadis les baleines venaient jusque sur les côtes de France; elles échouent encore sur celles d'Écosse : mais, en général, il faut remonter jusqu'au Spitzberg pour les pêcher en abondance. Les mers voisines des rivages européens sont très-poissonneuses, ainsi que les fleuves et les lacs. Nulle part les animaux féroces ne sont devenus plus rares qu'en Europe.

Les marées atlantiques ne se font sentir ni dans la Baltique ni dans la Méditerranée : l'étroitesse des détroits s'y oppose¹. Cependant, à l'est de Malte une marée a lieu et se dirige dans la mer Adriatique, au fond de laquelle elle s'élève jusqu'à deux mètres, ce qui rend cette mer dangereuse. Les marées aussi nombreuses qu'irrégulières de l'Europe, entre la Grèce et Négrepont, ont de tout temps étonné les savants. Un courant très-rapide entre dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, suit la côte d'Afrique où il excite des tempêtes, remonte la côte de Syrie, revient sur l'île de Candie, où la mer est dangereuse, se dirige vers la Sicile, fait un détour vers les côtes de France et regagne l'Atlantique. Les eaux de la Méditerranée sont très-salées et très-profondes; celles de la Baltique sont douces. Jadis la mer Caspienne communiquait avec la Méditerranée par la mer d'Azof; mais aujourd'hui ses eaux ont baissé de cent quarante mètres au-dessous du niveau de l'Océan,

¹ On donne à la Méditerranée de 3,500 à 3,600 kil. de longueur. Il y a au nord-ouest un golfe que l'usage appelle *golfe de Lyon* ou du *Lion*. Dans ce dernier cas, on comparerait la violence des eaux orageuses de ce golfe à la fureur du lion. On dit encore qu'il y a un rocher qui a la forme d'un lion et donne son nom au golfe.

MŒURS. RELIGION. Les habitants primitifs de l'Europe nous apparaissent, à travers les traditions, comme de vrais sauvages : les Thraces se tatouaient, les Celtes se couvraient les membres de couleur bleue, l'Irlandais mangeait ses parents vieilliss, les Germains et les Gaulois immolaient des victimes humaines, les Bretons allaient presque nus, les Scandinaves buvaient dans le crâne de leurs ennemis; quelques peuples se taillaient les joues, d'autres caparaçonnaient leurs chevaux de la peau de leurs ennemis vaincus. Plusieurs siècles après l'ère chrétienne, on voyait encore dans la Gaule des tribus demi-sauvages qui mangeaient de la chair humaine : c'est saint Jérôme qui l'assure. La civilisation, venue de l'Asie et de l'Égypte, eut pour premier foyer, en Europe, la Grèce, qui la répandit avec ses colonies. Rome emprunta à la Grèce sa législation, sa civilisation, ses arts, ses mœurs élégantes qui se dépravèrent dès que ses conquêtes lui eurent apporté le luxe énervant de l'Asie. Rome avait adopté l'esclavage; elle le rendit si humiliant et si dur, que plusieurs fois les esclaves se soulevèrent en Italie contre des maîtres odieux et mirent l'État en danger. Les Romains s'imposèrent avec leurs vices et leurs vertus aux peuples qu'ils soumièrent, laissant le sol couvert de gigantesques monuments. Leur empire fut renversé par les peuples barbares du nord qui apportèrent leurs mœurs opposées, où se mêlaient d'étranges passions et des vertus natives. Ces peuples ont révélé toute la dépravation romaine en disant : « Quand nous « voulons insulter un ennemi, nous l'appelons *Romain*; ce nom « signifie bassesse, lâcheté, avarice, débauche, mensonge; il « renferme tous les vices. » Venus de régions opposées, les barbares avaient des mœurs distinctes : les Goths étaient féroces, mais chastes; les Français menteurs, mais hospitaliers; les Saxons cruels, mais ennemis des voluptés; on vantait les mœurs des Vandales. Ces divers peuples germaniques apportèrent avec eux une vertu nationale, inconnue aux Grecs et aux Romains, c'est-à-dire ce grand respect pour les femmes, professé par les Germains et les Scandinaves.

La continuité des invasions, le mélange de tant de peuples, la misère et les ruines ramènèrent la barbarie dans l'Europe ro-

maine durant tout le moyen âge. L'invasion arabe apporta en Espagne les lumières et la civilisation. L'Italie, par ses relations avec l'empire grec, se préserva d'une barbarie complète; elle conserva même au milieu de ses ruines une sorte d'élégance de mœurs, et surtout une corruption raffinée, suite de la dépravation romaine. Charlemagne essaya de relever l'ancienne civilisation dans son vaste empire; mais après lui la barbarie reparut avec les guerres. On conçoit qu'alors le sol européen se soit converti d'une multitude de couvents qui offraient un asile à la vertu et au malheur.

« L'histoire moderne, dit Chateaubriand, doit prendre soin de détruire un mensonge, non des chroniqueurs qui sont unanimes sur la corruption des bas siècles, mais de l'ignorance et de l'esprit de parti du temps où nous vivons. On s'est figuré que si le moyen âge était barbare, du moins la morale et la religion faisaient le contrepois de sa barbarie. On se représente les anciennes familles grossières sans doute, mais assises dans une sainte union à l'autel domestique avec toute la simplicité de l'âge d'or. Rien de plus contraire à la vérité. Les barbares s'établirent au milieu de la société romaine dépravée par le luxe, dégradée par l'esclavage, pervertie par l'idolâtrie. Les Franks, très-peu nombreux relativement à la population gallo-romaine, ne purent assainir les mœurs; ils étaient eux-mêmes fort corrompus quand ils entrèrent en Gaule. C'est une grave erreur que d'attribuer l'innocence à l'état sauvage. Tous les appétits de la nature se développent sans contrôle dans cet état. La civilisation seule enseigne les qualités morales. De la société romaine et de la société barbare résulta une double corruption; la rapine, la cruauté, la brutalité, la luxure animale, étaient frankes; la bassesse, la lâcheté, la ruse, la turpitude de l'esprit, la débauche raffinée, étaient romaines! Et ces remarques ne se doivent pas entendre de quelques années, de quelques règnes et s'appliquent aux siècles qui précèdent le moyen-âge, jusqu'à celui de François I^{er}. Le christianisme chercha, autant qu'il le put, à guérir la gangrène des temps barbares; mais l'esprit de la religion était moins suivi que la lettre. On croyait plus à la croix qu'à la parole du Christ; on

adorait au Calvaire, on n'assistait point au Sermon de la montagne. Le clergé se déprava comme la foule. » (*Études historiques.*)

Rien ne prouve plus la barbarie du moyen âge que les surnoms que se donnaient certains princes : *Henri l'Ierogne, Guillaume le Bâtard, Jean Sans-Terre, Richard Cœur-de-Lion, Pierre le Cruel, Albert l'Ours*¹. On retrouve de pareils surnoms chez les sauvages d'Amérique. Les croisades secouèrent cette barbarie, mais sans améliorer les mœurs; saint Louis était réduit à déplorer les abominables désordres qui régnaient dans son armée. Les croisés rapportèrent d'Asie le luxe oriental, de Constantinople l'astuce grecque, de l'Italie une corruption élégante qui se répandit dans toute la noblesse européenne. Les Conciles de toutes ces époques retentissent du débordement général des mœurs, et des remèdes qu'il fallait y apporter. Ce désolant état de choses sembla s'accroître jusqu'à la Réforme religieuse, l'événement le plus grand des temps modernes jusqu'à la Révolution française. L'ardeur des sectaires, leur dévouement sans limites à la vérité, leur enthousiasme à la répandre, leur austérité outrée, leurs déclamations contre le luxe et les passions des classes privilégiées, renouvelèrent les mœurs publiques; c'est là l'immense service que la Réforme rendit à l'Europe. La France a toujours eu une très-haute influence sur les mœurs européennes : la cour de Louis XIV servit de modèle aux autres cours; enfin sous les pas de Napoléon, l'Europe est devenue française, comme l'Asie devint grecque sous les pas d'Alexandre.

La religion primitive de l'Europe fut le culte rendu aux astres, aux forêts, aux fleuves, aux lacs, à des êtres mystérieux, culte souvent sanguinaire, mêlé à des traditions orientales. L'Asie et l'Égypte envoyèrent leurs colonies avec leurs

¹ Ce fut vers la fin du moyen âge que commença en Europe l'hérédité des noms de famille. La noblesse prit son nom dans ses propriétés : les *Montmorency*, les *Guise*, les *Valois*, les *Bourbons*, etc.; la bourgeoisie prit ses noms dans son état ou ses relations : *Boulangier, Charron, Cousin, Charpentier, Lorrain, Picard, Marchand, Legrand, Lepetit, Legros, Leblanc, Lenoir, Leroux*, etc. La population juive n'admet pas toujours cette hérédité de nom, même de nos jours, suivant la coutume antique, où cet usage n'était pas admis.

mythologies et leurs cultes, qui passèrent de la Grèce à Rome. Les prêtresses de la Diane d'Éphèse bravaient les tempêtes et venaient sur les côtes lointaines et sauvages de la Gaule, entretenir le feu sacré de la déesse sur les autels de la cité grecque de Marseille, colonie de l'éolienne Phocée. Le druidisme dominait dans le nord de la Gaule et dans le sud de la Grande-Bretagne. Les Germains célébraient leur dieu *Tuiston*; *Odin* était honoré chez les Scandinaves; les Slaves avaient une mythologie aussi brillante que celle des Grecs. Chaque nation, chaque tribu avait ses dieux domestiques. Le christianisme vint faire de tous ces peuples une seule famille. Cette grande religion de paix, d'amour et d'espérance, résume sa divine morale dans cette maxime : *l'amour de Dieu et du prochain*, et dans ces trois mots qui fortifient en annonçant la sainteté de la douleur : *Heureux celui qui pleure, celui qui souffre !* Malheureusement cette religion divine, qui vient consoler les êtres souffrants, fut annoncée les armes à la main dans tout le nord de l'Europe. Il en résulta de sanglantes résistances à toutes les époques. Ces cruelles conquêtes s'accompliront surtout au Nouveau-Monde, où la férocité des conquérants semblera incroyable aux siècles à venir.

Jésus-Christ avait à peine accompli son douloureux sacrifice sur la croix, que l'empereur Tibère proposa de le mettre au rang des dieux. Saint Pierre et saint Paul évangélisèrent Rome, et versèrent leur sang pour leur foi sous Néron (65). Livré pendant près de trois siècles à des bourreaux aussi lâches que cruels, le christianisme, après dix grandes persécutions, triompha et fut déclaré *Religion de l'empire* par l'édit que Constantin le Grand rendit à Milan (313). Les empereurs romains étaient chefs de la religion : comme tel, Constantin¹ présida le concile de Nicée (19 juin 325). La langue latine étant considérée comme barbare par les pères du concile, la langue grecque fut seule employée, quoique Constantin ne parlât que le latin. L'édit de Milan avait amené au christianisme la plus grande partie du sacerdoce de l'empire, avec ses temples, ses cérémonies, ses

¹ Il n'était pourtant pas encore chrétien, car il ne reçut le baptême qu'un peu avant sa mort (337).

chants, ses usages; la portion du sacerdoce restée fidèle aux anciens autels fut bientôt persécutée. La hiérarchie ecclésiastique ressemblait à la civile : les évêques étaient les *vicaires ou représentants du pouvoir spirituel* de l'empereur dans les provinces, comme les préfets, les proconsuls, étaient les *vicaires ou représentants du pouvoir temporel*. Un concile était un *sénat chrétien*, dont les membres prenaient l'illustre nom de *pères*, qui désigna aussi les hommes de génie qui honorèrent l'Eglise. A cause de leur position près des empereurs, les évêques de Rome et de Constantinople, étaient revêtus d'un grand pouvoir, surtout ceux de Rome, héritiers immédiats de l'ancien sacerdoce, et de ce pouvoir chrétien qu'avait enfanté le sang de tant de martyrs. Plusieurs édits des empereurs donnaient une véritable suprématie aux évêques de Rome; mais cette suprématie fut contestée par un grand nombre d'évêques, qui ne voulurent voir dans l'évêque romain que l'*évêque du premier siège*. La plus grande opposition à cette suprématie vint des patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche. Lors du partage définitif de l'empire, un édit avait déclaré que tout, même les lois, cessait d'être commun aux deux empires : Rome se trouvait donc la métropole civile et religieuse de l'Occident, et Constantinople celle de l'Orient. Mais à cause de sa vieille gloire, Rome affecta toujours une sorte de supériorité sur sa jeune rivale ¹;

¹ On cite une loi de Théodose et de Valentinien III qui défend de jamais rien tenter contre le *vénérable pape de la ville éternelle*, mais encore de prendre pour loi ce qu'il décide. — Un concile de Carthage avait pourtant déclaré que l'évêque romain ne devait pas être appelé *prince des prêtres* ou *souverain pontife*, mais seulement *évêque du premier siège*. Cependant un autre concile ayant décidé le contraire, les évêques d'Occident ne virent plus à partir du septième siècle, qu'un supérieur dans leur ancien confrère. On assure même que Boniface III, évêque de Rome, obtint de l'empereur Phocas que le patriarche de Constantinople n'aurait plus le titre d'*évêque universel* (catholique), et que ce titre appartiendrait exclusivement à l'évêque de Rome (606). Alexandrie et Antioche étant tombées au pouvoir des Arabes leurs célèbres patriarches ne purent protester contre les tendances de l'évêque romain à la suprématie religieuse. Restait donc la lutte entre l'évêque de Rome et le patriarche de Constantinople, la seule ville d'Orient

même quand elle fut comme ensevelie sous les ruines par les barbares, elle aspira encore à cette suprématie qui fera sa force

restée chrétienne. Mais ne voir dans la lutte de l'évêque de Rome et du patriarche de Constantinople qu'une affaire d'amour-propre et de pouvoir, c'est étrangement diminuer et amoindrir une grande et solennelle question de l'histoire. Dans cette lutte, le génie grec, avec tout son élan de résistance, d'indépendance, de liberté, se trouva aux prises avec le génie latin, qui ne vécut que de conquêtes, que de despotisme, que de puissance. Il faut donc considérer les choses de plus haut. — Pendant de nombreux siècles de l'antiquité, on ne peut rien comparer, en Europe, à la haute suprématie religieuse de l'Apollon de Delphes; la grande prêtresse, la *Pythie*, était l'arbitre des destinées des peuples; sa voix prophétique répondait à tous les vœux qui lui arrivaient de tous les points de l'horizon. Le Parnasse semble alors plus grand que l'Olympe lui-même; les dieux Cabi res de Samothrace, les chênes séculaires et les blanches colombes de Dodone furent oubliées; Apollon fut plus puissant, plus national que l'Hercule de Tyrinthe, que la Junon d'Argos, que la Vénus de Corinthe, que la Cybèle de Phrygie, que la Diane d'Ephèse, que le Neptune de l'Isthme, que la Minerve d'Athènes, et que le Jupiter d'Olympe. Le temple de Delphes était une sainte métropole où arrivaient de toutes parts les rois, les peuples, les héros, les savants, les poètes, portant leurs offrandes et leurs vœux. Rome elle-même, Rome pauvre et cupide, qui, au moment d'annéantir la vieille liberté samnite, ne savait voter à son Jupiter du Capitole qu'une *petite coupe de vin*, Rome, après avoir saccagé la florissante ville étrusque de Vêles, subit l'enthousiasme commun; elle oublia son Jupiter Capitolin, et envoya une *coupe d'or* à l'Apollon de Delphes, par trois députés montés sur une mauvaise barque qui ne sut pas même se défendre contre les pirates. Mais la puissance du dieu était si populaire, que les pirates ayant su que la coupe et la barque se dirigeaient vers Delphes, crurent devoir expier leur sacrilège en accompagnant cette *théorie* au voyage et au retour. Bientôt les temps furent changés. Quand Rome fut victorieuse de Carthage, de Syracuse et de Numance, elle menaça la Grèce et ses dieux. La victoire de Cynocéphales et la perfide diplomatie du général Flaminius, suffirent à cette œuvre d'asservissement voilée des plus brillantes apparences de la liberté. Enfin, la Grèce sentit sur ses blanches épaules la dure étreinte du joug romain; elle voulut résister; alors ses villes sont détruites, ses défenseurs vendus ou massacrés, ses magistrats exilés ou égorgés; le général romain Mummius étale sa farouche ignorance sur les ruines de Corinthe; le féroce Sylla met Athènes à feu et à sang; il n'y a plus de Grèce; ce n'est que la *province romaine d'Achaïe*; il n'y a plus d'Apollon, plus d'oracle de Delphes; toute nationalité a disparu; le Capitole domine le Parthénon, le Parnasse et l'Olympe; la Grèce avait tout perdu, son nom, sa gloire, sa nationalité, ses oracles et ses dieux. Il lui restait son génie; ce fut sa dernière arme, sa dernière puissance; elle s'en servit comme d'un élément de liberté. Quand le christianisme

et sa gloire durant tout le moyen âge. Le nom de *pape* (père, aïeul) était alors commun à tous les évêques, même aux prê-

apparus et que Rome se fit chrétienne, Athènes résista par ses célèbres écoles païennes, et surtout par sa nouvelle académie où le beau génie du trop passionné Proclus développa les idées anti-chrétiennes des néo-platoniciens de l'école d'Alexandrie (485). Pendant toute cette résistance désespérée d'Athènes, Rome, la vieille métropole de l'empire, s'était prû à peu affaïssée dans l'obscurité et l'isolement; Milan, Aquilée, Nicomédie étaient les résidences des empereurs, quand Constantin releva la ville grecque de Byzance, et y transporta le siège de l'empire. C'était une véritable révolution. Dans les palais de marbre blanc et d'or de la jeune Constantinople, le génie grec réveilla tous ses souvenirs et ranima toutes ses espérances: il brava le génie latin avec une hardiesse telle, qu'au concile de Nicée la langue latine fut proscrite comme langue barbare; la langue grecque seule fut employée par les pères du concile, malgré la présence de l'empereur Constantin, qui, assis sur un trône d'or, présida l'assemblée; un interprète lui traduisait les discours prononcés. Au concile de Chalcédoine (449), Anatole, patriarche de Constantinople, fit insérer trois canons où il établissait sa suprématie sur tous les évêques; les légats de Léon le Grand, évêque de Rome, protestèrent. Mais que pouvait Rome dans son obscurité et son impuissance, privée du titre de capitale de l'empire par Odoacre, menacée par Attila, ruinée, saccagée par Alaric et Genséric? Enfin étaient donc punies, vengées les perfidies de Flamininus, l'ignorance cruelle de Mummius, la lâche férocité de Sylla! Le génie grec acheva ses vengeances en réduisant Rome à n'être plus qu'une cité obscure de l'empire byzantin, et en la faisant durement traiter par ses exarques. Rome, affaïssée, anéantie, voulut secouer cette haineuse suprématie; elle se révolta contre les exarques byzantins, et pour affaiblir l'empire chancelant des Grecs, elle implora le secours des Francs, dont le seul nom faisait pâlir les empereurs affaiblis de Constantinople; elle releva même l'empire d'Occident, espérant anéantir l'empire byzantin. Arrivés par la protection des empereurs francs à la puissance temporelle, les évêques de Rome renouvelèrent toutes les antiques prétentions romaines à la suprématie politique et religieuse, comme les Césars dont ils allaient réaliser tout la puissance. Constantinople, quoique affaiblie par les Arabes et les barbares du Nord, brava Rome. Il s'ensuivit une lutte d'édits, d'excommunications, d'anathèmes accompagnés de réconciliations momentanées, suivant les intérêts du moment, mais sans aucune franchise. Les intérêts du Christianisme furent sacrifiés à ces vieilles haines de quatorze siècles; et quand Rome, grande, nationale et vraiment chrétienne, voulant enfin venger les outrages du mahométisme, envoya ses formidables armées de croisés en Orient, Constantinople ne vit dans ces expéditions qu'une vue nouvelle de l'ambition romaine; lâche et perfide dans son impuissance de résistance, elle osa tout faire pour détruire ces redoutables armées des Latins, qui venaient envahir ses anciennes provinces d'Asie Mineure, de

tres. Et quels évêques que ceux de ce temps ! Ambroise à Milan ¹, Chrysostôme et Grégoire de Nazianze à Constantinople, Augustin à Hippone, Athanase à Alexandrie, Basile à Césarée, Flavian à Antioche ! Les peuples admiraient ces hommes de génie que l'Eglise mettait au rang des saints, et qui assuraient au christianisme son triomphe sur l'idolâtrie. Mais que l'homme triomphe par la vertu ou par les armes, la victoire semble affaiblir son courage et amener le relâchement ; à peine les empereurs furent-ils chrétiens, qu'ils se virent forcés de porter des lois contre le rapide accroissement des richesses du sacerdoce. Saint Jérôme déplore avec éloquence la triste nécessité

Syrie et d'Égypte. Du reste, ses craintes étaient fondées ; Jérusalem une fois prise, ainsi qu'Antioche, Constantinople elle-même tomba au pouvoir des croisés. Elle s'en releva, mais affaiblie, épuisée, et forcée d'implorer vainement les secours des Latins contre l'effrayante conquête des Ottomans. C'était donc au tour de Rome à voir sa superbe rivale sur le bord de l'abîme. Il était national alors, il était vraiment chrétien de secourir cette grande et glorieuse cité, depuis mille ans le boulevard du christianisme en Orient : de ce poste formidable, il était possible d'arracher à l'islamisme l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, ces anciennes provinces romaines. Rome préféra ses vengeances aux intérêts du christianisme ; elle aima mieux voir Constantinople devenir la plus glorieuse conquête du mahométisme que d'être l'éternelle rivale de sa toute-puissance. Mais bientôt Rome eut ses douloureuses épreuves. À peine Mahomet II avait-il fait de Constantinople le centre brillant de l'empire ottoman, que naquit Luther qui enleva à Rome la moitié du monde chrétien, tandis que dans l'autre moitié sa suprématie religieuse allait s'affaiblir sous la dangereuse influence de l'indifférence et du doute ; en attendant que, comme dernière épreuve, le héros des temps modernes réduisit Rome à n'être plus qu'un chef-lieu de son empire d'un moment. — Ainsi, ne voir que l'élément théologique dans cette longue lutte de vingt siècles entre le génie grec et le génie latin, c'est regarder seulement un point d'un immense horizon.

¹ Fils du préfet des Gaules, il était lui-même gouverneur de Ligurie. Quoiqu'à peine chrétien, il fut élu évêque par le peuple de Milan, qui trouvait en lui un protecteur. Il ne faut alors donner au mot évêque que sa signification grecque de *surveillant* d'une communauté chrétienne ; ils étaient choisis par la communauté elle-même. Ainsi nous voyons que saint Basile avait dans son diocèse de Césarée plus de *cinquante évêchés*. Saint Grégoire de Nazianze fut fait par lui évêque du *pauvre village* de Sasima, et devint coadjuteur de son père à l'évêché de Nazianze avant de passer au siège de Constantinople.

de pareilles mesures. Saint Chrysostôme combattit de toute sa puissance cette étrange sollicitation de libéralités faites au sacerdoce, et saint Augustin eut souvent refusé des donations faites à son église. Mais ces glorieuses protestations sont vaines. Bientôt on fera trafic des choses les plus sacrées; l'absolution des fautes, l'exemption des peines du purgatoire, la sépulture dans un monastère furent vendues à d'énormes prix d'argent. L'ambition arrivait aussi avec ses désordres. A Rome on se battait pour être évêque; on compta une fois cent trente-sept morts dans la basilique de Sicinins, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure. A Constantinople, on se massacrera pour des discussions théologiques; dans une seule sédition, cent mille morts restèrent sur la place. Pour éviter de pareils désordres, Odoacre, roi d'Italie, déclara que dans l'élection des évêques de Rome, on demanderait d'abord le consentement du roi. A Constantinople, le patriarcat acquit une haute influence politique par la cérémonie du *sacre* des empereurs, qui remplaça l'*élection*, la dignité impériale étant devenue héréditaire. Mais ce qui donna la plus grande importance au clergé d'Occident, c'est que l'administration civile et surtout l'autorité municipale passa aux mains des évêques et des clercs : l'invasion des Barbares avait épuisé, dans ces luttes sanglantes, tous les hommes capables. Il n'y eut de sauvés que ceux qui se réfugièrent dans le cloître. Les empereurs des deux empires s'étaient plaints plus d'une fois de ce zèle, qui peuplait les solitudes de tant d'hommes que réclamait la défense des frontières. L'empereur Valens fit enlever tous les moines à main armée : on les força de s'enrôler dans les légions, et quand ils résistèrent, on les massacra. Bientôt les évêques eux-mêmes furent obligés de commander les armées. Quand il n'y eut plus rien à défendre, les convents furent des asiles contre tant d'infortunes. Aussi, dans ces époques, les couvents, les églises, sont de vraies forteresses élevées avec les remparts des cités détruites. — Quelques barbares, tels que les Goths, les Vandales, avaient été évangélisés avant d'entrer dans l'empire; mais les Saxons, les Bourguignons, les Francs, les Suèves, les Lombards étaient païens. Il fallut les convertir.

Sur la fin du VI^e siècle, Grégoire le Grand, préteur de Rome, dut à son illustre naissance, à ses vertus, à ses grands talents pour l'administration, les suffrages qui le firent élire par le peuple évêque de Rome¹. Cet homme supérieur rendit Rome le centre d'où la prédication de l'Évangile se répandit, dans l'Occident, chez les barbares ; il envoya des missionnaires jusqu'en Bretagne, chez les Angles et les Saxons, tandis qu'il affermissait la foi chez les Francs, et qu'il faisait évangéliser les Lombards, nouveaux conquérants de l'Italie. Une de ses gloires est d'avoir approuvé et répandu l'ordre célèbre des Bénédictins dévoués à l'agriculture et aux lettres alors abandonnées. Grégoire le Grand est un des plus illustres fondateurs de la puissance des papes. Il prit le premier le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu* ; il le transmit à ses successeurs. En 723, l'Anglais saint Boniface, l'*apôtre des Germains*, vint à Rome se faire sacrer évêque par Grégoire II ; il fut le premier évêque qui prêta serment d'obéissance à l'évêque de Rome. Rome était alors sous le pouvoir des empereurs de Constantinople représentés en Italie par l'exarque de Ravenne. Constantinople s'était aussi efforcée de répandre l'Évangile chez les barbares qui l'entouraient ; mais durant toute la dernière moitié du VII^e siècle, l'islamisme avait enlevé au christianisme les magnifiques provinces de l'Orient, tandis qu'il allait envahir l'Occident par la conquête de l'Espagne. Le midi de l'Europe était ainsi menacé d'être musulman, tandis que tout le nord et l'est était barbare et païen. Les musulmans accusaient les chrétiens grecs d'*idolâtrie*, parce qu'ils honoraient les *images des saints*. A Constantinople, où les opinions religieuses devenaient opinions politiques, ce culte des images avait déjà rencontré une grande opposition sous l'empereur Zénon (485), et la secte des *iconoclastes* ou briseurs d'images s'était formée. Mais quand le sarcasme musulman vint ranimer ce parti de l'opposition, l'empereur Léon se mit à la tête des *iconoclastes*, et ordonna de briser les images dans toutes les provinces de l'empire. Rome se souleva

¹ Son bisaïeul avait aussi été élu évêque de Rome sous le nom de Félix III (492).

contre cet édit, et, imitée par plusieurs autres villes italiennes, elle se donna pour chef temporel son évêque, Grégoire II, et devint capitale de la *sainte république* (728), brisant ainsi la suprématie de Constantinople, trop affaiblie pour pouvoir la ressaisir. Les rois francs n'approuvaient pas le culte des images; mais comme ils ne le persécutaient point, Grégoire III offrit à Charles Martel le *protectorat* sur Rome, pour se soustraire complètement à la domination grecque. Ce fut en qualité de *protecteur* que Pépin vint secourir contre les Lombards, Etienne II, à qui il donna l'*exarchat de Ravenne*, à condition qu'il serait vassal des Francs (754). Charlemagne confirma cette donation qui fit les évêques de Rome princes de la terre, et quand Léon III implora son secours contre les habitants de Rome révoltés, le chef des Francs le protégea comme son vassal, et se fit couronner par lui empereur d'Occident (800). « Charles assistait à l'office divin, dit Desmichels, et son esprit paraissait tout entier livré à de pieuses pensées, lorsque tout à coup le pontife s'approche de lui et place sur sa tête une couronne d'or, en s'écriant avec le clergé et le peuple : *Vie et victoire à Charles, grand et pacifique empereur des Romains!* Le roi de France feignit un étonnement et un enu- » « barras étudiés d'avance. » Charlemagne, comme les empereurs romains, comme Odoacre, se réserva le droit de sanctionner ou de rejeter l'élection des évêques de Rome, faite par le peuple et le clergé, lequel ne tarda pas à y avoir la principale part. Louis le Débonnaire fit venir Etienne IV pour le couronner empereur à Reims (816). Grégoire IV, en s'unissant aux fils de cet infortuné empereur, révoltés contre leur père, commença l'influence des évêques de Rome dans les affaires de France; influence qui se manifesta surtout sous Nicolas I^{er}. Il fut le premier qui, en parvenant à l'évêché de Rome, établit la cérémonie de l'*intronisation*. Quoique la Méditerranée fût tout entière au pouvoir des Arabes, maîtres de la Sicile, et qui venaient même piller les faubourgs de Rome, Nicolas ne lutta pas moins contre l'élection de Photius, patriarche de Constantinople. Il était étrange en effet de voir à la tête de l'Eglise grecque, Photius, capitaine des gardes de l'empereur

(861). Il est vrai qu'il joignait à un esprit rare et pénétrant, une vaste érudition : il y avait dans ce fait peut-être un souvenir de l'ancienne Rome : César et Auguste furent *souverains pontifes*. Cette lutte entre Nicolas et Photius rendit plus évidente la séparation déjà ancienne de l'*Eglise grecque* de l'*Eglise latine* ; cette séparation qui datait évidemment du partage de l'empire romain sous Honorius, fut appelé *schisme d'Orient* (consommé en 1054). Les désordres qui bouleversèrent la vaste monarchie des Francs pendant la dernière moitié du ix^e siècle, donnèrent aux évêques de Rome l'occasion d'y jouer un certain rôle par le couronnement des candidats à l'empire. Mais cette époque est révoltante de crimes : chaque évêque romain monte par la violence au trône pontifical, et fait mourir son prédécesseur en prison¹ ; aussi Rome est-elle gouvernée par des consuls ; les évêques n'y régissent que les biens ecclésiastiques. Mais quand Othon le Grand se fut emparé de l'empire germanique, et que Hugues Capet eut rétabli l'ordre dans la monarchie des Francs, ces deux grands pouvoirs s'entendirent pour donner à Rome un évêque digne de son siège : ce fut le Français Gerbert² qui monta au trône pontifical sous le nom de Sylvestre II, le seul homme vraiment digne depuis Grégoire le Grand (590). Cet homme supérieur, peut-être trop habile diplomate, en paix avec l'Allemagne et la France, comprit qu'il fallait attaquer l'islamisme toujours si menaçant ; il éleva la voix pour la croisade ; mais c'était trop tôt ; sa voix ne fut pas entendue. La

¹ Un fait pourra faire connaître les hommes et les mœurs de ces temps barbares : l'évêque Étienne VI fit déterrer le corps de l'évêque Formose, son prédécesseur au trône pontifical, présenta ce cadavre, orné des habits pontificaux, dans un concile, l'accusa d'avoir usurpé le siège de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau, et le fit jeter dans le Tibre. Cette vengeance atroce souleva le peuple ; Étienne fut traité en prison et étranglé (897). Puis viennent les infamies des Théodora, des Marozie, femmes dépravées qui dishonorent et ensanglantent le trône pontifical. Cette époque est horrible.

² Il possédait des connaissances prodigieuses pour son siècle, en géométrie, en mécanique, en astronomie ; il était allé s'instruire chez les Arabes d'Espagne. Précepteur de Robert, fils de Hugues Capet, il avait été fait archevêque de Reims ; puis précepteur de l'empereur Othon III, il avait été fait archevêque de Ravenne, enfin évêque de Rome.

grande réaction du christianisme contre l'islamisme par les croisades, a fait la force et la gloire de la papauté. Ce fut son rôle providentiel. Tant que cette lutte des deux religions dura, la papauté resta l'arbitre de l'Europe. Sylvestre II n'eut point de successeurs dignes de lui : le malheur des temps amena l'empereur Henri III à faire déposer trois évêques de Rome dont un, Benoît IX, monté sur le trône pontifical à l'âge de dix ans; souillé de crimes, il avait vendu sa dignité à son successeur. Sergius IV, nommé *Bocca di porco* (Gros de porc), introduisit l'usage de changer de nom en arrivant au pontificat (1059); ce que le cruel Jean XII avait déjà fait précédemment. Pour échapper aux intrigues et à la corruption populaire qui fixèrent souvent le choix des évêques de Rome, Nicolas II en transporta l'élection aux cardinaux, sans l'approbation des empereurs : restriction illusoire! (1059) Hildebrand, fils d'un charpentier italien, arrive au pontificat sous le nom de Grégoire VII, et déclare le pouvoir pontifical au-dessus de tout pouvoir temporel : il impose aux prêtres le célibat, et veut soustraire le sacerdoce à toute juridiction laïque, en empêchant les empereurs et les rois de continuer le trafic qu'ils faisaient des dignités ecclésiastiques¹ : et cependant il se déclare l'arbitre de leur couronne. Cet évêque, l'un des plus grands génies dont s'honore l'Eglise romaine, ne vit dans la catholicité qu'une vaste république, dont il se posa dictateur. Durant cette grande lutte des *investitures*, qui remplit de guerres et de troubles le monde chrétien, il ne faut pas oublier l'énergique résistance du clergé allemand à la dictature de Grégoire VII; résistance d'autant plus remarquable que, quatre siècles plus tard, la réforme religieuse sortira de ses rangs. Déposé au conciliabule de Worms et au synode de Mayence, Grégoire VII trouva un appui dans les troupes de la célèbre comtesse Mathilde, maîtresse de l'Italie moyenne, et dans le Normand français,

¹ Ces abus étaient presque incroyables. Les grands et les rois s'étaient rendus maîtres d'une foule d'abbayes, d'évêchés, de biens d'églises. On les donnait en dot aux jeunes filles. Hugues de Vermandois fut fait archevêque de Reims à l'âge de cinq ans. Jean XII avait une douzaine d'années quand il fut fait pape. Quelle époque ! quels temps de désordres !

Robert Guiscard; mais Rome, baignée de sang, chassa de ses murs l'inflexible pontife qui alla mourir en exil à Salerne (1085). Ce fut Urbain II qui eut la gloire de prêcher la première croisade¹ au concile de Clermont (1095). C'est à partir de cette époque que les évêques de Rome s'attribuèrent exclusivement le titre de *Pape* jusque-là commun à tous les évêques. Les croisades furent pour le clergé l'époque de sa plus grande prospérité : il réunissait la grande propriété et les capitaux par les dons, les offrandes, les legs². Pour suffire aux frais des expéditions lointaines des croisades, une foule de seigneurs vendirent ou engagèrent leurs manoirs aux évêques, aux abbés et aux convents. Cette opulence ecclésiastique et les désordres des armées croisées, amenèrent ce débordement de mœurs dont les conciles nous offrent de désolants tableaux et d'impuissants remèdes. Chefs du corps sacerdotal qui était dépositaire de la science et de la richesse sur tout le sol européen, arbitres de l'Europe dont ils dirigent toute la force vers les croisades, les Papes réunirent en soi la plus grande puissance humaine, et les innombrables milices de saint François, de saint Dominique, etc., semblent, par leur immense action, devoir en éterniser la durée. Quelques hommes supérieurs, comme Alexandre III, surent remplir dignement ce souverain pouvoir contre lequel Rome elle-même protestait en se soulevant et en établissant l'ancien sénat (1142). Saint Bernard protesta aussi contre cette suprématie sans bornes en faveur des évêques

¹ Chez les Arabes d'Espagne, c'était depuis longtemps l'usage que les ulémas et les imams des mosquées de Cordoue proclamaient la *guerre sainte* contre les chrétiens, et bénissaient les armes de leurs guerriers.

² L'opulence des convents était incroyable. Au ix^e siècle, la seule abbaye de Saint-Riquier, en France, possédait déjà soixante villes et villages et un nombre infini de métairies d'un revenu immense. Les offrandes en argent faites au tombeau de saint Riquier s'élevaient à elles seules, chaque année, à deux millions de francs. Le pape Jean XXII, fils d'un savetier de Cahors, laissa au trésor pontifical 25 millions de ducats. Les hommes du temps crurent qu'il avait trouvé la pierre philosophale. Il fallait aux évêques des revenus énormes pour soutenir leur luxe royal. En recevant les honneurs du *Pallium*, les archevêques payaient au pape 25,000 ducats, et ainsi du reste.

qu'il appelait les *égaux des papes*. Mais quand on eut vu un Adrien IV, fils d'un mendiant anglais, et qui avait mendié lui-même¹, faire brûler dans Rome le réformateur Arnould de Breseia, et forcer l'empereur d'Allemagne de lui tenir l'étrier et de lui servir en quelque sorte de marche-pied pour monter à cheval, on dut comprendre, même en présence du génie d'Alexandre III et de l'ambition sans limites d'Innocent III, que la papauté était sur son déclin (1200). En effet, tandis que le pouvoir temporel se relève avec une admirable majesté dans saint Louis, roi de France, entouré de l'admiration de l'Europe et de l'Asie, la papauté se baigne dans le sang des Albigeois, et depuis cette effroyable croisade où tant de sang fut versé pour la foi, elle semble avoir banni la charité de ses conseils; elle ne parle que de mort et de ruine contre les ennemis de sa monarchie universelle. Grégoire IX publie les fameuses *décretales*, base si équivoque de la puissance pontificale; puis il excite contre l'empereur d'Allemagne les Croisés, les Templiers, et même le sultan de Syrie: ce qui parut une impiété, Innocent IV,

¹ Ne nous hâtons pas de condamner cette redoutable puissance absolue qui nous effraie encore à sept siècles de distance. Adrien IV, étant fils d'un mendiant anglais, et ayant mendié lui-même, était donc la personnification glorieuse du pauvre peuple depuis tant de siècles humilié, opprimé, brisé par cette dure féodalité, dont l'empereur germanique était la redoutable personnification. Les historiens du temps ne parlent que des sympathies de la foule pour la papauté, symbole du droit libérateur, humiliant de son pied vengeur le front superbe de l'empire, emblème de la force oppressive. Arrivée à cette sublime hauteur, la papauté devait remplir le grand rôle d'une royauté constitutionnelle, en maintenant l'équilibre parfait entre le parti populaire et la puissance des grands. Mais la papauté d'alors ne comprit pas ce rôle providentiel; elle voulut conserver sa toute-puissance, à tout prix, quand elle le pouvait noblement, sans danger, et avec gloire; elle sacrifia le parti *guelfe* ou populaire, dont elle était la personnification et où elle puisait toute sa force; elle se fit *gibeline* ou aristocrate, parti dangereux, inquiet, jaloux de la puissance papale. Dès lors la papauté, blessée au cœur, se trouva mêlée aux agitations et aux fureurs des deux partis, tandis qu'elle aurait dû conserver sur eux une immuable supériorité. Sa puissance temporelle et, par suite, sa puissance spirituelle durent s'affaiblir. Le déclin fut rapide. Du reste, il était difficile de descendre de plus haut. Quel rôle complet que celui de la papauté, si elle avait continué à défendre les libertés des peuples contre les puissances féodales!

forcé de fuir en France, ose déclarer au *concile de Lyon* l'empereur déchu du trône ; déclaration vaine. Alexandre IV établit l'inquisition en France ; mais saint Louis obtint de Clément IV la célèbre *pragmatique-sanction*, qui mettait un terme aux exactions de la cour de Rome, et déclarait que la France ne relevait que de Dieu : déclaration bien digne de ce saint roi (1269). Grégoire X cherche à se fortifier en réunissant l'Eglise grecque à l'Eglise latine : tentative inutile ; puis il décide que l'élection des papes se fera en conclave (1274) : décision qui annule l'ancienne élection par le clergé et le peuple. Les papes osent à peine habiter Rome, où depuis longtemps les nobles gouvernent. Au milieu de cette fluctuation de la puissance papale, Boniface VIII, le plus impérieux de tous les papes, apporta au trône pontifical toute l'inflexibilité de Grégoire VII et toute l'ambition d'Innocent III, sans avoir l'habileté de l'un ni le génie l'autre ; ce fut lui qui le premier ceignit son front de deux couronnes, emblème du pouvoir spirituel et temporel ; mais le dur soufflet que lui appliqua sur la joue le gantelet de fer de Sciarra Colonna, officier aux ordres du chancelier français Nogaret, et l'ordre de Philippe le Bel de brûler en France la fameuse bulle *Ausculta, fili*, durent apprendre à Boniface que les évêques de Rome avaient cessé d'être les arbitres de l'Europe ; il mourut, dit-on, de faim et de folie. Cet homme, étranger à l'esprit de son temps, a pouriant fondé une institution touchante : le *jubilé*¹, époque de pardon et de miséricorde (1300). Clément V, élevé à la papauté à Lyon par l'influence de Philippe le Bel, transporta pour lui complaire sa résidence à Avignon (1309). Ses successeurs l'imitèrent ; l'un d'eux, Urbain V, porta le premier la triple couronne (1370). Cette absence de Rome, que l'opinion considérait comme le vrai siège de saint Pierre, diminua étonnamment le prestige de l'autorité spirituelle et temporelle des papes. Rome souleva, sous l'éloquence audacieuse de Rienzi, les autres villes de l'état de l'Eglise, en proie

¹ Ce nom ne fut établi qu'en 1475, sous Sixte IV. Il ne devait avoir lieu que tous les cent ans ; Clément VI en limita le retour à cinquante, Grégoire XI à trente-trois, et Paul II à vingt-cinq ans. Depuis, chaque pape en a accordé un lors de son exaltation.

aux factions, tombant au pouvoir de puissantes familles nobles qui ne laissent plus aux papes qu'une ombre de l'autorité souveraine. La papauté reçoit encore un redoutable échec du *grand schisme d'Occident* et des conciles de Constance et de Bâle qui ne contribuent que trop à l'abaissement de l'autorité pontificale. En 1376 le pape avait rétabli sa résidence à Rome; mais, après sa mort, Avignon élit un pape, et Rome en élit un autre; la chrétienté se partagea entre ces deux papes, et ce *grand schisme d'Occident* dura de 1376 à 1417. Le concile de Pise déposa les deux papes régnants, pour élire un troisième pape; les anathèmes furent réciproques, ainsi que l'ambition du pouvoir, chez ces trois hommes élevés en même temps à la papauté. L'Europe chrétienne était violemment secouée par toutes ces luttes: en France, en Angleterre, et surtout en Allemagne, on était fatigué de toutes ces ambitions désastreuses; partout le sentiment national était froissé de l'esprit véhément et dominateur des légats du saint-siège. La publication de l'Evangile ne paraissait plus qu'un moyen de domination pour la papauté; partout le clergé opulent s'était corrompu comme la foule: partout les besoins d'une réforme générale se faisaient sentir dans l'Eglise: à cela se joignait la terreur qu'inspiraient les succès des Turcs dont le sultan avait déclaré devoir *faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome*. Enfin, rassemblé pour remédier à tant de maux (1414), le concile général de Constance se déclara indissoluble, et de plus, supérieur au pape dans tout ce qui tient à la foi, à l'extirpation du schisme et à la réforme de l'Eglise. Les trois papes furent déposés et remplacés par Martin V, avec lequel finit le schisme (1417). Malheureusement ce concile, assemblé pour la réforme de l'Eglise, fit brûler le célèbre réformateur Jean Huss, et son disciple Jérôme de Prague malgré le sauf-conduit impérial. Un nouveau concile avait été convoqué à Bâle (1431) pour satisfaire aux principaux griefs de la chrétienté contre la cour de Rome; mais la papauté, effrayée de sa propre ruine, lutta contre le concile, qui choisit pour pape le duc de Savoie, sous le nom de Félix V; celui-ci fut excommunié par le pape de Rome; mais, après dix ans de pontificat à Bâle, il donna sa dé-

mission qui mit fin au schisme. La France avait obtenu contre les papes, la *pragmatic-sanction* de Bourges qui déclarait l'autorité du concile supérieure à celle du pape, l'empêchait de percevoir en France d'énormes impôts par les *annates*, les *réservees*, et soumettait les bulles à l'approbation du roi, etc. Cette émancipation française irrita Eugène IV. Malgré tant de secousses, l'édifice de Grégoire le Grand, de Sylvestre II, de Grégoire VII, d'Alexandre III, conservait toujours une admirable majesté. La prise de Constantinople ramenait la papauté à la tête du peuple chrétien contre le croissant. En échange de libertés accordées à l'Eglise allemande, le savant Nicolas V obtenait de n'être plus considéré comme vassal de l'Empire ; Rome sortait de ses vieilles ruines et accueillait les savants fugitifs de Constantinople ; le noble Pie II enlevait aux conciles le droit de juger et de déposer les papes, mais il échouait dans une croisade contre les Turcs, et Rome s'enrichissait des offrandes des fidèles pour cette expédition sainte. « Dominaient alors à Rome, dit « Châteaubriand, les abominables Borgia ; César Borgia, le héros de Machiavel ; Alexandre VI avec sa fille triplement incestueuse, nommée Lucrece, comme pour offrir à Rome un « contraste fameux avec l'antique pudeur romaine. » Sous l'infâme Borgia, Alexandre VI, dont les vices surpassaient encore les talents, la papauté se réduisant à n'être plus qu'une institution politique, agrandit sa souveraineté temporelle par les immenses ressources de son pouvoir spirituel : les lois divines et humaines furent violées ; tous les crimes furent employés : perfidies, meurtres, empoisonnements, débauches ! Ce pape, qui avait acheté la papauté, se crut encore l'arbitre du monde, quand il traça sur le globe cette ligne illusoire qui donnait l'Orient aux Portugais et l'Occident aux Espagnols. Jules II, le casque en tête, fait la guerre en Italie contre la France, qu'il osa mettre en interdit ; puis il commença cette fameuse vente des *indulgences* pour subvenir à l'épuisement du trésor dans la construction de l'admirable basilique de Saint-Pierre. Ainsi le désordre était partout : « Il n'y eut plus, dit le cardinal Bellarmin, ni sévérité dans les tribunaux ecclésiastiques, ni discipline dans les mœurs du clergé,

ni connaissance des choses sacrées, ni respect des choses divines; il ne resta enfin presque plus de religion. » Alors l'illustre et corrompue famille des Médicis monta sur le trône pontifical avec Léon X. Ce jeune homme, fait cardinal à l'âge de treize ans, pape à trente et quelques années, pape des poètes et des peintres, fastueux, prodigue, frivole, fut comme le Louis XIV de la papauté. Il fait abolir par François I^{er} la *pragmatique-sanction* de Bourges, et replace l'Église de France sous le pouvoir papal; il publie dans toute la chrétienté la *vente des indulgences*, source inépuisable de trésors; il menace les Turcs, et achève l'église de Saint-Pierre; enfin le progrès des lettres et des arts fait donner à cette brillante époque le nom de *siècle de Léon X*. La sécurité régnait au milieu des chefs de l'Église et des nations, quand parut Luther (1517); il s'éleva contre les scandales de la vente des indulgences, fut soutenu par les princes allemands; une question théologique devint une affaire politique; l'unité religieuse de l'Occident fut rompue: la moitié de l'Europe se sépara de l'Église de Rome. La Réforme est le plus grand événement des temps modernes avec la Révolution française. Les papes soulevèrent contre la Réforme les armées de France et d'Autriche; Charles-Quint crut réparer bien des maux en faisant pape son précepteur Adrien VI, qui ne peut réformer les abus de la cour de Rome elle-même; l'Empereur fait la guerre au pape Clément VII: la haute Italie fut ravagée, et Rome saccagée par des bandes, la plupart luthériennes, à la suite du connétable de Bourbon (1527). Paul III confirme l'ordre des Jésuites (1540), et convoque le *Concile de Trente*; l'inquisition redoutable dresse ses tribunaux et ses échafauds; elle arrive à la papauté dans l'inflexible et juste Pie V, dominicain célèbre et grand inquisiteur. Malgré cela la Réforme s'accomplit, et l'Europe offre, sous le rapport religieux, une division bien remarquable: l'*Église latine* ou *catholique* se renferma à peu près dans les anciennes limites de l'empire romain d'Occident, y compris la Hongrie et la Pologne qu'elle avait évangélisées; l'*Église grecque*, humiliée sous le joug ottoman, comprit l'ancien empire romain d'Orient, auquel il faut ajouter la Russie évangélisée

par Constantinople; l'*Église réformée* ou *protestante*, domina au-delà du Rhin et du Danube, sur cette race germanique qui brava toujours les légions romaines. Tandis que l'*Église grecque* est restée dans une apathie qui l'a conduite à l'ignorance et à la déconsidération, il s'établit entre le *catholicisme* et le *protestantisme*, une lutte morale qui amena l'amélioration des mœurs, les études sérieuses, et partout le progrès. La papauté commence une ère nouvelle; les nouveaux pontifes sont presque tous des hommes passionnés, mais aussi des esprits supérieurs. Pie V, d'une piété remarquable et d'une sévérité outrée, fait gagner sur les Turcs la grande victoire de Lépante, et sauve l'Europe; Grégoire XIII fait célébrer dans Rome d'odieuses réjouissances à la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy en France, mais il s'immortalise par la réformation du calendrier Julien (1581). Sixte V, qui de pâtre s'éleva à la première place du monde, est un homme de génie; ancien grand inquisiteur, il osa approuver le régicide, et prit part à tout ce qui se passa en Europe, enrichit Rome de monuments, de bibliothèques, etc. Clément VIII éleva au cardinalat les hommes les plus célèbres qui lui formèrent conseil. Paul V se maintient devant la lutte des dominicains et des jésuites; Grégoire XV fonde le collège de la Propagande, et meurt pleuré des pauvres; Urbain VIII, savant et poète, n'en fait pas moins traduire l'illustre Galilée devant l'inquisition, et commence la lutte contre les Jansénistes. Mais déjà le génie politique des papes a faibli, et la paix de Westphalie a assuré à l'Europe la liberté de conscience (1648). Ce fut l'œuvre du cardinal de Richelieu, véritable pape de son temps, qui eut pour successeur le cardinal Mazarin. Louis XIV, héritier des traditions politiques de ces deux hommes supérieurs, ne craignit point la papauté à laquelle il opposa le génie de Bossuet, qui rendit à l'Eglise de France ses anciennes libertés gallicanes par la *fameuse déclaration de 1682*. Du moins la papauté eut assez de force pour blâmer le grand roi, quand, dominé par les jésuites, il révoqua malheureusement l'*Édit de Nantes*; mais elle donna une désolante preuve d'affaiblissement quand elle se laissa dicter la bulle *unigenitus* qui immolait le parti janséniste aux vengeances

des jésuites, et dès lors proserit en Europe ; plus faible, elle abaissa les honneurs du cardinalat jusqu'à l'infâme Dubois ; plus faible encore, elle signa l'abolition des jésuites (1773), qu'elle appelait pourtant sa *main droite*, son seul appui ; elle se trouva isolée au milieu du clergé européen amolli par l'opulence. Les biens du seul clergé de France s'élevaient à quatre milliards. A la fin du dernier siècle, la France, qui avait fondé la puissance temporelle des papes sous Pépin et Charlemagne, vint mettre un terme à ce pouvoir politique qui avait dominé le monde chrétien pendant plus de dix siècles. Après diverses phases, Rome devint une modeste ville de l'empire de Napoléon. Le congrès de Vienne a rendu à la papauté ses anciens états, mais sans pouvoir lui rendre son ancienne splendeur. Dans les solitudes du Vatican, on ne trouve plus l'ambition des Innocent III, ni le génie des Grégoire VII, mais les vertus des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs.

LITTÉRATURE, ARTS, SCIENCES. Les Grecs, les premiers en Europe, se distinguèrent dans la poésie, la philosophie, l'histoire, les sciences, les arts. Quels grands noms que *Homère, Platon, Phidias* ! Les Romains, leurs imitateurs, se montrèrent plus avides qu'intelligents : ils aimaient mieux un tableau, une statue pour orner leurs demeures, qu'un manuscrit précieux ; ils ont élevé plus de théâtres, de cirques, de bains publics que d'écoles, d'académies, de bibliothèques. Cependant dans leurs colonies et dans leurs conquêtes ils fondèrent des écoles, qui furent plus tard remplacées par les écoles des monastères chrétiens. Leurs grands hommes allèrent se former dans les célèbres écoles de la Grèce. Les Scandinaves avaient leurs scaldes ou poètes, les Germains leurs chants guerriers, les Gaulois leurs bardes ou hommes inspirés, les Goths leurs hymnes au refrain desquels ils renversèrent la puissance romaine. Après les persécutions des empereurs, les auteurs chrétiens jetèrent un grand éclat. Dans l'Eglise latine parurent les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, etc. ; dans l'Eglise grecque, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, etc. « Dans ce « quatrième siècle, dit Villemain, la sublimité de l'éloquence

« chrétienne semble croître et s'animer en proportion du dé-
 « périssement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaisse-
 « ment le plus honteux des esprits et des courages, c'est dans
 « un empire gouverné par des eunuques, envahi par les Bar-
 « bares. qu'un Athanase, un Chrysostôme, un Ambroise, un
 « Augustin, font entendre la plus pure morale et la plus haute
 « éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de
 « l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu de ruines. C'est
 « qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice reli-
 « gieux qui devait succéder à l'empire romain. » L'invasion
 des barbares ramena l'ignorance dans l'Occident ¹. Persuadés
 que l'amour des lettres éteint celui des armes, ces peuples
 guerriers laissèrent s'éteindre les lumières dont quelques étin-
 celles se conservèrent dans un petit nombre de couvents.
 La décadence des lettres fut si rapide que le cinquième siècle
 présente *trente* écrivains, le sixième *dix*, le septième *neuf*, le
 huitième *cinq* ². L'empire grec échappa à une barbarie aussi

« ¹ A partir du commencement du cinquième siècle où les Barbares inon-
 « dèrent le monde romain, les vainqueurs ne s'entendent plus avec les
 « vaincus, dit Vico. Dans cet âge de fer, on ne trouve d'écriture en langue
 « vulgaire ni chez les Italiens, ni chez les Français, ni chez les Espagnols.
 « Quant aux Allemands, ils ne commencent à écrire des actes dans leur
 « langue qu'au temps de Frédéric de Souabe, et, selon quelques-uns,
 « seulement sous Rodolphe de Hapsbourg. Chez toutes ces nations, on ne
 « trouve rien d'écrit qu'en latin barbare, langue qu'entendaient seuls un
 « bien petit nombre de nobles qui étaient ecclésiastiques. Faute de carac-
 « tères vulgaires, les hiéroglyphes des anciens reparurent dans les em-
 « blèmes, dans les armoiries. Ces signes servaient à assurer les propriétés
 « et le plus souvent indiquaient les droits seigneuriaux sur les maisons et
 « les tombeaux, sur les troupeaux et sur les terres. »

² La lutte contre le paganisme amena l'antipathie pour tout ce qui avait
 rapport à l'antiquité païenne. Saint-Jérôme s'accusait d'avoir expliqué
 Virgile à des enfants à Bethléem; un concile de Carthage défendit aux
 évêques africains la lecture des livres profanes. Il s'ensuivit une destruc-
 tion presque totale des manuscrits les plus précieux : un grand nombre
 furent sauvés en servant à transcrire des instructions religieuses. Le
 célèbre pape saint Grégoire le Grand, qui défendait aux évêques d'expli-
 quer les poètes anciens à leurs jeunes prêtres, est accusé par les historiens
 d'avoir brûlé le temple d'Apollon Palatin, où l'on conservait depuis Au-
 guste les éditions classiques des chefs-d'œuvre de la littérature ; vaste
 dépôt que le docte Varron croyait avoir mis à l'abri de tout outrage sous

complète, mais la science s'y absorba dans des discussions théologiques. Charlemagne essaya de rallumer le flambeau des lumières dans l'Occident ¹ : il réunit autour de lui quelques hommes savants, qui foudrèrent des écoles où se forma lentement cette science théologique appelée *scholastique*, qui absorba, durant plusieurs siècles, toute l'activité des esprits. La noblesse, tout entière aux armes, abandonna aux hommes des couvents

la protection du dieu des vers. Un pareil incendie dévora à Constantinople la précieuse bibliothèque de l'*Octogone* ; à Athènes les bibliothèques avaient été insultées, pillées et dédaignées par les Goths ; les restes de la bibliothèque fameuse d'Alexandrie allaient être livrés aux flammes par les Arabes, qui détruisirent aussi les bibliothèques de Syrie, et fermèrent les écoles de Césarée, d'Antioche, d'Alexandrie. Constantinople conserva longtemps ses chaires de droit et de grammaire. Le haut enseignement disparut en Occident jusqu'à la création des Universités. Celle de Paris fut la première (1200) : puis viennent celles d'Oxford, de Salamanque, de Cologne, etc.

« 1 Charlemagne, dit Sismondi, réclamé par l'église romaine comme un « saint, par les Français comme leur plus grand roi, par les Allemands « comme leur compatriote, par les Italiens comme leur empereur, se « trouve en quelque sorte en tête de toutes les histoires modernes. » Le grand Théodoric n'avait jamais su signer son nom : à trente-deux ans Charlemagne ne savait pas même lire. Il fit venir le savant diacre anglais Alcuin qui vint fonder les écoles de Paris, de Tours, et d'Aix-la-Chapelle ; l'école du palais de Charlemagne était une sorte d'Académie. Charlemagne en faisait partie sous le nom de *David* : sa fille, l'aimable Rotrude, s'appelait *Délie* ; chaque membre avait un nom antique. « Je suis comme un « père privé de ses enfants, écrivait Alcuin, *Dametas* est en Saxe, *Homère* « est en Italie, *Candide* en Bretagne, je n'ai aucune nouvelle certaine de « *Mopsus*, malade à Saint-Martin. » Alcuin passe pour avoir su l'hébreu, le grec, etc. Un de ses compagnons, *Virgile* d'Irlande, enseigna l'astronomie à Charlemagne. On assure que cet empereur étudia le grec à cause de ses relations diplomatiques avec Byzance. Il fonda même l'école allemande d'Osnabrück pour l'étude de cette langue. Mais eut-elle du succès ? On peut en douter. Alcuin, esprit élevé et satirique, qui dans ses lettres à Charlemagne, comparait Rome à une femme acariâtre habitant des palais aux routes dorées, traitait durement les moines ignorants et illettrés, qui ne s'occupaient qu'à planter des vignes sur leurs immenses propriétés : il leur adressait ce mordant distique, en les engageant à copier les quelques manuscrits échappés à la destruction :

*Fodere quam viles melius est scribere libros :
Ille suo ventri serviet, iste animæ.*

la science qui s'appela *clergie*, comme si elle eût été la possession unique du clergé. Parmi les prêtres mêmes, il y avait tant d'ignorance qu'on trouve des actes souscrits par des évêques, où ils ont mis simplement la marque d'une croix, faute de savoir écrire leur nom. Parmi les prélats instruits, il y en avait même peu qui sussent écrire; un grand nombre ne savaient pas même lire. On crut être sévère, quand on exigea des prêtres qu'ils pussent lire l'épître et l'évangile du dimanche; on passait pour érudit, quand on savait en expliquer le sens. On cite une loi anglaise qui au moyen âge accordait la vie à un condamné à mort, qui pouvait prouver qu'il savait lire. L'invasion arabe apporta en Espagne les sciences, l'industrie, l'agriculture, le commerce, offrant ainsi les avantages et non l'humiliation de la conquête aux Espagnols. Les relations des Arabes avec l'Orient, amenèrent en Occident des connaissances aussi précieuses qu'inconnues : la houssole, la pondre à canon, les mathématiques, la philosophie d'Aristote, etc. Les Chrétiens s'enrichirent peu à peu de ces trésors de la science; le célèbre Français, Gerbert, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II, en rapporta, entre autres choses, l'arithmétique et les ouvrages d'Aristote, commençant ainsi la longue lutte contre la scholastique. Quoique l'université de Paris puisse remonter aux écoles fondées par Charlemagne, elle ne fut régulièrement constituée que vers 1200. Elle servit de modèle aux autres universités fondées en Europe. L'Eglise avait créé les ordres mendiants (*Carmes, Chartreux, Trappistes*, etc.) pour s'occuper de l'enseignement abandonné par les bénédictins devenus trop grands propriétaires. Les croisades ont leurs chroniqueurs; la scholastique a ses antagonistes et ses partisans toujours en lutte; chaque contrée commence à avoir ses poètes nationaux : c'est l'époque des *troubadours*, des *trouvères*, des *meistersängers*. L'Italie, la première, a une grande littérature (Pétrarque, Boccace, Dante), elle commence (xiv^e siècle) à s'occuper de la langue grecque oubliée en Occident depuis près de dix siècles. La prise de Constantinople fit refluer encore en Italie une foule de savants qui nous apportèrent les philosophes, les poètes, les orateurs de la Grèce.

Le xv^e siècle fut celui de l'érudition ; la philosophie attaqua la scolastique et lui opposa le platonisme ; elle étendit ses observations sur tous les objets, mais elle manqua de méthode et d'observation. Au xvi^e siècle, le génie moderne brilla pour ne plus s'éteindre. La Réforme religieuse fut une époque de rénovation sociale qui ébranla les esprits, donna une haute impulsion à l'intelligence, imprima au génie une activité étrange, et fit naître les littératures modernes des nations européennes.

On appelle en général *cyclopéennes* les constructions massives dues au génie des peuples primitifs, et presque toujours faites d'énormes pierres superposées sans ciment. Avec le temps, la Grèce eut cette belle architecture dont elle avait emprunté le type à l'Égypte, mais qu'elle sut rendre si élégante, si légère et si majestueuse. Les Phéniciens, qui apportèrent à l'Europe l'usage de l'écriture, avaient aussi une architecture dont il ne nous est rien resté ; ils avaient pourtant élevé à Cadix un temple d'Hercule. Les Romains imitèrent l'architecture grecque, mais ils lui donnèrent ces vastes dimensions qu'on admire dans leurs temples, leurs palais, leurs arcs de triomphe, leurs aqueducs, leurs arènes, leurs voies gigantesques, leurs amphithéâtres. Quand le christianisme fut établi dans l'empire, on conserva un grand nombre de temples, en les convertissant en églises ; le reste fut démoli par des bandes de moines : cette croisade contre tant de beaux monuments fut appelée la *guerre aux temples*. Que de pertes à jamais regrettables pour les arts ! Saint Martin, évêque de Tours, s'est distingué en Gaule, dans cette destruction des temples païens. Saint Hilaire transporta dans son église tous les ornements du théâtre d'Arles. Le zèle religieux brisa surtout les statues dont les symboles et la nudité scandalisaient la piété ou offensaient la pudeur. Saint Marcel exerça son zèle contre tous les temples de la Syrie, comme Saint Théophile qui détruisit une grande partie de la bibliothèque d'Alexandrie, après avoir ruiné la plupart des temples païens. L'éloquente supplique du sophiste athénien Libanius avait été aussi impuissante à sauver les temples des anciens dieux, que la harangue de Symmaque à conserver l'autel de la Victoire à Rome. Quelle effrayante réaction ! Boniface IV,

évêque de Rome, consacra à tous les saints le *Panthéon* d'Agrippa; et cet admirable monument fut sauvé. Il en fut de même à Athènes du *Parthénon* de Périclès; il échappa au désastre, parce qu'il put, sans changer de nom, être consacré à la Vierge. Les furcurs des *iconoclastes* achevèrent d'anéantir ce qui restait des beaux-arts dans l'empire grec (du *v^e* au *viii^e* siècle). Les barbares étaient étrangers aux beaux-arts; mais une fois dans l'empire, ils s'efforcèrent de se distinguer.

« Quand Byzance reconnaissante voulut élever un monument à son second fondateur, dit Desmichels, il ne put se trouver un artiste assez habile pour tirer d'un bloc de marbre la ressemblance colossale de Constantin. On s'avisa donc d'asseoir sur le piédestal une statue antique, dont la tête fut remplacée par l'image de l'empereur. Pour décorer l'arc de triomphe que Rome érigea en l'honneur de ce prince, après la défaite de Maxence, on fut réduit à la nécessité de dépouiller de leurs sculptures l'arc de Trajan, et d'autres monuments plus anciens. Enfin l'église de saint Paul, ouvrage du même monarque, reposait ses voûtes sur des colonnes d'emprunt et des chapiteaux d'ordres différents. Ces faits suffirent pour constater la décadence des arts, déjà sensible dans l'arc de Septime-Sévère, et le palais impérial de Salone. La magnificence asiatique, dont Aurélien et Dioclétien avaient apporté le goût en Italie, commença la corruption de l'art antique, par la prodigalité des ornements et la confusion des détails. La première époque de la décadence de l'art date de Constantin le Grand : elle se révèle par une pesanteur excessive dans les membres principaux des ordres, par une fatigante multiplication de moulures sans motifs, sans harmonie, et surtout par l'oubli absolu de toute convenance, de tout principe. La seconde époque de corruption date, en Italie, du règne de Théodoric : les constructions sont des masses solides, presque nues, tant elles sont pauvres d'ornements : cette lourde architecture se personnifie dans l'énorme rocher taillé dans les carrières de l'Istrie, et qui couronne la rotonde de Ravenne et couvre la sépulture de Théodoric. La troisième période de décadence date de Justinien ; c'est l'époque byzantine : les ornements s'y multiplient, s'y étalent

sans mesure, sans discernement, sans goût, sans imagination. L'art fit un dernier effort pour produire l'église byzantine de Sainte-Sophie. C'est elle qui termine l'art antique. Elle apparaît dans cette longue suite de siècles d'ignorance, dit un historien, *comme une pyramide dans le désert*. Déjà sous Constantin on aperçoit l'*ogive*, ou la voit s'unir au plein-cintre dans un aqueduc de Justinien. Dans les monuments de Théodoric on remarquait déjà la longueur et la ténuité des colonnes. Au genre byzantin ou roman, qui passera de Constantinople en Italie, puis en France, succédera au commencement du douzième siècle toute la magnificence de l'admirable architecture dite *gothique*, quoique pourtant elle n'ait rien emprunté aux Goths. »

Jusqu'aux croisades, les arts disparurent devant le malheur des temps. Des lois permirent de fortifier les terres et les propriétés. Le sol européen se hérissa de forteresses, de châteaux-forts et de convents crénelés comme des donjons. La domination arabe apporta en Espagne cette belle architecture *mauresque* dont nous admirons les beaux chefs-d'œuvre. Abderrame fonda au VIII^e siècle cette superbe mosquée de Cordoue qui fut longtemps le plus magnifique temple d'Europe. C'est aux croisades qu'il faut faire remonter les premières de ces constructions colossales appelées *cathédrales gothiques*. Ruinées dans les croisades, la royauté et la noblesse européennes ne purent lutter, pour les beaux-arts, contre l'opulence du clergé; une simple congrégation de religieux élevait la grande cathédrale de Chartres; l'abbé Suger rebâtissait à lui seul la basilique de Saint-Denis; les richesses d'un seul évêque suffisaient à la construction de Notre-Dame de Paris, tandis que saint Louis pouvait à peine construire la *Sainte-Chapelle*. D'autres évêques, d'autres ordres religieux élevèrent les magnifiques cathédrales de Reims, d'Amiens, de Strasbourg, de Cologne. Il a fallu d'incalculables trésors pour subvenir aux frais de tant de chefs-d'œuvre en architecture, en sculpture, en peinture, en vases d'or et d'argent, en parfums, en vêtements précieux, en meubles rares qui ornèrent ces innombrables monuments religieux. Rien qu'en France, on comptait plus de *dix-sept cent mille clochers*! Les Templiers, lors de leur destruction,

possédaient neuf mille manoirs ! Saint Louis occupait le donjon de Vincennes ; les plus grands seigneurs se logeaient dans de massifs castels, dont l'épaisseur des murailles nous étonne ; le peuple, serf, habitait des cabanes de chaume. Au XII^e siècle, aucune ville en Europe n'était pavée, excepté Cordoue, capitale des califes. Paris fut pavé au XIII^e siècle, et Londres peu après. En Italie, les républiques marchandes de Venise, de Gènes, de Florence, devenues si opulentes, voyaient leurs riches marchands habiter des palais de marbre. Des architectes italiens, appelés dans toutes les cours de l'Europe, y transportèrent cette architecture dite de la *renaissance*, qui succéda à l'architecture gothique. Dans les premières années du XV^e siècle, les deux frères *Van Eyck*, dont l'un est appelé *Jean de Bruges*, inventent ou peut-être font revivre la peinture à l'huile qui créera les grandes écoles de la peinture moderne. Les Turcs apportèrent en Europe, avec leur grand luxe militaire, cette architecture si riche dans leurs palais et leurs demeures, si grave dans leurs temples, surtout dans cette célèbre mosquée d'Andrinople, regardée comme le plus magnifique temple élevé à l'islamisme. La supériorité de l'Italie dans les arts fait la gloire du XVI^e siècle. Les artistes modernes ont surpassé les anciens en peinture ; ils les ont égalés en architecture ; mais les anciens sont restés sans rivaux dans la sculpture ; tous ces arts reçurent des papes cette haute protection qui est une des gloires de la papauté. Ce fut au milieu des splendeurs du règne de Médicis qu'éclata la Réforme religieuse. La découverte de l'imprimerie, qui apparut au milieu de cette grande époque, assura à l'Europe la conservation des chefs-d'œuvre de poésie, d'histoire, d'éloquence, qui honorent l'esprit humain. Si seulement elle eût existé aux temps anciens !

Aujourd'hui, on compte en Europe 55 langues soumises à un grand nombre de dialectes. La langue grecque et la langue latine sont les deux langues anciennes de l'Europe dont il nous reste des monuments. La première, par le mélange des peuples slaves, forma la langue *romaine*, ou grec moderne ; la langue latine mêlée aux peuples barbares, forma successivement le français, l'italien, le portugais, l'espagnol, avec tous leurs dia-

lectes¹. Les langues *teutoniques* sont parlées dans les îles britanniques, en Germanie et en Scandinavie; elles renferment le gothique, l'allemand, l'anglais, le hollandais, l'islandais, le danois, le suédois. Les langues slaves sont le russe et le polonais. Au delà du Don et du Volga sont les dialectes tartares; les Turcs en parlent un, mais leur langue classique est l'arabe, dans lequel est écrit le Coran.

COMMERCE, INDUSTRIE. Les Phéniciens allaient chercher l'étain en Angleterre, l'ambre jaune dans la Baltique, le lin en France, les laines fines en Espagne, les esclaves en Sicile, dans le nord de la Grèce, etc. On croit que leurs négociants traversaient aussi l'intérieur de l'Europe par caravanes. Carthage hérita de cette grande puissance commerciale qu'anéantirent les Grecs, et qui passa aux Romains vainqueurs des Carthaginois. Les Grecs furent aussi d'habiles marchands; Naples, Syracuse, Marseille, étaient leurs plus florissantes colonies. Mais on ne peut les comparer à l'opulente et florissante Alexandrie qui donna aux Arabes conquérants le plus magnifique entrepôt entre la Méditerranée et l'Océan indien. Dans la première partie du moyen âge, les Grecs firent le commerce de l'Inde par l'Égypte, puis par le Pont-Euxin et la mer Caspienne; dans la seconde, les Italiens le firent par la Syrie et le golfe Persique, enfin par l'Égypte. Gènes, Venise, étaient les grandes puissances maritimes de la Méditerranée. Dans la Baltique les marchands du Nord formèrent la *hanse teutonique* (1241): union qui domina longtemps l'Europe moyenne et septentrionale; elle eut ses armées, ses flottes, et fit la guerre comme puissance. Elle fut ruinée par les Hollandais et les Anglais. Ceux-ci firent les premiers le commerce par la mer Blanche et le Volga. Les découvertes des Portugais et des Espagnols anéantirent le commerce des villes de la Méditerranée, Alexandrie, Venise, Marseille, Gènes, Florence, Barce-

«¹ La plupart des langues, dit quelque part Michelet, ont à peu près « trente mille mots. Si l'on peut ajouter foi aux calculs de Héron dans « son ouvrage sur la langue anglaise, l'espagnol en aurait trente mille, « le français trente-deux mille, l'italien trente-cinq mille, l'anglais « trente-sept mille. »

lone; ils allèrent sur les rivages d'Asie et d'Afrique faire ces expéditions qui arrivaient jusqu'alors par caravanes sur les côtes de la Méditerranée. Ce qui jeta les peuples modernes dans ces grandes découvertes, ce fut d'abord l'esprit guerrier et aventureux du temps, qui leur inspira le désir d'acquérir par la conquête et le pillage; puis l'esprit de commerce qui voulut posséder par voie légitime d'échange; enfin l'esprit religieux qui leur inspira le désir de convertir les idolâtres à la foi, et de se dérober eux-mêmes par là aux guerres religieuses qui ensanglantaient l'Europe.

Les Espagnols, dans leurs colonies lointaines, exploitèrent surtout les mines; les Portugais exploitaient les peuples vaincus, par le commerce et les impôts; les Hollandais furent essentiellement commerçants; les Anglais furent à la fois commerçants et agriculteurs. Les Français réussirent peu dans leurs colonies. Chez les Grecs, les colonies restaient unies à leur métropole seulement par les liens d'une sorte de parenté, comme Marseille avec Phocée, Syracuse avec Corinthe, leurs métropoles; mais chez les peuples modernes, les colonies sont regardées par leur métropole comme une propriété; elles ne peuvent commercer avec les étrangers. De là cette tendance des colonies modernes à secouer le joug métropolitain.

Dès les premiers temps, l'Europe fabriqua les objets de première nécessité : les articles de luxe nous vinrent de l'Asie. On sait combien les Grecs s'émerveillèrent de la magnificence des armes des Perses. Lors de leurs conquêtes en Orient, les Romains adoptèrent ce luxe qu'ils poussèrent jusqu'à la folie. La soie, inconnue en Occident, se vendait alors au poids de l'or; les caravanes nous la rapportaient du centre de l'Asie. Ce fut au VI^e siècle que deux missionnaires rapportèrent de Chine à Constantinople des œufs de ver à soie, ainsi que le mûrier nécessaire à la nourriture de ce précieux insecte. La fabrication des étoffes enrichit l'empire grec longtemps avant de passer en Italie, et de là en France et en Angleterre. La perfection des machines assure à l'Europe la supériorité de son industrie; celle de l'Angleterre est la plus développée.

Autrefois, les mines d'or et d'argent étaient communes en

Europe. Les Phéniciens rapportèrent d'Espagne d'immenses quantités de ces métaux. Les Romains ne furent souvent guidés dans leurs conquêtes que par l'appât de mines d'or, d'argent, de fer, de sel, etc. Les nations barbares recherchèrent aussi l'exploitation des mines. Quand les Mongols envahirent toute l'Europe orientale, ils enlevèrent partout les ouvriers et surtout les mineurs, en sorte que plus tard la Russie fut obligée d'en demander à l'Italie. Avant la découverte de l'Amérique, les mines d'or du Caucase et des Dofrines étaient les seules ressources de l'Europe. La découverte de l'Amérique apporta l'argent du Mexique et l'or du Pérou, qui firent baisser le prix des métaux en Europe, élevèrent celui des denrées et de la main-d'œuvre, et créèrent les capitalistes. L'Europe recueille onze fois moins d'argent que l'Amérique; mais depuis la découverte de nouvelles mines en Russie, elle recueille plus d'or. Les mines de fer sont à elles seules les trois quarts de la valeur minérale de l'Europe; l'or, l'argent, le platine, en forment seulement un neuvième. L'Angleterre fournit le tiers du fer, les cinq sixièmes de la fonte, les douze treizièmes de l'étain, la moitié du cuivre, et l'Espagne la moitié du plomb, qui sont employés en Europe. Les mines de mercure d'Espagne et d'Autriche approvisionnent l'Amérique. La Russie a trouvé des mines de diamants dans l'Oural¹.

GOUVERNEMENT, Législation. L'Europe a vu tous les genres de gouvernements se succéder, depuis les républiques grecques jusqu'au despotisme turc, et aux monarchies constitutionnelles. Les Grecs transmirent leur législation aux Romains, dont le code est resté un système plein de véritable justice, de philosophie et de la plus scrupuleuse équité. On doit à Théodose II le *code Théodosien*; Justinien II donna les *Institutes*, les *Pandectes* ou *Digestes* et les *Novelles*, qui régirent l'empire romain d'Orient. Les barbares, qui envahirent l'empire d'Occident, firent dominer leurs lois nationales, après les avoir cor-

¹ Le numéraire or et argent s'élève en France à trois milliards et demi, ce qui donne environ 100 francs par tête. L'Angleterre n'en possède qu'un milliard 200,000 francs, ce qui donne 44 francs par tête. Les autres peuples européens en ont beaucoup moins encore.

rigées par la législation romaine. Mais l'élément barbare domina : les lois romaines, expression du droit, ne pouvaient régir la féodalité, qui n'était que le droit du plus fort. C'est Charlemagne qui a eu la gloire de dire dans un siècle de barbarie où dominait la force : « *Nul homme ne doit périr que par le glaive de la loi.* » « Les nations barbares, dit Vico, repoussèrent les lois romaines, peut-être à cause des nombreux privilèges qu'elles renfermaient. En France on était puni sévèrement, en Espagne on était mis à mort lorsqu'on osait les alléguer. En Italie, les nobles auraient rougi de suivre les lois romaines, et se faisaient honneur de n'être soumis qu'à celles des Lombards. C'est ce qui explique comment furent en quelque sorte ensevelies dans l'oubli chez les Latins les lois de Justinien, et chez les Grecs les Basiliques. » Au XII^e siècle, on retrouva en Italie un exemplaire des Pandectes de Justinien, et l'étude du droit recommença en Occident. Cette étude brisa peu à peu le joug de fer de la féodalité, dirigea les peuples vers une noble indépendance, et, après plusieurs siècles, elle donna le *code Napoléon*, qui servira de base à la législation européenne dans ses diverses transformations. Les trois sortes d'états civils : l'*aristocratie*, la *démocratie*, la *monarchie*, ont pour commune origine la *théocratie*, ou gouvernement divin. « Une quatrième forme, dit Tacite, soit distincte, soit mêlée des trois précédentes, est plus désirable que possible ; et si elle se rencontre, elle n'est point durable. » C'était le gouvernement constitutionnel. Tacite n'y croyait point. Mais le gouvernement anglais et la constitution française sont là comme des preuves irréfragables.

Les mesures, les monnaies offrent en Europe une immense variété qui gêne les relations commerciales ; il serait à souhaiter qu'on adoptât, comme en France, le *système métrique* qui a pour base les dimensions mêmes du globe ¹. L'empire ro-

¹ Charlemagne avait tenté d'établir l'uniformité des poids et mesures : problème difficile dont les essais mêmes sont glorieux. La monnaie était rare ; on payait plutôt en nature. Une armure composée d'un casque, d'une cuirasse, d'une épée, d'un bouclier, d'une lance, valait, sous

main, comme l'empire français, n'a jamais eu plus de 500,000 hommes de troupes régulières sous les armes. Les croisades offraient plutôt l'image d'une émigration que d'une armée : les chevaliers seuls formaient un noyau autour duquel se groupait une population flottante qui s'épuisait dans les courses lointaines. Les guerres de la féodalité se firent par les vaisseaux, à leurs frais. Lors de la prise de Constantinople, les Turcs étaient les premiers soldats de l'Europe. Ils ont maintenant adopté l'organisation européenne. Les premières armées permanentes de l'Europe moderne furent créées dans la *guerre de trente ans* ; mais les souverains ne pouvaient les payer, elles vivaient aux dépens du pays, et le ruinaient. Les paysans ruinés se faisaient soldats et se vendaient au premier venu. Les Suisses furent les mercenaires des temps modernes ; leur réputation militaire fut longtemps glorieuse. Aujourd'hui, l'Europe a un peu plus de deux millions de soldats, qui absorbent le tiers des revenus. Sa marine est formidable : la flotte anglaise y tient le premier rang, puis la France, le Danemark, etc.

L'Europe compte 227,700,000 habitants, dont un quart en Russie, près d'un septième en France, un peu moins en Autriche, etc. La Norvège est la moins peuplée, relativement à son étendue, tandis que la Suisse est le pays le plus peuplé de l'Europe, sous ce rapport.

EXERCICES. — Quelles sont les limites de l'Europe ? Quelles sont les variations du climat, les lois locales de la végétation ? Répartition des animaux sur le sol ? État des mœurs, des sciences aux diverses époques. Combien y a-t-il de langues en Europe ? Principales voies du commerce au moyen âge. Force des Etats, etc.

Questions à résoudre : Longitude et latitude du Spitzberg, de la Corse, de Paris, Londres, Rome, Constantinople ; distance en kil. entre ces villes. Développement des côtes d'un pays. Direction des montagnes. Bassin du Danube, du Volga. Carte des mers européennes avec les fleuves qu'elles reçoivent.

Charlemagne, environ *douze bœufs*. Dans Homère, l'armure de Diomède est estimée *neuf bœufs*. Ainsi les objets d'art étaient à plus bas prix dans les temps héroïques que dans les siècles féodaux.

CHAPITRE III.

ILES BRITANNIQUES.

Si l'archipel grec a été le centre d'une haute civilisation qui s'est répandue sur toute l'Europe, l'archipel britannique est devenu le foyer d'une puissance maritime qui domine le monde. Maître, par sa position, de l'océan Atlantique, il balance habilement les trois grandes puissances de l'Europe : la Russie, la Germanie, la France ; en même temps, il règne sur la Méditerranée, par les trois rochers de Gibraltar, de Malte et de Corfou ; ses possessions dans la Nouvelle-Bretagne lui donnent la prépondérance dans l'Amérique du Nord ; par les Antilles, il est à deux pas de l'Amérique du Sud ; sa brillante colonie du cap de Bonne-Espérance lui livre l'Afrique ; dans l'océan Indien, son merveilleux empire des bords du Gange lui donne une puissance formidable. « Enfin, dit Théophile Lavallée, la « Grande-Bretagne règne sur le globe par l'industrie, comme « la France par les idées ; pendant que la France, au centre de « l'Europe, élabore la civilisation, la Grande-Bretagne est le « vaisseau qui la porte à tous les coins du monde ; et si ces « deux reines des sociétés modernes n'avaient pas absurdement « dépensé, l'une contre l'autre, des torrents de sang et d'or, « elles auraient, par leur union, avancé de plusieurs siècles « les progrès de l'humanité. »

IRLANDE.

Perdue aux extrémités de l'Europe, dont elle est séparée par la Grande-Bretagne, et par une mer souvent orageuse, l'Irlande est une terre basse, marécageuse, humide, qui semble une victime qui devra toujours subir les volontés de sa puissante voisine. Supposez une lutte entre les deux îles ; la Grande-Bretagne, touchant au continent, recevra des secours de toutes parts, et pourra intercepter tout renfort pour son adversaire.

La mer est si mauvaise! la côte si difficile! comment aborder sûrement? L'Irlande ainsi isolée, n'ayant derrière elle que l'immense Océan, où elle pourra fuir, ne trouvera pas sur son sol le moindre abri. Qu'est-ce que les plaines marécageuses du Leinster, les collines du Munster, et les bruyères du Connaught? Il ne lui reste qu'une lutte morale : c'est là sa seule ressource, sa seule puissance, admirablement personnifiée dans O'Connell.

Les Irlandais appellent leur patrie *Erin*, ou pays de l'Ouest; et les Anglais *Ireland*, d'où le mot français *Irlande*. Les Romains l'appelèrent *Hibernie*, *Petite-Bretagne*, et même *Grande-Écosse* (*Scotia major*). On croit que le nom *Ierne* était plus en usage chez les Grecs : cependant les Romains s'en servaient; ils disaient aussi *Juverna*¹. *Philipstown* signifie *Ville de Philippe*; *Maryborough*, *Ville de Marie*; *Kings County*, *Comté du Roi*; *Queens County*, *Comté de la Reine*, etc.

Le climat est humide à cause des lacs, des rivières, des marais très-nombreux, et des brouillards de la mer. L'air est peu sain à Waterford, mais il est si pur à Kilkenny que, suivant un proverbe irlandais, *le feu y est sans fumée, l'eau sans limon, et l'air sans nuages*. A Londonderry le plus long jour est de 17 heures²; il est de 16 1/2 à Cork. Dublin a la même température moyenne que Genève. Les tempêtes du canal Saint-Georges rendent la navigation dangereuse.

Le bétail est la ressource des Irlandais. Les moutons sont petits; ceux des montagnes fournissent une belle laine. Les chevaux, sans être d'une grande taille, sont estimés. Le beau chien *lévrier* est fort et grand; il a servi à l'entière destruction

¹ Il paraît que les armées romaines avaient visité les rivages de l'Irlande et qu'elles avaient même été au delà, puisque Juvénal dit :

Arma quidem ultra

*Littora Juvernæ promissimus, et modo captas
Orcadas et minima contentos nocte Britannos.*

Sat. II.

² Connaissant le plus long jour, on connaît la plus courte nuit : 7 heures, différence entre 17 et 24. En hiver, la réciproque de ces nombres existe : 7 marque le plus court jour et 17 la plus longue nuit. Cette observation est une règle applicable à toute autre latitude.

des loups. On ne trouve dans le pays ni taupes, ni reptiles. Il y a des aigles, beaucoup de cygnes; les oiseaux maritimes sont innombrables. On récolte en abondance le blé, le lin et surtout les *pommes de terre*, ressource précieuse du pauvre. C'est de là que l'insolence anglaise appelle la malheureuse Irlande le pays aux pommes de terre. Le vin est remplacé par la bière appelée *ale* ou *porter*; le *whisky* est une espèce d'eau-de-vie.

La nature a divisé le territoire irlandais en trois régions : les plaines, les montagnes et les marais avec les lacs. Les plaines, un peu humides, sont fertiles; les vallées des montagnes sont souvent d'une grande beauté; le point le plus élevé est dans le Munster, le Mangerton, haut de 1,100 mètres environ. Des antiques forêts qui couvraient l'île, il ne reste plus que quelques débris sur les montagnes. Le gibier est abondant : lièvres, renards, etc. Les territoires de Cashel et de Tippérary se nomment *vallées d'or*, à cause de leur beauté et de leur fécondité. Les lacs sont nombreux : celui de Neagh a 35 kilomètres sur 17; il doit avoir un écoulement souterrain dans la mer; ses eaux sont pétifiantes. Il est célèbre par toutes sortes de traditions superstitieuses¹. Le plus beau lac est celui de Killarney; il est convert d'îles charmantes, où s'élèvent de vieux châteaux et quelques abbayes. Des montagnes voisines descendent de belles cascades : la plus renommée est celle d'O' Sullivan. Un pic a pris le nom de *nid des aigles*; tant ces oiseaux y sont nombreux. Les échos voisins sont remarquables. Dans les marais ou *bogs* sont des bois que l'habitant va chercher; il y trouve aussi des ornements d'or et d'autres antiquités, dont plusieurs sont attribuées aux Phéniciens. Les eaux minérales de Mallow sont renommées, ainsi que les bains de mer de Blackrock et ceux du lac Néagh. A Limerick la marée s'élève à six ou sept mètres. Le cours du Shannon est d'environ 390 kilomètres.

¹ Il y a en Irlande une foule de traditions inspirées par le sentiment national. On cite celle-ci comme titre à une antiquité reculée : « Le 14 mai 1978 av. J.-C. le géant Partholanus, descendant de Noé à la huitième génération, vint peupler l'Irlande. » Cette prétention à l'antiquité se retrouve chez tous les peuples; il faut s'habituer à ces exagérations,

On trouve des autels druidiques, des cavernes autrefois consacrées, d'antiques abbayes, de vieilles tours danoises. Près de Waterford, est le fort Duncannon, que les traditions attribuent à Cannor, un des lieutenants du Scot Ossian, aux temps des Romains. Le nord du Leinster est couvert de vieux châteaux; les plus nombreux monastères sont dans les solitudes du Connaught.

Le *Purgatoire de saint Patrick* est une caverne de l'Ulster, où sont représentées les peines des damnés : un convent la possède. Dans l'île Cléar est une croix taillée dans un rocher par saint Kieran au sixième siècle : c'est un pèlerinage. On admire dans le comté d'Antrim la célèbre *Chaussée des géants*, immense amas de colonnes basaltiques, de hauteur égale et de forme triangulaire : cette masse énorme s'étend jusque dans la mer. Ce produit volcanique fut l'objet de mille traditions superstitieuses : c'était l'*ouvrage des démons*.

Dublin est la plus belle ville britannique après Londres. Ses édifices sont magnifiques; ses établissements de bienfaisance très-nombreux; on y compte 73 hôpitaux contenant près de 12,000 lits. Les indigènes l'appellent *Dublana*, mot gallique qui signifie *noir lac de la mer*, ou bien *Ballana-Cleib*, la *ville du gué des claies*. Elle était si peu importante sous Henri II, qu'il la donna pour étrennes à ses sujets de Bristol; elle est devenue l'une des premières villes d'Europe. C'est dans une de ses rues que s'élève la fameuse colonne de Nelson, l'amiral vainqueur à Aboukir et à Trafalgar; elle a 50 mètres de haut : la statue de l'amiral la surmonte. Sur une promenade s'élève l'énorme colonne élevée à Wellington : elle a plus de 65 mètres d'élévation. Il faut citer aussi les magnifiques bassins du port. Limerick est remarquable par ses magnifiques jardins suspendus comme ceux de Babylone; c'est une des plus grandes curiosités européennes. Cette petite merveille de l'art a plus de 40 ares de surface : la terrasse supérieure est élevée de 22 mètres au-dessus du sol. De vastes serres protègent la vigne et les plantes équatoriales; la terrasse du milieu est destinée aux végétaux et aux arbres fruitiers de haute tige. On cultive toutes sortes de fleurs dans la terrasse inférieure. En 1631,

Baltimore fut surprise pendant une nuit par des corsaires algériens qui la pillèrent et emmenèrent en esclavage une partie des habitants. Cork possède l'un des ports les plus vastes et les plus sûrs de l'Europe. Galway, durant les guerres de religion et d'indépendance, fut un centre de résistance sous les d'Osmond. Dingle et Valentia sont, dit-on, des colonies espagnoles ; et Kilkenny une ville presque française. Monagham est le plus pauvre pays d'Irlande après le Connaught. D'immenses plantations de mûriers pour les vers à soie environnent Cork. Près de Wexford se trouve *Bannoie*, petite ville ensevelie sous les sables, comme les villes d'Italie sous les laves du Vésuve. En 1798 les Français battirent les Anglais à Castlebar ; mais la flotte anglaise battit la flotte française devant l'île Tory.

MŒURS, RELIGION. On représente les anciens Irlandais comme de vrais sauvages ; on croit même qu'ils mangeaient leurs parents vieilliss. La vie du clan adoucit ces mœurs. On sait que Breno, roi de Régo, dont Ossian épousa la fille Évir-Allim, était surnommé *l'ami des étrangers*. Le christianisme vint adoucir encore ces mœurs demi-barbares ; mais les guerres danoises arrêtaient cet essor qui plus tard se ranima. Les comtés intérieurs et occidentaux sont habités par les Irlandais *purs*. La noblesse se distingue par son instruction, l'élévation des sentiments, la générosité du caractère. Suivant l'antique usage des clans, ils mettent encore devant leurs noms les syllabes *o'* ou *mac*, c'est-à-dire *fils* ou *petit-fils* (O'Connell, MacDonald) ; mais le paysan est réduit à une sorte d'abrutissement par la misère, l'ignorance. Les comtés septentrionaux renferment beaucoup d'*Écossais* réfugiés à la suite des guerres de leur patrie. Les côtes orientales sont occupées par des familles anglaises, dont le faste est plus pénible pour les Irlandais que l'injustice et le mépris qu'elles leur prodiguent. Bien des villes, comme Limerick, sont partagées en *Irish-town* (ville irlandaise) et *English-town* (ville anglaise).

On rendit d'abord un culte aux vents, aux tempêtes, à tous les phénomènes. Le druidisme fut introduit par des colonies belges ; plusieurs pierres druidiques sont encore debout : objets de vénération dans les traditions populaires. Au cinquième siè-

ele, le pape Célestin envoya le missionnaire Palladius en Irlande; mais les sauvages insulaires n'écouterent point cet étranger. Le pape alors envoya le Scot Succath, appelé aussi Patriclus ou saint Patrick, moine de Lérins (France). Connaissant la langue et les mœurs de ces sauvages, il s'en fit facilement écouter; il fonda l'église d'Armagh vers 431. L'Irlande fournit une foule d'hommes distingués; saint Colomban, qui donna à ses moines de l'île Jona (561) une règle qui dirigea les couvents d'Occident jusqu'à ce que la cour de Rome y eût fait dominer celle de saint Benoît. Ce furent des moines irlandais qui fondèrent les couvents de Malmesbury en Angleterre, de Luxeuil en France, de Wurtzbourg en Allemagne, de Saint-Gall en Suisse, de Bobio en Italie, etc. L'Irlande était alors l'*île des Saints*. Down-Patrick renferme le tombeau de saint Patrick, patron de l'Irlande. Malgré l'oppression de l'Angleterre, les cinq sixièmes de l'Irlande sont restés catholiques; leur clergé est sans rétribution de l'État, tandis que le clergé anglican est dans l'opulence. Armagh est la résidence de l'archevêque anglican, primat d'Irlande. Quelques traditions païennes se sont longtemps conservées même chez les nobles: la famille des Fitz-Gérald se crut protégée par la fée Banshée; les Kildare, les Butler, les Lally-Tollendal, etc., se donnaient d'autres protectrices mystérieuses. Dans quelques cantés on allumait encore des feux sur les hauteurs, au 1^{er} mai, comme aux temps des druides. En France c'était à la Saint-Jean d'été.

LITTÉRATURE, ARTS, SCIENCES. Si l'on croyait quelques antiquaires, l'Irlande aurait eu des académies avant J.-C. Cependant on ne peut lui refuser aux temps les plus anciens la poésie et la musique; car elle peut réclamer Ossian et Fingal, peut-être mieux que l'Écosse, et elle a conservé pour *arme* une simple *harpe*. On croit du reste que les Irlandais envoyaient leurs enfants aux écoles de la Gaule et de l'Italie romaines. Saint Patrick introduisit en Irlande l'usage de l'alphabet, et autour de son église d'Armagh se fondèrent des écoles qui comptèrent jusqu'à 7,000 étudiants. Le savant qui, sous le nom de *Virgile*, enseigna l'astronomie à la cour de Charlemagne était un Irlandais. Au neuvième siècle parut un homme de

génie, un moine, scot appelé *Jean*, et surnommé *Érigène* ou enfant d'Irlande : surnom honorable, quand l'Irlande était appelée l'île des Saints. Il fut l'un des grands fondateurs de la philosophie scolastique. On attribue aux Danois les premières villes bâties en pierres. Aux écoles du moyen âge ont succédé les établissements modernes. L'université de Dublin est peu renommée ; mais on peut citer son riche *collège de la Trinité*, l'*Académie royale de peinture*, l'*Académie royale irlandaise*, l'*Institut des sourds-muets*. Les écoles du peuple sont nombreuses et bien tenues. Les principales villes ont d'excellents collèges ; Armagh a un observatoire. La plus riche collection de tableaux est celle du château d'Osmond, près de Kilkenny. Cashel a une bibliothèque de livres chinois et des manuscrits très-précieux. Le peuple parle le dialecte gaullois ; l'anglais, en usage dans l'Est, est inconnu dans l'Ouest. L'Irlande a produit Ussérius, archevêque d'Armagh, célèbre par sa chronologie (1650) ; l'abbé Swift, spirituel auteur de *Gulliver* ; le romancier Sterne ; Goldsmith, historien, littérateur, naturaliste, etc., qui honorent le dix-huitième siècle ; le fameux orateur Shéridan, si plein de sympathie pour la France, etc. Les sociétés littéraires sont très-nombreuses ; on publie plus de soixante journaux politiques, littéraires, industriels.

COMMERCE, INDUSTRIE. On assure que les Phéniciens exploitaient des mines d'or et d'argent en Irlande. Aujourd'hui on a trouvé des masses d'or natif dans les montagnes de Wicklow, et Antrim a du plomb argentifère. Enniskorty a des mines de fer, et des forges importantes. Carlow a des mines de houille fort riches ; une île du lac Killarney renferme une abondante mine de cuivre. On voit des carrières de marbre noir à Kilkenny, et des salines à Belfast. La grande industrie ne date que de la domination anglaise. Il faut citer les belles manufactures de lin de Dublin, Droghéda, Sligo, Armagh, Monaghan ; celles de soie à Dublin ; les tanneries de Limerick, les blanchisseries de Lisburn. L'Irlande exporte chaque année pour 100 millions de francs de toiles ; la fabrication d'étoffes de soie est très-active. L'île Rathlin exporte beaucoup d'orge pour les bières anglaises. Aux marchés de Ballinasloe on voit réunis en

octobre jusqu'à 120,000 brebis et 40,000 bœufs. On y distribue des prix aux propriétaires qui ont les plus beaux bestiaux. L'Irlande fournit beaucoup de chevaux; les courses de Kildare sont renommées. Cork exporte une immense quantité de viandes salées pour les équipages de vaisseaux. Clonmel a de grands entrepôts de beurre pour les colonies. Dundalk fait de grandes exportations de blé. Galway, outre ses manufactures, fait une grande pêche de harengs, de saumons, etc., ainsi que Bellina, Donégal. Waterford envoie à lui seul soixante-dix vaisseaux à Terre-Neuve pour la pêche de la morue. On évalue à plus de 100,000 les pêcheurs répartis sur toutes les côtes. Par le canal Royal, qui touche au Shannon et à la Boyne, Dublin communique avec Galway et Droghèda, en même temps que par le Grand-Canal il communique avec Limerick et Waterford. Les chemins de fer commencent à sillonner l'Irlande de leurs réseaux.

GOVERNEMENT, LÉGISLATION. Dans la primitive Irlande, chaque famille avait son chef; plusieurs familles formaient une tribu appelée *clan*. Le chef était nommé *tierne*, quand le clan était petit, et *riagh*, quand le clan était considérable; les chefs de famille lui formaient son conseil. Chaque année les riaghs se réunissaient en assemblée, présidée par le chef des chefs ou *adriagh*, électif dans une même famille. Son élection se faisait sur les hauteurs de Tara, à l'ouest de Dublin. Il y avait aussi des juges appelés *brehons*, qui s'occupaient surtout de la propriété des terres, qui n'était que viagère chez les Irlandais. Cette organisation exista jusqu'à la domination anglaise: les innovations dans l'ordre civil furent introduites et mal reçues; le simple chant d'une barde suffisait pour soulever les clans. A Kilkenny furent signées, sous Édouard III (1370), les *Constitutions* qui assuraient à l'Irlande de nombreux privilèges. Cependant Henri VIII commença à voir la législation anglaise s'implanter sur le sol irlandais. Jusqu'en 1801, l'Irlande sut se conserver une sorte de gouvernement national, et son parlement siégeait à Dublin; mais après la dernière guerre d'indépendance, le parlement irlandais cessa (22 janvier 1801). L'Irlande envoya cent ou cent cinq députés à la chambre des com-

munes d'Angleterre, et trente-deux à la chambre des lords. Un vice-roi, appelé *lord-lieutenant*, jouit de la dignité royale par son pouvoir et ses revenus. Son conseil est formé du lord-chancelier, du trésorier du royaume, des évêques anglicans, des barons. O'Connell veut rétablir le parlement irlandais qui existait avant 1801.

Du nord au sud, l'Irlande a 450 kilomètres, et de l'est à l'ouest 280. Sa population s'élève de 8 à 10 millions d'habitants. On donne à Dublin 250,000 âmes, à Cork 107,000, à Limerick 66,000, à Galway 30,000, etc. Les autres villes offrent une population en rapport avec leur importance commerciale. Le comté d'Armagh, cet ancien centre religieux, présente une *population relative* supérieure à celle de presque tous les pays les plus peuplés de l'Europe. Il faut citer comme belles forteresses, celles qui protègent les ports de *Cork*, d'*Enniskillen*, *Galway*, *Bantry*, *Limerick* et *Waterford*. On compte à Dublin plus de 40 bateaux à vapeur. C'est à *Cove*, dans la grande île du port de Cork, que se trouve le grand chantier de la marine royale. Kingsale était autrefois la station de la flotte britannique.

EXERCICES. — Divers noms de l'Irlande. Son climat. Souvenirs historiques. Mœurs anciennes. Religions actuelles. État des lumières. Organisation primitive, etc.

Questions à développer : Ossian, Scot Érigène, Saint Colomban, Ussérius, etc. Chaussée des géants.

ÉCOSSE.

Autant l'Irlande est faite pour l'obéissance plaintive, autant l'Écosse est construite pour la résistance! Rochers, montagnes, lacs, golfes, détroits, bruyères, îles, forêts, partout des abris, partout des asiles. L'attaque est toujours dangereuse, la défense toujours facile; les basses terres sont dominées par les hautes terres; et il n'y a pas jusqu'aux magnifiques cascades de la Clyde et aux îles flottantes du lac Lhomonud qui n'aient servi d'asiles aux défenseurs de l'Écosse. Qu'il a

fallu de luttas, de temps, et de combats à l'Angleterre pour en finir avec ce pays, dernier asile de la race celtique!

Les Romains appelaient l'Écosse *Bretagne barbare*. La *Calédonie* était la région des forêts; l'*Albanie*, la région des montagnes, et la *Maſatie*, la région des plaines. Ptolémée appelait *Thulé* les îles Shetland, primitivement nommées *Jettland*, ou pays des Géants. Suivant quelques auteurs, *Pictes* signifie *brigands* ou *tatoués*, et *Scots* fuyards.

Le climat de l'Écosse est humide. L'hiver commence en octobre et finit en avril. Aux Shetland et aux Orcades les pluies sont presque perpétuelles; d'affreuses tempêtes y règnent; la navigation entre les îles n'est praticable qu'en été. En juillet on peut lire dans ces archipels à minuit, à la lueur de l'aurore et du crépuscule. Les aurores boréales y donnent une lueur égale à celle de la pleine lune. Au sud de l'Écosse les plus longs jours sont de 17 heures. Au Shetland ils sont de 19 heures et quinze minutes. Du nord au sud, l'Écosse a 400 kil. et 205 de l'est à l'ouest, dans la plus large partie. Les Orcades sont au nombre de 30, les Shetland sont 80 : la plupart sont inhabitées. On compte 300 îles dans le groupe des Hébrides, ou îles de l'Ouest (Western Islands) : 86 sont habitées.

Les montagnes¹, quand elles ne sont pas couvertes de forêts, sont stériles ou ne portent que des bruyères; mais les vallées et les plaines y sont fertiles; les prairies sont magnifiques, et l'agriculture est très-avancée.

Les troupeaux sont nombreux; les moutons donnent une belle laine. Les forêts abondent en gibier. Les aigles sont si redoutables, qu'aux Orcades celui qui en tue un reçoit une

¹ Les montagnes d'Écosse ne dépassent nulle part la hauteur de 1400 mètres. Leur direction est du nord-ouest au sud-ouest. Leurs plaines sont tourbeuses. Les divers chaînons sont séparés entre eux par des fentes profondes qui descendent jusqu'au niveau de la mer, et dont le fond plat est couvert de prairies et de lacs qui ont beaucoup facilité l'établissement de canaux qui portent même des frégates, d'une mer à l'autre, comme le canal Calédonien. Il a 94 kilomètres de longueur; sa largeur est de 15 mètres, et sa profondeur de 6 mètres. Les vaisseaux de guerre passent par 27 écluses.

poule de chaque habitant de la paroisse où il l'a tué. Le *colley*, ou vrai chien de berger, est indigène¹. Les lacs et les fleuves sont très-poissonneux; le golfe d'Édimbourg est rempli de saumons. Sur les côtes, on trouve des *phoques* ou veaux marins; les baleines y échouent quelquefois. Aberdeen et Glasgow vont en faire la pêche dans le nord. Les harengs fourmillent sur les côtes depuis juin jusqu'en janvier. Aux Orcades la mer rejette de l'ambre gris. C'est aux assauts continuels de l'Océan qu'il faut attribuer toutes ces déchirures de la côte occidentale qui forme tant d'archipels, de golfes, de baies, de presqu'îles. L'Océan a pénétré fort avant sur tous les points et ne s'est arrêté qu'aux pieds des montagnes. La rivière de Spey est remarquable par sa rapidité, et la Clyde par l'admirable vallée pittoresque qu'elle parcourt : ses cascades sont magnifiques.

Les plus beaux aspects d'une nature sauvage, la grandeur des sites, la profondeur des vallées, étonnent le voyageur. Rien de plus majestueux que la *Grotte de Fingal* formée de millions de colonnes basaltiques dans la petite île de *Staffa*, où l'on voit encore la *Grotte de Makinnon*, les rochers appelés *Fauteuil d'Ossian*. La presqu'île de Cantyre a de belles grottes; l'île de Skye, de belles cascades; ses rivières et ses lacs renferment des agates et des topazes. Le lac Lhomond, souvent agité même par un temps serein, a une île flottante. L'étendue de ce lac est de 45 kil. sur 15². Le lac Ness ne gèle jamais. La Clyde forme des cascades de 30 mètres de haut. Dans le golfe de Solway, la marée monte si vite que le cavalier le mieux monté trouverait à peine son salut dans la fuite. La rivière d'Ayr pétrifie les objets qu'on laisse dans ses eaux. On appelle *Lochaber* le nord du comté d'Inverness; c'est le pays le plus aride et le plus montagneux d'Écosse. Le *Ben-Névis*

¹ Il y avait autrefois des ours en Écosse, puisque Martial dit :

Nuda Caledonio sic pectora præbuit urso. (Épig.)

² En 1753, lors du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, les eaux de ce lac s'élevèrent tout à coup et furent agitées pendant plusieurs heures.

s'y trouve; il a 1,364 mètres de haut, c'est le point le plus élevé de la Grande-Bretagne. Le *Morven*, montagne de Caithness, est célèbre dans Ossian par les exploits de Fingal. On remarque dans l'île Pomona des ruines curieuses, entre autres les *maisons des Pictes*, et le cercle de Lada ou pierres druidiques dressées. Le comté de Roxburgh ou vallée du Téviot, est riche en ruines romaines et en vestiges druidiques. Près de Cupar-Angus on voit les ruines d'un camp romain. La vallée de Glen-coë, dans le comté-nord d'Argyle, est célèbre par la magnificence des sites; c'est la patrie d'Ossian. Près de là eut lieu le massacre du clan des Macdonald. Entre le comté de Perth et les *Highlands*, ou *hautes terres*, se trouve le fameux défilé de Killi-Krankie, surnommé les *Thermopyles écossaises*, à cause des sublimes dévouements qui y eurent lieu pendant les guerres. On voit près de Crail (Fife), les ruines construites par les Danois en 874. Les environs de Perth sont les plus riches en souvenirs. On y rencontre le tombeau d'Ossian, le château de Macbeth, des monuments druidiques, des voies romaines, des camps romains en ruines, des tours des Pictes, des temples, des monastères ruinés pendant les guerres religieuses, etc. Au nord de Perth est *Ardoch*, où se trouvent les restes d'un camp d'Agricola au pied des Grampians. Près d'Inverrary est le château de Dunstaffnage, où se conservaient les insignes de la royauté d'Écosse. Le château royal de *Holyrood*, à Édinbourg, est en ruines; le château, toujours debout, a servi deux fois d'asile aux Bourbons de la branche aînée. C'était l'ancienne résidence des rois d'Écosse. On y conserve encore les appartements de l'infortunée Marie Stuart. Scone était le lieu où l'on sacrail les rois d'Écosse. Près d'Elgin on voit le *Suenostone*, espèce d'obélisque couvert de dessins d'hommes armés et d'animaux, élevé au temps des Danois. On admire les belles montagnes de l'île d'Arran et les restes des *temples druidiques* de l'île Butte. Près de Dumfries sont les eaux minérales les plus renommées d'Écosse. Près de la Tweed, les Pictes avaient creusé un fossé appelé *Catrail*, contre les attaques des Saxons. Il avait près de 80 kil. de long, 9 mètres de large, et bordé de remparts de trois mètres de haut. Dun-

keld fut jadis la capitale de la Calédonie. C'est dans le comté de Roxburgh près de la Tweed que se trouve Abbotsford, célèbre demeure du grand romancier écossais Walter Scott. Abernethy, dans l'Inverness, était la résidence des anciens rois pictes; près de là est le mont Cairngorum, où l'on trouve des pierres précieuses. Ce fut près d'Aberdalgie (Perth) que se livra la sanglante bataille de Dupplin, où Édouard Baliol et les Anglais défirent le comte de Marr, régent d'Écosse (1352). Des monuments ont été élevés à Édimbourg, à Glasgow, etc., en l'honneur de l'amiral Nelson. Toutes les villes, admirablement situées, ont des cathédrales, des banques, des établissements littéraires, des hôpitaux, des casernes. On cite à Greenock d'immenses réservoirs destinés à fournir de l'eau aux habitants. Dans le comté de Dumbarton on voit encore des ruines de la *muraille romaine d'Antonin*. On voit dans le comté de Bamff les ruines d'un vieux château, *Inverlochy Castle*, habité par un roi écossais qui avait fait alliance avec Charlemagne. C'est dans les comtés du nord que sont les magnifiques châteaux des Campbell, des Gordon, des Sainclair, des Hamilton. Il faut citer près d'Aberdeen l'admirable phare *Belle-Rock*, sur un rocher battu par la tempête.

MOEURS, RELIGION. Les Pictes se couvraient le corps de couleur bleue; ils se tatouaient sur les membres des figures d'astres et d'animaux; ils allaient presque nus. Leurs armes étaient le bouclier, le large sabre ou *glaymore*, la lance, la double hache scandinave. Les chefs avaient souvent de belles armes. Les Scandinaves et les Saxons portaient sur leurs vêtements l'or et la soie. Les montagnards écossais avaient la toque ornée de plumes, le jupon ou *kilt*, le manteau ou *plaid*, le *tartan* ou étoffe de laine à carreaux. On donnait le nom de *clan* à la famille et à la tribu. Les membres d'un même clan portaient le même nom, précédé de la particule *mac* c'est-à-dire *fils*. Le chef du clan s'appelait *laird* ou *chieftain*. L'organisation des clans, véritable nationalité écossaise, a cessé depuis les dernières luttes avec l'Angleterre. La cornemuse retentit toujours dans les vallées. Le montagnard sait endurer des fatigues incroyables, et son hospitalité est toujours tou-

chante. Les archipels du nord fournissent à l'Angleterre d'excellents matelots. Les montagnards, ou *Highlanders*, appellent toujours Saxons les Écossais des basses terres ou *Lowlanders*. Ces hommes demi-sauvages les appelaient aussi par envie ou par insulte *mangeurs de pain de froment*; car l'*Highlander* était chasseur ou pâtre, et le *Lowlander* laboureur. Depuis la réunion à l'Angleterre, les mœurs sont devenues anglaises dans les classes éclairées. Le peuple est resté fidèle aux usages antiques.

Le druidisme régnait, dit-on, dans la Calédonie: on dit que quelques colonies scandinaves y apportèrent le culte d'Odin. Ces deux cultes immolaient des victimes humaines. Les traditions racontent que Trenmore, aïeul de Fingal, abolit les deux cultes et ne conserva que les bardes pour chanter les louanges de la divinité et la gloire des héros. Cette grande réforme civile et religieuse est célébrée dans les traditions populaires. Il est resté quelques traces de l'ancienne mythologie dans les traditions de la *Fée Urgèle*, de la *Dame blanche*, protectrice des Avenels. Les traditions rapportent qu'un roi d'Écosse se fit baptiser dès l'an 216, et qu'il chercha à introduire le christianisme dans ses États. On assure que la grande persécution de Dioclétien fit refluer en Écosse de nombreuses familles chrétiennes; mais si ces familles fugitives purent échapper aux bourreaux romains, elles n'échappèrent pas plus tard au fanatisme des Saxons, ces enfants d'Odin qui effacèrent toute trace de christianisme dans les basses terres qu'ils envahirent. L'Écossais saint Patrick était allé vers 431 évangéliser l'Irlande; vers la fin du VI^e siècle l'Irlandais saint Colomban vint rapporter à l'Écosse la lumière de l'Évangile; il fonda une abbaye dans la petite île d'Iona ou J-Colm-Kill, ou *île de la retraite de Colomban* (600). Cet îlot fut, au moyen âge, un foyer de civilisation. Saint Mungo, d'origine royale, disciple de Palladius d'Irlande, avait fondé l'évêché de Glasgow, dans les basses terres (500). Peu à peu s'élevèrent partout de riches abbayes. La distinction des races des hautes et des basses terres se maintint dans les guerres dites *de religion*: les *Highlanders* restèrent fidèles à la foi de leurs ancêtres et

à leur haine contre les Saxons devenus hérétiques. Le premier apôtre de la réforme en Écosse fut le jeune Hamilton de l'illustre famille écossaise de ce nom ; à son retour d'Allemagne, il prêcha la réforme. Il fut condamné à être brûlé vif par l'archevêque de Saint-André et exécuté en 1527. Il avait à peine 24 ans. Sa mort fut vengée par les succès du redoutable Knox, qui réalisa la réforme en Écosse et établit le *presbytéranisme*, en supprimant toute pompe du culte, en abolissant toute hiérarchie sacerdotale, pour adopter l'égalité parmi les prêtres. Telle fut l'Église écossaise. Le rigorisme ardent de quelques sectaires leur fit donner le nom de *puritains*. Cette révolution religieuse excita d'affreux désordres ; des bûchers furent dressés, des massacres eurent lieu. Des historiens assurent que Jacques II d'Angleterre assistait au supplice des hérétiques pour juger du courage des victimes presbytériennes. Les temps de Néron avaient reparu ! Le sang cessa de couler, quand l'exil des Stuarts fut prononcé. Aujourd'hui la liberté religieuse fait vivre en paix les presbytériens, les anglicans et les catholiques, qui se trouvent en Écosse.

LITTÉRATURE, ARTS, SCIENCES. L'Écosse eut ses bardes : Fingal et surtout Ossian sont les plus célèbres. Les poèmes de ce dernier n'existaient que dans les clans écossais, transmis d'âge en âge par la tradition ; ils étaient inconnus de l'Europe. En 1760, l'Anglais Macpherson les publia, non sans en altérer la beauté originale. Au VI^e siècle, parut le chroniqueur Gildas de Dumbarton qui prêcha en Irlande, en Angleterre, en France. Le couvent d'Iona, fondé par saint Colomban, fut un foyer de lumière au VII^e, au VIII^e et au IX^e siècles. Au XIV^e siècle l'Écosse eut le célèbre Duns Scot surnommé le *Docteur subtil* ; il était de l'ordre des franciscains ; il lutta contre l'illustre dominicain saint Thomas (1304) : d'où leurs disciples s'appelaient *scotistes* et *thomistes*. Au XV^e siècle, parurent les universités de Saint-André et de Glasgow ; plus tard furent fondées celles d'Aberdeen et d'Édimbourg. La fondation des universités prouve la décadence des couvents, comme centres de lumières. Au XVI^e siècle, la Réforme secoua violemment les esprits¹ ; au milieu

¹ Au fond des Orcades, comme dans bien des lieux de l'Écosse, on re-

de ces luttes religieuses, il faut distinguer le fameux Knox, le Luther écossais, à la fougueuse éloquence duquel la Réforme dut ses succès en Écosse. La reine Marie Stuart publia, au milieu de ses malheurs, quelques poésies pleines de grâce et de sensibilité. Au XVII^e siècle le baron Néper ou Napier inventa les logarithmes. Ce fut surtout au XVIII^e siècle que l'Écosse eut de l'éclat : alors parurent les historiens Hume et Robertson ; les philosophes Reid et Dugald-Stewart ; le poète Thompson, qui chanta les *Saisons*. Dans la foule d'hommes distingués qui illustrèrent l'Écosse au XIX^e siècle, il faut placer au premier rang l'immortel romancier Walter Scott, et James Watt, qui assura aux machines à vapeur leur triomphe. Ce fut Glasgow qui vit le premier bateau à vapeur en Europe.

La langue celtique, erse ou gaélique, dans laquelle ont été posés les chants d'Ossian, domine au nord de la Clyde ; au sud de cette rivière domine l'écossais (mélange de breton et de saxon), et l'anglais, aujourd'hui langue de la politique et de la littérature. Le scandinave est parlé dans quelques îles du nord. L'Écosse est un des pays les plus éclairés d'Europe ; outre les universités et les collèges, il y a de nombreuses écoles primaires. Ayr a une grande école de commerce. On publie un grand nombre de journaux parmi lesquels on doit distinguer la *Revue d'Édimbourg*, savant recueil périodique. Édimbourg est surnommée l'*Athènes moderne*. Sous le rapport de l'art, il faut admirer les ruines de la cathédrale que saint Colomban fit élever au VI^e siècle dans l'île d'Iona, quand cette île, couverte de monastères et d'écoles, fut un centre de lumières au moyen âge. Le bâtiment de l'université d'Édimbourg est le plus beau d'Europe ; cette capitale possède aussi une église magnifique bâtie sur le modèle du Parthénon d'Athènes. L'université de Saint-Andrew est la plus renommée pour les études théologiques. La cathédrale gothique de Glasgow est la plus belle d'Écosse. Le port

trouve encore des traces de l'odinisme : ainsi naguère les fiancés allaient au temple de la Lune et y invoquaient le puissant *Woden*, qui bénit les unions. De là aussi l'énergie des croyances antiques des *Highlanders* et leur antipathie contre les Saxons, qu'ils traitent d'*hérétiques*.

d'Aberdeen a une digue remarquable faite d'énormes blocs de granit.

COMMERCE, INDUSTRIE. Aux temps anelens, l'Écosse ne faisait aucun commerce; il en était de même au moyen âge. Aujourd'hui, elle compte plus de trois mille bâtimens marchands. Son industrie est toute moderne, car au dernier siècle on ignorait encore à Édimbourg le nom d'un parfumeur, d'un mercier; un parapluie était un objet de curiosité. La perfection de ses manufactures rivalise actuellement avec celles de l'Angleterre; le charbon de terre y est commun; il y a des mines de fer, de cuivre, de plomb. On assure qu'autrefois l'Écosse exploitait quelques filons d'or et d'argent, et qu'au temps de Jacques V, ils étaient encore d'un grand produit. Elle a aussi des mines de sel, du marbre, des agates, du cristal de roche. On exploite les immenses forêts de *Selkirk*. Les toiles fines d'Écosse sont très-estimées, ainsi que ses laines. A Glaseow on compte plus de trente mille métiers à tisser le coton, plus de trois cents machines à vapeur dans ses forges, ses houillères, ses manufactures; quarante bateaux à vapeur, des canaux, des chemins de fer aient son immense commerce. On renomme les belles faïences de Glaseow, les gants de peaux de Perth. Édimbourg fait un immense commerce de librairie. Il y a à Paisley trente mille ouvriers pour la soie et le coton. Carron, près de Falkirk, possède les plus vastes usines de la Grande-Bretagne; ses fonderies de canons et ses objets d'acier sont renommés; c'est dans ses beaux ateliers que se fondent les pièces de canon appelées *caronades*. C'est la plus grande forge d'artillerie d'Europe, Greenock, naguère réunion de cabanes de pêcheurs, est aujourd'hui le siège prospère de la compagnie écossaise de l'Inde et de l'Afrique. Toutes les côtes s'enrichissent de la pêche des baleines, des phoques, des saumons, et surtout des harengs. Inverrary emploie plus de 400 bateaux à cette pêche qui se fait de nuit, à la lueur des lampes. Chaque été, de juillet en septembre, une foule de navires écossais, anglais, hollandais, danois, se rassemblent pour la riche pêche du hareng qui y foisonne. Mais le grand centre de la pêche aux harengs est *Mull*. Stornway et Mainland sont peuplés surtout de

pêcheurs. Aberdeen s'occupe en grand de la pêche de la baleine dans le nord de l'Amérique. C'est au-dessous de Renfrew que la Clyde s'unit au Forth par le canal qui joint ainsi les deux mers. Le port de Leith est un grand chantier de la marine royale militaire. Dans le comté d'Argyle, il y a un canal à travers l'isthme de Cantyre. Les chemins de fer unissent les grandes villes manufacturières.

GOVERNEMENT, LÉGISLATION. Les chefs des clans obéissaient à un chef supérieur appelé *chef des chefs*, *lord des îles*, choisi dans une même famille. Il présidait la cour solennelle de justice et commandait l'armée, comme Galgacus contre Agricola. Après la défaite des Pictes, leurs rois quittèrent le vieux château de *Dunstaffnage* et descendirent à Scone, au grand regret des montagnards de voir leur *chef des chefs* résider dans les basses terres au milieu des *mangeurs de pain de froment*. Quand l'Écosse fut réunie à l'Angleterre, elle conserva ses coutumes et ses lois. Un gouverneur anglais y représente le roi d'Angleterre ; cinquante-trois députés vont siéger à la chambre des communes, et seize pairs, à la chambre des lords. La haute cour, celle du justicier, celle de l'échiquier, celle de l'amirauté s'occupent de la justice, des finances et de la marine. Chaque comté a un magistrat appelé shérif, et chaque canton un juge de paix, comme en Angleterre.

Il ne faut pas oublier, dans le comté de Dumfries, le village de *Gretna-Green*, renommé dans toute l'Angleterre par le grand nombre de mariages clandestins qui s'y concluent chaque année. D'après les anciennes lois écossaises, il suffit du certificat d'un employé quelconque pour valider cet acte civil et religieux. Le château d'Holyrood et ses dépendances forment une sorte de palatinat qui se régit par ses propres lois. C'est un asile où se réfugient les débiteurs insolvable que les lois de la vieille Écosse protègent contre les dures exigences de leurs créanciers. Au moyen âge, dans l'absence d'un numéraire suffisant, les amendes se payaient en nature. Un *comte* était puni de 140 vaches, un *thane* l'était de 170, etc. Les caisses d'épargne d'Ecosse sont les plus riches d'Europe, tant le peuple y a des habitudes d'ordre et d'économie.

La population de l'Écosse est de 3,200,000 habitants; Édimbourg a plus de 162 mille âmes; Glasgow, 180,000, Paisley, qui, en 1750, n'avait que quelques mille habitants, en compte 50,000; Dundée, autrefois la seconde ville d'Écosse, abîmée par les guerres, compte encore 52,000; Inverness, 14,000; Inverrary, 2,000. Roxburgh; ville autrefois puissante; et résidence de plusieurs rois d'Écosse, fut entièrement détruite d'après un traité entre l'Écosse et l'Angleterre (1550); on voit les ruines de cette cité dans le comté du même nom. Il n'y a guère que la moitié des îles qui soient habitées. Le canal Calédonien est protégé par le fort *William* à son entrée dans la mer d'Irlande, et par le fort *Georges* à son entrée dans le golfe de Murray. La forteresse de Dunbarton était formidable au moyen âge, ainsi que celle de Stirling.

EXERCICES.— Noms anciens de l'Écosse. Particularités du climat. Longueur des jours. Quelles sont les curiosités naturelles? Souvenirs historiques : Holyrood, Catrail, Suenostone. Quel était le costume national? Quels grands hommes ont illustré l'Écosse? État du commerce. Population actuelle.

Questions à résoudre : Grotte de Fingal. Couvents d'Iona. Knox et Marie Stuart. Bardes écossais. Macpherson. Influence de Duns Scot, James, Watt, Walter Scott.

ANGLETERRE.

Les Phéniciens, déployant leur intrépidité infatigable, ont fondé, aux temps anciens, un empire commercial dont le rocher de Tyr fut le centre opulent. Les Anglais sont les Phéniciens des temps modernes : du fond de leur archipel presque ignoré du vieux monde, ils ont, par leur indomptable énergie, soumis à leur mercantile puissance tout le monde nouveau. Mais que la nature a été bienveillante pour eux ! elle leur a donné pour enceinte une côte protectrice, bordée de hautes falaises calcaires aux teintes blanchissantes ; elle a amené des eaux profondes ; elle a éloigné les écueils ; elle a multiplié les larges et profondes baies qui forment d'excellents ports, offrant aux flottes des stations sûres, qu'on peut rendre formidables à

l'ennemi. Tout est donc là pour une grande puissance maritime. C'est le contraire sur la côte de France : la nature lui a refusé tous ces avantages. C'est ce qui a fait dire à notre éloquent Michelet, d'une voix attristée : « *La mer est anglaise d'instinct ; elle n'aime pas la France ; elle brise nos vaisseaux ; elle ensable nos ports.* » La nature a donc tout fait : la côte, les mines, la houille ; mais l'Angleterre a admirablement secondé la nature. Dans les étroites limites de ses rivages, elle s'est montrée égoïste, bornée, exclusive : l'égoïsme est le fond même de son génie, de ses mœurs, de ses lois, de ses institutions, de toutes ses idées. C'est là le caractère insulaire. Mais une fois lancée sur ses vaisseaux, l'Angleterre a été solennelle, d'élan, d'intrépidité, d'enthousiasme : on a peine à la suivre par le monde ; le globe entier devint tributaire des banquiers de la Tamise et des fabricants de Manchester. Des victoires sans nombre, des conquêtes presque fabuleuses exaltèrent l'orgueil national ; avec l'orgueil vint l'injustice : l'Angleterre foula aux pieds le monde vaincu ; elle devint odieuse. Heureusement la France lui fut obstacle ; sa gloire sur le continent fit contre-poids à la puissance maritime de la dédaigneuse Albion. Voilà pourquoi l'union ou les rivalités de ces deux grandes puissances opposées donnent au monde la paix ou la guerre. Il y a donc dans la constitution géologique de l'Angleterre toute la base de son génie et de sa puissance. C'est ce qui a inspiré à notre historien Michelet ces paroles où l'admiration est mêlée de tristesse et d'amertume : « Elle me semble bien grande, « cette odieuse Angleterre, en face de l'Europe, en face de « Dunkerque et d'Anvers en ruines. Tous les autres pays, Rus- « sie, Autriche, Italie, Espagne, France, ont leur capitale à « l'ouest, et regardent au couchant : le grand vaisseau euro- « péen semble flotter, la voile enflée du vent qui jadis souffla « de l'Asie. L'Angleterre seule a la proue à l'est, comme pour « braver le monde : *Unum omnia contra!*... Cette dernière « terre du vieux continent est la terre héroïque, l'asile éternel « des bannis, des hommes énergiques. Tous ceux qui ont ja- « mais fui la servitude, druides poursuivis par Rome, Gaulois- « Romains chassés par les barbares, Saxons proscrits par Char-

« leunagne, Danois affamés, Normands avides, et l'industria-
 « lisme flamand persécuté, et le calvinisme vaincu, tous ont
 « passé la mer, et pris pour patrie la grande Ile : *Arva, beata*
 « *petamus arva, divites et insulas...* Ainsi l'Angleterre a en-
 « graissé de malheurs et grandi de ruines. Mais à mesure que
 « tous ces proscrits, entassés dans cet étroit asile, se sont mis
 « à se regarder, à mesure qu'ils ont senti les différences de
 « races et de croyances qui les séparaient, qu'ils se sont vus
 « Kymris, Gaels, Saxons, Danois, Normands, la haine et les
 « combats sont venus. » Là, en effet, se trouve l'origine des
 révolutions anglaises. Recevant à chaque siècle de nouveaux
 renforts du continent, l'Angleterre a pu être assez forte pour
 triompher, en interceptant tout secours, dans sa longue lutte
 contre l'énergique Écosse et la plaintive Irlande ¹.

¹ Nous rapportons ce que dit Tacite de la Grande-Bretagne, en lui laissant les erreurs de son temps. « La Bretagne est la plus grande Ile que
 « nous connaissions. Elle a la Germanie à l'orient, l'Espagne à l'occident,
 « la Gaule au midi. De la partie septentrionale, on n'aperçoit qu'une vaste
 « mer qui vient y briser ses flots, et point de terres au delà. On donne à la
 « Bretagne la forme d'un bouclier long ou d'une hache à deux trancants.
 « Telle est, en effet, sa figure, jusqu'à la Calédonie; et l'on en a fait celle
 « de toute l'Ile. Mais les immenses côtes qui s'étendent au delà vont tou-
 « jours en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'elles se terminent en pointe. Notre
 « flotte qui, sous Agricola, fit pour la première fois le tour de la Bretagne,
 « nous apprit que c'était une Ile, et en découvrit d'autres jusqu'alors in-
 « connues, qu'on appelle Orcades, et dont elle fit la conquête. Elle aper-
 « çut aussi l'Ile de Thulé (Shetland?) que les neiges et les frimas nous
 « avaient cachée. On dit que de ce côté la mer est dormante, qu'elle cède
 « difficilement à la rame, et que les vents ne l'agitent pas autant que les
 « autres mers. Cela vient, si je ne me trompe, de ce que les terres et les
 « montagnes qui engendrent nécessairement les tempêtes, y sont plus rares
 « qu'ailleurs, ou de ce qu'une masse d'eaux si profondes oppose plus de
 « résistance au mouvement. Il n'entre pas dans mon plan de rechercher
 « quelles sont la nature de l'Océan et les causes de son mouvement péri-
 « odique. J'ajouterai seulement ici, que nulle part la mer n'étend plus
 « loin son empire; que le flux et le reflux ne se font pas sentir seulement
 « sur les côtes; mais que la mer refoule une grande quantité de rivières (*la*
 « *Tamise est, en effet, refoulée à plus de 100 kilomètres de son embouchure*),
 « qu'elle pénètre dans l'intérieur des terres, y forme des golfes et des lacs,
 « et s'étend jusqu'aux pieds des collines et des montagnes, comme dans son
 « propre lit. » Tacite se trompait aussi sur l'Irlande, quand il disait : « L'IR-

L'Angleterre fut appelée d'abord *Classe-Meiddyn, Inys-fell*, ce qui signifie *contrée aux vertes collines, île du miel*, puis *Bryt* ou *Prydain* d'où est venu le nom de *Bretagne*, *Albion* (terre blanche), à cause de la blancheur de ses hauts rivages vus des côtes de France. Les noms de ville ont souvent une signification : Londres, signifie *la ville des vaisseaux* ; Oxford, *le gué des bœufs* ; Hertford, *le gué des cerfs* ; Buckingham, *la ville des hêtres* ; Cambridge, *pont sur la Came* ; Yarmouth, *l'embouchure de l'Yar* ; Gloucester, *la belle ville* ; Kingstown, *ville du roi* ; Snowdon, *la montagne de neige* ; Wesminster, *monastère de l'ouest* ; Northumberland, *pays au nord de l'Hum-ber* ; Bath, *ville des bains*, etc.

L'Angleterre propre, sous son ciel nébuleux et humide, avec ses nombreuses petites rivières, ses verdoyantes collines, est peu fertile, mais admirablement cultivée. Ses larges vallées sont coupées de belles prairies, de landes stériles, de bouquets de bois. Mais si la nature a refusé à ce pays la magnificence de la végétation, et ces belles journées de lumière et de chaleur que le soleil donne chaque jour au ciel bleu des régions du sud, on y trouve d'incomparables richesses minérales, depuis les incépuisables houillères de Newcastle jusqu'aux mines de cuivre et d'étain de Cornouailles, les plus riches de l'Europe. Les montagnes du pays de Galles sont couvertes de forêts ; le pays est peu fertile, mais il est pittoresque, quoique les vallées soient étroites. On se rappelle la Suisse, quand on y retrouve de beaux lacs limpides et de nombreux ruisseaux.

L'humidité de la température modère les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver. « Le climat, dit Tacite, est triste et pluvieux ; le froid y est modéré. Les jours y sont plus longs

« bernie, par sa position entre la Bretagne et l'Espagne, et par sa communication avec la mer des Gaules, favoriserait beaucoup le commerce « de ces trois riches provinces... Nous n'en connaissons guère que les « côtes et les ports, par les négociants qui les fréquentent. Avec une légion et un petit corps d'auxiliaires, on pourrait aisément soumettre et « conserver l'Hibernie. Cette position nous assurerait à jamais la Bre- « tagne, qui, environnée partout des aigles romaines, n'aurait nulle part « sous les yeux le spectacle de la liberté. » Cette dernière réflexion est bien digne d'un Romain.

« que chez nous; on y voit encore clair pendant la nuit; et elle
« a si peu de durée, qu'à peine on distingue le jour qui finit de
« celui qui commence. On assure que le soleil ne se lève, ni
« ne se couche pour eux, qu'il ne fait que raser l'horizon; et
« qu'à moins que le ciel ne soit couvert de nuages, on aperçoit
« sa lumière pendant toute la nuit. » Bien souvent les ports an-
glais sont libres, quand ceux de Hollande et d'Allemagne sont
encombrés de glaces. La Manche est un détroit assez orageux où
dominent les vents. En été les pluies, les brouillards viennent
quelquefois détruire l'espoir des récoltes. Aux environs de Car-
diff, le climat est si doux que les magnolias et les myrtes vien-
nent en pleine terre; non loin de Bristol, est le beau village de
Clifton, que la douceur du climat et la richesse de la nature
ont fait surnommer le *Montpellier de l'Angleterre*; on donne
le même surnom à Richmond, près de Londres, et à Penzance,
à cause de la douceur du climat (Cornouailles). Clamorgan,
avec ses environs, est surnommé le *Jardin du pays de Galles*.
Ce n'est qu'au centre et au midi que sont les plaines fertiles de
l'Angleterre. Dans le nord, on voit de vastes landes stériles,
couvertes de bruyères; les côtes orientales sont couvertes de
sables et de marais. Avant l'arrivée des Romains, l'île ne four-
nissait que le blé nécessaire à ses habitants; mais bientôt la
Bretagne devint le grenier des armées romaines campées sur
les rives du Rhin. A part quelques vergers de monastères,
l'Angleterre n'avait pas de jardins durant le moyen âge. Les
légumes dont on fait le plus d'usage maintenant furent, pour
la plupart, introduits pendant le règne d'Elisabeth. Les plaines
de Dorchester sont appelées le *Jardin de l'Angleterre*, celles
de Hereford en sont le *Verge*. Les jardins des environs de
Londres rapportent plus de trente millions de francs. L'an-
cienne forêt de Sherpwood, aujourd'hui défrichée presque en-
tièrement, se trouvait dans le comté de Nottingham. La tempé-
rature humide ne permet à la vigne de ne mûrir que dans les
serres. Dans un château, près de Londres, se trouve le plus
célèbre pied de vigne de l'Europe; il a huit mètres de haut, et
près de cinquante d'étendue: on y a recueilli jusqu'à 2,400
grappes pesant 1,000 kilog. On voit aussi ailleurs un if de

vingt mètres de circonférence; on lui donne, dit-on, trente siècles d'existence. Le houblon aide à la fabrication de la bière. Les pâturages magnifiques nourrissent d'immenses troupeaux. L'agriculture est admirable. Il y a encore de vastes forêts, surtout dans l'ouest. La température moyenne de Londres est moins froide qu'à Paris. Les plus longs jours y sont de seize heures vingt minutes. Ils sont de dix-sept heures à Berwick.

Autrefois, dans ses vieilles forêts, l'Angleterre voyait errer l'ours, le loup, le taureau sauvage. Sous les Romains on ne voyait plus d'ours, quoiqu'il y en eût en Écosse. Au X^e siècle les loups furent exterminés, parce que les habitants furent obligés de payer l'impôt, non plus en bétail, mais en têtes de loups. Le gibier abonde sur beaucoup de points. Les sangliers et les cerfs sont rares hors des parcs; mais les renards et les chats sauvages s'y trouvent par milliers. Les côtes renferment une innombrable quantité d'aigles et d'oiseaux de mer. Les plus beaux chiens *bulldog* sont aux environs de Lancaster; les belles vaches laitières de Norfolk n'ont point de cornes, et les bœufs de Lincoln pèsent jusqu'à huit cents kilog. L'excellente race des chevaux anglais s'est améliorée de la race arabe. L'Angleterre tira aussi de bons chevaux d'Espagne et d'Italie au moyen âge. Les moutons sont de race espagnole, et fournissent les belles laines anglaises. Mille espèces d'oiseaux animent les rivages, les plaines et les forêts. Sur la côte d'Essex, près de l'île de Mersey, se fait une immense pêche d'huîtres. Au temps de César, on recueillait des perles sur les côtes d'Angleterre. Dans plusieurs cavernes, on trouve rassemblés des ossements de lions, de tigres, d'hyènes. En 1820, on découvrit à Kirkdale, au nord d'York, une de ces cavernes remplies d'ossements fossiles. Dans les mines d'Anglesey on voit le squelette d'un cerf gigantesque autédiluvien. Des courses de chevaux se font avec un grand éclat, surtout celles de *Newmarket* et de *Doncaster*.

Le cap Flamborough est formé de rochers blancs, haut de plus de 150 mètres. En 1806, il a été surmonté d'un phare de 83 mètres d'élévation. Près de Caerléon sont les restes d'un

amphithéâtre appelé, dans le pays, *Table ronde*, *Table d'Arthur*. Les traditions rapportent que c'était aussi à Winchester qu'Arthur réunissait ses compagnons. C'est là, dit-on, que ce roi institua l'ordre de chevalerie de la *Table ronde*. Arthur peut être considéré comme la personnification de la race celtique dans ces temps, surtout quand on songe qu'il avait près de lui la dernière personnification du druidisme dans l'archidruide Merlin surnommé l'Enchanteur. Le lac Derwent a des bords très-pittoresques; dans ses environs se trouve la belle cascade de *Lowdore*, ainsi que d'affreux précipices. Les autres lacs sont aussi très-pittoresques. Près de Carlisle est la *grande Mègue et ses filles*, pierres druidiques rangées autour d'une autre pierre énorme. A Salisbury on voit la *Stone henge*, pierre druidique environnée d'antiques tombeaux : et dans l'île de Man, le tombeau du géant Owain, prince breton du VI^e siècle. A l'ouest d'Oxford, sur une colline crayeuse, on voit l'image d'un cheval au galop; c'est le monument d'une victoire d'Alfred le Grand sur les Danois. Près de Bath sont les ruines de bains romains et d'un temple de Minerve construit par Agricola. Ce fut à Towton, village du Yorkshire, qu'en 1461 Édouard IV, de la maison d'York ou *Rose blanche*, triompha de Henri VI de la maison de Lancastre ou *Rose rouge*. C'est la plus sanglante bataille de l'Angleterre : 38,000 morts restèrent sur le champ de bataille. Pendant plusieurs siècles, Windsor a été le lieu de plaisance et de sépulture des rois d'Angleterre. Londres fut plusieurs fois détruite; au XIII^e siècle elle n'était pas encore pavée; aussi était-elle souvent ravagée par les maladies épidémiques. En 1258 elle fut décimée par une affreuse famine. En 1666 une peste lui enleva 100,000 personnes, et le 2 septembre de la même année un affreux incendie dévora cette cité. Dans ces temps de passions religieuses, cet événement affreux fut attribué aux catholiques; sept personnes seulement périrent dans ce désastre. En moins de trois ans, Londres fut rebâtie au grand étonnement de l'Europe; elle est très-régulière et construite en briques. La tour, les palais royaux, les temples, les édifices, les établissements de bienfaisance, mettent Londres au premier rang des villes du

monde. Il faut citer surtout ses immenses bassins appelés *docks*, entourés de vastes magasins où s'entassent toutes les marchandises du globe. Parmi les palais, on distingue le *palais du Roi* dans le parc Saint-Jacques (Saint-Jame's Park), ainsi que *Whitehall*. La *Tour* de Londres, ancien palais royal, est un immense arsenal, un musée d'une incroyable richesse, qui excite l'orgueil des Anglais et la curiosité des étrangers. Les caves de la banque contiennent les plus grandes masses du numéraire du globe. C'est à la salle de *Westminster* que se réunit le parlement. Puis viennent les collèges, les hôpitaux, les riches hôtels, les clubs, les hospices, les théâtres, les bourses, les *squares* ou places. Parmi les ponts, le plus beau et le plus grand est celui de Waterloo¹. Il y a des rues magnifiques, *Regent-Street*, *Picadilly*, *Pall-mall*, etc. Rien n'est comparable à la somptueuse promenade de *Regent's Park*. L'eau est admirablement distribuée dans tout Londres par des machines puissantes. Mais au milieu de ce luxe, de cette opulence presque fabuleuse, il ne faut pas oublier la classe pauvre, cette hideuse plaie de Londres, dont nous n'avons pas idée dans nos villes de France. Il faut applaudir de toute son âme aux efforts de la charité chrétienne et de la philanthropie pour venir au secours de tant de misère ! Londres est tellement grand, qu'on prendrait la plaine où il se trouve pour une province couverte de maisons. Chepstow voit les plus grandes marées d'Europe, car elles s'élèvent jusqu'à 70 pieds anglais. La principauté de Galles est surnommée la *petite Suisse*, à cause de ses montagnes. Le Snowdon était une montagne sainte chez les Bretons ; c'est la plus haute de l'Angleterre,

¹ « Angleterre ! Angleterre ! s'écrie à ce sujet l'éloquent Michelet, vous n'avez pas combattu ce jour-là seul à seul ; vous aviez le monde avec vous. Pourquoi prenez-vous pour vous toute la gloire ? Que veut dire votre pont de Waterloo ? Y a-t-il tant à s'enorgueillir, si le reste mutilé de cent batailles, si la dernière levée de la France, légion imberbe, sortie à peine des lycées et du baiser des mères, s'est brisée contre votre armée mercenaire, ménagée dans tous les combats, et gardée contre nous comme le *poignard de miséricorde* dont le soldat aux abois assassine son vainqueur ! » (*Histoire de France*.)

quoiqu'elle ne dépasse pas 1,100 mètres. Non loin de Montgometry on voit les restes du *Offa's dyke*, fossé construit par le roi saxon Offa contre les incursions des Bretons. Au nord de Nottingham on voit le plus ancien canal ; il fut creusé par les Romains, c'est la *fosse Dyke*. Les Romains réparèrent la chaussée bretonne *Westlingastreet*, ou chemin des fils de Wetla ; elle conduisait de Douvres à Chester. Près de Flint est le puits de Saint-Winifrid ; cette fontaine sort d'un rocher avec une incroyable abondance. Aux îles Sorlingues, à l'île d'Anglesey, et à l'île de Man sont encore les vastes bassins, les pierres druidiques, les forêts, les collines saintes, qui servaient aux Druides. L'Angleterre compte 40 mille kilom. de routes royales ; 6 mille kilom. de canaux ; les chemins de fer ont plus d'étendue. Il ne faut pas oublier, comme merveille des temps modernes, ce fameux tunnel, que le Français Brunel a construit sous la Tamise à Londres. Par ces voies de communication si rapides, les villes les plus éloignées sont ainsi réunies. Tous ces gigantesques travaux sont exécutés par de simples particuliers, sans le concours du gouvernement. Les Français tentèrent un débarquement dans la baie d'Exeter, en 1690 : Guillaume d'Orange y débarqua en 1688. L'île de Wight jouit d'un air pur ; elle est fertile ; elle est ceinte de rochers inabordables. Ce fut Guillaume le Conquérant qui bâtit le château de Windsor. Bath est renommé pour ses eaux minérales. Près des côtes du Danemark est l'île Helgoland, importante position militaire pour sa position et ses fortifications : ce rocher stérile fut un centre actif de contrebande anglaise durant le blocus continental imposé par Napoléon. Il faut citer, à Liverpool, le magnifique tunnel qui traverse la ville à près de 40 mètres au-dessous du sol. Douvres, petit port sur la Manche, est le passage le plus fréquenté de France en Angleterre : ses fortifications sont très-importantes. On croit que la base de sa citadelle est de construction romaine. Cantorbéry est célèbre par ses antiquités romaines ; sa magnifique cathédrale gothique est une des plus vastes d'Europe. Margate est célèbre pour ses bains de mer. Ramsgate, ville charmante, dont le port est protégé par une admirable chaussée. Norwich, vieille ville épiscopale, a une

vaste cathédrale et un célèbre musée botanique. Lynn-Regis, petit port dans le golfe de Wash, est d'une grande activité. La tour de l'église de Boston est l'une des plus élevées de l'Angleterre. La grande et belle ville de Hull est l'un des quatre grands ports commerçants de l'Angleterre : on doit citer surtout ses immenses bassins ; c'est le centre des affaires avec le nord de l'Europe. Tout près est le port important de *Goole*. Whitby a des mines d'alun ; Scarborough a des eaux minérales très-fréquentées. La grande ville maritime de Newcastle, le troisième port marchand de tout le globe, emploie 40,000 personnes à l'exploitation de ses houillères. Durham fut bâti, dit-on, 70 ans avant la conquête romaine ; sa position est très-pittoresque ; sa cathédrale gothique est fort belle ; son évêché passe pour le plus riche de l'Angleterre. Berwick exporte une grande quantité de saumons à Londres. Whitehaven, le sixième port du royaume, a des houillères à mille mètres au-dessous du niveau de la mer. Dans le voisinage sont d'importantes salines. Lancaster est bien déchue de son ancienne importance : il faut citer son aqueduc et sa vaste prison. Liverpool est en correspondance avec toutes les places commerçantes du globe : cette ville n'a pas de port ; mais elle a 25 bassins pour protéger les navires contre la violence des vents et des marées. Ses clochers, ses flèches, ses coupoles, nagent dans une atmosphère de fumée qui s'échappent des colossales cheminées de machines à vapeur : ville de commerce qui a aussi, comme Londres, son opulence fastueuse et son incomparable misère. Là aussi la nation reconnaissante a élevé des monuments à la gloire de Nelson et de Wellington. Non loin de la commerçante Bristol se trouve la jolie ville de *Bath*, avec ses bains : c'est le *Baden* de l'Angleterre ; ses bains sont fréquentés depuis la plus haute antiquité ; on retrouve les ruines romaines. On cite aussi les eaux du Cheltenham. Près de Cardiff sont les immenses forges de *Merthyr-Tydvill*, la plus grande usine du monde. Falmouth et Plymouth ont des ports qui figurent parmi les plus beaux de l'Europe ; la digue de Plymouth est un des plus grands ouvrages de main d'homme. Non loin de Weymouth, célèbre par ses bains de mer, se trouve la presqu'île de

Portland dont les granits et les marbres sont si estimés des Anglais. La flèche de la cathédrale de *Salisbury* est la plus élevée d'Angleterre; *Winchester* et *Chichester* ont aussi de belles cathédrales gothiques. *Brighton*, avec ses admirables bains de mer, est un des lieux les plus beaux qui soient au monde : on n'y voit que palais merveilleux, sous toutes les formes, et dans toutes les architectures : on dirait une merveille des *Mille et une Nuits*. *Oxford* est une des plus belles villes d'Europe; elle était autrefois la résidence des rois d'Angleterre; c'est la plus savante ville du royaume. On cite sa belle bibliothèque *Bodleienne*, ses dix-neuf collèges, surtout celui d'*All souls college* occupé par les fils de famille de la haute aristocratie anglaise. L'observatoire est un des plus riches d'Europe. Dans les environs se trouve *Woodstock*, dont le château, dit de *Bleinheim*, avait été donné par le parlement comme récompense au fameux général duc de *Marlborough*. La statue du célèbre guerrier surmonte une énorme colonne dont les bas-reliefs représentent les grandes victoires du héros. Dans les environs de *Buckingham*, on voit les ruines d'un vaste camp romain. *Birmingham* est un centre immense d'industrie; il y a là-dedans tant de mines de houille, de forges, de mines de fer, d'usines, de fumée, que les Anglais appellent ce pays l'*Enfer* (infernal region). *Warwick* est renommé par son magnifique château des comtes de *Warwick*. *Manchester*, avec ses 300 machines à vapeur et ses 30,000 métiers, dont 6,000 à la vapeur, est la première place du monde pour les manufactures de coton; partout la nature a été vaincue, par les tunnels, les chemins de fer, les ponts, les aqueducs : c'est comme la guerre des Titans. Les riches salines de *Northwich* offrent d'immenses souterrains qui deviennent, sous leurs voûtes de cristal, comme des palais enchantés quand on les parcourt aux flambeaux.

MŒURS, RELIGION. Chez les anciens Bretons, c'était une coutume de conserver le crâne d'un ennemi ou d'un parent mort, de le border d'or ou d'argent et de s'en servir comme d'une coupe dans les festins. Les uns allaient nus, les autres portaient une tunique de toile ou de peaux de bêtes; d'autres

portaient la saie et la braie gauloise. Tous se couvraient le corps de couleur et se faisaient des incisions; le tatouage était national. On peignait aussi les chars de guerre en rouge, en bleu. On allait nus au combat. Les habitants du pays de Kent étaient les plus civilisés de tous les Bretons. Les Romains apportèrent dans ce pays leur civilisation; mais la nation resta bretonne, malgré la longue domination romaine; l'invasion anglo-saxonne, qui lui succéda, ramena la barbarie. La musique ne cessa jamais d'être le plaisir dominant des insulaires. Il y avait trois choses qu'on ne pouvait saisir pour dettes chez un homme libre du pays de Galles : *son cheval, son épée et sa harpe*. Quand Edouard I^{er} eut soumis la principauté de Galles, il voulut exterminer tous les bardes dont les chants rappelaient l'ancienne indépendance cambrienne; mais, jusqu'au règne d'Elisabeth, ils se réunirent près de Caermarthen pour disputer le prix du chant. Quant au serf, il était esclave comme le voulait la loi romaine : *non tam vilis quam nullus*. Au XIII^e siècle les annales du couvent de Dunstale fournissent cette note : *Nous avons vendu Guillaume Pyke notre esclave, et reçu un marc du marchand*; c'était moins que le prix d'un cheval. On retrouve la simplicité des anciens rois dans Guillaume le Conquérant, qui accordait une protection spéciale aux petits propriétaires, à condition qu'ils fourniraient *trois fois par an, s'il y avait lieu, la litière ou la paille pour la chambre à coucher du roi, plus trois anguilles en hiver et trois oisons en été*. Les croisades apportèrent un luxe presque fabuleux dans le nord de l'Europe; Richard II avait un vêtement qui lui coûtait 30 mille marcs d'argent; Jean d'Arundel possédait cinquante-deux habits complets d'étoffe d'or, autant que de semaines dans l'année; Warwick, surnommé le *Faiseur de rois*, avait une fortune si colossale, qu'il nourrissait dans ses terres jusqu'à 30,000 personnes. Quand il tenait maison à Londres, ses vassaux et ses amis consommaient six bœufs par repas. Alors la royauté avait à grand'peine 5,000 livres sterling de rentes! La prodigieuse prospérité commerciale de l'Angleterre a amené, dans les temps modernes, des fortunes colossales, des mœurs fastueuses, de somptueuses demeures,

un luxe onéreux qui engloutit d'immenses revenus ; mais en même temps on trouve la misère la plus affreuse, se joignant presque toujours à la dépravation morale. La *taxe des pauvres* est un impôt que l'Angleterre fixe elle-même à chaque citoyen pour les aumônes ; cette taxe annuelle s'élève à plus de 200 millions ; ces sommes énormes sont loin de suffire. Ce qui honore surtout la nation anglaise, c'est l'amélioration du système des prisons, et l'abolition de la traite des nègres qu'elle poursuit dans les colonies. Les Anglais ont le défaut d'avoir d'eux-mêmes une très-haute estime : ce qui les rend injustes envers les autres peuples. Quoique orgueilleux, froids, positifs, les Anglais ont l'esprit gaud, élevé ; ils aiment tout ce qui est grand. Leur orgueil est un peu la source de leur grandeur.

Le fétichisme fut sans doute la religion des habitants primitifs. Le druidisme fut probablement importé dans l'île par l'invasion cambrienne. Son principal foyer fut l'île de Mona ou Anglesey. Le chef des druides y avait sa demeure. Les Romains apportèrent avec eux leurs dieux, dont on retrouve çà et là les ruines des temples. L'an 470, Levermaur, prince breton, tributaire des Romains, demanda des missionnaires au pape saint Éleuthère ; malgré la persécution, le christianisme fit de grands progrès. Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand, naquit à Colchester. Un moine breton, nommé *Morgan*, mot celtique qui signifie *maritime*, et que les Grecs ont littéralement traduit par *Pélage*, répandit dans l'empire romain sa fameuse hérésie sur la grâce et la liberté (410). Il eut pour principal adversaire le célèbre Africain saint Augustin, son ancien ami. C'était la lutte du Nord et du Sud : génies de peuples opposés. En 560, saint Mungo, évêque de Glasgow, fonda le célèbre monastère de Llan-Elvy, à Saint-Asaph (Flint). Plus tard les ravages des Pictes au nord, et les invasions saxonnes du sud détruisirent tout établissement chrétien dans l'île. Vers la fin du VI^e siècle, saint Grégoire le Grand chercha par l'entremise de Berthe, fille de Charibert, roi des Francs, à convertir Éthelber son époux, roi de Kent. Le missionnaire saint Augustin arriva. Il fonda l'archevêché primat de Cantorbéry, et consacra plusieurs évêques. Le christianisme se rétablit peu à peu ; des cou-

vents s'élevèrent, et parmi eux celui de Bangor, dans le pays de Galles. Plus de 2,000 moines y vivaient de leur travail : un roi anglo-saxon les massacra en partie. Il fallait ménager ces guerriers cruels, les calmer par des présents. Le pape Boniface écrivait à Edwin : « *Je vous transmets la bénédiction de votre protecteur le bienheureux Pierre, prince des apôtres, c'est-à-dire une chemise de lin ornée de broderies d'or, et un manteau de laine fine d'Ancône.* » Éthelburge, son épouse, reçut un peigne d'ivoire doré et un miroir d'argent. Des missionnaires remplissaient ces sortes d'ambassades auprès de ces barbares : plusieurs furent massacrés. Paulin, premier évêque d'York, convertit au christianisme Edwin, roi de Northumberland. « Ce prince, dit Desmichels, invité à se faire chrétien, s'en ré-
« féra à la décision du *Witnagemot* de son royaume, et cette
« assemblée décréta l'abolition de l'ancien culte et l'adoption
« du nouveau. Paulin alla ensuite prêcher la foi aux Deïriens
« et aux Berniciens qu'il baptisait dans les eaux de la Glen et
« de la Swale. » Mellitus, premier évêque de Londres, évangé-
lisa l'Est-Sex. Au VIII^e siècle parut *Bède*, que sa science et sa
sainteté ont fait appeler le vénérable. Il était historien ecclé-
siastique et philosophe scolastique, et eut pour élève Alcuin
d'York qui fut l'ami et le maître de Charlemagne. Malgré la
science de ces deux hommes célèbres, l'ignorance absolue ré-
gnait dans le clergé breton, puisque Alfred le Grand, élevé à
Rome sous les yeux du pape Léon IV, se plaignit que de la Ta-
mise à l'Humber il n'avait pas trouvé de clerc qui sût le latin. A
cette époque un grand nombre d'évêques ne savaient pas même
lire ; on crut être sévère quand on exigea des prêtres qu'ils
sussent lire l'épître et l'évangile ; on passait pour érudit quand
on savait en expliquer le sens. Une vieille loi anglaise accor-
dait la vie au coupable digne de mort, quand il pouvait prou-
ver qu'il savait lire. Cette ignorance amena des mœurs atroces
durant tout le moyen âge. L'histoire du roi Edwy et d'El-
gyva son épouse en est un douloureux épisode. L'archevêque
de Cantorbéry était le primat de toute l'Angleterre et le pre-
mier pair du royaume. Le seul pape que l'Angleterre ait
donné au catholicisme est Adrien IV, fils d'un mendiant,

obligé de mendier lui-même; il fut domestique d'un couvent de France, s'y fit religieux, devint supérieur, puis cardinal, puis pape (1154). Ce fut lui qui triompha du réformateur italien Arnauld de Brescia, dont les idées retentirent en Angleterre : car ce pays, fréquemment frappé des bulles, des interdicts, des excommunications du saint-siège, accueillait toute idée de réforme. La cour de Rome soumit l'Angleterre à tant d'exactions financières au moyen âge, qu'en un petit nombre d'années, elle enleva de ce royaume, tant en impôts qu'en revenus de bénéfices, une valeur de 375 millions : somme énorme pour l'époque. Aussi dans ce pays il y avait toujours eu une grande résistance aux volontés pontificales; un grand nombre de prêtres étaient encore mariés en 1404. En 1377 Wicklef osa attaquer la suprématie de Rome; il trouva de nombreux partisans. Parmi eux il faut distinguer le célèbre Jean Huss de Prague, qui transporta les idées réformatrices en Allemagne, et prépara l'immense succès de Luther. Aussi Wicklef a-t-il été surnommé *l'Etoile du matin de la Réforme*. Ce fut en 1533 que le roi Henri VIII, d'abord antagoniste de Luther, se fit proclamer par son parlement *protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*, sévit à la fois contre le papisme et la religion réformée, fit de nombreuses victimes, et fonda l'Eglise anglicane, trouvant dans son parlement l'instrument servile de toutes ses hardiesses. Henri dépouilla les églises et les monastères de leurs immenses richesses; il les donna plutôt qu'il ne les vendit. Il donna une abbaye à un de ses cuisiniers qui lui avait servi un bon plat. Les efforts des Stuarts pour rétablir le catholicisme amenèrent d'affreuses réactions. C'était par la prière et le jeûne que les soldats de Cromwell se préparaient à livrer leurs sanglants combats aux catholiques. Quand Elisabeth, par l'*acte d'uniformité* (1562), abolit la liturgie romaine, il n'y eut que 80 curés sur 10,000 qui refusèrent d'y accéder. L'Eglise anglicane a conservé la hiérarchie des prêtres et des évêques, etc. Le roi ou la reine est chef de l'Eglise mais non des dogmes et de la discipline ecclésiastique, confiée au haut clergé. L'église Saint-Paul de Londres est le plus beau temple du protestantisme. Le traitement du clergé anglican

s'élève à la somme énorme de 227 millions ; tandis qu'en accumulant le traitement de tous les clergés du monde catholique, on n'arrive qu'à la somme de 225 millions. L'Angleterre fait d'immenses frais pour la propagation de l'Évangile ; sur les 400 missions qui sont réparties sur le globe, l'Angleterre en compte 300. Elle a déjà fait traduire la Bible en 140 langues, pour la répandre dans toutes les parties du monde. Les catholiques sont encore nombreux, mais surtout en Irlande. Parmi les nombreux sectaires, paisibles du reste, qu'on rencontre en Angleterre, il faut distinguer les *methodistes*, les *quakers*, les *hervhätters*, ou *frères moraves*. Il y a des juifs, mais seulement à Londres.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les chants nationaux transmis, comme une tradition sainte, par la mémoire des peuples, sont les seuls monuments littéraires que nous possédions des races celtiques. L'une de ces traditions antiques remonte à César dont le départ trop hâté avait semblé aux Bretons une fuite honteuse : « *Les Césariens disparurent*, dit un vieux conteur celtique, *comme disparaît sur le sable du rivage la neige qu'a touchée le vent du midi.* » Un collier et des bracelets d'or, une harpe d'ivoire, une épée dont la poignée était en dent de morse, formaient le luxe d'un barde. Sous la domination romaine, le christianisme donna aux esprits une grande action ; la plupart des jeunes princes bretons étaient élevés dans les écoles de la Gaule ou de l'Italie. Cependant, comme le prouve Tacite dans la vie d'Agricola, des écoles avaient été fondées en Bretagne pour les enfants de la noblesse. Le Breton Pélage secoua le sol romain par son hérésie. Au moyen âge les Anglo-Saxons eurent leurs poésies ; on possède entre autres le chant de victoire de Brunanburgh, dont le début est vraiment pindarique : « *Le roi Athelstan, le chef des chefs, celui qui donne des colliers aux braves, et son frère le noble Edmond, ont combattu à Brunanburgh avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le mur des boucliers ; ils ont, abattu les guerriers de renom, la race des Scots et les hommes des navires, etc., etc.* » Au temps de Bède et d'Alcuin, Offa, roi saxon, consentit à payer au pape l'impôt appelé *romescot*, ou

denier de saint Pierre, afin de fonder à Rome un collège pour l'éducation des jeunes Anglais (793). Alfred le Grand y fut élevé. Prenant Charlemagne pour modèle, ce jeune prince fut guerrier, législateur, historien, écrivain et premier fondateur de la liberté et de la puissance britanniques. On trouva dans son testament ces admirables paroles : *Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*. Les poètes nationaux ont célébré *Arthur et les chevaliers de la Table ronde*. On attribue à saint Mungo, au VI^e siècle, la fondation de l'université d'Oxford ; mais l'organisation universitaire ne date que du XIII^e siècle, ainsi que celle de Cambridge. Alors parut le moine Roger Bacon, surnommé le *docteur admirable*, à cause de sa science prodigieuse ; il était un des élèves d'Albert le Grand de Bavière. Edouard le Confesseur (1050) introduisit la langue française à sa cour ; Guillaume le Conquérant la répandit en vainqueur dans toute l'Angleterre. Son *Doomsday book* est le recueil du cadastre qu'il avait fait lever dans tout le pays. On y distinguait tout : villes, abbayes, châteaux, districts cultivés, habités ou déserts, habitants libres et serfs, bétails, ruches d'abeilles, etc. Caerwys (Flint) était l'antique rendez-vous des bardes pour un tournoi musical et poétique. Le redoutable Richard Cœur-de-Lion était un brillant troubadour. Le fameux Édouard III proscrivit l'usage de la langue française, et au commencement du XV^e siècle parut la langue anglaise avec le poète *Chaucer*. L'étude abandonnée de la langue grecque commença à la fin de ce siècle à l'université d'Oxford. La réforme religieuse, qui secoua si violemment les esprits, fit naître les grands génies de l'Angleterre, François Bacon, Shakespeare, Milton, Newton, etc. La Société royale de Londres fut fondée pour rendre d'immenses services à la science (1658). Oxford possède les *célèbres marbres de Paros* ou d'*Arundel*, découverts en Grèce et fixant la chronologie de ce pays. Pope est un poète distingué ; Locke est un grand philosophe que ses vertus et sa modération on fait surnommer *le Sage* ; Young est célèbre par son poème des *Nuits*, et Richardson par ses beaux romans ; lord Byron est le plus grand poète de l'Angleterre, comme Pitt et Fox ont été ses plus grands orateurs parlemen-

taires (1800). Ce fut à Berkley, au nord de Bristol, que Jenner découvrit la vaccine en 1776. On doit à Taylor les bateaux à vapeur, et au vertueux Wilberforce l'abolition de la traite des nègres. Il faut citer parmi les architectes, Christophe Wren, qui construisit saint-Paul de Londres, le plus beau temple du protestantisme : il est en pierres de *Portland*, et sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, le plus beau temple du catholicisme ; et parmi les sculpteurs, M. Wertmacott, l'auteur de la statue colossale de Georges III, à Windsor ; il faut citer aussi le célèbre sculpteur *Chantrey*, auteur de beaucoup de chefs-d'œuvre. A Oxford on compte dix-neuf collèges et plus de 5,000 étudiants. Les écoles de droit, de médecine, de théologie, de sciences ; les établissements littéraires, les associations scientifiques sont d'une incomparable richesse. Quoique l'Angleterre ne fasse pas école, elle a d'habiles artistes en peinture, en sculpture, et surtout en gravure. Les écoles primaires sont très-nombreuses en Angleterre ; Londres en possède 300 où 16,000 enfants sont instruits, habillés et quelquefois nourris gratuitement. C'est à partir de l'observatoire de Greenwich, près de Londres, que les Anglais comptent leurs longitudes. Parmi les observatoires particuliers, il faut citer celui du célèbre astronome Herschell. On publie en Angleterre près de 200 journaux.

COMMERCE. INDUSTRIE. On croit que les anciens Gaëls faisaient le commerce d'esclaves ; ils vendaient aussi de beaux chiens, sans doute le *bulldog* de Lancastre, le *lévrier* d'Irlande, le *colley* d'Ecosse. Mais le principal commerce était celui de l'étain et du cuivre ; on y exploitait aussi l'or et l'argent, et sur la côte on pêchait des perles. Tacite a écrit : *La Bretagne a des mines d'or et d'argent et d'autres métaux qui sont aujourd'hui le prix de nos victoires*. Sous la domination romaine, Londres avait plus de huit cents bâtiments rien que pour le transport de grains dans la Gaule. Sous Alfred le Grand la marine fut imposante. Ce fut à Cranbrooke que, sous Edouard III, des Flamands introduisirent les premières manufactures d'étoffes de laine en Angleterre. Ce qui fit bientôt dire à un chroniqueur : *Réchauffés par les toisons de ses brebis, toutes les nations la bénissent*. Les tissus de laine de Norwich

étaient alors en grande renommée. Les laines anglaises s'améliorèrent encore par l'introduction des montons d'Espagne et de Portugal. La grandeur maritime de l'Angleterre prit naissance sous le règne d'Elisabeth (1558-1603). Cette grande reine donna une vaste extension à l'industrie, au commerce, à la marine. 150,000 ouvriers flamands, exilés par les factions de leur patrie, vinrent créer l'industrie anglaise (1567). La révocation de l'Edit de Nantes, en France, fit encore affluer une population ouvrière. A Londres, tout un faubourg fut peuplé d'ouvriers français, qui assurèrent à cette grande cité sa puissance industrielle ; événement déplorable ! Les richesses industrielles de l'Angleterre et de l'Allemagne sont les dépoüilles de la France. Les navigateurs anglais, encouragés et protégés, visitèrent tous les points du globe. Richard Chauceller découvrit la route maritime d'Arkhangel, dans la mer Glaciale, et une compagnie anglaise obtint le privilège exclusif du commerce en Russie (1569). Une autre compagnie fit aussi le commerce en Turquie et dans le Levant (1579). Francis Drake fut le premier marin anglais qui fit le tour du monde (1580) : voie immense que parcoururent Anson, Vancouver, Cook, Roos, Parry. La destruction de la flotte *invincible* de Philippe II, le fameux acte de navigation que Cromwell fit passer au parlement (1651), l'humiliation qu'il fit au pavillon hollandais, augmentèrent le commerce de la Grande-Bretagne et assurèrent à sa marine la prépondérance sur celle des autres nations et l'empire sur l'Océan ¹. Par une coïncidence providentielle, en même temps que l'Angleterre se couvre de manufactures, d'inépuisables mines de charbon de terre trouvées dans ses comtés du nord assurent à son industrie une immense prospérité. Les houillères de Whitehaven sont les plus profondes connues. Stafford a ses belles poteries, Leeds ses riches étoffes, Worcester ses porcelaines, Exeter ses beaux lins, Nottingham ses soieries, Scheffields ses quincailleries et sa bijouterie, Newcastle et Bristol leurs belles faïences, Warwick ses

¹ Francis Drake rapporta le tabac d'Amérique. et Walter Raleigh la pomme de terre, déjà implantés en Espagne.

gants, Londres ses admirables cristaux, Hereford ses beaux papiers, Cardiff ses grandes forges et ses mines de fer, Chester ses fromages renommés, Manchester et Birmingham leurs fameuses usines, dont le globe entier est tributaire¹. La seule ville de Gloucester fabrique annuellement pour 25 millions de francs d'épingles! Le commerce de Londres égale presque celui de toute la France! Flint, Derby et le Cumberland ont encore des filons d'argent. Autrefois ils recueillaient de l'or, comme en Écosse. Les mines de cuivre d'Anglesey et celle d'étain de Cornouailles sont les plus riches du monde. La seule ville de Lincoln récolte chaque année 12 millions de kilogrammes de laine fine de ses troupeaux. 600 vaisseaux vont à Terre-Neuve pour la pêche de la morue. Hull fait les plus grands armements pour la pêche de la baleine, et Yarmouth pour celle des harengs. Ce poisson se réunit par troupes innombrables dans les environs de l'île de Man : 500 bateaux pêcheurs en recueillent une énorme quantité. Liverpool est après Londres la première place de commerce du globe; puis vient Newcastle. Il faut citer aussi les magnifiques chantiers de la marine anglaise à Chatam. Par l'habileté avec laquelle ses colonies sont réparties sur le globe, l'Angleterre a en sa possession presque tout le commerce du monde. Le nord du pays de Galles fournit annuellement un million de quintaux de plomb; le sud fournit presque trois millions de quintaux de fer. Aussi Cardiff passe-t-il pour la plus grande usine du globe. Ce fut en 1770 que Richard Arkwright découvrit son admirable machine à filer le coton; il s'établit à Cromfort (Derby). Ce fut une véritable révolution dans l'industrie. Le prix de main-d'œuvre était réduit à presque rien : l'Angleterre baissa prodigieusement le prix de ses marchandises, et l'exporta sur les autres nations dans tous les grands marchés du globe.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. L'organisation primitive est celle des clans; la nation avait ses rois et ses reines, comme on le voit par Boadicée, reine des Icôni. Les druides les domi-

¹ On pourra se faire une idée du commerce de librairie de Londres quand on saura qu'une seule maison paie un million de francs, rien que pour les annonces; somme effrayante et probablement exagérée.

naient de leur haute influence. La justice était rendue dans les clans par les vieillards. Le chef des chefs se nommait *Peyn-tern*. Dans le pays de Galles le chef s'appelait *Pencenedd*. Les Anglo-Saxons apportèrent avec eux leur législation germanique. Le chef s'appelait *Bretwalda*, et l'assemblée des sages de la nation *Wittenagemot*. Alfred le Grand recueillit avec soin les lois d'Ina, d'Offa et d'Ethelbert. Il en fit un code que l'on possède encore. De 907 à 948, Ouel, dit le Bon, rédige le premier code du pays de Galles, et le fait approuver par le pape. Alfred avait divisé chaque comté en *hundred* ou centaines de familles, et en *decennary* ou dizaines de familles d'hommes libres, solidaires l'un de l'autre; dans le testament de ce prince législateur on trouve ces belles paroles : *Les Anglais doivent être libres comme leurs pensées*. Guillaume le Conquérant apporta la législation féodale de la France. Henri I^{er}, son fils, pour maintenir la paix entre la race anglosaxonne vaincue et la race normande victorieuse, donna (1100) une *charte de liberté* qui servit de base à la *grande charte*; que Jean Sans-Terre fut obligé d'octroyer à ses barons (1215). Ceux-ci se réunissent en une assemblée qui dès 1246 prit le titre de *parlement*; mais ce fut seulement à l'assemblée d'Oxford que ce titre fut pris officiellement (1258). Peu après, les *députés des communes* se joignirent aux barons, et en 1545 le *parlement*, réuni en *chambre haute et chambre basse*, se constitua en corps législatif¹. L'usage de plaider en français fut aboli vers le même temps, sous Édouard III, qui établit aussi le service des postes. Sous les Stuarts, l'Angleterre obtint la belle loi de l'*habeas corpus* qui, moyennant caution, garantit la liberté de chaque Anglais accusé. La France envie une pareille loi. L'usage de vendre des esclaves s'est toujours maintenu. Cromwell fit vendre comme esclaves en Amérique plusieurs milliers de prisonniers nobles écossais. Un homme a le droit de vendre sa femme : on en voit encore des exemples dans le peuple. La législation anglaise réclame de grandes réformes; et pourtant elle n'admet l'a-

¹ Voilà donc l'Angleterre arrivée au gouvernement constitutionnel presque cinq siècles avant la France. Quel immense avantage sur notre patrie !

abolition formelle d'aucune loi. Le système des prisons s'est déjà bien amélioré par l'isolement du coupable pour le moraliser, par son expatriation dans les colonies où il cultive la terre. Ce fut d'abord dans les colonies de l'Amérique que l'Angleterre exporta ses condamnés ; après l'émancipation des États-Unis, elle les envoya à la Nouvelle-Hollande, où plus d'un coupable est revenu à la vertu. Parmi les établissements de charité, si nombreux en Angleterre, on doit admirer les *asiles de nuit* pour ceux qui n'ont pas où reposer leur tête. Sur la porte de ces lieux d'une si charitable hospitalité, on lit ces belles paroles de l'Évangile : *Frappez, et l'on vous ouvrira*. Cela est vraiment admirable. On assure qu'à Londres ces salles reçoivent chaque nuit 10,000 individus malheureux. Quelle belle œuvre ! Quelle belle inspiration chrétienne !

La Chambre des Lords, dite *Chambre haute*, est d'environ 450 membres ou pairs ; le nombre peut en être augmenté par le roi. Les évêques et les archevêques ont rang à la Chambre des Lords. L'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, est le premier *pair* ou *lord* du royaume. La Chambre des Communes, dite *Chambre basse*, est de 628 membres, dont 471 pour l'Angleterre, le reste pour la principauté de Galles, l'Irlande et l'Ecosse. Le roi ou la reine est le chef de l'État et de l'Église. Il adopte ou rejette les lois votées par les Chambres. Les *affaires étrangères*, l'*intérieur*, la *guerre*, les *finances* et la *justice* ou *cour de l'échiquier*, sont les principaux ministères. Un conseil est spécialement chargé du commerce et des colonies : il s'en acquitte admirablement ¹.

La monnaie anglaise, ou *sterling*, s'évalue par *livre*. Avant 1816 la livre sterling valait 24 fr. 75 c. ; depuis elle ne vaut plus que 23 fr. 25 c. Chaque livre se partage en vingt *schellings*, de chacun douze *pences*, et un *penny* vaut quatre *farthings*.

¹ C'est à ce conseil qu'il faut appliquer ces paroles de M. Charles Dupin : « Il tient aux abords de tous les continents des postes avancées, qui, selon sa fortune, sont tour à tour des points d'appui pour la conquête, des centres de refuge pour la retraite, et toujours des foyers d'entreprises pour un commerce qui brave tous les périls et qui ne connaît aucun repos. »

Avant 1816 la monnaie d'or se comptait par guinée ¹ de 26 fr. 47 c. ; depuis 1816 la monnaie d'or est le *souverain* de 25 fr. 21 c. La monnaie d'argent se compte par *couronne*. L'ancienne vaut 6 fr. 16 c. ; la nouvelle 5 fr. 81 c. Le *dollar* ou écu de banque, 5 fr. 41 c. ; la *livre poids* ², 455 grammes ; le *gallon* ou mesure de capacité était de 3 litres 785 pour les liquides, et de 4 litres 405 pour les graines ; le pied anglais, 304 millimètres et huit dixièmes environ ; le *mille*, 1 kil. 6093 décimètres ; la lieue marine, 5 kil. 592 mètres ³. Parmi les ordres royaux on distingue l'*ordre de la Jarretière*, fondé par Edouard III (1349) ; l'*ordre du Bain* pour le mérite militaire, etc.

C'est dans la belle rade de Portsmouth que se tient la flotte royale, composée de 606 bâtiments. Ce beau port militaire est défendu par de formidables fortifications et par une digue qui

¹ Cette monnaie était ainsi nommée parce que Charles II avait fait frapper les premières pièces avec de l'or recueilli en Guinée.

² M. Salgey, dans sa belle métrologie, prouve que le pied anglais tient le milieu entre le pied grec de 500 millimètres et le pied olympique de 508. Autrefois le pied anglais se divisait comme le pied grec, en 4 palmes et en 16 doigts, équivalant aux deux tiers de la coudée égyptienne de 450 millimètres ; plus tard on adopta la subdivision moderne de 12 pouces et 444 lignes. Le *fathom* vaut 1 mètre 828 millimètres : la moitié forme l'*yard* ou aune anglaise. Le mille anglais est celui d'Alexandrie. On mesure les surfaces par l'*acre* qui vaut 40 ares 407, c'est l'araure des Grecs ; il y a aussi le *rood* valant 40 ares 447 : c'est un peu plus que le *plèthre grec*. Le gallon rappelle le *gomor* des Ptolémées d'Égypte. La *livre poids* est la grande mine attique : il y a la *livre troy* qui, valant 373,2 grammes, est exactement la livre d'Alexandrie. Tous ces rapports avec les mesures antiques sont bien remarquables.

³ Sous Édouard IV (1470) le prix de la terre valait dix années de produit. Le louage des terres était très-minime : on louait une grande ferme pour trois ou quatre livres sterling par an. La hausse ne commença qu'à partir de Henri VIII (1520). Mais alors elle monta rapidement. Sous Édouard I^{er} (1275) le *quarter* de blé (282 litres) valait quatre schellings (5 fr.) ; un mouton d'un schelling (1 fr. 25 c.) semblait cher ; un bœuf était estimé douze schellings, environ 45 francs ; le quarteron d'œufs valait un *penny*, ou 40 centimes ; la livre de beurre valait un peu moins encore. Alors un revenu de 10 à 20 livres sterling était regardé comme suffisant pour un gentleman. Un chevalier était extrêmement riche, quand il avait 150 livres sterling de rentes.

est un chef-d'œuvre. Falmouth est aussi station de la flotte royale. Portsmouth est le centre de la marine militaire de l'empire britannique; c'est l'une des plus fortes places d'Europe : son arsenal, ses chantiers, sont les plus grands du monde. La rade de Spithead, toute voisine, pourrait contenir 1,000 vaisseaux de ligne. Il faut encore citer les immenses chantiers de Wolwick qui ne sont inférieurs qu'à ceux de Chatam. La marine marchande s'élève à plus de 30,000 vaisseaux. L'armée est d'un peu plus de 100,000 hommes. L'Angleterre compte, sur ses flottes royales ou marchandes, un vrai peuple de marins et des matelots. Les revenus de l'Angleterre s'élèvent à plus de 1,500 millions; mais sa dette surpasse 20 milliards. Sa population est de 13,700,000 habitants. Les historiens n'élèvent qu'à 2,500,000 âmes la population anglaise en 1377. Londres, qui n'avait que 40,000 âmes en 1204, comptait environ 600,000 habitants en 1770, en comptait en 1850, 1,500,000; et ce nombre a dû s'augmenter. On l'élève aujourd'hui à 1,700,000 habitants. Liverpool, avant le XVI^e siècle, n'était qu'un hameau; en 1700 elle avait 5,000 habitants; en 1800, elle en avait 75,000; aujourd'hui elle en a 250,000. Il en est de même de Manchester, qui a aujourd'hui 270,000 habitants; Birmingham 147,000; Bristol 104,000; Hull 46,000; Portsmouth 41,000; York 35,000; Oxford 20,000, etc. Dans sa plus grande longueur l'Angleterre compte du nord au sud 570 kil., et de l'est à l'ouest 490. Il n'y a que six îles Sorlingues qui soient habitées.

EXERCICES. — Signification des noms de l'Angleterre et de ses villes. Climat et végétation. Productions. Animaux fossiles. Curiosités naturelles. Souvenirs historiques. Mœurs des Bretons. État des sciences aux diverses époques. Puissance commerciale. Législation.

Questions à résoudre : Druidisme. Pélagianisme. Ordre de la Table ronde. Dooms day book. Romescot. Alcuin. Alfred le Grand. Roger Bacon. Église anglicane. Shakespeare. Byron. Pitt. Cartes des colonies anglaises.

CHAPITRE IV.

DANEMARK.

La péninsule danoise, éternellement battue par les flots de l'Océan, s'est vue morcelée peu à peu : chaque vague furieuse en emporta un débris. La côte est minée, déchirée : c'est une terre de désolation. L'homme lutte contre l'élément terrible ; il soutient le sol ; il jette des digues puissantes ; il accumule ses efforts pendant un siècle ; puis en un moment la vague poussée par la tempête enlève la digue, avec l'homme et le champ qu'elle protégeait. Quel pays ! il a fallu lutter non-seulement contre la tempête qui dévore le rivage, mais contre la fange des plaines basses, des marécageuses vallées, contre l'humidité des forêts. Aussi quelles indomptables populations sur ce sol menacé, où la vie de chaque jour est une conquête contre les éléments ! Il n'y a pas une anse, une baie, une pointe de terre, qui n'ait son héros dans les traditions, dans les chants nationaux. Ils ont lutté contre Auguste, contre Charlemagne, contre les papes. L'Europe tout entière a été leur proie. Menacés dans leurs nids de pirates, ils se sont élancés à l'orient, à l'occident, au nord et au sud. Partout la gloire les a suivis : ils ont pris Londres et Paris ; ils ont défendu l'Italie contre les Arabes ; ils ont fait pâlir la perfide Byzance ; ils ont pris Jérusalem ; ils ont découvert l'Amérique ; et leur sang glorieux coule encore dans les veines des rois d'Angleterre et des czars de Russie, grands empires qu'ils ont fondés, ou dont ils ont préparé la grandeur. Durant la lutte de Napoléon contre l'Europe, le Danemark resta fidèle au héros dont il admirait le génie ; fidélité d'autant plus glorieuse qu'elle lui mérita toutes les vengeances de l'Angleterre. Contre qui se défendre sur une côte si désolée !

Outre le nom de *Chersonèse cimbrique*, le Danemark fut aussi appelé *Danie*, *Cimbrie*, *Gothie*. Danemark signifie *plaine basse*, *Fionie joli pays*, *Sécland terre de la mer*, *Belt ceinture*, *Sund*

golfe, Féroë demeure lointaine, Islande pays de glace, Langeland longue terre. La géographie de Ptolémée finissait à l'extrémité du Jutland : la Péninsule scandinave lui paraissait n'être qu'une île *Baltia*, qui donna son nom à la mer Baltique. Les uns veulent qu'il ait attribué le nom de *Ultima Thule* aux Féroë, les autres au Jutland, les autres à l'Irlande ou à la Norvège, et mieux aux Schetland. Suivant quelques auteurs, *Færoë*, au lieu de signifier *demeure lointaine*, signifierait *île aux brebis*, à cause de celles qu'y portèrent les premiers colons, et qui en font encore la richesse.

Le ciel est brumeux : l'été commence en juin et finit avec août ; l'automne est souvent beau, mais court ; l'hiver est pluvieux. Les brouillards empêchent les froids excessifs du nord. A Copenhague, le climat est plus froid qu'à Edimbourg. Les plus longs jours y sont de 17 heures ; en Islande ils sont de 24, et les aurores boréales y sont aussi fréquentes que magnifiques. Il faut y admirer aussi les plus beaux effets du mirage. L'été dure de la mi-mai à la mi-septembre. Le reste est un rigoureux hiver dans cette île de glace. Le vingtième du Danemark est couvert de lacs, de rivières et de golfes appelés *fjords*. On compte plus de 400 lacs. Des anciennes forêts, il ne reste plus que le *Sachsen-Wald*, ou forêt des Saxons. Dans le Lauenbourg, les prairies sont aussi belles qu'en Angleterre. Les fruits sont abondants. On les exporte en Suède et en Russie ; le raisin ne mûrit que dans les serres.

Le plus haut sommet de l'Hécla a 1,756 mètres. C'est le volcan le plus connu de l'Islande ; mais ce n'est pas le plus redoutable. Les éruptions des volcans ont bouleversé la surface de l'île : on en compte 42 depuis l'an 1000 jusqu'à celle de 1783, la dernière du Skapta-Jökull. Cette île présente l'étrange spectacle de glaces éternelles à sa surface, et d'un amas de feu dans son sein. Le déboisement des anciennes forêts a fait considérablement baisser la température dans cette île, au point de n'y plus permettre comme autrefois la culture du blé ; mais il y a de belles prairies où paissent des bœufs, des moutons, des chevaux, des rennes de Norvège. On y admire les belles fourrures *grises* ou *bleues* de renards, le faucon

blanc et l'*eider*, ou canard à duvet. En Danemark, les saumons, les truites, les brochets fourmillent dans les eaux douces ; les baleines, les harengs, les ploques sont nombreux sur les côtes. Dans le Aalborg, on trouve le Himmelsberg, de 1000 mètres d'élévation. Le Sund a 100 kil. de long. A son endroit le plus étroit, il a 4 kil., et 25 au plus large. A quelques brasses de profondeur, on trouve un courant opposé à celui de sa surface.

En Danemark, le bétail est beau et nombreux. Les chevaux du Holstein sont estimés. Le loup est aussi rare que le sanglier ; le cerf et le daim ne se trouvent plus que dans les parcs ; mais les lièvres et les renards sont en grand nombre. Les oiseaux sauvages y sont par milliers. C'est au Grand-Belt que le canard à écrevisse s'est le plus multiplié. Le hareng se pêche en abondance sur les côtes d'Aalborg ; il y a de beaux saumons près d'Aarhus.

Les marées ravagent quelquefois la côte occidentale. En 1654, elles brisèrent l'île Norstrand, inondèrent la presqu'île d'Eiderstedt, entraînant vingt mille personnes et cent cinquante mille animaux. De fortes digues protègent ce pays contre de pareils désastres. Le Skager-Rack est profond, et d'une navigation difficile. Le Cattégat fournit beaucoup de homards, et les côtes d'excellentes huîtres. Les îles Féroë sont si escarpées, qu'il faut des câbles pour y monter. En Islande, on admire les sources thermales intermittentes, appelées *Geysers*. La plus grande est près de Skalholt : elle donne une énorme colonne d'eau bouillante de 6 mètres de diamètre ; sa hauteur moyenne est de 55 mètres ; mais on l'a vue s'élever à la hauteur prodigieuse de 70 mètres. Il y a d'autres sources bouillantes qui jaillissent des glaciers, et même du fond des mers et des fleuves. Quand les courants amènent les glaces du pôle, le froid devient excessif dans cette île. En 1785, il fit périr vingt-cinq mille têtes de bétail et un grand nombre de personnes. Cependant la température moyenne est moins rigoureuse qu'on ne le supposerait. On y récolte un peu de grains, des pommes de terre, du lichen ; mais l'île n'a pas de bois : les courants en amènent d'énormes amas qui viennent, dit-on, de la Sibérie, du Mexique, du Brésil. On y élève des bœufs, des vaches, la plupart

sans cornes, tandis que les moutons en ont d'énormes et donnent une grande quantité de laine. Les chevaux sont de petite race ; les rennes sont nombreux. Les renards fournissent une fourrure estimée ; la pêche sur les côtes est très-productive. Les glaces amènent quelquefois des ours blancs que les insulaires s'empressent de détruire. Le lac My ne gèle jamais, parce qu'il renferme sans doute des sources chaudes. D'autres lacs exhalaient des vapeurs et de la fumée. Il y a quelques années qu'une île apparut près du rivage de l'Islande ; elle jeta du feu et des pierres, puis disparut peu à peu.

Au XII^e siècle, Copenhague n'était qu'une réunion de cabane de pêcheurs. Un évêque jeta les premiers fondements de cette cité qui, plusieurs fois ravagée par les incendies fallues dans une ville construite en bois, bombardée il y a quelques années par les Anglais, est encore une des belles capitales de l'Europe. On distingue la belle place où s'élève la statue équestre de Christian V, et celle ornée de la statue de Frédéric V ; le magnifique château de Christianbourg orné des chefs-d'œuvre de Thorwaldsen, d'une galerie de tableaux, etc ; les belles casernes, les théâtres, l'église Notre-Dame, celle du Sauveur ; collection d'antiquités. Les environs de Copenhague sont très-beaux. C'est au château de Frédéricksborg que la famille royale passe l'été : ses jardins sont admirables. C'est au château de Frédéricksborg qu'a lieu le couronnement. *Leire* ou *Lethra* fut le séjour des rois-pontifes scandinaves. Roskild lui succéda comme capitale, puis enfin Copenhague. C'est près de Sleswig que se trouve le beau château de Gottorp, origine de la maison Holstein-Gottorp, régnante en Russie. C'est à Nybourg que les vaisseaux paient le droit de traverser le Belt. Altona a de vastes chantiers pour la marine ; Odensée est une ville charmante ; Aarhhus a une belle cathédrale, un musée d'antiquités ; Aalborg, une école de navigation ; Kiel, de beaux bains, de belles promenades ; Sleswig, un hospice célèbre d'aliénés. Il faut citer encore Lubeck, ville libre, ancienne capitale de la ligue anseatique ; elle est bien déchue. En 1806, les Français la prirent d'assaut ; Blücher battu y capitula avec les restes de son armée prussienne.

MOEURS. RELIGION. Tous les peuples qui ont successivement habité le Danemark déployaient dans l'histoire une grande énergie. Les Cimbres, dans les combats, se liaient entre eux avec des chaînes de fer pour garder leurs rangs. Leurs casques étaient surmontés de gueules béantes, d'aigrettes, de panaches; leurs cuirasses et leurs boucliers étaient brillants. Chez eux l'honneur était une passion. « *Un guerrier, raconte un historien, tombe sous son ennemi; le vainqueur manquant d'arme pour achever sa victoire convient avec le vaincu qu'il ira chercher son épée. Celui-ci demeure religieusement dans la même attitude jusqu'à ce que le vainqueur revienne l'égorger.* » Les pirates du moyen âge s'appelaient *rois de la mer*. Le son de leur corne d'ivoire de morse épouvantait les riverains des mers et des fleuves. Lodbrog, l'un d'eux, chantait : « *Nous avons combattu avec l'épée le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire anglais; une rosée de sang dégouttait des épées; les flèches sifflaient en allant chercher les casques... Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie. Les vierges ont pleuré longtemps... Les heures de la vie s'écoulaient... Nous sourirons quand il faudra mourir.* » Voilà ces terribles Northmans qui firent trembler l'Europe. Leur luxe était grand. A la cour de France, Harold parut avec une chlamyde de pourpre ornée de pierres précieuses, de broderies d'or. Sa femme avait un diadème, un collier, des cuissards de mailles d'or, une tunique précieuse, etc. En Angleterre, un *roi de la mer* obtint en présent un vaisseau de métal doré, monté par 80 soldats portant des casques dorés, une hache dorée et des bracelets d'or de six onces. Épuisés dans les longues pirateries du moyen âge, les Danois ne purent soutenir leur vieille gloire dans les découvertes lointaines qui signalèrent le commencement des temps modernes; mais leur énergie ne s'est jamais démentie, comme ils l'ont prouvé dans les guerres de religion, et dans leur dévouement à la France durant l'Empire.

La religion d'Odin régnait sur les bords de la Baltique. Les Angles avaient aussi pour principale divinité *Hertha*, déesse de la terre. Ses autels s'élevaient dans l'île Fémern, près d'un

lac où l'on jetait les malheureux esclaves qui avaient aidé les prêtres dans leurs sacrifices. L'île *Holgoland*, ou pays des saints, a dû être aussi un foyer de cérémonies religieuses. La principale divinité des Saxons était *Irmensail*. Un taureau de cuivre était l'idole d'Odensée. On envoya à l'empereur Auguste, comme curiosité, une des chaudières consacrées. On buvait dans le crâne des ennemis immolés. Les Northmans sacrifiaient, au mois de janvier de chaque année, quatre-vingt-dix-neuf victimes humaines, avec autant de chiens, de chevaux et de coqs. Ce fut au X^e siècle que ce cruel usage fut aboli. Mais ces peuples restèrent longtemps fidèles au culte d'Odin. Les Saxons ne pardonnèrent point aux Francs de l'avoir abandonné pour le christianisme. Il fallut que Charlemagne exterminât une partie de ce peuple avant de le déterminer à se laisser baptiser. Le roi Harold ramena de la cour de Louis le Débonnaire saint Anschaire, surnommé *l'apôtre du Nord* ; il quitta, dit un historien, les paisibles soins de son école de Corbie (France) pour venir enseigner à des pirates féroces la morale de J.-C. On lui permit de bâtir une église à Sleswig et à Ripen ; mais les populations revinrent bientôt à l'odénisme. Canut le Grand ramena d'Angleterre des moines qui rétablirent le christianisme, et fondèrent de nombreux couvents. L'impôt du *denier de saint Pierre* fut établi ; l'Islande donnait, pour cette dime annuelle, 2,600 livres d'ivoire de dents de morse. Les archevêques et les évêques, entourés de richesses et de la toute-puissance romaine, luttaient de grandeur et de puissance avec les rois. Habituels à la facile obéissance des peuples de l'ancien empire romain d'Occident, les papes ne comprirent point l'influence qu'auraient leurs impôts, leurs bulles, leurs tout-puissants légats, sur des peuples récemment chrétiens qui faisaient encore trembler toute l'Europe, et qui disaient : « *Nous sommes nés libres et élevés dans la liberté ; un chef superbe est pour nous chose insupportable, car nous avons appris de nos ancêtres à vivre libres ou à mourir.* » Quand la réforme religieuse parut, elle fut accueillie comme une émancipation politique (1527). Frédéric I^{er} déclara que *chacun se conduirait en sa croyance comme devant en rendre raison à Dieu*. C'était

proclamer la liberté des cultes. Les couvents et les évêchés furent abolis. La *guerre de trente ans* suivit cette célèbre réforme, dont le Danemark fut longtemps le protecteur et le chef. Le luthéranisme est la religion dominante ; on tolère toutes les autres. Les juifs sont les plus nombreux après les luthériens ; mais la plus grande tolérance religieuse permet d'obtenir des emplois de l'État sans appartenir à la religion du pays. Malgré cette tolérance, il y a fort peu de catholiques.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les traditions représentent le dieu Odin arrivant d'Orient en Scandinavie, environné de guerriers aux brillantes armures, et d'artistes habiles. Cette poétique fiction a été probablement chantée par les *rois de la mer*, renommés par leur luxe et la beauté de leurs armes. « *Il est temps*, chantait Lodbrog, *il est temps de mourir ; les Dyses m'appellent au palais d'Odin, où j'irai boire de la bière, assis sur un trône éclatant parmi les héros d'Asgard. Les heures de ma vie se sont écoulées ; je souris à la mort.* » L'écriture scandinave était en *caractères runiques*, espèces d'héroglyphes encore en usage au dixième siècle, mais que les missionnaires proscrivirent comme restes d'idolâtrie. Les poètes étaient les *scaldes* qui chantaient les mystères de la religion, les aventures des dieux, les exploits des rois et des guerriers. Ces chants nationaux étaient gravés en caractères runiques sur le bois ou le granit, ou conservés dans la mémoire des peuples. On assure que les rois de la mer dressaient habilement la carte d'un pays. Le premier monument littéraire moderne est la description d'une partie de la Baltique par Wulfstan (890). A peine découverte, l'Islande ne tarda pas à devenir un foyer de lumières. Recueillant les anciens chants, elle publia au XI^e siècle l'*Edda*, recueil de poésies cosmogoniques, religieuses et héroïques. Compilées par Sœmund au XII^e siècle, parurent les *Sagas*, récits en prose, héroïques, historiques et souvent romanesques, recueillis par Snore Sturleson. Le fameux Ogier le Danois, dont le vrai nom est *Autcair*, est devenu en France le sujet d'une légende. C'est sur ces documents poétiques que *Lang*, surnommé *Saxon le grammairien*, composa son histoire de Danemark au XII^e siècle. Au XV^e siècle,

l'université de Copenhague fut fondée : c'est un des plus riches établissements de l'Europe. Dans le siècle suivant, le célèbre Tycho-Brahé publia son système astronomique ; il occupait la petite Ile de Hven, où il reçut la visite de plusieurs souverains. Halberg, à la fin du dernier siècle, fut le premier poëte dramatique. L'historien Malling, le médecin Bartholin, le voyageur Niebuhr et son fils le grand historien Niebuhr, le géographe Maltebrun, le poëte Oelenschlœger et d'autres hommes d'élite ont successivement honoré cet État du Nord où l'instruction est très-répandue. En Islande un évêque a le droit de refuser de marier des individus qui ne sauraient pas lire. Il y a à Copenhague une académie des beaux-arts, un jardin botanique ; la bibliothèque possède le grand globe de Tycho-Brahé ; l'école polytechnique, l'école militaire, celle de médecine, etc., sont florissantes. La cathédrale gothique de Roskild est la plus belle du Danemark : c'est le lieu de la sépulture royale ; Kiel a une université ; Glukstadt, une école de marine.

COMMERCE, INDUSTRIE. Les Phéniciens vinrent acheter l'ambre jaune d'abord près de l'embouchure de l'Elbe, puis ils doublèrent le Jutland et abordèrent à Séeland. Les négociants grecs et romains y vinrent par terre, et allèrent directement en Prusse acheter l'ambre jaune. Les pirates northmans firent aussi du commerce par échange. Mais les véritables marchands, craignant leurs attaques, s'unirent contre eux et contre les brigands de la Baltique. Cette union devint plus tard la *hanse teutonique* (voyez Allemagne). Si les grandes découvertes en Asie et en Amérique s'étaient faites à cette grande époque de sa puissance maritime, la Scandinavie disputerait aujourd'hui l'empire de l'Océan à l'Angleterre. Le Danemark exporte annuellement pour trois millions de francs de chevaux estimés ; il exporte aussi beaucoup de viandes salées. Parmi les salines, il faut distinguer celles d'Oldeslohe. Il y a une riche mine de houille aux Féroë ; le grand éloignement n'en permet pas l'exploitation. L'horlogerie de Bornholm est renommée. Copenhague a de grandes manufactures de soieries, de draps, de porcelaine, d'armes, de toiles à voiles. Flensbourg a ses grandes forges. On fabrique aussi beaucoup de gants appelés *gants de Suède*.

Altona arme pour la pêche de la baleine et du hareng, qui est très-productive aux Féroë et en Islande. Les colonies danoises sont peu importantes. Le paysan danois fabrique presque tout ce qui sert à son costume ou à son habitation. Les marins s'enrichissent avec le commerce de commission. Dans les environs d'Elseneur se trouve une grande manufacture d'armes, des fonderies de canons, des bergeries royales, des fermes-modèles. Altona est la seconde ville marchande du royaume : c'est un port franc.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Jadis chaque grand propriétaire était *konung* ou roi dans son canton. Il était opulent quand il possédait vingt bœufs, vingt brebis, et qu'il labourait la terre avec deux chevaux. S'il avait un vaisseau, il était *roi de la mer*. L'influence des rois-pontifes de Léthra s'étendait sur tous ces rois isolés. Il y avait quatre *rois supérieurs* ou *oberkonung* en Danemark : deux en Jutland, un à *Leire*, un autre en Scanie. Après les rois inférieurs venaient les *jarles* ou comtes, dont les vassaux s'appelaient *herres* ou barons ; leurs soldats s'appelaient *bændes*. Les lois saxonnes qui parurent au XIII^e siècle sous le titre de *Miroir du Droit saxon*, appartiennent plus à l'Allemagne qu'au Danemark. Canut le Grand introduisit le *Witterlag*, ou loi des délits. Canut IV établit trois ordres dans l'État : les *paysans*, la *noblesse*, le *clergé*. Les évêques et les archevêques appartiennent à la haute aristocratie. En 1280, la noblesse obligea le roi Éric V à signer une charte. Valdemar II avait donné précédemment le premier *code jutlandais* (1240). L'arrogance de la noblesse et la toute-puissance du clergé amenèrent d'interminables dissensions en Danemark. L'ordre des paysans, fatigué de tant de débats et de luttes, ôta à la royauté son caractère électif et aristocratique, et en fit une monarchie absolue, ajoutant ces paroles que l'histoire a conservées : « *Que le roi soit enfin le maître.* » Le clergé et la noblesse furent forcés de se rallier à cette décision. De sages modifications ont rapproché cet État absolu des gouvernements constitutionnels.

La *ryksdale* vaut 5 fr. 66 c. ; le ducat danois valait 9 fr. 47 c. ; un autre ducat vaut 11 fr. 86 c. ; le christian d'or, 20 fr. 93 c. ;

le marc danois, 94 c. La livre poids vaut près de 500 grammes; le pied danois est d'environ 313 millimètres; le mille est de 7 kilomètres 552 mètres. Sous Waldemar II, le Danemark, maître d'une partie de la Suède et de la Norvège, mettait 160,000 hommes sous les armes; sa flotte était de 1,400 bâtiments et barques. Les plus gros bâtiments ne contenaient que 120 hommes. Enfin, chose étonnante pour l'époque, les revenus étaient de 45 millions. Aujourd'hui l'armée est de 30,000 hommes environ. La flotte est de 25 bâtiments; la rade de Copenhague en est la principale station. Les revenus sont de 33 millions, et la dette de 280 millions. Ce n'est qu'entre l'île Saltholm et celle d'Amack que les vaisseaux de ligne peuvent passer. Le péage du Sund rapporte environ trois millions au Danemark. Ce droit qui se perd dans l'antiquité, et contre lequel avaient protesté tous les peuples de la Baltique, a été régularisé sur la fin du seizième siècle, lors de la fondation de Kronbourg. Cette ville et Rensbourg sont les deux principales forteresses. Le péage sur l'Elbe enrichit Lauenbourg. Parmi les ordres militaires on distingue ceux de l'Éléphant, du Danebrog, etc. Membre de la confédération germanique, pour le Holstein et le Lauenbourg, le roi envoie 3,000 hommes à l'armée confédérée. La citadelle de Copenhague est un ouvrage de premier ordre. Les fortifications de Rendsbourg sont imposantes.

La population est de 2,030,000 habitants. Copenhague, 115,000; Altona, 27,000; Flensburg, 16,000; Kiel, 10,000; Aalborg, 9,000; Odensee, 8,000, etc. On compte 5,000 habitants aux îles Féroë. La population de l'Islande était autrefois de 100,000 habitants; elle est diminuée de moitié. Reikiavik a tout au plus 600 habitants; le reste de la population de l'île est répartie dans des villages et surtout dans une multitude de fermes; il y en a plus de 5,000. Cette île est à 700 kilomètres de l'Écosse et seulement à 270 du Groënland. Elle a 390 kilomètres de l'est et à l'ouest, et 510 du nord au sud.

EXERCICES. — Qu'est-ce que la Danie, la Cimbrie? Opinion de Ptolémée. Climat. Longueur des jours. Sachsen-wald. Geyser. Leire. Hécla. Culte ancien. Culte moderne. État du commerce.

Questions à résoudre : Saint Anshair. Edda. Sagas. Scaldes. Caractères runiques. Ogier le Danois. Luthéranisme. Tycho-Brahé. Richesses coloniales.

CHAPITRE V.

LA NORVÈGE ET LA SUÈDE.

Cette vaste presqu'île est battue à l'ouest par les courants et les tempêtes de l'Atlantique ; le nord la presse de ses glaces ; à l'est elle se rattache au continent par un isthme que sillonnent de leurs eaux la Tornéa et la Tana ; au sud et à l'est, la Baltique la baigne de ses flots. Le sol granitique est couvert de lacs, de rivières, de torrents, de marécages ; des forêts immenses y nourrissent d'innombrables bêtes sauvages. Le climat est rigoureux ; le sol froid, maigre, stérile ; l'homme le féconde de ses sueurs. De vastes pâturages sont couverts de bestiaux ; les mines de fer et de cuivre sont inépuisables. Une chaîne de montagnes hautes et épaisses, larges plateaux glacés, sans crête, sans pics aigus, sillonne le pays de ses rameaux découpés et sauvages, constamment couverts de neige. La côte occidentale a été déchirée par les flots : c'est la lutte entre la terre et l'Océan ; la terre vaincue se retraucha derrière d'énormes barrières de rochers et d'écueils, qu'elle couvrait autrefois d'humus et de végétaux. Mais la famine vint quelquefois visiter l'homme ; il lutta contre l'Océan avec l'indomptable énergie de la faim ; il dut vaincre : il dompta l'Océan ; il dompta la terre pour vivre : il devint *roi de la terre* (hœrads-konung) et *roi de la mer* (see-konung). Puis, comme preuve de sa valeur, il renversa Rome, fit pâlir Constantinople, brava Charlemagne et l'Europe, découvrit l'Amérique, et jeta les premiers fondements de l'empire britannique et de l'empire russe. Telle est la grande gloire scandinave.

NORVÈGE.

La Norvège est comprimée entre les montagnes neigeuses des Dofrines, et les vagues irritées de l'Océan. Ses maigres vallées sont, selon le vent qui domine, couvertes de frimas ou de brouillard. Cette longue côte occidentale de deux mille kilomètres, que l'Océan dans sa fureur a couverte de golfes, d'îles et d'écueils innombrables, cette côte est la plus stérile, la plus désolée de l'Europe : il est difficile d'y vivre ; le blé refuse d'y mûrir ; il faut manger l'écorce du bouleau, la mousse des rochers, et défendre sa vie contre les loups des forêts, les ours des montagnes. En présence de cette dure nature, la tempête de l'Océan semble douce à braver. La côte est une des plus poissonneuses du globe ; là, toujours des masses de coquillages nourrissants ; toujours d'innombrables légions de poissons gros et petits ; c'est une table toujours servie. La vue de l'Océan fait naître l'enthousiasme ; le *roi de la mer* devient poète ; il chante, bercé par la tempête, l'effroi du laboureur ; il lancera sa *barque loin du séjour des hommes*, quelquefois s'abandonnant aux vents et aux courants, quelquefois suivant le vol des oiseaux, pour découvrir les terres lointaines et inconnues. Longtemps la Norvège a ignoré ses richesses minérales, et les ressources de ses forêts : une agriculture chétive, la rareté des céréales, l'insuffisance des végétaux, amenèrent d'effrayantes famines, malgré les ressources de l'Océan. En Norvège, comme en Danemark, la famine fut une année si horrible que l'assemblée générale de la nation proposa de laisser mourir les enfants et les vieillards. Le désespoir d'une mère proposa l'exil pour ressources contre la faim. Une loi força les fils puînés à un exil périodique qui venait tous les cinq ans. Ces générations prosrites par la faim furent indomptables ; le péril avait pour elles un invincible attrait : elles montent vers le Nord, visitent l'Islande, puis le Groënland, puis le Vinland ; d'autres vont s'asseoir sur les bords fertiles et doux de la Tamise et de la Seine ; d'autres vont piller Lisbonne et Séville, ces riches cités du Sud ; d'autres s'emparent de l'Ita-

lie méridionale, et de la Sicile où le soleil est si chaud, et les fruits si doux. Comme ils oublient la mousse et le bouleau de Norvège, dans les molles cités de Palerme, de Capoue et de Tarente ! Comme ils se couvrent de gloire, *Robert Guiscard* en Italie, *Roger* en Sicile et à Malte, *Bohémond* à Antioche, *Tancredi* à Jérusalem ! Mais la pauvre Norvège, la mère-patrie, est toujours pauvre, stérile, humide ou glacée : elle produit des héros, et ne peut les nourrir ! Elle ne peut se défendre elle-même ; elle appartiendra toujours au plus fort voisin : tantôt elle sera suédoise, tantôt danoise ; elle fut même un instant écossaise et anglaise. Après la victoire, elle resta au vainqueur. Un jour elle voulut seulement choisir un maître : elle résista aux volontés étrangères ; on lui bloqua ses ports : le blé n'arriva plus du continent ; la famine fut un redoutable auxiliaire des ennemis : les rochers, les mines, les forêts ne peuvent protéger contre la faim. Il fallut céder : c'est la destinée de la Norvège.

Les Romains appelaient la Norvège *Nérigon*, qu'on croit signifier *Pays des Golfs*. Au moyen âge elle fut nommée *Northmannaland*, ou pays des Northmans. Son nom actuel semble signifier *chemin du nord* ou *royaume du nord*. *Norden-Fields* signifie plaines du nord, *Sønden-Fields*, plaines du sud, *Nordland* pays du nord, *Finmark*, *frontières des Finnois ou Lapons*.

Le climat est très-rigoureux dans les montagnes. Cependant la province de Christiansand, qui est à l'abri des vents glacés du nord, et qui reçoit ceux du sud, a une température très-douce. Il en est de même le long de la côte occidentale, protégée par les montagnes contre le rigoureux vent nord-est ; elle s'adoucit encore par le voisinage de l'Océan. Ræraas, dans une plaine de 2,979 mètres d'élévation, a un hiver perpétuel ; en 1820 on y a vu 38° de froid au-dessous de zéro. Aux environs est le point le plus élevé de toute la Norvège. Près de Ræraas, dans une guerre, un corps de troupes suédoises y périt de froid : les infortunés soldats avaient gardé leur rang. La température s'adoucit sur les bords de la mer, car les pommes et les cerises mûrissent encore dans les îles voisines de Drønthheim. Sur toute la côte de Berghen

l'hiver est pluvieux ; la neige et la glace y sont rares. La température moyenne y est moins rigoureuse même qu'à Vienne (Autriche). Près de Hamnerfest, dans l'île de Ovaloë (île des Baleines), il y a un petit ruisseau qui gèle rarement. Sur le plateau de Ræraas, il y a des sommets des monts Kiolen de 3,000 mètres d'élévation avec des vallées profondes, des lacs, d'immenses glaciers. Dans le nord les montagnes sont sous la neige toute l'année et couvertes de bois nains. Les avalanches sont souvent terribles ; elles ébranlent les montagnes et y causent d'affreux précipices. En été, au sud des Dofrines, les chaleurs sont courtes, mais excessives, et quelquefois plus insupportables qu'en Italie, à cause de la longueur des jours ; car à Christiansand le soleil est, dans les plus longs jours, 18 heures sur l'horizon, 20 heures à Drontheim, un mois à Bodoë, et plus de deux mois à Wardhus. Les gelées y font la belle saison : alors ont lieu ces courses brillantes en patins et en traîneaux. Depuis mai jusque fin août la fonte des neiges et les pluies empêchent de voyager. Les débâcles sont souvent désastreuses pour les campagnes, surtout dans les rivières, hérissées presque toutes de cataractes. On admire celle de Sarp, la plus célèbre que forme le Glommen. La mer de Norvège, portion de l'océan Atlantique, est semée d'une foule d'îles que les flots maritimes et les courants semblent avoir détachées de la côte : rochers énormes, formant une multitude de baies, asiles des rois de la mer au moyen âge. La mer du Nord est dangereuse par ses bas-fonds et ses rochers qui hérissent les côtes orientales. Mais ce qui la rend encore plus dangereuse, c'est la violence des eaux agitées par les courants du pôle et par ceux de la Baltique qui se brisent entr'eux.

Les côtes de la Norvège sont extraordinairement découpées ; ce qui donne des baies, des anses, des presqu'îles innombrables. Mais comme le pays est resserré entre les Dofrines et le rivage, la côte occidentale n'a pas de fleuve. Les vallées sont d'une grande beauté, ainsi que les forêts vierges et séculaires avec leurs sapins, leurs pins, leurs bouleaux. Ce pays est le plus stérile de l'Europe ; il produit fort peu de grains. Dans le nord l'habitant est souvent réduit à se

faire un pain malsain avec l'écorce du bouleau; celui que l'on fait avec de la mousse d'Islande est meilleur. On récolte des fruits, des légumes. On nourrit quelquefois les bestiaux avec du poisson; car il fourmille sur les côtes : cétacés, crustacés, mollusques; les harengs y sont innombrables, la pêche en est riche. On trouve en abondance des plantes contre le scorbut, maladie attribuée aux épais brouillards de ces climats. Les montagnes sont remplies d'ours, de loups, de lynx, de renards; l'élan devient rare; le renne ne quitte pas la Laponie. Cet animal précieux sert aux Lapons de cheval pour la course, de mouton par sa laine, et de vache par son lait. Il y a des propriétaires qui en possèdent jusqu'à trente mille. Les Norvégiens élèvent des chevaux, des porcs. Il y a beaucoup d'aigles dans les montagnes. Sur les rivages sont, par troupes innombrables, les cidres, canards qui fournissent l'édredon. Cet oiseau, si utile par son duvet, est protégé par une loi spéciale. L'hermine donne sa fourrure précieuse ainsi que le *lemming*, espèce de rat ou *petit-gris*, qui marche par bandes et en ligne droite, du sud au nord, sans se détourner même pour traverser les lacs, où souvent il se noie.

Entre les îles Moskensoë et Véroë se trouve le gouffre de Malstrom (*courant qui moud*). Il a plusieurs kilomètres de large. On entend de très-loin le bruit de ses eaux. Il entraîne les baleines et les ours blancs qui veulent le traverser à la nage. On assure qu'en été les navigateurs le traversent sans danger.

On donne souvent le nom de ville à quelques maisons réunies autour d'une église; les villages sont quelquefois formés de maisons éparses sur une étendue de plusieurs kilomètres. Altengaard est le dernier lieu cultivé, Hammerfest la dernière ville, et Wardhus la dernière forteresse de l'Europe ou mieux du globe. Frédéristadt est la seule ville de Norvège bâtie en pierres, les autres le sont en briques ou en bois. Kongsberg passe pour la ville la plus ancienne de la Norvège. Le vieux Opslo fut relevé par Harald. Cette ville, brûlée en 1624, fut reconstruite par Christian IV, qui l'appela Christiania. Cette

capitale est dans une position remarquable aux pieds de belles montagnes et ayant devant elle la mer. Ses rues sont larges et bien alignées; les maisons sont en pierre. Tous les environs sont couverts de maisons de campagne. Palais, cathédrale, bourse, hôpitaux, théâtre, université, collèges, écoles militaires, sociétés savantes s'y trouvent réunis. Drontheim, ancienne résidence des rois, s'élève au fond d'un golfe superbe; c'est une ville agréable quoiqu'elle soit bâtie en bois. Berghen est une ville importante, plus encore par son commerce que par son musée et par ses écoles. La cité scandinave de Nidaros se releva sous le nom de Drontheim. Le temple du dieu Thor et d'Odin en devint la cathédrale. Les rochers qui forment le cap Nord dans l'île de Magerøe ont plus de 400 mètres de haut. C'est le point le plus septentrional d'Europe. La Tana et le Calix sont unis par le canal naturel de la rivière Tarand, établissant ainsi une communication non interrompue entre le golfe de Bothnie et la mer glaciale. S. M. Louis-Philippe, roi des Français, est un des quelques voyageurs européens qui aient le mieux exploré ces contrées boréales.

MŒURS. RELIGION. Les traditions nous montrent l'antique Norvège avec des mœurs simples; ses guerriers ou *Northmans* du moyen âge, les *hommes du Nord*, avaient pour armes le bouclier, le casque, l'épée, la hache de bataille, l'arc, la flèche, et la massue garnie de pointes, appelée *étoile du matin*. — *Le roi de la mer et des côtes* (*Naskonges* et *Vikings*) gouvernait son vaisseau comme le cavalier son cheval: il courait pendant la manœuvre sur les rames en mouvement, lançait en jouant trois piques au sommet du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main, les lançait de nouveau et les recevait encore, sans les manquer une seule fois. Il portait le collier d'or, était réputé le plus brave d'entre les braves, n'avait jamais dormi sous un toit de planches, ni vidé la coupe auprès d'un foyer abrité (THIERRY). Tels étaient les redoutables rois de la mer. Les femmes jouissaient de grands honneurs, elles cultivaient la poésie et la musique, étudiaient les plantes pour guérir les blessures. Les *Sagas* nous représentent les reines scandinaves occupées à coudre, à broder, à préparer

le pain, l'hydromel, etc. La Norvège a conservé la simplicité des mœurs antiques. L'habitant y est blanc, robuste, vif, dur à la fatigue, simple, hospitalier et bienveillant. L'âpreté du climat exige une nourriture abondante. On fait régulièrement cinq repas par jour. Les plus grandes fêtes sont à Noël; elles durent quatorze jours. Ce n'est que danses et festins. On s'envoie des présents.

La mythologie scandinave ne manque pas de grandeur. Le géant *Ymer* est tué par Odin. Sa chair forme la terre, son sang la mer, son crâne le ciel. Odin répand l'ordre et la lumière dans le monde. Il crée l'homme et la femme. L'*Asgard* est le ciel scandinave. On y voit la *Walkalla*, salle immense où les héros boivent l'hydromel. L'arc-en-ciel est le pont qui joint le ciel et la terre. *Balder* le plus beau des dieux habite la vole lactée; le cheval *Hrim fax* (crinière gelée) conduit le char de la nuit; *Skin fax* (crinière lumineuse) conduit le char du jour. Les *Walkyries* sont douze déesses guerrières. *Utez*, glissant sur ses patins radieux, traverse le ciel aussi vite que l'éclair. *Loke* est le génie du mal. *Nostrond* est l'enfer glacé, *Muspelheim*, l'enfer de feu, etc. L'univers sera un jour détruit pour reparaitre plus magnifique; les hommes deviendront meilleurs; un printemps éternel régnera dans le Nord, dépouillé de ses frimas. Cette mythologie du Nord ne le cède pas en éclat à celle des Grecs et des Romains.

Ce fut seulement vers la fin du dixième siècle que le christianisme parut en Norvège. Il était difficile de faire changer de culte à des guerriers dévoués à celui d'Odin, comme au culte de la valeur et de la gloire. Aussi Olof Trygwason (1000) et Olof le Saint eurent-ils recours à la violence; les temples furent détruits, les idoles renversées, des tribus entières massacrées. Les papes s'opposaient de tout leur pouvoir à ces odieuses violences. Saint Grégoire écrivait à un missionnaire : *Il faut bien se garder de détruire les temples des idoles. Tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de dévotions, elle sera plus disposée à s'y rendre par un penchant d'habitude, pour y adorer le vrai Dieu. C'est à partir du douzième siècle que la haute influence politique des évêques et surtout*

celle des archevêques de Drontheim, commençait dans les affaires de la Norvège. C'est dans l'antique cathédrale de Drontheim que se fait le couronnement des rois : c'était autrefois le pèlerinage le plus célèbre de tout le nord de l'Europe. Quand la réforme religieuse parut, elle fut d'abord énergiquement repoussée; le Danemark, qui fut le plus ardent protecteur des idées réformatrices, employa la violence pour les implanter sur ce sol. Le clergé norvégien se distingue par ses lumières et ses vertus. On trouve parmi eux de savants minéralogistes, des économistes distingués, d'habiles agriculteurs. Ce n'est que depuis quelques années que le pasteur Stokfleth a converti les dernières tribus idolâtres du fond de la Laponie. Cependant plus d'un paysan norvégien croit encore apercevoir au clair de la lune le dieu *Thor* au milieu des rochers, et les fées danser au sein des prairies glacées à la lueur magique des aurores boréales.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. L'ancien scandinave offre des rapports étonnants avec le *sanskrit*, ou langue sacrée de l'Inde; les caractères runiques se rapprochaient des caractères phéniciens. Les rois de la mer avaient souvent un rang distingué parmi les *scaldes*. Poète et musicien, l'un d'eux chantait : « *Je suis né dans le haut pays de Norvège, chez des peuples habiles à manier l'arc ; mais j'ai préféré hisser ma voile, l'effroi du laboureur du rivage. J'ai aussi lancé ma barque parmi les écueils, loin du séjour des hommes.* » Ainsi chantaient ces guerriers qui épouvantaient l'Europe, et allaient par le nord en Amérique plusieurs siècles avant Christophe Colomb; guerriers et poètes, ils servaient les princes scandinaves dans le conseil et sur le champ de bataille. Les Norvégiens dressaient les cartes des pays qu'ils découvraient. La carte qu'ils firent de l'Islande au moyen âge est d'une exactitude remarquable. Le *norske*, ou norvégien moderne, est un vrai dialecte danois. Il diffère du *norske* des Shetland et du norvégien des vallées centrales, dialectes de l'ancien norvégien ou *norréna* qui est, comme l'islandais, la langue des *Sagas*. L'université de Christiania fut fondée en 1812. Il y a aussi l'école royale militaire. Kongsberg a une école des mines; Berghen, un musée d'antiquités

norvégiennes. Cette ville est la patrie du célèbre évêque Pantopidan. Christiania publie plusieurs journaux politiques et scientifiques. Tromsøe a aussi un journal : c'est sans doute la production de ce genre la plus boréale du globe. La cathédrale de Stavanger passe pour le plus beau monument gothique du royaume. Toutes les villes importantes ont des musées, des bibliothèques, des sociétés littéraires, des établissements d'instruction publique. On aime la peinture, la sculpture, l'architecture : les ornements somptueux des palais, des églises, des châteaux, des villas, le prouvent.

COMMERCE. INDUSTRIE. L'industrie norvégienne est bien faible : elle est tributaire de l'Angleterre pour une foule d'objets. Les habitants des campagnes fabriquent eux-mêmes ce qui leur est indispensable : couteaux, euillers, souliers, boutons, etc. Les femmes tissent leurs étoffes et les teignent avec des lichens colorants dont le pays abonde. La grande industrie de la Norvège est la construction des vaisseaux ; ses magnifiques et inépuisables forêts lui suffisent. On y voit des sapins de près de 100 mètres, chèrement achetés par la marine anglaise et hollandaise. Ræraas a ses riches mines de cuivre qu'une secousse a mises à découvert en 1623 ; Tonsberg, ses salines ; Berghen, ses marbres et ses faïences. Cette ville fut un des ports les plus fréquentés de la hanse teutonique. La vaste baie du Waag lui donne un excellent port. Dans la rivière de Torris qui passe à Christiansand, on pêche des perles qui donnaient autrefois un produit assez considérable. Konsberg a des mines d'argent assez productives ; on y a trouvé tout récemment le plus gros morceau de minerai connu : il pesait 1,000 kilogrammes. Laurvig a ses vastes forges et ses riches mines de fer ; Drammen est le plus grand entrepôt de planches ; Christiansand est le principal refuge des marins qui ont éprouvé des avaries pendant la dangereuse traversée du Cattégat. Modum a une riche mine de cobalt. En février et en mars vingt mille pêcheurs se réunissent à Bodoë pour la pêche du hareng dans les archipels septentrionaux. Tromsøe fait un grand commerce de fourrures et d'édredons. Les saumons et les homards de Norvège fournissent l'Angleterre. On fabrique de la potasse,

du tabac, des eaux-de-vie de grains. La Norvège exporte du fer, de l'acier, des bois de construction, des ancrés, des cordages, du poisson salé, des cuirs, des fourrures ; elle s'enrichit surtout dans le transport des marchandises des nations étrangères.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Une sorte de gouvernement représentatif semble avoir régné chez les Scandinaves, puisqu'on voit les assemblées générales de *Froste* s'opposer aux volontés des rois suprêmes, juges et pontifes à la fois. La Norvège comptait 18 rois supérieurs ou *oberkonung*, un grand nombre de rois inférieurs ou *unterkonung* et une foule de rois ou jarl. Ils étaient rois de la mer ou pirates. Cependant les rois laboureurs réprimèrent la piraterie : la confrérie danoise de Roskild captura 800 navires pirates en quelques années. La pêche, la chasse, le labour, le commerce, exercèrent l'activité nationale. L'introduction du christianisme apporta dans la législation des modifications bienfaisantes (1000). Magnus I^{er} publia un code nouveau appelé *Gulathingslag*. Magnus II commença l'abolition du servage. Magnus V introduisit l'usage de la cérémonie du couronnement et donna au clergé supérieur et aux premiers de la nation le droit d'élire le roi (1177). Magnus VII réforma la plupart des anciennes lois. Sous la domination danoise, la Norvège ne fut plus qu'une province de ce royaume. Depuis sa réunion à la Suède elle est redevenue un État séparé. L'assemblée de la nation s'appelle *storting*, elle est formée de 100 députés élus par les citoyens. Elle ne se réunit que tous les trois ans ; elle seule a le droit d'établir les impôts. C'est à Christiania qu'a lieu le *storting*. La noblesse a été abolie, et une loi spéciale défend au roi de la faire revivre. Le peu de numéraire a nécessité l'emploi d'un papier monnaie de la valeur de 4 fr. 20 fr., 40 fr., 100 fr., 200 fr. Le pied de Norvège est de 315 millimètres, la lieue de 11 kilomètres 293 mètres environ¹. Les revenus ne s'élèvent qu'à

¹ Les mesures populaires sont danoises. L'aune vaut 637,70 millimètres, la toise 1m,88. La mesure de surface est la *tonde* : valeur variable, puisque c'est le terrain qui peut recevoir deux tonnes de semence. Aussi son étendue varie-t-elle de 440 ares à 660 ares. La livre valait autrefois

8,300,000, tandis que la dette est de 27 millions. L'armée de terre est de 12 mille hommes, et la marine militaire de 14 bâtiments¹. Les ports militaires sont *Christiansand* et surtout *Frédéricksværn*. La marine marchande est très-nombreuse. Les principales orteresses sont sur le Glommen : *Kongsvinger* et *Frédrikstadt*; *Berghen*, port excellent; *Christiansand*, ruinée par les Anglais en 1807; enfin le golfe tortueux et profond qui termine le *Skager-rack*, à son entrée défendue par la forteresse de *Frédéricksværn* et par celle de *Frédrikshald*, qui vit mourir sous ses murs le fameux Charles XII.

La population est d'environ 1,100,000 habitants. *Christiania* et *Berghen* en comptent chacune 21,000; *Drontheim* 12,000; *Christiansand*, 5,000; *Ræraas*, 5,000, ainsi que *Tromsøe*. Hors du temps de la pêche, *Hanimerfest* n'a guère que 100 habitants comme *Wardhus*. Tout militaire qui a servi pendant quatre ans dans cette forteresse boréale est exempt de service pour sa vie. Du nord au sud la Norvège a 1980 kil. Sa largeur moyenne, dans le sud, est de 400 kil., et dans le nord de 100 à 30.

EXERCICES. — Divers noms de la Norvège. Température. Longueur des jours. Aspect du pays. Productions. Animaux. État des villes. Mœurs antiques. Religion de l'État. Dialectes.

Questions à résoudre : Comparaison de la température avec celle de l'Irlande ou de l'Écosse. Maelstrom. Canard eider. Courses des pirates. Mythologie. Réforme religieuse. *Storthing*.

SUÈDE.

La partie orientale de la péninsule scandinave est fermée à

375 grammes; c'était la livre égyptienne d'Alexandrie; la livre du commerce est maintenant d'environ 500 grammes. Ils ont aussi un poids de 18 kilogrammes, le *Wog*, qui rappelle le talent de Moïse. La livre de *Berghen* est de 499,6 grammes.

¹ « Aux temps des rois de la mer, les cantons maritimes fournissaient « leurs arbres creusés appelés *holkars*; le chef suprême commandait à « 3,000 de ces navires. Il n'a donc manqué qu'un Homère pour immortaliser ces héros, et faire pâlir la gloire des rois d'Argos et de Mycènes, « ces illustres chefs des pirates du Sud, devant la gloire d'un *oberkonung* « de Norvège. »

l'ouest et au nord par l'immense mur granitique des Dofrines ; elle est baignée à l'est et au sud par les eaux paisibles de la Baltique. Ciel glacé ou mouillé, laes brumeux, nombreuses rivières, vastes forêts, pays pauvre, surtout dans le nord, villes rares, population clair-semée : tel est l'aspect qu'offre la Suède sur sa grande plaine basse, presque plate, de 450,000 kilomètres carrés. L'agriculture a été longtemps chétive, impuissante ; il n'y a pas bien longtemps que la vaste ceinture de forêts vierges semblait encore intacte ; les marais bravent encore le courage de l'homme ; les côtes seules sont cultivées dans le nord, malgré les longs outrages des pirates. Le blé se plaît peu dans ce pays froid ; les famines y étaient redoutables, avant que la bienfaisante pomme de terre ne fût venue calmer les inquiétudes du pauvre. Mais le fer suédois est sans rival au monde, surtout celui qui sort des mines de la sauvage et montueuse Dalécarlie. La Suède sait bien s'en servir : on ne l'a pas appelée en vain la patrie des héros : *Mannheim*. Quelles glorieuses générations ! D'abord les Cimbres, qui bouleversent l'Europe, font trembler Rome, ravagent la Gaule, l'Espagne, et massacrent plusieurs armées romaines : leur défaite immortalise Marius. Puis les Goths, qui vont fonder leur vaste empire demi-sauvage de la Baltique à la mer Noire, de l'Oder au Volga ; ils sont accompagnés des Hérules, les destructeurs de l'empire romain, pendant qu'eux-mêmes brisent l'Asie-Mineure et la Grèce, et conquièrent l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Les Bourguignons sont aussi les enfants de la Scandinavie, comme les Vandales et les Lombards ont été ses tributaires. Au moyen âge, elle envoie ses Northmans à l'ouest soumettre l'Europe occidentale, tandis que d'autres rois de la mer, les Warègues, vont rendre Constantinople tributaire, et fonder l'empire russe. Ces flots de guerriers avaient fait appeler la péninsule la *fabrique du genre humain*¹. Aux temps modernes, quelle gloire pure dans Gustave Wasa, dans Gustave-Adolphe !

¹ L'illustre auteur de l'*Esprit des Lois* n'a pas craint d'appeler la Péninsule scandinave la *fabrique des instruments qui brisent les fers forgés au Midi*.

quelle puissance absolue sous Christine sur tout le nord de l'Europe ! quel éclat militaire sous Charles XII ! Mais à l'est, la Russie, cette grande colonie suédoise, est devenue trop puissante : elle renferme sa métropole antique dans les eaux de la Baltique, la réduit à sa faiblesse insulaire, lui enlevant toute suprématie. L'Angleterre en fait autant à l'ouest, ainsi que la Prusse et l'Autriche au sud. Dès lors la Suède n'a plus d'influence sur les destinées de l'Europe.

La *Scandinavie*, du mot romain *Scandia*, désignait vaguement la Suède et la Norvège, et une partie du Danemark. Dalcécarlie veut dire, *pays des vallées* ; Oëland, *île du foin* ; Vœrmland, *pays chaud* ; Stockholm, *demeure de bois*, parce que cette ville est en partie en bois et sur pilotis, etc. Au moyen âge, la Suède s'appelait aussi *Mannaheim* (demeure des hommes ou héros) ; la mer Baltique s'appela aussi *Austurveg* et mer des Varègues ; les Suédois appellent leur patrie *Svéridge*. Lapon signifie *sorcier*, en langue scandinave. Les *Lapons* se nomment eux-mêmes *Same*, et leur patrie *Same-ednam*. Les Russes les appellent *Lepori*.

A cause de la grande quantité de lacs et de rivières, le climat de la Suède est moins rigoureux que celui de la haute Norvège ; excepté pourtant quand le rigoureux vent nord-est arrive des plaines glacées de la Russie ; alors tout gèle ; les ports s'encombrent de glaces. En 1627 et en 1670 toute la Baltique fut gelée. C'est un fait rare. En hiver les courses en traîneaux sont magnifiques aux environs des grandes villes. La Gothie a une douce température : c'est celle du nord de la France. A Stockholm les plus longs jours sont de dix-huit heures et demie, et les plus courts de cinq heures et demie. C'est à partir de Ofer-Calix que le soleil commence à ne plus quitter l'horizon ¹. L'expression *voir croître l'herbe* semble

¹ Tacite, qui prenait la péninsule pour une île, disait dans sa *Germanie* : « Par delà les Suïones, est une mer dormante et presque immobile, qui, « suivant eux, environne notre globe. Cette opinion est fondée sur ce que « le crépuscule qui suit le coucher du soleil dure jusqu'à son lever, tous « jours assez lumineux pour éclipser les étoiles. La crédulité de ces « peuples va jusqu'à leur faire dire qu'ils entendent le bruit que fait

vraie en Suède, tant la végétation y est rapide. Neuf semaines séparent les semailles des récoltes. Durant ce court intervalle, on fait deux fenaisons; le sol est peu fertile; il n'y en a guère que la 24^e partie qui soit cultivée; cependant on assure qu'on récolte maintenant du blé au delà des besoins. Mais on récolte surtout de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, du lin, du chanvre, des fruits. A Malmo, on parvient encore à faire mûrir quelques raisins, moitié au soleil, moitié dans les serres. Passé Hernosand, les arbres fruitiers disparaissent, mais on trouve d'excellentes fraises et framboises qu'on n'a pu acclimater dans le midi de la Suède. La plus haute montagne des Dofrines est le Schnœhetten (bonnet de neige); il a 2,548 mètres de haut. Multitude de lacs et de marais; le lac *Mélar* a 90 kilom. sur 40, il renferme plus de 1,500 petites îles; le lac *Wener* a 145 kilom. sur 75, et le lac *Weter* 110 sur 30. Les plus grandes rivières sont : le *Daël*, 520 kilom.; l'*Uméa*, 450, et la *Tornéa*, 400. Les marées sont inconnues dans la Baltique; mais les pluies y amènent des crues irrégulières; les courants sont très-dangereux; les eaux sont peu salées. Dans le sud, la Baltique baigne des plaines sablonneuses, des falaises peu élevées; mais les rivages du nord sont hérissés de rochers et d'écueils. La fonte des neiges y jette une masse d'eaux qui se précipitent par un courant rapide dans l'Atlantique. De décembre en avril les glaces empêchent la navigation; les golfes de Bothnie et de Finlande sont gelés d'octobre en mai. La rivière de *Tornéa* forme la belle cataracte de *Jalhaë*. On assure que les côtes de Suède s'élèvent chaque jour et que celles du Groënland s'affaissent : phénomène dû peut-être au mouvement des eaux. Le *Skager-Rack* et le *Cattégat* sont deux bras de mer profonds et dangereux.

Le pays est couvert d'immenses forêts, surtout dans le nord. Les vipères sont communes et souvent redoutables. Des nuées de mouches inondent en été la Bothnie. Les animaux sauvages sont si nombreux qu'en 1850 on a tué 150 ours, 700

« l'astre du jour, en se plongeant dans les flots, et qu'ils voient les dieux
« de la mer, la tête couronnée des rayons lumineux. »

lynx et loups, plus de 3,000 renards, 1,500 martres, loutres et castors, autant d'aigles, de faucons et de hiboux et plus de 1,000 gros poissons appelés *chiens de mer*, que l'on tue à coups de fusil. En général la pêche est considérable. Celles du lac Wéner est très-importante; elle formait autrefois un des revenus des reines scandinaves. Plusieurs lacs ont des îles flottantes dont quelques-unes disparaissent périodiquement. La Laponie renferme un grand nombre de chutes et de cascades d'une grande beauté; c'est pour éviter celle de Trollhalta, qu'on a creusé près de Gothebourg un canal de navigation. Les moutons *mérinos* ont été acclimatés en Suède. On trouve dans les forêts la sylvie à gorge bleue, surnommé le *rossignol de Laponie*. Les chevaux de Landscrona sont les plus estimés; la province de Malmo fournit les plus beaux bestiaux.

On appelle *Chaudières des géants* d'énormes roches creusées sans doute par les eaux; une pierre très-grande en occupe le fond. La campagne d'Hernösand ressemble à un grand jardin, ainsi que celle de Westeras, tant l'agriculture y est belle. Les incendies font d'épouvantables ravages dans les villes bâties en bois; maintenant on bâtit en pierre. On affirme que Gothebourg, la seconde ville du royaume, n'est pas même pavée. L'île Gotland, outre ses richesses pour l'histoire naturelle, renferme de nombreuses ruines de monuments gothiques. C'est près d'Upsal que l'on trouve le vieux Upsal, *Gamla Upsala*, où s'élevait jadis le temple d'Odin et où résidait le souverain pontife; on croit que ce temple a été changé en église. On y voit aussi les anciens tombeaux ou *tumuli* des rois scandinaves; l'un d'eux servait de tribunal suprême du royaume. Plus loin on aperçoit la vaste prairie de *Mora*, où les Scandinaves élisaient leurs rois. Skara, ancienne résidence des rois goths, a conservé d'antiques ruines; Sigtuna possède les débris de ses anciens temples; Westéras, son bois sacré; Arboga, ses tombeaux. Près de Norkeping sont des eaux minérales renommées; les bains de mer sont fréquentés. Il y a quelques juifs en Suède; mais il n'y en pas en Norvège. On voit, dans la petite île de Hven, les ruines du château bâti par Tycho-Brahé, l'illustre astronome. Stockholm est bâtie sans ordre, moitié sur des rochers,

moitié sur des pilotis : c'est un ensemble très-pittoresque dans ce golfe, vrai labyrinthe d'îles, d'écueils, de péninsules déchiquetées, de courants et contre-courants. Le port est vaste et sûr. On admire le palais du roi, si somptueusement meublé ; la riche cathédrale, et l'église surnommée le *Panthéon de la Suède* ; la monnaie, les théâtres, les casernes, les chantiers, etc. Les places sont ornées des statues de *Gustave-Adolphe*, *Gustave Wasa*. Non loin de la capitale se trouve le beau château royal construit sur le modèle de Versailles. Gothebourg a de l'importance comme ville marchande, savante, industrielle, et Upsala comme ville religieuse ; sa cathédrale, la plus vaste de tout le royaume, est riche des tombeaux de beaucoup de grands hommes ; c'est de plus une ville savante. Près de là est le vieux Upsala, avec les tombeaux des anciens rois, et les ruines du temple antique d'Odin. Il y a aussi des ruines des temples de l'odinisme à Sigtuna. Linköping a un riche musée d'antiquités scandinaves. Près de Norrköping sont des eaux minérales très-fréquentées. Les autres villes sont prospères par leurs manufactures, leurs mines, leur activité commerciale. Wisby, belle ville florissante, autrefois la reine de la Baltique, a des antiquités renommées.

MŒURS. RELIGION. Les Lapons ne sont ni aussi laids, ni aussi petits qu'on le croit généralement. Leur taille moyenne est d'un mètre soixante-dix centimètres ; leur teint est basané, à cause des huttes enfumées qu'ils habitent. On assure que dans les montagnes, leurs femmes sont d'une grande blancheur et quelquefois d'une grande beauté. On les accuse de défiance, d'égoïsme, d'avarice, de perfidie : accusation morale aussi exagérée que leur laideur physique. Ils passent pour un des peuples les plus superstitieux de la terre ; les rochers, les lacs, les cascades, les forêts étaient leurs lieux consacrés. Une île du lac Tornéa était le centre de leur culte. Des chats, des chiens, des rennes, des poules étaient les victimes qu'ils offraient au grand *Seite*, chef des mauvais génies ; *Baiwe* était dieu du soleil ; *Saïucas*, l'esprit des cavernes ; *Ayeke* faisait briller dans le ciel son arc aux sept couleurs ; *Toratuross* lançait la foudre ; *Perkal* était le roi des enfers. *Joumalä*, le bon génie, *Rudien-*

Athsie, le père universel, *Radien-Hiedde*, gouvernait en son nom; ce dieu enseigna aux Lapons à monter sur de longs patins, à atteindre les loups et les renards à la course, à naviguer sur les golfes, à manier l'arc, à franchir les cataractes sur leurs barques. Chez les sectateurs de l'odinisme, le culte était sanguinaire; tous les neuf ans, on immolait deux hommes et deux animaux de chaque espèce dans le temple d'Upsal. Odin était adoré par ces rudes guerriers comme le *Père du carnage*, le *Dépopulateur*, l'*Incendiaire*. Quelles idées farouches! Les vierges *Walkyries* versent la bière aux héros dans les crânes des ennemis. Les lâches guerriers sont jetés dans le *Nastrond* (Enfer), dans les palais de l'*Angoisse*, à la table de la *Faim*, dans le lit de la *Maigreur*. Douze dieux, douze déesses formaient la cour céleste d'Odin. Niord était le dieu des tempêtes, etc. On distinguait les *Ases* ou demi-dieux, et les illustres familles gothiques les *Amala* et les *Battes*. Généreux dans leurs victoires, les Goths respectaient les vieillards, les femmes, les enfants, les temples; tandis que les Hérules se montraient féroces, combattaient presque nus, mettaient tout à feu et à sang; devenus vieux ou malades, ils se donnaient la mort dans les festins; leurs veuves s'étranglaient sur le tombeau de leurs époux. Au 16^e siècle, les paysans dalécarliens se servaient encore d'arcs et de flèches. On voit dans les cabinets d'antiquités des sabres de Goths; ils ont près de dix centimètres de large. On distingue en Suède la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Les Suédois se distinguent par de grandes qualités; leur politesse les a fait surnommer les *Français du nord*. Ils ont la pureté des mœurs antiques, la fierté d'un peuple libre, le calme qui résulte du travail et de l'instruction; tel est le fond du caractère suédois. Son amour de la science, ses vertus militaires, ses beaux souvenirs historiques, lui assurent un rang distingué en Europe.

Au IX^e siècle seulement le christianisme fut annoncé à la Suède. Quand saint Anchair arriva, il débarqua à Birka, où l'accueillirent ses premiers prosélytes. Ce premier et beau succès fut compromis. Le zèle imprudent de quelques missionnaires les porta à incendier les anciens temples; des persécutions prove-

quées par ces excès, écartèrent le christianisme dans ces contrées jusqu'au milieu du XII^e siècle; encore les sacrifices païens furent-ils longtemps conservés. Le culte de *Hertha*, déesse de la terre, existait encore au commencement du 15^e siècle. Héritiers de l'influence des anciens pontifes d'Odin, les archevêques d'Upsal le disputèrent bientôt en richesses et en puissance avec les rois. Une foule de monastères s'élevèrent de toutes parts; on distingua surtout celui de Wadstena. Cet excès de puissance amena les luttes contre le pouvoir temporel du clergé, et prépara le grand succès de la réforme religieuse dans le Nord, sous l'influence du génie et de l'épée de Gustave Wasa. Le catholicisme essaya vainement de se rétablir; le luthéranisme est la religion dominante; il y a un archevêque et onze évêques. Les autres religions ont le libre exercice de leur culte.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Chez les Scandinaves, régnait l'amour de la musique, de la poésie, et le luxe des armes. Le christianisme fonda des écoles; celle de Wadstena était la première. L'université d'Upsal fut fondée au 13^e siècle, puis réformée au 15^e; celle de Lund est bien plus récente. Au dernier siècle le savant naturaliste Linné illustra la Suède, comme le chimiste Berzélius et le grand sculpteur Thorwaldsen l'illustrent aujourd'hui. Hernosand a une imprimerie pour la langue laponne; on sait que les Lapons ignorent l'écriture. La célèbre reine Christine hâta en Suède le progrès des lettres et des sciences en y faisant venir Descartes. La bibliothèque d'Upsal possède le fameux *codex argenteus*, ou livre d'argent, qui renferme l'Évangile que l'évêque Ulphilas traduisit pour les Goths dans le 4^e siècle. C'est le plus ancien monument des langues du Nord. L'observatoire est bien monté en instruments; c'est dans le cabinet d'histoire naturelle que se trouve la statue du célèbre Linné, chef-d'œuvre de Thorwaldsen. La bibliothèque de Stockholm possède la bible de Luther, où l'on voit des notes écrites de la main de ce fameux réformateur. On assure qu'à la sacristie de la cathédrale d'Upsal existe encore l'idole du dieu Thor. C'est à Nikoping que l'on parle le suédois le plus pur; c'est un dialecte teutonique, voisin de l'ancien norvégien.

On voit à Tornéa l'obélisque qu'éleva, en 1736 et 1737, Maupertuis, président de la commission des savants français, venus exprès pour faire les expériences propres à déterminer la figure de la terre, en mesurant un degré du méridien terrestre. Stockholm a de beaux établissements littéraires. *Académies, écoles des mines, de navigation, de gravure et de dessin, de médecine*, une riche *bibliothèque*, des *musées*, une *école militaire*, etc. A Gothebourg, il y a une *académie royale des sciences*, une *école de marine*, etc. Il ne faut pas oublier la belle *université* d'Upsal. Falun, la ville des mines de cuivre, a une école des mines; Lund, outre son université, a un jardin botanique; Carlserona a un musée de marine. Chaque ville, suivant son importance, a une bibliothèque, un musée, des écoles, des collections minéralogiques, botaniques, historiques.

COMMERCE. INDUSTRIE. Il paraîtrait que les anciens Lapons travaillaient les métaux, puisque les déesses de l'Asgard ou ciel scandinave, recevaient leurs bijoux des *nains du Finmark*; c'était une tradition chez les habitants des campagnes que, dans les montagnes et les forêts se trouvaient de *bonnes fées*, des nains bienfaisants, riches par leurs ouvrages précieux d'argent et d'or. Aujourd'hui les traîneaux et les barques des Lapons sont encore ornés de sculptures assez remarquables. Il est probable que le commerce et l'industrie étaient faibles avant la *hanse teutonique*; car, lorsque les marchands hanséatiques ne venaient pas en Suède, ce pays manquait de houblon, de drap, de sel, de harengs; de là, le despotisme de ces marchands qui occupaient la moitié de la magistrature en Suède. Wisby fut une des plus importantes villes hanséatiques; elle est bien déchue. Son code maritime servit longtemps de règle aux nations de cette partie de l'Europe. Au moyen-âge les harengs fréquentaient les côtes de la Poméranie; au 14^e siècle, ils vinrent sur la côte de Scanie enrichir la Suède, puis quittèrent la Baltique, et restèrent dans le nord de l'Océan. Les Dofrines sont les montagnes les plus riches de l'Europe en mines de fer et de cuivre; le fer suédois est sans rival dans le monde; ses mines sont exploitées à ciel ouvert, comme des carrières de pierre. Il faudrait plus de vingt siècles pour les

épuiser. Une mine d'or ouverte il y a un siècle produit peu; celles d'argent de Westéras, Stora, Kopparberg, etc., sont assez importantes; ces deux précieux métaux étaient peut-être jadis plus abondants. Le commerce national date de Gustave Wasa, qui sut habilement restreindre les privilèges énormes de la Hanse. L'industrie s'améliore chaque jour. La grande foire d'Upsal remonte aux temps anciens, où les rois rassemblaient leurs peuples pour leur rendre la justice. Les forêts sont une mine inépuisable pour la marine. Gothebourg fait la pêche de la baleine. C'est pendant l'hiver que les Dalécarliens vont porter leurs produits aux marchés de la Norvège; ils s'y rendent par troupes de 400 personnes entonnant des chants joyeux, et montés sur des traîneaux qui traversent avec rapidité les lacs et les plaines glacées. Il y a de très-grandes foires en Suède. On renomme l'orfèvrerie de Stockholm, l'horlogerie de Gothebourg, les vases de porphyre du Stora-Kopparberg. Stockholm a des fabriques d'armes et des fonderies; Norrkœping a les plus belles fabriques de drap; Orebro est un vaste entrepôt de fers; Hernosand et Luleå sont très-commerçantes; Gellivare a ses mines inépuisables. Calmar est très-florissante par son commerce. Motala construit des machines à vapeur, de la coutellerie; il faut joindre aussi les papeteries, les ganteries, les tanneries, les scieries, les corderies, le goudron, l'alun, les marbres, les fourrures.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. En Suède les rois étaient électifs; quand un roi était élu, il montait sur la pierre *Mora* près d'Upsal et jurait de protéger la nation; cette pierre historique sert aujourd'hui de base à la statue d'un roi de Suède. Près du vieux Upsal, parmi les *hogar*, ou tombeau des anciens rois, on distingue celui appelé *Tings-Hog*; c'était le siège du *Disating*, ou tribunal suprême du royaume. L'inviolabilité des tombeaux assurait de l'intégrité des juges. Idée bien remarquable. Le roi *Amund* fut surnommé le *Brûleur* parce qu'il ordonna qu'on brûlerait la maison de celui qui ferait tort à son voisin (XI^e siècle). Saint Eric recueillit toutes les anciennes lois et en fit un code (1153). En 1736, Frédéric publia le premier code national. L'assemblée des États se nomme *Rickdag*; elle se réu-

nit tous les cinq ans; depuis peu de temps les débats en sont publics. Il y a en Suède quatre ordres, de Wasa, des Séraphins, de l'Épée, de l'Étoile polaire.

Le pied suédois est d'environ 297 millimètres; le mille, de 10 kilom. 6884 décimètres¹; la rixdale vaut 5 fr. 76, le ducat d'or 11 fr. 70; il court aussi un papier-monnaie. Les revenus sont de 41 millions; la dette qui, naguère encore, était de plus de 50 millions, a été presque éteinte à force d'économies. L'armée est forte de 53 mille hommes; la milice forme une réserve de 85 mille hommes; la flotte est de 247 vaisseaux; sa station est à Carlserona, ville très-forte. Le port de Stockholm est défendu par les deux forteresses de *Waxholm* et de *Fredericksborg*. Celle de Wanas domine l'entrée du canal de Gotha dans le lac Wetter; c'est un point central de fortifications militaires. Gothebourg a aussi une forteresse qui le protège. Gêlle est la troisième ville marchande du royaume.

La Suède compte 2,800,000 habitants dont : 90,000 à Stockholm, 27,000 à Gothebourg, 12,000 à Carlserona, 4,000 à Upsal, 2,000 à Hernosand. La Suède a 1,550 kilom. du nord au sud; sa moyenne largeur est de 330 kilom.

EXERCICES. — Divers noms de la Suède. Longueur des jour. • Durée de la végétation. Animaux sauvages. Étendue des lacs. Souvenirs historiques. Richesses minérales. Commerce. Monnaies.

Questions à développer : Mythologie laponne. Gustave Wasa et la Réforme. Linné. Thorwaldsen.

¹ Les antiques mesures qu'on retrouve en Suède prouvent que la Scandinavie a été visitée par les peuples les plus anciens pour l'exploitation des mines, dit M. Saigey. On y trouve en effet la *liere romaine*, la *petite mine attique*, la *mine de Tyr*, la *liere grecque d'Alexandrie*, la *liere carloringienne*, etc. Ces valeurs anciennes se cachent sous les noms de : *liere de métal*, *liere des médecins*, *liere des mineurs*, *liere de cuivre brut*, *liere de fer brut*, etc. L'unité de surface, ou *tunneland*, rappelle l'hérédie romaine valant 50 ares. Le pied suédois est égal au pied romain, à deux millimètres près; le *fjendingar* vaut 18,052 litres, c'est l'amphore asiatique.

CHAPITRE VI.

RUSSIE.

Entre la Baltique, les Karpathes, la mer Noire, l'Onral, la mer Glaciale et l'extrémité orientale des Dofrines, s'étend une immense plaine de plus de cinq cent mille myriamètres carrés, sillonnée çà et là de quelques hauteurs, couverte de forêts sans fin, de steppes sans limites, renfermant les plus vastes lacs, les plus profonds marais, les plus grands fleuves de l'Europe. Cette vaste plaine est une; rien ne la fractionne; quiconque en possède une partie, est forcé de conquérir le reste, s'il veut être sûr de son domaine. De plus, la conquête, pour être assurée, devra partir des contrées où naissent les grands fleuves. De ce centre, le vainqueur descendra rapidement à tous les points de l'horizon : au nord par la Dwina, à l'est par le Volga, au sud par le Don et le Dnieper, à l'ouest par les petits fleuves qui se jettent dans les golfes de la Baltique. Toute conquête qui s'appuierait sur les côtes borbenses, molles et marécageuses de la Baltique, se bornerait à défendre les rivages de cette mer qui ouvre l'Europe du nord; se restreindre dans les solitudes froides, stériles et sauvages du nord, c'est se condamner à la vie pauvre et dure du Lapon et du Samoïède, sans civilisation, sans avenir; borner ses conquêtes aux plaines humides baignées par la Vistule, aux fangeuses forêts inondées par le Niémen et la Bérézina, puis s'étendre vaguement dans les vastes plaines du Don, c'est fonder la puissance des Goths, que le premier choc des Nomades renversa. Quant aux solitudes du sud et de l'est, elles furent toujours tributaires des peuples maîtres du haut des fleuves, dont elles reçoivent les embouchures. Ces vastes plaines, sans appui, sans défense, n'ont jamais été qu'un passage des nations sous les pas multipliés desquelles ont disparu les forêts antiques : vastes solitudes humides ou desséchées, tantôt balayées par

les vents du sud, tantôt par ceux du nord. Quelquefois les Nomades du sud ont commandé aux peuples maîtres de la source des grands fleuves; mais cette domination ne dura point, elle manquait de base. — L'empire russe, aujourd'hui réalisé, commença avec les *rois de la mer* de la Scandinavie: le Northman, le Warègue Rurick vient se fixer à Novgorod: position vraie, pleine d'avenir. Il est à deux pas de la Baltique, d'où il peut descendre vers l'Europe; il touche aux lacs du nord qui lui assurent la mer Glaciale; il est aux sources du Volga, qui le mènera en Asie; enfin sous ses pieds est le Borysthène d'où sa barque descendra toute seule jusque sous les murs de Constantinople. Dès lors l'empire est fondé. Le Warègue se rendra maître peu à peu des cités sur les grands fleuves, comme Kief; la courte et orageuse Néva, la bourbeuse et herbeuse Duna, le marécageux Nièmen, lui apporteront de la mère-patrie des secours avec lesquels il ira tout d'abord rendre tributaires les empereurs de Byzance. Sans doute il faudra subir quelquefois les insultes des nations qui passent et vont à l'ouest; il faudra beaucoup souffrir sous le joug mongol: mais cela ne peut durer. Il est si difficile de remonter les grands fleuves, surtout quand le vent du nord souffle: quelle joie au contraire de les descendre, poussé par ce même vent, vers des contrées plus douces! Moseou, la ville sainte, était fondée: elle avait été délivrée du joug étranger; tout avait été humilié, brisé; tout va se relever, grandir et vaincre. La famille germanique est maîtresse de tous les rivages de la Baltique; on les lui prendra, en lui laissant quelques privilèges pour l'apaiser. Les sauvages paisibles du nord seront soumis, ainsi que leurs marécages glacés et leurs forêts: on les leur laissera moyennant un tribut de pelleteries. A l'ouest les populations slaves de Lithuanie et de Pologne mettront la Russie en danger; elle s'en vengera en les écrasant: ce sera une guerre à mort. Vers le sud, les Nomades se soumettront sous le titre d'alliés, d'amis de l'empire, jusqu'à ce qu'on atteigne les Ourals, le Caucase, la mer Noire, le Danube et les faibles Krapacks. Voilà la Russie telle que l'a faite la nature: elle devait réussir dans sa lutte contre la glorieuse et infortunée Pologne,

qui s'était reposée avant d'avoir su se donner des frontières. Mais la Russie ne se contente point de ces vastes limites : elle veut dominer le monde ; c'est là qu'est le danger. Elle a franchi les Ourals, et, longeant toute l'Asie, elle est entrée en Amérique : elle a dépassé l'indomptable Caucase, et a arraché quelques lambeaux à la Perse : elle a épuisé la Turquie et veut Constantinople : « *Les Dardanelles*, disait Alexandre, *c'est la clef de notre maison.* » Al'onest, l'ancêtre de l'héroïque Pologne, la seule barrière de l'Europe civilisée contre les menaces russes, a laissé ouvert à la Russie ce grand chemin, par la Prusse, du Niémen aux rives du Rhin. « *Alors*, dit Michelet, « *on s'aperçut pour la première fois que la Russie, cette Asie européenne, pouvait, par-dessus l'Allemagne, étendre ses longs bras jusqu'à la France.* » Napoléon voulut briser ou au moins plier à son joug cette puissance formidable. Le sublime insensé ! il ne connaissait pas les fanges et les fleuves du nord glacé comme il savait les Alpes et le bassin tempéré du Pô, ce premier et immortel théâtre de sa gloire. Il lance ses invincibles légions ; elles franchissent les marécageuses et impraticables rives du Niémen ; elles touchent à la Moscowa ; elles touchent à la source des grands fleuves. La Russie se sent blessée au cœur : la terreur, l'épouvante l'inspirent du plus sauvage enthousiasme : elle brûle la *mère de la Russie*, la *cité sainte*, la *vénérable Moscou*. « Oh ! les barbares » ! s'écria Napoléon, à la vue du Kremlin en feu. Quels désastres s'ensuivirent ! Bérézina ! Studziauka ! ! vous avez enseveli nos légions dans vos fangeuses plaines, sur vos hords marécageux ! Le vent du nord avait vaincu nos soldats ! *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses ordres ! !* Pieuses paroles que l'antiquité semble nous avoir transmises pour nos héros. « La Russie ne peut donc être conquise, dit un géographe déjà cité : cet empire est si large qu'il n'a pas de flancs, et si profond qu'il n'a pas de fin : ce n'est que par sa partie septentrionale qu'il peut être attaqué, et alors il se replie dans ses glaces inaccessibles où il trouve encore du fer et des soldats. » Unissez-vous donc, ô France ! ô Angleterre ! vos légions, vos vaisseaux seront le salut du monde civilisé.

Jusqu'à Pierre le Grand, la Russie était mieux connue en Europe sous le nom dédaigné de *Moscovie*. Pologne signifie *pays de plaines*; Batcheseraï, *palais des jardins*; Arkhangel, ville de Michel Archange; Ourals et Poyas, *ceinture*; Pétersbourg, *ville de Pierre*; Spitzberg, *montagne pointue*; Nouvelle-Zemble, *terre neuve*; Ukraine, *pays limitrophe*; Kief, *ville des montagnes*, etc.

Comme aucune montagne n'arrête les vents glacés du Nord, la vaste plaine de la Russie a un climat très-froid. La température est affreuse à la Nouvelle-Zemble : de novembre en février règnent d'effroyables tempêtes de neige. A Kolâ tout gèle, même l'alcool, durant un hiver de plus de neuf mois. A Saint-Pétersbourg la Néva gèle en octobre jusque fin mars et même avril. La terre y est gelée constamment à une si grande profondeur qu'on se sert de blocs de glace pour fondements d'édifices; car la glace est très-dure. On a construit à Saint-Pétersbourg, dans une fête, un vaste palais de glace, et des canons en glace ont salué de leurs salves ces brillantes constructions. A Kazan, le thermomètre descend jusqu'à 40 degrés : il y a alors impossibilité de sortir de chez soi. L'été y est brûlant. Le Volga est gelé durant tout l'hiver; il sert de grande route ¹. La mer d'Azof reste gelée pendant plusieurs mois; elle est pourtant à la même latitude que Venise. En été les chaleurs sont souvent excessives à cause de la longueur des jours. C'est ce que ne croyaient pas les Romains, qui supposaient cette contrée éternellement couverte de frimas. En Crimée les plus longs ne sont que de quinze heures et demie; mais à Moseou ils dépassent déjà dix-sept heures; dix-huit heures à Saint-Pétersbourg ²; deux mois à Kola, et quatre

¹ Dans les gorges de l'Oural, la neige tombe toute l'année : il n'y pleut jamais. Les affreuses tempêtes de neige, appelées *bourans*, y durent d'un à trois jours. Les troupeaux des Kirghis souffrent surtout de ces horribles tempêtes. En 1827, tous les troupeaux de la horde intérieure entre le sud de l'Oural et du Volga furent chassés par un bouran vers Saratov. On vit périr alors 280,500 chevaux, 50,400 bêtes à cornes, 40,000 chameaux et plus d'un million de brebis. C'est M. de Humboldt qui l'assure.

² En décembre et en janvier, le soleil ne se montre que vers onze heures, tout rouge et caché par les brouillards; et, à deux heures, on al-

mois au Spitzberg. Le port d'Arkhangel n'est libre de glace que pendant trois mois de l'année. La mer Blanche est très-orageuse. Le climat est tempéré dans les contrées du Sud. Le climat de la Pologne est un peu humide, à cause des rivières, des lacs et des marais; le vent mouillé d'ouest y domine. Il fait aussi froid à Warsovie qu'à Stockholm.

Jusqu'à la latitude de Moscou, la Russie du sud est couverte d'une couche d'*humus* ou terre végétale d'un mètre et demi d'épaisseur : elle n'a pas besoin d'engrais : pareil phénomène minéral ne se retrouve que dans la vallée du Gange (Asie). Cet *humus* noir fait la richesse de la Volhynie, pays dénué d'arbres. La plupart des provinces sont couvertes d'immenses forêts¹ qui fournissent de la résine, du goudron, des bois de construction magnifiques. Aux sources de la Narew, et sur les frontières de la Lithuanie sont les restes d'une forêt vierge : c'est celle de *Bialowicza*. Elle renferme des pins, des sapins, des chênes qui montent jusqu'à 50 mètres. Jamais la hache du bûcheron n'a pénétré dans l'intérieur de ce désert boisé ; la foule des troncs d'arbres tombés pêle-mêle les uns sur les autres, la rendent entièrement impraticable. L'ours, le loup, le lynx, le renard, etc., s'y trouvent par milliers. L'hermine, la martre, etc., donnent des fourrures en abondance et du plus grand prix. Les loutres et les phoques abondent sur les côtes ; il y a des élans, des bisons, ou aurochs, en Lithuanie et en Mazovie. Le Spitzberg est la patrie de l'ours blanc et du renard bleu ; ils y arrivent sur la glace par des chemins inconnus. On a transporté en Laponie des bestiaux. Les bœufs sont devenus blancs : les vaches ont perdu leurs cornes. On se fait à peine une idée de l'innombrable multitude de corbeaux, pigeons, perdrix, caillies, cigognes, grues, etc., de la Russie méridionale. Le nord de la Crimée est une vaste plaine sablonneuse et malsaine : là sont des pâturages ; mais, au sud, la ré-

tume les lampes. En juin et juillet, il n'y a pas de nuit. Le soleil ne reste que quelques heures sous l'horizon : le crépuscule et l'aurore se confondent.

¹ La forêt de Volkonski (Tyer), où le Volga prend sa source, est la plus vaste d'Europe.

gion est montagneuse : on est à l'abri des vents du nord. La température est délicieuse : on se croirait aux îles d'Hyères. Georgiewsk est la patrie des faisans ; le chamcau parcourt les rivages de la mer Noire et de la mer Caspienne. Les caehalots, les ploques, les requins, etc., abondent sur les côtes de la Nouvelle-Zemble¹ ; tandis que les rennes, les renards bleus, les hermines, les ours blancs parcourent les plaines glacées de ce pays presque sans végétation. La mer Glaciale, étant très-agitée par les courants, n'a pas toujours de vastes champs de glaces. Le golfe appelé *mer Blanche* est agité par de grandes tempêtes ; ses rivages sont bordés d'écueils. En été, les bords du Volga débordé sont inondés de nuées de moustiques insupportables. Le débordement a lieu en mai et en juin : c'est comme la vallée du Nil.

La Bessarabie produit les pêches et les abricots les plus beaux d'Europe. Les pommes de Wladimir et de Moscou sont transparentes : on en voit qui pèsent deux kilogrammes. Voronège possède des forêts entières de pruniers ; Wladimir des forêts de cerisiers ; d'autres villes ont des forêts de noisetiers. Ce sont les Tartares qui ont planté ces immenses vergers, tous fruits d'Asie, supérieurs à ceux d'Europe. Les jardiniers de Rostov sont les plus habiles que l'on connaisse. Les raisins d'Astrakan sont délicieux. Les vignes des Cosaques du Don donnent un vin appelé *Bourgogne de Russie*. La vigne est bien cultivée en Crimée ; on y a réuni les meilleurs plants de France, d'Espagne et d'Asie. A l'embouchure de la Vistule se trouvent les îles *Verder*, connues par leur fertilité. Les premiers colons allemands de 1288 les ont protégées par des digues contre la mer. On vante les beaux pâturages, les belles moissons et les belles forêts du Dniester moyen. Le Dniéper coule sur un lit de granit et d'argile, tantôt à travers des collines boisées, tantôt à travers des steppes stériles, des plaines marécageuses. La végétation dans le Caucase est admirable. Les Persans appellent le pays de Derbent le *paradis des roses*.

¹ La Nouvelle-Zemble a dans ses affreuses solitudes de glaces le volcan le plus septentrional du globe.

Il ne faut pas oublier les blés si renommés de toute la Russie méridionale, les lins magnifiques de la Courlande et de la Livonie; l'incomparable fertilité de l'Ukraine en céréales, la rhubarbe et les plantes médicinales qui croissent vers la Caspienne et l'entrée en Asie. Les seules provinces peuplées, riches et fertiles, sont celles de l'ouest et du sud. Passé Moscou et le Volga, les villes et les villages deviennent rares; l'agriculture disparaît; le reste n'est que forêts et steppes immenses. Entre l'Oural et le Volga s'étend la steppe de Samara, dont la partie du sud est couverte de prairies et de marais, et le nord présente des terres arables, boisées et ondulées de collines qui s'étendent jusque vers l'Altaï en Asie.

En Russie, les rivières sont presque toutes navigables dès leur origine, par le peu de chute qu'elles ont, coulant sur des terrains d'alluvion qui permettent d'établir facilement des canaux. Ordinairement une des rives est haute; l'autre borde de vastes prairies.

On trouve en Finlande, comme en Scandinavie, ces excavations circulaires appelées *chaudières des géants*. Cette province renferme aussi de magnifiques cataractes; la plus belle est celle de la Kémi en Laponie: on l'a surnommée la *chute du ciel*. Depuis Kichnew jusqu'en Crimée s'étend une vieille muraille que les traditions populaires attribuent aux *génies*: l'histoire la dit des Romains. C'est à partir d'Iékaterinoslaf que commencent les douze cataractes du Dniéper, sur une longueur de 70 kilomètres. Elles servaient de refuge aux Cosaques Zaporogues, dont l'assemblée ou *setcha* occupait une île du fleuve. Dans l'Esthonie et l'île d'OEsel on voit des *murs cyclopéens* de dix mètres de haut et de cinq d'épaisseur, construits d'énormes blocs de granit: quelques-uns forment un espace circulaire de plus de trente mètres de diamètre. On en voit aussi en Crimée. Le but et l'époque de ces gigantesques constructions sont inconnus. L'archipel d'Abo est une réunion d'innombrables rochers de toutes formes: labyrinthe redoutable aux marins. Partout sur le sol russe on découvre des ossements énormes de tigres, rhinocéros, éléphants, etc., dont les races ont disparu. Une espèce de rossignol est si

nombreuse dans les environs de la mer Blanche, qu'elle a donné son nom aux îles Solovetzkoï, ou *îles aux rossignols*. Un célèbre couvent est bâti dans la principale de ces îles. La pêche des vaches marines de la Nouvelle-Zemble enrichit les armateurs d'Arkhangel. La pêche est très-productive dans le lac Ladoga, le plus grand de l'Europe; les tempêtes y sont fréquentes et la navigation périlleuse. Les navires baleiniers visitent l'île de Jean Mayen, hollandais, qui la découvrit en 1611. Il y a un volcan et d'énormes amas de glaces. Les marais de Pinsk et de Pripetz ont 500 kilomètres de long, sur 200 de large. Ce sont les marais de *Rokitno*, praticables seulement quand ils sont gelés, impénétrable barrière en été. C'est un des boulevards de la Lithuanie, de la Russie et de la Pologne. La mer Caspienne a les eaux les plus salées et les plus amères connues, à cause des nombreuses sources de naphte qui jaillissent dans son sein et sur ses bords. Ce lac, le plus grand du globe, a 5,280 myriamètres carrés. Les uns placent son niveau à 41 mètres, les autres à 100 mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. Elle n'a pas de marées; mais elle est orangeuse, peu profonde; ses ports sont médiocres. Bakou est la station de la flottille russe. Dans le Caucase, le mont Elbronz a plus de 5,600 mètres d'élévation: quelques parties de cette vaste chaîne sont couvertes de sombres forêts de hêtres, d'autres de neiges perpétuelles, d'autres d'immenses glaciers. Le Caucase est composé de trois lignes de montagnes, fractionnées en bras nombreux par des vallées si profondes et si étroites, qu'elles rendent les communications presque impossibles: ces gorges font de chaque plateau un pays indépendant, protégé par les nombreux torrents qui descendent des hautes vallées. Les attaques du dehors trouvent donc dans la nature de ces lieux des obstacles presque insurmontables: c'est ce qui rend la lutte des Russes si difficile ¹.

¹ Les habitants de la fertile Circassie sont remarquables par leur beauté, leur vigueur, leur amour de l'indépendance; ils opposent au joug russe une indomptable résistance. La Russie les entoure de ses troupes d'élite qu'elle ménage; elle jette contre cette épaisse muraille granitique du Caucase, et dans ses steppes et ses marais, le hideux kalmouk,

On a retrouvé à Izbork le tombeau du célèbre Warègue *Truvor*, frère de Rurick. Entre le Dniéper et l'Oural on rencontre une multitude de *kourgans*, tombeaux tartares où l'on retrouve des idoles. Près de Kertch, entre autres antiquités, a été découvert le tombeau de *Mithridate*. Non loin est un siège taillé dans le roc sur un rocher qui domine la mer ; on l'appelle trône de *Mithridate*. Azof était l'*Asgard*, la ville des héros des slaves, et l'*Alfheim* des Germains. Sous les khans tartares, la Crimée était couverte de villes florissantes. Au moyen âge, Théodosia était si commerçante que les Génois l'appelaient la *petite Constantinople*. Une grande partie de la population s'est retirée devant les Russes : on la remplace tous les jours par des colonies allemandes. Saint-Petersbourg se distingue par la magnificence de ses édifices. C'est une des plus belles capitales de l'Europe : le pont d'Isaac, la bourse, les phares, la formidable forteresse, l'amirauté, les palais des tsars, les sommets de la cathédrale de Kazan, le dôme doré de l'église Saint-Isaac : tout cela est admirable dans cette ville d'hier, qui n'a pas de ruines, pas de traditions, pas de souvenirs. Il y a un siècle à peine, ce n'était que des dunes glacées, des îles marécageuses que le terrible vent d'ouest recouvrait des eaux furieuses de la Néva. Cette ville, qui a des masses de glace pour fondements, s'est élevée comme une merveille à la parole rude et puissante de Pierre le Grand, ce vainqueur de la nature, dont la statue équestre semble encore commander à l'empire, sur son énorme rocher brut de Finlande, sur la place d'Isaac. Il faut citer, parmi les magnifiques rues, celle dite *Perspective de Nevski*. L'église d'Isaac est un des plus beaux temples chrétiens, avec sa coupole dorée. C'est dans l'église de Kazan, faite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, que sont les drapeaux français recueillis sur la neige, en 1812 : on y voit aussi le bâton du maréchal Davoust : douloureux souvenirs. Le palais de l'*Ermitage*, bâti par Catherine II, est d'une incomparable richesse. Les autres palais sont aussi ma-

le baschkir et le kirghis, affreux cavaliers armés de carquois, et surtout l'intrépide cavalerie cosaque, qu'elle a échelonnée partout.

gnifiques, ainsi que les somptueuses habitations de la grande aristocratie russe. Il faut rappeler la belle flèche dorée de l'*Amirauté*, les théâtres, la grande statue de *Souwarof*, la sépulture impériale à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, les académies, les écoles savantes. Les environs de Saint-Petersbourg sont environnés de résidences impériales. Il faut citer les magnifiques serres chaudes, où les plus belles plantes exotiques sont précieusement conservées malgré la rigueur du climat. Dans l'un des palais impériaux, une salle est toute recouverte de *lapis lazuli*, et une autre d'*ambre jaune*. On admire aussi la *colonne d'Alexandre*, formée d'une seule pierre de 50 mètres de haut; c'est le plus grand monolithe connu. On admire aussi les beaux quais de la Nèva; les débordements de cette rivière causent souvent de grands désastres. Vingt inondations ont déjà eu lieu : celle du 7 novembre 1824 fut terrible : on eut que c'en était fait de Saint-Petersbourg.

Moscou, la *ville sainte*, la *cité aux blanches murailles*, la *mère de la Russie*, présente ses toits verts, ses vastes jardins, ses mille clochers, ses dômes nombreux et aux formes bizarres; là, l'Europe et l'Asie sont en présence. Pourtant ce berceau de leur puissance, ce sanctuaire, les Russes ont osé le brûler, poussés par la terreur de l'armée française. Maintenant, la cité est sortie de ses ruines. On admire le Kremlin, l'ancienne demeure des tzars, avec son palais, ses monastères, ses églises; sur la place Rouge, on voit le monument national élevé au célèbre boucher Minime et au noble Pojarski. On trouve au Kremlin les bottes de Pierre I^{er} et la chaise sur laquelle on portait Charles XII à la bataille de Poltava. Les églises, les palais sont d'une grande richesse. Moscou est resté le centre de la grande noblesse russe. Non loin de cette antique capitale est le couvent de la Trinité, le plus riche de l'empire. C'est à l'arsenal de Moscou que se trouvent les 365 pièces de canons abandonnées par les Français dans leur retraite désastreuse. On y voit aussi l'énorme canon fondu au seizième siècle par ordre du czar Ivanowitch : il pèse près de 40,000 kil. Près de la cathédrale du Kremlin ou palais des tzars, est encore à demi enterrée la fameuse cloche *Anna Ivanovna*, du poids de

163,720 kil. Tver est une des plus belles villes de l'empire ; elle a de riches établissements. Kief, l'antique capitale, le vieux Panthéon de la Russie, a sa belle cathédrale de Sainte-Sophie, si riche, surnommée la *Lavra* ; tout bon Russe doit y aller en pèlerinage, au moins une fois. Le monastère de Petcherskoïe tient à cette cathédrale : il est célèbre par ses richesses et ses catacombes où l'on conserve onze corps de martyrs. Non loin de Kief est la résidence somptueuse des comtes Potocki. La magnifique ville d'Odessa a remplacé un petit village tartare : admirable création de Catherine II et du duc de Richelieu, dont la statue domine la merveilleuse cité qu'il a élevée au milieu d'un pays sauvage, maintenant fécondé. Dans les environs de Sébastopol sont les ruines de *Chersonesus* ; on voit la place du fameux temple de Diane de Tauride. Dans les villes le long de la mer Noire, on trouve de nombreuses ruines antiques des colonies grecques. On voit près de Théodosia des constructions cyclopéennes. Kertch est riche en médailles, vases, sculptures, etc. Phanagorie a encore sa belle et vaste *Naumachie* toute pavée en pierres de taille. Wilna, antique capitale de Lithuanie, a sa cathédrale de Saint-Stanislas ; elle a remplacé, en 1587, le temple, célèbre chez les Slaves, de *Perkunos*, le Jupiter lithuanien ; on y voit la chapelle de Saint-Casimir, dont le cereneil est en argent. La ville est dominée par une formidable citadelle russe. Il faut citer les palais des grandes familles *Pac*, *Oginski*, *Radziwill*, le château royal des *Jagellons*. La halte que Napoléon fit pendant quinze jours à Wilna, en 1812, fut la cause de ses désastres ; au retour, les débris de la grande armée y périrent de faim et de misère. Ce fut à Valontina que Ney battit le général russe Barclay de Tolly, Davoust à Mohilev, Napoléon à Smolensk (17 août) : gloire d'un jour qui cachait d'irréparables désastres. Au milieu d'une plaine sablonneuse s'élève la triste Varsovie et Praga, son beau faubourg ; ses places, ses rues, ses beaux édifices, les palais impériaux et les palais des grandes familles polonaises, en font une ville remarquable. La statue équestre de Sobieski orne une place ; il y a de belles promenades. On voit dans les environs de somptueux châteaux.

Varsovie est une ville d'un très-bel aspect : mais ses nombreux palais sont entremêlés de maisons chétives. Non loin est Wola, petit village où se faisait l'élection des rois en plein air. La plupart des rues et des routes en Russie sont pavées en bois. Il faut pourtant citer la magnifique chaussée de Moscou à Saint-Petersbourg, et celles qui sont commencées partout, à Kief, à Kazan, à Odessa, etc. On voit déjà des chemins de fer.

MOEURS. RELIGION. Les Seythes étaient sédentaires ou nomades. La demeure du chef, chez les sédentaires, était souvent la seule bâtie en briques; les autres n'étaient que des cabanes d'osier. Chez eux l'agriculture était en honneur. Les nomades vivaient de leurs troupeaux et de leur chasse. Les *Agathyrses* avaient leurs demeures sur des chariots; leurs chefs ornaient d'or leurs habits et se peignaient le corps en bleu. Les *Gétons* avaient des villes, cultivaient la terre, se découpaient les joues, se faisaient des vêtements de la peau des ennemis vaincus. Les beaux *Alains* erraient sur leurs chariots d'écorce dans leurs solitudes au pied du Caucase. Ils arrachaient la tête de l'ennemi abattu, et enparaçonnaient leurs chevaux de la peau de son corps. Chez les *Sarmates* des femmes allaient au combat avec la hache à deux tranchants. « Les Sarmates, dit Tacite, sont toujours à cheval ou dans leurs chariots. Les Finnois, farouches et pauvres à faire horreur, n'ont ni armes, ni chevaux, ni maisons; des peaux de bêtes pour vêtements; la terre pour lit et souvent l'herbe pour pâture. Toute leur espérance est dans leurs flèches qu'ils arment d'os pointus, parce qu'ils n'ont pas de fer. La chasse les nourrit; les femmes y vont avec les hommes et partagent la proie. » Les Samoièdes, dont le nom signifie *anthropophages*, sont pourtant un peuple paisible; il y en a qui ont six pieds. Ils boivent chaud le sang de rennes, pour se préserver du scorbut. Les longues épées, le casque, l'arc, la flèche, le javelot, les chevaux bardés de fer, étaient connus des peuples seythes. Les habitants de la Permie et du royaume de Kazan se revêtaient d'hermines, de drap d'or, orné de pierres précieuses. Quand les Goths parurent sur le sol romain, on fut forcé d'admirer leur beauté, leur parure, leurs pré-

ieux tissus, leurs riches tapis. Attila était renommé par sa sagesse au conseil, sa bonté pour les suppliants. Aussi simple que grand, ce barbare, homme de génie, surnommé le *fléau de Dieu*, couvrait sa table de plats de bois, laissant les vases d'argent et d'or à ses compagnons d'armes. Cerea, sultane d'Attila, recevait les ambassadeurs des peuples, couchée sur un riche divan, environnée de ses femmes qui brodaient assises sur des tapis : elle envoya de riches présents aux ambassadeurs romains. Quand Attila mourut, son corps fut exposé entre deux longues files de tentes de soie; des cavaliers exécutèrent des tournois, chantant la gloire du héros tartare. Le corps fut enfermé dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer; de riches armures, des casques ornés de pierres précieuses, des drapeaux enlevés aux ennemis couvrirent sa tombe. Ce luxe des peuples barbares se retrouve chez les Tartares du moyen âge; les *kans de la horde d'or* étalaient une grande magnificence. Aujourd'hui même les chefs cosaques ont une vie somptueuse. Mais rien n'égale le grandiose des opulentes maisons russes et polonaises : leurs palais, leurs *villas* sont enrichis de musées, de bibliothèques, de tout ce qui annonce un luxe fastueux. La cour de Saint-Petersbourg est aussi brillante que les cours de l'Orient. Les palais des tzars le disputent de magnificence aux plus belles résidences royales de l'Europe. La civilisation russe est très-inégale : elle dépend des pays, des latitudes, des positions diverses, etc. Ce qui peut donner une idée de la primitive civilisation des *Finnois*, c'est que leur langue n'avait pas les mots *roi, prince, ville, marchés, route*, etc. Ils les ont empruntés aux Suédois, leurs vainqueurs.

Les statues des dieux de Pernie portaient une couronne d'or ornée de pierreries, et beaucoup d'ornements précieux qui attirèrent les pirates scandinaves. Les Alains révéraient une épée nue fichée en terre. Les Huns, comme les Turcs, croyaient à la fatalité : les Goths étaient dévoués au culte guerrier d'Odin. Ils avaient aussi leurs *Ases* ou demi-dieux. D'autres peuples se livraient à la magie dans la profondeur des forêts. Chez les Finlandais *Rawa* était l'Être suprême; son fils *Wainomoinen* avait inventé la lyre, construit le premier vaisseau et civilisé

les hommes. *Tapio* protégeait les troupeaux et les abeilles; le géant *Hysis* domptait les loups et les ours, etc. On offrait des sacrifices à ces divinités sur le bord des lacs, des forêts, des cataractes. A Wilna on adorait *Perkunos*, le Jupiter de la Lithuanie : son temple devint plus tard l'église Saint-Stanislas. *Znitsch*, dieu de la vie, était adoré à Novgorod. Kief était le Panthéon des divinités slaves. On immolait des taureaux à *Péroun*, dieu du tonnerre; *Dziat* était le génie protecteur des enfants; *Korscha* veillait sur le houblon; *Koupalo* sur les fruits; *Folos* sur les troupeaux; *Vaigantho* sur le chanvre et le lin. *Pogoda*, couronné de fleurs, était le dieu du printemps. *Zémorgla* le dieu de l'hiver; son haleine était de glace, ses vêtements de verglas, son manteau de neige brodé de petite gelée, une couronne de grêle ornait sa tête couverte de frimas. Les nymphes *Rousalky* habitaient les fleuves sacrés, tels que le Dniéper, le Boug, etc. Les *leskies* peuplaient les forêts et les montagnes saintes. Les serpents étaient vénérés comme les génies familiers des maisons.

Dès les premiers siècles du christianisme, l'Évangile fut annoncé dans le midi de la Russie. Les Goths avaient des évêques avant d'entrer sur le sol romain : leur évêque Ulphilas est connu. Les invasions anéantirent tout christianisme dans l'ancienne Sarmatie, et ce ne fut que vers la fin du neuvième siècle que le christianisme parut à Kiev par l'entremise des Grecs de Constantinople. Sviatoslav I se fait baptiser à Constantinople (957). Wladimir le Grand, gendre de l'empereur grec Romain II, embrassa ouvertement le christianisme (990). Au neuvième siècle, saint Cyrille avait été l'apôtre des Bulgares; il évangélisa aussi les Slaves. La Pologne fut évangélisée par des missionnaires italiens : voilà pourquoi elle est catholique, tandis que la Russie est grecque.

Dans le courant du onzième siècle le paganisme se releva en Russie et en Pologne par une réaction qui dura peu. Casimir (1034) ramena le christianisme en Pologne, et Jaroslav I en Russie. Ce fut seulement vers la fin du quatorzième siècle que la Lithuanie embrassa le christianisme quand les Jagellons montèrent sur le trône de Pologne. Vers le même temps saint Étienne

fut l'apôtre des Permiens ; la première église de Kola fut fondée en 1555. Lors de la réforme religieuse, la Russie étant de l'église grecque, n'éprouva aucune de ces violentes secousses politiques qui bouleversèrent l'Église romaine. La Lithuanie et la Pologne furent en proie à toutes les dissensions des guerres religieuses ; la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, évangélisées par la Suède et le Danemark, embrassèrent la réforme. En général, les Tartares professent l'islamisme : les Cosaques sont de l'église grecque. Un grand nombre de Lapons et de Samoïèdes, quoique évangélisés, se livrent encore à l'idolâtrie. Les juifs sont très-nombreux en Pologne. L'Église russe avait longtemps regardé l'Église de Constantinople comme sa métropole, et pour son chef spirituel le patriarche de cette église : mais bientôt la Russie eut ses patriarches : l'un à Kiev, l'autre d'abord à Novgorod, passa à Moscou, devint la seconde personne de l'empire et même balança le pouvoir du tzar. Pour échapper à cette redoutable rivalité, Pierre le Grand remplaça le patriarchat par le *saint synode* (1721), conseil composé d'ecclésiastiques et de laïcs, qui préside à toutes les affaires religieuses, sous l'inspection d'un grand procureur représentant l'empereur. Ainsi chef du synode, le tzar est chef de la religion de l'État. Les prêtres russes peuvent se marier; s'ils deviennent veufs, ils entrent dans un couvent, et c'est parmi eux qu'on choisit les évêques. Les couvents sont très-nombreux. Il faut citer le célèbre pèlerinage de Tikhvine, près de Novgorod : une image miraculeuse de la Vierge y attire la foule de toutes les parties de l'empire. La maison des Enfants trouvés à Moscou est, dans son genre, la plus belle et la plus vaste d'Europe. Il y a en Pologne une grande quantité de juifs. Il n'y en a point en Russie ¹ ; mais on veut interner ceux de la frontière polonaise.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Ce que les Seythies, les Sarmates, etc., possédaient de choses d'art, venait de la Grèce, et plus encore d'Asie, surtout les riches costumes. Outre le

¹ Le caractère distinctif du Russe est la finesse, qui va jusqu'à la ruse. Quand on agita la question d'admettre les juifs dans l'empire, le tzar Pierre le Grand refusa, tout en ajoutant : *Je ne les crains pas; le dernier de mes paysans est bon pour deux juifs.* On peut pourtant en douter.

célèbre philosophe Anacharsis, qui vivait au sixième siècle, avant J.-C., il faut encore citer le philosophe Bion, né à Olbia près du Borysthène, au troisième siècle. Le monument littéraire le plus ancien des bords du Dniéper, ce sont les évangiles que l'évêque Ulphilas traduisit pour les Goths en langue tentonique. Avec le christianisme les Grecs apportèrent aux Slaves les arts et les sciences, ainsi que leur alphabet grec. Au onzième siècle Jaroslav publia les lois appelées *rouskaïa prava* dont on possède l'original à Novgorod. Cette ville avait une école de langue slave; à Smolensk on enseigna le grec et le latin; une bibliothèque fut fondée à Wladimir. L'ordre des bénédictins fut introduit en Pologne dès 1008. A la fin du onzième siècle le moine Nestor écrivit ses précieuses annales. Dans le treizième siècle vécut le chroniqueur Jean de Novgorod. Constantin, grand duc de Wladimir, écrivit l'histoire russe (1216). L'invasion désastreuse des Mongols arrêta cet essor. Gengiskan et Tamerlan avaient soin, dans leurs conquêtes, de faire enlever partout les mineurs; les ouvriers habiles, les hommes savants, et les comblaient d'honneurs en Asie. A cette époque les Lettoniens des côtes de la Baltique connaissaient si peu les constructions en pierre, qu'ils eurent pouvoir renverser avec des cordes un fort bâti par des chevaliers de Riga. Les Esthoniens étaient si sensibles à la musique qu'ils cessèrent d'assiéger un château fort, en écoutant les sons d'une harpe qu'un prêtre chrétien fit entendre du haut des remparts. Au quatorzième siècle les Polonais allaient faire leurs études en France, en Allemagne, en Italie. En 1515 le chanoine polonais Copernic donna son système du monde. Quand le grand Ivan se fut affranchi du joug tartare, il appela des artistes et des ouvriers d'Italie et d'Allemagne. La prise de Constantinople par les Turcs fit encore refluer en Russie une foule d'hommes de mérite. Au seizième siècle Kiev avait une imprimerie; Moscou en eut bientôt une; Ivan IV obtint de l'empereur Charles-Quint des artistes, des mineurs, des ouvriers habiles. La langue appelée *slavinski* domina jusqu'à Pierre le Grand; puis parut le dialecte *rouski*, aujourd'hui langue nationale : on parle en Russie trente langues diverses. Pierre fut élevé par le Français

Le Fort. Il fut imité par les grands : c'est de là que la langue et la littérature françaises sont en si grand honneur en Russie. La première gazette parut en 1714 à Saint-Petersbourg.

Le créateur et le législateur de la littérature russe fut Lomonossov, fils d'un pêcheur d'Arkhangel, au dernier siècle. Le premier auteur tragique fut Soumarokoff (1777). Il imita les chefs-d'œuvre étrangers et créa des rôles nationaux. Les philosophes célèbres, Diderot, Voltaire, Grimm, eurent une haute influence sur le règne brillant de Catherine II. *Bogdanovitch* est le rival de La Fontaine. La Russie a aujourd'hui les écrivains nationaux les plus distingués. Les sciences, les lettres, les arts, ne sont cultivés que dans les grandes cités. Les Russes comptent leur latitude à partir du méridien de Vilna. La vieille et célèbre université de cette ville savante a été supprimée en 1852 : elle datait de 1589. Ses riches collections ont été transportées à Saint-Petersbourg. Catherine II fonda l'Académie des sciences. Alexandre I^{er} fut un grand protecteur des lumières en Russie. Saint-Petersbourg possède les bibliothèques de Voltaire, Diderot, d'Alembert. L'université a été fondée en 1829 ; écoles de droit, écoles militaires, institut, sociétés savantes, écoles des beaux-arts, de marine, riches collections scientifiques, musées, enrichissent la cité de Pierre le Grand. On voit à l'Observatoire le beau *globe gottorp* ; il est en cuivre et a près de dix mètres de circonférence. Dans l'église du Kremlin à Moscou se trouve l'image de la Vierge, que la tradition attribue à saint Luc. Dorpat a une université florissante. Les grandes villes ont des collèges, des écoles, des bibliothèques, des musées, comme en France. L'université d'Abo a été transportée à Helsingford. Moscou est riche en établissements scientifiques : académies, écoles, gymnases, instituts, bibliothèques et manuscrits précieux, jardins botaniques et musées. Kalouga a une école forestière. Jaroslav a un célèbre séminaire. Tchernigov, une école des arts et métiers. Poltava et Kharkov ont de grands établissements littéraires, ainsi qu'Odessa. Les villes de la mer Noire ont des musées d'antiquités. Kazan a une université ; c'est une ville asiatique : les musulmans y ont des mosquées, des écoles. C'est dans cette

ville que se parle le russe le plus pur. Les Cosaques ont leurs chants nationaux et leurs poètes. Adam Mickiewicz est le Lamartine de la Pologne. La belle université de Varsovie a été supprimée ; mais cette ville possède encore de nombreux établissements, glorieux restes de sa glorieuse nationalité.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les colonies grecques faisaient le commerce d'ambre jaune et de fourrures. Penticapée était le plus grand marché d'esclaves ; à Dioseurias on voyait les marchands de trois cents nations différentes. Les marchandises de la Perse se transportaient par caravanes ou par les navires de la Caspienne ; puis elles remontaient le Volga, même la Kama, jusqu'au pays de Tcherdyne, alors centre du commerce des fourrures et des pierres fines. Les Romains, dans le sud, échangeaient des vins d'Espagne, des étoffes précieuses, des ornements d'or contre des fourrures et des esclaves. Les caravanes apportaient la soie, les cachemires, les draps d'or, les perles, les diamants du centre de l'Asie. On assure que les marchands chinois venaient jusqu'à Kazan. Au moyen âge, les Scandinaves fondèrent Kholmogouri pour faire le commerce avec les Pérmien. Les Vénitiens et les Génois se disputèrent le commerce de la mer Noire, dont les villes maritimes furent si longtemps protégées par les empereurs grecs. Novgorod fut un des comptoirs les plus riches de la hanse teutonique. Un vieux proverbe russe disait : *Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande ?* Cette cité fameuse est entièrement déchuë. Les Anglais, ayant découvert la route maritime de la mer Glaciale, et postés à Arkhangel, furent encouragés par Ivan Wasiliévitch (1869), qui leur accorda le privilège exclusif du commerce. Ils furent bientôt en possession du Volga, grande route commerciale de l'empire russe. En hiver il sert de route aux voitures et aux traîneaux ; en été plus de 50,000 barques le descendent. Ce beau fleuve serait d'une immense importance s'il avait son embouchure dans l'Océan. Il forme une multitude d'îles dans son cours ; il a 20 kilomètres de large, quand il entre dans la Caspienne par 70 embouchures. Son cours est toujours calme et régulier, comme un magnifique canal de 3000 kilomètres : fleuve immense, tant aimé des Russes, qu'il

se retrouve dans tous leurs chants nationaux. A l'endroit où ce beau fleuve se rapproche le plus du Don, un banc de granit de 40 kilomètre, de large les sépare. La fondation de Saint-Petersbourg vint auéantir le commerce d'Arkhangel et de Novgorod. Orenbourg est le rendez-vous des caravanes marchandes. On en voit qui ont plus de 500 chameaux. On compte en Russie plus de 6,000 manufactures en tous genres, dont les produits ne tarderont pas à rivaliser avec ceux d'Angleterre et de France. Le chanvre de la Kama est le plus beau de la Russie. Les Samoïèdes font un grand commerce de fourrures, d'ois sauvages et de cygnes de Kalgouef. On voit des Lapons qui possèdent jusqu'à 50,000 rennes : c'est toute leur richesse. Les chevaux tartares sont renommés pour leur bonté. Il y a des chefs qui en possèdent jusqu'à 10,000 : un fils de Gengiskhan en amena 100,000 en présent à son père. Il est probable qu'il y eut des mines exploitées dès les temps les plus anciens. Les Mongols enlevèrent les mineurs. Ivan III en fit revenir d'Italie pour l'exploitation des mines d'argent et de cuivre qu'il avait découvertes. Ce fut seulement en 1820 qu'on découvrit dans l'Oural les mines d'or et de platine ¹. En 1842, les mines d'or ont rapporté à la Russie 32 millions de francs, somme supérieure à tout ce que produit le Pérou, et qui doublera peut-être dans quelque temps. On a trouvé dans les monts Ourals un morceau d'or natif de 13 kilog., et un morceau de platine de 16 kilog. Le centre d'exploitation de ses mines précieuses est Iékatérinebourg. La Russie recueille en outre 6 millions de kilog. de cuivre; les mines de Perin sont les plus riches. Les mines de fer donnent annuellement 180 millions de kilog., et les mines de sel 400 millions de kilog. Ces mines sont exploitées par les sujets russes condamnés aux travaux forcés. Plusieurs lacs sont salés : on en retire une immense quantité de sel, surtout de celui d'Elton dans le gouvernement de Saratov. On pêche dans les rivières de Finlande

¹ On n'a encore trouvé que 28 diamants pesant en tout 17 karats 9/16. Mais comme il y a toujours des diamants dans le voisinage de l'or, on découvrira tôt ou tard le véritable gisement de cette substance précieuse.

des perles estimées. On trouve l'ambre jaune sur les rivages de la Baltique et dans les forêts de la Lithuanie. Le Volga est si poissonneux qu'on pêche au-dessus d'Astrakhan 1,800,000 esturgeons chaque année. La pêche de ce fleuve, de la mer Caspienne et des grands lacs est d'un grand rapport. Nyni-Novgorod a l'une des plus grandes foires de l'Europe. Odesa devient chaque jour une des places marchandes les plus importantes du globe. Les baleines, les harengs, les morses ou vaches marines, se pêchent à la Nouvelle-Zemble et au Spitzberg. Avec les œufs de poisson on fait du *caviar*, si recherché en Russie. Arkhangel entretient au Spitzberg un poste de chasseurs pour les animaux à fourrures. Les cuirs de Russie sont remarquables par leur odeur aromatique. Le commerce et l'industrie sont bien faibles en Pologne. Varsovie et Lublin sont les seules villes commerçantes. Saint-Petersbourg fabrique de riches tapisseries, Smolensk des tapis de Perse, Moscou du linge de table, la soierie, la bijouterie, le cuivre; Toula fabrique des armes, etc.; Moscou est le centre de tout le commerce russe par terre. La foire de Nijni-Novgorod est une des plus grandes de l'Europe, surtout depuis 1817. Le Chinois y apporte du thé, le Boukhare des pierres précieuses, le Sibérien des fourrures; le Grec, le Persan, l'Indien, le Français, etc., s'y rencontrent. Toula a de riches mines de fer qui alimentent ses grandes manufactures; Orel fait un immense commerce de grains; Tver est le centre du commerce entre Moscou et Saint-Petersbourg; Jaroslav a une immense fabrication de toile, de papier, de soierie; Arkhangel, antique métropole commerciale, a encore une grande importance. Vologda a hérité d'une grande partie du commerce de l'ancienne Novgorod; Pskov et Smolensk sont de grands centres de tanneries; Staraïa-Roussa exploite de grandes salines; Pétrozavodsk a des fonderies de caçons, des fabriques de poudre de guerre; Olonetz ses fers et ses cuivres; Mezen fait ses riches pêches et ses chasses de vaches marines dans le nord; Vladimir fabrique la toile, le coton, la soie par masses; Tambov exporte du suif; le pays de Riazan a de vastes haras; le gouvernement d'Orel est couvert de riches forêts bien exploitées pour les bois de construction; Koursk est un

grand centre de commerce ; il y a des établissements impériaux, on en exporte une immense quantité de fruits ; Pérécop et Eupatoria retirent de grandes quantités de sel de leurs lacs ; Orenbourg est le rendez-vous de toutes les caravanes de l'Asie ; Astrakhan avec ses maisons en bois, ses nombreuses églises, ses faubourgs, sa forteresse, ou *Kremlin*, est le centre du commerce de la Caspienne : Taganrog est le centre de tout le commerce avec le Nord, à cause du canal qui joint le Don au Volga. Odessa, cette grande création moderne, riche centre de tout le commerce de la mer Noire, est destiné à une prospérité qu'on ne pourrait prévoir, si le Bosphore devenait russe. Kola est la ville commerçante la plus septentrionale de l'Europe. Les Russes sont excellents forgerons, excellents charpentiers et tanneurs de premier ordre¹. On commence à construire des chemins de fer pour l'activité du commerce.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. En Russie domine toujours le despotisme militaire absolu. Le premier qui prit le nom de *czar* ou *tzar* fut Ivan IV (1547) : c'est le même titre que *césar*. Pierre le Grand joignit au pouvoir militaire l'autorité sacerdotale par l'établissement du synode dont il se déclara chef. La volonté du *tzar* fait loi. Un décret impérial s'appelle *ukase*. Pierre voulut que chaque empereur eût le droit de se choisir un successeur. La population russe se divise en noblesse et en serfs : la bourgeoisie n'existe pas encore. L'émancipation des serfs s'augmente chaque jour avec l'industrie. Alexandre I^{er} substitua l'empire des lois à la volonté souvent arbitraire de l'autocrate. C'est là une des gloires d'Alexandre, d'avoir fait succéder la loi immuable de la justice, aux caprices arbitraires qui dominaient l'empire. En Pologne, la royauté d'abord héréditaire et absolue devint élective ; révolution qui amena la ruine de ce royaume. En Russie, tout est évalué au grade militaire, depuis celui d'officier jusqu'au feld-maréchal. Les fem-

¹ Dans les grandes villes du Nord les marchés sont remarquables, parce que tout y est gelé : bœufs, moutons, cochons, poules, beurre, œufs, poissons, tout est dur comme la pierre. Toutes ces provisions sont transportées sur des traîneaux, de toutes les parties de l'empire, pendant l'hiver. Chacun fait ses provisions pour l'année : on conserve le tout dans des glaciers où le froid les préserve de toute corruption.

mes portent les mêmes titres que leurs époux. La noblesse a quatorze rangs, depuis le sous-lieutenant jusqu'au feld-maréchal. Le rang se donne aux services, au mérite, à la naissance. A partir du huitième rang la noblesse devient héréditaire. Quiconque ne sert pas l'Etat perd ses droits à la noblesse. La classe marchande a une grande importance par ses énormes richesses; elle s'allie à la haute noblesse. En Pologne, la couronne devenue élective, perdit la plupart de ses droits, tel que faire la paix, la guerre, les traités, lever des impôts; des assemblées tumultueuses, où un seul vote négatif empêchait toute proposition de passer, absorbait tous les pouvoirs et les paralysait. La couronne russe possède le fameux diamant de 194 carats enlevé par un grenadier français à une idole indoue, pendant la guerre de l'Inde. Catherine II l'acheta trois millions. Aux anciens titres de *knezes*, *boyards*, *ivaïvodes* (chef de guerre), ont succédé ceux de *prince*, *comte*, *baron*. Les ordres sont ceux de *Saint-André*, *Saint-Georges*, *Saint-Wladimir*, *Saint-Alexandre Newski*. Celui de Catherine est pour les femmes. L'Aigle-Blanc de Pologne était très-renommé.

La monnaie d'or se compte par *ducat* de 11 fr. 59 cent; par *impériale* de 52 fr. ou de 41 fr. 29 cent; en roubles de 5 fr. Il y a aussi des pièces de *platine* de 12 et de 24 fr. Le rouble d'argent a diverses valeurs. Celui de Pierre le Grand valait 4 fr. 48 cent.; celui d'Alexandre 3 fr. 99 cent. Cinq copecks valent 21 centimes environ. La livre poids vaut 409 grammes. Le *poud* 16 kilog., 572 gr. Le pied 349 millimètres; la *déciatine* ou mesure agraire 109 ares 25 centiares; et la *verste* 1 kilom., 668 ou 770 décim⁴.

⁴ Le système des mesures russes, dit M. Saigey, est celui des Ptolémées. En Russie, la base du système est le *doigt* (0^m 0225 ?), comme en Egypte; 16 doigts forment le *pied russe* (359 millimètres); c'est un millimètre de moins que le pied égyptien qui valait 360 millimètres; la *coudée russe* vaut 558,5 millimètres, l'égyptienne valait 540 millimètres. L'*arschène* ou aune vaut 718 millimètres; c'est la grande coudée égyptienne de deux pieds ou 720 millimètres; enfin la *sagène* ou la toise vaut 2^m 154; c'est la brasse ou *orgyie* égyptienne valant 2^m 160. La *verste* est la moitié du *mille arménien*. Ainsi s'explique conservé en Russie un des beaux monuments métrologiques de l'antiquité. Pierre le Grand qui ignorait cette belle conservation, introduisit

Les revenus sont de 434 millions; la dette est d'un milliard 575 millions. L'armée compte 710,000 hommes; la flotte impériale 164 vaisseaux. Le matériel de l'artillerie russe excita l'admiration de Napoléon. La cavalerie russe est une des plus belles de l'Europe. Choczim était l'ancien boulevard de l'empire ottoman, comme Kaminiecz était la grande place d'arme des Polonais contre les Turcs. Les citadelles d'Odessa défendent son port florissant. Kherson a de vastes chantiers, elle s'entoure de fortifications redoutables. Nicolaïef est le siège de l'amirauté russe dans la mer Noire. Simféropol, l'un des plus beaux ports de l'Europe du Sud, est la station de la flotte impériale, qui en un seul jour peut voler à pleines voiles à Constantinople. Comme le lieu est bien choisi! Riga est un des boulevards de l'Empire sur la Baltique; les Français y échouèrent en 1812. Revel contient une partie de la flotte russe; mais c'est à Kronstadt que la Russie a entassé canons sur canons, pierres sur pierres, pour protéger Saint-Petersbourg. Cette place n'est pourtant pas comparable à la formidable citadelle Finlandaise de Swéabourg et de ses sept îlots inabordables. C'est un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire, surnommé le Gibraltar de la Baltique. Zamora et Modlin sont les places les plus fortes de la Pologne; Varsovie est une place de premier ordre en Europe. Arkhangel et Astrakhan ont de grands chantiers de construction. Quelles forces immenses développées dans tout ce vaste empire! terribles contre l'Europe, s'il conserve son unité; terribles contre lui-même s'il se fractionne.

La population dépasse 56,500,000 habitants. Au moyen âge, Novgorod comptait 400,000 habitants, c'est peut-être exagéré, et Smolensk 200,000. Cette seule ville mettait 40,000 hommes sous les armes, pris sur tout son territoire. Aujourd'hui, ces des valeurs nouvelles qui détruiraient toute harmonie. Il fit une arseline de 714 millimètres; il fit une sagène de 2^m 128 ou de 7 pieds anglais. L'ancien pied russe a été réduit à 349 millimètres. Le pied de Saint-Petersbourg est la coudée égyptienne de 24 doigts ou de 340 millimètres; le pied de Moscou ne vaut que 3,345 millimètres; la coudée est de 444 millimètres, c'est celle des romains. Nous omettons les rapports des autres mesures qui sont étrangères à l'histoire.

antiques cités ont à peine 10,000 habitants chacune; Saint-Petersbourg 450,000; Varsovie 150,000 avant 1850; Moscou 250,000. Odessa, qui comptait à peine à la fin du dernier siècle 5,000 habitants, en a plus de 60,000. Astrakhan 40,000, Kiev 30,000, Riga 45,000.

EXERCICES. — Noms de la Russie. Cause de la rigueur de son climat. Animaux à fourrures. Productions du Sud. Souvenirs historiques. Mœurs des divers peuples. Luxe oriental. Mythologie slave. Diverses phases du christianisme. Littérature nationale. Richesse des mines. Population. Armée. Monnaie.

Questions à résoudre : Puissance russe. Ses ressources comparées à celles de l'Angleterre. Influence de sa position entre l'Europe et l'Asie. Étendue en kilomètres des limites, des fleuves, des montagnes. Gouvernement de la Pologne avant son anéantissement politique. Écrivains russes et polonais. Richesses coloniales.

CHAPITRE VII.

PRUSSE.

Cet état européen manque de frontières; car les côtes fan-genses de la Baltique ne la mettent pas à l'abri d'une attaque du Nord : on peut aborder partout. Les premiers habitants qui arrivèrent durent descendre les fleuves, mais lentement ; la possession des sources des fleuves, c'est la possession du pays même. De nouveaux arrivants, s'étant emparés de ces sources, devinrent maîtres du pays; les premiers venus, qui étaient descendus vers les embouchures vaseuses, furent dominés, ou bien ils allèrent sur les terres qu'ils apercevaient au-delà de la Baltique; ou bien ils luttaient, remontant la Vistule comme les Goths et les Hérules, l'Oder comme les Vandales, les Bourguignons et les Lombards, l'Elbe comme les Suèves, les Francs et les Saxons : luttes formidables où s'aguer-rèrent d'indomptables nations qui soumièrent l'Europe et une partie de l'Afrique. Mais tant que ces peuples avaient été re-

foulés aux embouchures des fleuves, ils avaient été faibles ; pour être forts, indépendants, ils durent conquérir les hauteurs et s'assurer ainsi des frontières. Durant le moyen âge, les rivages de la Baltique étaient presque déserts par l'émigration des peuples germaniques. Les empereurs, postés aux sources du Rhin et du Danube, d'où ils pouvaient voir à la fois l'Allemagne et l'Italie, dédaignent ou oublient ces contrées sablonneuses, humides et abandonnées ; ou bien, ils envoient des populations flottantes pour s'y fixer, formant ainsi une *marche* ou frontière, d'abord jusqu'à l'Elbe, puis jusqu'à l'Oder, enfin jusqu'à la Vistule, en se réservant toujours les sources de ces fleuves que veulent les Polonais et les Hongrois. De là des guerres, des batailles. Cependant, sur ces rivages presque dédaignés des maîtres du saint Empire germanique, dans ces plaines marécageuses du Niémen et de la Vistule, dans les lacs et les marais du Brandebourg, naquit la Prusse, faible et timide ; n'ayant pour barrière ni fleuves, ni montagnes, elle cherchera partout à s'appuyer. Quelle énergie elle dépensera dans cette recherche de forces, dans cette aspiration vers ce qui doit la compléter ! Elle s'étend partout ; elle accepte un héritage sur le Rhin, des possessions sur la Moselle, et même un canton de la Suisse, comme pour se rapprocher des sources de la Moselle et du Rhin. Le grand Frédéric s'empare de la vallée de l'Oder ; c'est un chemin pour descendre sur le Danube ; mais la source de l'Oder lui échappe : l'Autriche la conserve comme un appui. Quelle joie pour Frédéric s'il eût pu conquérir aussi le bassin de l'Elbe ! L'espoir de posséder les sources de la Vistule décide la Prusse à aider à l'anéantissement de l'héroïque Pologne ; son espoir est trompé : la Russie et l'Autriche gardent les sources du fleuve, refoulant leur complice vers les fangueuses embouchures. Repoussée ainsi de la puissance territoriale, la Prusse s'est faite forte moralement : elle s'est donné pour frontières les idées ; elle n'a pour elle la source ni du Niémen, ni de la Vistule, ni de l'Elbe, ni de l'Oder, ni du Rhin ; elle se fera puissance prépondérante en religion, en philosophie, en législation ; elle sera plus civilisée que la colossale Russie, plus généreuse, plus libérale, plus hardie,

que l'immobile et retardataire Autriche; elle abaissera toutes les barrières qui la séparent des petits peuples voisins : elle les entraînera dans sa sphère d'activité; elle dominera l'Allemagne. C'est là aujourd'hui le grand rôle de la Prusse.

Le nom de *Prusse* vient des *Pruzci* anciens habitants; Poméranie signifie *pays maritime*; Niémen, *fleuve silencieux*; Prégel, *rivière des collines*; Frische-Haff, *golfe des eaux douces*; Curische-Haff, *golfe des pêcheurs courlandais*; Kœnisberg, *mont du roi*, etc. Dans cette ville le climat est rigoureux, il est agréable à Trèves. En hiver la Baltique gèle fort souvent, et l'on peut aller de Dantzick à Lubeck sur la glace. Les plus longs jours dépassent seize heures, à Trèves; ils sont plus longs d'une heure à Mémel. Rien de plus beau que les expositions de fleurs et de fruits à Berlin; elles rivalisent avec celles de Vienne. La Poméranie est remplie de vallées, de gorges aux eaux bruyantes; les bords de l'Oder sont couverts de collines romantiques, de terrains fertiles et de laes ombragés de hêtres dont les forêts s'étendent jusqu'aux bruyères du Jutland. Les rivages de la Baltique sont peu élevés, et creusés de plusieurs laes maritimes dont les plus grands sont le *Frische-Haff* et le *Curische-Haff*. Plus haut les rivières sont marécageuses, comme le Prégel qui parcourt un pays plat, plein de laes et de marais. Les montagnes voisines du Rhin, telle que l'*Eifel-Gebirge* sont d'un aspect sauvage, d'origine volcanique et couvertes d'épaisses forêts. La Moselle prussienne coule dans un lit de rochers ombragé de bois. Près de *Gerolstein*, il y a de nombreux volcans éteints, des mines de fer, de plomb; des eaux minérales; parmi les houillères, il y en a une qui brûle depuis longtemps, c'est la *Montagne-Brûlante*. Les eaux minérales de Boreette, près d'Aix-la-Chapelle sont très-fréquentées. Non loin sont les montagnes dites *Hauts-Fagnes*, toujours couvertes de brouillards et d'orages. Le bassin de l'Oder est plat, marécageux, couvert de grandes forêts, de lacs, de landes, de tourbières. Au-delà de Coblenz, le Rhin coule à travers un pays fertile, dans un lit large et majestueux : c'est un des plus beaux pays de l'Europe.

Les cygnes, les euardes sauvages couvrent les golfes et les

lacs. On prend tant de grives en automne dans la vieille Prusse qu'on en expédie par bateaux. Les environs de Pillau sont appelés le *Paradis de la vieille Prusse*. La Pologne prussienne est fertile, mais il y a trop de lacs et de marais. Breslau est entouré d'immenses forêts de bouleaux; le Brandebourg a de vastes landes que l'on rend à l'agriculture. Baceharach est renommé pour ses vins; l'empereur Venceslas, surnommé l'*Herogne*, vendit la liberté aux habitants de Nuremberg pour quatre foudres de ce vin délicieux. Dans un village près de Trèves on recueille une grande quantité d'agates, de chalcédoines, de jaspes. La plus remarquable des productions minérales de la Prusse est le *succin* ou *ambre jaune*; la mer le rejette en plus grande abondance près de Pillau; le plus grand morceau connu est au musée de Berlin; on l'a trouvé dans une forêt de Lithuanie. On trouve aussi de l'ambre jaune dans plusieurs parties de l'Europe. Près de Coblenz est un écho qui répète jusqu'à quinze fois : c'est un pays de montagnes.

Les provinces voisines du Rhin sont couvertes d'antiquités romaines. Le pont de Trèves fut, dit-on, bâti l'an 28 avant Jésus-Christ, par Marcus Upsanius Agrippa, directeur général des ponts et chaussées de l'empire romain. On trouve partout des camps fortifiés, des murs, des fossés, des cirques, des amphithéâtres. Les clefs, les serrures ordinaires, les cadenas, avec des chaînes, les sonnettes, les rabots, les dés à coudre, etc., trouvés dans les fouilles, prouvent qu'à cette époque reculée on se servait des mêmes instruments que nous. Près de Paderborn est le hameau de Romerfeld (champ des Romains); c'est là que furent massacrées les légions de Varus. A Ehreshourg, aujourd'hui Stadtberg, était la capitale des Saxons occidentaux, et la statue d'Irmensail renversée par Charlemagne. Duren fut souvent le centre des opérations militaires de cet empereur contre les Saxons. Les eaux d'Aix-la-Chapelle étaient fréquentées des Romains. Près de Trèves on a trouvé trois cents tombeaux germains. Près de Coblenz est le *Königsthul* (siège du roi), monument national très-ancien où les électeurs venaient délibérer sur les intérêts de l'empire. Les murailles de la chambre modeste qu'occupa Luther à

Wittenberg, sont couvertes des noms les plus illustres des temps modernes. On y conserve sous verre celui de Pierre le Grand, tracé à la craie par ce célèbre empereur. Berlin est une des plus belles capitales de l'Europe, et pourtant, en 1624, ses rues n'étaient pas encore pavées. Le palais du roi est vraiment magnifique; ses autres palais, ses musées, ses théâtres sont dignes d'être vus. Une des places est ornée de la statue en bronze de *Blücher*, l'un des héros de Waterloo. Parmi les églises celle de Saint-Hedwige est construite sur le modèle du Panthéon de Rome. La cathédrale est la sépulture des rois. La place Guillaume est ornée des statues de généraux prussiens illustrés dans la guerre de *sept ans*. On élève à la mémoire de Frédéric le Grand une colonne comme celle de Trajan. Il faut citer aussi les magnifiques jardins *d'hiver*, vastes serres-chaudes qui réunissent la belle société de Berlin, ainsi que le beau jardin de *Thiergarten*. Charlottenbourg est une magnifique résidence peu éloignée.

Breslau est une des belles villes du royaume; de riches églises, des palais, des édifices somptueux la distinguent; cette ville a aussi élevé une statue à *Blücher*. Schweidnitz est située dans un admirable pays. Königsberg est une belle ville, mais bâtie presque entièrement sur pilotis, à cause du sol fangeux: le peu de profondeur des eaux force les vaisseaux de s'arrêter à Pillau. La florissante Memel a un phare renommé. Tilsitt est célèbre par le traité entre la France, la Russie et la Prusse en 1807. Dantzick est dans une belle position, mais sa construction est irrégulière et sans goût; tous les environs sont couverts de belles maisons de campagne. A Marienbourg on voit encore le beau château des grands maîtres de l'ordre Teutonique. Thorn a vu naître Copernic, Magdebourg a une admirable cathédrale. C'est dans l'église de Wittenberg que sont les tombeaux de Luther et de Melancton; sur la place s'élève la colossale statue en bronze du célèbre réformateur. Munster est à jamais immortalisé par le *traité de Westphalie*. C'est aux environs de Minden qu'on a élevé un obélisque en l'honneur de *Witiking*, le héros saxon. La glorieuse Cologne a conservé de beaux débris de son antique splendeur; des

ruines romaines, encore importantes ; des églises, au milieu desquelles s'élève la cathédrale, le chef-d'œuvre de l'art gothique ; de beaux édifices rappellent la cité impériale. Tout près est *Seltz*, célèbre par ses eaux minérales expédiées au loin. Les électeurs de Cologne habitaient autrefois le beau château de Bonn, destiné à l'Université de cette ville. Dusseldorf est une des plus belles villes du Rhin. Xanten est entourée de ruines romaines, qui doivent être celle de *Colonia Trajana*. Coblenz, le boulevard de l'Allemagne, a de beaux édifices, tels que le château gothique des électeurs de Trèves ; les environs sont riches en antiquités romaines, ainsi que ceux de la belle cité de Trèves, surnommée la *Rome de la Germanie* ; la cathédrale fut en partie bâtie par l'impératrice Hélène ; c'était une basilique faite par Constantin ; l'église Notre-Dame avec sa belle coupole ; la *Porte Noire*, antique monument qui servira de musée ; l'*amphithéâtre* romain, le *cirque*, la *naumachie*, le *palais de Constantin*, les *thermes*, l'*aqueduc*, etc. Tous ces débris sont encore là. Aix-la-Chapelle a tous ses monuments carlovingiens, la cathédrale, le tombeau de Charlemagne, le fameux *reliquaire* qui attirait jadis des pèlerins de toutes les parties de l'empire carlovingien. On assure qu'au quinzième siècle, il y eut jusqu'à 150 mille pèlerins par jour. L'exposition se faisait tous les sept ans, et durait quinze jours. Les offrandes des pèlerins formaient des sommes énormes, comme aujourd'hui la *célèbre robe* de Trèves qui voit des millions de pèlerins. Quel ne devait pas être l'enthousiasme aux jours de foi naïve du moyen âge !

Ce fut à *Iéna* que Napoléon battit les Prussiens ; puis dans le ravin d'Auerstædt Davoust battit le roi de Prusse. Près de *Weissenfels*, dans le défilé de Ripaeh, le brave maréchal Bessières fut tué le 1^{er} mai avant la bataille de Lutzen (1813). Près de Halle, en 1806, Bernadotte battit les Prussiens. Près de Liegnitz Macdonald, maréchal de France, fut battu par Blücher, en 1813, et rejeté dans le bassin de l'Elbe. La même campagne, Napoléon battit les Prussiens à Buntzlaw ; l'infortuné Duroc fut tué en 1813 près de Reichenbach. Ce fut sur les bords de la Nuthe que, dans cette fatale campagne, Berna-

dotte, qui avait abandonné sa patrie pour s'unir à ses ennemis, battit ses anciens frères d'armes, Ney près de Bennewitz, et Oudinot près de Groos-Becren. Après la bataille d'Eylau, Napoléon avait établi ses quartiers d'hiver sur la *Passarge* en Vieille-Prusse, et dans ce pays boisé et coupé, de nombreux combats s'ensuivirent. C'était à Neuwied que Huche, général français, avait battu les Autrichiens en 1797. Non loin de Dusseldorf est Crévelt où les Prussiens, commandés par le duc de Brunswick, avaient battu les Français sous le commandement du comte de Clermont. Près de là est Clostercamp où les Français commandés par le maréchal de Castries, battirent les Hanovriens; c'est alors que le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne jeta son cri sublime : *A moi, Auvergne, ce sont les ennemis!* (nuit du 15 octobre 1760). Postdam est regardé comme le Versailles de la Prusse; on admire près de là le château de *Sans-Souci*, séjour favori du grand Frédéric. En mémoire de sa victoire sur les Français (1757), ce prince avait élevé à Rosbach une colonne que Napoléon fit renverser en 1807. Dans ces glorieuses campagnes, Napoléon fit duc de Dantzick, le général Lefèvre; duc de Clèves et Berg, Murat, et duc d'Auerstadt, Davoust, nommé plus tard prince d'Ekmühl. Ce fut à Erfurth, qu'en 1808, Napoléon présida ce fameux congrès où parurent Alexandre, empereur de Russie, et la plupart des souverains allemands; le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche n'y furent point appelés.

MŒURS. RELIGION. Les *Pruzci*, féroces dans les combats, mangeaient leurs vieux parents; leurs vêtements étaient de peaux de bêtes. Tacite, voulant donner une idée des sauvages habitants de la Baltique, qui recueillaient l'ambre : « Ils le trouvent
« dans les bas-fonds et sur le rivage de la mer; ils n'en ont
« jamais recherché la nature ni l'origine; des barbares ne vont
« pas si loin : ils l'ont même confondu longtemps avec les au-
« tres éjections de la mer, jusqu'à ce que notre luxe l'eût mis
« en valeur. Ils n'en font aucun usage pour eux-mêmes; ils
« nous l'apportent tout brut, comme ils l'ont recueilli, et en
« reçoivent avec étonnement le prix que nous en donnons. »
(*Germanie*.) Les *Estyens* du Niémen étaient agriculteurs; les

Polènes étaient guerriers. Les femmes des princes venèdes se brûlaient sur le tombeau de leurs époux. Les *Lombards* aimaient le luxe; les *Semnon*s étaient les plus nobles des *Suèves*. Sur les bords du Rhin, on buvait dans le crâne de l'ennemi vaincu. Quand Hermann eut défait les légions de Varus, les centurions romains furent immolés sur les autels du dieu de la guerre, et leurs têtes placées autour du camp des Chérusques. On sait les longues et sanglantes luttes des peuples du Rhin contre les Romains. Charlemagne retrouva chez les Saxons la sauvage bravoure de leurs ancêtres; et lui-même se montra fidèle à son origine germanique quand, pour venger une révolte des Saxons, il fit égorger 4,500 de leurs prisonniers. La barbarie fut complète au moyen âge. L'ordre teutonique apporta dans la vieille Prusse le luxe de l'Orient. Un jour le grand-maître Wallenrode donna un festin aux chevaliers : les services furent présentés en plats d'or et d'argent. Derrière chaque chevalier était un frère-servant tenant un parasol de drap d'or. Les vases pour boire, tous en or, furent donnés en présent aux convives. Les mœurs modernes datent du règne de Frédéric III, qui prit modèle sur la cour de Louis XIV. C'est en Poméranie que la civilisation est la plus en retard. On assure que, jusqu'à la domination française, Cologne avait conservé le *patriciat*, la *toge* des consuls, les *licteurs*, et autres usages qui rappelaient la domination romaine. C'était à titre d'anciennes résidences des empereurs romains, que Cologne, Trèves et Mayence, avaient conservé jusqu'aux temps modernes cette haute influence qu'elles eurent au moyen âge.

Les Poméraniens adoraient une idole à trois têtes, appelée *Triglaf*. Les Estyens reconnaissaient *Frigga* pour mère des dieux; ils immolaient un sanglier en son honneur. Chez les Lithuaniens, *Parkunos* était le dieu de la lumière et de la foudre. *Pikollos* celui des enfers, *Potrimpas*, celui des fruits, des animaux, etc. Chez les Germains, *Tuiston* était le dieu suprême, *Séva* présidait aux récoltes. *Irmensail* était la principale divinité des Saxons. Chez les Bourguignons les souverains pontifes se nommaient *sinistans*. Chaque année un sacrifice humain réunissait les Semnon dans une forêt sacrée. On y eu-

trait les mains liées derrière le dos ; si l'on tombait, il fallait sortir de la forêt en se roulant par terre. Chez les Pruzci, les chênes et les tilleuls les plus gros étaient sacrés. Le chêne de *Remowe* mettait les prêtres et le peuple à l'abri sous son feuillage. Ceux qui restent sont encore aujourd'hui les objets de la vénération des habitants des campagnes. Les serpents, les lézards, les grenouilles, avaient aussi leur culte. Le grand-prêtre s'appelait *Kriwa* ; il conservait le feu sacré, et, dans les calamités publiques, il devait s'immoler pour son peuple. Chaque ville, chaque village avait son prêtre ; plusieurs cités, telles que l'antique Romowe, étaient réputées saintes. Le christianisme apparut de bonne heure sur les rives du Rhin. Au ^v^e siècle, l'éloquent docteur Salvien illustra l'église de Trèves. Les Francs se firent chrétiens seulement en Gaule ; ils protégèrent les missionnaires, tels que l'Anglais saint Boniface, surnommé l'apôtre des Germains. Il fut fait archevêque de Mayence en 745. Les Saxons avaient massacré les missionnaires anglais venus au ^{viii}^e siècle. Charlemagne leur imposa le christianisme les armes à la main ; ils revinrent plus d'une fois à l'idolâtrie. Pour les maintenir, Charlemagne fonda de nombreux couvents et les évêchés de Minden, Munster, Paderborn, Brême, etc. (805). Il fallut de sanglantes croisades pour implanter le christianisme dans la vieille Prusse. Que de missionnaires et de chevaliers teutoniques furent immolés pour avoir renversé les arbres sacrés ! On y répondait par une guerre d'extermination. La Prusse, comme la Saxe, ne fut chrétienne qu'après des flots de sang versé. On peut prévoir que sur ce champ de bataille naîtra la *Réforme religieuse* : le célèbre Luther naquit à Eisleben, ville de Saxe. De lui date en Europe la liberté de conscience (1648). Cette liberté est illimitée en Prusse ; la majorité de la population est luthérienne, et appartient à l'Eglise dite *évangélique*. Les premiers ecclésiastiques protestants de Berlin, Stettin, Postdam, ont le titre d'évêques ; celui de Königsberg a la dignité d'archevêque. La Prusse orientale, le Brandebourg, la Poméranie, la Saxe, sont *évangéliques* ; le grand-duché de Posen, les provinces de Westphalie et du Rhin, sont catholiques : elles ont conservé la hiérarchie romaine. Les *juifs* sont

peu nombreux, ainsi que les *frères moraves*. On trouve encore en Prusse de nombreux édifices religieux élevés par les jésuites, les bénédictins, les ordres de Citeaux, les dominicains, etc., ordres que le protestantisme a détruits.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Sous les Romains, Trèves fut une grande école illustrée par une foule d'hommes célèbres, tels que *Salvien*, *Claudius Mamertinus*. Saint Augustin visita cette cité fanéuse. Elle possède le *Codex aureus* des quatre Évangiles, écrit en lettres d'or sur parchemin, donné par Ada, sœur de Charlemagne, au couvent de Saint-Maximin (800). L'empereur des Francs fonda des écoles, et embellit les résidences d'Ingelheim et d'Aix-la-Chapelle des débris d'anciennes cités romaines. Il fut obligé de faire venir d'Italie une foule d'ornements, impossibles à exécuter dans sa patrie, faute d'artistes. En 1248, l'archevêque Engelbert commença l'admirable cathédrale de Cologne restée inachevée; son dôme est le chef-d'œuvre de l'art au moyen âge ¹. La cathédrale de Magdebourg est aussi justement célèbre.

Les chevaliers teutoniques apportèrent les premiers éléments de la civilisation dans la vieille Prusse. Les *Pruzci* sauvages furent fort étonnés qu'on pût faire connaître par l'écriture ses intentions aux personnes absentes. C'était pour eux un mystère. Des écoles latines furent fondées (1350). Les colonies allemandes qu'ils emmenèrent popularisèrent la langue allemande chez les indigènes. Saint Bruno, docteur

¹ « La cathédrale de Cologne est un grand symbole, une idée sublime « réalisée par des formes, un élan vers le ciel, produit de l'enthousiasme « religieux de ces temps, et qui, aujourd'hui encore, réagit sur l'âme avec « une puissance irrésistible. La hauteur de l'édifice est divisée en trois « parties principales, et ce nombre sacré se représente dans toutes les « parties secondaires. La croix figurée par le vaisseau de l'église est la base « mystique sur laquelle il semble reposer, de même que la structure en- « tière repose sur le triangle. Le signe du salut se retrouve et se reproduit « à l'infini dans les ornements et dans cette riche décoration végétale, où « il fleurit, pour ainsi dire, comme un rameau verdoyant, comme un arbre « de vie. La tour de la cathédrale de Strasbourg est elle-même un arbre « immense et divin, qui, par des milliers de branches, de rameaux et de « feuilles, annonce à tout le pays d'alentour la magnificence de son Créa- « teur. » GUIGNAUT. *Symbolique*.

de l'Église, illustra Cologne au ^x^e siècle. Il fut le fondateur des Chartreux en France et en Italie. Au ^{xiv}^e siècle, Cologne et Erfurth eurent une université. Celle d'Aix-la-Chapelle date du siècle suivant. Au ^{xv}^e siècle, Copernic naquit à Thorn; peu après, Luther naquit à Eisleben. Le grand Leibnitz fonda l'académie de Berlin (1700), et amena ainsi le grand règne de Frédéric II, qui écrivait élégamment en français, et qui fut en rapport fréquent avec Voltaire et d'autres philosophes de France (1770); mais cette époque littéraire manqua de nationalité. Kant, recteur de l'université de Königsberg, s'est illustré par ses travaux en philosophie (1800). L'université de Berlin est bien célèbre; son jardin botanique et son musée égyptien sont les plus riches d'Europe. L'instruction primaire est dans un état très-florissant. Berlin a tous les grands établissements qui distinguent les grandes capitales : *droit, médecine, théologie, art militaire, beaux-arts, sciences, philosophie, académies, sociétés savantes*. Les deux frères Humboldt, ces patriarches de la science universelle, sont une des gloires de la Prusse. On voit à Fraucuberg le tombeau du savant Copernic. Non loin est Moringen, patrie du célèbre *Herder*. L'université de Halle est justement célèbre. C'est à l'école de musique de Bonn que le célèbre Beethoven a été élevé. Cette ville est un centre de lumières : ses grands établissements sont très-florissants. Dusseldorf a une riche école des beaux-arts. Rubens, le grand peintre flamand, est né à Cologne.

COMMERCE. INDUSTRIE. L'ambre jaune attira de bonne heure les marchands étrangers sur les côtes de Prusse. Il paraît qu'un grand nombre de négociants romains parcouraient ce pays par caravanes, et que plusieurs s'étaient établis sur l'Oder et la Baltique. Trèves fut longtemps, pour les manufactures romaines, l'entrepôt des laines d'Angleterre. L'ambre s'achetait presque au poids de l'or; aujourd'hui il est passé de mode, excepté chez les Turcs. Au moyen âge, tout le commerce passa à la Hanse; Cologne et Dantzik en étaient les principaux comptoirs. Au ^{xvii}^e siècle, une foule de riches familles protestantes, que la révocation de l'édit de Nantes exila si injustement de la France, vinrent fonder dans le Brandebourg, mais

surtout en Westphalie, cette grande industrie qu'on admire encore, et dont le centre est à Dusseldorf. Elberfeld est le siège de la *Compagnie rhénane d'Amérique*. Cologne exporte chaque année un million de flacons de son eau parfumée; Dantzick exporte de l'eau d'or, espèce de liqueur. Solingen est célèbre par ses lames d'épées et sa coutellerie. Elle fabrique annuellement 300,000 lames d'épées, 500,000 douzaines de couteaux, 200,000 douzaines de ciseaux, etc. : c'est presque incroyable. Aix-la-Chapelle est renommée pour ses aiguilles. Dans les environs de Brandebourg, il y a des forges, des mines, des eaux minérales, des fabriques d'alun, des cristalleries. Francfort est une grande ville industrielle et commerçante, surtout en draps. Colbert a une grande saline. Près de Glatz est une mine d'arsenic; il y a aussi des mines de houille. Toute la Silésie est comme une vaste manufacture de draps, de toiles, de fer, de plomb, d'argent. Pozen a un commerce assez actif, Guesne une des plus grandes foires du royaume. Dantzick est la première place maritime de commerce de Prusse. Magdebourg est aussi une place de commerce du premier ordre; dans ses environs se trouvent des salines comptées parmi les plus grandes de l'Europe, des fabriques de produits chimiques, de porcelaine. Halle a aussi de riches salines. Cette ville, avec Berlin, est le centre du commerce de librairie. Eisleben a des mines de cuivre : tout le pays semble couvert de cuivre et de sel. Bielefeld, près de Paderborn, fabrique ces pipes en magnésie carbonatée, dites *écumes de mer*. Près d'Arensberg sont les grands ateliers d'Iserlohn, qui exportent une immense quantité d'articles en laiton, en bronze, en fer; près de là sont des mines de *calamine*, des salines, des mines de houille, de fer, de cuivre, d'argent. Cologne est une cité industrielle et active. Les environs de Dusseldorf sont une vraie manufacture : il en sort annuellement pour plus de 100 millions de francs de marchandises : fer, cuivre, plomb, houille, laine, soie, coton, population active, intelligente, tout est là : on dirait un coin de l'Angleterre. Elberfeld est une des villes les plus riches de l'Allemagne. Quelle activité! quelle industrie! Elle exporte dans le monde entier. Aix-la-Chapelle a une foire fondée

par Charlemagne : ses riches manufactures de laine datent du ^{xiii}^e siècle, comme celles de Trèves datent des Romains. C'est en Prusse qu'on a essayé de faire le premier sucre de betterave. Il y a de riches mines en Silésie, en Saxe, sur le Rhin. Les mines d'argent du Harz, découvertes sous Othon le Grand, furent, dit-on, connues des Romains. Des salines, des mines de houille, de plomb, de cuivre, enrichissent ce pays. Les forêts de Poméranie alimentent la marine. Les belles toiles de Silésie rivalisent avec celles d'Irlande. On exporte beaucoup de bleu de Prusse. Le dessèchement des marais est très-actif.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. On trouvait chez les Saxons et les Francs des coutumes remarquables : ainsi une amende était fixée pour le reproche fait à un guerrier d'avoir jeté son bouclier en présence de l'ennemi. Des lois spéciales protégeaient les troupeaux, les arbres, etc. ; une loi défendait *de jeter une pierre au bœuf à la charrue et de lui serrer trop le joug*. Chez les Saxons, quiconque tuait un roi ou chef militaire, se rachetait du meurtre moyennant sept cent vingt livres pesant d'argent. Ce fut au ^{xiii}^e siècle que parut, publié par Ecko, le *Sachsen spiegel* (miroir de Saxe), ou droit public et privé des Saxons. Soumises à la législation germanique, les provinces prussiennes n'eurent un code national que sous la monarchie. La royauté, en Prusse, est absolue. Seconde puissance dans la Confédération germanique, elle a une voix aux assemblées ordinaires de la Diète, et quatre à l'assemblée générale. L'ordre de la Croix de fer et celui de Louise, ont été créés au commencement de ce siècle. Les provinces du Bas-Rhin jouissent de quelques privilèges : elles ont conservé les lois françaises.

Sous les Romains, Trèves battait monnaie ; chaque cité importante du moyen âge en fit autant : de là, cette variété de *ducats*, de *florins*, de *rixdales*, suivant les villes, les états, et même les époques où ils ont été frappés ¹. Le ducat vaut

¹ En Pologne, on avait à Varsovie le pied grec ou romain, de 297,8 millimètres ; mais à Cracovie, c'était le pied égyptien des Ptolémées, de 356,4 millimètres. Une grande mesure pour les liquides, valant 63,6 litres, rappelle l'*artaba des Arabes*, plus grand que l'*artaba des Perses*, qui valait 53 litres.

11 fr. 77 cent. ; le *thaler* vaut 3 fr. 70 cent., divisé en 30 *silbergros*, subdivisés chacun en 12 *pfennings* ; la pièce d'or, *double frédéric*, vaut 41 fr. 61 cent. ; le simple *frédéric* vaut 20 fr. 80 cent. La livre, 467 grammes ; le pied du Rhin, 314 millimètres ; le mille, 7 kil. 552 mètres. Les revenus de la Prusse s'élèvent à 215 millions ; la dette, qui était de 725 millions, s'éteint chaque jour. L'armée est de 225,000 hommes. Le contingent à l'armée fédérale est près de 80,000 hommes. Sous Frédéric le Grand, l'armée prussienne était modèle en Europe : il en est encore de même de sa cavalerie. La *landwehr* est la garde nationale ; tout citoyen en fait partie jusqu'à 30 ans. Magdebourg est une des plus fortes places d'Europe. La population est de 12 à 14 millions d'habitants. Glatz a des manufactures d'armes, ainsi que Postdam ; Graudentz est très-forte. Custrin est une ville forte, ainsi que Stettin, Stralsund, Colbert ; il faut citer surtout la célèbre forteresse de *Silbergberg*, sur un rocher, en Silésie. Posen doit être maintenant une grande place de guerre. Dantzick est formidable. Coblentz est le boulevard de l'Allemagne contre la France, par ses gigantesques travaux et la forteresse d'Ehrenbreitstein ; son camp retranché peut contenir 100,000 hommes : ouvrage unique dans son genre. Sarrelouis a une grande importance contre la France.

Berlin, au *xvii^e* siècle, n'avait que 6,500 habitants, aujourd'hui 240,000. Breslan, 90,000. Königsberg, 70,000. Cologne, 65,000. Au moyen âge, elle était si florissante, qu'elle mettait

Une autre mesure de 51 litres rappelle le *médimne grec*. La livre polonaise était fixée à 404 grammes, équivalant à 16 onces *euboïques*. En Prusse, le pied est fixé rigoureusement à 315,8336 millimètres ; l'arpent vaut 25,55 ares ; c'est le *jugere romain*. A Cologne, la livre, pesant 467,66 grammes, se trouve être la livre des Ptolémées ; les divisions du *mare* étaient aussi celles des monnaies d'Alexandrie. Mayence avait le pied grec ; Königsberg et Berlin, le pied olympique ; Aix-la-Chapelle, Stralsund, Hall, le pied romain. La mesure du vin, à Berlin, valait 57,45 litres : c'était presque l'*artaba d'Alexandrie*. La livre des Ptolémées était en usage à Aix-la-Chapelle, à Dantzick, à Magdebourg, à Bonn, à Berlin. C'était la livre égyptienne à Königsberg. Dantzick avait aussi une livre romaine, et Mayence une livre de Charlemagne (550,7 grammes).

30,000 hommes sous les armes : elle est bien déchue. Dantzick, 62,000. Magdebourg, 50,000. Postdam, 32,000¹.

EXERCICES. — Signification de certains noms de lieux. Climat. Animaux. Productions. Souvenirs historiques. Romerfeld. Erfurth. Mœurs des barbares. Mythologie. Église nationale, Législation.

Questions à résoudre : Comparaison du climat de la Prusse avec celui de la Suède. Réforme religieuse. *Codex aureus*. Cathédrale de Cologne. Chevaliers teutoniques. Saint Bruno. Leibnitz. Kant.

CHAPITRE VIII.

AUTRICHE.

La chose importante sur le sol varié de l'Autriche, c'est le Danube ; c'est la grande voie de l'ouest à l'est ; mais ce n'est pas une frontière. Et d'ailleurs l'Autriche ne possède qu'une portion du Danube ; elle n'a ni la source, ni l'embouchure du grand fleuve. Ce quelque chose, si incomplet, est l'image de l'Autriche elle-même. Elle n'a rien complètement ; elle est à la fois allemande et slave, catholique et protestante, grecque et romaine. Le Danube, qui devrait faire sa force, fait aussi sa faiblesse : les Turcs le remontent pour attaquer Vienne, les Français descendent pour prendre cette capitale de l'empire. C'est un pays ouvert où chaque peuple a pénétré, depuis les légions des Césars jusqu'aux immortels bataillons de la grande armée de la France. L'Autriche manque d'unité, parce que la nature lui a refusé des frontières ; c'est une puissance factice

1 « Les cinq sixièmes de la population prussienne sont de race teuto-nique ; un sixième seulement est d'origine slave ou française ; les quatre sixièmes sont protestants ; deux sixièmes seulement sont catholiques ; enfin, sur les douze millions d'habitants qui composent sa population totale, plus de neuf millions font partie de la confédération germanique, » (TH. LAVALLÉE.)

qui a trouvé sa force dans les circonstances, dans les révolutions ; sa force ne vient pas d'elle-même ; elle est empruntée , elle manque d'avenir. L'Autriche l'a parfaitement compris dès ses premiers jours. A peine les Hapsbourg venaient-ils de monter au trône impérial, qu'ils voulurent ces hauts pays, la source des fleuves, la vraie source de la puissance. La résistance invincible des Suisses brisa ces espérances. Maîtresse des sources du Rhin, elle eût eu bientôt celles du Danube : de ces deux points importants, elle eût dominé l'Europe, car elle eût été aussi maîtresse du Rhône et du Pô ; mais elle échoua. De l'angle étroit du Danube, où son ambition était refoulée, elle s'étendit peu à peu, sans relâche, insatiable. On ne peut rien comparer à sa patience, à son habileté, à ses lentes hardiesses. D'abord elle prend pour elle-même le Saint-Empire romain-germanique ; elle s'agrandit vers les Alpes, dont elle saisit les passages pour assurer son influente puissance sur l'Italie ; elle absorbe la Bohême et la Silésie ; elle s'attache la Hongrie ; elle acquiert le Tyrol, qui la rapproche des sources du Rhin ; elle a quelques possessions en Allemagne, tout près des sources du Danube. Enfin l'Autriche se faisait si bonne, si douce, si maternelle, que la puissante maison française de Bourgogne lui livra en mariage l'héritage le plus opulent, les Pays-Bas, plusieurs provinces de France. Quelle fortune ! Ce n'était pas tout. Quand Charles-Quint monta au trône impérial, il apportait avec lui les Pays-Bas, l'Espagne, Naples, la Sicile, l'Amérique, les Archipels océaniques ! L'Autriche dominait le monde : elle put prononcer ces mots fameux : *« Le soleil ne se couche point dans mes États ! »* Tout cela était grand, puissant, formidable ; c'est vrai ; mais tout cela manquait de frontières et par conséquent manquait de réalité : c'est toujours le Danube large et majestueux, mais on n'a ni la source, ni l'embouchure du fleuve. Des noces avaient donné cette puissance, des noces l'épuisèrent. Puis vint de l'ouest le génie politique de Richelieu, de l'est le sultan de Constantinople, et du nord le grand Frédéric. La puissante maison d'Autriche fut abaissée ; des circonstances favorables la sauvèrent, elle résista, mais sans pouvoir trouver ses frontières, même par le meurtre de la Po-

logne. Malgré ses glorieux élans et ses puissantes armées, elle a appris de Napoléon le secret de sa faiblesse. Depuis cette époque fameuse, elle a couvert ses vagues frontières d'armées campées : ses soldats sont en armes, même quand ils labourent la terre. Elle s'est protégée au nord du formidable camp retranché de la Bohême ; elle a arraché à la Prusse la source de l'Oder ; elle a eu, malgré la Russie, les riches sources de la Vistule ; la Gallicie et la Transylvanie sont ses postes avancés contre la Russie, comme la Hongrie contre les Turcs ; elle s'est fortifiée dans le sud par le Danube, les Alpes, le Pô, sans pouvoir s'y appuyer ; à l'ouest elle touche au Rhin, mais par un point seulement. L'Allemagne lui oppose sa barrière de petits états entraînés par les idées conciliantes de la Prusse. Au congrès de Vienne, l'Autriche a prouvé qu'elle a la sagesse froide et calculée de la vieillesse : elle n'a plus cet élan souvent audacieux de la jeunesse, qui fait de grandes choses. Son avenir est le secret de la Providence.

Autriche vient de l'allemand *Osterreich*, ou royaume de l'Est ; nom relatif à sa position européenne. *Bukhovine* veut dire *forêt rouge*, *Paumoniens grands seigneurs*, *Croates montagnards*, *Quades méchants*, *Hérules nobles guerriers*, *Gépides traîneurs*, *Bastarnes conducteurs de chariots*, *Mœsie pays des Marais*, *Madgyars hommes des chariots* ou nomades¹.

Les chaleurs de l'été ont fait surnommer la Basse-Hongrie l'*Afrique européenne*. On y voit de beaux effets de *mirage* que les habitants des campagnes attribuent à la puissante fée *Dalibaba*. Les contrées voisines de l'Adriatique jouissent d'une température très-douce ; mais en Bohême, le climat est rigoureux. Les plus longs jours ne dépassent guère seize heures à Prague ; ils ont presque une heure de moins dans le sud de l'empire. On assure qu'on a vu des vieillards de 160 ans et même plus, en Hongrie : c'est probablement exagéré.

¹ La plupart des villes de Hongrie ont trois ou quatre noms : Presbourg s'appelle en hongrois *Pozony*, en allemand *Presburg*, en slave *Pressborek*, en latin *Posonium* ; Bude est l'*Ofen* des Allemands, le *Buda* des Hongrois, le *Budin* des Slaves ; Gran s'appelle *Estergom* en hongrois, *Ostrihom* en slave, *Strigonium* en latin.

Tous les palais impériaux ont de magnifiques jardins botaniques, imités par la noblesse et la riche bourgeoisie : de là ces belles collections de fleurs si renommées. Près de Goritz est le *Monte-Santo*, célèbre par ses bons vins. Les eaux minérales de Bohême sont très-fréquentées. On en exporte une immense quantité : celles de Tœplitz sont célèbres. La Galicie est d'une grande fertilité ; mais elle est mal cultivée. Les plaines de la Hongrie sont une mer de prairies verdoyantes. Rien ne cache l'horizon dans ces plaines. Tout y fait pressentir les steppes de l'Asie ; les étés y sont brûlants, les hivers glacés, les vents d'est secs. Le centre des monts Krapacks s'appelle *Carpathes*. En Transylvanie, il y a des cimes qui s'élèvent à plus de 3,000 mètres ; pays âpre, impraticable, déchiré de gorges et sillonné de rivières. Les montagnes de la Bohême sont généralement couvertes de forêts, et offrent un aspect sauvage. Le point le plus élevé est le *Haydelberg*, haut de plus de 1,400 mètres. Les monts des Géants sont aussi sauvages, coupés de défilés, de ravins profonds. Le point le plus haut est le *Reisenkoppe*, de 1,630 mètres, le point le plus élevé de l'Allemagne intérieure. Les monts Métalliques ou *Erz-Gebirge* ont aussi leurs impénétrables forêts, leurs ravins, leurs rochers : tout cela a une grande célébrité dans les guerres d'Allemagne. On voit près de Schandau le passage si étroit de l'Elbe entre deux murailles de granit de 700 mètres de haut à pic : c'est la rencontre des monts des Géants et des montagnes Métalliques. Une affreuse secousse a séparé ces montagnes, et le vaste lac de Bohême a jeté ses eaux dans la Baltique en couvrant de sable la Poméranie, le Brandebourg et le Meklenbourg. La vallée de la Moldau est étroite et sauvage comme celle de l'Elbe. Entre Inspruck et Brixen se trouve le passage des Alpes dit *col de Brenner*, passage important, puisqu'il communique de l'Italie au cœur des États autrichiens, et que, de l'Allemagne, il tourne toutes les rivières qui se rendent dans l'Adriatique au nord du Pô. Les Alpes Noriques, qui séparent les cours de la Salze et de la Drave, sont couvertes de glaces éternelles : il n'y a aucun passage. Le point le plus élevé est le *Gross-Glockner*, qui atteint 3,894 mètres. Ces mon-

agnes et celles de Vienne vont toucher au Danube, sur la rive droite duquel elles laissent à peine une place pour une route. Les Alpes Carniques, qui continuent la ceinture méridionale du Danube, offrent des passages fameux, qui favorisèrent la marche de tous les peuples conquérants, et surtout des Français sur la fin du dernier siècle. Ces Alpes, dont les rameaux s'étendent jusque dans le Danube, et qui lui forment comme une ceinture, divisent le bassin de ce grand fleuve en quatre bassins particuliers, de niveaux différents, comme si le fleuve était obligé de descendre quatre gradins. On croit que jadis ces quatre bassins étaient de vastes lacs, dont le Danube a successivement franchi les digues. Le premier bassin commence après le confluent de l'Inn. La digue est formée alors par le mont Hausrück et un chaînon des montagnes de la Bohême. La seconde digue est située vers Gran : elle est formée par la chaîne des Alpes qui traverse la Styrie, et par les monts de Czerhatz, venant du Nord. Enfin la troisième digue est au-dessus d'Orsova ; elle est formée par un chaînon du Balkan et par un autre venant des Krapacks. Le long de l'Allemagne et de l'Autriche, le fleuve a sa droite hérissée de crêtes de montagnes : tout y est difficile pour les opérations militaires ; mais la rive gauche baigne de vastes plaines, de riches contrées, qui deviennent marécageuses à mesure qu'on s'approche de l'embouchure du fleuve.

Non loin de Neusatz se trouve un village près duquel est la *vaste grotte du Dragon*, remplie d'ossements d'animaux gigantesques d'avant le déluge. Près d'Erlau est une grotte célèbre, se partageant en plusieurs cavernes remplies de superbes stalactites. Il faut citer encore le lac de Cirknitz (Leybach), dont les eaux se perdent dans des conduits souterrains ; puis elles reparaissent quelques mois après : en sorte qu'à différents intervalles on y fait réellement la pêche, la chasse et la moisson.

Le Danube, second fleuve d'Europe, a 2,790 kil. d'étendue ; sa rapidité est telle, qu'il fait 7 kil. par heure ; des îles nombreuses, des rochers, des bas-fonds, en rendent la navigation dangereuse. Sur les bords, depuis la Hongrie, sont de vastes

marécages. L'eau du Danube est rarement limpide : il y a des endroits où il a plus de deux kil. de largeur. Il se jette dans la mer Noire par cinq embouchures. Le lac Balaton a 45 kil. ; il reçoit l'eau de neuf rivières, et communique avec le Danube. Celui de Neusidel n'a que 35 kil. sur 15 ; il est très-poissonneux et orageux. Non loin est la vaste forêt appelée *Bakony-Wald*, qui servit tant de fois de refuge aux peuples indigènes lors des invasions. Le Tyrol exporte chaque année une immense quantité de cauaris. Les rivières sont très-poissonneuses. La Moldau fournit des perles. Les magnifiques forêts qui couvrent les Krapacks et tout le pays à l'est de la Theiss, sont remplis de loups, d'ours, de sangliers, etc. C'est dans les forêts de la Haute-Theiss que l'on trouve ces beaux sapins de 72 mètres de haut et des chênes de 40 mètres ; il y en a qui ont 6 mètres de circonférence. Près de Saltzbourg est un village à plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est un des lieux habités les plus élevés de l'Europe. La cascade qui en est voisine est peut-être la plus haute de cette partie du monde. Il y a dans le Tyrol, des lacs qui ont jusqu'à 600 mètres de profondeur. Près de *Saalfelden* est une plaine de 12 kil. d'étendue, appelée *mer de pierres*, parce qu'elle en est entièrement couverte. La Styrie et l'Illyrie sont renommées pour la beauté de leurs cavernes où l'on trouve des stalactites et surtout des ossements fossiles. Les États autrichiens ont de très-nombreuses eaux thermales ; celles de Baden, près de Vienne, réunissent la plus haute société d'Allemagne. Les mines de sel de Wielicza forment une ville souterraine, ayant ses rues, ses chapelles, ses statues taillées dans la mine. Le chemin de fer de Lintz à Budweiss joint l'Oder au Danube, et le canal de Vienne, qui passe à Neustadt, communique avec Trieste ; l'Adriatique est ainsi jointe à la Baltique et à la mer du Nord. La belle *voie Louise*, qui va de Fiume à Carlstadt, surpasse en beauté les plus grandes voies romaines ; la *voie Joséphine* est admirable ; elle va à travers les montagnes à Carlopago ; une grande partie est en marbre blanc. Tous les États autrichiens renferment des antiquités romaines. On croit que Ténéswar fut l'exil du poète Ovide, et qu'on y voit son tombeau. Spalatro a été élevé sur les

ruines du vaste palais construit par Dioclétien près de Salone sa patrie, où ce grand prince abdiqua l'empire. Quelques-uns pensent que ce fut à Méléda qu'aborda saint Paul après la tempête; d'autres, que ce fut à Malte. Clausenbourg est une ancienne colonie romaine, ainsi que Thorsda, alors appelé *Salinæ*, à cause des grandes salines qu'y exploitaient les Romains. Toutes les eaux thermales leur étaient connues; on y retrouve les ruines de leurs vastes bains. Le temple de Diane à Spalatro sert de cathédrale, celui d'Esculape de baptistère, celui de Jupiter sert d'église. Pola, antique colonie grecque, devenue colonie romaine sous César, était la principale station de la flotte romaine de l'Adriatique; les ruines sont d'une grande magnificence. C'est surtout en Hongrie, et sur le Danube, qu'on trouve encore errantes une multitude de tribus, restes des nations barbares du moyen âge. On croit que l'une d'elles possède le tombeau d'Attila, dont la sépulture est restée inconnue. Albe-royale fut la sépulture des rois de Hongrie. Cattaro fut longtemps un repaire de redoutables pirates, et Raguse, bâtie par les habitants fugitifs d'Épidaure, fut un foyer de civilisation au moyen âge. On voit près de Pesth le village de *Pandour*, dont les habitants, armés pour réprimer les brigands, ont fait donner le nom de *pandours* aux corps francs autrichiens; dans les environs de Diernstein sont les ruines du château où Richard Cœur-de-Lion fut retenu prisonnier. Vienne est une des plus belles capitales d'Europe; elle a trente-quatre faubourgs renfermant les plus beaux édifices. Le Prater est une vaste promenade formée d'une forêt naturelle de hêtres et de chênes, dans une île du Danube. Près de là est le fameux château de Schoenbrunn, où Napoléon établit son quartier-général. Le palais impérial est appelé le *Bourg*: on y admire la chapelle, la bibliothèque et la magnificence des appartements. Les palais y sont très-nombreux, tels que ceux des chancelleries de Bohême et de Hongrie et des riches familles *Esterhazy*, *Schwarzenberg*, *Lubomirski*, etc. Parmi les églises, on distingue celle de *Saint-Etienne*, dont la flèche est une des plus élevées du monde, la *Basilique de Saint-Pierre*, sur le modèle de celle de Rome, l'*église des Capucins*, qui est la sépulture

impériale. Parmi les belles places, on cite le *Hof*, où s'élève une belle statue de la vierge; puis la place de Joseph II, où se trouve la statue en bronze de ce prince. Une multitude de palais et de châteaux de plaisance environnent cette riche capitale. Graz, première ville de Styrie, a un château impérial et de beaux édifices. Saltzbourg, ancienne ville libre épiscopale, a une magnifique cathédrale, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. Ce fut à Saltzbourg que Charlemagne reçut avec une pompe demi-barbare les ambassadeurs de Nicéphore, empereur de Constantinople (803). Le pèlerinage de Mariaszell est renommé dans l'empire; son trésor a des choses fort précieuses. Aquileia, aujourd'hui si obscure, a conservé quelques ruines de sa grandeur; au temps d'Auguste, on l'appelait la *seconde Rome*. Pola, l'ancienne station de la flotte romaine, a conservé des ruines curieuses: c'est l'*arène* formée d'énormes blocs; la *porte dorée* ou bel arc-de-triomphe, le *temple d'Auguste*, le *temple de Diane*. C'était dans l'église de Sainte-Marie-Majeure de Trente que le grand concile tint ses séances depuis 1545 jusqu'à 1568. Prague, ville autrefois royale, a conservé de beaux restes de sa grandeur; on y admire le *palais impérial*, le beau pont sur la Moldan, l'antique cathédrale. Brunn, belle ville, a élevé un monument national pour perpétuer le souvenir des campagnes célèbres de 1813, 1814, 1815. A cela il faut opposer qu'à deux pas se trouvent les immortels champs d'Austerlitz. Lemberg, ville polonaise, a une certaine dignité: on y cite l'église des Dominicains, le palais de l'archevêque arménien. Bude, la ville hongroise, renferme le palais du vice-roi, les palais des grandes familles, et de beaux édifices publics; elle est dans une belle situation, presque au centre de la Hongrie. Pesth est la plus belle ville du royaume, les environs sont admirables. Presbourg est l'ancienne capitale hongroise; elle ne le cède en rien à Bude et à Pesth, pour sa beauté et la richesse du pays qui l'entoure. Non loin sont de somptueuses résidences des grandes familles hongroises. Stuhlweisembourg, ancienne sépulture royale des Hongrois. Gran a un pont volant sur le Danube. On voit encore, non loin de Semlin, les traces des grands travaux des Romains, pour se

défendre sur le fleuve. A Méhadia sont les ruines des *Bains d'Hercule* : c'étaient des eaux très-fréquentées. Il faut admirer en Dalmatie la magnifique route qu'on vient d'ouvrir à travers les montagnes, surtout pour franchir l'épouvantable *passage du Pragh* : rien que dans une année, on a fait sauter près de 42 mille fois la mine ; la route passe à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Krakovie a une cathédrale qui renfermait autrefois les diamants de la couronne et les insignes de la royauté polonaise, ainsi que les tombeaux des rois. Ce fut près d'Ezeck que le grand Soliman jeta sur le Danube un pont de 3,000 mètres, construction gigantesque qui fut pendant un siècle la terreur de la chrétienté et l'orgueil du Croissant : tant que dura cette immense jetée, l'Autriche paya son tribut annuel de 50,000 ducats aux Ottomans. On trouve sur le sol autrichien des souvenirs de la gloire moderne de la France. Napoléon y fit Soult duc de Dalmatie, Duroc duc de Frioul, Bessièrès duc d'Istrie, Marmont duc de Raguse, Masséna prince d'Essling, Berthier prince de Wagram ; il se réserva sans doute le titre de liéros d'Austerlitz. Ce fut à Durrenstein, dans un profond défilé, que Mortier, enveloppé par les Russes, livra un combat glorieux, en 1805. Sobiesky passa par Tuln, quand, en 1683, il courut sauver Vienne. Essling est un petit village au-dessous de Vienne ; près de là, dans le Danube, est la grande île Lobau, qui donna son nom au général Mouton ; non loin l'autre village d'Aspren, la petite ville d'Enzersdorf ; enfin, Wagram, l'une des grandes gloires de Napoléon. Ce fut un peu plus bas que les anciens Francs anéantirent la puissance des Awares ¹. Austerlitz est

¹ Pépin, fils de Charlemagne et roi d'Italie, battit les Awares sur le Danube. Il y trouva d'incroyables richesses, dont les prémices furent offertes au pape, le reste au clergé, aux seigneurs de l'armée. « Que de combats, s'écrie un historien contemporain, que de combats livrés dans cette guerre ! quo de sang répandu ! Témoin la Pannonie, aujourd'hui « vide d'habitants, et la résidence du Chagan, tellement déserte, qu'il n'y « reste pas vestige d'habitation humaine. Toute la noblesse des Huns y « périt ; toute leur gloire y fut éclipse. Cet amas de trésors entassés là « depuis longtemps devint la proie des vainqueurs, et la mémoire des

arrosée par le ruisseau de la Littawa, qui traverse un pays de lacs et de marécages. Un autre ruisseau, le *Russbach*, traverse le Marchfeld; sa rive gauche est bordée d'escarpements appelés *Wagram*, qui donnent leur nom au village immortalisé par la bataille de 1809. Les Français battirent encore les Autrichiens à *Ebersberg*, vallées sauvages, difficiles, étroites, encaissées par les montagnes. Tous ces points des rives du Danube ont été le théâtre de toute l'histoire : Romains, Germains, Francs, barbares de toutes les nations, croisés, catholiques et protestants, Français, Suédois, Turcs, Polonais, Russes, Prussiens, Autrichiens, tous sont venus dans cette glorieuse vallée.

MŒURS. RELIGION. Les anciens Illyriens allaient presque nus, se tatouant comme les sauvages; d'autres se couvraient le corps de couleur bleue, buvaient dans le crâne de leurs ennemis. Les femmes portaient aussi la hache de pierre, le javelot armé d'un os pointu. La civilisation romaine vint s'implanter sur ces mœurs demi-sauvages. Il fallait que le luxe romain fût bien grand, puisque dans les ruines que l'on fouille en Transylvanie, dans cette sauvage Dacie, on trouve des pièces d'or, des vases précieux, des appartements ornés avec le plus grand goût : on y a découvert de riches mosaïques; mais après cinq siècles, tout fut détruit par les barbares. L'empereur Justinien fut obligé d'assigner des terres aux Lombards en Pannonie, afin de les faire consentir à avoir des lois écrites. La loi romaine leur semblait la destruction de leurs antiques usages et de leur nationalité. Attila avait placé son camp en face de Bude, entre la Theiss et le Danube; il voyait les rois vaincus veiller à l'entrée de sa tente, et, assis sur une escabelle, il recevait à la fois les ambassadeurs suppliants de Rome et de Constantinople. Les Hongrois affectaient un luxe oriental; leurs chefs portaient des ornements d'or, d'argent, des pierres précieuses, des vêtements de soie avec de riches four-

« hommes ne saurait rappeler aucune guerre d'où les Francs soient revenus chargés de plus de richesses. » De nos jours, des millions de largesses ont récompensé la valeur des guerriers français, illustrés, dans ces mêmes lieux, par la plus belle des victoires des temps modernes : la bataille d'Austerlitz.

rures d'hermine. Les rapports fréquents de l'Allemagne avec l'Italie apportèrent le luxe italien dans les châteaux gothiques de la Germanie. On retrouve aujourd'hui chez les populations allemandes la gravité des mœurs, mais un peu de légèreté dans les pays voisins de l'Italie, et quelque chose d'un peu barbare chez les peuples slaves, hongrois, croates, etc.

Chez les Daces, le grand-prêtre était comme un dieu ; on croyait que son âme passait dans le corps de son successeur. Les peuples voisins de la Save envoyaient chaque année des présents à Apollon en Grèce. Chez les Slaves, les cités, les rivières, les montagnes, les arbres étaient consacrés. Krakovie était une ville sainte. Le christianisme avait paru vite sur les bords du Danube. *Toute la légion fulminante* de Marc Aurèle était chrétienne. Saint Jérôme naquit en Pannonie, au 1^{er} siècle, à *Stridonia*, aujourd'hui Gran. En entrant dans l'empire romain, les Goths étaient chrétiens, mais les Hérules, les Huns, les Lombards, ne l'étaient pas. Au 7^{me} siècle, saint Rupert, premier évêque de Salzbourg, établit le christianisme à Vienne, où l'église de Saint-Rupert date de 740. Au 9^{me} siècle, saint Cyrille évangélisa les Moraves ; au siècle suivant, saint Adalbert, évêque de Prague, passa en Pologne, d'où il alla évangéliser la Prusse. Pélérinus, évêque de Passau, envoya, au 10^e siècle, des moines convertir les Hongrois : des chefs se laissèrent baptiser ; mais la nation résista longtemps. Il fallut lutter plus d'un siècle contre les idolâtres, et ce ne fut guère qu'au treizième, et même au quatorzième siècle, que le christianisme parut affermi chez ces divers peuples. Au 13^{me} siècle, Albert le Grand quitta la solitude de Cologne pour venir évangéliser les tribus idolâtres et barbares d'Autriche et de Hongrie. Au commencement du quinzième siècle, les opinions réformatrices de l'Anglais Wicléf furent accueillies et propagées par Jean Huss, recteur de l'université de Prague, et son disciple, le chevalier Jérôme. Munis d'un sauf-conduit de l'empereur, ils se rendirent au concile de Constance (1415), qui déchira le sauf-conduit et brûla Jean Huss et Jérôme de Prague. Cette violation du droit des gens amena cette affreuse guerre des Hussites, suivie dans tout l'empire germanique de cette ferment-

tation générale au milieu de laquelle parut Luther. La maison d'Autriche fut l'ennemie implacable de la Réforme sous l'influence de Charles-Quint. Mais Maximilien II, prince tolérant, prononça ces pieuses paroles que l'histoire n'oubliera jamais : « *Les affaires spirituelles ne se décident point avec l'épée.* » La religion catholique est dominante en Autriche ; le protestantisme est très-répendu dans les provinces allemandes, et la religion grecque dans les provinces voisines de la Turquie. En effet, les populations qui suivent l'Église grecque sont surtout en Transylvanie, en Hongrie du sud, en Gallicie, en Croatie, en Esclavonie. Le calvinisme, le luthéranisme et d'autres sectes religieuses se sont répandues dans ces contrées avec les colonies allemandes. La tolérance la plus complète est accordée aux idées religieuses chrétiennes ; mais le judaïsme est entouré de beaucoup d'entraves : il est privé de plusieurs droits civils.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Saint Jérôme et saint Martin, qui fut évêque de Tours en France, naquirent en Pannonie. Les invasions ramenèrent la barbarie dans la vallée du Danube. Au neuvième siècle, saint Cyrille traduisit la Bible en langue morave ; on a de saint Adalbert l'hymne polonais appelé *Boga Radzica* (Mère de Dieu). Au quatorzième siècle, l'université de Vienne fut fondée. Raguse et Lemberg, offrant un asile aux Grecs savants de Constantinople, furent au moyen âge un foyer de lumières et d'indépendance. Au quinzième siècle furent fondées les universités de Prague, de Krakovie. La prise de Constantinople et la réforme religieuse donnèrent aux esprits une grande activité ; le nombre des grands hommes qui ont illustré l'Autriche ne lui laisse rien à envier aux autres nations. C'est à Pesth que l'on conserve le beau *Jupiter Sérapis*, taillé dans une agathe onyx de seize pouces. L'usage de la langue latine est commun en Hongrie et en Transylvanie, à cause des anciennes colonies romaines. Les établissements scientifiques de Vienne sont de la plus haute importance. La gloire littéraire de l'Autriche se confond avec celle de l'Allemagne. Vienne, outre son université, a une *école polytechnique*, une *école de médecine* justement célèbre, une *académie* des beaux-arts, des musées d'une grande richesse,

des collections scientifiques, littéraires et artistiques, qui sont presque sans rivales. Trieste a une école royale de navigation. Le couvent de *Kremmunster* est un des plus riches établissements littéraires de l'empire. Des couvents de bénédictins sont encore riches en collections. Inspruck a de belles collections d'histoire naturelle et d'antiquités. L'université de Prague est déchue de son ancienne splendeur. Olmutz a une université. Quelques villes de Pologne ont des écoles juives importantes. Bude a une université, ainsi que Pesth, l'une des plus remarquables d'Europe.

COMMERCE. INDUSTRIE. On croit que d'anciennes routes de commerce amenaient par caravanes l'étain d'Angleterre et l'ambre de Prusse sur les bords de l'Adriatique. Les mines d'or, d'argent, de fer, les salines, les eaux minérales, furent au pouvoir des Romains et puis des barbares. Ce fut en 1231 qu'un roi de Pologne fit ouvrir les salines de Bohême. Les vins de Hongrie sont renommés, surtout ceux de Tokay, les premiers vins liquoreux du monde. Bala IV, roi de Hongrie, fit transporter dans ses États les meilleurs plants des vignes de Grèce, d'Italie, et surtout de Perse. Les vignes d'Esclavonie furent plantées par les soldats de l'empereur Probus. Les Romains exploitaient les mines de fer d'Eisenerz, celle d'or et d'argent de Schemnitz. Les salines de Wielicza furent découvertes en 1331. Sainte Cunégonde de Hongrie y amena des mineurs hongrois; les Mongols avaient emmené tous les mineurs de la Moravie et de la Silésie. Les mines de mercure d'Idria approvisionnent toute l'Europe; celles de plomb de Bleiberg, les houillères d'Ödenbourg, la mine d'opale d'Eperies, sont importantes. La Transylvanie a les plus riches mines d'or de l'empire. La possession des grandes salpêtrières de *Munhacs* a causé des guerres sanglantes entre plusieurs peuples du moyen âge. La pêche du thon dans l'Adriatique est très-lucrative. Semlin et Trieste ont un commerce immense. Vienne est la première ville manufacturière de l'empire : on cite surtout ses soieries, ses pianos, ses papiers de tenture, son orfèvrerie, sa porcelaine, ses heaux équipages, ses chaussures renommées. Les magnifiques glaces de Neuhauss, tout près

de Vienne, sont très-estimées. Non loin sont de grandes manufactures de tabac. On a dit avec raison que tout le pays qui entoure Vienne n'est qu'une vaste fabrique. Gratz est le centre d'une grande industrie en fer ; les aciers de Styrie sont les plus renommés d'Europe. Trieste est entouré de salines qui figurent parmi les plus considérables d'Europe. Steyer exporte une incroyable quantité d'objets en fer, en acier ; elle donne les rasoirs à 2 fr. 50 c. la douzaine, et des couteaux de poche à 50 fr. le mille : c'est presque incroyable, malgré l'affirmation de Balbi. Gastein, près de Salzbourg, a des mines d'or et d'argent qui s'épuisent. Leibach et Klagenfurth sont un immense commerce de transit. Saint-Veit est l'entrepôt des fers de la Carinthie. Goritz a des manufactures de soie, des tanneries. Rovigno est un port d'une très-grande activité. Schwatz, près d'Innspruck, a des mines d'argent et de cuivre. Les vallées du Tyrol exportent une masse de petits objets en bois dans toutes les parties du monde. On y fabrique aussi ces beaux tapis expédiés partout. Prague est un grand centre de manufactures de draps, de toile, de coton, de tanneries. Il faut citer surtout les beaux cristaux de Bohême, les mines d'argent, de fer, de cuivre, les eaux minérales, dont on exporte une très-grande quantité en bouteilles. Ses verres, ses dentelles sont recherchés. Brunn est la première manufacture de laines de l'empire. On renomme les grandes papeteries de Moravie. Lemberg exporte ses toiles et ses draps. Non loin, sont de riches salines, des carrières de craie, de pierres à fusil. Une grande voie commerciale et en même temps militaire se trouve dans cette belle chaussée, dite la *Tour-Rouge*, qui va de Hermanstadt à Bucharest. Pesth est un grand centre de commerce ; elle a quatre riches foires par an, où se font les grandes affaires de l'Autriche et de la Turquie. Debreczin est la ville industrielle de la Hongrie ; il y a surtout de grandes foires de chevaux. Elle est riche en mines de houille. Schemnitz a les plus riches mines d'or et d'argent de la Hongrie, ainsi que Kremnitz, qui est voisine. Tokay exporte ses vins fameux : mais les véritables vins de Tokay sont absorbés par la cour d'Autriche et les grandes familles hongroises. On n'exporte que

les qualités inférieures. Klausenbourg fait un grand commerce de chevaux de belle race. Karlsbourg est le grand centre de l'exploitation de mines d'or les plus riches de l'empire : elle fut commencée par les Romains. Il y a aussi de grandes salines. C'est Joseph II qui donna à l'industrie son premier essor, qui grandit chaque jour.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Chez les barbares le nom de chef militaire variait : il s'appelait *krol* chez les Polonais, *khan* chez les Awares, les Bulgares, les Huns, etc.; *zupan*, *archizupan*, chez les Hongrois, etc.; mais ces peuples adoptèrent bientôt les titres de *duc*, de *comte*. On assure que chez les *Dalmates*, le partage des terres se renouvelait tous les huit ans entre les familles. C'était dans les plaines de Pesth que les Hongrois élisaient leurs rois. Étienne le Saint donna des lois civiles à ses peuples au onzième siècle. Mathias Corvin régularisa la discipline militaire, abolit le combat judiciaire, défendit de paraître en armes aux foires et marchés, ordonna que les peines n'atteindraient plus les parents du coupable, que ses biens ne seraient plus confisqués, que le roi ne prendrait plus de mines d'or, d'argent, de sel, sans indemniser le propriétaire. L'Autriche subit la législation impériale jusqu'à Charles-Quint, dont le code fut revu par Joseph II. La Hongrie et la Transylvanie ont une législation particulière qui les rapproche d'une monarchie constitutionnelle. L'autorité de l'empereur est absolue; mais le gouvernement est paternel. Les femmes peuvent régner. Les ordres militaires sont ceux de la *Toison d'or*, de *Marie-Thérèse*, de *Saint-Jean*, de la *Couronne de fer*, de la *Croix étoilée*. Ce dernier est pour les dames, et celui des *Chevaliers croisés de l'Étoile rouge* est pour les ecclésiastiques.

La dette de l'Autriche est de 1,700 millions, et ses revenus de 440 millions. L'armée est de 272 mille hommes; la landwehr de 500,000. La flotte est de 72 bâtiments; la marine marchande est assez nombreuse; Venise et Trieste en sont les principaux ports. En temps de guerre, l'Autriche aurait 700,000 soldats. Elle est le premier État de la confédération germanique : elle a une voix dans les assemblées ordinaires et quatre dans les assemblées générales. Son contingent est d'en-

viron 95 mille hommes. C'est aux Hongrois que l'Europe doit l'arme des liussards.

Vienne est le principal arsenal de la monarchie : école de génie, fonderies de canons, manufactures d'armes, tout est là pour la défense du pays. Brunn a son château du Spigelberg, sa principale défense ¹.

Theresientadt de Bohême est une des plus fortes places de l'empire ; Lintz est une grande forteresse ; Prague est une forteresse dans une admirable position ; le bassin tout entier de la Bohême, si bien fortifié par la nature, est comme un camp avancé contre le nord de l'Allemagne. Komorn a de vastes fortifications. Temeswar est une des plus fortes places de l'empire. Eszek est une forteresse formidable contre les Turcs. *Lissa*, petite île de Dalmatie, est surnommée, pour ses fortifications, l'*île de Malte* de l'Adriatique. Il ne faut pas oublier, comme moyens de défense, les grandes colonies militaires que l'Autriche a répandues sur ses frontières. Ce sont des villages occupés par des soldats agriculteurs, divisés en compagnies et soumis à la discipline militaire. Il y a huit régiments en Croatie, trois en Esclavonie, trois dans le bannat de Temeswar, et cinq dans la Transylvanie : de là les confins militaires.

La pistole d'Autriche vaut 19 f. 87 c., la risdale 5 f. 19 c. ou 5 fr. 60 cent., suivant l'époque ; le florin 2 fr. 59 cent., il est divisé en 60 krentzers à 4 pfennings. Le ducat impérial vaut 11 f. 86 c. ; le ducat hongrois vaut 11 f. 90 c. Le souverain d'or vaut 35 f. 16 c. Le pied est de 316 millimètres, le mille de 7 kil. 586 mètres, la livre de 560 grammes ².

¹ Jean Ziska de Bohême fut un des grands capitaines de l'Europe ; il inventa l'art de la fortification moderne. Il fit un retranchement inexpugnable de la fameuse montagne voisine de Prague, à laquelle le fanatisme du temps a donné le nom de *Thabor*. On l'a comparé à Annibal. Après sa mort, ses soldats s'appelèrent eux-mêmes *Orphelins*. Ses partisans s'appelaient *Calixtins*, parce qu'ils voulurent conserver dans la communion l'usage du *calice*, que la cour de Rome venait d'interdire aux laïcs, réservant cet antique usage aux seuls prêtres.

² L'Autriche va adopter le système métrique de France. Le pied de Vienne est celui des Arabes (316,4 millim.). Le pied de Bohême, valant 296,4 millimètres, est le pied romain. Le pied de Moravie rappelle la

La population est de 32,000,000 d'habitants. A la fin du dernier siècle, Vienne comptait à peine 192 mille âmes, aujourd'hui elle en a plus de 350,000, Prague 120,000, Bude 95,000, Pesth 75,000, Lemberg 60,000, Trieste 50,000, Debreczim 45,000, Gratz 40,000; Krakovie a, dans tout son territoire, 114,000 habitants. Aquilée comptait 200,000 habitants sous les Romains. Près de Temeswar est le village de *Csaba*, qui a 25,000 habitants : c'est le plus grand village d'Europe. Sur la population, on compte seulement six millions d'Allemands, le reste est slave, hongrois, italien, esclavon, croate. Cette population sans homogénéité, affaiblit la puissance autrichienne. Il y a plus de 100,000 Ziguéniers dits Bohémiens.

EXERCICES. — Signification de certains noms locaux. Climat. Longueur des jours. Étendue des lacs. Richesses minérales. Curiosités naturelles. Souvenirs historiques. Mœurs. État actuel de la religion. État de l'industrie. Ordres militaires.

Questions à résoudre : Comparer le climat avec celui de l'Écosse; la longueur des jours à ceux de la Norvège. Premiers missionnaires. Légion fulminante. Saint Jérôme. Jean Huss.

CHAPITRE IX.

ALLEMAGNE.

La Germanie est un immense champ de bataille entre le nord et le sud, entre l'est et l'ouest : c'est la région centrale de l'Europe. Position géographique admirable, qui devait faire de ce riche et beau pays la puissance prépondérante. Il n'en fut pas ainsi. Quand les peuples se rencontrèrent dans ces contrées centrales, il y eut une lutte terrible : les débris des armées affaiblies cherchèrent un asile, les uns sur les fleuves, les autres dans les forêts, dans les montagnes du Sud, ou dans les plaines

pygme égyptienne : 334,4 millimètres. En Hongrie le vin de Tokay se vend par *anthal* de 51 litres : c'est deux urnes romaines. La livre de Vienne vaut une livre et demie d'Alexandrie.

sablonneuses, dans les marécages et les bruyères du Nord. De **nouveaux émigrants** arrivent, cherchant une place au soleil sur ce sol envahi. Il ne reste plus que des forêts impénétrables, **des rochers** inaccessibles, des fondrières qui s'affaissent, des plaines basses inondées par les fleuves ou couvertes des **brouillards** que le vent d'ouest apporte de l'Océan. Il y aura donc lutte sur ces contrées, la plupart ouvertes, sans frontières, sans appui de la nature ; c'est à ces luttes primitives qu'il faut attribuer les mouvements constants des populations premières de la Germanie, ce besoin d'invasion, de courses aventureuses. Ceux qui restent au foyer paternel le défendent avec une énergie étrange : chaque territoire est un lieu de combats d'où il faut repousser le voisin ou l'étranger ; chaque canton est un foyer de résistance. Mais quand l'ennemi est trop puissant, alors le besoin de s'unir apparaît ; la *confédération* est l'âme de la Germanie à toutes les époques, surtout dans le Nord, où la nature elle-même semble une ennemie contre laquelle il faut lutter sans cesse dans les marécages, sur les fleuves débordés, contre les tempêtes de l'Océan. Aussi sera-ce cette Germanie indomptable du nord qui saura se maintenir libre ; jamais les Romains ne purent posséder un pied de terrain au delà du Rhin et du Danube, sans l'entourer de remparts formidables. Les longues luttes de l'empire germanique contre l'Italie ne sont que la continuation de cette antique résistance du Nord contre le Sud ; résistance qui se formula dans le protestantisme au commencement des temps modernes, et qui se continue encore avec une admirable puissance dans cette philosophie allemande dont la voix part toujours du Nord. Et ce qui est inquiétant pour l'avenir, c'est que ce redoutable nord de l'Allemagne a toujours triomphé : tandis que les habitants de la Rhétie, de la Vindélicie, du Norique, de la Pannonie sont restés obscurs dans leurs montagnes et leurs plaines, les héros du Nord ont conquis le monde romain ; le *Goth* de la Vistule a pris l'Italie, la Gaule, l'Espagne ; le *Lombard* de l'Oder a pris la vallée du Pô ; le *Suève* de l'Elbe a pris le Portugal ; le *Vandale*, l'Espagne, la côte d'Afrique et la Méditerranée ; le *Bourguignon* des îles de la Baltique est venu s'asseoir le long

du Rhône; le *Franc* a fait de la Gaule son domaine; l'*Angle* et le *Saxon* des bouches de l'Elbe ont fondé la toute-puissante Angleterre. Dès lors les émigrations sont finies; les grandes invasions de barbares ont cessé. Le Goth, le Lombard, le Vandale, le Suève ont disparu, vaincus à leur tour. Mais il reste debout, vainqueur, triomphant, le redoutable Franc qui voudra joindre à sa belle conquête de la Gaule la glorieuse possession de la mère-patrie, de la Germanie antique, cette mère des héros. Charlemagne réalise ces grandes espérances de sa race : sa voix est écoutée jusque sur les fangeux rivages de la Baltique, jusque dans les pacages humides du Danube. Mais quand le héros s'est éteint au sein des vieilles forêts austrasiennes, la vieille et noble Germanie reprend sa nationalité; elle menace à son tour la France, cette glorieuse fille aînée, et pendant des siècles elle reste maîtresse des deux larges rives du Rhin. Dans les temps modernes, la France se rappela l'antique gloire de Charlemagne; elle reprit la rive gauche du Rhin, sans pouvoir la conserver, malgré des victoires sans nombre. Des bords du Rhin, elle est à deux pas du Danube, ce grand fleuve, ce grand chemin qu'il suffit de descendre pour tout envahir. Que de combats dans les forêts, dans les gorges, aux sources du fleuve! Que de batailles sur ses larges rives! « *C'est là qu'est la pomme de discorde qu'il faut enlever à tout prix,* » s'écriait l'illustre et glorieux archiduc Charles, dont les défaites ont acquis une gloire immortelle à la France. Oni, c'est à la source du grand fleuve qu'est toute la question de supériorité. « Napoléon et l'archiduc Charles ont prouvé, dit Thiers, le premier « par de grands exemples, le deuxième par des raisonnements « profonds, qu'entre l'Autriche et la France la querelle doit se « décider sur le Danube. » Aussi, pleine de ces préoccupations, la Germanie s'est entourée contre la France de plusieurs lignes de forteresses formidables; puis, usant du terrible droit du vainqueur, elle enleva à sa glorieuse rivale sa ceinture de forteresses, voulant toujours avoir un chemin ouvert sans péril jusqu'au cœur de la France. Les vieux Germains étaient plus généreux, sinon plus braves : quand leur ennemi brisait son arme dans la lutte, ils lui en donnaient eux-mêmes une

nouvelle, afin que la victoire leur fût vraiment honorable.

Teutons est un nom formé par les Romains du mot german *Teutsch* (nation). Les Gaulois appelaient les peuples d'outre-Rhin *Germanis* ou hommes de guerre¹ ; *Vendes*, *Vendales* veut dire habitants de la côte, *Sorabes* habitants des marais, *Francs* hommes libres ou guerriers rudes aux combats, *Saxons* guerriers aux longs couteaux, *Alemans* hommes de toutes les nations, ou mieux, hommes par excellence ou héros, *Marcomans*, guerriers à cheval, ou hommes des frontières, ou habitants des marais. Les Français ont étendu à toute la Germanie le nom de *duché d'Alemanie*, dont ils ont fait *Allemagne*, mot inconnu en Germanie, où le pays porte l'antique et glorieux nom de *Deutschland*. *Rhin* signifie courant, *Carlsruhe* repos de Charles, *Francfort* gué ou passage des Francs, *Leipsick* ville des tilleuls, *Westphalie* contrée de l'Ouest, *Erzebirge* monts métalliques, etc., *Weissebourg* ville blanche, *Fribourg* ville libre, *Manheim* demeure des héros.

La vallée du Danube, comme celle du Rhin, est d'une beauté admirable. L'Allemagne est parfaitement arrosée; elle compte plus de soixante fleuves navigables. Baden, Munich, etc., jouissent d'un des plus beaux climats de l'Europe. Aux environs de Freyberg, la température est assez rigoureuse pour avoir fait nommer une partie de cette contrée la *Sibérie saxonne*. Les brouillards sont très-fréquents sur les bords de la Baltique. A Munich, les plus longs jours sont d'un peu moins de seize heures, et de près de dix-sept à Lubeck. Le Nord de l'Allemagne est en général humide, balayé par tous les vents de l'Océan; il y fait froid; le milieu est salubre; la température y est douce. Dans le Midi, les belles et profondes vallées ont une grande chaleur; mais les régions des montagnes éprouvent de grands froids. Telle est la loi des climats.

Le long des côtes de la mer et par l'action des vagues, il se forme des amas de sable nommé *dunes*, en forme d'îles, près des côtes de la mer du Nord, ou en bandes étroites, près de la Baltique. Entre la terre ferme et les dunes, il reste des éten-

¹ *Gehr* ou *wehr mann*, homme de guerre, ou *germani*, parens, confédérés.

dues plates, qui, submergées pendant les hautes eaux, se couvrent d'un limon qui, entouré de dignes et desséché, fournit le terrain fertile qu'on appelle en allemand *marsch*. C'est de cette manière que se formèrent tous les pays Frisons, depuis le Slewick, jusqu'à l'Escant. Ces plaines fertiles viennent se joindre aux champs sablonneux de Westphalie et de Saxe. Sur le rivage, depuis la Wagrie, ou pays de Lubeck, d'Oldenbourg, etc., s'étendent les lacs le long de la plate-forme de la Baltique jusqu'en Lithuanie. D'autre part, les immenses marais russes de l'ouest semblent s'étendre en une zone immense à travers la Netza, la Warthe, l'Oder, le Havel, jusqu'aux marches de la Westphalie. Entre les *marsch* et les lacs se trouve une zone élevée de bruyères large et plate, avec de magnifiques forêts de hêtres qui s'étendent vers le Danemark. Dans les mines de l'Allemagne on trouve ensevelis des trones de palmiers et des squelettes d'éléphants ¹.

Les Alpes des environs de Constance sont célèbres parce que leurs pentes douces et leurs larges plateaux, d'un accès facile, sont traversées par des routes stratégiques très-importantes. La *forêt Noire* est une vaste forêt qui couvre une chaîne de montagnes parallèle aux Vosges, de même élévation, de même composition et de même importance : toutes deux elles bordent le Rhin et lui forment une riche et pittoresque vallée. C'est par les difficiles défilés de cette chaîne, que Villars pénétra en Allemagne en 1704, et que Moreau fit sa retraite en 1796. Le rameau qui se dirige vers les sources de l'Altmühl est appelé *Alpes de Souabe* : dur climat, sol pierreux, pentes rapides et sauvages, défilés célèbres dans toutes les guerres, surtout ceux qui ouvrent passage de la Suisse en Allemagne. Il est incroyable tout ce qui s'est livré de combats et

¹ M. Balbi assure que dans le château impérial que Frédéric Barbe-rousse avait fait construire, et dont on voit les ruines près de *Kaiserslautern*, il y avait une pièce d'eau où l'empereur jeta en 1230 un brochet auquel il attacha une bague d'or avec une inscription grecque. Pris par l'électeur Philippe, en 1497, ce brochet avait 19 pieds de long, pesait 350 livres, et avait vécu 267 ans. Ce fait ressemble un peu aux *Mille et une Nuits*.

de batailles en ces lieux ! Le bassin du Mein est de la plus haute importance militaire ; il a été le centre des opérations d'où dépendait le sort de l'Europe. Les forêts de la Thuringe couvrent des montagnes à vallées étroites, formant un labyrinthe inextricable, se joignant au Harz. Le point le plus élevé est le Broken, haut de 1115 mètres. Tout ce pays difficile est célèbre dans l'histoire militaire de toutes les époques. Près de Hastenbeck est un passage entre des montagnes, appelé Porte de Westphalie. L'Elbe est une barrière formidable contre les invasions du Nord. La Sprée a aussi une grande valeur militaire. Au-dessous d'Ulm, le Danube, ce grand rempart de l'Allemagne, devient large, peu profond, et se couvre d'îles boisées : la rive droite est alors plane et marécageuse ; la gauche est hérissée de montagnes. Que de combats livrés sur ces bords, depuis les défilés de Ratisbonne jusqu'au delà de Vienne !

Le gibier est si commun que, dans les grandes chasses royales, il arrive qu'on tue encore en trois jours douze mille pièces de gibier. Les chevaux du Holstein et du Mecklembourg sont estimés pour leur force. Les riches vignobles des bords du Rhin ont des plants de vigne de France, et surtout de Chypre et de Perse : quoiqu'à plus de cinquante degrés de latitude, ils produisent de délicieux vins, entre autres ceux du Johannisberg dans le Nassau, qui étaient autrefois la propriété des évêques de Fulde. Napoléon les avait donnés au général Kellermann ; en 1816, l'Autriche les offrit au prince de Metternich. La forêt Noire est la *forêt Marcinienne* des Romains ; la *forêt Hercynienne* s'étend entre le Harz et la Bohême. La montagne la plus élevée est l'*Orteler-Spitz*, haut de 4000 mètres, dans le Tyrol. C'est près de Frenkenstadt que se trouve le *Kniebis* ou célèbre passage à travers la forêt Noire, dans des gorges affreuses. Cette forêt a plus de 150 kilomètres d'étendue sur 60 de largeur. Dans le Harz et en Bavière, on trouve des cavernes remplies d'ossements de lions, de tigres, etc., de gigantesque proportion. Le long de la Baltique, il faut protéger le rivage par de fortes digues : on distingue celle de Dobberam, appelée *Digue sainte*, longue de 3 kil. et large de plus de 12 mètres ; elle est construite de pierres énormes et couvertes de carac-

nières sacrées. Toutes les contrées voisines du Rhin sont remplies de ruines romaines, de forts, de tombeaux, de camps, de murailles, d'amphithéâtres, de bains, de cités, etc. Près de Weissembourg (Bavière), on trouve les traces du canal que Charlemagne voulut ouvrir entre l'Atmühl et la Regnitz, pour joindre le Rhin et le Danube. Près d'Anweiler, on voit les ruines du château de *Trifels*, où l'on déposait les joyaux de la couronne impériale; on croit aussi que Richard Cœur-de-Lion y fut retenu prisonnier à son retour de Palestine (1192). Sur le mont Tonnerre (qui donna son nom à un département français, chef-lieu Mayence), on a trouvé un immense camp romain: C'est dans les caves de l'ancien château des Électeurs, près de Heidelberg, qu'on va voir le fameux tonneau contenant 440,000 litres. Non loin est Nieder-Ingelheim, où se trouvent les quelques ruines du palais bâti par Charlemagne. On voit encore à Mayence les 18 piles du pont construit par Trajan. Les contrées du Rhin sont riches en eaux minérales; celle de Baden, d'Aix-la-Chapelle, de Seltz, etc., sont très-fréquentées; les eaux minérales ferrugineuses de Pyrmont sont les plus curatives du globe. Ce n'est qu'à la *guerre de sept ans* que remonte l'usage d'éclairer les rues pendant la nuit. La nécessité de loger les soldats français, sous Napoléon, obligea de numérotter les maisons. Il n'y a guère plus d'un siècle que les rues sont pavées. Au village de Saltzbach, près de Bade, on voit encore le vieux noyer au pied duquel expira l'illustre Turenne, le 27 juillet 1675; près du monument est le boulet qui frappa le héros. Près de Neubourg (Bavière), succomba, en 1800, le célèbre La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France.

Munich est une des plus admirables villes de l'Allemagne; il y a des édifices magnifiques qu'on chercherait vainement ailleurs: tout est moderne. Des sommes énormes y ont été consacrées. Le palais royal est la plus somptueuse résidence de l'Allemagne; l'art y est accumulé avec une profusion pleine de goût: c'est un palais et en même temps un musée. Puis viennent d'autres palais de l'État ou de riches familles princières. Parmi les églises, s'élèvent *Notre-Dame* et ses deux tours, la chapelle byzantine du palais royal avec ses coupoles et ses do-

rures, l'église Saint-Michel avec son monument du prince Eugène. Sur une place est posée la statue colossale en bronze du roi Maximilien; sur une autre est un obélisque fait avec le métal des caïons enlevés aux ennemis: colonne funéraire des 40,000 Bavarois qui périrent dans les désastres de la campagne de Russie, sous Napoléon : monument de fidélité, de deuil et de gloire. Dans les environs de cette capitale sont des châteaux, des résidences royales. Près de la petite ville de Landsberg sont les ruines d'une forteresse et d'un camp romain. Ratisbonne était autrefois la résidence de la Diète impériale; il lui est resté quelque chose de royal; on admire son palais et quelques autres monuments tels que la cathédrale. Dans les environs de Bairuth sont les beaux bains d'Alexandre. Bamberg est une belle ville: on cite ses beaux ponts, sa riche bibliothèque, sa cathédrale; elle a élevé plusieurs statues aux grands hommes. Près de Weissembourg, outre les restes du canal de Charlemagne, sont les ruines d'un vaste camp romain. Au milieu d'une plaine sablonneuse, mais bien cultivée, s'élève Nuremberg, ancienne ville impériale: c'est encore aujourd'hui une ville du moyen âge par ses édifices, ses meubles, ses habitudes, ses mœurs; l'une de ses églises est célèbre par la beauté de ses vitraux. Wurtzbourg est dans un admirable pays: elle n'a de remarquable que son magnifique château royal, sa cathédrale et quelques églises, où l'on retrouve, comme dans bien des villes, l'intention d'imiter Saint-Pierre de Rome: non loin se trouvent les ruines de Saltzbourg ou château habité par Charlemagne. Augsbourg, l'ancienne ville impériale, a son riche hôtel de ville: c'est dans le palais épiscopal qu'est la salle célèbre où fut présentée à Charles-Quint, en 1530, la célèbre *Confession d'Augsbourg*. Spire, l'ancien quartier d'hiver de César, la ville souvent visitée des empereurs romains, des rois mérovingiens et carlovingiens, ainsi que des empereurs germaniques, est riche par les antiquités qui l'environnent; les camps romains sont nombreux dans le voisinage: celui du mont Tonnerre était immense. Stuttgart, ville royale, a de beaux palais, de beaux édifices: châteaux, églises, chancelleries, casernes, etc. Dans ses beaux environs se trouve

la magnifique résidence royale appelée *Solitude*, ainsi que celle de *Bellevue*, de la *Favorite*. Ulm, ancienne ville impériale, et la seconde ville du royaume, a toujours sa magnifique cathédrale : dans les contrées voisines il y a beaucoup d'eaux minérales. Carlsruhe, admirable ville princière, bâtie régulièrement en forme d'éventail, et dont toutes les rues se dirigent vers le château grand-ducal. Ses édifices de l'Etat, des princes et des nobles, sont vraiment beaux ; on ne peut rien voir de plus royal que ses promenades et les résidences royales des environs. Durlach était la demeure des anciens margraves de Bade, comme Rastadt, dont le château rappelle de loin celui de Versailles. Bade, ancienne ville romaine, comme le prouvent ses ruines, a des eaux renommées dans toute l'Europe : c'est un admirable pays. Manheim, la ville des électeurs palatins, est bien une des plus belles villes de l'Allemagne par ses édifices, ses jardins, ses châteaux, ses églises ; il faut citer à l'admiration des hommes de goût et aux amateurs du beau l'admirable jardin anglais de Swetzingen, avec sa riche botanique, ses allées de tilleuls, ses temples, ses statues, ses masquées, ses bains, ses orangeries : c'est une véritable féerie. Constance, ville d'origine romaine, doit surtout sa célébrité au grand concile de 1414 : sa cathédrale ou *münster* est fort remarquable. Donaueschingen a un château, résidence du prince de Furstemberg : quelques géographes assurent que le Danube a sa source principale près de ce château ; d'autres disent que le grand fleuve naît dans la forêt Noire à 682 mètres au-dessus du niveau de la mer, par deux sources qui, traversant des vallées profondes et difficiles, viennent se réunir dans un grand marais près de Donaueschingen ; puis le fleuve coule dans un défilé, fortement serré sur ses deux rives par des berges rapides et boisées. Fribourg, l'ancienne capitale du Brisgau, a toujours sa magnifique cathédrale ou *münster*, l'une des plus belles d'Europe : sa flèche gothique, ses vitraux, ses tableaux, sont des chefs-d'œuvre : elle a quelques palais et de beaux édifices. Dans les environs se trouvent les antiques bains romains de Badenweiler ; ils étaient dédiés à Diane ; on les a restaurés ; les antiquités y sont nombreuses. Hechingen a sur une haute colline le château qui vit

naître les célèbres familles allemandes de Hohenzollern et de Brandebourg. Cassel a des places remarquables, l'une par un bel écho qui répète plusieurs fois, une autre par la statue du landgrave Frédéric. Plusieurs palais, des musées, des promenades, des églises; des résidences princières d'une grande somptuosité sont dans ses environs. Hanau, dans l'ancienne Wetteravie, a dans ses environs l'antique palais de l'empereur Frédéric Barberousse, dans un pays de plaines, de montagnes et de forêts. Darmstadt est belle comme une ville princière qui a des palais, des musées, de belles églises. Il ne faut pas oublier Friedberg, célèbre par son antique château impérial, d'où l'on contemple les plaines de la Wetteravie, cette terre classique allemande. Mayence, la ville romaine, conserve encore des ruines des temps anciens; aussi son musée est-il fort riche; sa cathédrale est remarquable. On voit encore la maison où, en 1457, parut le premier ouvrage imprimé en Europe. Worms est une ville célèbre dans les vieilles traditions allemandes; elle fut, dit-on, bâtie par les Romains; Charlemagne y passait l'été; les empereurs germaniques la prenaient souvent pour résidence. Sa cathédrale gothique est un chef-d'œuvre. C'est le pays où se passent les grandes scènes du grand poëme allemand les *Nibelungen*. Hombourg est entouré de ruines romaines, ainsi que la charmante ville de Wiesbaden, près de laquelle sont de vastes retranchements, des camps et des tombeaux. Tout le pays est rempli de sources minérales, telles que celles de Nieder-Selters, dont on exporte une très-grande quantité. On a trouvé dans ce pays un temple de Mithra, dieu d'Asie, dont les Romains avaient transporté le culte dans le Nord. Pyrmont a aussi des eaux minérales très-fréquentées. Francfort-sur-le-Mein est la capitale de la Confédération; ville riche, libre, où l'on admire la cathédrale, le dernier chef-d'œuvre de l'architecture allemande: c'était là qu'autrefois on faisait le sacre des empereurs. C'était dans une des salles de l'hôtel de ville que les électeurs se réunissaient pour faire leur choix. On voit dans une autre salle tous les bustes des empereurs depuis Conrad 1^{er}. L'antique palais de Louis le Débonnaire existe encore. Il y a aussi des palais de princes, d'ambassa-

deurs, de banquiers, etc., qui font l'ornement de cette grande cité, dont les environs sont admirables. Parmi les monuments de Brunswick, il faut citer ceux élevés en l'honneur des ducs qui succombèrent l'un à Auerstadt, en 1806, et l'autre en Belgique, en 1815, dans la lutte contre la France. Hanovre, ville royale, a son palais royal, et celui du duc de Cambridge : parmi les autres choses rares, il faut citer le monument de *Leibnitz*. Il y a dans les environs de magnifiques résidences royales. Brême, la ville libre, grande et industrielle, a eu une grande importance. On admire encore la cathédrale, dont le caveau a, dit-on, la propriété de conserver les cadavres. L'hôtel de ville a des caves qui renferment les vins les meilleurs et les plus anciens du Rhin. Hambourg, autre ville libre, est une des plus importantes villes de l'Allemagne. En 1815, le maréchal français Davoust avait jeté sur l'Elbe un immense pont de près de 5 kilomètres : il exista jusqu'en 1818; ses beaux bassins, ses quais, ses édifices en font une ville du premier ordre. Un incendie dévora dernièrement le tiers de cette cité. On y fera de grands changements. Cuxhaven a des bains de mer, un phare et un port excellent en relation avec l'Angleterre et la Hollande. Lubeck, la quatrième ville libre, eut une grande importance au moyen âge, sous la Hanse teutonique, dont elle était la puissante capitale : elle est bien déchue; on peut toujours citer sa cathédrale gothique et son célèbre hôtel de ville, où siégeait autrefois la Hanse, dont elle possède encore toutes les archives. Travemünde est le port de Lubeck : les bateaux à vapeur de Paris et de Saint-Petersbourg s'y rendent. Schwérin est une belle ville située près d'un lac, dans une île duquel s'élève le château ducal. Ludwigsburg a aussi un château, résidence ordinaire du grand-duc ; le musée est surtout composé des antiquités slaves recueillies dans les ruines du fameux temple de Rhétra. Rostock est une ville presque libre ; elle est très-importante : sur une de ses places s'élève la statue en bronze de Blücher, né dans cette ville. Strélitz a aussi un château ducal, résidence du grand-duc, de beaux jardins, une riche bibliothèque, un beau musée slave. Dresde, capitale de la Saxe, située dans un délicieux pays, est une des plus belles villes de l'Europe ; elle a

dix-huit églises dont plusieurs sont remarquables : l'une d'elles imite Saint-Pierre de Rome. Il y a de beaux palais royaux, et des palais de grands princes d'une grande somptuosité. Le pont sur l'Elbe est un des plus beaux d'Europe. La cour passe l'été au château de Pilnitz : c'est là qu'eut lieu, en 1791, le fameux congrès des rois d'Europe contre la France. Ce fut dans les champs de Leipsick, que se livra, en 1813, la fameuse bataille qui changea la face de l'Europe : sur ce vaste champ de carnage s'élève une énorme croix, monument colossal qui instruira la postérité. La petite ville de Hernhutter est célèbre comme berceau des *Frères évangéliques* ou *Hernhutters*. Weimar est une charmante ville : ses jardins royaux sont renommés ; dans ses environs se trouve le riche château royal du Belvédère. Gotha, ville ducal, est, comme Weymar, une ville remarquable : on admire ses palais et ses jardins ; il en est de même de Cobourg. Non loin est un château appartenant à la pieuse et bienfaisante famille de Hohenlobe. Toutes les villes ducalcs de Hildbourghausen, Altenbourg, Meiningen, etc., ont toutes des châteaux, de beaux édifices, de somptueuses maisons de campagne, enfin tout ce qui constitue les existences princières. C'est près d'Eisenach que se trouve le château ruiné de Wartbourg où se retira Luther, en 1521, sous la protection de l'électeur de Saxe.

MOEURS. RELIGION. Les traditions nous montrent les premiers Germains habitant des huttes de chaume ou des cavités souterraines. La polygamie était permise chez les anciens Germains, seulement aux rois et aux grands, comme marque d'honneur. Tacite s'est plu à mettre en opposition les dérégléments des matrones romaines avec la pudeur des épouses germaniques. On assure que, quand Agrippa eut fondé ou agrandi Cologne, il fut obligé d'en abattre les portes pour déterminer quelques indigènes à venir s'y fixer. Quand un guerrier mourait, on enterrait avec lui son cheval, ses armes, et quelquefois un esclave ou un ennemi vaincu. En allant au combat, ils entonnaient le *Bardit*, hymne national qui faisait trembler le plus intrépide Romain. Les combats de coqs étaient déjà la passion des Germains : les Saxons en trans-

portèrent l'usage aux îles Britanniques. Les invasions du moyen âge amenèrent tant de désordres, que la diète d'Aix-la-Chapelle crut être sévère en exigeant des nobles le serment de ne plus déponniller sur les routes les marchands et les voyageurs. L'empereur Rodolphe fit démanteler un grand nombre de châteaux-forts où les seigneurs se faisaient brigands de grands chemins. Ils formaient différentes associations sous le nom de société de *Saint-George*, de *Saint-Guillaume*, du *Lion*, de la *Panthère*, etc. Le duel, comme combat de justice et d'honneur, se retrouvait chez les Germains; il avait lieu en présence du roi; les combattants se faisaient accompagner d'un cercueil. Les fréquents rapports avec la France, et surtout avec l'Italie, amenèrent les mœurs douces et polies des temps modernes. Le rigorisme outré de la réforme fut une des grandes causes de l'amélioration des mœurs publiques. Le long séjour des armées françaises a eu en Allemagne une grande influence sur les idées.

Les Germains avaient des magiciens, des fées, des prophétesses, un sacerdoce. Les prêtresses les plus renommées furent Velléda, qui servit d'ornement au triomphe de Vespasien (69), Ganna, du temps de Domitien (82), et Jethra, qui fut divinisée. On lui éleva un temple près du Necker, et on lui consacra une montagne près de Heidelberg. Outre Tuiston, dieu des Germains, et Irmensail, protecteur des Saxons, il y avait des dieux pour les arbres, les prairies, les fontaines; *Biel*, dieu de la végétation, protégeait la *forêt Hercinienne*; *Swantewit* était la principale divinité des Slaves. *Radegast*, le dieu de Réthra, était la plus ancienne divinité des Slaves de l'Elbe; *Béllobog* était le dieu blanc; *Tchernibog*, le génie malfaisant. Les Saxons portaient un lion dans leurs bannières. *Frigga*, la Vénus scandinave, était adorée dans le temple de Ratzbourg; *Guerwid* était le dieu de la guerre; *Hia*, dieu des enfers, *Tenfana* était la déesse des sapins et de la divination. Les Germains immolaient des victimes humaines. Hertha, déesse de la terre, avait le centre de son culte dans l'île Rugen, et à Helgoland. Les ruines du temple de Rhétra, près du lac de Strélitz, ont fourni de grandes lumières sur le culte des Slaves.

C'était à Mersebourg que s'élevait la statue d'Irmensail, figurant grossièrement un guerrier tenant d'une main un étendard, et de l'autre une balance, emblème du commandement et de la justice, que les Germains mettaient ainsi dans leur culte comme dans leurs institutions. Le christianisme parut sur les bords du Rhin et du Danube, sous la domination romaine : tout s'effaça durant les invasions. Cependant les Goths étaient évangélisés ; les Bourguignons étaient les plus doux et les plus civilisés des peuples barbares. Mais les Francs étaient païens et presque sauvages. Les premiers moines anglais qui vinrent convertir les Saxons, vers la fin du VII^e siècle furent, massacrés. *Saint Colomban* vint évangéliser les deux rives du Rhin, répandant la parole de Dieu avec le goût de l'agriculture, et détruisant les restes du paganisme. Un autre Irlandais, *saint Kilian*, évangélisa la Franconie (686). Un autre Irlandais, *saint Virgile*, évangélisa les Bavares orientaux de Saltzbourg. Après avoir contribué à la conversion des Frisons, un Anglais, *Winfrid*, à qui ses bienfaits ont fait donner le glorieux surnom de Boniface (celui qui fait le bien), entra en Germanie, évangélisa les peuples, et fonda, en 724, une église que l'on vénère encore près de Gotha. Il convertit les peuples de la Hesse, de la Thuringe, de la Bavière, devint archevêque de Mayence, puis obtint le martyre par les païens de la Frise (755). Cinquante de ses compagnons obtinrent le même honneur. Les conquêtes de Charlemagne soumièrent au christianisme tout le nord de l'Allemagne : mais les Slaves comme les Saxons revinrent plus d'une fois à leurs idoles, massacrant les missionnaires et brûlant les églises. Il fallut exterminer la moitié des Saxons, avant de les arracher aux autels d'Odin, et ils ne pardonnaient point aux Francs de les avoir abandonnés ; en sorte que la lutte entre les Saxons et les Francs fut une guerre religieuse entre l'odionisme et le christianisme. Charlemagne avait fait abattre l'idole nationale d'Irmensail, et remplacer par une chapelle catholique. « En voyant cette statue abattue par les Francs, dit un historien, les Saxons comprirent qu'ils auraient à défendre des intérêts plus chers encore que la liberté. » Les Saxons vaincus furent même dépossédés de leur

patrimoine. Le rude empereur partagea tout le pays entre les évêques, les abbés et les prêtres, à condition d'y prêcher et d'y baptiser. Il transporta en France un grand nombre de familles saxonnes : « Alors, dit une tradition, pour la première
« fois la pauvreté saxonne connut l'abondance des biens que
« produit l'opulente Gaule ; l'or, les riches vêtements, et les
« flots d'un vin exquis que les peuples du Nord préféraient
« à leurs froides boissons. » Au ^{xii}^e siècle, les Danois firent une croisade contre les habitants du Mecklembourg. Durant tout le moyen âge, les richesses et les dignités du clergé furent une question de lutte : des laïcs se faisaient nommer aux riches abbayes pour en avoir les immenses revenus ; on vit de jeunes enfants nobles nommés à des évêchés et même à des archevêchés. Ces désordres amenèrent la grande lutte du pouvoir spirituel du pape contre le pouvoir temporel de l'Empereur, dans la *querelle des investitures* : querelle qui agita longtemps l'empire et qui donna au pape de conférer les dignités ecclésiastiques, et aux empereurs de donner les fiefs qui y étaient attachés. Cependant, malgré le *concordat de Worms*, la querelle se soutint, et reparut avec son effrayante énergie, dans cette lutte de l'Allemagne et de l'Italie, ou de l'empire et de la papauté sous le nom de *guelfes* et de *gibelins*. Cette lutte dura quatre siècles, et quand la lassitude se manifestait de part et d'autre, Luther parut. La Réforme fut assaillie de toutes parts, sous l'influence toute-puissante de la papauté. Luther défendit la cause de la liberté religieuse à la diète de Worms (1521). Les diètes de Nuremberg et de Spire (1524-26) accordèrent cette précieuse liberté. Une seconde diète de Spire (1529) restreignit cette liberté : les luthériens protestèrent, et de là prirent le nom de *protestants*. L'année suivante, à Augsbourg, en présence de Charles-Quint, Luther et Mélanchton firent leur profession de foi, dite *confession d'Augsbourg*. La paix de Nuremberg fit triompher la cause de la liberté religieuse ; le concile de Trente amena quelques pétils (1563), mais après les guerres qui secouèrent l'Europe, la paix de Westphalie (1648) mit fin à cette lutte religieuse qui avait commencé au ^{xii}^e siècle, avec les *investitures*, s'était prolongée durant le moyen âge,

dans la lutte des *guelfes* et des *gibelins*, et avait fini par la Réforme, cette grande révolution sociale des temps modernes. La Bavière, comme l'Autriche, est *catholique*, ainsi que quelques principautés (Hohenzollern, Liechtenstein); tout le reste des états est *luthérien* ou *calviniste*. Aujourd'hui, ces deux dernières communions se réunissent en *Eglise évangélique*. On compte 300,000 juifs. On trouve aussi les *frères moraves*; les *mennonites*.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les Germains se distinguaient par leur goût pour la musique et la poésie. Comme les Scandinaves, ils écrivaient leurs *Runes* sur des tablettes de frêne qui leur servaient de papier. Le *Barðit*, ou hymne de guerre, n'était pas le seul chant en usage dans leurs forêts. Les Cimbres portaient le casque, l'épée, le bouclier. Les Romains s'émurent à la vue de ces guerriers glissant sur leurs larges boucliers du haut des montagnes du Tyrol, pour envahir l'Italie. Les arts n'étaient pas avancés chez les Germains; les habitants des côtes pêchaient leurs poissons dans des filets de joncs. On a retrouvé dans des ruines antiques un éperon d'argent d'une admirable exécution : on suppose que c'est un chef-d'œuvre de Rome ou d'Asie. Les barbares détruisirent les arts et les sciences avec la domination romaine. Saint Boniface fonda, en 744, le monastère de Fulde, véritable propagande de la foi et des lumières dans le nord de l'Europe. Charlemagne s'efforça de ranimer les lumières; il fit recueillir tous les chants guerriers des Francs. Quant aux arts, ils étaient nuls : pour embellir sa résidence impériale d'Aix-la-Chapelle et son palais d'Ingelheim, il fallut que Charlemagne fit revenir à grands frais des artistes et des ornements d'Italie, cette vraie patrie de l'art. Entre les écoles qu'il fonda, il faut distinguer celles d'Osnabrück pour l'étude de la langue grecque, et celles de Reichenau, dans une île du lac de Constance. Parmi les plus antiques monuments littéraires germaniques, il faut compter la *Bible d'Ulphilas* du IV^e siècle, les *Chants guerriers*, recueillis par Charlemagne; le *Serment des Princes* et l'*Harmonie des Évangiles*, par Otfrid, dans le siècle suivant; le *Livre des Héros* et la grande *Épopée des Niebelungen* du XIII^e siècle. Parmi les grands hommes, il

faut distinguer saint Bruno de Cologne, fondateur de l'ordre des Chartreux (1030); l'historien Adam de Brême (1070); Albert le Grand, illustré dans les chaires de philosophie de Paris et de Cologne (1260). Le XIII^e siècle vit naître en Souabe les *Minnesingers*, ou chantres d'amour, semblables aux troubadours de la Provence; le XIV^e siècle vit paraître les *Meister sœngers*, ou maîtres chanteurs; la poésie et la musique allemandes doivent beaucoup à ces artistes. Un moine appelé Bernard, apporta aux Allemands l'arithmétique des Arabes. La ville d'Engern possède le *Livre d'Évangile* du fameux Witikind, et sa coupe de festin. Au XV^e siècle, l'imprimerie, découverte dit-on, à Strasbourg, par Guttenberg (1440), fut perfectionnée par lui à Mayence (1450), aidé de Furst et de Scheffer. Cette grande découverte devint le plus puissant auxiliaire de la Réforme religieuse. — Munich est au premier rang des villes allemandes pour l'importance de ses établissements littéraires : [haute suzeraineté de l'intelligence, que lui enlève chaque jour la protestante Berlin. Son université est une des plus considérables de l'Europe; puis viennent les académies, les instituts, les musées, les bibliothèques, les collections scientifiques et littéraires, l'observatoire, le jardin botanique l'un des plus riches de l'Europe. Près d'Anspach est Furth, qui a une école juive regardée comme une université israélite. Nuremberg a une école polytechnique, et un gymnase bien connu. Augsbourg a, comme toutes les grandes villes, d'importants établissements littéraires. La riche bibliothèque de Stuttgart renferme la plus belle collection de bibles que l'on connaisse. Tubingen a une des universités les plus célèbres de l'Europe : sa bibliothèque et ses collections scientifiques sont immenses; mais Heidelberg est sur ce point sa glorieuse rivale, comme Fribourg dont l'université occupe un rang si distingué. La bibliothèque de Wolfenbüttel est citée comme une des plus riches de l'Europe. L'université de Göttingue est si célèbre, qu'on a dit que c'est un des principaux foyers de lumières du monde civilisé. Ce fut dans l'observatoire du village de Lillenthal, près de Brême, que l'astronome Harding découvrit la planète de Junon, le 1^{er} septembre 1804. Dans son obser-

vatoire à Brême, le médecin Olbers découvrit la planète *Pallas* le 28 mars 1802, et *Vesta* le 20 mars 1807. Dresde est très-riche en établissements d'instruction publique. L'université de Leipsick ne le cède à aucune de l'Allemagne, en sciences, en richesses littéraires et en collections scientifiques. Freyberg a une école des mines. Weimar est une ville savante et Iéna a une université qui ne manque pas de célébrité. Gotha est une ville savante et littéraire; il faut citer son *Almanach* célèbre qui se publie depuis 1764. Parmi les grands écrivains, on doit remarquer Klopstock, auteur de *la Messiade*, Lessing, Herder, Wieland, Goethe, Schiller, Schelling, Jacobi, etc., etc. « Ce qui fait la gloire de l'Allemagne, dit Michelet, c'est l'omniscience, la profondeur philosophique, et la naïveté poétique. » — La première gazette allemande parut à Francfort (1615). Cette ville possède l'original de la *Bulle d'or*, charte ornée d'un sceau doré. Au musée de Brunswick se trouve un vase d'onyx, estimé à tort plusieurs millions. La première fabrique de papier de linge fut établie en Allemagne en 1590. Comme graveur et comme peintre, Albert Durer se distingua au xvi^e siècle; il eut pour rival Lucas Cranach, l'ami de Luther, dont il nous a laissé le portrait comme chef-d'œuvre. Aujourd'hui, l'Allemagne compte beaucoup d'artistes distingués. Pour la philologie, la critique, les langues, les antiquités, les Allemands sont sans rivaux. L'Académie des mines de Freiberg a donné beaucoup de savants à l'Europe. Munich est l'Athènes allemande pour ses nombreux établissements littéraires, mais elle a une redoutable rivale dans Berlin. C'est à Munich qu'a été inventée la lithographie. — La langue allemande est une des plus riches du monde : elle admet deux grandes divisions : le *haut-allemand*, qui domine avec ses sons graves au sud du Danube; le *bas-allemand*, qui règne dans le nord, où le teuton s'est mêlé aux idiomes slaves, ce qui lui donne une douceur étonnante. C'est en Saxe que l'allemand s'est conservé le plus pur. Les dialectes sont très-nombreux.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les Germains faisaient le commerce par échange. Les Romains apportèrent l'usage des monnaies; ils établirent de grandes manufactures d'armes, de draps, de

fournitures militaires, sur toutes les frontières de leur empire. L'usage des foires se perd dans l'antiquité : leur origine est presque toujours religieuse ou politique ; celles d'Aix-la-Chapelle furent établies par Charlemagne. Les barbares, outre leurs guerriers, avaient une population exclusivement mercenaire ; les Bourguignons étaient presque tous charpentiers et forgerons. Le malheur des temps du moyen âge fit établir la *hanse teutonique* ou ligue hanséatique, vers 1241. Brême, Hambourg et Lubeck furent les fondatrices. Cette redoutable ligue, avec ses flottes, ses armées, traita d'égal à égal avec les rois, fit des conquêtes, et menaça de soumettre la Scandinavie, aidée de ses quatre-vingts villes, maîtresse des rivages septentrionaux de l'Allemagne et des Pays-Bas. Elle resta, jusqu'au xvi^e siècle, la puissance dominante du Nord. Elle fut dissoute vers 1630, après environ quatre siècles d'existence. Cologne était le grand entrepôt entre la ligue hanséatique et les villes du Rhin et de Souabe qui avaient aussi formé entre elles une association puissante. — L'industrie allemande date des temps qui suivirent les guerres de la Réforme, et surtout de la grande émigration des riches familles françaises protestantes qui quittèrent la France à la révocation de l'Édit de Nantes. Les foires de Francfort attirèrent une foule immense d'acheteurs et de marchands ; celles de Leipsick sont les plus importantes du monde pour la librairie. Les Romains exploitèrent la plupart des mines du Rhin. On croit qu'ils commencèrent les mines d'argent du Harz, dont l'exploitation actuelle date d'Othon le Grand. Gozlara l'une des plus riches et des plus anciennes mines de cuivre d'Europe. Ce fut, dit-on, dans cette ville que le moine Berthold Schwartz inventa au xiv^e siècle, la poudre à canon, attribuée par d'autres au moine anglais Roger Bacon, et peut-être antérieure encore à cette époque. Munich est une grande ville d'art et d'industrie : sa porcelaine est renommée ; on oppose ses riches tapisseries à celles des Gobelins de Paris ; d'importantes salines sont exploitées dans les contrées voisines. C'est aussi un centre de fabrication d'objets en bois, en os, en ivoire. Près de Passau sont de grandes forges. L'orfèvrerie et la bijouterie de Ratisbonne sont en honneur : on peut dire

aussi que c'est le pays de cette *bonne bière nationale*, célèbre jusque dans les traditions antiques : le violent et rude *Luther* l'aimait beaucoup. Dans les environs de Baireuth sont les riches houillères de Kronach : c'est aussi un centre d'exploitation forestière qui exporte en Hollande. Près d'Erlangen sont de grandes fabriques d'aiguilles, des mines de houille, des eaux minérales. Nordlingen fabrique des *tapis tyroliens* qu'elle exporte partout. Nuremberg une des plus riches, des plus industrielles villes commerçantes de l'Europe au moyen âge, se distingue encore par son immense commerce de *jouets d'enfant* faits par les paysans de la forêt de Thuringe et même par leurs enfans en hiver. Augsbourg est une des grandes villes industrielles de l'Allemagne : sa banque est importante ainsi que ses manufactures. Près de Hombourg, qui a des tourbières, se trouve la mine de mercure de *Potzberg*. Heilbronn exploite ses grandes carrières de pierres et de plâtre. Dans tout le cercle de la forêt Noire, il y a d'importantes salines, dont la possession était recherchée des Romains. Fribourg fait un grand commerce de librairie ; elle a dans ses environs de grandes papeteries, des marchés de grains, des fabriques de chapeaux de paille. Cassel, ville active, a dans ses environs des salines, des mines de fer, des eaux minérales. Toute la vallée de Smalkalden n'est, dit-on, qu'un vaste atelier où mille bras donnent à l'acier et au fer toutes les formes possibles. Francfort est le grand centre des affaires en Allemagne : les opérations de sa banque sont énormes. Tout le pays de Hildesheim est couvert de mines de cuivre, de fer, de plomb, d'eaux minérales : c'est le Hartz, si riche en mines. Les salines de Luncbourg sont comptées au nombre des plus riches de l'Europe. Embden est un port très-actif. Papenbourg a de grands chantiers de construction. Clausthal a les plus riches mines de plomb et d'argent du Hartz. Hambourg est la ville la plus commerçante de l'Allemagne, c'est le plus remarquable entrepôt de toute l'Allemagne. Lubeck fait encore un grand commerce d'expédition et de transit. Dresde est une ville commerçante ; il y a dans son voisinage une célèbre manufacture de porcelaine. Les laines de Saxe sont très-renommées, Leip-

sick est une des plus riches villes de commerce d'Allemagne ; ses foires, aussi célèbres que celles de Francfort, sont un des grands foyers d'affaires de l'Europe ; ses foires ont lieu au nouvel an, à Pâques et à la Saint-Michel. Ses affaires en librairie sont énormes. Freyberg a des mines d'argent ; Chemnitz a d'importantes manufactures de coton, de laine et de soie. Dans tout ce pays on fabrique ces belles toiles damassées si renommées. Dans le pays de Cobourg, on exploite de grandes salines, des eaux minérales, des carrières de marbre et d'albâtre. La petite ville de Donnenberg fait en grand les articles dits de Nuremberg. — Les riches mines d'argent, de cuivre, de plomb du Hartz sont exploitées par 60,000 mineurs organisés militairement. Les mines d'argent de Freyberg sont d'un très-grand rapport. Les topazes de Saxe et les perles de l'Elster sont aussi estimées que les grenats de Bohême. Le Rhin roule de l'or en petite quantité. Hambourg, Embden, etc., sont les pêches du hareng, de la morue et de la baleine. Les poissons de la Baltique, les carpes et les saumons du Rhin, les lusons du Danube, sont très-nombreux. Elberfeld est le siège de la *compagnie rhénane pour les Indes occidentales*, comme Leipzig est celui de la compagnie américaine de l'Elbe : aussi ces deux villes sont-elles le centre de grandes affaires. Les canaux et les chemins de fer prennent une vaste extension. La question des douanes est une grande difficulté pour le commerce ; mais elle s'aplanit admirablement sous l'influence de la Prusse, qui établit l'union commerciale dite *zollverein*.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Chez les Germains, le *pouvoir royal* était héréditaire, puisqu'il était donné à la naissance ; le *pouvoir militaire*, donné à la valeur, se trouvait électif. Les assemblées de la nation avaient lieu à la nouvelle ou à la pleine lune. La législation, toute guerrière, punissait quiconque insultait un guerrier en l'appelant *lièvre* (emblème de la peur), ou qui lui reprochait d'avoir jeté son bouclier en présence de l'ennemi ; il y avait des amendes pour toutes les fautes, les blessures, les offenses ; les forêts étaient protégées comme les troupeaux, Charlemagne établit des officiers pour

rendre la justice ; les *capitulaires*, votées dans les assemblées générales du *champ de mai*, servaient de code. On trouvait chez plusieurs peuples germains cette coutume, bien contraire au *droit d'ainesse* : quand les frères ont partagé le bien de leur père, le plus jeune a la meilleure maison, les instruments de labourage, la chaudière de son père, son conteau et sa cognée. La loi canonique eut beaucoup de mal de faire adopter le droit d'ainesse aux peuples barbares qui la regardaient comme injuste. Quand Charlemagne eut vaincu les Saxons, ceux-ci conservèrent leurs lois : de là cette différence du *droit saxon* et du *droit franconien*. Le *Miroir du droit de Souabe* est du *xiv^e* siècle. La toute-puissance de l'empire d'Allemagne avait fait croire aux empereurs que les peuples chrétiens formaient une seule et même république dont ils étaient chefs temporels, tandis que les papes en étaient chefs spirituels. Les empereurs étaient aussi rois d'Italie ; le pape sanctionnait leur élection par le couronnement. La lutte de l'empire et du sacerdoce, décida la diète de Francfort à prononcer l'*indépendance de l'empire germanique de tout pouvoir de la cour de Rome*. Quand, après le grand interrègne, les sept grands-électeurs se furent réservé le droit d'élire l'empereur, il arriva que la dignité d'*électeur* fut héréditaire, et celle d'*empereur élective*. Au grand *collège des électeurs*, se joignit le *collège des princes*, et le *collège des villes impériales*. Depuis Charles-Quint, la grandeur de la maison d'Autriche rendit l'empire héréditaire dans sa famille. Ce vieil empire dura jusqu'en 1806, après avoir duré plus de neuf siècles. Napoléon y substitua la *Confédération du Rhin* qui, après 1815, s'appela *Confédération germanique*. « Les États confédérés, dit Balbi, s'engagent à ne se faire « la guerre sous aucun prétexte, et à ne point poursuivre leurs « différends par la force des armes, mais à les soumettre à la « diète. » La diète se réunit à Francfort ; elle est censée permanente : les ambassadeurs des puissances étrangères près de la Confédération s'y trouvent ; c'est l'*Autriche* qui préside. En *assemblée ordinaire*, le nombre de voix, pour tous les états n'est que de dix-sept ; en *assemblée générale*, elle

est de soixante-dix voix ¹. Chez les Germains, chacun était jugé suivant la loi de sa tribu. Cet usage subsista durant l'empire, et la plus petite principauté eut sa législation à part. Tout cet édifice étrange et vieilli fut renversé par Napoléon, et pour apprécier cet immense service, il faut se rappeler que seulement en 1818, la torture dans les questions judiciaires fut abolie au Hanovre; que les corvées et le droit de chasse, si onéreux pour le cultivateur, existent encore dans plusieurs des états allemands; mais ces abus disparaissent. Un grand nombre de princes ont donné des constitutions : la Bavière a un gouvernement constitutionnel, ainsi que le duché de Brunswick, la Hesse, la Saxe, le Hanovre, le Wurtemberg. On trouve en Bavière l'ordre de *Saint-George*, de *Saint-Hubert*, etc., dans le Wurtemberg, l'ordre militaire de *l'Aigle d'or*, du *Mérite*, etc.

Il y a en Allemagne une très-grande variété de monnaies : le ducat de Francfort vaut 11 fr. 86 cent., celui de Nuremberg 11 fr. 72 cent., celui de Lubeck 12 fr., celui de Bade 10 fr. 45 cent., etc. ², ce qui gêne beaucoup les relations com-

¹ En assemblée ordinaire ou permanente, où l'on traite des affaires générales, les plénipotentiaires individuellement ou collectivement votent de manière à ne former que dix-sept voix ainsi réparties : l'*Autriche*, la *Prusse*, la *Saxe*, la *Bavière*, le *Wurtemberg*, le *Hanovre*, la *Hesse-Electorale*, les grands-duchés de *Bade* et de *Hesse-Darmstadt*, le *Danemark* et la *Hollande* ont chacun une voix. Les six autres voix sont données ainsi qu'il suit : une au grand-duché et aux quatre duchés de *Saxe*; une aux deux grands-duchés de *Mecklembourg*; une au grand-duché de *Brunswick* et au duché de *Nassau*; une à l'*Oldenbourg*, aux principautés d'*Anhalt* et de *Schwartzbourg*; une aux principautés de *Hohenzolern*, de *Reuss*, de *Lippe*, de *Waldek*, et de *Lichtenstein*; une à *Hesse-Hombourg* et aux quatre villes libres. La diète se réunit en assemblée générale pour des questions fondamentales; mais dans ce cas, les plénipotentiaires votent de manière à former soixante-dix voix : l'*Autriche*, la *Prusse*, la *Saxe*, la *Bavière*, le *Hanovre*, et le *Wurtemberg* ont chacun quatre voix; *Hesse-Electorale*, *Bade*, *Hesse-Darmstadt*, *Danemark*, *Hollande*, chacun trois; *Brunswick*, *Nassau*, *Mecklembourg-Schwérin* chacun deux; les autres états chacun une. Cependant les principautés de *Schleitz* et de *Lobenstein* n'ont qu'une voix en commun, et la seigneurie de *Kniphhausen* n'en a pas.

² Les Barbares, n'ayant pas de monnaie, mesuraient l'or des Romains au poids ou au boisseau.

merciales. Le pied du Rhin vaut environ 313 millimètres¹. L'armée de la confédération peut être de 300,000 hommes, fournis par les états à raison d'un soldat par 100 habitants pour l'armée active, et d'un soldat par 200 habitants pour l'armée de réserve. Il n'y a pas de flotte de la Confédération. Les revenus sont d'environ 243 millions, et la dette de plus de 700 millions². Passau est une place très-forte, ainsi que Ingolstadt avec ses importantes fortifications. Augsbourg est un des grands arsenaux de la Bavière. Solingen a une grande manufacture d'armes. Kœnigstein, en Saxe, est une grande forteresse. Dresde a une citadelle et un arsenal. Hambourg est comme Magdebourg un des boulevards de l'Allemagne. Ulm est une ville de guerre, qui est la porte du bassin du Danube, et de l'invasion française en Allemagne; elle est défendue par des forteresses; un vaste camp retranché a été construit sur les hauteurs du Michelsberg. Saltzbourg est une importante for-

¹ On peut presque dire; *autant de villes, autant de mesures*. Le pied vaut en millimètres 286,5 à Hambourg; il est un peu moins, un peu plus dans les autres villes: 288,4 à Brême, 285 à Cassel, 289,2 à Brême, 286 à Francfort, 285 à Dresde, 282,2 à Leipsick. Le *mille* hambourgeois vaut 7553 mètres. Le *tonneau* contenant 52,7 litres rappelle le médinne grec. La mesure de capacité valant 36,2 litres à Lubeck, c'est l'*artaba* d'Alexandrie. L'unité de surface, au Hanovre, vaut 26 ares, comme le *jugère* romain. Le pied de Darmstadt valait juste 3 décimètres, comme le pied grec. La livre des Ptolémées se trouve à Francfort; son poids est de 467,4 grammes. L'arpent de Stuttgart valant 47,28 ares, est l'*heredium* romain. On retrouve encore çà et là, surtout pour l'argent, des valeurs de Tyr et d'Asie. La mesure de capacité à Dresde, valant 26,4 litres, est l'*amphore* romaine, ou le *métrétès* grec; à Leipsick, comme elle vaut 54,7 litres, c'est l'*artaba* d'Alexandrie. Dans la Hesse, le beau système métrique de France a été adopté, ainsi qu'au grand duché de Bade. L'argent a une très-grande variété: en Bavière le *carolin* d'or vaut 25 f. 66 c., la couronne d'argent, 5 f. 66 c., la *risdale* 5 f. 40 c., le *kopfstück* 0,86. — A Bade le *florin* d'or vaut 40 f. 52 c. et le florin d'argent 2 f. 9 c. — Le ducat de Hambourg est de 41 f. 76 c., la *risdale* est de 5 f. 78 c., le *marc* de 16 schilling est de 1 f. 53 c. En Saxe, l'*auguste* d'or, de 5 thaler, vaut 20 f. 75 c. La *risdale* d'argent, de 2 florins ou 22 gros, vaut 5 f. 20 c.

² Il existe encore beaucoup d'impôts en nature. On sait que les empereurs avaient imposé à chaque charruée une mesure de grain, quarante écheveaux de lin, douze écus d'argent.

teresse : c'est surtout du côté de la France que se dirige le système de défense. Luxembourg a une garnison de Prussiens et de Hollandais ; la formidable Mayence a une garnison autrichienne et prussienne ; l'importante place de Landau est bavarroise. Il faut joindre Sarrelouis, Ulm, Gemersheim, Hombourg et Rastadt. Le Vieux-Brissac était autrefois une des clefs de l'Allemagne. Kehl, ancienne forteresse de Vauban, a été détruite. Hambourg compte 122,000 habitants, Munich 100,000, Dresde 70,000, Francfort 60,000, Leipsick et Brême 40,000, Augsbourg et Stuttgart 35,000, Mayence et Ratisbonne 25,000, Carlsruhe 20,000, Weimar 10,000, etc. Nuremberg comptait au moyen âge 90,000 habitants ; elle en a encore 38,000. L'Allemagne proprement dite n'a que 13,900,000 habitants. En y comprenant la population des états confédérés, elle aurait 34,500,000.

EXERCICES. — Signification de certains mots allemands. Qu'appelle-t-on Sibérie saxonne, forêt Hercynienne, Sainte-Digue ? Le *Johannisberg*. *Kniebis*. *Bardit*. *Velléda*. *Saint Boniface*. État de la littérature, de l'industrie.

Questions à résoudre : Comparer le climat à celui de l'Angleterre et de la Russie ? *Niebelungen*. Résistance de l'Allemagne contre l'Italie, depuis *Arminius* jusqu'à *Luther*. *Minnesingers*, *Meistersängers*. Bulle d'or. Hanse teutonique. Constitution de l'empire romain germanique.

CHAPITRE X.

SUISSE.

Si l'archiduc Charles a dit des sources du Danube, que *c'était la pomme de discorde qu'il fallait enlever à tout prix*, qu'eût-il donc dit des sublimes hauteurs d'où descendent à l'est l'*Inn*, le chemin de l'Allemagne centrale ; au sud le *Tessin*, qui ouvre la grande vallée du Pô et toute l'Italie ; le *Rhône* qui s'élance à l'ouest et se jette en France comme un violent ennemi qui ravage

le sol qu'il parcourt ; enfin au nord, le *Rhin*, roulant ses ondes rapides à travers les rochers, les cascades, et les bancs de granit, puis baignant les innombrables îles qui s'élèvent au milieu de sa course, enfin allant se perdre dans les marécages voisins de l'Océan ? Ce haut plateau de la Suisse est si formidable, que la vieille Europe, dans ses conseils, dans sa profonde sagesse, en a fait une terre sacrée, inviolable ! Nulle armée ennemie n'a le droit de mettre le pied sur ce sol ; ce serait un crime politique qui troublerait la paix du monde. Qu'on se figure l'Autriche maîtresse, comme elle l'a tant désiré, à la fois des sources du Danube, de celles du Rhin, du Rhône et du Tessin ! elle lancerait sans obstacle ses légions à tous les points de l'horizon ; elle dominerait l'Europe. Les peuples primitifs avaient compris, par instinct, cette puissance redoutable de ces hautes régions, sources des fleuves, chemins des nations : ils se sont emparés de toutes les terres labourables, ne laissant libre aucune rivière, gardant tous les passages, et refoulant les indomptables montagnards dans leurs rochers, leurs forêts et dans leurs pâturages, jusqu'au pied des glaciers et des neiges éternelles. Mais malheur à celui qui voudra pénétrer dans ces solitudes des Alpes ! Annibal y perdit la moitié de son armée ! Les pères et les femmes des pères y suffirent, rien qu'en roulant des quartiers de rochers dans les vallées et les ravins. Et les Romains ! il leur fallut poursuivre les montagnards jusque dans les glaciers aux sources du Rhône et du Rhin ; et encore fallut-il les laisser libres : quand les femmes n'avaient plus de rochers à lancer, elles brisaient leurs enfants sur le visage épouvanté des légionnaires. Toutefois, les grandes vallées furent bien gardées. Les invasions des barbares firent des gardiens des vallées de nouveaux montagnards qui surent se défendre et se maintenir dans leurs rochers. La race italienne au sud, la race germanique à l'est et au nord, la race celtique à l'ouest, forment la population actuelle. Mais, si la Suisse est formidable, parce qu'elle tient la source des fleuves, et les passages importants du nord au sud, elle est faible par sa stérilité. Sur ces rochers inaccessibles où les nations menaçantes ont refoulé les montagnards, la famine peut venir plus redoutable que la

guerre. On peut bien respirer les parfums de la gentiane et du thym, et cueillir la fraise au pied du glacier, poursuivre le cerf et le daim à travers les roehenses forêts, ou au milieu des fleurs qui émaillent les prairies alpestres, ou sous la verdure foncée des sapins, goûtant le doux calme qu'on respire dans ces régions aériennes ; mais le vent d'ouest peut amener ses pluies prolongées, le vent du nord ses vents de glace et détruire toute espérance de récolte : il faut donc être en paix avec l'Allemagne pour avoir du blé ; avec l'Italie pour avoir du riz et des fruits du sud ; avec la France pour avoir le vin de la Saône et de la Garonne ; avec les peuples du Rhin pour recevoir de la Hollande le hareng, la morue de l'Océan, le café, le sucre, le thé et le coton des contrées lointaines. Après avoir réduit la Suisse à l'impuissance, les nations l'affaiblissent encore en recevant dans leurs armées ses soldats mercenaires. Mais à quoi bon des soldats pour garder ses rochers inaccessibles ? D'ailleurs elle ne pourrait pas les nourrir ¹.

La grande part que le canton de *Schwitz* eut à la victoire de *Morgarten* fit donner à la confédération des *Waldstettes*, ou cantons forestiers, le nom de *Schwitz*, d'où les Français ont fait *Suisse*. *Helvétie* signifie *pays des troupeaux*, *Schaffouse* *abri des barques*, *Genève* *ville au bord de l'eau*, *Fribourg* *ville libre*, *Bâle* *ville impériale*, *Altorf* *vieux château*, etc.

La température dépend de l'élévation et de l'exposition des lieux : l'hospice du Saint-Gothard situé à plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, a une température plus rigoureuse que le cap Nord en Norvège. Coire a plus de 600 mètres d'élévation : il y fait plus froid qu'à Dublin. Dans le bas Valais, à l'ardeur du soleil le thermomètre s'est élevé à 48 degrés, chaleur des tropiques. Les plus longs jours sont de 13 heures, avec une variation de 15 à 45 minutes suivant la latitude.

La nature du sol, dit Balbi, les grandes variations du climat, les changements subits de la température et divers fleaux, tels que la grêle, les gelées du printemps et de l'automne, et les

¹ En Suisse les treize vingtièmes de la population sont de race germanique ; cinq vingtièmes de race française, et deux vingtièmes de race italienne. Douze vingtièmes sont calvinistes ; huit vingtièmes sont catholiques

brouillards humides viennent souvent détruire les espérances de l'agriculteur, et forcer la Suisse à rester dans la dépendance de ses voisins pour un grand nombre d'objets de première nécessité. Cependant, il est difficile de porter à une plus haute perfection toutes les questions d'agriculture. L'homme a déployé dans les solitudes des Alpes toutes ses ressources contre la nature ; chaque rocher a été cultivé. Les prairies artificielles sont des chefs-d'œuvre ; les pâturages sont d'une incomparable beauté.

Dans les environs de Glaris, se voit la montagne du Falzaber, sur le flanc de laquelle se trouve une ouverture naturelle appelée *Martinsloch* : à certains jours de l'année, on aperçoit le disque du soleil par cette ouverture. Les Alpes bernoises sont les masses de montagnes les plus épaisses et les plus élevées de l'Europe. « Là, dit Th. Lavallée, commencent les grandes
« Alpes avec leurs cimes couvertes de neiges perpétuelles,
« leurs énormes glaciers, leurs gorges impénétrables, leurs
« vallées sauvages et pittoresques. Le Finster-Aar-Horn, est
« une pyramide de granit qui domine les glaciers où naît l'Aar ;
« la Jung-Frau ou la *Vierge*, ainsi poétiquement nommée par
« les pâtres des Alpes, à cause de la robe de neige dont elle
« est perpétuellement convertie, et parce que sa cime n'a ja-
« mais été atteinte. Les Alpes pennines commencent au mont
« Saint-Gothard et finissent au Mont-Blanc ; elles courent pa-
« rallèlement aux Alpes helvétiques, et se rapprochent telle-
« ment du Rhône qu'elles semblent former avec les Alpes hel-
« vétiques une seule et même chaîne. Ce sont les montagnes
« les plus considérables de toute l'Europe par leur élévation,
« leurs masses, leurs glaciers, qui sont les plus vastes de toutes
« les Alpes. De cette muraille énorme qui a sur ses flancs les
« passages du grand et du petit Saint-Bernard, on a un ho-
« rizon de 500 kilomètres. Au sud, c'est la riche et verdoyante
« vallée du Pô, au delà les Apennins naissants, et par-dessus,
« le golfe de Gènes, qui se perd dans un horizon de vapeurs ;
« à l'ouest, la grande vallée du Rhône, bordée des Cévennes
« qui paraissent de petites collines, et les montagnes de la
« Bourgogne, qui se montrent comme des ondulations nua-

« geuses. Au nord, la profonde vallée du Haut-Rhône, le lac « de Genève, qui semble un petit ruban bleuâtre au milieu des « campagnes, la muraille prolongée du Jura jusqu'au Rhin, et « le vaste chaos des lacs et des montagnes de la Suisse ; enfin « à l'est une longue suite de pics de neige jusqu'au Saint-Gothard. Un même coup d'œil réunit les richesses de l'été et « les horreurs de l'hiver, quatre-vingts lieues de plaines couvertes de cultures et de villes, et pour leur base quinze mille « pieds de glaces. »

Le Rhône a sa source dans le massif du Saint-Gothard, se précipitant comme un torrent dans un passage serré entre les énormes murailles des Alpes helvétiques et pennines ; vallée magnifique, pleine de beautés sauvages et pittoresques formant le canton du Valais. Le bassin du Rhin, en Suisse, est un vaste massif granitique, une arête épaisse de montagnes, couvertes de pics, de lacs, de rivières, hérissé de forêts : ce sont des vallées étroites, des plaines rétrécies par des masses de rochers inextricables ; les vallées ou *thalweg* établissent seules des communications. Depuis sa source jusqu'à Bâle, la vallée du Rhin semble un fossé qui protège l'énorme massif helvétique contre toute tentative de l'Allemagne. On appelle *villes forestières* celles qui longent le Rhin depuis Constance jusqu'à Bâle. C'est à deux pas des sources du Danube. C'est par là qu'en 1800, les Français ont pénétré en Allemagne : c'est par là aussi qu'en 1814 les alliés ont franchi le Rhin pour entrer en France. Aussi que de combats se sont livrés à toutes les époques sur ces rivages de granit. C'est pour cela que le lac de Constance, à 400 mètres au-dessus de la mer, est une forte barrière militaire. L'Aar, embarrassé de roches dans son cours inférieur, verse au Rhin une plus grande masse d'eau que ce fleuve. La Reuss coupe la Suisse par le milieu ; sa vallée est le chemin le plus court d'Allemagne en Italie ; le cours de cette rivière est d'une nature très-pittoresque. Sa source descend de la Furca et du Saint-Gothard à plus de 2,500 mètres de hauteur ; elle court dans des ravins effroyables, passe par le trou d'Uri, caverne de 80 mètres de longueur qu'il faut traverser avant d'arriver au pont du Diable, qui joint deux rochers à pic. C'est par

là que passa Souwaroff en 1799, après un violent combat : la vallée de la Mutta est célèbre dans cette déroute ; la vallée longe Schwitz.

Les rivières et les lacs fournissent d'excellents poissons : le lac de Zug a donné des carpes de 45 kil. L'ours, le chamois, le lynx, le lièvre blanc, le hamster, etc., se trouvent dans les montagnes. L'aigle appelé *Lammergeyer* est le plus grand oiseau connu après le condor d'Amérique : il est si fort qu'il enlève des enfants, des poulains, des chèvres. Le chamois, le daim, le bouquetin, dont la race est presque éteinte, offrent au chasseur du Valais et de l'Oberland une source intarissable de gains et de dangers. Les bestiaux de la Suisse sont renommés pour leur beauté ; on voit des bœufs qui pèsent 1,200 kil. A la hauteur de 600 mètres, la vigne ne croît plus : les forêts de chênes s'élèvent jusqu'à 1,000 mètres environ, elles sont dépassées par celles de hêtres : celle des sapins s'élèvent jusqu'à 1,800 mètres et celles de bouleaux jusqu'à 2,000. Passé cette limite, commencent ces magnifiques pâturages, richesses inépuisables pour les bestiaux de la Suisse : les pâturages s'élèvent jusqu'à 2,300 mètres, passé cela on ne voit plus que des plantes saxifragées, jusqu'aux régions des neiges éternelles. Malgré tous les soins donnés à l'agriculture, les récoltes de blé ne suffisent pas en Suisse ; il faut en importer.

Les magnificences que la nature a répandues dans les vallées, les montagnes, les lacs de la Suisse, font de ce pays le plus remarquable de l'Europe. Le lac de Genève a 70 kil. de long sur 13 de large. Ses bords sont magnifiques : les tempêtes y sont fréquentes. Celui de Constance a à peu près les mêmes dimensions : souvent ses eaux croissent et baissent sans causes apparentes. Les autres lacs sont moins grands et tous remarquables par la beauté de leurs sites ; celui de Zurich par l'immense pont qui le traverse, celui de Bienné par la jolie île Saint-Pierre habitée par J.-J. Rousseau en 1765. Le mont Rosa est le point le plus élevé de la Suisse, il a 4762 mètres d'élévation. Le mont de la Molière renferme une grande quantité d'ossements de requins, d'hyènes, de tapirs, d'antilopes, etc., dont les races sont perdues. Ces étonnants débris sont à près

de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du mont Blanc au Tyrol on compte 400 glaciers : il y en a qui ont plus de 30 kil. de longueur : leur épaisseur est énorme : quelques-uns ont dix kil. de largeur. Ces *mers de glace* sont les unes au sommet des montagnes à plus de 3000 mètres d'élévation, les autres au fond des vallées, mais seulement à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il faut citer les immenses glaciers du mont Blanc, du Saint-Gothard, de la Jung-Fran, du Grindelwald et ceux de la vallée de Chamouni¹. Ces masses énormes n'offrent point une surface unie; la glace quoique dure est poreuse; les voyageurs y marchent facilement même à cheval : on y taille des degrés pour y monter. Ces glaciers éprouvent souvent des brisements épouvantables dont les violentes commotions ébranlent les montagnes voisines et détachent d'énormes pans de neiges éternelles, qui comblent les vallées sous le nom d'*avalanches*. En 1801 une montagne s'écroula dans le lac de Lucerne; les eaux se soulevèrent et occasionnèrent d'affreux ravages. En 1823, une montagne dite *Dent du midi*, tomba sur un glacier qui versa une colossale masse d'eau qui se répandit avec une effrayante rapidité et causa d'affreux désastres. En 1806, la vallée de Goldau fut comblée par les montagnes voisines, et surtout par le mont *Ruffi*; quatre villages furent engloutis dans cette catastrophe. Près de Schaffouse est la belle chute du Rhin, large de 100 mètres, et haute de 25 à 30. Les bains de Saint-Maurice sont très-fréquentés, ainsi que ceux de Bade, connus des Romains. Près de Brientz est la belle cascade de *Staubach* haute de 500 mètres. Près d'Aarau est un banc d'albâtre, une mine de houille et de fer. Les deux petites rivières d'Emme charrient de l'or.

Le *Pont du Diable*, sur la Reuss, a une seule arche de 25 mètres d'ouverture. A Avenche naquit ou fut élevé l'empereur Vespasien. C'était alors une ville importante, comme le prouvent les vastes ruines qui entourent la ville moderne. Dans la partie du Jura voisine du canton de Berne, on voit *Pierre-*

¹ Il ne faut pas la confondre avec la belle vallée de *Chamouni*, près de Sallanches (États sardes).

Pertuis, passage ouvert ou élargi par les Romains : une inscription à demi effacée se rapporte à ce grand travail. Nyon possède un antique monument où l'on voit un portrait de César. Ce fut à Orbe que la célèbre Bruneaut, reine de France, fut livrée à Clotaire II, pour la faire cruellement périr (613). Le château de Bips fut bâti par Pépin pour un rendez-vous de chasse. Berne fut fondée ou rebâtie au XII^e siècle par le comte Berthold, et comme il y avait tué un ours énorme, il donna un ours pour armes à la ville. Dans les Grisons, il y a encore une multitude de châteaux-forts qui datent du moyen âge. Au X^e siècle, Bernard de Menthon fonda l'hospice du Saint-Bernard, sur les ruines de l'antique temple de *Jupiter Penninus*. Les nombreuses médailles que l'on retrouve sur le sol paraissent être des *ex-voto* dus à la piété des pèlerins de l'antiquité (hauteur 3,470 mètres). C'est à tort qu'on suppose qu'il fut le passage d'Annibal. Cependant les armées romaines y passèrent à chaque instant depuis Auguste : les Lombards le franchirent en 547, et plus tard Charlemagne. Ce qui distingua le fameux passage de Bonaparte en 1800, c'est que ce général emmenait avec lui de la cavalerie et de l'artillerie. Dans le Tessin est la *cascade de la Tosa*, qui passe pour la plus belle de l'Europe occidentale. A Altorf s'élève une colonne portant l'histoire de Guillaume Tell : une fontaine désigne l'endroit où ce héros aurait, dit-on, abattu la pomme de la tête de son fils. C'est à Kussnach qu'il tua le cruel bailli Gessler. Près de Motiers est le *Temple des Fées*, vaste grotte remplie de magnifiques stalactites. Près de Schinznach on voit les restes du *château de Hasbourg*, berceau de la maison d'Autriche. Einsiedeln possède le célèbre pèlerinage de *Notre-Dame-des-Ermîtes*, en grande vénération chez les montagnards catholiques. Près de Lucerne on voit le *Lion National*, sculpté sur un rocher par le célèbre Suédois Thorwaldsen en mémoire des Suisses massacrés aux Tuileries à Paris en 1792. Ce lion a neuf mètres de long, et cinq de haut. A Reichenau, près de Coire, Louis-Philippe, roi des Français, fut, lors de la Terreur, professeur pendant huit mois dans un petit collège, sous le nom de Chabaud-Latour. La Suisse compte de nombreux canaux de peu d'étendue, mais

d'une très-grande importance. On cite les *canaux de la Linth* qui mènent les eaux de cette rivière au lac de Wallenstadt et qui joignent ce lac à celui de Zurich : l'un d'eux a plus de 16 kil.; les canaux qui corrigent le cours de l'*Aar*; le canal qui doit joindre le lac de Neuchâtel au lac de Genève, etc.

Coire, ville épiscopale, est située sur le grand chemin qui va d'Allemagne en Italie par le Splügen; le pays est réputé pour ses sites sauvages. La chaussée du Splügen est un des grands chefs-d'œuvre de l'industrie humaine. Il faut citer surtout la magnifique vallée de l'Inn avec ses montagnes sauvages et ses glaciers; elle est traversée par l'Inn, qui prend sa source aux glaciers de la Maloja. C'est aux environs de Thusis qu'est l'affreuse vallée appelée *Via Mala* : c'était autrefois le plus dangereux passage des Alpes en Italie. Macdonald la traversa en 1800 avec un corps d'armée, au milieu de peines et de difficultés inouïes. Comme nature pittoresque et sauvage, les vallées voisines sont célèbres. Berne a une belle cathédrale gothique, un hôtel des monnaies, de beaux édifices militaires : c'est dans les Alpes bernoises que se trouvent les belles cascades, les hautes montagnes et surtout les célèbres glaciers du Grindelwald : il faut voir toute cette effrayante nature pour s'en faire une idée exacte. L'Emmenthal est une des plus riches vallées de la Suisse. On voit aux environs de Délémont, le beau château des évêques de Bâle. Près de Sion, est le Mont-Cervin, la troisième montagne d'Europe après le Mont-Rosa et le sublime Mont-Blanc. C'est près de Brigg que commence la magnifique chaussée du Simplon : non loin est la *Jung-Frau*, montagne élevée. Les glaciers, les cascades des environs de Saint-Maurice sont renommés. Près de Martigny, commence la route qui mène au grand Saint-Bernard; dans la chapelle de l'hospice se trouve le tombeau du général Desaix. L'hospice est un port de salut pour les voyageurs. Il suffit de le nommer pour en faire l'éloge. On cite de Lausanne sa maison pénitentiaire, l'une des plus renommées de l'Europe; les environs magnifiques sont couverts de riches maisons de campagne; on distingue la célèbre *promenade du Signal*, la belle *forêt de Roveria*, etc. Vevey est dans une délicieuse situation sur le lac. Granson et Mo-

rat sont célèbres dans les fastes militaires de la Suisse. Près de Copet se trouve le château du fameux Necker et de son illustre fille, madame de Staël. Bellinzona est située dans la belle vallée Levantine : Locarno est dans la célèbre vallée de Maggia ; Lugano est admirablement situé sur le beau lac de son nom. Le lac de Wallenstadt est un des plus beaux de la Suisse, à cause de ses environs pittoresques : non loin est la profonde vallée de la Tamina, admirée de tous les voyageurs pour ses sites effrayants et sauvages. Zurich est une assez jolie ville, bâtie sur les hauteurs moyennes près du lac : elle a plusieurs églises et une cathédrale, ou Munster. Ce fut dans ces gorges et sur ces hauteurs, qu'en 1799 Masséna sauva la France d'une invasion, par cette bataille prolongée durant douze jours : Sont s'y distingua avec un corps d'armée, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich, ainsi que Mortier, Molitor, Lecourbe. Les généraux russes Sonwarof et Korsakof furent battus. Winterthur, ancienne ville romaine, est riche en antiquités. Lucerne est une jolie ville ; on voit à l'horizon le Mont-Rhigi et le Mont-Pilate : le lac est magnifique ; la cathédrale a, dit-on, un orgue célèbre. C'est dans les environs que se trouve *Sempach*, immortel dans les fastes militaires. Arau, l'ancienne capitale de la république helvétique, n'a aucun monument remarquable ; non loin est le village de *Windisch*, sur l'emplacement de Vindouissa, principale place d'armes des Romains. Baden est aussi une ancienne ville romaine : on y a retrouvé les antiques bains que les Romains avaient construits. *Rheinfelden* était la place la plus grande des quatre villes forestières. Fribourg est bâtie en partie sur la pente d'une vaste muraille de granit ; les maisons descendent jusque sur les rives de la Sarine, sur laquelle on a jeté un pont en fer renommé par son élévation. La flèche de la cathédrale est une des plus élevées d'Europe ; près de la ville se trouve le célèbre ermitage dit *grotte de la Madeleine*, et taillé dans le roc. Altorf est le berceau de la liberté helvétique, comme *Morgarten* a été le *Marathon de la Suisse*. C'est dans la belle vallée d'Unsern, élevée de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, que passe la belle chaussée du Saint-Gothard en Italie ; c'est dans ce pays sauvage que se trouve le

célèbre abîme dit *Schollenen*, le *Pont du Diable*, le *Saint-Gothard* et son hospice, le *mont de la Fourche*, les vastes glaciers, et toutes ces *belles horreurs* des poètes. Tout le pays voisin est fameux dans l'histoire du moyen âge; les vallées sont remarquables par leurs forêts, leurs rochers, leurs cascades, leurs beaux pâturages. Neuchâtel n'offre pas de monuments renommés; mais les vallées voisines sont célèbres par leurs merveilleuses grottes; on cite la vallée de *Ruz*, celle du *Locle* et de la *Chaux-de-Fond*, le *Val-de-Travers*. A Stanz, on voit encore la maison d'Arnold de Winkelried, l'un des trois libérateurs de la Suisse; dans le voisinage est la magnifique vallée d'Engelberg où s'élève une célèbre abbaye de bénédictins, dans un pays pittoresque entouré de montagnes aux cascades lointaines.

A Soleure, on remarque l'église de Saint-Ursus, qui passe pour le plus beau temple de la Suisse; cette ville est la résidence de l'évêque de Bâle. On voit encore quelques traces de l'ancienne ville romaine. Bâle, aussi ville romaine, la plus grande ville de la Suisse, est divisée en deux villes unies par le pont jeté sur le Rhin. On doit admirer sa belle cathédrale gothique. On voit encore la vaste salle où s'assembla le célèbre concile général du XV^e siècle: dans les environs on voit les ruines de l'ancienne *Augusta rauracorum*: les débris d'un aqueduc, d'un théâtre et d'un temple sont encore debout.

Près de *Arlésheim* est un magnifique jardin anglais, l'un des plus beaux d'Europe. Non loin de Schaffouse est la célèbre abbaye de bénédictins de *Rheinau*, dans une belle vallée. Genève est une des villes les plus renommées d'Europe, à cause de son beau lac, et de la nature pittoresque des Alpes qui l'entourent: on cite sa cathédrale, son musée, et quelques autres édifices. On élève à trente mille le nombre des voyageurs qui la visitent chaque année. Le village de Coligny qui est voisin, n'est presque formé que de maisons de campagne charmantes. La grande route de Genève à Milan est l'admirable chaussée du Simplon, le plus beau travail sorti de la main des hommes: elle s'élève à plus de 2,000 mètres au-dessus de la mer, et pourtant elle est praticable à toute voiture; elle fait réellement disparaître l'antique barrière des Alpes. Le passage du grand Saint-Bernard

est la partie la plus épaisse et la plus aride des Alpes; pendant plus de 40 kilomètres, le sentier est impraticable même aux mulets. Le petit Saint-Bernard a une magnifique chaussée, que le génie de Napoléon y jeta, comme dans les gorges du Simplon.

MOEURS. RELIGION. Les mœurs des Helvétiens étaient les mêmes que celles des Gaulois; les Rhétiens ressemblaient aux Germains : ils vouaient à leurs dieux leurs ennemis dans les combats; et quand ils étaient vainqueurs, ils immolaient tout, hommes et chevaux. Sous les Romains, sous les Franes, sous la domination des empereurs germaniques, les montagnards des Alpes furent toujours pauvres et sauvages. Quand au XV^e siècle, les papes les eurent appelés à leur secours en Italie, ces barbares s'habituerent à passer les Alpes, racontant dans leur pays les merveilles de la belle Italie, les uns célébrant son luxe, ses richesses; les autres son climat, ses vins, ses fruits délicieux. Lorsque Charles le Téméraire voulut attaquer la Suisse, il réunit une armée formidable : c'était Xercès allant attaquer la pauvre et montagneuse Grèce. Elle lui avait pourtant dit : *Il y a plus d'or dans les éperons de vos chevaliers que vous n'en trouverez dans tous nos cantons.* Après la défaite des Bourguignons, les bergers d'Uri, les pâtres d'Unterwald partagèrent l'immense butin sans en connaître la valeur : le plus beau diamant du duc fut jeté comme du verre et donné pour un écu. La vaisselle d'or fut prise pour du cuivre, les riches draperies coupées comme de la toile. L'argent du trésor fut partagé sans compter et mesuré à plein chapeau. La noblesse passait ses loisirs dans les chasses, par les forêts et les rochers, dans les tournols et les fêtes des châteaux. Aujourd'hui on retrouve chez les Suisses des vertus simples, des mœurs pures, une vie toujours modeste. On sait l'attachement des Suisses pour leur pays, dont le souvenir leur est rappelé à l'étranger par certains airs nationaux, dont le plus célèbre est le *Ranz des vaches*. Depuis le château du seigneur jusqu'au chalet du berger, il règne dans toutes les demeures un luxe de propreté qui charme le voyageur.

Chez les Helvétiens, *Hésus* et *Teutatès* présidaient aux combats, *Bélénus* était le dieu de la lumière, *Taranis*, celui de la

foudre, *Siva*, le principal dieu des Grisons; *Penninus* celui des Valaisans. Chaque vallée avait son dieu protecteur, chaque montagne son culte; chaque lac, chaque cascade ses mystères. On assure que dès l'an 58, le christianisme fut annoncé dans l'Helvétie. Au IV^e siècle la légion *Thébéenne*, toute chrétienne, commandée par saint Maurice, refusa d'assister à un sacrifice païen à *Agaunum* (592). L'empereur fit décimer la légion, dont le chef souffrit le martyre, et *Agaunum* fut appelé *Saint-Maurice*. Saint Bêat vint évangéliser plusieurs cantons idolâtres: d'autres missionnaires parcoururent le Jura et les Alpes bernoises. Au VIII^e siècle, aidé de ses disciples Mang et saint Gall, saint Columban évangélisa les montagnards de l'Helvétie. En détruisant les temples païens, il plantait des jardins, et fondait des couvents qui devinrent des villes. Il consacra au vrai Dieu un temple que les Alemanni avaient dédié à Woden ou Odin près de Brégentz. Saint Gall d'Ecosse fonda la célèbre abbaye qui donna son nom à un canton; d'autres Ecosseis fondèrent aussi des monastères. En 1202, les croisés se réunirent à Bâle, et au XV^e siècle, il s'y tint un célèbre concile oecuménique. Un an avant que Luther ne soulevât l'Allemagne, Zwingli, jeune prêtre de Zurich, sans s'être entendu avec lui, opéra le même mouvement en Suisse. Les cantons de Zurich, Bâle, Schaffouse, Berne, embrassèrent sa doctrine. Glaris et Appenzell se partagèrent; les autres cantons restèrent catholiques. Zwingli périt dans un combat entre les catholiques et les réformés. Il eut pour successeur le Français Calvin, qui, maître absolu dans Genève, république protestante, ébranla tout l'occident par ses opinions religieuses. On estime que les huit douzièmes de la Suisse sont catholiques, le reste est calviniste. L'irritation entre les diverses communions est encore alarmante, surtout sous l'influence toute-puissante des jésuites.

LITTÉRATURE. ARTS-SCIENCES. Les abbayes furent les premiers établissements littéraires: un moine de Saint-Gall écrivit la vie de Charlemagne. Au XV^e siècle on retrouva dans ce célèbre couvent les ouvrages originaux de *Quintilien*, *Valérius Flaccus*. L'université de Bâle, la seule de la Suisse, date du

XV^e siècle. Au siècle suivant cette ville posséda les plus belles imprimeries d'Europe. Parmi les précieux manuscrits de la bibliothèque, on distingue ceux de saint Grégoire de Nazianze, d'Erasmus, de Luther, etc. Elle a aussi l'armure du duc de Bourgogne à Morat : Lucerne a celle de Léopold d'Autriche vaincu à Sempach. Genève a une académie fondée par Calvin; elle produisit une foule de théologiens et de littérateurs célèbres : J.-J. Rousseau, Necker, madame de Staël, Bonnet, Saussure. Bâle est la patrie du savant Euler, et du peintre Holbein, Berne du savant Haller, Zurich du poète Gessner. Cette ville est surnommée l'*Athènes allemande* de la Suisse, comme Genève en est l'*Athènes française*. L'instruction est très-avancée dans ce pays. La langue *française* domine dans les cantons de Vaud, Neuchâtel, Genève, et une partie de Valais, de Fribourg, de Berne, de Soleure. L'*Italienne* domine dans le Tessin, une partie du Valais et des Grisons, quoiqu'une partie de ce canton parle encore un dialecte roman. La langue allemande domine dans tout le reste des cantons. Ces langues comptent plusieurs dialectes dont les chants sont fort gracieux : ils jouissent d'une juste admiration.

Berne a plusieurs académies, des sociétés savantes, des bibliothèques, de riches collections auxquelles a coopéré l'illustre de Candolle; un observatoire. C'est à Thun qu'est située l'école militaire de la confédération. Les religieux du grand Saint-Bernard ont de belles collections minéralogiques, et un observatoire probablement le plus haut d'Europe; la bibliothèque est remarquable. Lausanne a une sorte d'université, une école militaire, un musée. La bibliothèque de Saint-Gall se distingue surtout par sa belle collection de manuscrits. Zurich, la ville savante, a une université, de grands établissements scientifiques, plusieurs académies, une école de médecine et de chirurgie; elle possède l'herbier du fameux Haller. Lucerne a une école polytechnique. Fribourg a un célèbre collège de jésuites. Bâle est une ville savante; elle a une université, une bibliothèque riche par ses manuscrits. Genève, la ville savante, a une académie fondée par le célèbre Calvin : on ne peut rien comparer en Suisse à la richesse des collections scientifiques

amassées à grands frais par les savants de cette docte cité.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les bestiaux furent de tout temps la grande ressource des Helvétiens : ils payaient leur tribut aux Romains en peaux de bœufs et en troupeaux. Au VIII^e siècle, Schaffouse était, dit-on, déjà un port très-animé. La Hanse teutonique faisait des affaires d'échange avec la Suisse. Cependant le commerce et l'industrie ne datent que des temps modernes. Les grandes salines de Bex furent découvertes au XVI^e siècle ; mais elles ne suffirent pas à la consommation du pays : la France fournit le reste. Parmi les magnifiques routes qui unissent maintenant les diverses parties des Alpes à l'Italie, il faut admirer la grande chaussée du Simplon jetée à travers tant de précipices par Napoléon ; celle du Splügen dans les Grisons est admirable. On renomme les toiles de Thurgovie, les soieries de Soleure, le lin et le chanvre de Lucerne.

Ce qui distingue l'habitant de la Suisse, c'est que bien souvent l'artiste et le manufacturier sont en même temps laboureurs ; le sol est presque toujours l'industrie première qui accompagne les autres. Davos a des mines de plomb et de zinc : il y a des mines de fer près de Porentruy et de Schaffouse. Nyon a une fabrique de porcelaine. Bellinzona est important à cause de sa position commerciale sur la frontière. C'est à Lugano que se fait le grand commerce de contrefaçons des livres italiens. Saint-Gall est le centre d'une grande fabrication de belles toiles et de mousselines d'une grande finesse. Près de Sargans sont des bains sulfureux et des mines de fer. Zurich est une grande ville d'industrie pour les mousselines, les toiles de coton, les draps, les cuirs. Arau est une ville manufacturière ; ses presses sont renommées pour la librairie ; elle a une fonderie de canons. C'est dans la grande vallée de Bellegarde que se fait la plus grande masse de fromages dits de *Gruyère*. Glaris fait en grand le commerce de colportage. *Locle* et la *Chaux-de-Fonds*, le Val-de-Travers, sont le centre d'une grande fabrication de dentelles, d'horlogerie, de bijouterie. Aux environs de Soleure, il y a des mines de fer, de vastes carrières de pierres. Bâle est une grande ville de commerce : elle exporte des quantités énormes de rubans de soie ; elle fait la

banque. Appenzell fait un grand commerce de mousselines et de toiles de coton. Schaffouse a une fabrique d'acier, très-importante parini celles d'Europe. Genève fait un immense commerce d'horlogerie et de bijouterie. Les montagnes fournissent du marbre, du fer, du plomb, du cuivre. Le soufre y est rare. La plupart des rivières charrient des parcelles d'or, mais en petite quantité. La navigation sur les lacs est très-active. Il y a beaucoup de bâtiments à vapeur sur les grands lacs.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Dans les temps anciens, chaque vallée avait sa tribu, son chef. Il est probable que les Romains ne changèrent rien à cette organisation. Au moyen âge on voit les paysans se joindre aux nobles pour voter les lois dans les assemblées générales. Des *aroués* représentaient les cantons à la diète générale de l'Empire germanique, commandaient la milice et rendaient la justice aux peuples. Depuis la scission avec l'Empire, chaque canton continua à s'administrer. Les traités de 1815 formèrent la Suisse en confédération de 22 cantons : plusieurs cantons, Bâle, Unterwald, Appenzell, se subdivisent en deux parties, et les Grisons en trois ligues. L'assemblée générale est appelée *Tagsatzung*, et le chef *landamann* ou *Landmann* (homme du pays) ; les actes de la diète s'appellent *Vorort*. Le gouvernement est partout républicain ; mais il varie depuis l'*aristocratie de Berne*, la *démocratie d'Uri* et de Saint-Gall, jusqu'aux *idées constitutionnelles* de Neuchâtel, où le roi de Prusse est représenté par un grand-officier de la couronne. Zurich, Berne et Lucerne, sont tour à tour, pour deux ans, le siège du pouvoir. Zurich l'est en 1845-46, etc. Dans ce cas le canton, est dit canton-directeur.

La Suisse a déjà, comme l'Allemagne, réclamé l'unité des *mesures métriques*, à cause de la trop grande variété des mesures nationales : le *franc suisse* vaut 1 fr. 46 ; le florin d'Appenzell 2 fr. 12, celui d'Argovie 2 fr. 19, etc. ; le ducat de Bâle 10 fr. 72, celui de Berne 11 fr. 64, etc. ; la pistole de Lucerne 23 fr. 16, celle de Soleure 23 fr. 63, etc.

Tout citoyen est soldat depuis l'âge de vingt ans : il s'équipe à ses frais et prend l'uniforme de son canton. En cas de guerre la Suisse pourrait lever 200,000 hommes ; le contingent est

de 34,000; mais les troupes sans cesse sous les armes ne s'élèvent pas à plus de 1,500 ou 2,000 hommes. Autrefois, les Suisses étaient soldats mercenaires en Italie, en Espagne, en France, où leur dévouement à la royauté dura jusqu'à 1830. La Suisse a en ce moment 18,000 hommes de soldats mercenaires au service des Pays-Bas, des Deux-Siciles et de l'Espagne. Les revenus sont de 12,000,000. La population est d'environ 2,000,000 d'habitants; Genève 26,000; Berne 20,000; Bâle 19,000; Zurich 10,000; Neuchâtel 6,000, etc. La Suisse a 348 kil. de l'ouest à l'est sur 212 du nord au sud. Quoique Aarbourg et Genève aient quelques fortifications, la Suisse n'a pourtant pas de forteresses. Aarbourg renferme l'arsenal fédéral¹.

EXERCICES. — Signification de plusieurs noms. Comparaison de température. Élévation de la végétation. Glaciers. Divers désastres. Souvenirs historiques. Merveilles de la nature. Mœurs.

Questions à résoudre : Mers de glace. Richesse des pâturages. Divers passages d'armées par les Alpes. Guillaume Tell. Zwingli. Calvin. Roussseau. Madame de Staël. Industrie de Genève.

CHAPITRE XI.

HOLLANDE.

Dans la lutte primitive des peuples pour la possession du sol, tandis que les plus forts s'abritaient dans de riches val-

¹ A Bâle, à Neuchâtel et à Zurich, se retrouve le pied grec, oscillant de 299 à 501 millimètres. A Genève, le pied est de 288 millimètres, et à Berne, de 295,3. A Bâle, on mesure le vin par l'*ohm*, valant 49,56 litres : c'est l'équivalent de deux urnes romaines. A Zurich, le *petit viertel* vaut deux urnes grecques, et le *grand viertel*, deux urnes romaines. La variété de la livre est étonnante : celle de Bâle vaut 489,5 grammes; celle de Berne, 522,5; celle de Lausanne, 508; celle de Solcure, 514; celle de Schaffouse, 459; celle de Constance, 472; celle de Genève, 550,6, ou bien 547,5. Il y a aussi deux sortes de livres à Neuchâtel. Il y a une sorte de pièce d'or de 32 francs suisses, valant 47 fr. 65 c. L'écu d'argent de Bâle, de 2 florins ou 30 batz, vaut 4 fr. 56 c.; l'écu de Zurich, 4 fr. 70 c., etc. La pièce de 4 francs suisses vaut 6 francs de France.

lées, les plus faibles allèrent au loin, toujours repoussés; bientôt les forts ne leur laissèrent qu'un sol mouvant et inondé, où la vie est un combat, non plus contre l'homme, mais contre la nature. C'est là toute l'histoire de la Hollande, de ce *pays creux*, où il y a plus d'eau que de terre, où la vaste plaine n'est plus qu'un chaos d'eaux lentes et sales, se mêlant à la fange du sol. Que fera l'homme ainsi acculé dans cette bauge? Il fera des prodiges. Il se maintiendra libre du joug de ses voisins des hautes terres; il saura lutter contre la nature. Où l'oiseau du ciel pourrait à peine trouver où se poser, il élèvera de puissantes et glorieuses cités sur un sol factice, sur des troncs d'arbres entassés, enfoncis dans la terre, qu'il rendra ainsi immobile. La terre enfin vaincue, il domptera la mer; il lui dira comme Dieu : *Tu n'iras pas plus loin !* De majestueuses et gigantesques digues s'élèveront, de siècle en siècle, contre les flots, protégeant les hommes et les cités des hommes. Mais si quelquefois l'homme se repose épuisé de sa lutte séculaire, l'Océan en profite : la tempête arrive effrayante, dévore les digues négligées, emportant le laboureur, la cité, la moisson. Moisson toujours bien limitée! car la côte de la mer est monillée, sablonneuse, humide, stérile; les plaines intérieures, couvertes de tourbières, se refusent presque à toute culture : il n'y a guère que le bord des fleuves, formé d'alluvion, qui soit fertile. C'est sur ces terrains préparés par les fleuves que l'homme cherche sa nourriture de chaque jour, tremblant que le vent d'ouest n'amène des pluies désastreuses qui font déborder les eaux. Aussi a-t-il sillonné le sol d'une multitude de canaux où les eaux s'écoulent; aussi a-t-il encaissé les fleuves dans de puissantes digues qui protègent les belles prairies, les riches récoltes! Une fois assuré de sa demeure, l'homme alla braver la mer jusqu'au milieu des tempêtes : il lança loin sa barque. Il alla d'un pôle à l'autre; il rendit le monde tributaire! Les riches cités virent arriver dans leurs marécages tous les trésors des peuples, toutes les choses précieuses de la terre. Mais la grandeur amène l'orgueil qui perd les nations. Un jour, menacés jusqu'au centre de leur puissance, ils voulurent rendre à la mer le sol conquis par eux, détruire leurs digues et

s'enfuir avec leurs trésors sur leurs vaisseaux, au delà des mers, vers des îles lointaines. Mais ce sublime dévouement n'est pas toujours possible. Un conquérant voulut naguère imposer ses volontés à ces rudes marins : ils essayèrent de braver le vainqueur de l'Europe du fond de leurs marécages ; mais l'hiver arriva : rivières, canaux, marais, terres flottantes ou fangeuses, tout se solidifia, tout devint un chemin aux légions ennemies, et les cavaliers vainqueurs allèrent avec leurs chevaux rapides saisir les vaisseaux enchaînés par la glace dans les baies et les golfes. Il était impossible de fuir : il fallut céder, et n'être plus qu'une province d'un grand empire.

Hollande signifie *pays creux* ; Frise, *pays tremblant* ; d'autres pensent que *Frison* veut dire *peuple qui creuse des canaux* ; Batavie, *pays-bas* ou *eau profonde* ; Zuyderzée, *mer du sud*, par opposition à la mer du Nord ; Zélande, *pays de la mer* ; Biesbosch, *bois des joncs*, etc.

Le climat de la Hollande est humide ; les brouillards y sont fréquents ; aussi le froid est moins rigoureux à Amsterdam qu'à Paris. Les plus longs jours y sont de 16 heures et demie. Les bestiaux sont renommés ainsi que les fromages. Les sangliers, les loups, les renards sont inconnus en ce pays. On appelle *polder* les terrains que les Hollandais ont conquis sur la mer ou sur les marais. La culture des plantes est comme une passion chez les habitants ; les jacinthes et les tulipes y sont d'un prix excessif. La ville de Harlem est le centre de cette grande exploitation ; on cultive le lin, le thé, le tabac, la garance. La culture du chanvre est énorme, pour suffire aux besoins de la marine. Comme le pays est au même niveau, et même à un niveau inférieur que la mer, il faut maintenir les eaux marines par des digues immenses ; celle dite *West Capelle*, à l'extrémité occidentale de l'île Walcheren, est regardée comme la plus merveilleuse de ces jetées artificielles dont l'Océan se rit quelquefois ; un vaste système de canalisation dirige les eaux et épuise les marais. Il y a trois siècles que le lac appelé *mer de Harlem* fut formé par une inondation. En 1421, près de Dordrecht, une lutte furieuse s'éleva entre une haute marée et les eaux du fleuve ; 72 villages et 100,000 personnes furent engloutis et

la *Biesbosch* fut formée. Après l'inondation désastreuse qui forma le Zuyderzée¹, une autre eut lieu, celle qui forma le golfe de Dollart, engloutissant 33 villages et presque toute la population. A son entrée en Hollande, le Rhin se partage : le bras gauche est le Wahal qui se réunit à la Meuse ; le bras droit forme l'*Yssel* qui se jette dans le Zuyderzée ; plus loin il forme encore le Leek qui se jette dans la Meuse ; enfin le Rhin n'a plus que la largeur d'un fossé, quand il se perd par les sables dans la mer du Nord au-dessous de Leyde. Le *canal du Nord* long de vingt lieues et navigable aux vaisseaux de guerre est le plus beau que l'on connaisse. Il joint Amsterdam et *Nieuw-Diep*, et évite la dangereuse navigation par le Zuyderzée, au milieu des vents, des courants et des bas-fonds. Il y a encore d'autres canaux fort remarquables, comme celui qui joint Maestricht à Bois-le-Duc. L'extrémité de la Hollande septentrionale est une plaine aride que les Hollandais appellent leur *Sibérie*.— Dans la province de Groningue on a trouvé des ossements de balcine à cent pieds de profondeur. Saardam est à jamais célèbre par le séjour qu'y fit Pierre le Grand de Russie sous le nom du charpentier Pierre Mikhaïlef; on a conservé la cabane et la couchette où reposa ce fondateur de la puissance russe ; ce lieu compte plus de mille moulins à vent. Non loin est le bourg de Broek, où la propreté est telle que les rues sont pavées en tuiles vernissées, ce qui fait l'effet de tapis de Turquie. Amsterdam est bâti sur 90 petites îles communiquant entre elles par 290 ponts ; mille vaisseaux peuvent être contenus dans son port. La Haye est une des plus belles villes d'Europe ; l'air pur qu'on y respire y a fixé la résidence de la cour. La route de Leyde à Harlem ressemble à un magnifique jardin anglais.— Près de Maestricht se trouvent les vastes carrières de la montagne Saint-Pierre, exploitées depuis vingt siècles ; ses rues souterraines s'étendent à plusieurs kilomètres dans la montagne ; entre autres ossements fossiles, on y a trouvé un énorme saurien qui devait avoir quinze mètres de

¹ Il a été question de dessécher ce vaste golfe, mais la crainte de détruire le commerce maritime des villes qu'il baigne a fait renoncer à ce projet.

long. Les rues souterraines forment un dédale si complet, qu'il y aurait impossibilité aux ouvriers eux-mêmes de s'y retrouver, sans l'instinct de leurs chiens et de leurs chevaux. — Il y a beaucoup de marais qui rendent l'air malsain, tel que celui de Bourtange, province de Groningue; l'agriculture gagne chaque jour du terrain sur ces marais. D'immenses tourbières fournissent du chauffage. En 1853, un horrible incendie brûla une grande partie des tourbières de Groningue. La mer du Nord est d'une navigation dangereuse, à cause de ses bas-fonds et de ses tempêtes; ses eaux sont moins salées que celles de l'Océan.

La grande ville de la Hollande, c'est Amsterdam : c'est une des belles villes d'Europe : il y a des rues magnifiques, bordées de canaux souvent profonds, qui reçoivent le bâtiment de guerre comme la plus modeste chaloupe marchande. Là, on n'admire point la somptuosité des édifices : presque tous ont les pieds dans l'eau; mais on remarque la richesse des maisons peintes, et toute cette longue suite de magasins où se concentra longtemps le commerce du monde. Le palais royal, ancien hôtel de ville, est un beau monument : il fut la demeure de Louis Bonaparte; l'amirauté, les palais des compagnies des Indes, la bourse, sont remarquables; il y a de fort belles églises. Les quais, les ponts, les canaux, les bassins, les chantiers, etc., complètent l'ensemble de cette grande cité. Tout le pays d'Amsterdam à Utrecht n'est qu'une suite de maisons de campagne, de jardins où s'étaient tous les trésors de la flore hollandaise : au printemps, c'est comme une merveilleuse végétation. Harlem est une ville importante : son hôtel de ville était la belle résidence des anciens comtes de Hollande, de même que c'était dans son hôtel des Princes que se rassemblaient autrefois les états-généraux; la cathédrale se distingue par sa tour élégante. La Haye est une des villes les mieux bâties d'Europe : elle est sillonnée de canaux comme la plupart des villes hollandaises; les rues sont spacieuses; parmi les édifices, on admire le palais du roi, celui des états-généraux, celui du prince d'Orange, l'hôtel de ville. Dans ses environs est la maison de plaisance royale, appelée *Bosch* ou le *bois* : la magnifique forêt

qui l'environne est, dit-on, un reste des vieilles forêts bataves. Non loin des bains de mer de Scheveningen, sont les ruines d'une ville romaine, appelée *Forum Hadriani*. C'est dans l'église de Delft qu'est le beau mausolée du prince Guillaume d'Orange, fondateur de l'indépendance hollandaise. Leyde, grande et belle ville sur le Rhin, où l'on remarque le grand *hôtel des invalides*, l'église Saint-Pierre et ses tombeaux. Dans les environs, on a fait de gigantesques travaux pour régulariser le cours du Rhin jusqu'à la mer. Rotterdam est la seconde ville du royaume : les canaux sont si larges et si profonds que les vaisseaux entrent jusqu'au milieu de la ville ; on admire la bourse, l'amirauté et tous les édifices des grandes villes de commerce. Utrecht, ancienne ville déchue, qui fut comme la capitale de la république de Hollande, centre des états généraux. La cathédrale a une tour très-élevée. Non loin est un monument pyramidal, élevé par l'armée française et batave, en 1804. Middelbourg et Flessingue, remarquables par leur industrie, ont d'immenses travaux contre les vagues de l'Océan et pour protéger leurs bassins, leurs magasins, leurs chantiers immenses. Bois-le-Duc a une vaste et belle église ; celle de Dordrecht est une des plus grandes du royaume, ainsi que celle de Brèda avec sa tour élevée. Maastricht est une ville importante sur la Meuse : parmi ses édifices, on cite l'hôtel de ville, l'église Saint-Gervais, le beau pont sur la Meuse, que l'on passait jadis sur un bac ; c'était un passage célèbre.

MŒURS, RELIGION. Les mœurs des Frisous et des Bataves furent celles des Germains ; ils étaient demi-sauvages, mais très-braves. Aux temps modernes le commerce les absorba : *petit peuple dur, avare, taciturne, qui fit tant de grandes choses sans grandeur. D'abord ils vécurent malgré l'Océan ; ce fut le premier miracle ; puis ils salèrent le hareng et le fromage, et transmutèrent leurs tonnes infectes en monceaux d'or.* Ils sont tous bourgeois, commerçants ou marins. La vertu par excellence du Hollandais c'est l'économie, qui dégénère souvent en un froid égoïsme. *Un vrai Hollandais sort peu, fume beaucoup et mange souvent. La partie éclairée de la nation se distingue par ses lumières, l'élégance de ses mœurs et l'opu-*

lence des demeures. En hiver, il y a un grand luxe de fourrures; les parties de patins sont très-brillantes sur les laes, les canaux, les marais glacés; c'est une fête continuelle en plein air.

Sous les Romains, le christianisme avait paru entre le Rhin et la Meuse. Les invasions le firent disparaître. Au VII^e siècle saint Éloi rapporta l'Évangile chez les Frisons; entre autres missionnaires, Willebrod franchit le Rhin, et fonda l'évêché d'Utrecht; il évangélisa les sauvages pêcheurs de la Frise et de la Hollande, aidé de saint Wilfrid, archevêque d'York; il envoya de ses compagnons évangéliser la Westphalie. Saint Boniface poursuivit cette belle œuvre, et fut tué près de Dokkum par des Frisons idolâtres (754). Au XVI^e siècle, la Hollande, profondément économe, adopta la réforme religieuse pour ne plus payer la dime au clergé; de même elle secoua le joug de l'Espagne pour ne plus lui payer ses exorbitants impôts. Pour arrêter les progrès de la réforme, Charles-Quint y fit établir l'inquisition, qui disparut avec la domination espagnole. Le calvinisme est la religion dominante; puis viennent les luthériens, les sectaires appelés arminiens ou remontrants, les gommaristes, les catholiques, les juifs. L'église allemande dite *évangélique* fait des progrès chaque jour.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Le premier établissement littéraire qu'eut la Hollande fut cette école d'Utrecht fondée par saint Boniface: un de ses compagnons, nommé Grégoire, y attirait à ses leçons des Franes, des Frisons, des Bavares, des Souabes, des Anglais. C'était comme une université naissante. La langue hollandaise ou néerlandaise est un dialecte allemand; dans les luttes littéraires amenées par la réforme, elle devint une langue littéraire. Érasme le premier critique, Boerhave le premier médecin, Grotius le premier jurisconsulte, Ruhnkenius le premier philologue de l'Europe, chacun dans son temps, illustrèrent la Hollande. Au XV^e siècle vécut dans une abbaye près de Zwoll Thomas à Kempis qui, pour avoir copié l'imitation de Jésus-Christ, en fut longtemps cru l'auteur. A Harlem, on voit la statue de Laurent Janzoon Koster, à qui, suivant l'opinion hollandaise, Guttemberg de Mayence aurait dérobé le secret de l'imprimerie. C'est en Hollande que le

thermomètre a été inventé. Utrecht est la patrie d'Adrien VI ; il fut précepteur de Charles-Quint, devint vice-roi d'Espagne, puis pape par la protection de son pupille ; ses parents étaient tisserands. Horn a vu naître Guillaume Shouten qui donna le nom de sa patrie au cap qu'il découvrit à l'extrémité australe de l'Amérique. Leyde possède la plus belle cathédrale de la Hollande ; elle a vu naître les célèbres peintres Rembrandt et Gérard Dow, ainsi que Jean de Leyde, chef des anabaptistes ; les presses des célèbres frères Elzéviirs furent longtemps dans cette ville. En 1746, Muschenbroeck y inventa la *bouteille* dite de *Leyde*. Érasme naquit à Rotterdam ; Ruyter, à Flessingue ; l'astronome Huygens, à La Haye. Le poète Vondel est le Racine de la Hollande. Le célèbre Spinoza naquit à Amsterdam. Il y a cinq universités : celle de Leyde est la plus renommée. Les Hollandais aiment dans les arts une symétrique régularité, ils préfèrent le joli au beau ; ils ont plutôt réussi dans l'érudition que dans les beaux-arts. Amsterdam fut pendant le XVIII^e siècle le foyer d'activité des imprimeries qui publièrent la plupart des livres des philosophes français. Amsterdam possède un athénée, un institut, une académie des beaux-arts, une école de navigation, des musées, où l'on admire de belles antiquités romaines, germaniques et frisonnes. On cite deux beaux globes terrestre et céleste de plus de vingt-deux mètres de circonférence. Harlem est une ville studieuse ; elle a une académie de peinture, une société pour les sciences et les beaux-arts. La Haye a un riche musée ; sa bibliothèque est une des plus riches de l'Europe. Leyde a une université célèbre ; sa bibliothèque est d'une grande richesse, ainsi que son musée d'antiquités. On assure que cette ville possède encore les typographies elzéviriennes. Medenblick a un institut royal de la marine. Utrecht est une ville savante : son université, son musée, son académie des sciences, sont fort remarquables. Bréda a une école militaire. Maestricht, Nimègue, ont aussi des établissements littéraires.

COMMERCE. INDUSTRIE. La Hollande hérita des débris de la puissante hanse teutonique ; quand elle se fut émancipée du jong espagnol, un grand nombre de riches familles belges lui

apportèrent leurs lumières et leurs capitaux en échange de la liberté religieuse. Philippe II en fermant aux Hollandais le port de Lisbonne, les força de chercher aux Indes les denrées de l'Orient, et d'y fonder leur empire sur les ruines de celui des Portugais. En 1610, ils apportèrent le thé de la Chine à Amsterdam d'où ils le colportèrent en Europe. En 1648, l'Escant fut fermé et tout le commerce des deux Indes se concentra à Amsterdam qui fut la première place commerciale du monde. La lutte contre l'Angleterre et la France épuisa la république et sa puissance maritime. Les Anglais envahirent les colonies réduites aujourd'hui aux archipels océaniques, et à quelques possessions dans les autres parties du monde. Les Hollandais se montrèrent si avarés en Océanie qu'ils détruisirent les épices partout où ils ne purent en conserver le monopole. Depuis longtemps, ils font la pêche de la baleine jusqu'au Spitzberg. On assure que dans l'espace de cinquante ans ils en prirent 33 mille ; la pêche du hareng est encore très-productive ; l'exportation des viandes salées est très-grande. La Hollande n'a pas de mines ; les salines de Haarlingen sont importantes. On renomme les velours d'Utrecht, les toiles de la Frise, le tabac du Texel, etc. On exporte en Angleterre pour des sommes énormes de garance. Amsterdam, qui a été longtemps la grande métropole commerciale du monde, est encore très-active. Les vastes caves de l'hôtel de ville sont dépositaires des riches fonds de la banque. Saardam a de riches papeteries ; on y construit des batcaux, des vaisseaux, dans de vastes chantiers. Harlem fabrique la laine et la soie ; ses blanchisseries sont importantes ; elle a des fonderies de caractères ; elle fait un très-grand commerce de fleurs. Edam fait une énorme exportation de fromage de Hollande : c'est le principal entrepôt, avec Alkmaar et Hoorn, qui exporte une grande quantité de beurre salé. La Haye fabrique de la porcelaine, fond des canons, lamine le cuivre. Wlaardingen envoie de nombreux bâtiments à la pêche du hareng. Ziericksée exporte beaucoup d'huîtres pêchées dans les environs. Flessingue et Middelbourg sont deux villes importantes par leur commerce et leur marine. Bois-le-Duc a de grandes fabriques de rubans. Tilburg fabrique les draps,

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Libres du jong romain, les Frisons conservèrent leurs chefs nationaux, leurs assemblées, leurs coutumes; mais les Bataves, sur les rives de la Meuse et du Rhin, furent soumis à la domination romaine, du moins en partie. Charlemagne crut punir les Frisons en les privant de leur roi national, qu'ils reprirent après la mort de ce prince. Comprises dans l'organisation de l'empire germanique, les provinces néerlandaises en ont suivi les grandes institutions. Après avoir, durant le *statthoudérat*, passé par toutes les formes de la démocratie aristocratique, puis subi le joug de la France, le gouvernement est devenu monarchique, constitutionnel; le roi est aidé par deux chambres qui remplacent les états-généraux si célèbres dans les siècles précédents. Il y a trois ordres dans l'état : l'ordre équestre ou la noblesse, l'ordre des villes et l'ordre des campagnes; mais la constitution assure les mêmes droits à tous les ordres. L'administration des colonies est réservée exclusivement au roi. La Haye, qui est le centre un gouvernement, est aussi le siège de la cour suprême de justice du royaume.

L'ancien florin vaut 2 fr. 46, le nouveau, 2 fr. 13; le ryder est une pièce d'or de 31 fr. 65; le ducat de Hollande vaut 11 fr. 93; le mille marin est de 5 kilom. 555 mètres; la lieue hollandaise d'un peu plus de 6 kilom. ¹; les revenus sont de 85 millions; la dette est de près de 5 milliards; le contingent, de 26 mille hommes; c'est avec cette poignée de mauvais soldats que la Hollande lutta contre Louis XIV; il est vrai qu'elle eut l'Océan pour auxiliaire. La flotte compte 101 bâtiments. Amsterdam

¹ On retrouve en Hollande le grand palme égyptien de 226 millimètres, à Utrecht. Amsterdam avait le pied arabe de 44 doigts, valant 287 millimètres; à Maestricht, il valait 280, et 285,8 à Harlem: on les avait sans doute apportés des Arabes d'Espagne. Groningue avait le pied romain de 292 millimètres. On retrouvait le pied grec à Middelbourg, valant 300 millimètres, et le pied olympique de 315,5, à Leyde. La Haye avait conservé le pied de Charlemagne. L'arpent hollandais était égal au jugère romain. Le *stekan*, mesure égale à 49,4 litres, est l'amphore grecque; la mesure des graines contenant 27 litres était la grande amphore attique. On retrouvait la *livre ptolémaïque* de 463 grammes dans la Gueldre, et de 468,5, à Rotterdam. Depuis 1820, le beau système métrique de France a été introduit dans la Hollande.

est le siège de l'administration générale de la marine : ses magasins, ses chantiers, sont immenses. L'arsenal est important ; ses belles casernes datent de la domination française. Alkmaar est une ville forte. Helvoesthuis est un grand chantier de la marine militaire. Près de Helder est le grand et nouveau port de Nieuw-Diep, tête du canal magnifique qui va à Amsterdam ; asile de la marine marchande et militaire. Flessingue a de formidables fortifications. Toute la côte est bordée de forteresses, telles que *Sluis*, *Sas-de-Gand*, etc. Berg-op-Zoom, Bois-le-Duc, sont des forteresses importantes, surtout Maestricht et Nimègue. La forteresse de Saint-André domine le Vahal. Coeverden, dans le pays inondé et marécageux du nord, est un chef-d'œuvre de construction militaire. L'île Texel est couverte de considérables établissements de marine militaire, fondés par Napoléon. Luxembourg avait été fortifié par Louis XIV, et sa citadelle est un chef-d'œuvre de Vauban : la France a été dépouillée de ce point important, l'une des plus fortes places de l'Europe. Avec toutes ses colonies, la population s'élèverait à 12 millions d'habitants ; la Hollande seule renferme 2,600,000 habitants ; Amsterdam, 210,000 ; Rotterdam, 80,000 ; Leyde et La Haye, 55,000 ; Utrecht, 55,000 ; Maestricht, 50,000 ; Groningue, 25,000 ; Harlem, 20,000 ; Middelbourg, 18,000 ; Bois-le-duc, 15,000 ; etc. L'étendue de ce pays est de 240 kilom. sur 250.

EXERCICES. — Que signifie Hollande, Zélande, Polder, Zuyderzée ? Souvenirs historiques. Curiosités naturelles. Principaux savants. Littérature. Commerce. Son époque brillante.

Questions à résoudre : Pierre le Grand. Sectes protestantes. Thomas à Kempis. Guillaume Schouten. Rembrandt. Érasme. Spinoza. Grandeur et abaissement de la marine marchande. Richesse coloniale.

CHAPITRE XII.

BELGIQUE.

La Belgique est le complément naturel de la France, puisqu'elle lui donne les grands fleuves pour limites. Mais l'Alle-

magne a toujours tenu à cette précieuse possession, qui lui ouvre la France. A son tour, la France a toujours ambitionné cette riche portion d'elle-même, qui la protège au nord, et qui l'enrichit de l'exubérante fécondité de la Flandre, des inépuisables mines de la Sambre et de la Meuse. Aussi, que de batailles dans ces plaines sans bornes, où les prairies, les marais et les rivières alternent avec les champs, les bois, les monticules et les ravins ! « Cette frontière des langues et des races « européennes, dit Michelet, est un grand théâtre des victoires « de la vie et de la mort. Là se conclut à jamais la grande bataille des peuples et des races. Cette bataille du monde, qui « eut lieu, dit-on, aux funérailles d'Attila, elle se renouvelle « en Belgique entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, « entre les Celtes et les Germains. C'est là le coin de l'Europe, « le rendez-vous des guerres. Voilà pourquoi elles sont si « grasses ces plaines : le sang n'a pas le temps d'y sécher ! « Lutte terrible et variée ! A nous les batailles de Bouvines, « Rosebecke, Lens, Steenkerque, Denain, Fontenoy, Fleurus, « Jemmapes ; à eux celles des Éperons, de Courtray. Faut-il « nommer Waterloo ? » La Belgique se rattache naturellement à la France comme à une protectrice : peut-être cet attachement serait-il moins durable, si, définitivement réunie, définitivement française, la Belgique se voyait déchuë de son rang parmi les nations indépendantes. Il y a une fierté nationale qui est l'âme et la force d'un peuple : cette fierté humiliée amènerait l'irritation et d'invincibles résistances.

On donne au mot *Belge* le sens de *querelleur*, *belliqueux*, *habitant d'un pays bas*. En Belgique le climat est plus sain qu'en Hollande. Bruxelles a une température plus favorable que Paris, qui est à la vérité beaucoup plus élevé au-dessus du niveau de la mer. Les terres fortes de la Flandre sont d'une grande fertilité¹. La Meuse, en entrant en France, coule dans un pays de gorges très-étroites, formées par des files de rochers

¹ La Flandre s'est formée, pour ainsi dire, malgré la nature : c'est une œuvre du travail humain. A force de canaux et de digues, on y est parvenu. L'occidentale a été, en grande partie, conquise sur la mer, qui, en 1251, était encore tout près de Bruges.

à pic ; mais, au delà de Namur, elle coule à travers un pays couvert de sable et de bruyères. La Sambre est profonde et navigable, même en France. Mais tout le pays entre la Sambre et la Meuse est couvert de bois, hérissé de coteaux, sillonné de ruisseaux. L'Ourthe coule dans un pays sauvage, coupé de bois et de ravins. Toutes ces contrées sont célèbres dans nos fastes militaires. Près de Dinant est une caverne où s'engouffre une rivière pour reparaitre quelques centaines de mètres plus loin ; les parois de cette caverne sont tapissées de belles stalactites. Il y a près de Liège des cavernes où l'on trouve des ossements de tigres, de rhinocéros, etc. Dans cette ville, dès le XII^e siècle, la houille servait de combustible. Gand est bâti sur vingt-six petites îles jointes par trois cents ponts ; elle a dix-sept kilomètres de tour : elle fut le séjour de Louis XVIII et de sa cour pendant les Cent-Jours (1815). Une partie du territoire de Has-selt se nomme encore *Frankryck* (royaume des Franks), une autre partie se nomme *Frankbroek* (pâturage des Franks). Childébert, roi d'Austrasie, avait une maison de plaisance à Bastogne. Le tombeau de Childéric, père de Clovis, fut découvert à Tournay, en 1655, en démolissant une vieille maison près de l'église : on y retrouva ses armes, quelques pièces d'or, des emblèmes de la royauté, les ossements d'un cheval et d'un guerrier à côté de ceux du roi ; ce qui confirme l'usage des Francs d'enterrer leurs chefs avec ses armes, son cheval de bataille, un esclave, ou un ennemi vaincu. Hérisal, ancienne place forte et résidence de la famille d'Hérisal et des premiers rois de la seconde race ; Dinant est une des plus anciennes villes de la Belgique : les Romains y élevèrent un temple à Diane, à la place de celui de la déesse *Arduenna*, à laquelle était consacrée la forêt des Ardennes. Au VIII^e siècle, un évêque d'Arras fonda une chapelle dans une île de la *Senne*. Cette île était un *marécage*, en flamand *broeksel* : autour de la chapelle se réunirent quelques maisons ; c'est aujourd'hui *Bruzelles*, l'une des plus belles villes d'Europe. On admire ses palais, ses églises, ses fontaines, ses magnifiques promenades, ses établissements d'instruction publique, ses manufactures. Napoléon avait destiné Anvers à être la rivale de Londres ; les Anglais ont détruit une partie des gigantesques

travaux qui devaient faire de cette ville un des premiers ports du monde. Près du village de Waterloo on a élevé une colline artificielle d'environ 70 mètres : un énorme lion surmonté d'une colonne de vingt mètres domine ce monument de la victoire de 1815. Ostende a des haies de mer très-fréquentes. Bruxelles, capitale, n'est pas régulièrement bâtie ; la partie qui avoisine le parc est vraiment belle. On cite plusieurs places remarquables ; la fontaine du *Parc*, ornée de statues, est une des plus belles de l'Europe. Plusieurs palais, l'hôtel de ville, beau monument gothique, le palais de justice, l'église Sainte-Gudule, sont ses plus beaux édifices. Dans les environs se trouve le beau village de Laeken, où l'on voit tant de maisons de campagne, et surtout le beau château royal, où le roi passe la belle saison. Louvain était une ville très-importante au moyen âge ; elle a quelques beaux édifices. La cathédrale de Malines est remarquable : c'est le siège d'un archevêque, primat du royaume. La cathédrale gothique de Notre-Dame, à Anvers, est un des beaux monuments européens : c'est un des plus grands temples qui existent. Quelques géographes continuent à croire que la tour surpasse celle de Strasbourg, ce qui est plus que contesté ; l'intérieur de l'église est ornée de tableaux de Rubens. On cite encore l'hôtel de ville, la bourse, le grand bassin, les quais, les places, etc. Gand est la plus grande ville de la Belgique. Quand Charles-Quint la visita, elle surpassait alors Paris en étendue. On remarque la cathédrale, l'hôtel de ville. Il faut citer surtout les grands travaux hydrauliques dont elle occupe le centre, et qui l'unissent par des canaux aux grandes villes voisines. Les vaisseaux abordent jusque dans le centre de la ville dans un magnifique bassin. Spa voit un grand nombre d'étrangers accourir à ses eaux minérales, plus célèbres que celles de Tongres. Bruges, l'ancienne ville florissante et somptueuse de la haise teutonique, n'est plus que l'ombre d'elle-même. On admire encore son vaste bassin, où les vaisseaux entrent à pleines voiles par un superbe canal. L'église Notre-Dame a une fort belle tour. Ostende est au centre d'un système de canaux qui la mettent en rapport avec les plus grandes villes. Mons a de belles églises, et, comme dans la

plupart des villes belges, l'hôtel de ville est remarquable. Bouillon, situé dans une gorge profonde, fut le duché de la maison de la Tour d'Auvergne. Louis XIV l'avait donné à Turenne.

MŒURS. RELIGION. Les Belges offrent à toutes les époques, dans leurs mœurs, l'union de l'élément germain et de l'élément gaulois ou frank. Comme les Bretons, ils se teignaient de pastel le visage et les cheveux ; le jaune et le bleu étaient les couleurs qu'ils préféraient. Au moyen âge, on voit les villes rivales, comme les industries, comme les professions. On n'a pas oublié le fameux Artevelde, brasseur de bière ; Gérard Denys, chef des tisserands, et les turbulents consuls des tisseurs de laine. La haute société ressemble à la société française ; mais les différences de langage et de mœurs des Flamands, des Brabançons, des Liégeois, etc., contribuent à entretenir des rivalités locales que le temps efface difficilement.

Les *Attuatiques* immolaient des victimes humaines en l'honneur de la déesse *Arduenna*. A Thouront, on honorait le dieu Thor des Scandinaves. Près de Tournay, on voit la célèbre pierre druidique appelée *Brunchaut*. Après les invasions, saint Éloi évangélisa la Flandre (624). Peu après saint Amand fonda l'église Saint-Pierre et Saint-Paul d'Anvers ; saint Liéwin évangélisa les Brabançons. La petite ville de saint Hubert, où se trouvait une abbaye de bénédictins, est le lieu d'un célèbre pèlerinage du IX^e siècle. Saint Hubert était prince de la famille de Clovis, et fut surnommé l'*apôtre des Ardennes*. Pendant les croisades, ce pays eut la gloire de donner plusieurs chefs à ces grandes armées qui partaient pour Jérusalem. Godefroi de Bouillon était né dans un château près de Nivelles (ancienne Flandre). Lors de la réforme religieuse, la Belgique, dominée par les Espagnols, resta catholique : la redoutable inquisition y éleva ses tribunaux et ses échafauds. Les calvinistes luttèrent avec la plus violente énergie ; ils imprimèrent plus de 5,000 ouvrages contre le culte catholique, et dans les seules provinces du Brabant et de la Flandre, ils pillèrent et profanèrent 400 églises. Au milieu du dernier siècle, le théologien Jansénius était évêque d'Ypres : l'un de ses ouvrages excita la fameuse querelle des *Jansénistes* et des *Molinistes*. Le clergé a

conservé en Belgique une très-haute influence. La Belgique est catholique¹ ; il y a quelques juifs et peu de protestants.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Française et germanique, la Belgique a participé aux gloires des deux grandes littératures ses voisines. Au XIV^e siècle, *Van Maertland* fut le *Père des poètes flamands*. En 1410, Jean Van Eyck, surnommé Jean de Bruges, inventa la peinture à l'huile qu'Antonello de Messine transporta en Italie. Au même siècle, fut fondée l'université de Louvain, qui compta jusqu'à 42 collèges : elle était l'une des plus fréquentées d'Europe. L'une des gloires de la Belgique est son école flamande pour la peinture. Anvers a donné le jour aux grands peintres Rubens, Van Dyck et Teniers. C'est à Bruges que Simon Stevin, célèbre mathématicien, inventa le calcul décimal, et Van Berghem l'art de tailler le diamant. Raphaël et Rubens et autres grands peintres composèrent les cartons pour les riches tapis fabriqués à Tournay. Bruxelles a un bel observatoire, une académie des sciences et des lettres, des musées, une riche bibliothèque. L'université de Louvain a longtemps été regardée comme la première de l'Europe : une foule de jeunes étrangers y accouraient de toutes parts. Elle est aujourd'hui l'établissement le plus important du royaume. C'est l'académie des beaux-arts d'Anvers qui a été le berceau de la célèbre école flamande d'où sortirent tant de chefs-d'œuvre. Gand a une université et tous les établissements littéraires d'une cité aussi importante : il en est de même de Liège. Il ne faut pas oublier la belle cathédrale de Malines, de Gand, de Bruges et Notre-Dame d'Anvers, dont la flèche à 120 mètres d'élévation (22 mètres de moins que celle de Strasbourg). Les beffrois des villes flamandes avec leur Jacquemart, étaient une question d'art ainsi que les hôtels de villes, les halles. La langue française est la langue de la haute société et de l'Etat ; le flamand et le wallon sont les langages du peuple.

1 « Ces églises, dit Michelet, soignées, lavées, parées, comme une maison flamande, éblouissent de propreté et de richesse, dans la splendeur
« de leurs ornements de cuivre, dans leur abondance de marbres blancs et
« noirs. Elles sont plus propres que les églises italiennes, et non pas moins
« coquettes. La Flandre est une Lombardie prosaïque, à qui manquent la
« vigne et le soleil. »

COMMERCE. INDUSTRIE. Les manufactures de Flandre remontent à une époque très-reculée puisqu'elles fournirent des toiles et des draps aux Gaulois et aux Romains. Mais ce fut au moyen âge que ces populations ouvrières se révélèrent dans toute leur énergie. La hanse teutonique avait dans la grosse ville de Bruges le premier comptoir de la chrétienté. Alors Louvain comptait 4,000 fabriques de draps, 50,000 tisserands. A Ypres et dans la banlieue il y en avait 200,000; ceux de Gand formèrent deux armées (1380). Les factions civiles ébranlèrent cette riche industrie que l'Angleterre acheva de ruiner. Édouard III défendit à ses sujets d'exporter les laines d'Angleterre et de se servir de draps flamands. Les métiers de Flandre restèrent sans ouvrage : 150,000 ouvriers flamands allèrent enrichir l'Angleterre de leur industrie. Lors de la révolution des Provinces-Unies, Anvers devint le premier port de l'Europe : 500 vaisseaux y abordaient chaque jour. Ses velours, ses satins, ses damas, ses broderies d'or et de soie étaient recherchés par toute l'Europe. Au XVII^e siècle, la fermeture de l'Escaut ruina Anvers; elle se releva un instant sous Napoléon. Gand a encore de florissantes manufactures. Tournay est une ville très-manufacturière. On renomme les dentelles de Malines, les toiles fines de Courtray. La grande industrie de Bruxelles, c'est la contrefaçon des ouvrages français : commerce moralement illégal. On assure qu'au moyen âge Louvain comptait dans ses manufactures 100,000 personnes, en y comprenant la banlieue. Les brasseries sont toujours importantes. Gand est un centre de manufactures de coton. Liège, outre l'exploitation de ses riches houillères, a ses nombreuses forges, ses fabriques d'armes, ses fonderies de canons, ses draps, ses glaces, ses cristaux : c'est une ville commerciale très-importante. Tout ce pays n'est qu'un vaste atelier, d'où l'on exporte des verres, des chapeaux de paille, des draps, des machines à vapeur, des fers, du marbre noir. Spa exporte ses charmants ouvrages en bois et en fer-blanc. On fait aussi beaucoup de dentelles dans le pays. Nivelles fabrique de belles toiles. Peu de villes sont plus déchues de leur ancienne grandeur que Bruges. Au moyen âge, des négociants de dix-sept royaumes

différents y avaient leurs comptoirs; la hause tantonique y faisait de grandes affaires; les marchands étrangers y accouraient de toutes parts. Ses tisserands étaient aussi renommés que ceux de Gand¹. Tout autour de Mons on exploite de riches houillères. Dinant était très-riche et très-célèbre pour son commerce en cuivre au moyen âge; elle fut détruite par Philippe le Bon en 1466. En 1468, Liège fut prise et détruite par Charles le Téméraire; elle se releva: le dur vainqueur n'avait pas pu lui enlever son charbon de terre. Toute proportion gardée, la Belgique a une industrie douze fois plus grande que celle de la France. La province de Liège a de nombreuses houillères, qui, exploitées depuis 1178, semblent inépuisables. Theux a une carrière de marbre noir. Les ardoisières de Chimay sont d'un grand produit, ainsi que les mines de fer, de plomb, etc. Les beaux canaux qui réunissent les villes entre elles et l'immense réseau de chemins de fer qui joignent la Belgique à l'Allemagne, à la Hollande et à la France, ont une très-grande importance.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Après avoir passé par toutes les législations des diverses puissances auxquelles elle a été soumise, la Belgique est arrivée à la monarchie constitutionnelle; il y a deux chambres, celle des Sénateurs ou Pairs, et celle des Députés. La législation française est en vigueur en Belgique²: le système des monnaies y est aussi le même. Les

¹ « Dans l'épais limon de ces riches plaines de Flandre, dit Michelet, dans « ces vastes et sombres communes industrielles d'Ypres, de Gand, de « Bruges, les hommes grouillaient comme les insectes après l'orage. Il « ne fallait pas mettre le pied sur ces fourmilières. Ils en sortaient à « l'instant, pique baissée, par quinze, vingt, trente mille hommes, tous « forts et bien nourris, bien vêtus, bien armés. Contre de telles masses, la « cavalerie féodale n'avait pas beau jeu. »

² A Malines, on se servait du grand palme égyptien, de 229 millimètres. Le pied arabe avait été emprunté à l'Espagne: il était de 274 millimètres à Bruges, de 276 à Bruxelles, de 281 à Liège, de 283,8 à Auvers. Le pied romain était resté de 288 millimètres à Bruges, de 291 à Bruxelles, de 292 à Namur. La lieue commune des Pays-Bas est de 22 au degré. La livre de Liège était la grande mine attique, valant 455,6 grammes. La livre des Ptolémées était de 466,2 grammes à Mons et à Malines, et de 465,3 à Bruxelles. Le système métrique a été introduit en Belgique: les monnaies sont donc les mêmes qu'en France.

revenus sont d'environ 90 millions et la dette de 850 millions. L'armée est de 47,000 hommes. L'État n'a pas de flotte. La population est de 3,560,000 habitants. Bruxelles en a 110,000; Gand, 84,000; Anvers, 72,000 : au XVI^e siècle, elle en avait 200,000; Liège, 58,000; Bruges, 45,000; Maastricht et Tournay, 30,000; Louvain, 27,000 : au XIV^e siècle, on assure que cette ville avait 200,000 âmes; Namur, 20,500; Ostende, 11,000, etc. On assure que Gand a compté jusqu'à 400,000 habitants sous Charles-Quint; son territoire offre encore aujourd'hui la population relative la plus grande d'Europe.

Les villes sont si denses dans la Flandre, que Philippe II disait de cette province entière : « Ce n'est qu'une ville. » Anvers est une formidable forteresse : son port peut contenir 1,000 vaisseaux ; de là on est en quelques heures à Londres. « C'est un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre, » disait Napoléon. Ses chantiers de construction, son arsenal, sont importants. De petites places fortes protègent l'Escaut. La citadelle de Liège est très-vaste. Les fortifications de Mons doivent être rasées, ainsi que celles de quelques forteresses, telles que Menin, Warneton. Bonillon, chef-lieu du duché de ce nom, est une petite place forte. Middelbourg est protégée par des fortifications superbes. Berg-op-Zoom est un chef-d'œuvre de défense militaire. Marienbourg et Philippeville sont des places fortes enlevées à la France, qui par là est ouverte aux ennemis : en effet, de là, ils sont à deux pas de Paris.

EXERCICES. — Climat. Souvenirs historiques. Origine de Bruxelles. Commerce actuel. Mœurs. Législation. Population.

Questions à résoudre : Famille d'Hérival. Brasseurs et tisserands flamands. Jansénius. Jean de Bruges. Rubens.

CHAPITRE XIII.

FRANCE.

A l'extrémité occidentale du vieux monde, tout au bout de l'Europe moyenne, s'étend une contrée à jamais célèbre. La

nature lui a donné d'imposantes limites : à l'ouest, l'Océan qui bat le rivage de ses éternelles colères ; au sud, d'abord le mur impénétrable des roches des Pyrénées, puis le bassin de la Méditerranée lavant de ses flots la fange ou le granit de la côte ; à l'est, la formidable barrière des Alpes, et le Rhin coulant rapide à travers les rochers et les cascades dans son lit granitique, puis s'élargissant dans une riche vallée, baignant une foule d'îles boisées, d'inépuisables campagnes, et le pied de monts majestueux, enfin se perdant au milieu de plaines fangeuses qui deviennent frontières, avec les forêts du Nord. Voilà l'unité du sol qui formera l'unité de nation. C'est devant cette unité que pâlera toujours l'Europe ; c'est pour la briser qu'elle concentrera toutes ses forces. Mais pourquoi cette grande coalition des peuples contre une seule terre, une seule nation ? C'est que cette terre est admirablement placée pour la domination, pour la conquête ; c'est qu'elle est, comme l'a dit un géographe, *le cœur même du globe*. En effet, la côte occidentale lui livre l'Océan, le chemin vers le nouveau monde, vers les richesses lointaines ; la côte du sud la fait régner au centre même du vieux monde, sur cette Méditerranée qui baigne l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; la muraille granitique des Pyrénées s'abaisse de chaque côté, laissant un passage à ses légions conquérantes de toutes les époques ; à l'est, les hauts sommets des Alpes, la source sacrée des grands fleuves, lui ouvrent tous les chemins des nations ; il n'y a qu'à descendre pour aller en Germanie, en Italie, en Grèce, en Asie. C'est la seule contrée qui, outre ses flottes sur la Méditerranée et sur l'Océan, puisse encore lancer à la fois quatorze armées à la conquête du monde. Voilà la cause des terreurs de l'Europe ¹.

¹ Rien de plus dangereux en histoire et en géographie que les inspirations exagérées de l'amour-propre national. Il est incroyable de dire quelles erreurs, quels préjugés, quels dangers, sont sortis de cette source ! Les savants des deux derniers siècles, pleins d'enthousiasme pour l'antiquité grecque et latine, rajeunie aux beaux jours de la renaissance, voulurent rattacher l'origine de leur patrie aux plus glorieux souvenirs des premiers temps. Ainsi les Allemands voulaient que Sémiramis eût fondé *Trèves*, et Ulysse *Aschburgium*, comme les Portugais voulaient qu'il eût

Quand la race celtique arriva, elle se répandit sur cette

fondé *Lisbonne*. Un savant français faisait remonter l'origine de nos rois à un frère d'Hector, fils de Priam, élevant ainsi la *famille royale française* au-dessus de la race glorieuse de Romulus, qui descendait seulement d'Énée. Un bon vieux savant breton, le philologue Brigant, démontrait doctement que toutes les langues de la terre dériveraient du bas-breton ; il lui semblait même très-probable qu'Adam et Ève parlaient, dans le paradis terrestre, la langue qu'on parle à Quimper-Corentin. « Seulement, dit Chstesubriand, il ne savait pas au juste si c'était avant ou après leur péché. » Mais on ne peut rien opposer à un certain M. Audigier, qui, dédiant à Louis XIV un ouvrage sur l'*Origine des Français*, s'efforçait de lui montrer que les ancêtres Gaulois étaient la source de presque tous les peuples. Nous empruntons ce qui suit à Bailly. « La plupart des barbares qui ont dévasté et conquis l'Europe étaient originaires de la Gaule. « Les *Vandales* sont sortis de la *Provence* et du *Dauphiné*, et ils sont « montés jusque dans le Danemark, pour retomber ensuite sur la Germanie, l'Espagne, la Gaule et l'Afrique. Les *Anglais* sont sortis de l'*Anjou* ; « les *Allemands*, de la *Limagne* d'Auvergne. Le *Berry* a produit les *Bourguignons*, et comme l'auteur fait voyager tous ces peuples avec beaucoup de facilité, ils sont passés en Danemark, puis en Germanie, et se « sont enfin fixés dans la Gaule, sur les bords de la Saône et de la Seine. « Mais jamais peuple n'a tant changé de logis et d'habitation que les *Français* : ils sont sortis du *Roussillon* ; ils ont habité la *Vandalie*, la *Scandie*, « la *Hollande*, la *Seythie*, la *Pannonie*, les bords de la mer Baltique, ceux « du *Rhin*, enfin la *Gaule*. Les *Goths* sont sortis du *Gévaudan* ; les *Lombards*, du pays de *Langres*. Les *Huns*, issus des *Bourguignons*, ont passé « en *Allemagne*, en *Scandie*, en *Seythie*, en *Pannonie*, en *Turquie* et en « *Perse* : c'est pourquoi les *Turcs* et les *Français* sont parents assez proches. Enfin la *Gaule* est la première région de l'Europe habitée après le « déluge ; elle a peuplé la *Seythie*, la *Turquie* et la *Perse*. Jamais nation « n'a laissé plus de descendants, et n'a couvert de ses enfants une plus « grande partie du globe... » L'auteur ajoute à cette gloire celle des sciences, assurant que « c'est de la Gaule que les plus rares secrets de « doctrines et de religion ont passé chez les nations même les plus polies « et les plus éclairées, telles que la grecque et la romaine, et que les Gaulois se sont acquis par là le titre d'ancêtres, privativement à tous les autres « peuples d'Occident. On a toujours cru que les Grecs tenaient des Phéniciens les caractères de l'écriture ; mais les Phéniciens les tenaient des « Gaulois !!!... » Jamais l'amour de la patrie n'a fait dire plus d'erreurs en moins de mots. Et c'était à Louis XIV que s'adressait ce langage, propre seulement à exalter l'orgueil national ! On ne peut ajouter à cela que ces mots adressés par le cardinal de Fleury au petit Louis XV, qui paraissait au balcon de Versailles au milieu des acclamations d'une foule de courtisans : « Sire, tout ce peuple est à vous ! » Quand l'erreur est si profonde, on est à la veille des révolutions.

vaste contrée, dans toute la liberté des premiers âges. Ses grandes et moyennes hordes, ses tribus et ses familles parcourent les plaines bourbeuses du Nord, les forêts vierges de la Seine et de la Meuse; les unes passent dans la fertile vallée du Rhin; d'autres parcourent les grands plateaux tristes et nus de la Champagne, avec ses plaines arides, son sol crayeux, et en même temps ses riches coteaux, ses fertiles vallées; d'autres s'enfoncent dans le Jura, cette terrasse avancée des Alpes, avec ses gorges redoutables et ses vallées d'une si remarquable beauté; plusieurs s'avancent à l'ouest sur le quartz et le granit de cette péninsule âpre et basse, aux côtes formidables, où les courants sont terribles et les tempêtes éternelles; d'autres descendent dans ces molles et sensuelles contrées baignées par la Loire capricieuse, qui coule de son haut lit de granit dans de riches vallées qu'elle inonde; d'autres montent dans les belles et hautes vallées du centre, sur cette terre incendiée et volcanique où la lave est encore chaude, malgré la neige et le vent qui souffle toujours. C'est de ces hauteurs que les tribus celtiques contemplant la profonde vallée du Rhône impétueux, dominée au loin par les monts sourcilleux des Alpes, la riche contrée de la Garonne, que termine la gigantesque muraille des Pyrénées, ainsi que le pierreux Languedoc et la douce Provence que baignent les vagues blanchissantes de la Méditerranée. Mais le vent chaud et lourd d'Afrique pèse sur ces belles contrées : les tribus celtiques semblent leur préférer les hautes et salubres régions des Alpes, d'où elles descendent dans l'inépuisable vallée du Pô; elles leur préfèrent encore les marais, les landes, les étangs, les bruyères, les sables, les falaises calcaires, les écueils de granit de la côte occidentale, qui les conduira vers le sud, dans la péninsule au delà des Pyrénées, et vers le nord, dans l'archipel britannique.

Cette race si forte, si énergique, qui fait de la terre son domaine, sa conquête, ignorera la mer; elle ne saura jamais dompter les courants, ni braver la tempête par la rame et la voile. Quand l'Océan leur semblera menaçant, ces durs guerriers marcheront contre lui l'épée à la main; voilà tout ce

qu'ils ont jamais su faire, en fait de marine, depuis qu'ils sont au monde. Et puis ils sont si forts sur terre, ils y sont si à l'aise, ils se promènent si sûrement à travers l'Europe, pourquoi donc chercher les flots mobiles? Ils s'en vont gaiement en Espagne, en Italie, en Germanie, en Grèce; les Bellovèse et les Brennus disent tout haut aux conquérants : Nous ne craignons que la chute du ciel! S'ils veulent passer en Asie pour y faire conquêtes et butin, ils forcent les timides marchands de la mer Noire de les transporter sur leurs vaisseaux. C'est ce qu'ils font encore au moyen âge, quand, aventureux et conquérants, ils veulent aller visiter la Terre-Sainte : Constantinople, Venise, Gênes, Marseille leur prêtent leurs navires. Mais peut-être, aux époques primitives, tentèrent-ils de vaincre la mer. Qui sait que de générations se sont sacrifiées dans cette lutte? Rebutée par cette mer toujours en courroux, *qui brise nos vaisseaux et ensable nos ports*, la race celtique se retrancha dès lors dans sa formidable puissance continentale. Bellovèse descend des hauts plateaux du centre; Vercingétorix domine sur les bois et sur les hordes des bois : tous deux ignorent la mer. Ce sera du fond des forêts vierges du Rhin que Charlemagne étendra sa puissance sur l'Europe. Mais les pirates du Nord, bravant la mer et remontant les fleuves, viendront exercer leur audace jusque sous les murs du palais du grand empereur, qui pleurera en se voyant ainsi révéler le secret de la faiblesse de son continental empire. La mer, les fleuves, une marine! voilà ce que n'eut point Charlemagne; son empire n'avait plus de frontières; chaque rivière était une porte ouverte aux ennemis. Dans sa grande lutte contre l'Europe, Louis XIV pleura, comme Charlemagne, à la vue de ses vaisseaux brisés par les courants et les tempêtes sur les côtes mêmes de France; il put dire, comme un capitaine fameux de l'antiquité : « *Je reconnais la fortune de Carthage.* » D'ailleurs sa marine avait sa force réelle moins dans ses flottes que dans l'incomparable énergie de quelques immortels corsaires; et encore Jean Bart, ce vrai marin, ce *loup de mer*, avait été élevé sur les vaisseaux de la Hollande. Un récent et mémorable exemple est venu nous révéler encore

laient les fleuves *la sueur de la terre et le sang des vallées*. Pascal appelait les fleuves des *chemins qui marchent*. L'idée de la terre domine toujours dans l'esprit d'un vrai Gaulois. Et que n'ont pas fait ces marins isolés ? Ceux des bouches de la Somme ont été tout seuls parcourir la côte africaine longtemps avant les Portugais ; ceux du golfe de Gascogne ont les premiers attaqué la baleine : on les accuse même d'avoir fait voile vers les *grandes terres de l'Ouest*, bien longtemps avant les Espagnols. Quelle gloire ! quelles richesses attendaient ces marins, s'ils eussent été protégés, soutenus, imités ! Tout l'avenir de l'Europe moderne était là.

La véritable puissance de la France est donc toute continentale. « Il semble, disait Strabon aux temps anciens, qu'une Providence tutélaire éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves, pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant du globe. » Que de peuples se sont disputé, arraché cette terre heureuse ! Ils l'ont morcelée, coupée, fractionnée ; chacun en voulait sa part. Le plus fort rêva de reconstruire l'unité primitive : ce fut l'œuvre de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon. Mais reconstruire cette formidable unité, c'est arriver à la plus haute suprématie sur l'Europe. Aussi quelle réaction ! quelle coalition ! D'abord l'Europe retranche de l'unité première le haut plateau des Alpes, cette source sacrée des fleuves, cette porte des nations, afin de protéger l'Allemagne et l'Italie tant de fois conquises ; puis les puissances européennes arrachent encore les riches provinces du Nord ; elles affaiblissent la frontière du Rhin, détruisent des lignes entières de forteresses, et cherchent partout des passages sûrs et rapides dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur la côte, pour pénétrer de toutes parts dans cette France si redoutable, quoique amoindrie et mutilée, contre laquelle elles gardent encore deux millions de soldats toujours sous les armes. Eh bien ! tout cela pâlit, quand la France remue seulement pour regarder à l'horizon le nuage qui passe et se dissipe. Heureusement que ces millions de baïonnettes ne peuvent arrêter les idées généreuses que la France jette sur le monde,

et qui lui donnent sa haute influence morale sur les nations ¹.

Notre patrie a successivement porté le nom de *Galltchad*, pays des Galls, *Gaule*, *France*. *Arles* veut dire *ville près des marais*; Avignon, *ville près de l'eau*; Rennes, *ville des fougères*; Rhône, *eau rapide*; Saône, *eau tranquille*; Morbihan, *petite mer*; Ardennes ², *la profonde forêt*; Dunkerque, *église des dunes*. Diodore de Sicile affirme que *Pyrénées* vient du mot grec *pur*, qui signifie *feu*, parce que les bergers ayant mis le feu aux forêts, elles brûlèrent toutes. L'incendie des forêts

¹ En opposant les conditions *géographiques* de l'Angleterre et de la France, en philosophie et en histoire, M. Cousin a dit, à la gloire de notre patrie : « L'Angleterre est une île assez considérable ; en Angleterre, tout « est insulaire, tout s'arrête en certaines limites : rien ne s'y développe en « grand. L'Angleterre n'est pas destinée d'invention ; mais l'histoire dé- « clare qu'elle n'a pas cette puissance de généralisation et de déduction « qui seule pousse une idée, un principe à son entier développement, et « en tire tout ce qu'il renferme. Comparez la révolution politique de « l'Angleterre avec la nôtre, et voyez la profonde différence de leurs ca- « racières : d'un côté, tout est local et part de principes secondaires ; de « l'autre, tout est général et idéal. Or, pour que le principe de la réforme « politique anglaise se répandît dans le monde et portât ses fruits, il avait « fallu que ce principe passât le détroit et arrivât chez un peuple qui, par « une foule de raisons, par sa langue presque universelle, par sa *situation* « *géographique centrale*, par un caractère à la fois décidé et flexible, par « la netteté et l'énergie de sa pensée, ne reculant jamais devant les consé- « quences, quelles qu'elles soient, d'un principe, et doué au plus haut « degré de la faculté de généraliser les idées, est, par conséquent, le plus « propre à les répandre ; car une idée est admise par d'autant plus de « monde, qu'elle est plus générale, qu'elle est moins locale et moins « étroite. Il a donc fallu que la philosophie de Locke passât en France : « c'est là seulement qu'elle a porté ses fruits ; c'est de là qu'elle s'est « répandue dans toute l'Europe. »

² « La grande forêt d'Ardennes s'étend de tous côtés, plus vaste qu'im- « posante. Vous rencontrez des villes, des bourgs, des pâturages. Vous « vous croyez sortis des bois ; mais ce ne sont que des clairières. Les bois « recommencent toujours, toujours les petits chênes : humble et monotone « océan végétal, dont vous apercevez de temps à autre, du sommet de « quelque colline, les uniformes ondulations. La forêt était bien plus con- « tinue autrefois. Les chasseurs pouvaient courir, toujours à l'ombre, de « l'Allemagne, du Luxembourg en Picardie, de Saint-Hubert à Notre-Dame « de Liesse. Bien des histoires se sont passées sous ces ombrages : ces « chênes tout chargés de gui, ils en savent long, s'ils voulaient raou- « ter. » (MICHELET.)

a convert une certaine portion des Alpes de cendres, ce qui l'a fait appeler *mont Cenis* ou montagne de cendres. On assure que l'incendie des forêts des Pyrénées a fait découvrir des mines, surtout celles d'or. Elles ont dû être vite épuisées.

Le climat de la France est généralement beau ; sa pureté est remarquable dans le Sud ; c'est à Hyères qu'il est le plus doux, au milieu de bois d'orangers, de citronniers. Le ciel est brumeux dans le Nord ; à Cherbourg le climat est si doux qu'on cultive en pleine terre le myrte, le laurier, le lin de la Nouvelle-Zélande ; Clermont a un climat plus rigoureux que Paris, à cause de sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer ; pour le même motif, Briançon, qui est à plus de 1,309 mètres au dessus de la mer, a un climat froid, quoique dans le sud ; à Toulon, la température moyenne est plus douce qu'à Montpellier, et même qu'à Rome. Les plus longs jours y sont de 15 heures et demie, ils sont de 16 heures à Paris et de 20 minutes de plus à Lille ; à Saint-Malo, la marée s'élève jusqu'à 17 mètres, ce qui est énorme. Quel volume d'eau !

On trouve l'*aigle* des Alpes, l'*ours* des Cévennes, le *loup* du Gévaudan, etc. ; le *flamant* d'Afrique paraît quelquefois aux bouches du Rhône ; on voit dans le Nord le *canard sauvage*, le *cygne*, la *cigogne*, etc. ; quelques vipères atteignent la longueur de six pieds ; elles sont peu dangereuses ; on trouve dans le Sud des *scorpions*, des *tarentules*, des *moustiques* ; il y avait autrefois des *castors*, puisque chez les anciens Celtes, on retrouve la tradition du *castor du grand lac*. On conserve à Lyon la peau du crocodile tué dans le Rhône, il y a quelques siècles. Les chevaux français sont médiocres ; on distingue cependant les chevaux normands et limousins ; ces derniers sont d'origine arabe, ainsi que les beaux mulets du Languedoc. On compte en France 40 millions de moutons, et 10 millions de bêtes à cornes ; ce nombre pourrait être doublé. En 1600, Olivier de Serres a commencé l'éducation des vers à soie et la culture du mûrier, qui fait ainsi la richesse du Dauphiné, et assure la grande industrie de Lyon. L'introduction des moutons mérinos d'Espagne a amélioré nos laines ; Ternaux, de Sedan, introduisit en France les précieuses chèvres du Thibet (1800),

et ses cachemires rivalisèrent avec ceux de l'Inde. On fait de grands sacrifices pour améliorer les races *bovine* et *chevaline*. Le Poitou élève les plus beaux mulets d'Europe ¹.

Autrefois la France était couverte de forêts; elles ont successivement disparu par le défrichement, trop grand peut-être depuis un siècle; l'agriculture a envahi les terres défrichées; cependant le treizième du territoire n'est pas cultivé. Les Romains firent beaucoup pour la culture, ils y employaient leurs soldats; l'empereur Probus fit planter une grande partie des vignobles de France par ses légions. Plus tard, les grandes cultures se firent autour des couvents; mais à part le blé, la vigne, l'olivier, etc., la culture était bien arriérée. Le verger de Charlemagne, à Paris, passait pour unique, parce qu'il y avait des pommiers, des poiriers, des noisetiers, des sorbiers, des châtaigniers. Les jardins réguliers en France datent du X^e siècle. Celui du Louvre est un des premiers: il est peut-être d'une époque antérieure. Avant François I^{er} l'orme était inconnu en France; Constantinople nous donna le marronnier d'Inde vers 1600. Nous devons aux croisades la renoncule de Syrie et les belles roses de Provins; les raisins chasselas de Fontainebleau sont originaires de Chypre; le saule pleureur vient de Babylone; le réséda, d'Égypte; l'angélique, de la Laponie; la balsamine, de l'Inde; la tubéreuse, de Ceylan; le chou-fleur, de l'Orient; le raifort, de la Chine; la rhubarbe, de la Tartarie; le blé sarrazin, de la Grèce; le millet, de la Guinée; l'acacia, de la Virginie; le frêne noir, du Canada; la belle-de-nuit et le tabac, du Mexique; le topinambour, du Brésil; la pomme de terre, du Pérou, etc. Le mûrier et l'olivier paraissent à Montauban, mais n'osent se hasarder plus au nord sans crainte. La vigne ne croît pas dans le Nord au delà d'une ligne oblique commençant au nord de Soissons, et allant vers Beauvais, puis vers Guerande en Bretagne. Une partie de la Vendée fournit les plus beaux blés de France. Dans les Landes, le chêne qui fournit le *liège* est d'un bon produit.

¹ Quelques statisticiens assurent que le département du *Lot-et-Garonne* offre le phénomène des hommes de la plus petite taille et de la vie la plus longue.

Draguignan a d'immenses plantations d'oliviers. *Grasse* a des jardins et des champs couverts d'orangers, de rosiers, de jasmins. C'est surtout en Provence qu'on récolte les *marrons* dits de *Lyon*. La beauté de la Touraine est telle qu'on a appelé cette province le *jardin de la France*. Pithiviers récolte le meilleur safran d'Europe. *Bonifacio* fait la pêche du corail, ainsi que *Saint-Tropez*.

« Le pays apparaît dans ses diversités locales, dessiné par ses montagnes, par ses rivières, dit Michelet, que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entier ¹. Les divisions politiques répondent ici aux divisions physiques. Nos 86 départements répondent à peu de chose près aux 86 districts des capitulaires d'où sont sorties la plupart des souverainetés féodales. Au Nord les grasses et basses plaines de la Flandre avec leurs champs de lin et de colza, et le houblon, leur vigne amère du Nord. De Reims à la Moselle commence la vraie vigne et le vin; le mûrier et l'olivier paraissent à Montauban. Paris, Rouen, le Havre sont une même ville dont la Seine est la grande rue; au midi de cette rue magnifique, les châteaux touchent aux châteaux; les villages, aux villages; vers le Calvados, les villes et les cultures diminuent, les pâturages augmentent. Le pays devient triste et sauvage près de la Bretagne; pauvre et dure, serrée entre quatre villes françaises d'un génie dur et fort: Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest, le grand port militaire, fort, arsenal et bagne, canons et vaisseaux. Pays peu français tant il est gaulois, d'un génie d'indomptable résistance; Pélagé, Abeilard, Descartes, Chateaubriand, Lamennais sont Bretons. Rien de sinistre et de formidable comme la côte de Brest; toute cette côte est un cimetière; il s'y perd soixante embarcations chaque hiver; l'homme est dur sur cette côte. C'est ici le sanctuaire du monde celtique. L'île de *Sein* était la demeure des vierges sacrées qui donnaient aux Celtes beau temps ou naufrage. Là elles célébraient leur triste et meurtrière orgie. Dans des landes couvertes

¹ Le département du *Calvados* tire son nom d'un banc de rochers qui borde la côte pendant plus de vingt kilomètres. Un vaisseau espagnol, nommé *Calvados*, se brisa sur ce dangereux écueil, et lui donna son nom.

de houx et de chardons, vous voyez ces monuments informes qu'on appelle druidiques, grosses pierres basses, dressées, souvent un peu arrondies par le haut. Le Morbihan est sombre d'aspect et de souvenirs : pays de vieilles haines, de pèlerinages et de guerre civile ; terre de cailloux et race de granit. Nantes est un demi-Bordeaux, moins brillant et plus sage, mêlé d'opulence coloniale et de sobriété bretonne ; à Tours on battait monnaie connue à Paris ; là on fabriqua de bonne heure la soie, les tissus précieux. La vieille ville romaine de Poitiers, aujourd'hui si solitaire, fut, avec Arles et Lyon la première école chrétienne des Gaulois. La Rochelle fut originairement un asile ouvert par l'église aux juifs, aux seifs ; elle eut un instant devenir une Amsterdam ; on distingue encore à la marée basse les restes de l'immense digue dont Richelieu ferma son port ; cette ville, le port du peuple, ne fit plus que languir quand Louis XIV eut fondé Rochefort, le port du roi. La Vendée est le bassin de la Sèvre nantaise ; les sombres collines qui l'environnent sont le bocage vendéen, pays perdu dans ses haies et ses bois ; telle fut la scène de cette guerre terrible qui embrasa tout l'Ouest. Le Limousin est un pays élevé, froid, pluvieux ; ses belles collines granitiques, ses vastes forêts de châtaigniers nourrissent une population honnête, mais lourde et timide. L'Anvergne, verte et rude, est un vaste incendie éteint avec ses quarante volcans ; le noyer pivote sur le basalte, et le blé germe sur la pierre-ponce ; les villes sont noires, bâties de laves ; belles campagnes, vastes et solitaires prairies où l'on distingue la fertile Limagne le long de l'Allier ; pays froid sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves. Le Rouergue, sous ses sombres châtaigniers, n'est qu'un énorme monceau de houille, de fer, de cuivre, de plomb. La houille y brûle en plusieurs lieux consumée d'incendies séculaires qui n'ont rien de volcanique. Tout se revêt de vignes aux environs de Cahors ; à l'horizon s'élève la forme fantastique des Pyrénées aux têtes d'argent. Toulouse est le point central du grand bassin du Midi ; là viennent les eaux des Pyrénées et des Cévennes, le Tarn et la Garonne, pour s'en aller ensemble à l'Océan. C'est ici cette vieille Tou-

louse si grande sous ses comtes ; sous nos rois, son parlement lui a donné encore la royauté, la tyrannie du Midi ; au capitol de Toulouse, les archives de la ville étaient gardées dans une armoire de fer comme celles des Flamines romains. Bordeaux, essentiellement moderne, longtemps capitale de la France anglaise, plus longtemps anglais de cœur, est tourné par l'intérêt de son commerce vers l'Angleterre, vers l'Océanie, vers l'Amérique. En allant vers les Pyrénées, on chemine le long de la côte dans un océan de landes, sans autre compagnie que les troupeaux de montons noirs qui suivent leur éternel voyage des Pyrénées aux Landes ; la vie voyageuse des bergers est un des caractères pittoresques du midi ; vous les rencontrez montant des plaines du Languedoc aux Cévennes, aux Pyrénées, et de la Crau provençale aux montagnes de Gap et de Barcelonnette ; ces nomades portent tout avec eux ; compagnons des étoiles, dans leur éternelle solitude, demi-astronomes, et demi-sorciers, ils continuent la vie asiatique, la vie de Loth et d'Abraham au milieu de notre Occident. — Les Pyrénées ne sont pas, comme les Alpes, un système compliqué de pics et de vallées ; c'est tout simplement un mur immense qui s'abaisse aux deux bouts ; tout autre passage est inaccessible aux voitures, et fermé au mulet, à l'homme même pendant six ou huit mois de l'année. Le pas de Gavarnie, ce passage impétueux où, comme ils disent, *le fils n'attend pas le père*, c'est la porte de l'Espagne. Le Basque, immuable au coin des Pyrénées, a vu toutes les nations passer devant lui, Carthaginois, Celtes, Romains, Goths, Sarrazins. Tout ce Midi si beau, c'est néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines. Dans le pierceux Languedoc, point de rivières navigables, mais force étangs salés, d'innombrables sources thermales, du bitume et du baume ; c'est une autre Judée. La plupart de ses villes sombres, dans les plus belles situations du monde, ont autour d'elles des plaines insalubres. Partout les ruines sous les ruines ; les murs de Narbonne sont bâtis de tombeaux, de statues, d'inscriptions. L'amphithéâtre de Nîmes est percé d'embrasures gothiques,

conronné de créneaux sarrazins, noircis par les flammes de Charles Martel. Le fort et dur génie du Languedoc est opposé à la légèreté spirituelle de la Guyenne et à la pétulance emportée de la Provence. La Provence est adossée aux Alpes; au bas de cette pente et le pied dans l'eau, sont ces belles villes, Marseille, Arles, Avignon. Cette poétique Provence n'en est pas moins un rude pays. Il y a quatre cent mille arpents de marais; ceux d'Hyères rendent cette ville inhabitable l'été; on respire la mort avec les parfums des fruits et des fleurs; de même à Fréjus. Le Rhône, emporté comme un taureau qui a vu du rouge, est le symbole de la contrée, comme le Nil est celui de l'Égypte; pays de république au milieu des cités grecques et des municipes romains; pays des beaux parleurs, abondants, passionnés, Massillon, Mascaron, Fléchier, Maury, Mirabeau. Arles, la vieille métropole du christianisme dans nos contrées méridionales, qui avait cent mille âmes au temps des Romains; elle en a vingt mille aujourd'hui; elle n'est riche que de morts et de sépulcres; elle a été longtemps la nécropole des Gaules. Le Dauphiné est comme une forteresse sous le vent des Alpes, près des marais de la Bresse; puis dos-à-dos la Franche-Comté et la Lorraine attachées ensemble par les Vosges qui versent à celle-ci la Moselle, à l'autre la Saône et le Doubs. A Grenoble comme à Lyon, à Besançon, à Metz, et dans tout le Nord, l'évêque s'est trouvé, au moins jusqu'au neuvième siècle, le véritable défenseur de la cité; cette croix, si haut dressée sur la grande Chartreuse dans les neiges et les orages, elle a été pour le pays le signe de la liberté. Besançon était encore une république ecclésiastique sous son archevêque prince d'empire, et son noble chapitre. Les trois villes ecclésiastiques, Metz, Toul et Verdun, placées en triangle, formaient un terrain neutre, une île, un asile aux serfs fugitifs; les juifs mêmes, proscrits partout, étaient reçus dans Metz. Cette terre austrasienne, partout marquée de monuments carlovingiens, avec ses douze grandes maisons, ses cent vingt pairs, avec son abbaye souveraine de Remiremont où Charlemagne et son fils faisaient leurs grandes chasses d'automne,

où l'on portait l'épée devant l'abbesse, la Lorraine offrait une miniature de l'empire germanique. Metz, libre sous son évêque, était la ville de cette population vague et flottante dans les vallées de la Meuse et de la Moselle, dans les forêts des Vosges; c'était la ville de tous ceux qui n'en avaient pas : ville mixte s'il en fut jamais. En descendant de la Lorraine aux Pays-Bas, la Meuse, d'agricole et industrielle, devient de plus en plus militaire; Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, une foule de places fortes maîtrisent son cours; tout ce pays est boisé comme pour masquer la défense et l'attaque; la grande forêt des Ardennes plus vaste qu'imposante, était bien plus continue autrefois. Manufactures d'armes, tanneries, ardoisières, tout cela n'égaie pas le pays; l'habitant est sérieux; le pays n'est pas riche, et l'ennemi à deux pas : cela donne à penser. Tout près du Dauphiné est la grande et aimable ville de Lyon, unissant les peuples comme les fleuves; elle fut le siège de l'administration romaine; près de l'autorité ecclésiastique, dans les terribles bouleversements du moyen âge, cette grande ville ecclésiastique ouvrit son sein à une foule de fugitifs; cette population n'avait ni champ ni terre, rien que ses bras et son Rhône; elle fut industrielle et commerçante. Autun, la vieille cité druidique, avait fondé Lyon au confluent de la Saône et du Rhône; Autun et Lyon, la mère et la fille ont eu des destinées toutes diverses; la fille, assise sur la grande route des peuples, belle, aimable, facile, a toujours prospéré et grandi; la mère chaste et sévère, est restée seule dans l'épaisseur de ces forêts mystérieuses, entre ses cristaux et ses laves; c'est elle qui amena les Romains dans les Gaules, et leur premier soin fut d'élever Lyon contre elle. La sèche et sombre contrée d'Autun et du Morvan n'a rien de l'aménité bourguignonne; bon pays où les villes mettent des pampres dans leurs armes, où tout le monde s'appelle frère ou cousin; aucune province n'eut plus grandes abbayes, plus riches, plus fécondes en colonies lointaines; Saint-Benigne à Dijon; près de Mâcon, Cluny; enfin Cîteaux à deux pas de Châlons. Telle était la splendeur de ces monastères, que Cluny reçut une fois le pape, le roi de France, et

je ne sais combien de princes avec leur suite, sans que les moines se dérangeassent. Cîteaux fut plus grande encore, ou du moins plus féconde; elle est la mère de Clairvaux, la mère de saint Bernard; son abbé, l'*abbé des abbés*, était reconnu pour chef d'ordre, en 1491, par 3232 monastères. La Bourgogne est le pays des orateurs: saint Bernard, Bossuet, Buffon, Lamartine. C'est une triste chute que de tomber de la Bourgogne dans la Champagne; de voir après ces riants coteaux, des plaines basses et crayeuses; pays généralement plat, pâle, d'un prosaïsme désolant. Châlons n'est guère plus gaie que ses plaines; Troyes est presque aussi laide qu'industrielle; Reims est triste dans la largeur solennelle de ses rues, qui font paraître les maisons plus basses encore. L'industrie champenoise était profondément plébéienne; aux foires de Troyes, fréquentées de toute l'Europe, on vendait du fil, de petites étoffes, des bonnets de coton, des cuirs; ces vils produits firent la richesse du pays. L'histoire et la satire sont la vocation de la Champagne; Ville-Hardouin, Joinville et le cardinal de Retz nous ont conté eux-mêmes les croisades et la Fronde; la satire Ménippée est due en grande partie à des procureurs de Troyes. Nous avons distingué la fougue et l'arène spirituelle du Midi, l'éloquence et la rhétorique bourguignonne, la grâce et l'ironie champenoise. La terre surgit peu à peu en collines dans l'Île-de-France, dans la Normandie, la Picardie. La France devient plus majestueuse, elle ne veut pas arriver la tête basse en face de l'Angleterre; elle se pare de forêts, de villes superbes; les deux rivages se haïssent et se ressemblent; des deux côtes, dureté, avidité, esprit sérieux et laborieux. — La Seine est en tous sens le premier de nos fleuves, le plus civilisable, le plus perfectible; elle n'a ni la capricieuse et perfide mollesse de la Loire, ni la brusquerie de la Garonne, ni la terrible impétuosité du Rhône; elle se laisse couper, diviser à plaisir, allant chercher les manufactures et leur prêtant ses eaux; elle porte la pensée de la France, de Paris vers la Normandie, vers l'Océan, l'Angleterre, la lointaine Amérique. — Le

centre de la France s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles, plus humaines que matérielles; il se caractérise selon la vérité par le nom d'*Ile de France*. Paris a pour première ceinture, Rouen, Amiens, Orléans, Châlons, Reims, qu'il emporte dans son mouvement; à quoi se rattache une ceinture extérieure Nantes, Bordeaux, Clermont, Toulouse, Lyon, Besançon, Metz et Strasbourg. Paris se reproduit à Lyon pour atteindre par le Rhône l'excentrique Marseille. Ce vrai centre, son assiette, son point de repos, la France l'avait cherché en vain, et dans les pays druidiques de Chartres et d'Autun, et dans les chefs-lieux des elans galliques, Bourges, Clermont; dans les capitales de l'église mérovingienne et earlovingienne, Tours et Reims. La France capétienne du roi de *Saint-Denis*, s'étend de Saint-Quentin à Orléans, à Tours; le roi est abbé de Saint-Martin de Tours, et premier chanoine de Saint-Quentin. L'histoire de l'antique France semble entassée en Picardie; la royauté, sous Frédégonde et Charles le Chauve, résidait à Soissons, à Crépy, Verbery, Attigny; vaineue par la féodalité, elle se réfugia sur la montagne de Laon: les premières communes de France sont les grandes villes ecclésiastiques de Noyon, de Saint-Quentin, d'Amiens, de Laon. Un ermite d'Amiens avait enlevé toute l'Europe, priees et peuples, à Jérusalem par l'élan de la religion. Un légiste de Noyon, Calvin, la changea, eette religion, dans la moitié des pays occidentaux; il fonda sa Rome à Genève. La plupart de nos grands artistes, Claude Lorrain, Le Poussin, Le Sueur, Gonjon, Cousin, Mansart, Lenôtre, David, appartiennent aux provinces septentrionales.—Qui dit Paris dit la monarchie tout entière; le génie parisien est la forme la plus complexe à la fois et la plus haute de la France. Ce eentre, abrité de la guerre, pense, innove, dans l'industrie, dans la science, dans la politique; les provinces se regardent en lui; en lui elles s'aiment et s'admirent sous une forme supérieure. Une des grandeurs de la France, c'est que, sur toutes ses frontières, elle ait des provinces qui mêlent au génie national quelque chose du génie étranger: à l'Allemagne, elle oppose une France allemande, à l'Espagne, une France espagnole, à l'Italie, une France italienne; entre ces pro-

vinces et les pays voisins il y a analogie et néanmoins opposition; ainsi la Gascogne ibérique n'aime pas l'ibérique Espagne. Ces provinces, analogues et différentes en même temps, que la France présente à l'étranger, offrent tour à tour à ses attaques une force résistante et neutralisante. Elle jette à la dure Angleterre la dure Bretagne, la tenace Normandie; à la grave et solennelle Espagne, elle oppose la dérision gasconne; à l'Italie la fougue provençale; au massif empire germanique, les solides et profonds bataillons de l'Alsace et de la Lorraine; à l'enflure, à la colère belge, la sèche et sanguine colère de la Picardie, la sobriété, la réflexion, l'esprit disciplinable et civilisable des Ardennes et de la Champagne. La France est le pays du monde où la nationalité se rapproche le plus de la personnalité individuelle. Ses provinces, diverses de climat, de mœurs et de langage, se sont comprises, se sont aimées; toutes se sont senties solidaires; le Gascon s'est inquiété de la Flandre; le Bourguignon a joui ou souffert de ce qui se faisait aux Pyrénées; le Breton, assis au rivage de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient sur le Rhin. L'esprit local a disparu chaque jour, l'influence du sol, du climat, de la race, a cédé à l'action sociale et politique; la fatalité des lieux a été vaincue, l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles. Le Français du Nord a goûté le Midi, s'est animé à son soleil; le méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du Nord. La société, la liberté, ont dompté la nature; l'histoire a effacé la géographie. » (Michelet, *Histoire de France*, II).

A ces grands traits qui caractérisent notre patrie, nous ajouterons quelques détails. Toute l'Auvergne est couverte de volcans éteints, dont les laves ont souvent les formes les plus étranges. L'Aveyron a des mines de houille, dont l'exploitation date de 1504 : l'une d'elles brûle depuis un temps immémorial. Près de Toulon, à 900 mètres d'élévation se trouve la grotte de la *Baume*, renommée par la beauté de ses stalactites. Entre Avignon et Carpentras est la *Fontaine de Vaucluse*, immortalisée par les vers de Pétrarque (1543). Elle jaillit d'un antre dont on ignore la profondeur : vingt torrents augmentent la

masse de ses eaux qui forment la rivière de Lorgne. Les principales eaux thermales, minérales, sont celles de *Plombières* (Vosges), Vichy (Allier), Bagnère, Barèges (Hautes-Pyrénées); près de là est la cascade de Gavarnie, la plus haute de l'ancien monde : elle a, dit-on, plus de 400 mètres; Bourbon-l'Archambault (Allier), Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), Bussang (Vosges).—L'agriculture gagne chaque année du terrain dans les vastes landes du sud-ouest. Dans l'ancienne Champagne, on voit le plateau de l'*Argonne*, vaste complication d'escarpements, de ravins, d'étangs, de bois, dont les défilés les plus célèbres sont : celui des *Islettes*, près Sainte-Menehould; celui de la *Chalade*, près de Dun; celui de *Grand-Pré*, près de Stenay et celui de la *Croix-aux-Bois*; enfin le défilé du *Chêne populeux*, non loin de Sedan. Dumouriez s'y est immortalisé en 1792. Dans tout le Midi on trouve de nombreuses cavernes remplies d'ossements d'animaux antédiluviens. La fontaine de Sainte-Alyre, près de Clermont, donne aux objets qu'on y plonge l'apparence d'une pétrification. Aux Andelys, on pêche des *ablettes*, dont les écailles servent à faire de perles fausses. A son entrée en France, le Rhône se perd sous terre l'espace de 60 pas.—On sait qu'à la marée montante, l'Océan refoule les eaux des fleuves : ce refoulement est appelé la *barre* sur la Seine, et le *mascaret* sur la Gironde : il renverse tout sur son passage. Les Romains fréquentaient la plupart des eaux minérales et thermales de France : on y retrouve partout leurs bains somptueux. La cathédrale d'Avignon est un ancien temple d'Hercule, celle de Carpentras, un temple de Diane. Marseille, la ville importante du Midi, a un port où se tiennent 1,200 vaisseaux : son lazaret est le plus beau d'Europe. Dans ses environs, il y a plus de 5,000 *bastides* ou maisons de campagne. Bordeaux, l'une des belles villes d'Europe, offre à l'admiration l'étendue de son port, et la beauté de son pont sur la Gironde. Sur la côte, près de Lesparre, est l'îlot de Cordouan où se trouve le plus beau phare du monde : il donne une lumière égale à celle de plus de 4,000 lampes brillantes. On voit la lumière à 40 kilomètres de distance. — Près de Cahors, au pèlerinage célèbre de *Rocamadour*, on voit dans l'église une énorme épée suspendue à une

chaîne de fer : on croit que c'est la fameuse *Durandal* du paladin Roland. Pau a été bâti pour arrêter les invasions fréquentes des Arabes d'Espagne : c'est la patrie de Henri IV et de Bernadotte, roi de Suède. On conserve au château l'écaille de tortue qui servit de herceau au *bon Henri*. Toulouse est toujours citée importante, elle a encore son ancien capitole : on voit à la bibliothèque le *Livre d'heures* de Charlemagne, superbe vélin en lettres d'or.—C'était à Lyon qu'aboutissaient les quatre grandes voies romaines tracées par Agrippa : l'une allait à l'Océan par la Picardie, l'autre au Rhin, la troisième aux Pyrénées par Toulouse, la quatrième à la Méditerranée par Nîmes. Claude, (Marc-Aurèle?) Caracalla sont de Lyon. Là, soixante tribus de la Gaule dressèrent l'autel d'Auguste. On voit encore la table de bronze renfermant le discours de Claude pour l'admission des Gaulois au sénat romain. Il ne faut pas oublier la célèbre chapelle de Fourvières, la montagne des Pèlerins. Près de Nîmes est le *Pont du Gard*, magnifique aqueduc romain, à triple étage, long de 200 mètres, et haut de 50 : on admire parmi les ruines de cette ville, la Maison-Carrée, les Arènes, l'Arc de Triomphe, etc. Grenoble est la patrie du chevalier Bayard, *sans peur et sans reproche* : près de là est la *Grande-Chartreuse*, couvent fondé par saint Bruno, en 1084, près du petit village de *Chartrouse*. Suivant la tradition, Vienne fut le lieu d'exil où Pilate fut envoyé après la condamnation de J.-C. — Ce fut par le *col d'Agnello*, près du passage d'*Argentière*, qu'en 1515, François 1^{er} fit passer son armée pour aller en Italie, au grand étonnement des Suisses. Ce passage est aussi célèbre que celui de Napoléon par le grand Saint-Bernard. Charlemagne résida souvent à Schélestadt, ville alors importante : sa prospérité déclut au moyen âge. Strasbourg, ville très-ancienne, se distingue par sa fameuse cathédrale, dont la tour admirable est le plus haut édifice connu : elle a 142 mètres, quelques mètres de moins que la plus haute pyramide d'Égypte. Près de Metz, ville militaire, on voit un magnifique aqueduc romain que le peuple appelle *Pont-du-Diable*. Près de Thann (Haut-Rhin), est la vaste plaine inculte appelée *Champ-du-Bœuf*, *Ochsfeld* ; c'est probablement aussi le *Champ-du-Men-*

songe, célèbre au temps de Louis le Débonnaire. Dieuze, les *decem pagis* des Romains, était alors un poste militaire très-important. — Lunéville, célèbre par le congrès politique de 1801, a un beau château et de magnifiques bosquets; ancienne résidence des ducs de Lorraine, aujourd'hui empereurs d'Autriche. L'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinski, y mourut (1766). Commercy avait aussi un château royal. Nancy est une des plus belles villes de France : on y admire le vieux palais des ducs de Lorraine, le lieu où périt Charles le Téméraire (1476), la magnifique place Royale. Toul, ancien primat, a une belle cathédrale gothique. Près de là se trouve Domremy, le village modeste qui vit naître Jeanne d'Arc : en elle apparut, pour la première fois, la grande image du peuple, sous une forme virginale et pure; sa maison existe encore : on lui a élevé une statue. A Reims, on admire plusieurs antiques églises, surtout l'admirable basilique gothique où étaient sacrés les *rois de France*. — L'église de *Cahors* passe pour un monument romain; celle d'*Auch* est d'une grande magnificence; celle d'*Épinal* est un beau monument de l'architecture dite *romane*. Il faut citer aussi la belle église gothique d'Amiens, celle de Beauvais, l'une des plus grandes de France; celle de Senlis, celle de Metz, d'Évreux, de Rouen, de Chartres, de Louviers, du Brou, de Bourges, plus grande que Notre-Dame de Paris; celle de Limoges, de Tulle, de Clermont, de Rhodéz, d'Alby, etc., toutes riches en dentelles de pierre, en flèches, en vitraux, en voûtes immenses. Compiègne, sous les Romains, était le centre de grands approvisionnements militaires; sa belle forêt est traversée par une *voie romaine*, appelée *Chaussée de la reine Brunehaut* : cette femme célèbre restaura toutes les voies romaines, on passe pour s'en être beaucoup occupée.

On voit encore à Paris les ruines des *Thermes de Julien*. Le Palais-de Justice occupe l'emplacement du palais du Préfet des Gaules, occupé par les rois de la première race, puis par les *comtes de Paris*. Cette ville immense, centre de la civilisation européenne, renferme les plus admirables monuments, depuis son antique *Notre-Dame*, bâtie sur les ruines d'un temple gaulois, jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Étoile,

gigantesque trophée de la gloire de l'empire. Ses principaux palais sont : le Louvre, les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg ou Chambre des Pairs, le Palais-Bourbon ou Chambre des Députés, le palais d'Orsay où siègent la Cour des Comptes et le Conseil d'Etat ; les églises, après Notre-Dame, sont la Madeleine, le Panthéon, l'église des Invalides, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, Saint-Roch, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame de Lorette, etc. ; l'Hôtel de la Monnaie, l'Institut, les Musées, les Bibliothèques, la Sorbonne, les Collèges, les Écoles, etc. ; l'admirable place de la Concorde, l'Obélisque, les jardins publics, la colonne Vendôme, les quais, les boulevards. Ses immenses fortifications en feront la plus forte ville du monde. Versailles fut bâti par Louis XIV en 1672 : son immense et admirable château est la plus belle résidence royale de l'Europe : il a coûté des sommes énormes ; il est converti en un musée dédié à toutes les gloires de la France. Une fameuse machine hydraulique, à Marly, fournissait de l'eau à Versailles en la puisant dans la Seine, et en l'élevant à la hauteur de cent soixante-deux mètres : elle a été remplacée par une machine à vapeur. Versailles a été le séjour de la cour de France depuis Louis XIV jusqu'à la révolution.

Fontainebleau possède un magnifique château royal qui vit naître Henri III et Louis XIII. Napoléon y abdiqua en 1814, et fit ses adieux à la vieille garde. Dreux, ancien séjour des Druides, est entouré de monuments druidiques que les paysans appellent *Pierres de Gargantua*. C'est à Dreux qu'est la sépulture de la famille d'Orléans. Chartres est renommée par la magnificence de sa cathédrale gothique. Blois, ville célèbre dans l'histoire, a un château antique, célèbre par l'assassinat des Guises, sous Henri III. Non loin est le village de Chambord, où se trouve le magnifique château que fit faire François I^{er} sur les dessins du Primatice. Bourges, la patrie de Louis XI, de Jacques Cœur, de Bourdaloue, a aussi une belle cathédrale gothique. Celle d'Orléans est d'un style mauresque perfectionné. On sait que c'est au siège d'Orléans, contre les Anglais, que s'illustra Jeanne d'Arc, dont la statue en bronze

s'élève au milieu de la ville. Tours, dont le pont est l'un des plus beaux de l'Europe, a dans sa bibliothèque l'Évangile en lettres d'or sur lequel les rois de France prêtaient serment. On voit dans les environs les *Gouttières*, grottes très-curieuses : la campagne, le ciel, la nature, sont admirables en ce beau pays. Rouen, ville ancienne, n'a de bien remarquable que sa belle cathédrale gothique, et son superbe pont en pierres, remplaçant le pont de bateaux qui s'élevait et s'abaissait avec la marée. Caen, la ville de sagesse, possède le tombeau de Guillaume le Conquérant : c'est la patrie de Malherbe.

On voit à Boulogne la colonne élevée en mémoire de Napoléon, qui y avait rassemblé une grande armée pour débarquer en Angleterre (1804). Près de Calais eut lieu l'entrevue de François I^{er} et de Henri VIII d'Angleterre : elle fut si magnifique que l'endroit où elle se fit fut appelé *Champ du drapeau d'or*. Lorient fut fondé en 1719 par la Compagnie des Indes : son port est magnifique. A Carnac (Morbihan) est un monument druidique, à l'entrée de la presqu'île de Quiberon : il se compose de 5,000 roches brutes, en forme d'obélisques grossiers de 20 pieds de haut, et dont la pointe est fichée en terre, ils sont rangés sur onze lignes perpendiculaires à la côte. On croit que c'est à *Wissant* (Pas-de-Calais), l'ancien *Itius portus*, que César s'embarquait pour aller en Bretagne.

Dijon doit son origine à un camp retranché établi par César pour contenir les Autunois et les Langrois. Son nom lui vient d'un temple élevé par Anrélien aux dieux *Dives*, d'où est venu *Divio* (Dijon). Castres (Tarn) doit aussi son origine à un camp (Castra). *Condate* est un mot celtique qui signifie *confluent* : c'était l'antique nom de *Montereau*, *Cognac*, *Rennes*, etc. Les Romains en avaient fait *confluentes*, signifiant coulant ensemble ou *confluent* ; ce nom se retrouve dans *Confolens* (Charente). *Lille* (Nord) fut fondée par César, et ne fut d'abord qu'un simple château. *Eu* (Seine-Inférieure) a un magnifique château royal. *Saint-Germain-en-Laye* est renommé par sa grande forêt et son château royal remarquable par sa belle terrasse. Le parc et le château royal de *Saint-Cloud* sont féconds en souvenirs historiques. *Saint-Denis* a une église gothique, ren-

fermant les tombeaux des rois de France. L'abbaye est devenue un établissement pour l'éducation des filles des membres de la Légion-d'Honneur. *Rambouillet* a la plus belle bergerie royale de mérinos de France, un château royal et une vaste forêt. *Saint-Cyr*, ancienne maison d'éducation fondée par madame de Maintenon pour des demoiselles nobles, est maintenant une école militaire. *Vincennes* a une forteresse et une école d'artillerie. C'était la principale résidence de saint Louis.

Calais est à trente kilomètres de l'Angleterre : distance qu'on peut traverser en deux heures et demie sur un bateau à vapeur. Du haut de la tour de l'église Saint-Jacques de Dieppe on aperçoit, quand le ciel est pur, les côtes blanchissantes d'Angleterre. Dans la baie de Cancale se trouve le mont Saint-Michel, rocher granitique dont le château sert de prison d'état, comme la forteresse de Ham, près de Péronne. Dans les environs de Besançon se trouve la célèbre grotte d'*Osselle*, longue d'un kilomètre et remarquable par ses belles stalactites et les ossements fossiles qu'elle renferme. A Anteuil près de Paris on voit encore les maisons de *Molière*, de *Boileau*, etc., les tombeaux d'*Helvétius*, de *d'Aguesseau*. Ce fut du château de Saint-Ouen que Louis XVIII data la déclaration préliminaire de la Charte. *Neuilly* est la résidence habituelle de S. M. Louis-Philippe, et de sa nombreuse famille : c'est une des belles résidences royales de l'Europe. Près d'Arcueil sont les restes de l'aqueduc de l'empereur Julien. Montmartre ou *montagne des martyrs*, est ainsi appelé parce que *saint Denis*, l'apôtre des Gaules, y fut martyrisé avec ses compagnons en 272, sous l'empereur Valérien. On voit encore à *Argenteuil* quelques murailles du monastère dont Hélyse fut supérieure. *Meudon* a toujours son château royal. La *Malmaison* est toujours une charmante maison de campagne, toute pleine des souvenirs de l'Empire. C'est à Rambouillet et dans sa belle forêt que se font les grandes chasses royales ainsi que dans la forêt de Saint-Germain et celle de Fontainebleau; ces résidences royales, comme celles de Compiègne, sont d'une grande richesse. Ermenonville est un joli village où mourut J. J. Rousseau : Chantilly est renommé par l'ancien château, séjour de la

famille de Bourbon-Condé. — On assure qu'on voit encore près de *Châlons-sur-Marne* des traces du retranchement d'Attila : ce que l'on peut contester. Épernay a d'immenses caves taillées dans les banes de *craie* pour mettre ses vins de Champagne. Reims en a aussi de renommées : cette ville possède de belles ruines romaines, entre autres la *porte de Mars*, arc de triomphe attribué à Julien, et restauré par Napoléon. *Attigny* est célèbre comme antique *résidence d'été* de nos rois de la première et de la seconde race. On doit citer à l'admiration du voyageur le *sépulcre* de l'église de Saint-Mihel (Meuse), composé de treize personnages taillés dans un seul bloc de roche. Sur les hauteurs voisines de cette ville sont les traces d'un camp de César. Le palais épiscopal de Verdun est l'ancienne résidence de Charlemagne et des rois mérovingiens. Ce fut à Saint-Valéry que s'embarqua Guillaume le Conquérant pour aller faire la conquête de l'Angleterre. Boulogne possède des bains de mer dont la beauté rivalise avec ceux d'Angleterre : c'est un des principaux passages du Déroit. Des carrières de marbre et de riches houillères sont tout près. C'est dans le département du Nord surtout que se trouvent ces terrains appelés *Wateringues*, situés au-dessous du niveau de la mer, et arrachés aux fanges de l'Océan, par des digues et des dunes entretenues par l'activité des habitants. Dans les environs de Valenciennes se trouve le village de Fauars, auprès duquel on a trouvé de belles antiquités. Évreux est une ancienne ville romaine qui a encore de belles ruines antiques. Le *Tréport* était déjà un port actif sous les Romains. *Eu* a un château royal. Pour protéger le port de Cherbourg, on a construit sous Louis XVI une immense digue de quatre kilomètres ; c'est un chef-d'œuvre. La forêt qui entoure Fougères (Bretagne) est remplie de monuments druidiques. Lorient est une des plus belles villes de France. Dans l'île d'Ouessant se trouvait un collège druidique ; on voit encore des traces d'antiques constructions, élevées par les druides.

Tours est une ville charmante, située dans un admirable pays. Sa belle cathédrale date de Grégoire de Tours. Son pont sur la Loire est célèbre par sa grandeur : on cite la *rue Royale* pour sa beauté. Tout près est le château de *Plessis-lès-Tours*,

célèbre par le séjour sanglant de Louis XI, et le château d'Amboise, fameux dans les guerres religieuses : près d'un ancien couvent sont de vastes souterrains appelés *greniers de César*. Des camps romains, des amphithéâtres, des souterrains sont dans les environs d'Angers. Saumur est environné de monuments druidiques, ainsi que Nantes, cette grande, riche et belle ville commerçante, qui envoie ses vaisseaux marchands en Amérique, en Chine, en Océanie. Poitiers, l'une des villes les plus anciennes de France, a conservé quelques restes d'antiquités romaines; sa cathédrale est admirable. A *Saintes* se trouvent les restes d'un arc de triomphe avec des inscriptions en l'honneur de Germanicus et de Tibère : à Périgueux on voit les ruines d'un temple païen. Près du village de *Miremont* on voit la grande grotte de *Cluzeau*, l'une des plus vastes de l'Europe. — Bordeaux est une des plus belles, des plus riches, et des plus commerçantes villes du monde; la ville nouvelle surtout est d'une grande beauté : son port majestueux a 482 mètres de long : la cathédrale, le palais archiépiscopal, la bourse, le théâtre, sont de beaux édifices. On voit les ruines d'un amphithéâtre romain. Les belles ruines romaines qui entourent Bazas prouvent l'importance de cette ancienne colonie romaine. Le château royal de Pau, où naquit Henri IV, est parfaitement restauré. Il serait à désirer que celui de Blois, si célèbre dans l'histoire, le fût aussi, et que Chambord ne fût plus une admirable solitude. Près de Châteauroux on trouve le château de Valençay, où Napoléon avait envoyé Ferdinand VII roi d'Espagne. Non loin sont de belles ruines romaines, surtout un amphithéâtre. Près d'Issoudun sont des monuments druidiques. Bourges, qui a une des plus belles cathédrales gothiques du monde, a quelques restes d'antiquités romaines. On voit aussi des restes d'amphithéâtres et de camps romains à Nérès. Montlins possède le mausolée de *Henri de Montmorency* que Richelieu fit décapiter à Toulouse. Près de Guéret on voit *Ahun*, où l'on assure que les rois de la première race avaient un hôtel des monnaies. Clermont, dont on admire la cathédrale et ses vitraux, est la ville la plus pittoresque de France; elle est entourée de montagnes volcaniques. On

voit près de *Castres* d'énormes rochers qu'on peut faire osciller, et d'immenses souterrains appelés *grottes de saint Dominique*. On assure que l'église de Montauban date du huitième siècle. Toulouse est le *Paris du midi*, son hôtel de ville a conservé le nom de *Capitole*. Ses places sont magnifiques; elle a de beaux édifices. Carcassonne a quelques ruines romaines. La grande ville de Narbonne, si déchue, n'a rien conservé de sa grandeur sous les Romains : les marais qui l'entourent l'ont dépeuplée : le miel qu'elle vend se recueille dans les montagnes voisines. Auxerre est entouré de vignobles célèbres : *Chablis*, *Coulanges*, etc. Sens est une ville antique : sa cathédrale est très-remarquable. Dijon est une des belles villes de France : ses rues, ses hôtels, annoncent l'opulence : on cite la belle promenade du parc, la préfecture, les églises. Dans les environs de Vesoul sont des grottes remplies d'une grande quantité d'ossements d'animaux : on voit aussi non loin de là de vastes ruines d'une ville romaine.—On peut voir à Besançon la *porte taillée*, ouvrage des Romains, la *porte noire*, arc de triomphe élevé à Aurélien et les restes d'un aqueduc. Dans les environs de Pontarlier s'élève le *fort de Joux* ancienne prison d'état ; non loin sont des grottes, des cascades, etc. A Mâcon on admire les ruines d'un temple de Janus, et d'un arc de triomphe ; le pont sur la Saône est attribué à César. Autun est entouré et rempli de magnifiques ruines romaines, d'arcs de triomphes, de temples, d'amphithéâtres, de vieilles murailles. Il faut citer à Bourg la magnifique église du Brou. A quelque distance de cette ville est Ferney avec son château habité par Voltaire. Lyon est la seconde ville du royaume, mais il ne reste que quelques débris de sa grandeur sous les Romains. On cite la *place Bellecour*, l'*Hôtel-de-Ville*, l'*Hôtel-Dieu*, la *cathédrale*, le palais archiépiscopal, le théâtre, etc., tout le pays qui l'environne est très-industrieux. Vienne est une ancienne ville romaine d'une grande splendeur : *aqueducs*, *amphithéâtres*, *temples d'Auguste*, *maisons carrées*, etc., tout a été fouillé, recueilli avec soin. Saint-Etienne et tout le pays qui l'environne n'est qu'une immense fabrique de métaux, de soie, de fer, de houille, etc. C'est presque incroyable. Il faut

admirer dans la Lozère tous ces volcans éteints, ces prismes basaltiques, tous ces phénomènes volcaniques qu'on y rencontre à chaque pas. On trouve dans la cathédrale de Valence le beau monument en marbre fait par Canova en l'honneur du pape Pie VI. A Avignon on voit l'ancien palais du pape, immense et formidable édifice : on doit admirer la cathédrale, *Carpentras, Orange*, etc., comme la plupart des villes du midi, sont remplies de belles ruines romaines. Que belles choses à Nîmes ! *Aigues-Mortes* a toujours son canal embarrassé de vase : on ne peut s'y embarquer qu'en chaloupe pour aller regagner la mer ; c'est ce que fit autrefois saint Louis. Montpellier est une ville très-remarquable : on cite surtout la belle promenade du *Peyrou*, où l'on jouit d'une vue incomparable. Marseille, la reine de la Méditerranée, est une ville de premier ordre. On cite la *rue de Rome*, la *place Royale*, le *théâtre*, l'*Hôtel-de-Ville*, la cathédrale, etc. L'ancienne ville grecque manque de grandeur ; la nouvelle ville seule est vraiment belle. Aix est l'ancienne métropole romaine ; on assure que le *baptistère* de la cathédrale est un ancien temple d'Apollon : mais les ruines romaines sont bien plus nombreuses et plus remarquables à Arles : *aqueducs, temples, amphithéâtres, tours, obélisques, Champs-Élysées*, tout est là comme une ville morte. On voit à Fréjus la porte d'un amphithéâtre et la *porte dorée* dite de César. Toulon n'a rien conservé de son origine phénicienne ni de sa grandeur romaine. On a élevé dans la rade une énorme colonne surmontée d'un phare, monument national, qui doit transmettre à la postérité le souvenir de la conquête d'Alger.

MŒURS. RELIGION. Les Celtes étaient chasseurs et bergers ; ils allaient presque nus, se peignaient le corps en bleu, se tatouaient, portaient des haches et des couteaux de pierre, la massue, les flèches armées d'os pointus ; leurs barques en osier garni de cuir se courbaient ou ressemblaient à des radeaux. Ils embaumaient la tête des ennemis vaincus, coutume que l'on retrouve chez quelques sauvages de l'Océanie ; quelquefois ils garnissaient d'or et d'argent le crâne d'un guerrier de renom et s'en servaient pour coupes dans les festins. Quand le tonnerre

grondait, les Galls lançaient leurs flèches contre le ciel; quand l'Océan était en fureur, ils allaient contre les flots l'épée à la main; ils ne redoutaient que la *chute du ciel*. C'est à l'invasion des *Kymris*, ou plus sûrement aux relations avec les Phéniciens, qu'il faut attribuer le luxe des armures des chefs : tout était doré, jusqu'au mors du cheval; la pourpre brillait sur leurs vêtements; il y avait des rois qui montaient des chars d'argent massif. La conquête romaine et l'invasion de six siècles des barbares effacèrent les mœurs galliques : les clans de Bourges et de Clermont disparurent, les tribus du sud et de l'ouest se mêlèrent aux envahisseurs. Saint Jérôme assure que, de son temps, il y avait encore des tribus bretonnes qui mangeaient de la chair humaine ¹. Les mœurs restèrent cruelles malgré le christianisme. Les Francs, même après leur conversion, immolaient des victimes humaines. Les guerres continuelles amenèrent des mœurs atroces : on croit à peine aux crimes des rois de la première race. Cette enlauté du suzerain se retrouvait chez le vassal : le sacerdoce seul présentait quelque dignité, malgré les grands désordres signalés par les conciles. La dépravation des mœurs était si grande, la misère si affreuse, qu'on croyait à la fin du monde. Les croisades vinrent embraser de leur immense enthousiasme ces générations souffrantes et élever l'âme affaissée. Saint Louis n'en fut pas moins obligé de fermer les yeux sur les mœurs dépravées de l'armée qui le suivait à la Terre-Sainte. Pétrarque, à la cour des papes à Avignon, disait que cette ville était la *sentine de toutes les abominations*. Les horreurs de la guerre des Albigeois surpassent toute croyance. Quelles mœurs ! quels temps ² ! Les rapports avec l'Orient et

¹ Il y a encore une sorte de barbarie chez les Bretons de nos jours, surtout ceux des côtes. Leur enlauté à l'égard des naufragés est incroyable. On en a vu couper un doigt avec leurs dents à une femme noyée, pour avoir la bague qui l'ornait. Ils pillent sous le feu même de la gendarmerie. Cette atrocité se retrouve sur la côte orageuse des Landes.

² « L'histoire moderne doit prendre soin de détruire un mensonge, non des chroniqueurs, qui sont unanimes sur la corruption des bas siècles, « mais de l'ignorance et de l'esprit de parti du temps où nous vivons. On s'est figuré que si le moyen âge était barbare, du moins la morale et la religion faisaient le contre-poids de sa barbarie ; on se représente les

L'Italie amenèrent un luxe incroyable dans les fêtes. La magnificence des tournois dans les vieux manoirs et à la cour des rois était célèbre; mais aussi il vint d'Italie une civilisation dépravée qui envahit la noblesse sous François I^{er}, Henri III, les Guises. Les guerres religieuses retremperèrent les âmes amollies : les mœurs publiques y gagnèrent : la lutte des principes comme celle des partis amena la réflexion. Malgré toutes les fautes de Louis XIV, la grandeur de son règne, sa gloire, les grands hommes dans l'Église et dans les Parlements amenèrent la dignité des mœurs dans une partie de la nation : on se respecta. Mais tout sembla s'affaïssir sous les turpitudes de la Régence et de la fin du règne de Louis XV. Les affreux massacres de la Révolution semblent une expiation terrible de l'immoralité de plusieurs siècles, et un baptême de sang où la nation s'est purifiée de tant de souillures. Aujourd'hui, l'empire des lois assure à chacun la liberté et protège les mœurs publiques. La religion florissante répand son influence bienfaisante et amène la sainteté des mœurs privées dans le foyer sous le regard de Dieu ¹.

« anciennes familles grossières, sans doute, mais assises dans une sainte
 « union à l'âtre du foyer domestique, avec toute la simplicité de l'âge d'or.
 « *Rien de plus contraire à la vérité.* Les barbares s'établirent au milieu de
 « la société romaine dépravée par le luxe, dégradée par l'esclavage, per-
 « vertie par l'idolâtrie. Les Franks, très-peu nombreux relativement à la
 « population gallo-romaine, ne purent assainir les mœurs; ils étalent eux-
 « mêmes fort corrompus, quand ils entrèrent en Gaule. C'est une grande
 « erreur que d'attribuer l'innocence à l'état sauvage. Tous les appétits de
 « la nature se développent sans contrôle dans cet état; la civilisation seule
 « enseigne les qualités morales. De la société romaine et de la société bar-
 « bare résulta une double corruption : la rapine, la cruauté, la brutalité,
 « la luxure animale, étaient frankes; la bassesse, la lâcheté, la ruse, la
 « turpitude de l'esprit, la débauche raffinée, étaient romaines. Et ces re-
 « marques ne se doivent pas entendre de quelques années, de quelques
 « règnes; elles s'appliquent aux siècles qui précèdent le moyen âge jus-
 « qu'à celui de François I^{er}. Le christianisme chercha autant qu'il le put à
 « guérir la gangrène des temps barbares, mais l'esprit de la religion était
 « moins suivi qu'à la lettre. On croyait plus à la Croix qu'à la parole du
 « Christ : on adorait au Calvaire, on n'assistait point au Sermon de la Mon-
 « tagne. Le clergé se déprava comme la foule. » CHATEAUBRIAND, *Étud.*
hist., III, 418. Heureusement ces temps plus païens que chrétiens ne sont
 plus et nous marchons chaque jour à l'accomplissement du christianisme.

¹ Il n'en était pas ainsi à la fin du dernier siècle : on était arrivé à une

Chez les Galls régnait le culte de la nature. On adorait les vents, les astres, les arbres, etc. Les cérémonies religieuses au sein des forêts, sur les lacs, les rivières, les bords de la mer, remplissent leurs traditions. Les *Kymris* apportèrent de nouvelles idées religieuses plus relevées. Hésus, leur chef, était à la fois guerrier, prêtre et législateur ; il fut honoré comme dieu de la guerre. *Taran* était dieu du tonnerre ; *Ogmîus*, dieu de l'éloquence ; *Teutatés*, celui du commerce. Les prêtres étaient les Druides, qui enseignaient l'immortalité de l'âme, la croyance en une autre vie, etc. ; leurs principales écoles furent à Dreux, à Chartres, à Autun. On assure que les Druides avaient apporté d'Orient l'usage des chapelets. Il y avait aussi des Druidesses dont le séjour principal était l'île *Sêna* ou *Sein*, au milieu des éternelles tempêtes qui battent sans cesse la plage bretonne et les îles d'Ouessant. Les Druides multipliaient les sacrifices humains ; les forêts étaient leur temple, les rochers leurs autels, le chêne leur arbre sacré, le gui du chêne leur symbole mystique. On immolait des victimes humaines en les pendant aux branches d'un chêne, en les sacrifiant sur le tronc de l'arbre, en les noyant dans les lacs sacrés, en les brûlant dans des paniers, en les égorgeant sur des pierres. Leurs monuments grossiers sont des pierres droites (menhir), des pierres horizontales (dolmen), des *Tumulus* de terre, etc. Le

affreuse époque de décadence : il n'y avait plus de mœurs, plus de lois, plus de religion. Le clergé, amolli par son énorme fortune de plus de quatre milliards, devenu frivole, léger, mondain, dédaigneux de science, sensuel, avait oublié les vertus évangéliques. En chaire, il dédaignait de prononcer le nom auguste de Jésus-Christ, pour parler vaguement du *législateur des chrétiens*. Sans science, il enseignait languissamment aux peuples des vérités éternelles auxquelles il ne croyait plus, et qu'il ne soutenait plus de l'autorité de ses mœurs. Il ménageait même l'impiété ; il la mettait presque en bonneur, et c'est de son sein que sortirent les plus acharnés adversaires du christianisme ; enfin, comme l'a dit un homme éloquent : *le sel de la terre s'était affadi*. Il a fallu toutes les douloureuses épreuves de la spoliation, de l'exil et du martyre, pour ramener l'esprit de l'Évangile dans l'Église de France, la fille aînée du Christianisme. On peut donc dire avec l'apôtre : *Heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui souffrent !* Ce long baptême de douleur a tout purifié, tout fortifié : puisse cet état de paix, de pureté et de force, se prolonger et porter de glorieux fruits chez les peuples ! Il en est bien temps.

qui sacré était coupé avec une serpette d'or ; les pierres saintes étaient rangées en rond, en lignes droites, ou bien isolées ou superposées, suivant des idées mystiques ou astronomiques. Les Druides dominèrent d'abord dans les deux Breagnes, dans les bassins de la Loire et de la Seine. Les deux centres fédératifs étaient établis, l'un à Autun, l'autre à Chartres : les collèges des Druides s'y rassemblaient annuellement. Au nord, les Belges avaient repoussé le druidisme ; les Arvernes et les Aquitains étaient restés fidèles à leur culte primitif. Quelques auteurs ont prétendu que les Druides étaient des missionnaires phéniciens qui vinrent répandre leur religion mystérieuse dans la Gaule sauvage. Ils finirent par dominer toute la race gallique.

Les colonies grecques avaient aussi leur sacerdoce actif ; les prêtresses de Diane à Ephèse venaient tour à tour desservir le temple de Diane dans la lointaine Marseille. Cette longue navigation était alors fort périlleuse, et par conséquent fort méritoire. On a trouvé dans les ruines d'Ephèse un tombeau de prêtresse où, parmi ses titres et ses services, figure le *voyage à Marseille* et le service du temple. L'invasion romaine fut la ruine du druidisme ; cependant le Romanisme prudent le respecta d'abord. L'Eduen *Divitiac* était chef du sacré collège des Druides, et fut l'ami de César. Mais, quand les Romains eurent élevé leurs autels et leurs temples somptueux, alors les Druides, leurs forêts et leurs sanglantes cérémonies furent menacés ; la persécution commença sous l'empereur Claude, qui était de Lyon ; la plupart des Druides se réfugièrent dans l'Armorique et en Bretagne, où les Romains allèrent les exterminer ; le sacerdoce périt, mais la religion druidique resta.

Le christianisme parut de bonne heure dans la vieille Gaule. Saint Paul visita la Provence, et Arles fut la première métropole chrétienne dans nos contrées méridionales. Deux Grecs, qui avaient suivi le même chemin que les prêtresses de Diane d'Ephèse à Marseille, se distinguent parmi les premiers apôtres des Gaules : saint Pothin, évêque de Lyon et martyr sous Marc-Aurèle, et son successeur, saint Irénée, martyrisé sous Septime-Sévère (202). Voilà pourquoi Lyon, rattachant son origine à l'église grecque ou d'Orient, se crut longtemps indépendante

de l'Église romaine ou d'Occident. Lyon fut le siège de l'autorité ecclésiastique pour les quatre lyonnaises : Lyon, Sens, Tours et Rouen ; Trèves dominait tout le Nord, et Arles, tout le Sud-est ; Bourges était aussi un grand centre ecclésiastique pour tout l'Ouest ou Aquitaine ; son archevêque était patriarche, primate des Aquitains, et étendait sa juridiction sur les archevêques de Narbonne et de Toulouse comme patriarche, et comme primate sur ceux d'Auch et de Bordeaux. Saint Hilaire, évêque de Poitiers commença la grande gloire de l'épiscopat gallican (355) ; son élève saint Martin, qui fut évêque de Tours, fonda le couvent des *Marmoutiers* (375) et celui de Ligugé près de Poitiers. Il couvrit d'ermitages les rives de la Vienne et de la Loire. Plus de deux mille cénobites vivaient dans les grottes qui bordent le fleuve. Peu à près l'évêque d'Arles, Honorat, fonda le couvent de Lérins (410) ; c'est de là que sortit saint Patrick, l'apôtre de l'Irlande, et ses compagnons, qui allèrent évangéliser les sauvages Irlandais, et fonder les fameux monastères de Bangor, sur la côte du pays de Galles, et de Hy, dans les Hébrides. Vers 415, Cassien, né aux environs de Marseille, après avoir été visiter les solitaires de la Thébaine, vint fonder à Marseille le couvent de Saint-Victor, illustré par Salvien. Le célèbre couvent de Lérins fut détruit en 755 par les Sarrasins, lors de leurs ravages dans le midi de la France. Parmi les illustres martyrs dont le sang fertilisa le christianisme en Gaule, il ne faut pas oublier saint Denis, premier évêque de Paris, et martyrisé au lieu où s'éleva l'abbaye de Saint-Denis (272). Autun, Chartres, vieux centres druidiques, eurent aussi leurs évêques ; Dreux continua d'être un lieu saint ; les autels druidiques y furent remplacés par une chapelle où s'éleva plus tard une cathédrale. Le Puy, ce vieux centre celtique, eut son église près des ruines d'un temple de Diane ; car le triomphe du christianisme se signala par des ruines. Ainsi saint Martin, suivi d'une bande de moines, parcourut les provinces abattant les arbres consacrés, les idoles, renversant les autels païens, les sanctuaires ; il n'y eut de sauvé que les temples changés en églises. Les épouvantables ravages des invasions vinrent ajouter des ruines

nouvelles. Heureusement ces peuples se laissèrent conduire à la civilisation chrétienne ; de là le grand rôle des évêques de ces temps : saint Loup à Troyes, saint Germain à Auxerre, saint Remi à Reims. Des missionnaires irlandais vinrent évangéliser les contrées du Nord ; saint Colomban évangélisa les chevaliers des Vosges ; il fonda le monastère de Luxeuil (590) ; son compagnon, saint Deicole, fonda l'abbaye de Lure (Haute-Saône). Ces missionnaires, venus du Nord, résistèrent à la suprématie naissante de Rome. Tours fut la capitale de l'église mérovingienne, comme Reims fut celle de l'église carlovingienne, et Saint-Denis ¹ celle des Capétiens.

L'usage des cloches était rare même au VII^e siècle, puis que celles de Sens firent fuir l'armée de Clotaire qui ne sut quel était ce bruit (610). L'épée toute-puissante de Charlemagne fut l'appui des évêques de Rome. Le clergé domina longtemps les barbares convertis par sa parole évangélique. Hugues-Capet fut abbé de Saint-Denis et de Saint-Martin de Tours, premier chanoine de Saint-Quentin, etc. ; c'était en quelque sorte le sacerdoce lui-même revêtant la royauté. Le costume impérial de Charlemagne était composé d'une aube, d'une étole, d'une chape et d'une mitre : c'était le costume épiscopal, comme de nos jours. De là cette puissance immédiate du sacerdoce en France à cette époque. Le VII^e siècle vit fonder (la plupart par des Bénédictins) les grandes abbayes de *Corbie* et de *saint-Riquier* près d'Amiens, de *Fontenelle* et de *Jumièges* près de Rouen, de *Ferrières* et de *Fleury* près d'Orléans, de *Sithieu* ou Saint-Bertin près de Saint-Omer, ainsi que l'abbaye impériale de *Remiremont*, etc. La grande gloire des Bénédictins commence avec la fondation de *Cluny*, près de Mâcon, puis *Cîteaux* (Côte d'Or) qui donne naissance à Clairvaux (Aube), illustré par saint Bernard ; puis *Fontevault* (Maine-et-Loire). Les richesses de ces établissements furent incroyables ². Les abbayes de Saint-Vannes près de Verdun, et

¹ L'abbaye de Saint-Denis était si opulente, qu'elle donna aux Normands, pour la rançon de son abbé, 685 livres d'or et 3,250 livres d'argent, somme énorme pour l'époque. L'abbaye était donc une riche banque.

² Les bénédictins avaient aussi fondé à *Pruym*, *Ratisbonne*, *Elwangen*,

de Saint-Maur près de Paris sont du XVII^e siècle, tandis que les précédentes étaient du XII^e siècle, la grande époque du mouvement religieux des croisades. On sait que l'abbaye de Clairvaux compta à elle seule 3252 monastères sous ses ordres. Puis vinrent successivement les Chartreux (1084), les Carmes (1238), les Franciscains (1226), les Dominicains (1234), les couvents de religieuses, chanoines, chanoinesses, les ordres militaires, les abbés et les évêques, princes dans leurs couvents, dans leurs diocèses, formant cette vaste et admirable organisation du sacerdoce, qui a laissé le sol couvert d'une foule innombrable de monuments qui ont dû absorber d'incalculables trésors. Les Templiers comptèrent jusqu'à 9,000 manoirs. Au XV^e siècle, on comptait en France 30,500 églises curiales, 18,537 chapelles, 420 cathédrales, 2,872 abbayes ou prieurés, 931 maladreries, sans compter les couvents secondaires, les maisons de cure, les palais épiscopaux, etc. ; ce qui joint aux donjons suzerains, aux châteaux des vassaux et des rois, élevait dans les airs les 1,700,000 clochers que l'on comptait alors dans notre patrie. Mais cette incroyable opulence amena aussi des désordres signalés aux conciles, et manifestés par de constantes réformes. Les Bretons ont conservé leur respect pour les lacs et les fontaines : à certains jours, ils y portent encore du pain ou du beurre. Dans les campagnes du Dauphiné, on retrouve même le culte du soleil. Les Basques étaient encore en partie idolâtres au XI^e siècle ; les peuplades demi-sauvages de la Corse furent converties par l'évêque Sauli en 1570 ; en 1648, Michel Noblet annonça l'évangile dans les cantons druidiques de Batz en Bretagne.

La première grande opposition de la France aux exigences toutes-puissantes de Rome fut faite par saint Louis. La

Salzbourg, Fulde, leurs grandes abbayes d'Allemagne, et celles d'Angleterre à York, Westminster, Cantorbéry, Saint-Alban. Mais les chefs des guerriers, les grands vassaux, les rois, envahissaient, dans les premiers temps de la féodalité, ces grandes possessions ecclésiastiques, et ne les rendaient qu'à prix d'argent. C'est ce qui fit dire à Mézerai : *« Alors les rois vendaient les évêchés, et les évêques vendaient en détail ce qu'ils avaient acheté en gros. »* La répression de ces scandaleux abus a fait la gloire du pape Grégoire VII,

Pragmatique sanction de cet illustre prince déclare que la France relève de Dieu seul ; elle stipule tout ce qui est nécessaire à la liberté de l'Église gallicane. La *Pragmatique sanction de Bourges*, donnée par Charles VII (1438) fut encore une plus forte barrière aux volontés de la cour de Rome ; enfin Louis XIV, par la voix de Bossuet, proclama les Libertés de l'Église gallicane, formulées dans les quatre propositions devenues lois de l'État : « Que l'Église doit être régie par les règles
 « ou canons ; que saint Pierre et ses successeurs n'ont reçu
 « de puissance que sur les choses spirituelles ; que les règles
 « et les constitutions reçues dans le royaume doivent être
 « maintenues, et les bornes posées par nos pères demeurer
 « inébranlables ; que les décrets et les jugements du pape ne
 « sont point irréfornables, etc. » (1682). Mais alors les temps avaient marché ; la Réforme religieuse née en Allemagne avait envahi la France depuis plus d'un siècle ; dès 1532 elle avait été prêchée à Paris par un jeune légiste, Calvin, né à Noyon (1509) ; persécuté, il s'enfuit à Nérac, d'où il passa à Genève. « Cet homme, d'une taille médiocre, pâle et maigre, que l'on
 « voyait quelquefois passer la main sur son front, mais dont le
 « visage ne laissait voir aucune trace de profonde fatigue
 « intellectuelle, et qui parlait toujours la tête haute, cet
 « homme ébranla tout l'Occident ; il n'avait point l'impé-
 « tuosité de Luther ; son style était triste et amer, mais fort,
 « serré et pénétrant. Plus conséquent dans ses écrits que dans
 « sa conduite, il commença par réclamer la tolérance auprès
 « de François I^{er}, et finit par faire brûler le fameux anti-tri-
 « taire Servet (Barberet). D'abord les Vaudois et toutes les
 « populations du midi de la France se rallièrent à la nouvelle
 « doctrine. De Genève et de la Navarre, elle s'étendit jusqu'à
 « la ville commerçante de La Rochelle, jusqu'aux cités alors
 « savantes de l'intérieur, Poitiers, Bourges, Orléans. Les
 « assemblées furent d'abord secrètes. Les premières qui
 « eurent lieu en France se tinrent à Paris, rue Saint-Jac-
 « ques (1550) ; bientôt elles se multiplièrent. Les bûchers n'y
 « faisaient rien. En 1550, il n'y avait qu'une église réformée
 « en France ; en 1561, il y en eut plus de deux mille. Bientôt

« non moins intolérants que leurs persécuteurs, ils voulurent
« exterminer ce qu'ils appelaient l'idolâtrie. Ils commencè-
« rent à renverser les autels, à brûler les tableaux, à démolir
« les églises, etc. » (Michelet). Le sang coule à grands flots.

Par le célèbre *Édit de Nantes*, Henri IV mettait fin aux sanglantes guerres religieuses dont les plus horribles épisodes furent le massacre de la Saint-Barthélemy, l'assassinat des Guises, etc. Ce sage édit accordait aux calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, l'admission aux fonctions publiques (1598). Richelieu détruisit la puissance militaire des Réformés; ils n'étaient plus redoutables quand Louis XIV révoqua l'*Édit de Nantes* (1685). Le grand Roi voulut convertir les réformés à coups de sabre; c'est le sanglant épisode des *Dragonnades*. Un grand nombre se convertirent, mais d'innombrables familles passèrent à l'étranger; d'autres opposèrent une indomptable énergie aux menaces du pouvoir. Le siècle suivant fut occupé des persécutions contre les Jansénistes. Dans la tourmente révolutionnaire tous les cultes furent abolis, et les temples fermés. En 1801, Napoléon par son Concordat mit fin à l'anarchie de l'Église de France, et rétablit l'autorité spirituelle du pape, suivant les principes formulés par Bossuet, sous Louis XIV, et émanés de la sage Pragmatique sanction de saint Louis. Avant la Révolution, la France avait 155 diocèses, dont 18 archiépiscopaux et 117 évêques; la Corse à elle seule en avait 5. Maintenant elle n'a plus que 14 archevêchés et 66 évêchés. Les protestants ont leurs consistoires, ainsi que les israélites. La charte a sanctionné la liberté de conscience, cette base de la société moderne chrétienne.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Le premier corps savant fut celui des Druides, seuls dépositaires des lois, des sciences et de l'enseignement. Ils étaient en même temps médecins, légistes, physiciens, astronomes; ils faisaient l'éducation de la jeunesse; ils n'ont rien écrit; ils transmettaient leurs connaissances dans des récits en vers composés par les *bardes*, poètes druidiques; le collège des sacrificateurs ou *eubages* était dirigé par eux, ainsi que les conseils des chefs militaires ou *brenns*. Ils avaient plusieurs écoles: celles d'Autun étaient les

plus célèbres ¹. Les colonies grecques apportèrent chez plusieurs peuples de la Gaule la rédaction des contrats en grec. Marseille fut alors l'Athènes des Gaules : l'art nautique, la construction des vaisseaux, la mécanique, l'astronomie, etc., y avaient atteint une grande perfection. Cette ville battait monnaie. Pythéas était un savant distingué. On lui attribue la découverte des rapports entre la marée de l'Océan et le mouvement de la lune, etc. Sous les Romains, de grandes écoles s'ouvrirent dans toutes les riches cités. Le beau poète *Gallus*, à qui Virgile dédia sa dixième églogue, était né à Fréjus. Le poète *Varron* était né à Narbonne; il avait chanté les exploits de César, etc. Le poète *Pétronc*, l'ami de Néron, était de Marseille, ainsi que l'historien *Troque Pompée*. Clermont vit naître le célèbre *Froton*, précepteur de Marc-Aurèle. Le poète *Ausone* naquit à Bordeaux (iv^e siècle); *Sidoine Apollinaire*, le siècle suivant à Lyon. On croit que l'illustre saint *Ambroise* est de la Gaule. Saint *Hilaire* de Poitiers se distingua par son éloquenec (355); il fut l'âme de plusieurs conciles; puis saint *Césaire*, évêque d'Arles (542). Le grec saint *Irénée*, évêque de Lyon, avait déterminé dès le II^e siècle, le temps de la fête de Pâques. *Grégoire de Tours*, le premier de nos historiens, a eu des lumières au-dessus de son siècle; *Frédégaire* continua l'histoire nationale (660).

Les invasions vinrent tout étouffer, lumières et civilisation. Charlemagne s'efforça de les faire revivre. Aidé d'Alcuin d'York, de Clément d'Irlande, de Paul de Pise, de Théodulfe d'Allemagne, etc., il fonda de nombreuses écoles, et les améliorations qui suivirent furent la conséquence de ses projets, même dans les siècles suivants. Ce fut de l'école qu'il fonda à Corbie, que sortirent une foule de missionnaires, qui évangélisèrent le nord de l'Europe. La musique se bornait au chant d'église, comme l'astronomie à régler le jour de Pâques. On assure qu'Alcuin défendit la lecture des poètes latins de Rome païenne. L'empereur fit recueillir les chants guerriers des

¹ Nous n'osons citer le nombre des élèves que quelques historiens donnent à ces écoles au temps de Tibère. On parle de quarante mille : exagération évidente.

peuples germains. Gerbert, qui fut le pape Sylvestre II, naquit sur les rochers de l'Auvergne, comme Grégoire de Tours. Ce savant bénédictin alla emprunter aux Arabes les sciences mathématiques, et surtout la philosophie d'Aristote (1000), ce qui ébranla la vieille *scholastique*, dans laquelle la philosophie est la *servante* de la théologie; c'est l'époque du célèbre Lanfranc et du grand saint Anselme, tous deux élèves de l'abbaye du Bec (Eure), l'une des plus célèbres écoles de l'Occident. Puis ont lieu les luttes d'Abeilard et de l'illustre saint Bernard. Les croisades nous donnent leurs vénérables chroniqueurs Guillaume de Tyr, Villehardouin, sire de Joinville, etc. Ce grand mouvement des nations amena aussi le mouvement des esprits : la philosophie devint l'égale de la théologie; c'est le second âge de la scholastique, où apparaissent Albert le Grand, professeur de l'université de Paris, et Saint Thomas d'Aquin, son immortel élève, le rival de Pythagore (1272). Quelques médecins arabes, fuyant la vengeance d'un de leurs chefs, vinrent chercher un asile en France, et fondèrent l'école de médecine de Montpellier. Ces siècles voient naître la poésie nationale dans les *troubadours* du sud, où se distinguent *Raimond Bérenger*, comte de Provence, *Richard Cœur de Lion*, *Thibaut*, comte de Champagne, *Guillaume IX*, comte de Poitiers : ces chanteurs nationaux parlaient la *langue d'oc*; ils florissaient à Toulouse, à Narbonne, à Aix, etc. Dans le nord de la France étaient les *trouvères*, les vieux poètes de la *langue d'oïl*. Mais la prose n'était pas en retard de la poésie : ce que les moines nous ont laissé de sermons, de lettres, de légendes, est presque incroyable. Parmi eux les Bénédictins tiennent le premier rang par leurs immenses travaux en histoire, en littérature. Devenus trop grands propriétaires, ils avaient abandonné l'enseignement aux ordres mendiants (*Cordeliers*, *Minimes*, *Mathurins*, *Carmes*, *Récollets*, etc.).

L'université de Paris servait de modèle à toutes celles d'Europe : celles de Toulouse, Orléans, Montpellier, etc., se formèrent sur elle. Alors on comptait plus de 20,000 étudiants à Paris, dont l'université était la première pour la théologie scolastique; celle d'Orléans, puis celle de Bourges pour le droit;

celle de Montpellier pour la médecine. Vers 1490, Clémence Isaure fonda l'académie des *Jeux floraux* à Toulouse. Avignon, séjour des papes, avait entendu une foule de savants, de poètes, entre autres le gracieux Pétrarque ; il ne faut pas oublier que le Dante, l'immortel poète de l'Italie, étudiait à l'université de Paris, où venait de naître Boceace, autre gloire italienne. Le même siècle vit l'illustre *Gerson*, chancelier de l'université, l'auteur présumé de l'admirable *Imitation de J.-C.*, le plus beau livre après l'Évangile (1400). En 1436, Guttemberg, gentilhomme de Mayence, inventait l'imprimerie en caractères mobiles à Strasbourg. Philippe de *Commines* publie ses *Mémoires*, monument précieux de l'histoire du temps (1500) ; il avait été précédé du poète-chroniqueur *Froissart*, comme lui, homme du nord de la France (1400). Puis vinrent *Rabelais*, le grand satirique ; *Amyot* avec son Plutarque ; *Montaigne* et sa philosophie. Tous ces hommes supérieurs, et d'autres qui les entourent, forcent enfin la langue latine à disparaître du barreau, des chaires scientifiques, du droit : la langue française devient *langue de l'État* sous François I^{er} ; mais la langue latine se maintiendra toujours dans les cours de théologie ; ce qui empêche cette science d'être populaire.

L'art théâtral, durant tout le moyen âge, s'est borné à la célébration de ces spectacles populaires et religieux appelés *Mystères*, où les plus grands faits chrétiens se trouvaient mêlés aux scènes les plus comiques. — L'architecture mérovingienne-carlovingienne avait été purement *byzantine* ou *romane*, avec ses formes massives et non sans grandeur : elle domine dans quelques antiques églises de ces temps éloignés (*Saint-Germain des Prés*, etc.). Au douzième siècle on remarque l'ordre des *Pontifes*, habiles maçons qui *faisaient des ponts*, dont plusieurs sont des merveilles de l'art. Les *Pontifes* formaient un ordre religieux : leurs chefs-d'œuvre en France furent sur le Rhône : le *Pont d'Avignon* a 18 arches et 447 mètres de longueur, construit en 1177, et dépassé par le *Pont Saint-Esprit* de 840 mètres et de 26 arches (1509). Mais au style roman avait succédé l'architecture gothique avec tout son luxe, toute sa magnificence, qu'elle étala avec une profusion inouïe et un art

ineffable dans ses cathédrales, aux nefs mystérieuses, aux rosaces splendides, aux portails majestueux, aux voûtes, aux flèches aériennes, aux riches vitraux, aux murailles sculptées en dentelles de pierre. Que d'art, que de foi dans tous les chefs-d'œuvre du moyen âge, souvent construits aux frais d'une simple abbaye, d'un seul évêché, par de grands artistes, dont la plupart nous sont restés inconnus ! A l'époque gothique succéda au 16^e siècle l'époque appelée *Renaissance*. C'est le siècle de François 1^{er}. *Jean Goujon* fut le grand statuaire qui commença l'art en France. François appela de la riche Italie le *Primatice*, grand peintre et grand architecte et *Léonard de Vinci*, le rival de Raphaël. Les résidences royales de *Fontainebleau*, *Chambord*, *Saint-Germain*, etc., furent construites, le *Louvre* commencé. Mais on peut douter que l'architecture grecque, et celle dite *renaissance*, due surtout à l'Italie, convinssent autant à notre climat que la grande architecture gothique, dont l'ampleur et l'infinie variété rappelaient la majesté des vieilles forêts de la Germanie et de la Gaule. Jean Cousin, surnommé le Michel-Ange français, fonda l'école de peinture française, tandis que le grand architecte Philibert Delorme déploya son génie aux châteaux d'Anet, de Meudon, de Saint-Denis, des Tuileries (1530). Une des grandes gloires de Richelieu est la fondation de l'Académie française (1633). Mais tout disparaît devant les grandeurs du règne de Louis XIV.

Une foule de grands hommes apparaissent dans tous les genres : sur la scène, *Molière*, *Corneille*, *Racine*, s'élèvent à la hauteur des génies antiques ; dans la poésie, *Matherbe*, *Boileau*, *J.-B. Rousseau*, *La Fontaine*, atteignent les dernières limites du beau ; dans la chaire, *Bossuet*, *Bourdaloue*, *Fénelon*, *Massillon*, nous rappellent les plus grands Pères de l'Eglise ; la philosophie a *Descartes*, *Gassendi*, *Pascal*, *Bayle*, *Mallebranche* ; les beaux-arts offrent à notre admiration les grands peintres *Le Sueur*, *Le Poussin*, *Le Brun*, les sculpteurs *Puget*, *Coustou*, les architectes *Mansard*, *Lenôtre*, *Claude Perrault*, etc., et cette foule de grands hommes en chaque genre. Parmi les ordres religieux chargés de l'enseignement public, il faut distinguer les *Lazaristes*, les *Oratoriens* ainsi

que les *Jésuites*, ordre célèbre fondé à Paris par deux élèves de l'université, l'Espagnol *Ignace de Loyola*, et son compatriote *Saint-François Xavier*, l'apôtre des Indes (1534). Aussi célèbre que le siècle de *Louis XIV*, le dix-huitième siècle n'offre ni la même élévation, ni la même perfection. La philosophie succède à la foi, elle domine tout, elle répand sur tout le passé un examen amer et moqueur. Voltaire manie avec une puissance inouïe la plaisanterie légère et facile; Diderot et d'Alembert fondent la grande entreprise littéraire de l'*Encyclopédie*, où ils étalent leur opposition religieuse dans des doctrines sans valeur philosophique. J.-J. Rousseau, malgré la pensée religieuse qui l'anima, tomba trop dans des déclamations paradoxales, mêlées à de bonnes intentions. A part *Voltaire*, qui embrassa tout, poésie, philosophie, histoire, tragédie, poème épique, d'*Aguesseau* et *Beaumarchais* dans le barreau, d'*Alembert* dans les sciences, *Montesquieu* en politique, *Buffon* en histoire naturelle, etc., la plupart des hommes du 18^e siècle furent d'une portée d'esprit remarquable, mais d'un talent secondaire : *Crébillon*, *La Harpe*, *Ducis*, *Lesage*, *Bridaine*, l'abbé *Poulle*, *Louis Racine*, *Thomas*, *Condillac*, *Condorcet*, *Rollin*, *Marmontel*, *Réaumur*, d'*Anville*, etc. Malgré tout l'éclat des trois grands siècles précédents, l'instruction populaire était nulle en France; c'est ce qui relève les efforts du vertueux Lasalle, vénérable fondateur des *Frères des écoles chrétiennes* (1700).

La Révolution vint tout ruiner, pour tout reconstruire sur de plus larges bases. Châteaubriand apparut au commencement du 19^e siècle; son génie donna à tout un caractère religieux : poésie, critique, politique, histoire, littérature, philosophie, c'est son beau génie qui a tout enfanté. En même temps Napoléon fondait l'Université (1808), qui devait ranimer les lumières éteintes dans les crises révolutionnaires, et nous ramener à l'admiration et à l'étude sérieuse des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il y a en France un ministre de l'instruction publique, un conseil royal, des inspecteurs-généraux; les établissements sont répartis en 27 académies, administrées par un recteur aidé de deux inspecteurs. Il doit y avoir un *collège royal* par département; chaque ville a un *collège communal*, sans compter les

institutions, les *pensions*, les *écoles normales*, les *écoles primaires*. L'enseignement supérieur se donne dans les *facultés de Lettres, de Droit, de Médecine, de Sciences*. L'*école Polytechnique* fournit ses brillants élèves aux ponts et chaussées, à l'armée, au génie civil et militaire; l'*école de Saint-Cyr* peuple nos régiments d'officiers éclairés; l'*école de Marine* illustre notre flotte; les *écoles des arts* jettent dans l'industrie des hommes d'expérience, etc. Comme historiens, il faut citer aujourd'hui *Guizot*, les *Thierry*, *Michelet*, *Sismondi*, etc.; comme philosophes, *Cousin*, *Jouffroy*, *Royer-Collard*, *Laromiguière*, etc.; comme poètes, *Lamartine*, *Victor Hugo*, *Casimir Delavigne*, *Béranger*, etc.; comme orateurs, *Guizot*, *Berryer*, *Thiers*, *Odilon-Barrot*, *Villemain*, *Cousin*, *Lacordaire*, etc.; comme littérateurs, *Villemain*, *Barante*, *Ampère fils*, *Lacretelle*, etc.; comme savants, *Laplace*, *Lavoisier*, *Thénard*, *Fourier*, *Arago*, *Ampère*, etc. Mais ce qui distingue surtout notre époque, c'est l'enseignement primaire distribué avec sagesse aux classes laborieuses. L'instituteur primaire est une des plus belles créations de notre époque. Il faut citer aussi les *salles d'asile*.

En tête des grands établissements littéraires se trouve l'*Institut de France*, si célèbre en Europe; il est partagé en plusieurs sections: l'*Académie des Sciences*, celle des *Inscriptions*, celle des *Sciences morales*, etc. L'Académie française est toujours la réunion des grands écrivains. La Bibliothèque Royale est la plus riche du monde. Paris en possède encore un grand nombre. Les autres institutions scientifiques égalent, si elles ne surpassent pas, tout ce qu'il y a de plus célèbre en Europe. Il est impossible de rien comparer à la richesse et au nombre des chefs-d'œuvre d'art rassemblés à grands frais dans le palais de Versailles par S. M. Louis-Philippe. Toutes les grandes villes de France possèdent de riches musées, de précieuses bibliothèques. Caen, surnommé la *ville de sapience*, est une des plus savantes du royaume. Toulouse est le centre des lumières dans la France du sud: ses écoles, ses académies sont renommées; sa faculté est une des plus distinguées entre toutes. Dijon est une ville savante, riche en musée, bibliothèques, collections scientifiques, établissements littéraires. Il en est de

même de Besançon, Lyon, Grenoble, Montpellier, Strasbourg, Nancy, Metz, Marseille. Epinal a une riche bibliothèque, celle même de Dom Calmet, l'illustre Bénédictin. De nouvelles facultés sont successivement fondées dans les plus grandes villes, comme Lyon, Rennes, Poitiers.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les Phéniciens créèrent les relations commerciales; ils apportaient de riches tissus, des instruments de labourage, et surtout des armes. Ils recevaient en échange de l'or, de l'argent, du fer, du corail, du grenat. Marseille eut des comptoirs dans toute la Gaule, et commença avec la Grande-Bretagne; dans la Méditerranée, elle n'eut longtemps d'autre rivale que Carthage. Les *Armoricains* étaient d'habiles marchands; ils rapportaient des îles Britanniques des métaux, surtout de l'étain, des fourrures, et ces beaux chiens si estimés des Gaulois pour la guerre. Le Marseillais Pythéas visita comme négociant, une grande partie des peuples occidentaux. Il semble que ces habiles Marseillais répandaient le vin chez les peuples demi-sauvages de l'Europe, comme les Anglais répandent aujourd'hui l'eau-de-vie chez les sauvages américains, l'opium en Chine. Chez les Gaulois du Nord, l'introduction des armes était seule autorisée; l'introduction du vin était punie de mort. Les Gaulois, qui avaient étendu leurs courses guerrières par la vallée du Danube jusqu'en Asie, en rapportaient des vêtements précieux, des armes magnifiques, des ornements d'or et de pourpre; mais ils fabriquaient dans leurs foyers les armes nécessaires. Les *Ibériens* ou *Basques* portaient le *sayon* de poil noir, et couvraient leurs jambes de bottines tissées de cheveux. Les Romains établirent de grandes manufactures de draps; Mâcon fabriquait des *flèches*, Autun des *cuirasses*, Reims des *armes défensives*, Strasbourg des *machines de guerre*, Fréjus ce qu'il fallait pour les flottes qui stationnaient dans son port. Toulon était renommée pour ses teintures en pourpre. *Vannes* était une puissante république marchande; sa marine était redoutable; elle commerçait avec les îles Britanniques, Marseille et l'Orient. César, lors de la grande révolte des Gaules, fit massacrer tout le sénat de cette république, et vendit tous les habitants comme esclaves.

Pendant les invasions barbares, tout grand commerce, toute agriculture, furent anéantis; les ouvriers trouvèrent un asile dans les couvents, et sous le patronage des nobles; les petits propriétaires donnèrent leurs champs au guerrier qui les protégea de son épée; les forêts devinrent l'asile des populations des campagnes: la barbarie étonffa tout. Au moyen âge, Narbonne faisait des traités d'alliance avec Alexandrie et Constantinople. Si son port avait été assez vaste, elle aurait disputé l'empire de la Méditerranée à Gènes, à Venise, à Marseille ¹. Les troubles politiques d'Italie forcèrent une foule d'ouvriers habiles de se réfugier en France; ils fondèrent des manufactures de soieries à Lyon, à Tours. Les Basques maritimes pêchaient la baleine qui fréquentait alors nos côtes; ils la poursuivirent jusque dans le Nord; mais là ils trouvèrent les Anglais et les Hollandais. Les Juifs, malgré leurs fréquentes persécutions, faisaient une immense quantité d'affaires; la terre libre de Metz était leur centre du nord; de là, ils rayonnaient en Belgique, en Allemagne; leur centre du sud était Narbonne, d'où ils étaient en relations fréquentes avec leur frères d'Espagne. La Hanse teutonique faisait de grandes affaires avec la France, ainsi que les républiques marchandes de l'Italie, dont les nombreux colporteurs, appelés *Lombards*, parcouraient toutes les grandes villes, toutes les grandes foires de France. Ils introduisirent l'usage des *lettres de change*. Cepen-

¹ Avant la découverte de l'Amérique, la France n'avait sur les deux mers qui la baignent que deux provinces bien situées pour le commerce maritime, la Flandre et la Provence. L'une placée sur le passage des navires du Nord, donne entrée dans l'Océan, à trois fleuves navigables qui auraient pu distribuer les productions septentrionales dans les provinces austrasiennes de la Gaule et de la Germanie. L'autre arrosée par le Rhône, avait reçu longtemps dans ses ports les navires marchands de la Grèce et les flottes guerrières de Rome. Le commerce de l'Asie n'avait pas d'abord plus rapprochés et plus faciles. Mais d'une part, les Pays-Bas étaient encore une forêt marécageuse que les eaux des rivières disputaient aux flots de l'Océan. Loin de lui expédier, comme dans des temps plus récents, ses fourrures et ses métaux, le Nord ne lui envoyait encore que ses forbans. La Provence était également devenue un désert, au moins dans la partie orientale, et la Méditerranée avait aussi ses Northmans. Gand, Bruges, Anvers, n'étaient rien encore. Marseille, Fréjus et Nice avaient perdu toute leur prospérité.

(DESMICHELIS.)

dant le commerce national n'était pas sans importance ; le plus illustre commerçant français fut Jacques Cœur, de Bourges ; ses vaisseaux parcouraient le monde connu ; il avait acquis l'une des plus colossales fortunes de l'Europe. Il n'avait, dans les affaires de banque, d'autre rival redoutable que *Côme de Médicis*, à Florence (1448). Charles VII en avait fait le ministre de son trésor partienlier, et lui emprunta des sommes énormes eu égard aux temps. Ce grand financier fut la victime des courtisans : encore une occasion manquée de devancer l'Angleterre.

Sous Henri IV, Lyon fut sans rivale pour les étoffes d'or et d'argent. On fabriqua ces tapisseries de haute-lice en laine et en soie rehaussée d'or. On commença à faire de petites glaces, dans le goût de Venise. Sous le même règne fut créée la plantation de mûriers, nourriture du ver à soie, base de l'industrie lyonnaise ; le canal de Briare fut construit. L'industrie nationale se développa sous Richelieu, mais c'était le néant, en comparaison de l'Italie, de la Flandre, de l'Angleterre. De simples particuliers firent des prodiges d'amélioration : l'ingénieur *de Riquet*, conçut et exécuta le beau et vaste canal du Languedoc, immense travail qui unissait la Méditerranée à l'Océan. Colbert, le grand ministre de Louis XIV, traça des routes et des canaux qui n'existaient presque nulle part dans nos provinces ; il établissait des ateliers, des manufactures, donnait un grand développement au commerce maritime, jetait partout les honneurs et les récompenses ; partout les plus belles espérances naissaient, quand la fatale révocation de l'Édit de Nantes vint tout compromettre ; d'innombrables familles riches, adonnées au commerce et à l'industrie, quittèrent la France oppressive ¹, portant leurs immenses richesses, leur précieuse industrie à la Prusse naissante, à l'hospitalière Hollande, à la libre Angleterre, dont ils complétèrent la toute-puissance manufacturière ; immense désastre dont l'industrie française ne

¹ Les fugitifs saisis étaient punis des galères ; cependant ceux qui s'enfuyaient furent si nombreux (peut-être un million d'individus, tous nobles, marchands, industriels), qu'on leur confisqua pour 47,000,000 de francs de biens fonds ! somme effrayante, qui révèle le grand nombre des fugitifs. Émigration plus désastreuse que cent batailles perdues.

s'est pas encore relevée ! A cette fatale mesure, se joignirent les emprunts qui allaient plonger le royaume dans un abîme de dettes, sous l'incapacité de Louvois, successeur du sage Colbert. Les guerres continuelles de Louis XIV achevèrent d'épuiser la France. Comment protéger le commerce, l'industrie, quand on a pour plus de trois milliards de dettes (1715) ? somme effrayante en se reportant à l'époque ! Tout continua d'empirer. La banque de Law, abîme où s'engloutirent tant de fortunes, et qui avait transformé la nation en une bande d'agioteurs, s'écroula, laissant la France plus endettée que jamais (1721). Les colonies, fondées aux Indes par Colbert, avaient été ruinées par la banque de Law, et malgré le dévouement de quelques hommes, elles ne se relèveront point. On tenta tous les remèdes pour ranimer les finances ; l'ordre et l'économie n'étaient plus suffisants. Dans cet abîme des finances ruinées par Louis XIV, la Révolution précipita royauté, clergé, noblesse : elle fit table rase ; tout fut vendu. On sait les efforts de Napoléon pour ranimer le commerce et l'industrie nationale. Aujourd'hui, nous recueillons les fruits de tant d'efforts.

On renomme les tapisseries des Gobelins de Paris, fabrique royale sans rivale en Europe ; les soieries et les draps d'or de Lyon ; les manufactures royales de tapis de Beauvais et d'Aubusson ; la manufacture royale de porcelaine de Sèvres, la première de l'Europe ; les manufactures royales d'armes de Saint-Étienne, de Charleville, de Klignethall ; la belle contellerie de Chatellerault, de Plombières, de Langres ; les grandes manufactures de draps d'Elbeuf, de Louviers, de Sedan ; les eristaux de Baccarat, du Creuzot ; les magnifiques glaces de Cirey, de Saint-Quirin, de Saint-Gobain, la première manufacture en Europe ; les beaux papiers d'Annonay, d'Angoulême ; les velours d'Amiens ; les dentelles de Valenciennes, d'Alençon, de Mirecourt ; les gants de Grenoble, de Lunéville, de Niort ; les toiles de Flandre ; les étoffes de batiste de Saint-Quentin ; les belles soies de l'Ardèche ; les savons, les huiles, les vins fins du midi ; les eaux-de-vie de Cognac, les vins de Champagne et de Bourgogne ; les beaux troupeaux de Normandic, des Ardennes. Mulhouse fabrique à elle seule pour 50 millions de franes de

toiles peintes, cotonnades, etc.; Paris a une fabrication immense; il fournit des châles pour plus de 20 millions de francs; pour près de 10 millions de bijoux; l'imprimerie, la dorure, la ciselure, la gravure, la peinture, les arts, le luxe, etc., ont leur centre d'activité à Paris, d'où tout se répand dans tous les pays connus. Mais toute cette grande activité, qu'est-elle en comparaison de celle de Londres? Cependant Paris tient le premier rang dans le monde pour le commerce de librairie et de la presse périodique. L'imprimerie royale est le plus grand et le plus riche établissement de ce genre qui existe.

La France compte 303 mines de charbon de terre en exploitation; celles du bourg d'Anzin (Nord) occupent 16,000 ouvriers, et produisent 4 millions de quintaux. Il y a aussi plusieurs mines d'argent, et même une petite mine d'or dans l'Isère. Près de Lyon sont les inépuisables mines de cuivre de Chessy. Châteaulin en Bretagne, exploite les plus riches mines de plomb d'Europe. Près des *Andelys*, se trouve la fonderie de cuivre de *Romilly*, la plus importante de France. Il faut citer aussi les grandes manufactures d'aiguilles et d'épingles de l'*Aigle*. *Nantes* exploite ses marais salants, ses mines de houille et d'étain, en même temps qu'elle fait la pêche de la morue et du hareng, et qu'elle envoie ses vaisseaux marchands sur toutes les mers. *Saintes*, entourée de beaux vignobles, exporte les meilleures eaux-de-vie de *Cognac*. Les volailles et les pâtés truffés de *Périgueux* sont recherchés, comme les fromages de *Roquefort*, près de Sainte-Affrique; *Dax* exporte les *jaubons* de *Bayonne*, dont la supériorité est due aux salines du pays; *Perpignan*, ses fruits délicieux, ses vins délicats de *Grenache*, de *Collioure*, ses belles laines; *Narbonne*, son miel; tout le midi, ses vins blancs, ses soies, ses mines, ses marbres, sa garance. Saint-Yriex exploite en grand le kaolin pour la porcelaine. Carcassonne exporte ses draps sur tous les marchés de l'Europe. Les salines de Dieuze sont exploitées depuis un temps immémorial: tout ce pays de sel s'appelait *Saunois*. *Vic* en était la capitale et fut la résidence de plusieurs rois d'Austrasie; on connaît son immense banc de sel gemme. *Fumay*, près de Mézières, a les plus belles ardoisières de

France. A Romanèche, près de Mâcon, on exploite une des plus riches mines de manganèse du monde. Les forges à hauts fourneaux sont nombreuses. Les grande foires de France sont celles de Beaucuire, de Guibray, de Metz, de Nancy, de Strasbourg, etc. Les denrées coloniales ont les ports pour entrepôt.

De Calais à Rouen on pêche le *maquereau*; de Dieppe à la baie de Cancale, les harengs et les huîtres enrichissent la côte; en Bretagne, on pêche la sardine; dans la Méditerranée, on pêche le thon et les anchois. Saint-Malo est le premier port pour la pêche de la morne à Terre-Neuve. Dieppe et Boulogne font en grand la pêche du hareng. La seule pêche de la sardine sur les côtes de la Bretagne occupe 15,000 pêcheurs et 2,000 bateaux. *Cancale* exporte annuellement plus de 25 millions d'huîtres en Angleterre. Nos nombreux pêcheurs à Terre-Neuve rapportent annuellement 40 millions de mornes. Grandville arme pour la pêche de la baleine, ainsi que d'autres ports de la côte occidentale. La France a perdu dans le dernier siècle ses plus belles colonies; elle n'y avait vu que des pêcheries, des comptoirs pour les pelleteries, des plantations coloniales: le plus faible point de vue sous lequel doivent être considérées les colonies. D'ici à quelques années, Alger pourra réparer tant de pertes: elle enrichira la métropole, puisqu'elle peut fournir tous les produits des contrées de l'équateur. Elle relèvera notre commerce et compensera tant de riches colonies perdues.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Les peuples de la vieille Gaule n'offrent aucune uniformité pour le gouvernement: chez les Arvernes, sur les hauteurs du centre, sont les *clans galliques*; Bourges et Clermont en étaient les grandes cités; le chef militaire était le *vercingetorix*. Chez les *Eduens*, le juge annuel s'appelait *vergobreith*, ou *homme du jugement*; il présidait les assemblées générales; les Kymri étaient sous la puissance théocratique des Druides; les chefs militaires s'appelaient *brenn*; les *Belges* formaient une vaste confédération; les Armoriens menaient la vie des clans, comme les Celtes d'Écosse: les Druides y avaient réuni tous les pouvoirs: mais les guerriers ne leur laissèrent plus que le pouvoir religieux. Les Romains apportèrent avec eux leur hiérarchie administrative dans

l'ordre civil, religieux et militaire. Les nations germaniques qui envahirent la Gaule, conservèrent leurs usages, leurs gouvernements, leur législation; les Franes restèrent fidèles aux coutumes germaniques dans le Nord, tandis que les populations romaines du midi conservèrent le droit romain. On appelait alors *conciles de Paris* les grandes assemblées nationales, et *placita* ou *plaids* les cours de justice en province. Les assemblées générales se faisant en mars, prirent le nom de *champ de Mars*, mais on assure qu'à leur invasion, la principale force des Franes était leur infanterie, comme chez les Gaulois. Sous la *seconde race* s'introduisit la cavalerie; et la nécessité de trouver du fourrage pour les cavaliers qui venaient, suivant l'usage, tout armés à l'assemblée, força Pépin à remettre les assemblées générales au mois de *mai*. Clovis avait publié la *loi salique*¹ rédigée, dit-on, avant la conquête; la loi des *ripuaires* fut promulguée par Thierry I^{er}. Le roi bourguignon Gondebaud publia la *loi Gombette*. En 637, Dagobert fit réunir en une espèce de code les lois ou coutumes franques, alemaniques, bavareses. Lors de la conquête, les Bourguignons et les Wisigoths en envahissant la terre romaine, y avaient pris les deux tiers des terres, et un tiers des esclaves. Les Franes s'emparèrent probablement de tout, laissant quelque chose au propriétaire moyennant redevance. Toutefois, on distingue les *aleuds* ou terres libres, dont les propriétaires furent les *leudes*, les *grands vassaux*; les *bénéfices*, donnés soit viagers, soit héréditaires, pour récompenser des services, et être tenus à certains devoirs; ces seconds propriétaires de terres libres, formaient la seconde classe des vassaux; enfin il y avait les terres *tributaires* payant un cens annuel, possédées par des colons, affranchis ou esclaves attachés à la glèbe: premières bases de la féodalité.

Charlemagne se montra législateur dans les lois qu'il publia sous le nom de *capitulaires*, lesquels eurent force de loi jusqu'à Philippe le Bel (1500), où les *ordonnances* les remplacèrent.

¹ C'est une erreur de croire que la *loi salique* exclut du trône de France les femmes; ni cette loi, ni les autres codes barbares ne font mention de la succession royale. Ce fut un usage propre à la couronne de France.

Les officiers de paix (*missi dominici*) parcoururent les provinces de l'empire pour rendre la justice aux peuples. La *féodalité*, ou l'hérédité de la terre donnée en fief ou bénéfice, commença surtout avec les Capétiens. Il se forma ainsi cette grande hiérarchie féodale où le roi, *suzerain* de tous, fut censé avoir donné des *fiefs* aux grands vassaux, qui pour cela lui devaient foi et hommage ; ceux-ci devenaient à leur tour *suzerains* des vassaux à qui ils étaient censés avoir donné une portion de leur territoire en fief, etc. : le plus modeste seigneur avait pour *vassaux* les colons ou esclaves à la glèbe qui faisaient partie du fief et en formaient la valeur. La guerre privée n'obligeait que les *leudes*, jouissant d'un bénéfice et devant obéissance au suzerain. La guerre générale ou *landwehr*, appelait tous les citoyens : c'était l'*arrière-ban*, tandis que les *leudes* ne formaient que le *ban* : dénomination venue de la publication, ou *ban*, qui annonçait la guerre. Les vassaux, devenus indépendants dans leurs fiefs héréditaires, ne laissèrent au roi qu'une autorité aussi restreinte que contestée ; ils étaient rois eux-mêmes dans leurs fiefs. Il fallut des siècles pour abaisser cette redoutable puissance dont Richelieu acheva les derniers restes.

En 1070, l'émancipation de la commune du Mans, sous l'autorité protectrice de la royauté, fut le premier coup porté à la puissance féodale : une foule d'autres communes recoururent à l'autorité royale pour être soustraites au despotisme des grands vassaux. Louis le Gros favorisa cette émancipation qui affaiblissait les grands seigneurs et fortifiait la royauté (1108). Les communes libres purent avoir un *maire*, des *échevins* dans le nord, des *Consuls*, des *Jurats* dans le midi ; une milice bourgeoise. Les communes de Laon, Soissons, Reims, furent importantes. On doit à saint Louis une sorte de code appelé *Établissements* ; c'est le recueil des lois et ordonnances qu'il a rendues ; on lui doit surtout la *Pragmatic sanction*, qui mit la France à l'abri du pouvoir des papes, et qui fonda les libertés de l'*église gallicane*. Dans le midi, la législation romaine était restée en vigueur : ce fut le *pays de droit écrit* ; dans le nord, les coutumes germaniques ayant prévalu, le pays fut de *droit coutumier*. On attribue

aussi à saint Louis la fondation sage du *Parlement*, la cour suprême de justice, qui était le conseil du roi comme législateur. Cette cour suivait alors les rois pour rendre la justice en leur nom. Les nouvelles exigences de la cour de Rome forcèrent Philippe le Bel à convoquer les *États-généraux* (1302). Ils s'assemblèrent, nobles, prélats et bourgeois des *bonnes villes*, dans l'église de Notre-Dame de Paris. La même année, le *parlement* fut déclaré sédentaire à Paris. Toulouse, capitale du midi ou pays de droit écrit, eut aussi un parlement cette année (1302). Au *xv^e* siècle, Grenoble, Bordeaux, Dijon, eurent un parlement; au siècle suivant, Aix, Rouen, Rennes, en obtinrent un; au *xvii^e* siècle, Pau, Metz, Besançon, Douai (1686), eurent aussi le leur. Les charges y furent vénales, seulement depuis François I^{er}. Quand le parlement de Paris résistait aux volontés royales en refusant d'enregistrer les lois, le roi l'y contraignait en le forçant à les enregistrer en sa présence : c'était un *lit de justice*; les parlements furent remplacés par l'Assemblée constituante (1790). Ce fut une véritable révolution sociale.

On a vu que la royauté s'appuyait des *communes* dans sa lutte contre la puissance féodale, qui était la force armée dont le roi avait si souvent besoin; mais ces armées composées de vassaux, se monvaient difficilement, discutaient l'obéissance au roi, et ne pouvaient ni prévenir les soulèvements intérieurs, ni empêcher les invasions du dehors. Charles VII établit une milice permanente, et de plus, de sa propre autorité, sans consulter les *États généraux* qui votaient l'impôt, il ordonna la levée d'un impôt destiné à l'entretien de la milice : cet impôt fut la *taille des gens d'armes* (1445). Dès lors la royauté, devenue force militaire, marcha vers l'autorité absolue, sans craindre la noblesse qui sentait son infériorité, sans craindre les communes encore trop faibles pour avoir des exigences. La plus grande partie de la puissance féodale tomba devant la cruelle politique de Louis XI. Le pouvoir absolu se personnifia d'abord dans Richelieu, ce redoutable cardinal qui s'est peint lui-même dans ces terribles paroles : « Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai pris une résolution, je vais à mon but : je

« renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma « soutane rouge. » Les pleins pouvoirs de ce grand politique passèrent par Mazarin à Louis XIV. Quand les ministres qui avaient jusqu'alors travaillé avec le cardinal, s'approchèrent du roi et lui dirent : *A qui nous adresserons-nous ?* — *A moi*, répondit Louis XIV. Dès ce moment le jeune monarque, en qui Mazarin avait deviné *l'étoffe de quatre rois*, vit tout, fit tout, gouverna tout par lui-même, et pendant cinquante ans travailla régulièrement huit heures par jour. Le mot fameux : *l'État, c'est moi*, ne fut pas dit dans un mouvement d'orgueil. Devant tant de pouvoir, tant de majesté, les parlements se turent. Depuis Richelieu, les *États généraux* n'avaient plus été convoqués : ils le furent, quand la royauté absolue fut tombée dans l'abîme, le 5 mai 1789; ils prirent le nom d'*Assemblée nationale*, puis de *Constituante*, qui vota la Constitution : acte qui déterminait le pouvoir du roi et le pouvoir de la nation (1791). La Constituante fut remplacée par la *Législative*, qui, après plusieurs actes graves, entre autres la suspension du roi de ses fonctions, transmit ses pouvoirs à la *Convention*, qui abolit la royauté et proclama la République (1792); ce qui amena l'affreuse époque de la *Terreur*, où le roi, la reine, et tant d'illustres victimes, de savants célèbres, d'orateurs renommés, montèrent sur l'échafaud. L'énergie de la Convention sauva la France envahie par l'étranger. Puis vint le *Directoire* (1795), aidé du *Conseil des Cinq-cents* et du *Conseil des anciens*: époque de gloire pour nos armées et de calme après la tourmente révolutionnaire. Bonaparte mit fin au Directoire par la célèbre journée du 18 brumaire au VIII (9 nov. 1799), et fonda le *Consulat*. En 1804 Napoléon prit le titre d'empereur. Son *Code* est une de ses grandes gloires; c'est l'unité du droit remplaçant l'immense complication des droits féodaux. Le pouvoir absolu impérial s'écrouta comme le pouvoir absolu royal. Louis XVIII donna une *Charte*, garantissant les droits de tous : elle fut modifiée par la révolution de 1830. Dans la royauté constitutionnelle le roi est inviolable : les ministres sont responsables ; la *Chambre des pairs*, dont l'action législative date de son adjonction au Parlement (1420), et la *Chambre des députés*, qui remplace le

Tiers-État, partagent le pouvoir avec le Roi : les *Députés* votent l'impôt, sous le contrôle réciproque des *Pairs*. Le Roi seul fait la paix ou la guerre, approuve les lois, commande les armées, nomme à tous les emplois. Le *Conseil d'État* aide les trois pouvoirs dans leurs travaux. La *Cour de Cassation* est comme l'ancien Parlement ; elle peut, comme *cour supérieure de justice*, annuler un jugement rendu par une cour du royaume. Il y a 27 cours royales : chaque département à une *cour d'assises*, chaque arrondissement un *tribunal de première instance*, chaque canton une *justice de paix*. Les villes importantes ont un *tribunal de commerce*. La *Cour des comptes* vérifie les deniers publics. Sous l'ancienne monarchie il y avait 32 *généralités* ou *intendances* pour la perception des finances. Sous le rapport judiciaire, la France était divisée en 16 ressorts, dont 13 avaient pour centre un *parlement* et 3 un conseil souverain.

Chez les Gaulois la population guerrière était formée de tous les hommes valides : d'innombrables guerriers suivirent Bellovèse et Sigovèse ; puis des corps d'armées se mirent au service de la Macédoine, de Carthage, de la Sicile, de l'Asie, comme troupes mercenaires. Les forces que la Gaule déploya dans ses huit années de luttes contre César, sont vraiment incroyables : deux millions de Gaulois furent tués ou pris dans cette lutte glorieuse, où le génie militaire triompha de la force matérielle. Dès lors les Gaulois firent partie des armées romaines. On ignore le chiffre des troupes qui obéirent à Charlemagne. Dans l'organisation féodale, la noblesse forma cette brillante cavalerie qui a conservé même de nos jours une teinte d'aristocratie ; l'infanterie se recrutait de vassaux et surtout de troupes mercenaires, ramassés de toutes parts : Gênois, Espagnols, Italiens, Allemands, Provençaux. Les Templiers, avec leurs magnifiques chevaux arabes, formaient une admirable cavalerie. La milice permanente de Charles VII ne s'éleva qu'à 2500 lances ; François I^{er} en eut 3000, 6000 cheveu-légers et 15000 Suisses, alors la première infanterie d'Europe : ce glorieux titre passa aux Espagnols, qui le perdirent aux champs de Rocroy ; la plébéienne infanterie française qui l'avait gagné, ne le perdit plus : quelle gloire que celle de la *vieille garde impériale* !

Le premier coup de canon tiré sur le sol de France, le fut par les Anglais aux champs de *Crécy* (1346) : l'officier d'artillerie Bonaparte, qui devint empereur, a immortalisé cette arme. D'abord exclusivement réservée à la noblesse, comme la cavalerie, Napoléon leur donna à toutes deux une grande valeur sur le champ de bataille. L'infanterie, cette base des armées modernes, est restée essentiellement plébéienne. Dans l'organisation féodale, la durée du service militaire était en proportion de l'importance du fief. Les vieillards âgés de plus de 60 ans, les fonctionnaires publics et les femmes étaient exempts de service, mais obligés de se faire remplacer. La première croisade eut un million d'hommes ; l'armée régulière commandée par Godefroi de Bonillon était de 600,000 guerriers. Louis XIV n'en eut jamais au delà de 500,000 hommes ; la force militaire de la France se montra dans toute sa puissance durant les 25 années de la république et de l'empire, où elle eut jusqu'à 14 armées. Napoléon en allant en Russie avait 450,000, dont près de la moitié étaient Italiens, Allemands, etc. ; mais il avait plusieurs cent mille hommes en Espagne, en France, etc. En huit années de son empire Napoléon avait épuisé deux millions d'hommes et huit milliards de francs ; au sortir des désastres de la Russie, il demanda à la France près de 600,000 conscrits : la France épuisée succomba. En temps de paix, le contingent est aujourd'hui de 280,000 hommes ; il pourrait s'élever à 800,000, sans compter un million de gardes nationaux. Sous le rapport militaire, la France est partagée en 21 divisions, administrées par des *Lieutenants-généraux*, qui ont sous leurs ordres autant de *Maréchaux de camp* qu'il y a de départements dans leur territoire.

En France, comme partout, la nature donna les premières fortifications : les *hauteurs*, les *marais*, les *forêts*, les *fleuves*. L'homme y joignit les *murailles*, les *forts*, les *châteaux*, les *fossés*, les *enceintes*, les *remparts*. L'art des fortifications se compléta sous le génie du maréchal Vauban, l'ami de Louis XIV. Il ceignit la France d'une belle ceinture de forteresses, qui la sauvèrent plusieurs fois. Il avait créé Sarrelouis, position heureuse contre l'Allemagne, qui nous l'a prise, en 1815, pour

avoir toujours une porte ouverte sur la France, que rien ne protège plus de ce côté. Vauban avait fait de Luxembourg la clef de la France, et l'une des places les plus formidables de l'Europe; il avait aussi fortifié d'autres places des Pays-Bas, qu'il fallut malheureusement rendre à la *paix de Ryswick* (1697). Il entourait Metz d'une enceinte fortifiée; mais Lille fut son chef-d'œuvre. Il avait fortifié Kehl, pour protéger Strasbourg. Cette forteresse fut rasée par l'Allemagne, ainsi que Huningue, qui défendait la tronée de Belfort, route ouverte de la France aux ennemis. Vauban avait encore régularisé un système de forteresses au centre, sur la côte maritime, les Alpes et les Pyrénées. La France est affaiblie au nord; rien n'a pu remplacer la perte de *Huningue, Sarrelouis, Luxembourg*. Les forteresses ont été accumulées dans le département du Nord; elles se rattachent à Sedan, Verdun, Metz, Strasbourg. Arras a une école royale d'artillerie; de vastes arsenaux militaires sont à Strasbourg, Douai, Toulouse. Metz a une école spéciale d'artillerie et de génie; c'est une des plus fortes places de l'Europe, comme Strasbourg et Lille. La forteresse de Besançon est célèbre; Grenoble est réputée imprenable; les Alpes sont couvertes de forteresses au milieu desquelles s'élève l'invincible Briançon, située à 1,306 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toulon est un port militaire, l'un des plus vastes du monde; son arsenal est le plus beau de France; ses chantiers, ses magasins sont immenses; c'est une position formidable, le grand port pour l'Afrique. Marseille, le centre du commerce avec l'Orient, a un vaste port qui contient douze cents bâtiments; son lazaret est le plus beau qui existe. Bordeaux a une rade magnifique : mille vaisseaux y sont à l'aise; c'est le centre du commerce avec l'Amérique, ainsi que Nantes, qui contient en outre de vastes approvisionnements pour la marine de l'Océan. La Rochelle, ouvrage de Vauban, a perdu de son importance politique; le port s'encombre de vase. Rochefort, autre ouvrage de Vauban, est un port militaire, vaste centre de puissance maritime, ainsi que Lorient, et Brest, qui est le port militaire le plus considérable de France. Les arsenaux, les magasins, les parcs d'artillerie, les

batteries sont formidables : le port peut renfermer cinquante bâtimens de guerre ; mais la rade pourrait contenir toutes les flottes de l'Europe, sans avoir rien à redouter des tempêtes. Saint-Malo est la glorieuse ville des pirates immortels. Le Havre est le plus grand port d'importation ; il sert de port à Paris, qu'on entoure maintenant de forteresses et de remparts, qui en feront la plus forte ville du monde¹. Cherbourg est

¹ C'est Napoléon qui a dit : « *Paris, Rouen et le Havre ne forment qu'une seule ville dont la Seine est la grande rue.* » Voici ce que dit Michelet de cette magnifique rue. « Il faut la voir entre Pont-de-l'Arche et Rouen, la belle rivière, comme elle s'égare dans ses îles innombrables, encadrées au soleil couchant dans des flots d'or. Je ne puis comparer à ce spectacle que celui du lac de Genève. Le lac a de plus, il est vrai, les vignes de Vaud, Meilleraie et les Alpes ; mais le lac ne marche point. C'est l'immobilité, ou du moins l'agitation sans progrès visible. La Seine marche et porte la pensée de la France, de Paris vers la Normandie, vers l'Océan, l'Angleterre, la lointaine Amérique. » Quant à Paris, qui va être la plus grande forteresse du monde, nous citerons encore le même auteur : « Qui dit Paris, dit la monarchie tout entière. Comment s'est formé en une ville ce grand et complet symbole du pays ? Il faudrait toute l'histoire du pays pour l'expliquer ; la description de Paris en serait le dernier chapitre. Le génie parisien est la forme la plus complète à la fois et la plus haute de la France. Paris a pour première ceinture Rouen, Amiens, Orléans, Clémons, Reims, qu'il emporte dans son mouvement. A quoi se rattache une ceinture extérieure : Nantes, Bordeaux, Clermont, Toulouse, Lyon, Besançon, Metz et Strasbourg (et Lille). Paris se reproduit en Lyon, pour atteindre par le Rhône l'antique Marseille. Pour trouver le centre de la France, le noyau autour duquel tout devait s'agréger, il ne faut pas prendre le point central dans l'espace : ce serait vers Bourges, vers le Bourbonnais, berceau de la dynastie. Il ne faut pas chercher la principale séparation des eaux ; ce seraient les plateaux de Dijon et de Langres, entre les sources de la Saône, de la Seine et de la Meuse ; pas même le point de séparation des races ; ce serait la Loire, entre la Bretagne, l'Auvergne et la Touraine. Non ; le centre s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles, plus humaines que matérielles. C'est un centre excentrique, qui dérive et appuie au nord, principal théâtre de l'activité nationale, dans le voisinage de l'Angleterre, de la Flandre et de l'Allemagne ; protégé, et non pas isolé par les fleuves qui l'entourent, il se caractérise, selon la vérité, par le nom d'*Île de France*. — C'est une des grandeurs de la France qu'autour de ses frontières elle ait des provinces qui mêlent au génie national quelque chose du génie étranger. Pousse donc, ma belle France, pousse les longs flots de ton onduleux territoire au Rhin, à la

important par son port marchand et son port militaire : admirable position dans la Manche. La rade est protégée par une digue prodigieuse, construction d'art de 5,768 mètres de longueur sur 80 mètres de base. Dieppe est déchue; Bonlogne a un port d'un accès très-difficile; Calais est une ville forte; mais son port s'encombre de sables, ainsi que celui de Gravelines, autre ville forte, et celui de Dunkerque, place forte, port de commerce et de guerre, le plus important que la France ait sur l'Océan germanique. Ce sont ces beaux ports ensablés qui ont fait dire : *La mer n'aime pas la France; elle est anglaise d'instinct*; elle brise nos vaisseaux, et ensable nos ports.

La gloire militaire de la France s'est acquise sur terre : la marine n'a jamais été qu'accessoire et d'une gloire restreinte. La puissance maritime de Marseille fut plus grecque et romaine que gauloise. Louis XIV essaya d'avoir une marine imposante : mais les redoutables Anglais l'épuisèrent. Louis XIV ranima la marine en rendant un édit qui déclarait que le commerce maritime ne dérogeait pas à la noblesse. Quelle barrière qu'un préjugé ! Colbert parvint à avoir environ 250 bâtiments. La marine fut épuisée par les Anglais; elle se releva sous Louis XVI; mais l'abus de force des Anglais et surtout leurs victoires la ruinèrent. Napoléon, au camp de Boulogne, avait réuni 2000 petites embarcations; mais il avouait lui-même qu'il lui manquait une flotte. Aujourd'hui la flotte est de 530 vaisseaux; c'est la première d'Europe après celle de l'Angleterre, qui est plus que double : infériorité évidente que rien ne peut contester.

C'est du règne de Louis XIV que date l'usage de la *baïonnette*; les *hussards*, imités des Hongrois; les *grenadiers*, etc., ainsi que les *écoles d'artillerie*, les *Invalides*, l'*ordre de Saint-*

« Méditerranée, à l'Océan. Jette à la dure Angleterre la dure Bretagne, la
« tenace Normandie; à la grave et solennelle Espagne, oppose la déri-
« sion gasconne; à l'Italie la fougue provençale; au massif empire germa-
« nique, les solides et profonds bataillons de l'Alsace et de la Lorraine; à
« l'enflure, à la colère belge, la sèche et sanguine colère de la Picardie,
« la sobriété, la réflexion, l'esprit disciplinable et résistible des Ardennes
« et de la Champagne. » Nous croyons ces quelques notions indispensables,
pour donner une idée exacte des forces que la France peut opposer aux
étrangers.

Louis. Napoléon fonda l'ordre de la *Légion-d'Honneur* (19 mai 1802). La légion sacrée devait former seize cohortes, composées chacune de 7 grands officiers, 20 commandeurs, 30 officiers et 350 légionnaires, en tout 6,512 membres, nombre considérablement dépassé. Louis XVIII (9 juillet 1814) établit 80 grand'croix, 100 grands officiers, 400 commandeurs, 2,000 officiers : le nombre des chevaliers resta illimité. En 1830, on essaya de l'*ordre de Juillet*. La tentative ne fut pas heureuse.

Pour les monnaies, la Gaule eut celles des peuples avec lesquels elle se trouva en rapport. Les monnaies romaines prévalurent durant l'empire romain. Charlemagne conçut l'idée de rendre les poids et les mesures uniformes pour tout son empire. Il fit compter par *livres, sous, deniers*. Le *sou* d'or valut environ 15 francs. La ville de Tours battait monnaie comme Paris. La monnaie d'or est aujourd'hui en pièces de 40 francs et de 20 francs. La monnaie d'argent est par pièces de 5 francs, de 2 francs, etc. Les mesures sont le *mètre*, le *stère*, l'*are*, etc., formant l'ensemble exact du système métrique, que les autres nations adoptent successivement ¹. L'unité de mesures est le premier signe de l'unité d'une nation. Puisse cette précieuse unité s'étendre à toute l'Europe.

¹ Marseille, ville phocéenne, répandit, dans le midi de la France, les mesures asiatiques dont elle se servait. La *demi-coudée naturelle* de l'Égypte de 225 millimètres forma le grand palme de Toulouse ; la *demi-coudée royale* égyptienne de 262,5 millimètres se retrouve dans le grand palme de Marseille, Aix, Avignon, Montpellier. L'*orgyie*, ou aune égyptienne de 2 mètres 16 centimètres, se retrouve dans la *canne* de Toulouse, de Nîmes, de Marseille, ici plus forte, là plus faible que l'étalon primitif. La *pygme grecque* de 338 millimètres se retrouve à Mâcon, à Lyon, à Grenoble, avec de légères différences. Le *pied olympique* était en usage à Dijon, à Besançon. A Toulouse on mesure encore l'huile par une mesure appelée *baral*, valant 51,4 litres : c'est le *medimne grec* : on y mesure les grains avec l'antique chénece grecque valant un peu plus d'un litre. La *lière* de Marseille valait 501,5 grammes ; c'est la *mine euboïque* : on retrouve la *mine attique* ou la *mine ptolémaïque*, à Lyon pour la soie, à Nantes, à Strasbourg, à Lille, à Bourges, avec de légères oscillations.

Les Romains, par leur longue domination, avaient popularisé leur système de mesures dans toutes les provinces conquises. Charlemagne y substitua

Les revenus de la France sont 1500 millions environ. La

tua dans ses états les mesures dites *Carlovingiennes*. Le pied de Charlemagne, dit M. Saiegy, est une copie altérée de celui des Arabes; on l'appelait *pied de roi*, et valait 321, 84 millimètres. Celui des Arabes ne vaut que 320 millimètres. La division en douze pouces est, dit-on, d'origine hindoue. La *toise carlovingienne* valant 1949 millimètres, est exactement le *pas arabe*. On l'appelait aussi *toise des maçons*. L'ancienne *aune de Paris* valait un peu plus de 1482 millimètres; c'était environ quatre *pieds romains*. La *lieue française* était d'origine germanique; elle valait 4456 mètres, juste le double de la lieue gauloise. C'est cette lieue française qui est de 25 au degré, ce qui est un peu plus grand que trois milles romains, ou vingt-quatre stades olympiques. L'*arpent gaulois* est estimé de 42,5 ares: c'est la moitié du *jugerum romain*: l'*arpent royal de France*, étant quatre fois plus grand, représentait l'*heredium* romain. On assure que le *setier* était le cube de la *coudée noire* des Arabes; il valait 157, 46 litres. Le *muid*, valant 264 litres, était aussi d'origine arabe. Le *pot*, étant de 4,85 litres, rappelle le *gomor* des Hébreux; la *chopine* était le *setier romain* elle valait 46 centilitres; la *roquette* était le *cos hébraïque*; elle valait trois centilitres. La *lière de Charlemagne* est la *lière arabe*; elle valait 367, grammes 428 milligrammes. Elle se divisait en douze onces: huit formèrent le *mare* à l'usage des monnayeurs: la valeur était de 244 grammes 753 milligrammes. Plus tard on doubla ce *mare*, et on eut la livre de 46 onces. L'once valait 30,6 grammes environ, c'était dix drachmes arabes. Pour distinguer les mesures Carlovingiennes des combinaisons arbitraires du marc, on leur donna l'épithète *esterlin*, qu'on ne retrouve plus qu'en Angleterre; car le *mare* eut plusieurs valeurs: celle de La Rochelle, de Limoges, de Tours, de Troyes, etc. La monnaie d'or rappelle le *sicle* arabe, la *darique* perse, le *besant* des Sarrasins, et le *sou d'or* romain. Le *sou d'or mérovingien* valait 9 francs 58 centimes. Charlemagne l'éleva à 43 fr. 25, valeur qui devint 44 fr. 45, sous Charles le Chauve; le *denier d'argent mérovingien* valait 24 centimes; il s'éleva à 33 centimes, sous Charlemagne, puis à 36, sous Charles-le-Chauve; mais plus tard il diminua par l'alliage. Telles étaient ces mesures, d'origine moitié arabe, moitié romaine. La monnaie évaluée en *franes* date seulement du 16^e siècle. Au siècle suivant, sous Louis XIV, on frappa des *louis*: puis vint l'usage des *écus*. Le liard date de Louis XI. La monnaie dite *gros tournois*, *gros d'argent*, est du règne de Saint-Louis. L'*obole* s'appelait aussi *maille*: de là le proverbe: *n'avoir ni sou ni maille*. Il y eut des monnaies de cuivre appelées *grands blancs*, *petits blancs*, *six blancs*, *trois blancs*. On distinguait dans les monnaies la *livre tournois* ou de Tours, de la *livre paris* ou de Paris qui était d'un quart plus forte: ainsi vingt sous de Paris valaient vingt-cinq sous de Tours. L'érudition numismatique trouverait encore des *florins d'or*, des *deniers d'or*, des *moutons d'or*, des *couronnes d'or*, des *lions d'or*, des *écus d'or*, des *anges d'or*, etc. Nous renvoyons au beau travail de M. Saiegy.

dette est d'environ 4 milliards. A la mort de Louis XIV elle était presque aussi grande, mais la France était épuisée, et les revenus s'élevaient à peine à 117 millions aux plus grands jours de prospérité. La dette actuelle est nulle en comparaison des circonstances où se trouvait la France à la mort de Louis XIV. En 1715, l'Écossais Law vint offrir son *système* comme remède à l'effrayante position financière de la France, qui se voyait plus de *trois milliards* de dettes. Le remède fut pire que le mal : une foule de familles opulentes furent jetées dans la misère. Sous le grand Colbert, la France n'avait que 25 millions de dettes et 70 millions de revenus. Le système de finances était alors bien différent du nôtre : de même, sous François I^{er}, qui ne levait que 9 millions d'impôts; Louis XI, cinq et Charles VII, deux millions. C'était le revenu de la couronne.

Sous Auguste, on estimait la population de la Gaule à 10 millions d'habitants, ce qui rend effrayantes les pertes énormes que César fit subir à une population si limitée. Les désastres du moyen âge rendirent désertes des provinces entières. Sous Louis XIV on pense que la population était de 20 millions, que d'autres élèvent à 25 millions. Aujourd'hui elle est de 34 millions. Arles, sous les Romains, avait 100,000 habitants : elle en a 20,000 aujourd'hui. Narbonne, Avignon, Provins, Metz, etc., sont loin d'avoir leur grande population du moyen âge. Versailles, sous Louis XVI, comptait 90,000 habitants, et aujourd'hui 28,000. Paris en avait 550 mille : sous Charles IX il n'en avait que moitié, maintenant il en a près d'un million. Lyon 165,000. Marseille 146,000. Bordeaux 100,000. Rouen 92,000. Nantes 80,000. Toulouse 77,000. Lille 72,000. Strasbourg 58,000. Amiens 46,000. Metz et Nîmes 45,000. Orléans, Caen, Saint-Étienne 41,000. Reims 38,000. Rennes 36,000. Montpellier et Angers 35,000. Clermont 32,000. Avignon, Nancy, Brest, Limoges, Besançon 30,000. Tours, Bourges, Le Mans, Arras, Boulogne, Dijon, Grenoble, Aix, ont de 25 à 28,000. Montauban et Dunkerque 25,000. Poitiers 22,000. Valenciennes 20,000, etc.

EXERCICES. — Signification de quelques noms. Climat. Produc-

tions. Curiosités naturelles. Souvenirs historiques. Changements subis par les mœurs, les religions, la législation, la littérature, le commerce. (On sent qu'ici chaque ligne offre un exercice dans cet important chapitre.)

Questions à résoudre : Édifice féodal. Devoir du vassal et du suzerain. Monnaies sous les rois mérovingiens. Couvents et leur fondation. Études des Bénédictins. Services rendus par les ordres religieux. Influence de l'Université de Paris. Abeilard et saint Bernard. Réalistes et nominaux. Influence des croisades. Renaissance. Siècle de Louis XIV. Influence de Voltaire et de Rousseau sur leur époque. Napoléon législateur.

CHAPITRE XIV.

PORTUGAL.

Quand les peuples primitifs se répandaient sur un pays dans toute la liberté des premiers âges, la *race ibérienne* inonda toute la péninsule. Mais bientôt arriva une race nouvelle, la *race celtique*, race énergique et belliqueuse, qui s'empara de toute la côte fertile, s'établit aux embouchures des fleuves, refoulant la population primitive dans l'intérieur des âpres montagnes, hérissées de roches nues ou d'impénétrables forêts. Tant qu'ils purent remonter les fleuves, les Celtes gagnèrent du terrain, repoussant toujours les Ibériens. Ils parvinrent à être maîtres de la partie navigable du Minho, du Douro et du Tage. La partie supérieure de ces fleuves, embarrassée de rochers, resserrée entre les hauteurs, ou coupée par les contreforts des montagnes, est impropre à la navigation. Les Ibériens pouvaient s'y maintenir, mais ils ne pouvaient les descendre sur des barques pour aller surprendre leurs ennemis. Cette impuissance fut une des barrières de la race celtique. Mais les Ibériens, impuissants à descendre, finirent par empêcher les Celtes de monter : il y eut alors de sanglantes résistances : les rochers, les forêts et les fleuves baignés de sang devinrent

d'effrayantes limites sur lesquelles on retrouve encore aujourd'hui, malgré les siècles, toute l'antipathie haineuse de races ennemies. On assure pourtant que dans le bassin du Tage, et sur la rive droite de la Guadiana, les Celtes triomphèrent, touchèrent aux sources des deux fleuves, et du mélange des deux peuples se forma la *Celtibérie*, dure aux Romains, aux Alains, aux Suèves, aux Visigoths, aux Arabes. Il n'est pas un rocher, pas un défilé, pas une plaine qui n'ait été rougie du sang national pour l'indépendance de la patrie.

Les Romains, les Barbares et les Arabes, voulurent réaliser l'unité de la Péninsule, sans égard à la race celtique et à la race ibérienne. Mais la différence des deux races se manifesta toujours dans les révoltes, les résistances et les guerres, suivant les limites mêmes des luttes primitives. Au moyen âge, quand la famille chrétienne voulut secouer le joug musulman, les forêts et les rochers antiques revirent les combats et la gloire des premiers âges. La race celtique, aidée de Henri de Bourgogne et de ses guerriers, tous aussi d'origine celtique, s'émancipa des Arabes, se sépara des Espagnols, et se constitua en royaume, suivant les limites primitives. L'Espagne qui rêvait l'unité péninsulaire, s'irrita ; mais le Portugal se fortifia derrière les contreforts de la Sierra d'Estrella et de l'Estremoz, derrière les cours d'eau profondément encaissés, derrière les fleuves resserrés dans leur lit de granit, comme la Guadiana, ou embarrassés de rochers comme le Tage. Puis il est une barrière encore plus terrible aujourd'hui, c'est la faim. Une armée ennemie a trop de mal de se nourrir dans ce pays coupé de montagnes, de rochers, de petites plaines. Un jour pourtant l'Espagne a descendu les fleuves, et conquis le Portugal ; mais ce fut une conquête par surprise : elle dura un jour, comme la conquête de la France, qui ne fut qu'une invasion où quelques héros s'immortalisèrent. Ce petit État, qui forme un rectangle de 250 kilomètres de longueur sur 170 de hauteur, n'a pu s'agrandir dans la Péninsule : il n'a pu prendre un rocher à sa puissante voisine, alors il a jeté sa barque sur la partie navigable de ses fleuves : il est entré dans la mer ; il l'a parcourue, guidé par la Providence. Les vents l'ont porté

aux Açores, les courants aux Canaries, et le long de la côte d'Afrique, les tempêtes l'ont poussé sur la côte du Brésil ; le génie seul, et une incomparable énergie l'ont mené au cap de Bonne-Espérance, dans l'Inde, en Chine, au Japon, en Océanie. Quelle gloire, quelle fortune ! mais ce ne fut qu'un rêve. Les colonies lointaines ont successivement secoué le joug métropolitain. Les archipels océaniques ont été conquis ; l'Inde a connu d'autres maîtres : le Brésil, immense empire, a voulu être libre. Le Portugal s'est épuisé dans cette longue et glorieuse lutte avec le monde. Quand toutes ses conquêtes lui échappèrent, il ne lui resta plus qu'une immense gloire, un sol épuisé, une patrie presque déserte, une misère profonde, qu'il couvre d'un profond et légitime orgueil, seul débris de sa colossale puissance.

Le mot *Portugal* est moderne : celui de *Lusitanie*, qui ne désignait pas la même étendue de pays, était employé aux temps anciens et au commencement du moyen âge. *Tras-os-montes* ou *Tra-los-montes* signifie *au delà des montagnes* ; *Alem-tejo*, *pays au delà du Tage* ; *Algarve*, *pays du couchant* ; *Guadiana*, *eau de l'Anas* (ancien nom du fleuve) ; *Saquarem*, *Sainte-Irène* ; *Sierra Calderona*, *scie des chaudrons*, etc. ; en effet, le sommet de ces monts est arrondi. En parlant des montagnes les Portugais disent *une scie*, tandis que nous disons *une chaîne*. On croit que le *Minho* tire son nom du vermillon (*minium*) qu'on recueille sur ses bords.

La province de *Tra-los-Montes* est la plus stérile et la plus montagneuse du royaume. C'est à *Lamégo* qu'on éprouve la chaleur la plus accablante. Cependant tout le bassin de la *Guadiana* inférieure éprouve des chaleurs équatoriales, tempérées seulement par les brises de mer. Les régions élevées des montagnes ont une température très-douce. Il en est à peu près de même dans le bassin du *Tage*, où le climat est si salubre. On vante la délicieuse température de *Cintra*. *Aveiro* est entourée de marais qui la rendent insalubre. A *Souza*, près de *Lisbonne*, on recueille sur une montagne voisine la neige et la glace consommées à *Lisbonne*. Dans les *Algarves* la neige est inconnue. En juillet, en août, on éprouve les chaleurs de la zone torride ; les nuits sont d'une grande fraîcheur. Les ouragans et les

pluies d'hiver règnent depuis octobre jusqu'en janvier. A Bragance les plus longs jours sont de 13 heures et de 14 heures et demie à Lagos.

L'agriculture est très-arriérée. La riche et fertile côte qui se rapproche de l'embouchure de la Guadiana est presque déserte et inculte, tant la paresse de la population est grande. De même dans le bassin du Tage : villes rares et dépeuplées, campagnes désertes et stériles. Mais on récolte des vins délicieux parmi lesquels il faut distinguer les vins de Porto, les vins muscats de Sétubal, les vins blancs des Algarves, les vins rouges de Lisbonne, etc. Les chevaux, d'origine arabe, sont d'une belle race ; les mulets grands, forts, dociles ; les loups sont toujours nombreux ; le sanglier, le cerf, le daim, deviennent rares. Les lapins sont moins nombreux qu'en Espagne. On y voit des chats, des chèvres, à l'état sauvage. Les côtes abondent en sardines, soles, anguilles ; la pêche est moins active qu'autrefois. L'Alentejo est la plus pauvre et la moins peuplée des provinces. Viseu cultiva les premières oranges ; celles de Lisbonne sont les meilleures. Ce fut, dit-on, en 1520 que Juan de Castro rapporta de la Chine le premier oranger en Portugal. Il y a beaucoup d'eaux minérales : celles des Algarves sont les plus fréquentées.

Depuis trois siècles, Lisbonne a éprouvé quinze tremblements de terre : celui du 1^{er} nov. 1755 renversa six mille maisons et fit mourir trente mille personnes. Tous les marins s'accordent à regarder le port de cette ville comme un des plus beaux mouillages du monde. L'église des *Martyrs* fut fondée au lieu même où Alphonse Heuriquez battit les Maures de Lisbonne ; l'église du *couvent de Belem* s'élève à l'endroit même où s'embarqua Vasco de Gama. Le magnifique aqueduc de Lisbonne est en marbre blanc ; il a près de 2,000 mètres de long ; sa plus grande arche a 70 mètres de haut et plus de trente d'ouverture : cet aqueduc, qui mène à Lisbonne toute l'eau qui y est consommée, est un des plus beaux ouvrages que l'Europe moderne puisse opposer aux constructions romaines. Lisbonne est bâtie en amphithéâtre sur plusieurs collines : l'ancienne ville est mal bâtie ; la nouvelle est d'une

grande beauté. On cite le palais royal d'*Ajuda* et celui des *Necessidades* ; puis l'*arsenal de la marine*, le *théâtre San-Carlos*, la *bourse*, la maison des *Indes*. Les églises sont d'une beauté admirable. L'ancien *palais de l'Inquisition* est immense. Sur la belle place du Commerce s'élève la statue équestre en bronze de Joseph 1^{er}, qui eut pour ministre le célèbre Pombal. On voit la *rue Auguste*, la *rue d'Or* et la *rue d'Argent*. On cite dans les environs de Lisbonne la petite ville de *Mafra*, dont le château royal est le plus magnifique monument du Portugal, et l'un des plus beaux de l'Europe. Coïmbre est renommée pour la beauté de ses environs. Elle est bâtie en amphithéâtre. Après le palais de l'université, on cite la cathédrale, le superbe convent de Sainte-Claire. Elle fut la résidence de plusieurs rois de Portugal, dont on voit les tombeaux. Porto est dans une délicieuse position. La cathédrale est son plus bel édifice ; on remarque aussi l'*hôtel de ville*, les vastes magasins du commerce des vins, etc. Ce fut à Bragance que Pierre le Justicier épousa secrètement l'infortunée *Inês de Castro* (1344) : on sait que le cruel Alphonse IV, père de Pierre, la fit assassiner. Le magnifique pont de Chaves fut construit par Trajan, quand il alla prendre les eaux dans cette ville (112). Evora, ancienne résidence des rois de Lusitanie, des proconsuls romains, des gouverneurs alains, vandales, visigoths, arabes, a un bel aqueduc qu'on attribue à Sertorius, ainsi qu'un temple de Diane, etc. Il est peu de villes qui n'aient pas de beaux couvents, des ruines d'amphithéâtres, de temples, d'aqueducs, etc. — Ce fut du petit port de Sagres que le prince Henri de Portugal fit partir les expéditions qui découvrirent la côte occidentale d'Afrique. En 1797, au cap Saint-Vincent, l'ancien *Promontoire sacré*, l'amiral anglais Jerwik remporta sur les Espagnols une grande victoire, qui lui valut le titre de *lord Saint-Vincent*. C'est au-dessous de la ville espagnole de Badajoz que la Guadiana sert de limite entre les deux royaumes. Les Espagnols, en 1801, enlevèrent au Portugal la ville importante d'*Oliveira*, qui leur donna le fleuve pour limite : ils la conservèrent malgré les traités de 1815. Les Portugais ont conservé sur la rive gauche *Mourao* et *Serpa*, en sorte que le fleuve coule entièrement en Portugal

jusqu'à *Mertola*. Depuis *Serpa*, le fleuve, pressé entre des hauteurs rocheuses, se précipite à travers une cassure de quelques toises ; au-dessous de *Mertola*, il reprend sa largeur et devient navigable, sert de nouveau de limite, et a son embouchure près de la forteresse portugaise de *Castro-Marino*. — La Sierra d'Estrella est un long mur épais de 2,000 mètres d'élévation, sillonné de ruisseaux profonds, formidables défilés traversés par la mauvaise route d'Abrantès à Alméida, où Junot faillit périr, en 1807, avec son armée. Battu à *Vimeiro*, le 21 août 1808, par l'Anglais Wellesley, qui, plus tard, fut appelé Wellington, Junot fut obligé de signer le lendemain, à Cintra, la convention d'évacuer le Portugal, sa conquête. En 1811, Masséna, envahissant le Portugal, et ayant vaincu Wellington à Alméida, s'élança sur Lisbonne, par le pays âpre et hérissé de montagnes d'Alméida, Viseu, Coïmbre, poussant devant lui Wellington. Mais celui-ci, s'étant retranché dans les lignes formidables et inexpugnables de *Torres-Vedras*, força Masséna de reculer, et d'évacuer le Portugal, après s'être vainement fortifié dans les défilés sauvages d'Alemquer, en face de Wellington, et à Santarem. Au-dessous d'Alcantara, le Tage est limité entre le Portugal et l'Espagne : embarrassé par les montagnes, il est rapide, tortueux, rempli de rochers. A Montalvaio, il coule en Portugal, à travers un affreux pays de montagnes stériles, jusqu'à Abrantès, où il devient calme, large, majestueux, baignant des campagnes fertiles et peuplées ; il se partage en plusieurs branches, baigne de nombreuses îles, et forme un vaste lac maritime, donnant à Lisbonne son port magnifique. Mais à son entrée, le lac forme une barre dangereuse aux navires. Ce fut la bataille gagnée (1580) par le duc d'Albe sur les Portugais, près du ruisseau d'Alcantara, coulant aujourd'hui dans un faubourg de Lisbonne, qui décida de la réunion momentanée du Portugal à l'Espagne. — Tout le pays affreux qui forme le bassin montagneux du Mondégo a été illustré par la marche et la retraite des Français lors de leur invasion. C'est un rempart du Portugal : les montagnes inabordables ne sont coupées que de mauvais sentiers. La plaine commence seulement à Coïmbre. Wellington débarqua, en 1808, à Figuéira, près de

l'embouchure du Mondégo. Le Douro, dans son cours, n'arrose d'important que *Porto*, ville remarquable, mais dont le port est dangereux à cause des sables et des îles. Cette ville fut prise par les Français, en 1809, après une sanglante bataille gagnée par le maréchal Soult. Dans l'affreux pays qui forme le plateau voisin de *Fuentes de Onore*, village espagnol, Masséna, en 1811, livra une bataille qu'il gagna sur les Anglais et les Espagnols, pour délivrer la grande forteresse d'Alméida. Le pays entre le Douro et le Minho est âpre et sauvage. C'est le théâtre de la savante retraite du maréchal Soult, en 1809. Braga est pourtant située dans un beau et fertile pays, le plus industriel et le plus peuplé du royaume. A 800 kilomètres de la côte sont les îles Açores, découvertes par les Portugais en 1432. Il y a neuf îles montueuses, volcaniques et très-fertiles. *Terceira* a pour capitale *Angra*, bon port, bien fortifié. L'île *San-Miguel* a pour capitale *Ponta-Delgada*, la plus importante ville des Açores. L'île *Fayal* a le meilleur port.

Le couvent de *Batalha*, non loin de *Leiria*, est un des plus beaux édifices d'architecture normano-gothique. *Alcobaça* a une célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux. C'est au vaste couvent de Thomar que réside le grand-prieur de l'ordre du Christ. L'église de Saint-Vincent, à Abrantès, est une des plus grandes et des plus magnifiques du royaume. Santarem est une ancienne résidence des rois de Portugal : il y a encore un château arabe. A Béja se trouvent de belles ruines romaines, un *aqueduc*, la *porte du sud*, etc. Villa-Viciosa a un palais royal entouré d'un parc immense. C'est là qu'en 1665 les Portugais, commandés par le général français *Schomberg*, battirent les Espagnols, et assurèrent leur indépendance. On cite à Elvas son *aqueduc*, son théâtre, la cathédrale et les belles fortifications. Lamego est célèbre dans l'histoire comme première résidence des rois, en 1144. On voit à *Braga* les restes d'un temple, d'un amphithéâtre, d'un *aqueduc* romain, etc. : la vaste cathédrale est citée comme un édifice de la première architecture chrétienne. *Guimaraes* a été la première capitale de la monarchie. Dans les Açores, l'île *Pico* a un volcan. On récolte d'excellents vins dans cette île, aussi recherchés que ceux de

Porto. L'île *Graciosa* tire son nom de la beauté de ses sites et de la prodigieuse fertilité de son sol. On vante les belles prairies et les bosquets de Fayal et le volcan sous-marin de S. Miguel.

MOEURS. RELIGION. Chez les Lusitaniens, les mœurs étaient celles de vrais sauvages, puisque le plus beau présent qu'un guerrier pût offrir à sa fiancée était la main d'un ennemi tué au combat : ils égorgaient leurs prisonniers pour lire l'avenir dans leurs entrailles. Ils étaient rapides à la course, et les Romains les redoutaient dans les guerres de partisans. Des associations militaires, semblables à celles des peuples du nord, unissaient souvent des milliers d'hommes ; ces frères d'armes juraient de ne point se survivre. Les Romains crucifièrent une foule de prisonniers qui entonnaient le chant de guerre au milieu des supplices et bravaient leurs bourreaux : indomptable énergie qui reparut à toutes les époques. Les Lusitaniens portaient des manteaux de laine noire ; les femmes avaient un voile, des colliers ; elles portaient leur chevelure en pyramide ; elles portaient aussi un espèce de turban. Les Arabes apportèrent avec eux le luxe oriental, les mœurs molles et efféminées, jointes à un courage intrépide. Les populations chrétiennes déployèrent, dans la lutte contre les Arabes, une indomptable énergie, qui dut amener la rudesse des mœurs. L'histoire douloureuse d'Inès de Castro en est un effrayant épisode. Les Portugais répandirent leur énergie dans leurs immenses conquêtes. Leur gloire les éblouit ; quand elle les abandonna, ils conservèrent la morgue proverbiale de leurs fameux conquérants ; ils dédaignèrent de cultiver la terre comme d'obscurs colons ; ils aimèrent mieux voir leurs riches plaines incultes et désertes, et rester dans la misère et dans leur orgueil national. La haute société se distingue par les lumières de la civilisation ; mais le peuple est arriéré. La musique, la danse, les spectacles, les processions pompeuses, toutes les brillantes cérémonies du culte catholique, excitent l'enthousiasme portugais. Les combats de taureaux sont fréquentés avec passion : c'est un vieux reste de barbarie.

On ignore quel était le culte primitif des Lusitaniens, et l'influence qu'eut sur leurs idées religieuses le culte phénicien

et carthaginois. Les ruines des temples qui couvrent aujourd'hui le sol ne permettent pas de douter que, pendant les six siècles de leur domination, les Romains implantèrent sur le sol le culte de leurs dieux. Le christianisme fut promptement introduit en Lusitanie, car dès les premiers siècles on voit des évêques à Lisbonne, à Braga, à Coïmbre. En arrivant dans ces contrées, les Vandales n'étaient pas chrétiens, mais ariens ; les Suèves étaient idolâtres, et peut-être aussi les Alains. Mais ils devinrent tous orthodoxes pour faire cesser les luttes que la différence de croyance faisait naître entre eux et les habitants du pays. L'invasion arabe fut très-tolérante ; il se forma sous leur influence la secte chrétienne *mozarabe*, dont le rite est encore toléré dans une chapelle de la cathédrale de Braga. Le culte national fut remplacé, au grand regret du peuple, au XI^e et au XII^e siècle par le rit romain. L'ordre d'Avis fondé par Alphonse Henriquez en 1162, après avoir rendu les plus grands services contre les Maures, fut réuni à l'ordre de Calatrava en 1213. Quand les templiers furent abolis, le roi Denys I^{er} forma de leurs débris l'ordre du Christ (1318), auquel il confia la défense de la frontière des Algarves contre les Maures : cet ordre finit avec la domination des Arabes. Les couvents étaient si nombreux, que dans la seule province de *Entre-Douro-et-Minho*, on en comptait 1150. Ce fut surtout contre les Maures et contre les juifs que l'Inquisition dressa ses échafauds : chaque exécution s'appelait *autodafé*, acte de foi. Ce tribunal fameux ne fut détruit que dans ces derniers temps. Les Portugais sont catholiques : les autres cultes sont tolérés.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. La Lusitanie ne nous a laissé aucun monument d'art : les belles ruines qui couvrent le sol sont toutes romaines. Les Arabes firent briller les lettres, les sciences sous leur domination. Quand Henri de Bourgogne vint en Portugal, plusieurs troubadours français l'accompagnaient : Alphonse Henriquez fut le premier poète national : il chanta la prise de Santarem. Denys *le laboureur*, roi de Portugal, fut aussi poète ; il fonda l'université de Lisbonne en 1290 qu'il transporta à Coïmbre en 1308. Vers le même temps Lis-

bonne vit naître dans ses murs un docteur que l'Église célèbre sous le nom de saint Antoine de Padoue. Henri le Navigateur, fils de Jean I, s'entoura de savants juifs et arabes, et prépara la gloire maritime du Portugal, par la fondation de l'école de marine de Sagres, sous la direction d'un savant castillan venu de l'école célèbre de Majorque (1415.) Au seizième siècle, on admira surtout *Gil Vicente*, acteur célèbre et auteur distingué comme Molière. Mais la grande gloire littéraire du Portugal, c'est le Camoëns qui chanta dans son poëme des *Lusiades* les triomphes de sa patrie dans l'Inde (1572). La domination espagnole a beaucoup nui aux lettres. L'art religieux a couvert le Portugal, comme l'Espagne, d'une foule d'églises, de chapelles, de monastères, dont les richesses attiraient l'admiration. On cite encore l'église d'Abrantès pour sa beauté. Coïmbre est restée le centre des sciences et de l'instruction publique. Il faut citer son palais royal de l'université, ses écoles des *Bénédictins*, des *Hiéronimites*, de l'ordre du *Christ et des arts*, le musée d'histoire naturelle, la bibliothèque. Porto a une école de commerce et les établissements nécessaires à la marine, ainsi que Lisbonne. Porto a cependant d'importants établissements. Lisbonne est riche d'établissements scientifiques, de bibliothèques; son académie royale des sciences est célèbre. On assure que le peuple est moins ignorant qu'en Espagne : la classe riche reçoit une belle éducation. La langue portugaise est la sœur de l'espagnole.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les Phéniciens et les Carthaginois firent le commerce par échange : ils exportaient des laines, des fruits, des bestiaux, des métaux précieux; car on exploitait alors des mines d'or et d'argent dont on retrouve encore aujourd'hui les filons : on ne les a abandonnées que pour les riches mines du Nouveau-Monde : mais on y revient maintenant depuis la perte des colonies qui date de la fatale domination espagnole. Du reste, les colonies portugaises manquaient d'avenir, d'abord à cause de leur éloignement et de la faible population portugaise, qui se trouvait répartie dans ces immenses conquêtes, où ils n'avaient fondé que leurs avides comptoirs protégés de forteresses; puis l'amour du brigandage se substitua au

véritable esprit du commerce ; le désordre se mit dans l'administration ; le despotisme de la couronne gêna la liberté commerciale. Ainsi les Portugais devaient être supplantés par des peuples aussi actifs que les Hollandais et les Anglais ; car ils se contentaient de transporter, d'entasser leurs marchandises à Lisbonne, qui semblait l'entrepôt du monde, au lieu d'aller les distribuer dans les grands ports de l'Europe. Viscu a des foires renommées ; les salines de Sétubal sont très-importantes. Le commerce a du mal de se relever sous l'influence anglaise qui inonde le Portugal du produit de ses fabriques, depuis plus d'un siècle. On renomme les armes, les étoffes en soie, les toiles peintes, les savons fins, les pierres fines, la bijouterie de Lisbonne, les draps de Portalègre, les grandes filatures de Thomar, la bijouterie de Viseu, l'orfèvrerie de Porto, les soieries de Bragance, les fabriques d'armes de Braga, les oranges et les fruits de Faro, les faïences de *Porto, Béja, Lisbonne*, les confitures de *Guimaraes*, les papeteries d'*Alemquer*, les toiles de *Tra-os-Montes* et de *Beira*, les tanneries d'*Evora, Sétubal*, la verrerie de *Marinha grande*, les belles vanneries de Lisbonne et de Coïmbre. Serpa fait un grand commerce de contrebande avec l'Espagne. La foire de Viseu est la plus riche du Portugal : on y fait pour plusieurs millions d'affaires en bijoux, en ouvrages d'or et d'argent, en draperies, etc. Viana a des pêcheries importantes. *Peso da Regoa* a sa riche foire aux vins, au mois de février. Il s'y fait pour 40 millions d'achats. Toute la côte est couverte de pêcheurs. Villaréal exporte seule par année pour 36 millions de vins délicats. L'éducation des vers à soie a beaucoup baissé. Sétubal exporte une immense quantité d'oranges ; Estremoz fabrique ces vases poreux destinés à rafraîchir l'eau. Depuis l'affaiblissement de la marine, la pêche de Terre-Neuve (Amérique) est abandonnée. Près de Lisbonne est la mine d'or d'Adissa. Le Portugal exploite aussi des mines de plomb, d'étain, de houille, turquoises, pierres précieuses, etc. Il fait un commerce d'échange avec la France, l'Irlande, l'Allemagne, et surtout avec les colonies qui lui envoient le sucre, le café, le cacao, les épices, les métaux précieux. Le commerce s'émancipe chaque jour du despotisme anglais.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. La Lusitanie avait ses assemblées générales : on y rendait la justice. Les Romains apportèrent leur code, tout en laissant aux grandes villes l'usage de leurs lois. Après la conquête arabe, les anciennes assemblées reparurent sous le nom de *cortès*. Alphonse IV porta la sage loi qui défend les *vengeances privées*, appelant ainsi les mœurs cruelles de son temps à la protection des lois. Ce fut seulement en 1420 que les lois et les usages furent réunis en un code par Jean 1^{er}. Les *cortès* avaient alors des pouvoirs qui rappellent ceux des chambres constitutionnelles ; elles avaient le droit d'élire les rois ; elles s'opposaient à leur arbitraire, votaient les impôts ; leurs réunions étaient rares, etc. Toutes ces libertés furent étouffées sous la domination espagnole. En 1820 les *cortès* se réunirent de nouveau, votèrent une constitution que don Miguel détruisit ; mais, depuis 1833, le gouvernement constitutionnel a été rétabli. La constitution de 1820 était essentiellement démocratique. Elle n'admettait qu'une seule chambre nommée par le suffrage universel. Le pouvoir royal était très-restreint. Il n'avait pas même le pouvoir de proroger ni de dissoudre les *cortès*, dont les réunions étaient fixées par la loi. En 1826, don Pédro releva cette constitution renversée par don Miguel ; mais il avait donné un peu plus d'ampleur au pouvoir royal, et avait créé une chambre des *pairs*, nommés par le roi, et une chambre des *députés*, élus, pour quatre ans, par des *électeurs*, élus eux-mêmes dans les *assemblées primaires des paroisses*. En 1828, don Miguel brisa de nouveau le régime constitutionnel, que don Pédro rétablit en 1833. Mais, en 1836, une révolution militaire, faite, à Lisbonne, par la garde nationale et la garnison, proclama, contre la constitution de 1833, la *constitution plus démocratique de 1820*, qui fut acceptée par *dona Maria*, avec quelques modifications convenables à la dignité royale.

L'ancienne monnaie d'or était le *dobro* ou doublon de 169 fr. 25 c., qui se fractionnait en demi, quart, etc. Le *mæda douro* valait 33 fr. 96 c., et la *meia dobra*, 45 fr. 27 c. La vieille *crusade* d'or valait 3 fr. 30 c. La *crusade* neuve d'argent vaut 2 fr. 90 c. environ. On compte par *reis*, dont un mille fait à

peu près 6 fr. Le pied est d'environ 328 millimètres ; la lieue marine est de 5555 mètres ¹. Les revenus sont d'environ 54 millions, et la dette de 200 millions. Le contingent est d'à peu près 35,000 hommes ; il y a de plus une milice de 40,000 hommes. La flotte est de 47 bâtiments. On compte plusieurs places fortes. La plus forte est *Elvas*, opposée, avec *Campo-Mayor*, à la forteresse espagnole de Badajoz ; elle protège la grande route de Lisbonne et les passages de la Sierra-Estremoz. *Marvão* se relie à *Campo-Mayor*, pour protéger l'espace vide entre le Tage et la Guadiana. De *Marvão* à *Abrantes* s'étend un pays montueux et désert, éminemment propre à la guerre défensive, et célèbre dans toutes les époques. *Almeida* est une ville très-forte, opposée à la ville espagnole *Ciudad-Rodrigo* ; elle protège les passages de la Sierra-Estrella, comme *Elvas* ceux de la *Sierra-Estremoz*. *Valença* est une place portugaise opposée à la place espagnole de *Tuy*. *Lagos*, *Tavira*, *Sagres*, sont aussi des villes fortes. *Sétúbal* est un port vaste et prospère, défendu par trois forts. Porto est un des ports les plus actifs de l'Europe : on y construit de petits bâtiments. Le grand port militaire est Lisbonne : là sont les vastes chantiers de la marine royale. Peniche a d'importantes fortifications.

La population est d'environ 3,600,000 hommes. Lisbonne compte 260,000 âmes ; Porto, 70,000 ; Coïmbre, 15,000 ; Arago, 14,000 ; Sétúbal, 16,000 ; Evora, 12,000 ; Elvas, 10,000 ; Santarem, 8,000 ; Braganee, 4,000 ; etc. Les comptoirs répartis sur le globe comptent une population d'environ 2,000,000 d'habitants. Il y a 250,000 habitants aux Açores.

¹ On retrouve dans les mesures du Portugal des souvenirs des Romains et des Arabes. Le pied se divise en 12 pouces ou en 18 doigts et 72 grains d'orge. Le palme ou l'empan est égal aux deux tiers du pied ou à 219 millimètres : c'est presque le grand palme des Romains. La *geira* vaut 58 ares : cette mesure de surface rappelle le *fédan* arabe. L'unité de capacité est l'*almuda*. A Lisbonne, elle vaut 16,54 litres, valeur arabe ; à Oporto, elle vaut 16,91 litres : c'est à peu près l'urne romaine. Dans cette dernière ville, la livre, étant de 433 grammes, rappelle la *livre romaine*. A Lisbonne, au contraire, la livre, étant de 438,9 grammes, tenait le milieu entre la mine attique et la mine ptolémaïque, adoptée par les Arabes.

EXERCICES. — Quelle signification ont certains noms portugais? Climat. Longueur des jours. Quelles ruines trouve-t-on sur le sol? Quelles étaient les mœurs des Lusitaniens? Religion de l'État. Instruction publique. Quel est le gouvernement? Monnaies. Forces militaires. Population.

Questions à résoudre. — Ruines romaines. Tremblement de terre de Lisbonne. Inès (Agnès) de Castro. Culte mozarabe. Cortez. Auto-dafé. Camoëns et la Lusiade. Colonies au seizième siècle. Cartes des colonies actuelles. Avenir du Portugal et ses ressources. La constitution.

CHAPITRE XV.

ESPAGNE.

La péninsule hispanique semble être une pyramide qui a pour base les rivages maritimes, et dont le sommet est vers le centre à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sol s'élève ainsi par gradins, et à chaque assise la nature est différente. Sur la base de cette pyramide, vers l'embouchure des fleuves, la température est chaude et douce, la terre incuisable et bienfaisante; les fleuves y sont navigables : c'est une terre promise, la terre de la civilisation, celle qui dut être la première occupée, la première envahie; d'éternels combats en assureront la possession aux plus forts. Mais les faibles, les vaineux, que deviendront-ils? ils se retrancheront d'abord dans les premiers gradins, où les fleuves sont tourmentés par les rochers, où il n'y a pas de sentiers praticables, où les montagnes offrent un vrai labyrinthe de roches nues ou boisées, de pics aigus, abruptes, de lieux âpres, de vallées profondes, allongées, difficiles, confuses, déchirées par des torrents, resserrées dans d'impénétrables défilés, d'inabordables ravins, où quelques hommes suffisent pour arrêter une armée : vrai chaos, admirable pour la résistance, terrible aux assaillants, où la guerre peut être éternelle, les victoires sans fin comme les combats. L'histoire de l'Espagne, c'est une lutte qui ne cesse

jamais. La nature semble l'avoir voulu ainsi, comme elle a lutté elle-même sur ce sol déchiré, contourné, bouleversé. Quelle effroyable secousse il a fallu pour séparer la péninsule du rivage africain ; formidable brisement dont on retrouve la trace à la pointe de Tarifa et sur la côte de Maroc ! quelles horribles convulsions, quand le sol s'ouvrit pour laisser sortir au nord ce gigantesque mur granitique de 800 kilomètres de longueur sur 120 de profondeur, aride, abrupte, rocailleux, dominé par le sommet couvert de glaces et de neiges du *pic Maladetta*, de plus de 3,500 mètres de hauteur ; et au sud, cet autre mur parallèle des *Alpujarras*, avec son chaos de pics, de glaciers, d'abîmes effroyables, de contreforts âpres, épais, brisés, confus, décharnés, tous surpassés par l'énorme plateau de la *Sierra-Nevada*, dont le pic le plus grand est le *Mulhacen* de 3,534 mètres d'élévation : c'est le point culminant de l'île, le roi des montagnes hispaniques. Entre ces deux vastes murs, se sont élancées, dans toutes les directions, des *Sierra* nombreuses où l'on distingue la redoutable *Moréna* et ses défilés fameux. Enfin au centre, se trouvent ces vastes plaines nues, désertes, attristées, sablonneuses, arides, sauvages, appelées *Paraméras*. Sur ces hauts plateaux, les crêtes déboisées n'amassent plus de nuages, la pluie tombe sur le roc nu, et se forme en torrents qui déchirent le sol, creusent d'impraticables ravins, coupés de barres, de sauts, de cascades. C'est de ces hauteurs, au climat rigoureux et inégal, à l'aspect triste et misérable, que descendent les fleuves, à travers des vallées âpres, sauvages et pauvres, où les montagnes croisent leurs rameaux, heurtent leurs pentes, multipliant les obstacles, comme si elles voulaient empêcher les fleuves d'arriver sous un ciel plus chaud, et de se prononcer au milieu de ces fertiles plaines appelées *huertas*, avant d'arriver à la mer. C'est comme une lutte entre les montagnes et les fleuves.

La race ibérienne avait inondé tous les rivages de la mer. La race celtique vint à l'ouest lui enlever le fertile bassin du *Donro*, du *Tage* et de la *Guadiana*, refoulant les indigènes dans les âpres rochers du centre. Puis arrivent au sud les Phéniciens ; ils s'emparent de la côte où croissent sans culture les

végétaux de la zone torride, sous le soleil d'Afrique, que tempèrent les brises maritimes. Mais les montagnards viennent attaquer les colonies. Alors les conquérants comprennent que pour posséder le rivage, il faut être maître des montagnes; et la lutte commence sous les Phéniciens, et elle se continue sous les Carthaginois, sous les Grecs, sous les Romains. Il faut poursuivre les indomptables montagnards depuis les riantes et fertiles vallées des basses terres, jusque dans les hauts plateaux couverts de genêt et de bruyères, et même jusque sur les glaciers, et dans les neiges des pics élevés. Il n'y a peut-être pas dans toute cette péninsule, un rocher, un coin de terre, qui n'ait été le théâtre d'un combat. La source des fleuves est ici, comme partout, la terre sacrée. Quels efforts des Romains! quelle immortelle résistance de Numance! C'est de là qu'on touche au Douro, à l'Ebre, au Tage, à la Guadiana. C'est le cœur, c'est l'âme de l'Espagne. Ce n'est qu'arrivés sur ce point que les Romains se crurent maîtres de la péninsule. Toutefois ils se fortifièrent à Tolède, antique centre de la puissance phénicienne, qu'occupèrent aussi les Wisigoths et que le sacerdoce espagnol a toujours conservé par instinct.

En plaçant à Cordoue le centre brillant de leur civilisation occidentale, les Maures se condamnèrent à une domination limitée. Ne possédant pas la source des fleuves, ils voient leurs conquêtes se fractionner en états isolés, manquant de centre, d'unité. Les chrétiens, au contraire, revenus de leur premier effroi, s'emparent de hauts plateaux demi-glacés, où les Maures qui aiment le soleil d'Afrique, n'ont pu s'arrêter. Ils sont maîtres de la source des fleuves : l'avenir est à eux; car bientôt ils prennent Tolède, ils sont au centre. Dès ce jour, la conquête fut assurée; il ne s'agit plus que d'attendre : la victoire s'organisa jusqu'à la prise de Grenade. C'en fut fait des Arabes.

L'Espagne victorieuse songea à l'unité. Pour se rapprocher encore plus de la source des fleuves, elle fit Madrid centre de son action. Ces sauvages solitudes se couvrirent de somptueuses résidences royales au milieu desquelles s'élèvent comme des merveilles l'*Escorial*, *Aranjuez*, *Saint-Ildefonso*, la plus élevée de l'Europe. C'est de ce point culminant que la royauté

espagnole contempla ses domaines : elle pouvait faire entendre sa voix également à tous les points de l'horizon ; elle voulut alors posséder l'embouchure de tous les fleuves dont elle avait la source : elle prit le Portugal , l'unité était enfin constituée ; l'Andalousie et la Galice n'étaient plus séparées par des contrées rivales ou ennemies. Mais à l'unité du sol, il faut l'unité de race, et la race celtique veut être indépendante de la race ibérienne : le Portugal s'émancipe, l'unité se fractionne. Et puis Madrid a fort à faire. Elle, mauvais petit village sous les Romains, petit bourg sous les Arabes, petite ville sous les chrétiens, de quel droit vent-elle, de sa plaine aride, sans eau, sans verdure, de son obscurité profonde, de sa faiblesse connue, commander aux glorieuses et antiques cités voisines de la mer ? D'ailleurs, à toutes les époques de l'histoire, les villes maritimes ont commandé aux villes de l'intérieur : c'était la civilisation imposant ses volontés aux populations sauvages. Aujourd'hui les rôles changent : c'est Madrid, la ville des montagnards, la ville ennemie, la ville des déserts stériles, la ville des luttes antiques, la ville de la race tant de fois vaincue qui domine ! Cadix et Séville, cités phéniciennes, résistent ; Carthagène et Barcelone, villes puniques, se révoltent ; Cordoue et Grenade, somptueuses capitales mauresques, s'agitent ; la vieille Sagonte, la ville grecque, se soulève de ses ruines pour jeter le cri d'alarme ; les colonies romaines Tolède, Valence, Saragosse, Pampelune, Vittoria, Léon, conrent aux armes. Tout est en feu, parce que Madrid a parlé. C'est la lutte antique.

Mais voulez-vous l'unité sur toute la péninsule ? Laissez venir la guerre étrangère : alors toute antipathie de race disparaît ; toute haine des montagnes et des plaines s'efface ; chaque action locale s'harmonise de l'idée commune. Napoléon a voulu dire comme Louis XIV : *Il n'y a plus de Pyrénées*. — Et ses légions, au pas de course, ont franchi les vallées et les monts : lui-même il entre dans Madrid, d'où il voit ses lieutenants à Saragosse, à Barcelone, à Grenade, à Cordoue, à Badajoz. Malgré cette longue suite de victoires, il finit bientôt par n'avoir que la place occupée par son camp : il faut évacuer, sans laisser plus de trace que la pluie qui mouille les roches

nues du centre, ou la neige que le vent d'Afrique fait fondre dans les vallées des Alpujarras. L'Espagnol sobre et fier, courageux et farouche, plein de morgue quand il est pauvre, s'appuie sur ses montagnes comme sur un rempart; toutes les villes sont sur des rochers; celles de la plaine sont enfermées de murs, quelquefois même les villages. Car, bien souvent, quand la lutte étrangère cesse, la lutte civile recommence; elle durera jusqu'au triomphe de Madrid, par la civilisation, sur toutes les cités rivales. Le centre doit dominer les extrémités.

Les Phéniciens appelaient, dit-on, l'Espagne *Spania* (terre reculée): *Ibérie* veut dire *pays au delà des autres*. Les Grecs l'appelèrent *Hespérie* (terre du couchant). *Basques* ou *Gascons* signifie *montagnards*; Madrid, *maison du bel air*; Guadalquivir, *le grand fleuve*; Cabrera, *île aux chèvres*; Castille, *pays couvert de châteaux*; Majorque, *plus grande*; Minorque, *plus petite*; Sierra-Moréna, *scie noire*; Sierra-Nevada, *scie neigeuse*; Santander, *saint André*; Santiago, *saint Jacques*; Puerto-Réal, *le port royal*; Almaden, *la mine*; Puente, *pont*; Ciudad-Réal, *la ville royale*; al Cantara, *le pont*, à cause de celui de Trajan; Fuentes, *fontaines*; Caldas, *eaux thermales*; Murviedro, *vieux mur*; Andalousie signifie, suivant les uns, *pays des Vandales*, et suivant les autres, *terre du couchant*: ce serait alors la simple traduction du mot grec *Hespérie*, etc. Le nom d'*Estramadure* signifie *éloigné du Douro*: ce fleuve ayant été longtemps la ligne de défense contre les Arabes, le nom s'étendit avec la conquête jusqu'au delà du Tage et de la Guadiana.

L'Espagne a un climat généralement chaud, mais avec les plus grandes variations; sur les côtes occidentales, l'air est souvent humide, nébuleux; la température du nord est moyenne; sur les montagnes elle est rigoureuse. Dans les vallées du Nord, l'oranger, l'olivier, et même la vigne croissent difficilement: mais les prairies et les forêts sont magnifiques. Sur les premiers gradins des montagnes les vallées sont cultivées en riz, en maïs, en oliviers: sur les coteaux croissent la vigne, les moissons. Au centre sont les plaines sèches, désertes, stériles, sans eaux, sans arbres; on les appelle *Paraméras*. Dans le sud, la chaleur est accablante sous le vent d'Afrique.

appelé *solano* : ses ravages se comparent à ceux du sirocco d'Italie. Cette chaleur est tempérée par les brises de la mer. La Castille, couverte en partie de landes sablonneuses, éprouve des chaleurs excessives. Madrid, à plus de 603 mètres au-dessus du niveau de la mer, voit la chaleur s'élever en été jusqu'à 36 degrés, et le froid en hiver atteint quelquefois 8 degrés au-dessous de zéro. Le climat de Majorque est délicieux. A Gibraltar les plus longs jours sont de 14 heures et demie : de 15 à Madrid, et de vingt minutes de plus à Eilbao.

En Andalousie, on trouve déjà le bananier, le palmier, le cactus et une foule d'autres plantes d'Afrique. Grenade, Valence cultivent en grand le coton : Malaga, Cadix, Murcie ont rendu indigène la cochenille par d'immenses plantations de nopal : la canne à sucre enrichit les provinces de Malaga, de Valence, de Grenade. On trouve partout de gigantesques lauriers, des grenadiers, des citronniers, des orangers. Sous les Romains, les blés d'Espagne étaient réputés les meilleurs de l'empire : ils n'ont point dégénéré, mais l'abandon de l'agriculture ayant amené l'insuffisance des récoltes, on tire du blé de l'empire de Maroc. On ne peut trop vanter la culture du royaume de Valence, surnommé le *jardin de l'Espagne*. Le miel de Cuença est si blanc et si parfumé, que les Romains l'avaient surnommé *miel de romarin*. L'Andalousie est couverte d'orangers, de citronniers. Ce fut en Galice qu'on planta les premières *pommes de terre* apportées d'Amérique en Europe. Dans le centre de l'Espagne on récolte une espèce de glands qui a la douceur de l'amande. Malaga est renommé pour ses raisins délicats. Valence exporte une immense quantité d'oranges. Celles de Tarifa sont les meilleures de l'Andalousie.

On trouve dans le midi de l'Espagne, le porc-épic, le caméléon, le scorpion, etc. ; il y a des loups dans les forêts, des ours dans les montagnes. Outre les beaux bestiaux de Séville et de Grenade, il faut admirer les innombrables troupeaux de moutons *mérinos*, qui, transportés en Angleterre par le duc de Lancastre, ont assuré aux laines anglaises leur grande supériorité. Les beaux chevaux de l'Andalousie sont de race arabe.

Les troupeaux de l'antique Espagne ne le cédaient pas en beauté aux troupeaux si vantés de la Lusitanie. On se rappelle les troupeaux de Géryon, roi des Baléares ou du sud de la Péninsule. Hercule, personnification du peuple phénicien, vainquit ce roi et lui enleva ses magnifiques bœufs. Aujourd'hui, les mérinos et les bœufs du bassin du Guadalquivir sont encore les plus beaux du monde.

Le Tage si vanté dans les poètes roule une eau rougeâtre entre des bords escarpés, arides, incultes, torrentueux, embarrassés de quartiers de rochers ; tout le pays est âpre, sinistre, affreux, jusqu'à Aranjuez. Vers Alcantara, il coule dans un labyrinthe de rochers. Ce n'est qu'en Portugal qu'il est beau ; il charrie des paillettes d'or, ainsi que le Mondégo. On compte dans les Pyrénées 59 passages principaux : les plus célèbres sont ceux de Roncevaux, Gavarnie, Pertus, etc. ¹. Dans la Sierra de Albaracín il se trouve de si grands amas d'ossements fossiles, que les habitants ont donné aux terrains qui les renferment le surnom de *squelettes*. La neige couvre continuellement les principaux sommets de la Sierra-Nevada dont le point le plus élevé est le *Mulhacen* qui a plus de 3,554 m. d'élévation. La Sierra-Guadarrama a un beau glacier appelé *palais d'Almanzor*. Il y a en Catalogne plusieurs volcans éteints. Entre Séville et San-Lúcar sont les plaines marécageuses appelées *las Marismas* ².

¹ « La formidable barrière de l'Espagne nous apparaît enfin dans sa grandeur. Ce n'est point, comme les Alpes, un système compliqué de pics et de vallées ; c'est tout simplement un mur immense qui s'abaisse aux deux bouts. Tout autre passage est inaccessible aux voitures, et fermé au mulet, à l'homme même, pendant six ou huit mois de l'année. Deux peuples à part, qui ne sont réellement ni Espagnols, ni Français, les Basques à l'ouest, à l'est les Catalans et Roussillonnais, sont les portiers des deux mondes. Ils ouvrent et ferment, portiers irritables et capricieux ; ils ouvrent à Abdérame, ils ferment à Roland. Il y a bien des tombeaux entre Roncevaux et la Seu d'Urgel. » MICHELET.

² C'est une bande de terrain (8 kilomètres de large) s'étendant jusqu'à l'embouchure du fleuve (environ 80 kilomètres). C'est une contrée déserte, inhabitable, dévorée par le soleil, soulevée par les vents, arrosée de ruissaux salés qui changent le sol en une boue tenace et noirâtre. Sur la droite du fleuve, vers son embouchure, est une vaste plaine, un désert de sable. Le temps et le travail rendront cela à l'agriculture.

Près de Vich est le mont Seni, d'où l'on tire des améthystes, des topazes, de superbes cristaux. Cardona possède une mine de sel en plein air : sous les rayons du soleil, le cristal du sel réalise tout ce que les Orientaux ont imaginé sur les palais des fées et des génies. Le lit de la Ségura a éprouvé ces dernières années des éruptions volcaniques et de violents tremblements de terre. La Guadiana prend sa source dans la *Manche*, coule dans un pays marécageux, disparaît durant 20 kilom. dans un lit de boue, de joncs et de marais; puis, dans un lieu appelé les *yeux de la Guadiana*, le fleuve revient à la lumière, en sortant à gros bouillons du sein de la terre, et en formant un magnifique canal. Dans son cours, la Guadiana forme une cascade appelée le *saut du loup*. Les rochers voisins de Gibraltar renferment des ossements fossiles très-nombreux. L'Andalousie est si fertile en blé, en vins, et fournit de si beaux chevaux, qu'on l'a surnommée le *grenier*, la *cave* et le *haras* de l'Espagne.

La *Giguela*, grand affluent de la Guadiana, n'est séparée que par une petite contrée boueuse du *Lucar*, qui se jette dans la Méditerranée. On pourrait donc facilement unir les deux mers en cet endroit. La Catalogne, l'Aragon, le pays de Valence, de Murcie, de Grenade, sont couverts de canaux d'irrigation. Le seul grand travail hydraulique de l'Espagne est le canal impérial qui longe la droite de l'Èbre, depuis Tudela jusqu'au-dessous de Saragosse; il fertilise tout le pays. Les travaux pour les écluses sont admirables. On cite encore quelques autres canaux : celui de Castille entre *Carrion* et Ségovie, par Valladolid.

L'Espagne est comme un immense et antique musée dont on admire les restes dans les ruines romaines et dans les monuments arabes encore debout : ces deux civilisations qui ont duré dix-sept siècles ont laissé le sol couvert de grands souvenirs. On n'a rien retrouvé des anciennes ruines phéniciennes. On pense que *Tartessus* ou *Tarchisch*, au lieu de désigner une ville seule, désignait tout l'ensemble des possessions phéniciennes en Espagne. Les belles ruines de Salamanque l'ont fait surnommer la *petite Rome*. Le pont de Salamanque est d'o-

rigine romaine ; il aboutissait à une voie romaine qui allait à Mérida : elle est çà et là bien conservé. On cite à Tolède l'*Alcazar*, ancien palais des rois Maures, embelli par Charles-Quint, et la vaste cathédrale. Dans les environs de Tolède se trouve Arahúez, belle résidence royale au pied d'une cascade du Tage. Madrid n'était qu'une petite cité jusqu'à l'invasion arabe ; son nouveau palais passe pour une des plus magnifiques résidences royales de l'Europe. On compte 42 places ; on cite celle du *Palais-Royal*, la *Grande Place* et la *Place du Soleil* : on cite aussi plusieurs palais, de belles promenades, entre autres le Prado, le gigantesque pont dit de Tolède jeté sur le falble Mançanarez. De riches demeures royales sont aux environs de cette capitale. Non loin est l'*Escorial*, le plus beau couvent du monde, bâti par Philippe II en mémoire de sa victoire sur les Français à Saint-Quentin (1557). Il lui coûta 270 millions. De sept lieues on découvre le sombre édifice tout bâti de granit ; nulle sculpture n'en orne les murailles ; la hardiesse des voûtes en fait toute la beauté. La disposition des bâtiments présente la forme d'un gril, à cause de Saint-Laurent, jour de la bataille de Saint-Quentin (10 août). Les tombeaux des rois d'Espagne sont déposés dans les caveaux. On attribue à Jules César le beau pont de Guadalajara. Ségovie a conservé son magnifique aqueduc romain bâti par Trajan. Les 109 arches sont toujours debout malgré dix-sept siècles. Près de là est le fameux palais de la *Granja* (la ferme) à Saint-Ildefonso, construit par Philippe V à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La construction de cette admirable résidence royale a épuisé les finances de l'Espagne, comme celle de Versailles dévora les trésors de la France (1750). Au château de Valladolid naquit Philippe II, et d'autres rois espagnols : la cathédrale de cette ville est remarquable. Oviédo a été le berceau de la monarchie ; sa belle cathédrale gothique et son aqueduc doivent être mentionnés. La cathédrale de Léon est considérée comme la plus belle église gothique du pays : on y voit 38 tombeaux de rois d'Espagne. Les murailles de Lugo sont de construction romaine. On assure que *Caldas d'Orense* a un pont assez élevé pour qu'un vaisseau de guerre avec sa mâture puisse passer

dessous. Cadix est bâti sur un banc de sable au milieu de la mer, à l'extrémité de l'île Léon ; sa rade est immense ; une digue la protège contre les tempêtes de l'Océan. On croit que le temple phénicien d'Hercule était sur l'îlot *Sancti Petri* : on prétend apercevoir encore quelques débris de ce temple dans les eaux de l'Océan. Valence est située dans une admirable plaine : on cite dans la cathédrale le maître-autel en argent massif ; les Français ont construit la belle place de *Saint-Domingue*. C'est l'ancienne demeure du Cid. Près de Murviédro sont les ruines de l'infortunée *Sagonte*. Carthagène n'a plus d'importance que par ses chantiers et son magnifique port. Les montagnes voisines sont sillonnées de souterrains où l'on exploitait jadis les riches mines. Barcelone est toujours grande, belle, riche, industrielle, commerciale et formidable. On cite le palais du gouvernement, la cathédrale, la bourse, et de belles ruines romaines, des inscriptions, etc. Non loin est le mont Serrat, renommé pour son abbaye de Bénédictins, qui possède le *sanctuaire de Notre-Dame*, fameux pèlerinage : il y a aussi 14 ermitages. Toutes les villes de la côte sont riches en ruines romaines. Avant l'invasion française, Saragosse était surtout remarquable par la somptuosité de ses églises : sa cathédrale est encore renommée comme celle de Murcie. Burgos possède les restes de la maison du Cid, et le tombeau de ce héros. Une magnifique abbaye fut élevée à Gijon, à l'endroit où Pélage leva l'étendard de l'indépendance. Tarragone a de belles ruines romaines ; dans ses environs se trouve un tombeau qui dut être d'une grande majesté ; la tradition voudrait qu'il renfermât les cendres des deux Scipions morts contre les Carthaginois. Alcantara et Mérida, anciennes colonies romaines, ont conservé, outre de belles ruines, *arc de triomphe, cirque, aqueduc*, etc., leurs ponts magnifiques construits par Trajan. Philippe II en a construit un à Badajoz qui les égale en beauté. C'est à Cordone que l'on admire la belle cathédrale, jadis mosquée arabe, bâtie par le khalife Abdérame. C'était le plus beau temple de l'islamisme en Occident ; on y compte dix-neuf nefs, formées par plus de mille colonnes de jaspe et de marbre. On cite aussi le magnifique pont ; du reste la

ville, située dans un ravissant pays, n'est pas bien bâtie. Grenade renferme, entre autres magnifiques monuments mauresques, le *Généralif*, pavillon admirable dont les jardins, les bosquets, les cascades faisaient un vrai paradis terrestre; et l'*Alhambra*, palais et forteresse des rois maures. Quand on a admiré les sculptures, les arabesques, les mosaïques, les balustrades d'albâtre, les milliers de colonnes de marbre, les cours somptueuses, les salles aux lambris plaqués de nacre, d'or, d'écaille, la cour des lions, la salle des *Abencérages*, les bains avec leurs cuves d'albâtre, la salle de l'écho, les chambres du trésor, la grande salle de réception, on s'étonne des immenses trésors que la construction d'une pareille merveille a dû absorber. Dans une des cours solitaires de cette incomparable ruine, Charles-Quint s'est fait construire un palais qui serait magnifique ailleurs, mais qui s'efface devant toute la splendeur, toute la somptuosité du plus beau monument de l'architecture mauresque. La ville est grande et belle, située dans une riche plaine, renommée pour la beauté du climat : elle est près du Xénil : elle a conservé de beaux restes de son ancienne splendeur. La beauté de Séville est telle qu'on dit proverbialement en Espagne : *qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu*. Dans la cathédrale est le tombeau de Christophe Colomb : cet édifice était une ancienne mosquée ; la tour appelée *giralda*, est l'édifice le plus élevé de l'Espagne. L'Alcazar, palais des rois Maures, est célèbre par ses ornements et ses jardins. Il y a aussi un magnifique aqueduc construit par les Romains et restauré par les Maures. Aux environs sont les ruines de la cité romaine d'Italica : on y distingue un amphithéâtre, les débris de la maison de Trajan, des inscriptions romaines, etc. Mérida a un bel arc de triomphe attribué à Trajan. Santa-Fé fut bâtie pendant le siège de Grenade; c'était le camp d'Isabelle; cette grande princesse avait, dit-on, déclaré qu'elle ne changerait pas de vêtements avant la prise de Grenade; le siège ayant traîné en longueur, le vêtement de la reine prit la teinte appelée depuis : *couleur isabelle*. Ce fut sur le rocher de Cabrera que les prisonniers français furent si mal traités par les Espagnols durant la guerre injuste de Napoléon.

On assure que leurs ossements blanchissent encore le sol. Les Basques jouissent de grands privilèges appelés *fueros* : ils ne regardent le paiement des impôts que comme un don gratuit et volontaire. L'origine de la république d'Andorre remonte aux temps primitifs ; elle est située sur le versant méridional des Pyrénées entre Foix en France et Urgel en Espagne. C'est une vallée de 30 kilomètres de large, renfermant la petite ville d'Andorre et de nombreux villages : *Canillo*, l'un d'eux, a d'importantes mines de fer. Elle a prouvé son attachement à la France pendant les guerres de la révolution, en défendant son territoire contre les Espagnols. *Louis le débonnaire* en céda la souveraineté aux évêques d'Urgel, mais Henri IV la rapporta à la France : elle fut déclarée libre en 1790 ; l'un de ses magistrats est nommé par le roi des Français, et l'autre par l'évêque d'Urgel.

La *Carolina* et *Carlota* sont les plus importantes des colonies suisse et allemande fondées dans les solitudes de la *Sierra Moréna* par Olavidès, célèbre homme d'état, victime de l'Inquisition (1767). Ce fut au village de *Baylen* que le général français Dupont fut battu par les Espagnols et forcé de signer une honteuse capitulation (1808) : tel fut le commencement de nos revers en Espagne. On voit encore le gué de *Mengibar* qui servit aux Espagnols à franchir le Guadalquivir. En 1809, le général Sébastiani défit les Espagnols près de *Ciudad-Réal*. En 1811, Soult fut battu sur le torrent l'*Albuéra* en voulant faire lever le siège de *Badajoz* aux Anglais. La même année Soult battit les Espagnols sur le *Xevora*, toujours à cause du siège de *Badajoz*. Entre Madrid et Burgos est le fameux col de *Somo-Sierra*, passage formidable illustré par une victoire des Français en 1808, ainsi que le col du Lion dans la *Sierra Guadarrama*, entre les mêmes villes (1808). Entre Placentia et Salamanque est la *Sierra de Gredos*, dans laquelle le *Col de Banos* fut rendu célèbre par la victoire des Français sur les Anglais unis aux Portugais. Aux sources désertes et sauvages du Tage, Sébastiani battit les Espagnols, près d'*Almonacid* (1809). A Aranjuez eut lieu l'insurrection de 1808, contre le prince de la Paix, Manuel Godoi : Charles IV abdiqua en faveur

de son fils Ferdinand. La grande victoire de Soult dans les plaines d'*Ocana* ouvrit aux armées françaises la route de Madrid et de Cadix (1809). La même année les Français sont battus par les Anglais à *Talaveyra de la Reyna*, puis ils battent les Espagnols à *Puente del Arzobispo*. En 1710, Vendôme remporta une victoire signalée sur l'armée alliée commandée par l'Autrichien Straremborg (1710) près du village de *Villaviciosa* : victoire qui assura la couronne d'Espagne aux Bourbons. Ce fut à travers les gorges de 160 kilomètres des Pyrénées entre *Astorga* et la *Corogne*] que les Anglais battant en retraite devant l'armée française, coururent se rembarquer sur leur flotte. En 1812, près du village et des petits coteaux des *Arapiles*, aux environs de Salamanque, Wellington battit complètement le duc de Raguse, maréchal Marmont. Les Français battirent les Espagnols à *Médina de Rio-Seco* (1808). Le maréchal Bessières commandait. En 1811, Masséna gagna la victoire de *Fuentes de Onoro* sur les Anglo-Espagnols. En 1707, le maréchal de France, Berwick, gagna sur l'archiduc Charles la victoire d'*Almanza* dans un chaos de montagnes. Cette victoire rendit le royaume de Valence à Philippe V. Au-dessous de *Miranda* est un des plus célèbres défilés de l'Espagne : longue sinuosité de dix pas de large à travers une muraille de granit appelée *Pancorbo*. A Tudéla, Lannes bat les Espagnols (1808). Dans tout ce pays est un véritable labyrinthe, il y a des passages difficiles ; on cite celui de *Las-Armas*, près de Xerta : c'est un des plus redoutables de l'Espagne. En 1809, Suchet battit les Espagnols à *Maria* et à *Belchite*. Sa victoire d'*Esposito* (1808), combinée avec celle de Tudela, livra à Napoléon le haut Ebre et la route de Madrid. En 1808, le général St-Cyr avait remporté plusieurs victoires dans le bassin de l'Ebre sur les Espagnols. Lannes s'était immortalisé au terrible siège de Saragosse (1810) : celui de Gironne n'avait pas été moins horrible.

MŒURS. RELIGION. Les riches troupeaux et la fertilité inépuisable du sol ont fait naître cette race de bergers encore sauvages aujourd'hui, et ces laboureurs indolents au pied d'un palmier et d'un oranger chargés de fruits. Les populations guerrières, telles que les Celtibériens, les Cantabres, les Ille-

gètes, se trouvaient dans le nord. Ils mêlaient, dit-on, du sang de cheval au lait qu'ils buvaient. Ils portaient un bonelier rond, un casque orné d'un panache rouge, des bottes et des cuissards en crins noirs, et de larges épées à deux tranchants, dont la trempe était renommée. Les habitants des Baléares étaient d'intrépides pirates, ils allaient nus aux combats, et passaient pour les meilleurs frondeurs connus. L'indomptable énergie de Numance et l'inaltérable fidélité de Sagonte sont, avec la longue et glorieuse résistance contre Rome, les plus beaux souvenirs de l'antique Espagne, toujours enthousiaste pour la patrie et pour la foi jurée. Les Romains implantèrent sur le sol le luxe somptueux de leurs monuments et de leurs mœurs. Les coutumes germaniques vinrent avec l'invasion des barbares. Les historiens assurent qu'il est impossible de retracer la corruption des mœurs de ces temps. Les Arabes apportèrent avec le luxe de l'Orient, une civilisation brillante et tolérante qui s'étala avec pompe dans leurs riches cités, dans leurs bains somptueux, cultivant sous un climat chaud dans leurs délicieuses vallées le mûrier, et travaillant la soie ; nation vive, ingénieuse, aimant la danse, la musique, étalant ses éclatants costumes dans les tournois et les fêtes de Séville, de Cordoue et de Grenade. Rien de plus humain que les proclamations des khalifes arabes à leurs généraux : « Invitez les peuples à la foi avant de leur faire la guerre. N'exigez de profession de foi que des hommes faits. Respectez les envoyés de paix. N'exercez jamais de cruautés sur l'ennemi ; ne tuez pas les vieillards, les femmes, les enfants. Ne coupez point d'arbres fruitiers, et ne ravagez point les champs en culture. » Dans le butin, les quatre cinquièmes étaient à l'armée : l'autre cinquième était réservé aux juges, aux instituteurs, aux prêtres nationaux, aux hommes de lettres, aux veuves et aux orphelins. La mollesse des mœurs efféminées du mahométisme amena la ruine des khalifes. Les Espagnols au contraire étaient silencieux et sombres ; leurs vêtements étaient bruns ou noirs ; ils aimaient les guerres sanglantes contre les ennemis ou contre leurs compatriotes : ces fiers Castillans, ces altiers Arragonais laissaient aux juifs commerce et science : c'est ce qui avait attiré

tant de juifs dans la péninsule. Ne sachant s'appuyer que sur l'épée, ils exterminèrent les Juifs et les Maures qui refusèrent de se convertir. Huit cent mille juifs quittèrent l'Espagne en 1492 : plus de 100,000 familles juives s'étaient faites chrétiennes. Les Maures furent encore plus cruellement traités. En satisfaisant ainsi leur soif de cruauté, les chrétiens ruinaient leur patrie pour des siècles. En Amérique, les Espagnols se montrèrent si cruels, que la postérité n'osera croire aux affreux récits des historiens du temps. L'Espagne avait fait l'irréparable faute de jeter dans ses colonies sa population la plus dépravée : c'était une lie, une fange dont elle avait voulu se débarrasser. De là cet effrayant déluge de crimes atroces. Mais il y eut çà et là de nobles et glorieux caractères, l'honneur de l'Espagne. On citera toujours le vertueux Las Casas. Après tant de secousses, les belliqueux Espagnols sont toujours passionnés pour la guerre civile ; l'ignorance pèse sur ce pays ; la frugalité des habitants est renommée ; l'indolence disparaîtra quand le calme aura ranimé l'agriculture et l'industrie. Des bandes de brigands infestent encore les grands chemins et les montagnes. La noblesse se distingue par l'élégance de ses mœurs. Les pompes religieuses, les spectacles sont recherchés, surtout les combats de taureaux. A Séville, dans une seule lutte, on voit succomber quelquefois 12 taureaux, 20 chevaux, et quelquefois le *matador*. Les gitanos sont ces hindous nomades, appelés *bohémiens* en France, réputés sans mœurs, sans religion, sans lois. Les habitants des Baléares sont misérables, ignorants et presque barbares.

Chez les anciens Ibériens, les sacrifices humains étaient en usage ; les Romains les abolirent. Les Phéniciens élevèrent des temples à Hercule, et les Phocéens de Marseille à Diane. Quelques traditions voudraient que saint Paul eût évangélisé l'Espagne : on peut affirmer que le christianisme y fut annoncé de bonne heure. Au quatrième siècle, Priscillien, évêque d'Abyla ou Ceuta, alla expier sa célèbre hérésie condamnée au concile de Saragosse. Il en appela à César Maxime, qui l'envoya à Trèves, où il reçut la mort de la main du bourreau, à la grande désolation des évêques de la Gaule, et surtout de saint

Martin, évêque de Tours (384). Quand les Vandales et les Visigoths arrivèrent, ils professaient l'arianisme. Les Suèves et les Alains étaient idolâtres : il s'établit une lutte entre ces envahisseurs et les peuples indigènes ; elle ne cessa que quand ces barbares se furent faits catholiques. L'orthodoxie fut une victoire gagnée par le clergé espagnol qui dès-lors acquit la plus grande influence : les archevêques de Tolède le disputaient en puissance aux rois. L'invasion arabe se distingua surtout par la tolérance : les chrétiens consentirent à vivre sous leur domination, en conservant leur religion et leurs lois. Le *rit gothique* se mêla de traditions orientales et forma le rit national dit *mozarabe*, liturgie qui dura plusieurs siècles. L'église de Séville fut illustrée par plusieurs grands hommes tels que saint Isidore (636). Au onzième siècle, le pape Grégoire VII voulut étendre son autorité sur l'Espagne ; les princes refusèrent de se reconnaître ses vassaux ; mais la liturgie nationale appelée rit gothique, fut remplacée par la liturgie romaine, malgré le peuple ; la supériorité du rit gothique avait été prouvée dans un combat singulier, suivant les barbares usages du temps. Le célibat du prêtre fut aussi proposé au concile de Burgos (1180) et ne fut accepté que beaucoup plus tard. Le cardinal Mendoza établit l'inquisition (1478) dirigée surtout contre les juifs et les Maures.¹ Le dominicain Torquemada fut le premier grand

¹ Au célèbre saint Dominique, né à Calahorra, en 1170, se rattache une institution fameuse, l'*Inquisition*, qui date des mauvais jours de la papauté, sous le grand légiste Innocent III. L'inquisition est d'origine romaine ; elle réalisa déjà toutes ses horreurs sous Tibère et Néron. Les persécutions contre les chrétiens ont été dictées par elle. La faute de la papauté fut de relever une institution païenne entièrement opposée à la charité de l'Évangile. Quoi de plus anti-chrétien, en effet, que les accusations secrètes, la justice faussée, la liberté de l'accusé anéantie ; toute défense refusée, la mort sans preuve ? Tout cela est monstrueux en présence de toutes les adorables majestés du Calvaire ! Fonder ou relever l'inquisition, c'était abjurer le christianisme. De là, cette aversion profonde, cette horreur qu'inspira toujours aux peuples chrétiens cette institution païenne si malheureusement rétablie. Elle ne put se tenir en France, où elle avait commencé ; elle eut peu de succès en Allemagne ; en Italie, elle fut dure et sévère, sans être sanglante ; c'est en Espagne qu'elle fut atroce, comme elle l'avait été à Rome sous Tibère, qui trouva

inquisiteur; ses victimes furent innombrables. 8,000 montèrent par son ordre sur les bûchers appelés *auto-da-fé*, plus de 100,000 furent jetés dans les cachots, exilés ou brûlés en effigie. L'inquisition compta quelques hommes supérieurs, entre autres le cardinal Ximènes, qui était grand inquisiteur. Au seizième siècle l'Espagne vit naître une femme célèbre, sainte Thérèse, réformatrice des carmélites, née à Avila dans la vieille Castille; quelques années auparavant était né en Biscaye Ignace de Loyola qui, en 1534, fonda l'ordre fameux des jésuites qui domina le monde chrétien¹. La religion catho-

son pareil dans le cruel Philippe II. On assure que de 1481 à 1498, l'inquisition espagnole a jugé près de 350,000 individus : 52,000 furent brûlés en *auto-da-fé*; 18,000 furent brûlés en effigie; 300,000 condamnés à toutes sortes de peines sévères. Que de sang! que de meurtres au nom d'une religion divine qui ne sait que dire : *Aimez-vous les uns les autres*. Or, l'inquisition, cette horrible invention païenne, n'a jamais été que vengeance, supplices, tyrannie. Être inquisiteur et être chrétien sont deux choses entièrement opposées. L'incompatibilité est évidente. La grande victime du Calvaire a prié pour ses bourreaux. Mais ce n'est pas ceux qui versent injustement le sang qu'elle a chargés de la propagation et de la défense de l'Évangile. *Similes estis sepulcris dealbatis*, a dit le Sauveur !

¹ Cet homme célèbre, élève de l'Université de Paris, fonda en 1534 l'ordre fameux des jésuites, dont le nom seul est comme un symbole de lutte, tandis que celui des bénédictins et des trappistes rappelle les grandes études de l'esprit et les grands travaux de l'art et de l'agriculture. M. Cousin a été vrai, quand il a dit à la chambre des pairs : « Les jésuites, nés conquérants, commencent par des prodiges. Dès leur premier pas, ils se répandent d'un bout de l'Europe à l'autre, et jusqu'aux extrémités du monde. Ils produisent de toutes parts des saints, des savants, des héros, des martyrs : voilà leur premier siècle, leur gloire immortelle. Puis, du martyre ils marchent à la domination, remplissent les cours, disposent des puissances, écrasent leurs ennemis, passent la charrie sur Port-Royal et sèment partout la terreur : voilà leur second âge, bienfaisant et malfaisant tout ensemble, où paraissent les doctrines les plus affreuses ou les plus relâchées, avec les plus purs caractères : « l'humble et rigide Bourdaloue, à côté de confesseurs du roi remuants et persécuteurs. Leurs derniers temps sont en vérité déplorable. De leurs grandes qualités, ils n'avaient retenu qu'une persévérance opiniâtre, sans autre objet que le maintien d'un pouvoir dont ils ne savaient plus faire aucun noble usage. Leur ardeur finit dans l'intrigue. Quand ils furent chassés de France, ils n'avaient plus un seul savant de premier ordre, un seul écrivain distingué. Ils avaient perdu jusqu'à ce talent de

lique est dominante en Espagne. Toute autre religion est défendue : la liberté de conscience n'est pas dans les mœurs, en supposant qu'on l'ait mise dans les lois. L'archevêque de Tolède prend le titre de primate des Espagnes. Les pèlerinages sont fort en honneur ; surtout celui de saint Jacques de Compostelle en Galice. Les Gitanos sont idolâtres.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Si l'on en croit Hérodote, les anciens Ibériens, et surtout les Turdetans (Cordone) avaient une antique littérature, des poèmes, des chants, dont rien ne nous est parvenu. Sous les Romains, Cordoue fut le centre des lumières, elle vit naître les deux Sénèques, le poète Lucain. Séville, appelée *Romula*, la petite Rome, eut aussi sa gloire. Le rhéteur Quintilien naquit à Calahorra, et le poète Marcial à Bilbilis près de Calatayud (100, après J.-C.). Le poète chrétien Prudence naquit à Saragosse (318). Au siècle suivant, naquit à Tarragone, Orose, historien et ami de saint Augustin. Sous les Visigoths, Sisebut, roi de Tolède, se distingua comme poète (620). Isidore, archevêque de Séville, était chroniqueur et grammairien. Mais les invasions avaient étouffé toute science en Occident. Au huitième et au neuvième siècle, le clergé était tombé dans une profonde ignorance. Il n'y avait pas un prêtre sur mille qui sût écrire. Ceux qui savaient lire passaient pour érudits. Qu'était-ce

« l'enseignement que l'on a si ridiculement exagéré. » Avouons toutefois qu'on juge les jésuites avec passion. On les craint encore trop pour parler d'eux généreusement. On flétrit en eux l'*habileté* qu'on excuse chez les diplomates ; on blâme leur *esprit de corps*, qu'on loue ailleurs ; on accuse leur *discipline*, tandis qu'on exalte celle de notre armée ; enfin on traite d'*excès d'audace* ce mot courageux d'un supérieur général défendant son ordre contre les faiblesses de la papauté : *Sint ut sunt, aut non sint*. Au moment de leur suppression, les jésuites étalent encore la portion la plus saine, la plus éclairée et la plus évangélique de tout le clergé catholique. Le mot du supérieur était ainsi l'expression juste d'un noble orgueil. Qui donc a jamais songé à accuser d'audace ces immortelles paroles : *La garde meurt et ne se rend pas*. Or, l'ordre des jésuites formait la vieille garde de la papauté : ils voulaient bien mourir, mais pas se rendre. En français, cela s'appelle toujours du courage. Malheureusement, une fatale ambition a tout perdu. *Turbæque cælestes ambitiōsa sumus*, disait Ovide.

alors que la nation ? Les Arabes apportèrent avec eux l'astronomie, les mathématiques, la géographie, la médecine, les arts, l'architecture, la sculpture. On leur doit peut-être la boussole, empruntée à la Chine : ils nous ont fait connaître la poudre à canon, le papier de coton et de laine qu'ils expédiaient à l'étranger sous le nom de *parchemin de drap*. Cordoue fut la première ville *pavée* en Europe : la mosquée était le plus beau temple d'Occident : l'Alhambra de Grenade, la merveille de l'Europe. Les peuples chrétiens étaient pleins d'admiration pour cette prodigieuse magnificence des khalifes. L'ouvrage le plus précieux qu'ils rapportèrent d'Alexandrie, fut Aristote, inconnu depuis des siècles dans l'Occident. Ce fut surtout les juifs savants de Cordoue et de Narbonne qui en transmirent la connaissance aux théologiens de France et d'Italie. Depuis longtemps en Europe les Arabes jouissaient d'une grande réputation de science : une foule de chrétiens se formèrent à leurs grandes écoles : il faut distinguer surtout Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II au dixième siècle. Aristote fut traduit par le savant arabe Averroès et par son élève *Maymonides*, le plus beau génie des juifs depuis leur dispersion (1200). Il était le premier médecin du grand Saladin en Egypte. Alors le Talmud et la Cabale furent connus des chrétiens par les juifs espagnols, qui leur reprochaient leur profonde ignorance avec ironie. Raymon Lulle, de Majorque, fut le premier chrétien qui se servit des sciences des Arabes pour aider à la théologie contre la philosophie : il voulut convertir toute la côte d'Afrique. On lui attribue plus de mille ouvrages. Ce docteur de l'Eglise était franciscain (1315). Alphonse II d'Aragon se distingua parmi les troubadours (1196). L'université fondée à Palencia fut transportée à Salamanque, où elle acquit en Europe tant de célébrité qu'on la surnommait *la mère des vertus et des sciences* ; elle compta jusqu'à douze mille élèves. Le premier poëme national parut vers la fin du douzième siècle : il avait pour sujet le Cid. Alphonse X, de Castille, publia comme astronome les tables astronomiques dites *Alphonsines*, et comme législateur le code appelé *las Partidas* : il avait emprunté sa grande

science aux Arabes de Cordoue et de Bagdad (1284). Ce fut à la défense de Niebla par Ben Obéib en 1237 que les Arabes firent pour la première fois usage du canon ; en France on ne connut cette arme qu'un siècle plus tard. Les Catalans se distinguent comme navigateurs et géographes ; l'école nautique de Majorque était très-renommée. (1500). Sur les quarante-trois universités fondées en Europe au seizième siècle, l'Espagne en fonda quatorze, dont dix le furent par Charles-Quint. Les rapports avec l'Italie firent naître trois hommes de génie : l'immortel *Cervantes*, auteur du *Don Quichotte* ; il naquit, comme sainte Thérèse, dans la vieille Castille, et mourut obscur à l'hôpital de Madrid (1616), comme le Camoëns mourut de faim dans les rues de Lisbonne. Lope de Vega, qui composa dix-huit cents pièces de théâtre ; il mourut en saint (1635). Calderon de la Barea s'est immortalisé sur la scène par des chefs-d'œuvre dont plusieurs ont inspiré le génie du grand Corneille. En peinture, il faut citer, dans le neuvième siècle, *Murillo*, formé par *Moya*, élève de Van-Dyck ; *Ribeira*, dit aussi l'*Espagnolet* : il fut l'élève de Michel-Ange ; *Pacheco* et *Herrera*, tous deux maîtres du grand *Velasquez*, la gloire de l'Espagne (1660). Les révolutions, les guerres ont réduit l'Espagne à une sorte d'obscurité littéraire et scientifique. On assure pourtant que les universités ont conservé une certaine supériorité, et que le peuple est moins ignorant qu'on ne le croit ordinairement. *Madrid* a d'importants établissements littéraires. La bibliothèque est une des plus riches de l'Europe. Il y a aussi une riche collection de tableaux de la belle école de peinture espagnole. *Alcala de Hénarès* a une université autrefois la seconde du royaume. *Tolède* a aussi une université. Celle de *Valladolid* occupe le second rang en Espagne ; les études y sont renommées. Le Ferrol a une école de navigation. L'université de Santiago est très-fréquentée, comme celle de Séville qui a aussi une célèbre école de marine, ainsi que Cadix. La plus fréquentée des universités est celle de Valence. Celle de Saragosse est florissante. Ce sont les *écoles primaires*, les *salles d'asile* qui manquent. Il ne faut pas oublier pour la gloire de l'Espagne et de Séville sa patrie, le ver-

tueux dominicain Las Casas, dont la voix éloquente défendit les infortunés Indiens (1566).

COMMERCE. INDUSTRIE. Les beaux bestiaux, les laines fines, les vins exquis, les huiles excellentes, les fruits délicieux et surtout de riches mines d'or et d'argent; d'ambre, d'étain, de mercure, attirèrent les Phéniciens sur les rivages de la Bétique. Les habitants employaient l'argent aux usages les plus ordinaires : semblables aux sauvages de l'Amérique, ils donnaient d'énormes morceaux de ce métal pour des verroteries et d'autres frivolités. Les Phéniciens chargèrent d'argent leurs vaisseaux : ils jetèrent même leurs ancres de fer, et en firent en argent. Le beau lin et les fines toiles de Sœtabis (*Xative* ou *San Filippe*) furent renommées dans toute l'antiquité, ainsi que l'excellent acier de Bilbilis. Les Carthaginois exploitèrent beaucoup de mines d'or et d'argent, surtout dans les Pyrénées. La beauté des troupeaux d'Espagne était telle que les Romains donnaient jusqu'à 4,000 francs d'un bélier mérinos. Ils employaient quarante mille ouvriers dans leurs mines d'or et d'argent. Le revenu de celles de Carthagène était de 5 millions de notre monnaie. Tolède était l'entrepôt de tous les produits des mines. Delà ils étaient transportés à Rome. Les mines d'or et de vermillon des Asturies étaient d'un faible rapport. Mais les mines de mercure d'Almaden (Cetobriga) étaient d'un grand produit; les Grecs venaient les exploiter dès le huitième siècle avant Jésus-Christ. Elles sont encore les plus riches de l'Europe : l'Espagne en retire chaque année 22,000 quintaux de mercure : la fureur des partis est telle en ce pays qu'un général de don Carlos inonda ces mines il y a quelques années. Sous la domination romaine, les Espagnols fabriquaient des armes très-estimées, casques, cuirasses, épées, javelots. Les Arabes exploitaient près de Malaga et de Baja des mines d'or et de rubis. L'impôt sur la soie leur rapportait plusieurs millions. Malaga, sous les Arabes, était le centre du commerce avec l'Afrique. Ils introduisirent dans le Languedoc l'usage de l'*alcoöl* (eau-de-vie). De tous temps les Basques furent d'intrépides marins, ils pêchèrent les premiers la baleine : si l'on en croit quelques

bruits populaires mêlés depuis l'antiquité aux traditions de *terres occidentales*, ils auraient abordé en Amérique bien avant Christophe Colomb. Les juifs avaient concentré presque tout le commerce entre leurs mains; l'usure leur avait livré tout l'argent du pays : les rois leur confiaient la levée des impôts : de là l'origine de ces épouvantables vengeances populaires qui éclatèrent plus tard. La découverte du Nouveau-Monde fit de Cadix et de Séville les villes les plus commerçantes du monde : elles étaient les seuls entrepôts de tant de trésors et de marchandises : l'émancipation toute récente des colonies a anéanti tout commerce extérieur. L'extermination des Maures, en tuant l'agriculture, étouffa surtout l'industrie. A Séville, il y avait en 1536 plus de 16,000 métiers qui travaillaient la laine et la soie ; en 1621, il y en avait à peine 400. L'Espagne chassa les Maures de Valence : c'était un million de sujets riches, industriels. Le pays ne produisant pas de quoi échanger les métaux de l'Amérique cessa de s'enrichir, car il fallait faire passer ailleurs ces trésors pour obtenir les marchandises nécessaires pour l'exportation : de tout ce qui s'importait en Amérique, le 20^e à peine était manufacturé en Espagne. C'est là l'origine de la fortune de l'Angleterre : l'Espagne fut sa proie : elle y étouffa toute industrie nationale. Les vins exquis de Malaga, de Xérès, d'Alicante, s'exportent dans le monde entier. La principale richesse de l'Espagne est la laine de ses beaux moutons mérinos, dont les propriétaires forment la société appelée *mesta*. On compte huit millions de moutons sédentaires et cinq millions de moutons voyageurs¹. En octobre, ils quittent les plaines sablonneuses de la Castille, et vont par bandes de 1000 à 1200, sous la conduite de deux bergers sauvages, pâturer en Estramadure, en Andalousie, et reviennent en

¹ « Les bergers régnent; ils dévastent impunément le pays. Sous la protection de la toute-puissante compagnie de la *Mesta*, qui emploie de 40 à 60,000 bergers, le triomphant mérinos mange la contrée, de l'Estramadure à la Navarre, à l'Aragon. Le berger espagnol, plus farouche que le nôtre, a lui-même l'aspect d'une de ses bêtes, avec sa peau de mouton sur le dos, et aux jambes son *abarca* de peau velue de bœuf qu'il attache avec des cordes. » (MICHELET.) — La Mesta est d'origine arabe.

mai pour la riche tonte des laines. Tolède a toujours ses fabriques d'acier, renommées au temps des Romains, Grenade ses fabriques d'étoffes d'or et de soie, Madrid ses porcelaines, Ildefonse ses grandes glaces, Cordoue ses beaux maroquins qu'elle doit aux Arabes, Andujar ses vases poreux appelés *alcarrasas* où l'on rafraîchit l'eau, les toiles fines de l'Estramadure, etc. Ronda a une célèbre fabrique d'armes. La Catalogne, Valence, Murcie font toujours un grand commerce de soie. Burgos et Barcelone fabriquent des draps fins. On fait aussi une immense quantité de toiles en Estramadure. Les dentelles d'*Almagro*, les bijoux de Cadix, l'orfèvrerie de Séville sont renommés. Ciudad-Réal a les plus grandes foires d'ânes et de mulets. La manufacture de tabac de Séville est peut-être la première de l'Europe. *Puerto-Réal*, non loin de Cadix, exporte le produit de ses vastes salines. Xérès a d'immenses caves d'où l'on exporte ses vins renommés et ceux de *Rota*. Malaga, outre ses vins, exporte ses raisins secs, ses fruits délicieux. Bilbao est le grand entrepôt des laines. Cadix est une des villes les plus commerçantes du globe. Sa position sur la limite des deux mers est admirable. Les fabriques de *sparterie* d'Alicante sont bien tombées. Les sardines et les anchois enrichissent les côtes : on assure que Vigo exporte annuellement cinq millions de kilogrammes de sardines. Dans le golfe de Roses, et à Minorque, on exploite des bancs de corail. Avila a une mine de charbon de terre : Wich exploite une riche mine de cuivre : près de Bilbao, il y a la mine de fer de Somorrostro, l'une des plus anciennes et des plus riches du monde. Xérès a dans les environs une des plus considérables salines d'Europe. Les Alpuxarras, où se trouvent encore des descendants des Maures de Grenade, offrent la plus grande exploitation de plomb de l'Europe ; on en retire annuellement 500,000 quintaux. Il y a aussi de beaux marbres, des mines d'argent. Iviça a d'immenses salines. Le lac d'Albufera est si poissonneux qu'on en loue la pêche plus de 300,000 francs par an. Carolina, dans la *Sierra Morena*, était le centre de ces belles colonies allemandes fondées en 1767 par le célèbre Olavides

dont les idées philanthropiques lui attirèrent toutes les vengeances de l'Inquisition. Le manque de grands canaux à l'intérieur, de routes sûres, et surtout les bandes de brigands nuisent beaucoup au commerce intérieur. La marine marchande est bien épuisée; pourtant elle se relève tous les jours.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Chez les Ibériens les récoltes se partageaient entre toutes les familles de chaque tribu, les intérêts généraux se réglaient en assemblées nationales: les *fueros* des montagnards navarrais sont un débris de cette antique législation. Les Romains eurent sans doute une haute influence sur cette législation indigène qu'ils modifièrent par la sagesse de leur code. Sous les Visigoths les grandes assemblées nationales prirent le nom de *conciles de Tolède*. Au 4^e concile (630) les évêques furent autorisés à traduire leurs seigneurs séculiers devant le concile; les ecclésiastiques s'étaient déclarés exempts de tout impôt. Au 6^e concile (638) on avait résolu l'extermination de tous les juifs. Euric et Alaric II s'occupaient de législation. Les Arabes laissèrent aux Espagnols leurs lois nationales. Les assemblées générales reparurent chez les chrétiens avec l'indépendance sous le nom de *Cortès*, en Castille et en Aragon. D'abord les nobles et les prélats y assistaient seuls: mais la guerre des Maures avait nécessité l'émancipation de toutes les communes chrétiennes qui firent parties des *cortès* d'Aragon dès 1130, et de ceux de Castille dès 1169: ainsi le gouvernement représentatif était dans toute sa force en Espagne, tandis que le reste de l'Europe était encore pour des siècles sous le pouvoir absolu. Les *cortès* votaient l'impôt, avaient la puissance législative, et limitaient les pouvoirs de la royauté. Les *cortès* d'Aragon avaient quatre ordres, les *prélats*, les *grands*, les *chevaliers* les *députés*; en Castille le troisième ordre n'existait pas: de plus, la convocation y était irrégulière, tandis qu'elle était annuelle, puis biennale en Aragon. Chaque province avait ses privilèges, sa législation propre. Les communes s'unirent au XII^e siècle pour se protéger contre les brigandages des *Hidalgos*, ou fils de Goths, nobles seigneurs qui infestaient les grands chemins, comme en Allemagne: les communes de Castille établirent la

police appelée *Sainte Hermandad* (1660) dont les résidences principales étaient *Tolède, Talavera, Ciudad-Réal*. La maison de Bourbon apporte avec elle le pouvoir absolu. Ferdinand le Catholique, Ximènes, Charles-Quint, Philippe II, étouffèrent toute liberté, avec les tribunaux et les bâchers de l'Inquisition. La maison de Bourbon introduisit l'usage de la *loi salique*, inconnue en Espagne et récemment abrogée par Ferdinand VII en faveur d'Isabelle II. Les Basques et les Navarrais continuent de regarder les rois d'Espagne, comme des protecteurs et non comme des maîtres. La justice était rendue par des cours suprêmes appelées *chancelleries* à Grenade, *conseil* à Valladolid, *tribunaux* en Navarre, etc. Les dernières révolutions ont ramené avec elles les *cortès*, dont l'indépendance a été plus d'une fois menacée par le pouvoir absolu (1812). Enfin le gouvernement est maintenant constitutionnel. Les enfants du roi et du prince des Asturies s'appellent *infant, infante*. La constitution de 1812, dite des *cortès*, était une imitation de la constitution française de 1791 ; c'était la nation représentée par les *cortès*, qui avait le pouvoir de faire des lois. Le roi, sacré et inviolable, sanctionnait les lois ; les ministres étaient responsables. Ferdinand VII brisa cette constitution en 1814. Mais, en 1820, l'insurrection militaire dans l'île de Léon rétablit en Espagne le gouvernement constitutionnel ; puis, en 1823, le duc d'Angoulême vint renverser cet état de choses ; mais la constitution fut rétablie après Ferdinand VII, malgré la longue résistance de don Carlos. Au lieu d'une seule chambre, comme en 1812, il y en a deux, celle des *pairs*, composée des prélats et des grands d'Espagne ; ils sont héréditaires. Le roi nomme à vie les citoyens distingués. L'autre chambre est celle des *députés* ou *procuradores*. Dans la plupart des provinces espagnoles, le capitaine général réunit le pouvoir militaire, judiciaire et administratif ; ce qui est énorme : c'est presque une royauté. Dans la chancellerie espagnole, on appelle *pays de la couronne d'Aragon* Saragosse, Barcelone, Valence, Alicante, Murcie, les Baléares. Le reste forme le *pays de la couronne de Castille*. Les douze cours royales sont subdivisées en *corrégidories*, auxquelles

obéissent les *alcades* ou juges. L'*ayuntamiento* est le conseil municipal nommé dans les assemblées primaires des paroisses.

En Espagne, le *doublon* de 8 écus vaut 81 francs 51 centimes; la pistole est de 20 à 21 francs environ, suivant les époques; c'est la monnaie d'or. La *piastre* est la monnaie d'argent; elle vaut 5 francs 40. La plus petite monnaie est le *maravédis*, dont 34 font 50 centimes, peut-être moins. Le pied espagnol est de 282,6 millimètres; la livre vaut 460 grammes; la lieue commune, 5 kilomètres 572 mètres environ¹. L'armée n'atteint pas 100,000 hommes. Sous Charles-Quint, l'infanterie espagnole était aussi renommée que la cavalerie de France: après la bataille de Rocroy gagnée par Condé, cette réputation passa à l'infanterie française. La flotte, jadis si

¹ L'Espagne a conservé religieusement les mesures que lui ont apportées les vaisseaux phéniciens, les colonies grecques, la conquête romaine, la domination arabe, et même la courte invasion des Francs. Le pied actuel est d'origine arabe; il se divise en 16 doigts. Le palme ou empan vaut 12 doigts. L'*estadal*, qui est de 31 décimètres, vaut presque 10 pieds olympiques. L'aune varie de 767,3 millimètres à 930,3, suivant les localités. Le mille, valant 1113 mètres, est un peu plus faible que celui des Romains. L'unité de surface, pour les vignes, l'avoine et l'orge, est l'*aranzada*, valant 38,65 ares, c'est l'*aroure* grecque; la *fanégada* est l'unité de surface des champs de froment; elle vaut 46 ares et rappelle l'*heredium* romain. L'once avec laquelle on pèse les diamants, valant un peu plus de 28 grammes, rappelle l'once attique. La livre de Castille, étant de 460 grammes, représente la mine ptolémaïque ou à peu près: le quintal est le talent d'Alexandrie. L'ancienne once, étant de 27 grammes, était l'once romaine. L'once de Castille vaut presque 38,4 grammes. On retrouve à Barcelone, à Tortose, des livres de 12 ou 16 onces euboïques. Valence conserve encore des livres de 12 à 16 onces tyriennes ou phéniciennes: la livre de 12 vaut 356 grammes. La livre de Saragosse, étant de 343 grammes, tient le milieu entre la livre romaine et la livre euboïque. La mine d'Alexandrie pesant 576 grammes, est en usage en Galice. Le talent d'Alexandrie donne une mine de 700 grammes, c'est à peu près la livre des Asturies. Cependant tander a une livre de 469 grammes, qui est une livre ptolémaïque; elle est un peu plus faible à Séville. La livre de Murcie étant de 434 grammes, est une livre de 16 onces romaines. Dans la Navarre, on retrouve une livre de 16 onces *carlovingiennes*, valant environ 490 grammes. L'*arrobe* avec laquelle on mesure le vin vaut 16 litres: c'est le *khoul* arabe; l'*arrobe* pour mesurer l'huile, valant 12,63 litres, est l'amphore romaine; l'*arrobe* pour le lait est de 10 litres: c'est l'amphore grecque. Les mesures pour les graines présentent les mêmes souvenirs historiques.

formidable, n'est plus que d'une cinquantaine de vaisseaux.

La ligne des forteresses est imposante : *Tarifa*, *Algésiras*, *Malaga*, *Alméida*, protègent le sud de la côte de la Méditerranée ; mais qu'est-ce que ces forteresses en présence de *Gibraltar*, prise à l'Espagne, par les Anglais, en 1704. Cette place est réputée imprenable ; c'est la clef de la Méditerranée : elle est située sur la petite presqu'île que termine le cap appelé *Pointe d'Europe*. La masse des rochers, haute de 400 à 500 mètres, présente de toutes parts un front escarpé et presque perpendiculaire. Tout est hérissé de batteries et creusé de souterrains qui peuvent contenir une petite armée. Cette formidable position se rattache aux rochers de Malte et de Corfou, formant ainsi un puissant système de stations maritimes qui soumet la Méditerranée à l'Angleterre. La faible Espagne a opposé à ce rocher le camp retranché de San-Roque. Cadix est très-forte ; la rade a 13 kilomètres de tour. Tout est hérissé de fortifications. Parmi les forts, on cite le *Trocadero*. Dans tout le pays de Grenade, ce dernier théâtre de la lutte des chrétiens contre les Arabes, les villages sont encore fortifiés. *Badajoz* est entourée de fortifications formidables : c'est le boulevard de l'Espagne contre le Portugal, ainsi qu'*Olivença*. Les montagnes voisines couvrent la frontière. *Ciudad-Rodrigo*, ville très-forte, ferme la route de Madrid à Lisbonne. *Ségovie* a une école militaire. Le *Ferrol* est le premier arsenal maritime de l'Espagne, port maritime, défendu par des batteries redoutables. *La Corogne* est aussi une ville forte. *Santander* a une fonderie de canons et de boulets. Près de *Saint-Sébastien* s'élève, à 2,608 kilomètres, le château de *la Mota*, forteresse formidable. C'est du *Passage* que sortirent autrefois les grandes flottes de l'Espagne. Aujourd'hui, ce port est ensablé : on y construit encore des bâtiments. *Fontarabie*, à l'embouchure de la Bidasoa, était autrefois importante. *Carthagène* est le meilleur port de l'Espagne ; c'est un port militaire. Alicante a une forte citadelle. Barcelone est surtout défendue par le fort *Montjoui*. *Figuière* est une des plus fortes places de l'Europe ; sa citadelle peut contenir 16,000 hommes. *Mahon*, port de l'île Minorque, est un des plus beaux de l'Europe ; elle a un arsenal,

des magasins pour la marine. *Pampelune* est le centre de défense des Pyrénées occidentales. *Lérída* protège le bassin de la *Sègre*. *Péniscola* est située sur un rocher inabordable par mer.

Sous *Philippè II*, l'Espagne avait atteint les dernières limites de sa puissance. Ses colonies lui versaient leurs inépuisables trésors ; ses armées étaient formidables, ses flottes invincibles. Ce tyran épuisa tout : il mourut faible et endetté. Les revenus sont à peine de 200 millions, et la dette dépasse 4 milliards. La population est d'environ 14 millions d'habitants ; celle des colonies atteint à peine 4 millions. La république d'Andorre est de 16,000 habitants. *Mérída*, sous les Romains, était une ville immense de 90 kil. carrés : sa population était telle, avec la banlieue, qu'elle mettait 90,000 hommes sous les armes. Sous les Maures, Grenade et Séville comptaient plus de 400,000 habitants. 300,000 habitants quittèrent Séville quand elle tomba au pouvoir des chrétiens. Baça, à la même époque, comptait 150,000 habitants. L'émigration des Maures et leur extermination ont dépeuplé ce beau pays, qui n'a pas la moitié de la population : Baça n'a plus que 6,000 âmes, Grenade 80,000, Séville 90,000 habitants.

Madrid, si peu importante au moyen âge, compte 200,000 habitants. Barcelone, qui, au dernier siècle, comptait seulement 53,000 habitants, en a aujourd'hui plus de 120,000 ; Valadolid, au contraire, qui compta jusqu'à 100,000 habitants, en a à peine 21,000 ; Valence 80,000, Cadix 55,000, Malaga 52,000, Cordoue 46,000 : elle en comptait 100,000 au temps des Arabes ; Saragosse 45,000, Palma 34,000, Carthagène 29,000, Santiago 28,000, Tolède 25,000, la Corogne 23,000, Pampelune 15,000, etc. ; les Iles Baléares ont 180,000 habitants.

Sous les Arabes, le bassin du Guadalquivir renfermait 12,000 villes et villages ; on en compte à peine 800 aujourd'hui. Le nombre des villes et bourgs qui ont entièrement disparu du sol est de 1,141 ; on en compte 145 dans le seul Arragon. Quant aux bourgs en ruine, il est presque incalculable dans tout le royaume. Quels désastres ! quelles ruines !

EXERCICES. — Signification de quelques noms géographiques.

Quel est le climat propre à chaque contrée d'Espagne ? Végétation de l'Andalousie. Animaux des montagnes. Richesse des troupeaux. Quelles sont les plus belles ruines romaines et arabes ? Résidences royales. Opposition des mœurs arabes et espagnoles. Qu'est-ce que les Gitanos ? Rit gothique, mozarabe ? Quels sont les grands écrivains de l'Espagne ? Quelles furent les diverses phases du commerce ? Origine de l'influence anglaise. Quel est le gouvernement actuel ? Ses anciennes origines ? Quelles furent les phases de la population ?

Questions à résoudre : Cortès. Conciles de Tolède. Ordres religieux. Cervantes. Alphonse II. Maimonides. Ximenès. Alphonse X. Littérature actuelle. Carte des colonies au dix-septième et au dix-neuvième siècle. État des sciences, des arts, de l'instruction primaire.

CHAPITRE XVI.

ITALIE.

La nature a puissamment construit cette longue péninsule : elle l'a rattachée au continent par la gigantesque muraille granitique des Alpes, barrière qui semblait infranchissable ; elle l'a sillonnée de la crête principale et des nombreux rameaux des Apennins ; enfin elle lui a donné pour rempart la mer : le tout à l'abri des vents glacés du nord, sous un ciel pur, dans une atmosphère tiède et lumineuse, animée par un soleil toujours chaud et par des brises toujours caressantes et fraîches. Mais tout cela manque d'unité : les Alpes sont de granit ; les Apennins du nord sont de roche calcaire et d'argile ; les Apennins du sud ont été tourmentés par les volcans. De là les grands contrastes des beautés de l'Italie : la fertilité des plaines près de la stérilité des monts, la riche vallée près du rocher aride, le bosquet parfumé près du marais homicide.

Quand la nature, dans des convulsions violentes qui ont précédé l'humanité, rompit les digues des Dardanelles et des colonnes d'Hercule, pour joindre à l'Océan la Méditerranée qui n'était alors qu'un lac immense, il semble que toutes les terres

voisines furent dépouillées de la plus grande partie de leur terre végétale. Les Alpes, dans leur courbe tortueuse, dans leurs pentes abruptes et tranchées, n'offrirent plus que leurs flancs nus, leurs cimes stériles; leurs torrents effrayants et rapides avaient emporté l'*humus* pour enrichir l'inépuisable vallée du Pô. Les Apennins, dépouillés aussi, offrirent cet aspect triste, que n'ont jamais les majestueux glaciers des Alpes, ni les pics sourcilleux des Pyrénées : leur terre végétale, laissant stérile la nudité des roches calcaires, forme çà et là des îles de végétation vigoureuse, où la roche moins crevassée retint l'eau sur la surface couverte d'*humus*. Les trois belles vallées de la péninsule sont celle du Pô, celle de l'Arno, et celle du Tibre; la première est un des plus beaux et des plus fertiles pays de la terre; c'est un vaste et admirable jardin; la terre y est inépuisable; les rivières nombreuses roulent sur un lit granitique leurs eaux abondantes et limpides; c'est une terre promise. Le Tibre et l'Arno, sortant des roches argileuses de l'Apennin, versent dans ces fertiles vallées leurs eaux jaunâtres et souvent torrentueuses. Entre ces deux vallées s'élève un aride et stérile plateau (campagne de Rome) qui s'unit à de basses plaines malsaines. Il faut citer encore la douce et fertile vallée arrosée par le Garigliano et le Volturne. Dès lors les plaines deviennent de plus en plus rares; car les pentes abruptes des Apennins ne versent plus que des torrents qui sillonnent et déchirent le roc et sont à sec pendant la moitié de l'année; et à part quelques petites plaines, quelques oasis de verdure le long des rivages du sud, les Apennins présentent partout l'aspect le plus sauvage, le plus déchiré, et prolongent leurs vastes forêts et leurs pâturages sur toutes les pentes méridionales, et sur tout le versant oriental où les torrents s'élancent d'un bord à la mer avec leurs eaux bourbeuses et malsaines.

Voilà l'Italie telle que la nature l'a faite : tout son avenir, toute son histoire est dans sa forme. Les fertiles vallées seront seules des foyers de civilisation; elles seront donc l'objet de combats éternels : elles deviendront le domaine des vainqueurs; les vaincus seront repoussés de la péninsule ou re-

foulés, avec leurs espérances de conquête, dans les gorges affreuses, dans les inexpugnables défilés des Alpes, au milieu de ces remparts de glace et de granit, ou bien dans les rochers stériles, dans les profondes forêts, et dans les pâturages des Apennins. Le pâtre montagnard sera donc l'ennemi naturel du laboureur de la plaine qu'il a possédée jadis : le laboureur sera un vainqueur, le pâtre un vaincu. Mais l'air tiède des fertiles vallées énerve les courages ; l'air vif et pur des montagnes retrempe les âmes : malheur à l'habitant de la plaine s'il s'amollit ; il ne pourra supporter la rude attaque de l'agreste montagnard qui inondera les riches sillons de ses buffles sauvages et de ses chèvres errantes. En joignant à ces luttes de races voisines les invasions étrangères, on a toute l'histoire de l'Italie.

Quand la race pélasgique vint couvrir de ses tribus demi-sauvages le sol italique, la vallée du Pô fut son plus vaste campement ; de là elle rayonna vers le sud, inondant toutes les vallées, toutes les plus petites plaines : partout où le rocher calcaire de l'Apennin offrit un peu de terre végétale, il s'établit une famille. Toute cette population se croyait protégée par la mer et par les Alpes, quand les colonies étrangères abordèrent dans les diverses vallées du Sud, et les Gaulois, franchissant les glaciers des Alpes avec des peines incroyables, envahirent la riche vallée du Pô. La race pélasgique dut s'enfuir sur les tristes hauteurs des Apennins, ou dans les grandes îles voisines de la côte. Les fatalités locales se réalisent ; la race vaincue est refoulée dans les stériles rochers du centre ; les races victorieuses sont en possession des fertiles vallées : la phénicienne Palerme, la troyenne Drépane, la grecque Tarente, Naples demi-phénicienne et demi-grecque, Lanuvium demi-troyenne, demi-pélasgique, etc., offrent cette variété de races en harmonie avec la variété du sol. Les confédérations étrusques se fondent, suivant le vœu de la nature, dans la vallée du Pô, dans celle de l'Arno, dans celle du Vulturne ; elles laissent la vallée du Tibre à la race pélasgique mêlée de race troyenne ; c'est la vallée la plus célèbre du monde : c'est là que s'éleva Rome.

Placée au milieu de la péninsule, Rome s'assure toute la vallée du Tibre : c'est sa première conquête. Sûre de l'obéissance des laboureurs de la plaine et des pâtres montagnards, elle étend les deux bras pour prendre au sud la belle vallée du Vulturne, la *Campanie*, et au nord la vallée de l'Arno, la riche *Étrurie*, dont elle s'assure la conquête en domptant les pélasges de l'Apennin. Cette possession des trois vallées, dans une péninsule aussi étroite, fit la fortune de Rome, car c'était une base d'opérations redoutable : la vallée du Vulturne la mettait au milieu des florissantes colonies grecques ; celle de l'Arno lui ouvrait le chemin de la grande vallée du Pô. C'est de cette position formidable qu'elle put braver les menaces de Pyrrhus et la terrible invasion d'Annibal, malgré les victoires de ce héros dans toutes les vallées italiennes. Rome habile laissa au farouche Carthaginois la tiède et douce vallée de la Campanie pour bien l'énervier, pour bien l'amollir ; et désormais sans inquiétude, elle continua à soumettre Pélasges et Gaulois, Grecs d'Italie et de Sicile, Corse et Sardaigne, Marseille et Carthage, Espagne et Grèce, Gaule et Égypte, Afrique et Asie, Atlas et Taurus, Danube et Euphrate. C'est l'empire d'Auguste, dont Rome est le centre. Mais quand l'accumulation des ennemis sur l'Euphrate et le Danube nécessita le déplacement des forces de l'empire, Rome, cessant d'être centre, tomba dans l'obscurité pour se relever par la même suite de conquêtes à la puissance religieuse sous la papauté, qui domina le monde moderne.

A toutes les époques du moyen âge et des temps modernes, les ennemis du nord s'emparent de la riche et puissante vallée du Pô, d'où ils rayonnent comme Brennus et Annibal dans le reste de la péninsule. C'est ce que firent Odoacre, Théodoric, Alboin, Charlemagne, Othon, sans toutefois trop dépasser la vallée du Vulturne : car rien n'a jamais pu dompter la farouche résistance des montagnards des Apennins du sud. Les petites vallées de la côte méridionale, où s'étaient élevées les colonies grecques, furent abandonnées aux Arabes et aux Normands. Durant tout le moyen âge, quelle gloire, quelle opulence accumulée dans les antiques vallées italiennes ! Dans la

vallée du Pô, Turin et Milan, Pavie et Mantoue, Parme et Modène, Padoue et Ferrare, Bologne et Ravenne ! On doit y ajouter Gènes et Venise pour compléter le tableau. Dans la vallée de l'Arno, Florence et Pise, voisine de Lucques. Rome suffit seule à l'illustration de la vallée du Tibre ; Naples brille d'un moindre éclat dans l'antique Campanie. La France et l'Allemagne, continuant les invasions antiques, se sont disputé la possession de ces précieuses vallées ; mais sous les pas de tant d'armées ennemies, les vallées se sont couvertes de ruines ; l'Italie semble une vaste nécropole, tant il y a de débris et de tombeaux. La victoire livra toute la péninsule à Napoléon par d'incomparables triomphes dans la vallée du Pô, d'où il s'assura les trois autres vallées. L'Autriche lui a succédé dans la vallée du Pô, laissant le reste de la péninsule subdivisé, fractionné, de manière à ce que nulle puissance ne possède les trois vallées de l'Arno, du Tibre et du Vulturne, première base de la puissance romaine. L'importance de la vallée du Pô lui assure sa haute suprématie dans les affaires italiennes.

L'Italie, fractionnée aujourd'hui par la politique, comme elle l'a été primitivement par la nature, rêve l'unité du sol, l'unité de nation, malgré les différences qui séparent le roc granitique des Alpes de la roche calcaire des Apennins, malgré la diversité des races qui habitent les grandes cités : Gènes, Venise et Turin sont *pélasgiques* ; Padoue, Rome, Drépane, sont *troyennes* ; Mantoue, Florence, Capoue, sont *étrusques* ; Milan, Modène, Bologne, Ravenne, sont *gauloises* ; Ancône, Tarente, Naples, Syracuse, sont *grecques* ; Palerme est *phénicienne*. Et cette unité, n'est-ce qu'un beau rêve ? non sans doute ; mais pour la réaliser, il faut vaincre la nature elle-même ; il faut briser la fatalité des lieux ; il faut s'arracher à la tyrannie des circonstances matérielles ; il faut braver l'influence du sol, du climat et des races ; il faut faire taire l'admiration devant les augustes ruines de Rome, devant les merveilles de l'art dans Florence ; il faut oublier la douceur du ciel de Naples et la terre bienfaisante de Milan et de Mantoue ; il faut faire comme l'Espagne, qui a jeté sa capitale, son centre d'action au milieu de déserts dédaignés ; il faut s'élever loin des fertiles vallées,

sur la nudité des flancs stériles du centre des Apennins, vers le *Monte-Cavallo*. De là l'horizon est immense ; l'Italie apparaît dans sa longue unité : on voit à la fois Venise et Tarente, Gênes et Palerme, Naples et Milan, Rome et Florence, la Sardaigne et la Sicile, la Corse et Malte, l'Etna et le mont Blanc, l'Adriatique et la Méditerranée, sans oublier les fangeuses *lagunes* qui menacent de réunir Venise au continent, ni les infects *marais Pontins*, ce fatal cancer, ni l'aridité de la campagne de Rome, ni le désert des *Maremmes* dont l'air pestilentiel (*la malaria*) désolé les cités italiennes. Renouvelez donc les luttes des Étrusques contre la nature ; triomphez de tous les obstacles des montagnes et des fleuves ; jetez dans tous les défilés des chaussées indestructibles ; maîtrisez les torrents ; brisez les rochers pour en entasser les débris dans ces boueuses et fangeuses lagunes, dans ces marais homicides avec leurs eaux jaunâtres et fétides qui répandent la fièvre et la mort ; fécondez tout, même les déserts ; faites naître partout le mouvement, la vie ; triomphez de la nature. Alors, et seulement alors, vous assurerez l'unité du sol, l'unité de nation, et l'unité d'action sociale. Ce sera le triomphe le plus glorieux de la civilisation moderne. Quand aura lieu ce triomphe ? Dieu le sait.

Des historiens veulent que *Italie* soit formé de l'ancien nom *Viteliu*, qui signifie le *pays des bœufs et des veaux* (*vitulus*), chez les premiers pères italiens. Suivant une opinion moins sûre, l'Italie doit son nom à une petite contrée du sud qui portait le nom du prince Italus : on l'appela aussi *Saturnie*, du séjour qu'y fit Saturne ; *OEnotrie*, pays de vignes ; *Hespérie*, terre du couchant, relativement à la Grèce. *Alpes* veut dire hauteur ; *Savoie*, pays des montagnes ; *Naples*¹, ville nouvelle ; *Rome*, cité puissante ; *Alexandrie de la paille* a été ainsi appelée de ses toits de chaume ; *Brixia*, *ville guerrière* ; *Vérone*, *ville*

¹ « Naples fut d'abord appelée *Sirène* ; mot syriaque qui prouve que « les Syriens ou Phéniciens y avaient d'abord fondé un comptoir. Elle « s'appela ensuite *Parthénopé*, d'un mot grec de la langue héroïque, et « enfin *Néapolis* dans la langue grecque vulgaire. Ce qui prouve que les « Grecs s'y étaient établis ensuite, pour partager le commerce des Phéniciens. » (Vico.)

agricole; etc. Cette longue presqu'île a la forme d'une botte éperonnée qui frappe la Sicile : image populaire.

La beauté du ciel d'Italie est renommée, ainsi que la douceur du climat. En été, les chaleurs sont accablantes, surtout dans les plaines du sud; mais sur les hauteurs de l'Apennin et dans les vallées un peu élevées, la chaleur est bien tempérée. La Corse a des froids rigoureux en hiver; il gèle même assez fort en Lombardie; à Rome comme à Naples, la neige est une curiosité. Nice passe pour avoir le plus doux climat d'Europe. En Sicile, l'hiver est un printemps perpétuel. La *tramontane* est le vent du nord, le *sirocco* est un vent d'Afrique qui désole souvent le royaume de Naples et la Sicile. Quand il souffle, l'homme est abattu, les végétaux roulent leurs feuilles, etc. Heureusement il est plus fréquent en hiver qu'en été. L'*aria cattiva*, *malaria*, air malsain, désole plusieurs contrées du centre, surtout les États romains et la Toscane, surtout Sienne. Les plus longs jours, à Syracuse, sont de 14 heures 40 minutes, de 15 heures à Naples, d'une demi-heure de plus à Milan.

L'Italie est un des lieux où il tombe le plus de pluie : au quatorzième siècle Florence faillit être emportée par une pluie d'orage. Il fait plus froid à Bologne qu'à Florence. A Tolmezzo la pluie est si fréquente, qu'en 1803 cette cité de Lombardie a mesuré 418 centimètres cubes d'eau, tandis qu'il n'en tombe qu'environ 500 centimètres à l'équateur, région des pluies, et seulement 53 à Paris. Les eaux de l'Adriatique sont plus salées que celles de l'Océan; la navigation y est facile pendant la belle saison; mais l'hiver, le vent sud-est y cause d'affreux désastres. Le Pô entraîne des montagnes un limon qui exhausse son lit, qu'il faut sans cesse encaisser dans de puissantes digues; en sorte qu'aujourd'hui le Pô est plus élevé que les toits de Ferrare : cette masse de limon a produit à l'embouchure du fleuve des atterrissements tels, qu'Adria, jadis port de mer, est maintenant à 15 ou 20 kilomètres de la mer; le lit du fleuve est obstrué d'îles, de rochers, de bancs de sable. L'Italie occidentale est si volcanique que, de Cumes à Naples seulement, on trouve plus de 60 cratères de volcans éteints. *Herculanum* est ensevelie sous une masse

de laves de 30 mètres d'épaisseur. Près de Vérone on a trouvé, dans une immense carrière, un des plus *grands amas connus de poissons pétrifiés*, d'espèces ignorées ou perdues.

Outre les animaux propres aux pays voisins, l'Italie avait autrefois des castors; il y a encore des porcs-épics dans les Apennins; les buffles sont nombreux et réduits à l'état de domesticité. Les reptiles venimeux, les scorpions y fourmillent; cependant en Sardaigne il n'y a aucune bête féroce, aucun animal dangereux. Tarente a donné son nom à la grosse araignée surnommée *tarentule*. L'Italie a les plus beaux mulcts d'Europe. Les côtes abondent en poissons et en mollusques, dont la plupart sont excellents.

Le royaume de Naples a des huiles, des vins, des oranges, dont la réputation est européenne. Partout on rencontre le laurier-rose, le myrte, le romarin, l'oranger, l'olivier, le grenadier, etc. La Sicile a plusieurs plantes d'Afrique, entre autres le palmier, mais ses dattes ne mûrissent pas; l'agriculture y est arriérée, tandis qu'autrefois elle y était si prospère, que la Sicile était surnommée la *nourrice du peuple romain*. Diodore de Sicile assure que le froment se trouvait à l'état sauvage en Sicile. En Calabre, les épis de blé sont dix fois plus gros qu'en Allemagne. Près des ruines de l'ancienne Sybaris, la végétation est si puissante qu'un proverbe dit : *L'herbe broutée le soir est repoussée le lendemain matin*. Chez les anciens on distinguait plusieurs grandes forêts : la *Ciminia*, en Etrurie; la *Litana*, en Ligurie; la *Sila*, dans tout le Bruttium, etc. Les forêts de *Bellune* sont comptées parmi les plus vastes de l'Italie : on y voit des sapins hauts de 50 mètres et de 5 mètres de circonférence. Les chênes y sont aussi touffus, aussi verts que dans le nord de l'Europe. L'art de cultiver les jardins ne date en Italie que du *xiv^e* siècle. La plaine de la Lombardie est une des plus belles et des plus fertiles du monde : la couche d'humus y est d'une grande épaisseur. On voit près de Milan un cyprès d'une grandeur extraordinaire, que la tradition croit antérieur à Jules César. Près du lac de Côme est la célèbre fontaine intermittente décrite par Pline. La végétation à la base et sur les flancs de l'Etna est vraiment

magnifique : on y voit, entre autres merveilles, le châtaignier qui a 37 mètres de circonférence ; sous son feuillage 100 chevaux se tiennent à l'aise. Le sommet du volcan, couvert de neige et de feux, ne peut avoir de végétation, si ce n'est des plantes polaires. Le milieu de la montagne est couvert d'oliviers, de vignes, d'orangers, etc. ; au bas sont le blé, puis la canne à sucre, etc. Malte est renommée par la beauté de ses oranges et l'excellence de son miel. On dit que la Toscane est le jardin de l'Italie, et que le duché de Lucques est le jardin de la Toscane. Les beaux mûriers de la Calabre nourrissent une immense quantité de vers à soie : industrie précieuse, que les conquêtes des Normands ont rapportée de Morée en Italie et en Sicile, de même que les Arabes apportèrent de l'Égypte la canne à sucre, qui de la Sicile se répandit en Portugal, et de là dans les colonies européennes. La petite rivière sicilienne de la *Giaretta* fournit de l'ambre plus beau que celui de Prusse. Syracuse est le seul lieu d'Europe où croisse le *papyrus*, végétal si précieux avant l'invention du papier. On trouve dans le lit de l'Arno des ossements de rhinocéros et d'autres animaux fossiles. La Lombardie et le Piémont renferment des ossements d'élans, de mastodontes, d'éléphants, etc. A Plaisance, et dans beaucoup d'autres endroits, on a trouvé des ossements de baleines ; débris d'une nature gigantesque brisée.

Le lac Luerin était jadis célèbre par ses beaux pares d'huîtres, mais ce n'est plus guère aujourd'hui qu'un étang ; un tremblement de terre du xvi^e siècle a remplacé le lac par une montagne de 350 mètres de haut. Près de Naples est le mont *Pausilippe*, couvert de riches vignobles ; à une époque inconnue on y a pratiqué une route souterraine, nommée *grotte de Pausilippe* ; elle a 720 mètres de long, 17 de haut et 10 de large ; chaque époque en a peut-être creusé sa part, et la nature y avait déjà contribué. A l'entrée de la grotte est le tombeau de Virgile. On voit aussi la *grotte du Chien*, renommée par ses exhalaisons méphitiques ; la fameuse *solfatarre*, ou soufrière (les *Champs phlégréens* des anciens), est un vaste cratère, inépuisable mine de soufre et d'alun. Le Vésuve compte 82 éruptions depuis celle qui détruisit *Herculanum* et *Pompeïa*, la

première connue de l'histoire (26 août 79). Les Romains avaient jusqu'alors regardé le Vésuve comme éteint depuis un temps immémorial ; il était couvert de maisons de plaisance ; il n'a que 1,200 mètres de haut, tandis que l'Etna en compte 3,350. Ce dernier volcan est terrible : on y trouve une multitude de ératères éteints, sans compter ceux qui sont en activité. Sans parler des effrayantes éruptions qui détruisirent d'antiques colonies grecques, l'histoire signale celle de 1183 et celle de 1669, qui coûtèrent la vie à plus de 20,000 habitants chacune. Le 5 février 1783, une seule secousse de ce volcan bouleversa la Calabre, détruisit Messine et plus de 300 villes, bourgs, villages, faisant périr plus de 40,000 personnes.—Les rivières qui descendent des Alpes sont si rapides qu'elles entraînent, des montagnes, la terre végétale et des portions de rochers qui remplissent le lit des rivières. Pour éviter les débordements, il faut faire des digues qui s'exhaussent toujours, au point que celles du Pô ont jusqu'à 20 mètres au-dessus du sol. On a calculé que le rivage gagne chaque année 70 mètres sur la mer. Venise sera ainsi un jour réunie au continent. Les Étrusques firent de grands travaux pour maltriser le fleuve.

L'île de Pentellaria a un lac d'une profondeur extraordinaire. Entre cette île et la Sicile, parut une île en 1831, à la suite d'une éruption volcanique ; en 1832 jaillissait de son sein une énorme colonne d'eau bouillante, de 36 mètres de circonférence : cette île a lentement disparu. On assure que l'an 180 après Jésus-Christ, l'île Vulcano sortit de la mer¹. C'est en face du cap sicilien Rosocolimo, qu'est sur la côte italienne le fameux rocher caverneux de *Scylla*, le plus redoutable écueil chez les anciens Grecs, et dont se rient aujourd'hui nos pilotes ; *Charybde*, près de Messine, n'est qu'un large remous. Cependant le flux et le reflux s'y font sentir ; le courant est rapide et la navigation n'est pas sans danger. Le détroit a de 3 à 7 kilomètres de largeur. Un phare célèbre lui a donné

¹ Ce fait dut se reproduire plusieurs fois. On lit dans Sénèque : *Mojo- rum nostrorum memoria, quum insula in Aegeo mari surgeret, spumabat ante diu mare, et fumus ex alto ferebatur.*

son nom. Le volcan de Stromboli a deux éruptions par quart d'heure. Dans les environs d'Agrigente se trouve le volcan vaseux de *Macaluba*. Près de Syracuse sont les plus vastes catacombes du monde; celles de Rome ne peuvent leur être comparées. On y voit aussi la *vallée des Troglodites*, qu'on croit être aussi une *nécropole*, ou cimetière d'un peuple primitif de la Sicile : toutes les cellules ou tombes sont taillées dans les rochers; il y en a des milliers. Il y a près de Milan un écho qui, dit-on, répète plus de trente fois. — Près de Sallanche est l'admirable *vallée de Chamouni*, si célèbre par ses glaciers, dont le plus grand, la *mer de glace*, a 8 kilomètres d'étendue. L'île de Sardaigne doit, dit-on, son nom aux agates appelées *sardoines*, aux petits poissons appelés *sardines*, à la plante vénéneuse qui, douce au goût, excite un rire convulsif, appelé *sardonique* : mais il est mieux de croire que la Sardaigne leur a imposé son nom. Les *maremmes* sont des plaines marécageuses le long de la côte de Toscane; d'immenses travaux les rendent chaque jour à l'agriculture. Terracine passe pour une des cités les plus malsaines de l'Europe, à cause du voisinage des *marais Pontins*, que l'on n'a pas encore pu dessécher; ils sont infestés des plus cruels brigands de l'Italie. Entre Reggio et Messine a lieu ce bel effet de mirage, appelé la *Fée Morgana*. Le mont Blanc a près de 5,000 mètres de haut; c'est le point culminant de l'Europe. Il y a en Italie un grand nombre de sources minérales très-fréquentées. Les lieux voisins du Vésuve produisent le délicieux vin appelé *Lacryma Christi*.

Aucun pays n'a été couvert de plus de monuments que l'Italie, depuis ces masses de granit appelées *constructions cyclopiennes*, qu'on admire en Sardaigne, sur divers points du sol italique, et même sur le sommet d'une montagne de l'île Gozzo, jusqu'à l'admirable basilique de Saint-Pierre de Rome, le plus beau temple du christianisme, qui s'élève comme une merveille au milieu des ruines majestueuses de la vieille Rome¹. Auguste

¹ Notre intention n'est pas de décrire chaque ville avec ses merveilles de l'art, ses palais, ses ruines antiques, ses admirables cathédrales, ses tableaux, ses statues, ses musées, ses collections d'antiquités, ses villas, ses

avait trouvé Rome bâtie en briques; il en fit une ville de marbre : elle renferme 12 collines; elle avait 37 portes, 500 temples, une foule de palais; et ces monuments tels que le Colysée, le Cirque, le Panthéon, les thermes de Titus, de Dioclétien; les arcs de triomphe de Constantin, de Septime Sévère; les colonnes Antonine, Trajane; les palais des Césars, le Forum, le Capitole, etc. Treize voies romaines partaient de cette grande cité; la plus ancienne était la *voie Appienne*, qui allait de Rome à Capoue, à travers les marais Pontins, et de là jusqu'à Brindes; la *voie Flaminienne* allait de Rome à Ravenne; la *voie Émilienne*, de Ravenne à Plaisance, à Pise et à Rome; la *voie Valérienne* traversait le Latium, la Sabinie, etc. Il y avait une borne dorée à partir de laquelle Rome comptait la distance. La Rome moderne est comme dans un désert : des ruines de toutes les époques jonchent le sol; le *Forum* est appelé *Campo-Vaccino*, le marché aux vaches; et c'était de là que Rome dictait ses lois aux peuples vaincus. L'ancien champ de Mars, d'où partirent tant de légions, est caché sous des constructions modernes. On compte encore 15 portes. Parmi les résidences des papes, il faut admirer surtout le Vatican, où l'on compte 5,000 salles, chambres, etc. On admire aussi les splendides villas Ippia, Colonna, Borghèse, et les 364 églises, où se distingue Saint-Pierre, le plus bel édifice du monde. Ce fut Léon IV qui, pour se protéger contre les Sarrasins, fortifia la *cité Léonine* et le quartier du Vatican et la vieille basilique de Saint-Pierre par une double enceinte. Florence, la ville des beaux-arts, doit à la beauté et au grand nombre de ses édifices, d'être une des plus belles villes du monde : ses palais, ses églises, ses galeries de tableaux, ses statues, le marbre prodigué jusque dans les rues, en font une ville admirable que relève encore l'immense cortège de grands hommes qu'elle a vus naître dans ses murs. Parme, au milieu de ses nombreux édifices, possède le théâtre Farnèse, le plus grand connu.

jardins, ses ponts, ses places. Ce que nous offrons n'est donc qu'une rapide analyse, un simple coup d'œil jeté sur toute cette splendide Italie. Nous renvoyons aux ouvrages spéciaux où sont détaillées toutes les merveilles des villes italiennes.

Venise est bâtie sur 100 petites îles, qui sont unies par 140 ponts, dont les plus célèbres sont ceux des *Soupirs* et du *Rialto*; 10,000 gondoles parcourent ses nombreuses lagunes. Il faut y admirer le *palais ducal*, la place Saint-Marc et l'église merveilleuse de ce nom, avec ses voûtes brillantes d'or, ses mosaïques, ses pavés de jaspé, de porphyre, etc.; le théâtre de la Fénice, les palais, le port, etc. Ce fut du Lido que partirent en 1202, sous le doge Dandolo, les 500 navires portant 40,000 hommes et chevaux des croisés allant conquérir Constantinople. C'est à cette puissante Venise que la toute petite république de *San-Marino*, laissée par Napoléon pour échantillon, osait écrire avec ce protocole : *A notre très-chère sœur, la sérénissime république de Venise*, etc. Le lac de Côme a 80 kilomètres de long sur 12 de large. Il est à 214 mètres au-dessus de la mer. On cite près de Milan un écho qui répète 36 fois. Milan a aussi ses palais magnifiques, ses somptueuses églises, parmi lesquelles on admire le *Dôme*, immense cathédrale de marbre blanc, édifice gothique resté inachevé, avec ses nefs, ses 100 tourelles, ses 5,000 statues, etc. Le théâtre de la Scala, les casernes, les hôpitaux, les académies, tout a un air de grandeur et d'opulence. C'est dans un de ses couvents qu'on admire la grande fresque de *Léonard de Vinci*, dite la *Cène*. On voit encore seize énormes colonnes, beaux débris des *Thermes de Maximilien-Hercule*. On a élevé un magnifique *arc de triomphe* servant de porte à la chaussée du Simplon : c'est le plus grand et le plus beau de l'Italie. C'est à Monza, près de Milan, que l'on conserve la *couronne de fer* des Lombards; elle ceignit le front d'Alboin, de Charlemagne et de Napoléon, qui prononça, en la plaçant sur sa tête, l'inscription qui y est gravée : *Dieu me la donne, gare à qui la touche*. On y conserve aussi le *reliquaire de la pieuse reine lombarde Théodelinde*, renfermant sa couronne, sa coupe de saphir, son éventail en parchemin rouge, son peigne, etc. Ce fut dans l'église Sainte-Marie-Majeure à Trente que se tint le dernier concile œcuménique, dirigé contre le protestantisme.

Este est la souche de la célèbre maison d'Este, dont la branche cadette de Brunswick règne en Angleterre. Près de

là est le petit village d'*Arque*, où est le tombeau de Pétrarque et la maison qu'il habitait. Près de Bassano est le village de Possogna, patrie du grand sculpteur Canova. Près de Mantoue est le petit village d'Andes, patrie de Virgile. Mantoue, l'une des plus belles villes italiennes, possède le palais dit *du Tê*, chef-d'œuvre de Jules Romain ; malgré d'immenses travaux pour assainir les marais du Mincio, cette ville est toujours insalubre. Près de Plaisance se trouve le *Campo-Morto*, où Annibal triompha des Romains. A Ravenne, on admire la cathédrale ou rotonde, chef-d'œuvre du temps de Théodoric ; le tombeau du Dante ; à Ferrare, les palais des ducs ; à Rimini, des arcs de triomphe, la cathédrale, qui remplaça un temple de Castor et Pollux ; à Turin, ses magnifiques rues, ses belles places, ses 110 églises et chapelles, son musée égyptien, le plus beau de l'Europe ; à Gênes, ses rues *Balbi*, *Nuova*, etc., ses superbes églises, ses vastes chantiers, ses hospices, ses jardins, ses carrières de marbre, etc. ; à Pise, sa tour penchée, haute de 59 mètres, et inclinée de 5 mètres sur sa base ; Galilée y fit ses expériences sur la pesanteur ; son *Campo-Sancto* ou cimetière, dont la terre a été rapportée sur les vaisseaux de la république, à la troisième croisade ; sa *Chartreuse*, qui ne le cède pas à celle de Pavie ; à Sienne, la beauté de ses édifices, et la beauté plus grande encore de ses admirables environs, etc.

Naples est une ville si belle, sous son ciel pur, dans son admirable golfe, qu'un proverbe italien dit : *Après avoir vu Naples, on peut mourir*. Parmi ses 200 églises, il faut distinguer celle de *San-Jennaro* (Saint-Janvier), ancien temple d'Apollon ; la rue de Tolède est vraiment admirable ; les palais, les couvents sont d'une rare splendeur. Les catacombes de Naples sont plus vastes que celles de Rome et de Syracuse ; les environs sont délicieux et couverts des plus charmantes villas. Près de Naples est le tombeau de Virgile.

Palerme est environnée de bosquets d'aloès, de cactus, de palmiers, d'orangers, de lauriers-roses ; parmi ses nombreux édifices plusieurs rappellent la domination arabe. L'antique et importante Syracuse est aujourd'hui environnée d'immenses ruines, et son port est ensablé ; les antiquités y abondent ; le

temple de Minerve est devenu la cathédrale ; les *Latomies* ou carrières sont immenses. Les débris de l'ancienne Syracuse s'étendent sur une circonférence de 36 kilomètres, car elle renfermait cinq quartiers ou villes distinctes. La poétique fontaine d'Aréthuse sert de lavoir public. Dans les ruines d'Agri-gente, on admire les temples de la Concorde, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Cérès, de Junon, du Jupiter olympien, le plus grand connu. Parmi les monuments remarquables de Messine, il faut admirer le phare. Rhégio est une des plus riches villes du royaume de Naples ; Autharis, roi des Lombards, poussa son cheval dans les flots, et frappant de sa lance la colonne rhéguine, s'écria : *Ce sera là la limite du royaume lombard*. Pæsté, l'antique Pæstum, si célèbre par ses roscs, a aussi des ruines qui font l'admiration des hommes de l'art par leur magnificence. Près d'Ancône est le célèbre pèlerinage de *Notre-Dame-de-Lorette*, dont l'église, d'une richesse considérable, fut dépouillée par les Français en 1800; on y voit la *Santa-Casa*, ou maison de la sainte Vierge, qui, suivant les légendes, fut transportée par les anges de Galilée en Dalmatie, puis à Lorette : la statue de la Vierge est en cèdre et passe pour avoir été sculptée par saint Luc. Dans les environs de San-Germano est le mont Cassin, où saint Benoît fonda l'ordre des bénédictins (540).

En 1713, un hasard fit découvrir les ruines d'Herculanum ensevelie sous les cendres; on en a retiré une immense quantité de choses précieuses; les habitants n'ayant eu que le temps de s'enfuir avant l'éruption du volcan. *Pompeïa* a été découverte 42 ans plus tard; peu après *Stabie* l'a été aussi. Entre Avellino et Bénévent est le *val di Gargano*, fameuses *Fourches Caudines* où les Romains passèrent sous le joug samnite. Près de Canosa est le *champ du sang*, où Annibal gagna sa grande victoire de Cannes. La grande quantité d'ossements humains trouvés à *Ossaca*, en Toscane, a fait penser que là fut livrée la grande bataille de Trasimène.—Malte est renommée par la douceur de son climat, la beauté de ses oranges et de ses roses, et l'excellence de son miel : c'est la grande station des flottes britanniques. La ville, ou *cité Valette*, fondée

en 1506 par le grand maître La Valette, est impenable ; on y voit encore le palais des chevaliers. Dans la Sardaigne on compte une multitude de monuments cyclopéens : la plupart sont des espèces de tours hautes de 15 à 20 mètres, et de 30 de circonférence, faites d'énormes blocs de granit superposés par assise et sans ciment : on croit que ce sont des tombeaux d'anciens rois ou chefs. Près de Terni est la célèbre *cascade des marbres*, formée par le Velino, qui se précipite de 168 mètres de haut dans la Néra. La petite ville sarde de *Spezia* est au fond d'un golfe, qui est un des plus beaux bassins du monde ; il forme sept ports sûrs : Napoléon voulait en faire le premier port de son empire. Ce fut dans les ruines d'Anzio que fut découverte la statue admirable de l'Apollon du Belvédère. Le lac Majeur a les bords les plus charmants possibles : on y admire surtout les merveilles de l'art et de la culture dans les îles Borromées. A Arona, près du lac, s'élève la statue colossale en bronze de saint Charles Borromée ; sa hauteur est de 25 mètres ; elle fut élevée en 1697. Dans l'île Capri on admire la *grotte d'azur*, qui surpasse en beauté toutes les grottes connues ; là se retirait l'infâme Tibère pour oublier ses crimes au sein des débauches. Arpino est la patrie de Cicéron, de Marius, d'Agrippa. Près de Frascati sont les ruines de Tusculum : Cicéron y avait une villa. A Tivoli, l'ancienne Tibur, un convent a remplacé la villa du poète Horace ; on voit encore la grotte de Neptune, le temple de Vesta et de la Sibylle.

Parmi les grands travaux que fit Napoléon, il ne faut pas oublier la magnifique chaussée du Simplon, qui ne le cède en rien aux voies romaines ; elle va de Genève à Milan. Le passage du Saint-Bernard, si abrupte, si difficile, touche sur Aoste. La magnifique chaussée du mont Cenis unit Chambéry à Turin par Suze. Il faut citer aussi la belle chaussée dite la *Corniche*, qui va de Nice à Gênes, se fractionne et va d'un côté à Livourne et de l'autre à Alexandrie. C'est par le *Col d'Agnello* que François 1^{er} fit son fameux passage en Italie. Toutefois, c'est le *Col de Tende*, près de Coni, qui est le grand chemin du midi de la France en Italie. C'est près de Savone que commence l'Apennin : c'est le col de Cadibone. Bonaparte y

passa pour tourner les Alpes en 1796 : quatre ans plus tard, les Autrichiens le franchirent pour forcer Masséna à se jeter dans Gênes, et Suchet sur le Var. Le passage du *mont Genève*, qui va de Briançon à Suze, est la meilleure route des Alpes de France en Italie. Entre les sources de l'Adige et celles de l'Adda dans un pays effroyable, où Macdonald, en 1800, déploya tant d'énergie, l'Autriche a fait construire, au milieu de la glace et du granit, une belle chaussée, la plus élevée d'Europe, puisqu'elle est à 2,797 mètres au-dessus de la mer : elle va directement sur Milan. Une autre route qui a remplacé le mauvais sentier que voulut suivre Macdonald, joint Trente et Bergame; enfin une troisième route va de Trente sur Brescia ou Mantoue. Les Autrichiens débouchèrent par là pour surprendre Bonaparte au siège de Mantoue. Entre Vérone et Vicence, se trouve le célèbre village de Caldiero, théâtre de tant de batailles; au milieu des montagnes, une route qui va de Trente à Bassano traverse les gorges affreuses du *Val de Sugana*, que suivit Napoléon en poursuivant Wurmser (1796), pour le battre à Bassano. Dans les Apennins, les principaux passages sont : le *Col de Bocchetta*, entre Gênes et Alexandrie; celui de *Monte-Bruno*, entre Gênes et Plaisance, par Bobbio : une belle route continue jusqu'à Rimini; le col de *Pontremoli* à Fornovo, suivi par Charles VIII, en 1494, et par Macdonald en 1799; celui de *Fiumalbo* de Pistoja à Modène; enfin celui de *Pietra-Mala* entre Florence et Bologne. Ce fut dans le lit desséché de la Trébie, où Annibal avait battu les Romains, que Macdonald lutta pendant trois jours contre les Russes, et fut battu et forcé de se rejeter sur Gênes. Dans la vallée longue et sinuieuse arrosée par la *Sésia* est *Romagnano*, où Bayard fut tué dans la retraite en 1324 : plus bas est *Verceil*, immortalisé par Marlus. Souwarow battit les Français à Cassano (1799). Près de Castellamare, Macdonald défit les Napolitains (1799). Régulier fut battu par les Anglais au combat de *Maïda* près de Sainte-Enphémie. La route qui traverse l'Apennin, en joignant Naples aux villes adriatiques, passe à Campo-Basso. Une nouvelle route en Calabre traverse tout le sud du royaume de Naples, traversant les crêtes de l'Apennin, les fleuves et

les torrents. On a réparé l'ancienne voie romaine qui allait à Brindes par Fondi, Bénévent, Bari. La Sicile se couvre de grandes et belles routes. Près d'Albano, on voit le plus ancien canal d'Italie; il a un mètre de large, 2 de haut, et 3,000 de long; il est du iv^e siècle avant Jésus-Christ. La patrie des Léonard de Vinci, des Galilée, des Castelli et de leurs élèves, est couverte de grands travaux hydrauliques. Ils sont si nombreux dans l'Italie autrichienne que l'on compte près de 250 canaux d'irrigation dans le gouvernement de Venise. On cite surtout le magnifique *canal de Pavie*, qui joint Milan et Venise, le *canal de Cento* entre Bologne et Ferrare; celui de la *Chiana* entre le Tibre et l'Arno, remarquable par son étendue et son antiquité. Les chemins de fer se multiplient.

En Italie, on compte les heures d'une à vingt-quatre, depuis un soir à un autre soir. La vingt-quatrième heure est appelée *Ave Maria*; elle sonne trente minutes après le coucher du soleil: en sorte que les heures avancent ou retardent suivant le coucher de l'astre. Aux équinoxes, l'*Ave Maria* sonne à six heures et demie: la première heure sonne donc à sept heures et demie; et notre minuit répond alors à leur sixième heure et demie, et notre midi à leur dix-huitième heure et demie.

MŒURS. RELIGION. Les traditions nous représentent les Lestrygons comme des anthropophages. La Sicile fut longtemps le pays où les Phéniciens et les Grecs venaient acheter des esclaves, comme les négriers sur la côte de Guinée. La Sardaigne était inhospitalière: l'étranger qui échouait sur les côtes était jeté dans les flots. L'accueil du cyclope Polyphème aux compagnons d'Ulysse est peut-être une légende où se retracent les mœurs primitives de la Sicile. Les Étrusques furent les premiers peuples où la civilisation jeta un brillant éclat; le luxe, l'opulence, la mollesse, amenèrent le relâchement des mœurs, toujours suivi de la ruine du peuple amoilli.

Les Romains, tous laboureurs ou pâtres, sobres et robustes, infatigables et dociles, trouvèrent, dans leur vie agreste et simple, des mœurs pures, l'obéissance à la loi, l'amour de la gloire, le patriotisme, l'esprit religieux, qui, inspirant l'enthousiasme et animant les courages, rend capable des plus

grandes choses. Alors le pain de froment était du luxe ; l'orge et le seigle étaient le pain de chaque jour. Il fallait vivre de peu , braver les fatigues et les saisons , semer et herser leurs champs : les consuls eux-mêmes allaient à la charrue. Une botte de foin au bout d'une fourche à étable ou d'un fléau de grange servait d'étendard à ces soldats laboureurs. Quoique étant propriétaire, le prolétaire ne fut d'abord pas soldat. Les Samnites humilièrent ces rudes campagnards , à leur façon de pâtres , en les faisant passer sous le joug , aux *Fourches Caudines*. Une foule de coutumes étranges existaient alors : les femmes se peignaient le visage, les dents, les ongles, de diverses couleurs ; lorsque Camille rentra à Rome vainqueur des ennemis, on lui accorda comme honneur d'avoir la figure, les jambes, les bras, peints de vermillon. Les Étrusques se peignaient de blanc.

Au iv^e siècle, le premier barbier parut à Rome, venant de Sicile. La conquête de Carthage, de la Grèce et surtout de l'Asie, apporta à Rome le luxe le plus extraordinaire, qui amena la corruption des mœurs. Les Romains se jetèrent sur les provinces conquises en vrais spoliateurs. César, en quittant Rome pour aller exercer la préture en Espagne, devait plus de 50 millions ; deux ans de séjour dans cette province lui suffirent pour payer ses dettes, et avoir une immense fortune. Après la conquête des Gaules, il flatta le peuple par d'incroyables prodigalités et par le spectacle de quatre triomphes. Dans cette immense ville de Rome, chaque citoyen reçut 100 fr. par tête, les soldats 4,000 fr. Il offrit deux festins de 22,000 tables à trois lits, réunissant près de 200,000 convives ; en même temps il versait au trésor 33 millions et 3,000 couronnes d'or. Le luxe des empereurs fut incroyable. L'affreuse corruption des Tibère, des Caligula, des Néron, des Héliogabale, surpasse toute idée. Caligula dilapida en dix mois près de 600 millions : il épuisa des milliards en frivolités, en jeux, en spectacles, en dous extravagants ; il jeta des monceaux d'or au peuple. Au milieu de toutes ces infamies, les *Messaline*, les *Poppée*, dominaient par leur dépravation. Le cruel Néron fit enduire de résine les chrétiens, brûlant ainsi tout vivants et servant de flambeaux dans les jardins de l'empereur, au milieu

des fêtes les plus honteuses. Chaque repas de Vitellius coûtait 60,000 fr. Héliogabale avait un luxe qui passait toute croyance, au point qu'il faisait sabler sa route d'or et de pierreries, et nourrissait ses chiens de foies d'oies. Les vêtements de drap d'or, les meubles d'or et d'argent massif, etc., étaient prodigués. Les plus illustres empereurs déployaient un luxe sans nom. Onze mille animaux, lions, tigres, taureaux, etc., furent immolés à Rome, au triomphe de Trajan sur les Daces; dix mille gladiateurs succombèrent dans des jeux qui durèrent cent vingt-trois jours !!... Toute cette société romaine, sans principes, sans croyances, sans religion, était en proie aux passions les plus basses, la soif du plaisir, la soif du sang, satisfaite surtout par le sang chrétien versé à flots dans les arènes. C'était par les martyrs que le christianisme triomphait.

Dans les colonies grecques, la corruption des mœurs amena vite la ruine des cités : la puissante Sybaris, dont la mollesse est devenue proverbiale, succomba sous l'énergique Crotone, qui reçut les leçons du grand Pythagore; les plaisirs de Capoue, la corruption de Tarente, le luxe de Syracuse et d'Agri-gente, etc., sont mentionnés par tous les historiens. Ces villes marchandes, tout entières aux plaisirs, aux intérêts, aux capitaux, à la spéculation, aux gains aventureux, ne purent résister à ces Romains robustes et sobres, infatigables et dociles, méprisant le commerce et l'industrie, et n'honorant que l'agriculture et la guerre. La civilisation amollie des vaincus triompha des vainqueurs : les Romains se dépravèrent chez ces peuples soumis. Partout en histoire, la victoire corrompt le vainqueur.

Les barbares apportèrent avec eux leurs mœurs opposées. Les Goths rétablirent l'ordre et déployèrent leur luxe national. Le supplice de Boèce et de Symmaque révèle dans Théodoric le Grand un fonds de barbarie que la civilisation romaine n'a pu effacer. Alboin, roi des Lombards, força Rosamonde, sa femme, à boire dans le crâne de son propre père, roi des Gépides, tué par Alboin. Cette femme s'en vengea en faisant assassiner son mari; elle fut elle-même empoisonnée. Quand Charlemagne arriva avec les Francs demi-sauvages, les Lombards déployaient un grand luxe : ils s'étaient amollis sous le

doux ciel d'Italie. Le héros franc allait à la chasse, portant une simple casaque de peau de loutre ou de brebis, et ses officiers de même; mais les grands de Pavie le suivaient vêtus de robes faites de peaux d'oiseaux de Phénicie, de plumes de coucou, de queues de paon, mêlées à la pourpre de Tyr et ornées de franges d'écorce de bois de cèdre : c'est un vrai costume de sauvage. Cette barbarie, se mêlant à la dépravation romaine, amena, malgré la haute morale évangélique, ce désordre, cette dépravation qui fit surnommer le *x^e siècle* le *siècle de fer*. On conçoit qu'alors une multitude de couvents se soient ouverts pour offrir un asile à la vertu et au malheur. Durant les siècles suivants, au milieu du luxe prodigieux des grands et de la misère du peuple¹, l'Italie continua d'être le théâtre de l'immoralité et du vice; la papauté elle-même, la plus haute personification humaine du christianisme, se souilla dans la fange d'Avignon, dans les désordres de Rome, surtout quand l'illustre et corrompue famille des Médicis, et l'infâme Borgia, s'assirent au trône pontifical. Aujourd'hui les mœurs se sont améliorées, quoique la *vendetta* (vengeance) soit encore une passion favorite chez les Italiens, qui aiment surtout le luxe des équipages, le jeu, les courses de chevaux libres, les spectacles, etc. La haute classe a conservé ses belles traditions de générosité, de grandeur, d'indépendance, autrefois renommées. Chez le peuple, on remarque la dissimulation, la défiance, l'indolence, la soif du gain, la superstition, mais aussi l'enthousiasme, l'amour de l'art, et le désir du bien et des grandes choses. Là est tout l'avenir de l'Italie.

¹ Les historiens assurent qu'au douzième et au treizième siècle, les mœurs des Italiens étaient grossières et empreintes d'une sorte de barbarie. L'homme et la femme mangeaient dans la même assiette. On ne trouvait dans une maison ni couteaux à manche de bois, ni plus d'une ou deux coupes pour boire. On ne connaissait ni bougie ni chandelle. Pendant le souper, un domestique tenait une torche allumée. Les vêtements des hommes étaient en cuir et sans doublure. Il entraînait rarement de l'or et de l'argent dans le costume. Le commun du peuple, l'*antique plèbe*, ne mangeait de la viande que trois fois par semaine, et on la gardait froide pour le souper. On ne buvait pas de vin en été. Une petite provision de blé paraissait une fortune, au milieu de la misère générale causée par l'abandon de l'agriculture et le désordre des guerres perpétuelles.

C'est chez les Étrusques qu'apparaissent les cérémonies religieuses. Les *Lucumons* formaient une caste sacerdotale : leur nom signifie *prêtres de la lumière*. On croit qu'ils restèrent en relations constantes avec l'Asie et l'Égypte. Ils immolaient des victimes humaines; les Romains les leur empruntèrent. Romulus établit les augures, les prêtres pour le culte, et les cérémonies dans la famille, la curie, la tribu; alors le père, le curion, le tribun étaient pontifes. Numa s'entretenait avec la nymphe Égérie, dans une grotte et près d'une fontaine, que la tradition montre encore aujourd'hui. Alors s'établit le culte de Janus, Mars, Vesta, Pallas, les Pénates, etc.; le culte fut plus pompeux; l'autel et le feu sacré de Vesta et ses prêtresses vestales; le temple de *Janus* ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix; les *Ancilles*, le *Palladium*, les prêtres *saliens*, les *flamines*, les *pontifes*. Tarquin apporta avec lui les rites étrusques, l'inspection des entrailles, l'art de conjurer la foudre, etc. Tout cela frappait les imaginations naïves des premiers Romains; ils crurent que Rome, aimée des dieux et pourvue de talismans sacrés, ne pouvait jamais périr : de là cette foi naïve et profonde aux destinées de la *ville éternelle*. Chaque conquête amena un nouveau dieu du pays conquis : Jupiter, Cérès, Cybèle, etc. Héliogabale, prêtre du soleil, en Syrie, introduisit le culte de son dieu syrien à Rome, quand il fut empereur. Le culte oriental de *Mithra* fut aussi en grande faveur. Les Samnites adoraient le dieu de la guerre sous la forme d'un javelot. Le sacerdoce était aux hommes du pouvoir : *César*, *Auguste*, etc., furent souverains pontifes. *Cicéron*, *Pline*, etc., furent *augures*. Rome fut le centre religieux des peuples vaincus : le temple de tous ces dieux fut le *Panthéon*, dont le christianisme a fait l'église *Sainte-Marie de la Rotonde*. Il en fut de même d'autres temples.

Tibère proposa au sénat de mettre Jésus-Christ au rang des dieux. Les vérités chrétiennes se répandirent rapidement, surtout dans les classes souffrantes et opprimées, qu'elles relèvent et qu'elles raniment : saint Paul trouva des chrétiens jusque dans les palais des empereurs. La première persécution eut lieu sous Néron : saint Paul, comme citoyen romain, eut la tête tranchée, et

saint Pierre, comme Juif, fut crucifié. Les autres persécutions suivirent pendant trois siècles ; les chrétiens se présentent au martyre en foule, sans se justifier. Le martyre de saint Paul eut lieu à l'endroit où s'élève la basilique de *Saint-Paul hors des murs*, et celui de saint Pierre sur le mont Janicule. Il fut enterré au lieu où s'élèvent le *Vatican* et la *basilique de Saint-Pierre*. Quand Constantin se déclara pour le christianisme, le paganisme ne cessa pas pour cela : au v^e siècle et même plus tard, on offrait encore des sacrifices en l'honneur des dieux à Rome. Le premier ordre religieux d'Italie fut les bénédictins, fondé par le Sabiu saint Benoît, d'abord dans les solitudes de *Subiaco*, puis sur le sommet du mont Cassin (529). Au vii^e siècle, saint Colomban fonda le couvent de *Bobbio* : tels furent les commencements de ces instituts monastiques qui couvrirent le sol italique et passèrent dans tout le monde chrétien. L'Italie est entièrement catholique ; les juifs y sont tolérés ; la synagogue de Livourne est une des plus belles de l'Europe. Il y a peu de protestants en Italie, excepté à Venise, à Livourne, à Naples, à Trieste, où le commerce les appelle. Il y a des Vaudois en Piémont ; les Bohémiens de la Calabre sont idolâtres ; les Albanais, venus sur la côté italienne, sont de l'Église grecque. On compte en Italie 38 archevêchés et 300 évêchés. Son histoire religieuse est celle même de la papauté¹.

¹ Dans les hautes abstractions de la théologie, la question du *protestantisme* et du *catholicisme* est grave. Tant d'hommes de génie y ont épuisé leurs forces, qu'elle semble insoluble. Cette opinion est celle de la philosophie, qui rattache ces deux communions chrétiennes à la grande lutte antique de l'*idéalisme* et du *sensualisme*, dont les plus illustres représentants furent le profond Aristote et le sublime Platon. C'était peut-être en songeant aux subtilités de la philosophie grecque, et à la haute influence qu'elles allaient avoir sur les idées chrétiennes, que l'Apôtre des nations prononça ces paroles si connues : *La lettre tue et l'esprit vivifie*. Mais, en dehors du domaine de l'esprit humain, où se sont toujours exclusivement agitées ces difficiles questions, il est un autre domaine dont la puissance a été trop méconnue : c'est celui de la nature. En philosophie, comme en théologie, il est des vérités immuables qui, sans s'altérer, s'influencent du sol, se colorent de l'atmosphère, et amènent des nuances. Principe que Pascal a outré dans son paradoxe : *Vérité en deçà des Pyrénées ! erreur au delà !* Aussi, en géographie, la lutte du protestantisme contre le catho-

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. C'est aux Pélasges qu'on attribue les constructions cyclopéennes répandues sur la pénin-

liesme n'est que la résistance de l'*Europe septentrionale* contre l'*Europe méridionale* : lutte de deux mille ans qui, au seizième siècle, a pris presque exclusivement la forme religieuse. Sur la limite qui les sépare, les deux communions se sont fractionnées suivant des lois mystérieuses dont le sol pourrait peut-être aider à trouver le secret.

Sous le ciel froid, sévère et nuageux de l'Europe septentrionale, où soufflent tour à tour l'humide vent d'ouest et le vent glacé du nord, au milieu de ses vertes prairies, de ses bruyères sablonneuses, sur les fangeuses rives de la mer et des fleuves, sous les sombres forêts de chênes, de bouleaux et de hêtres, au sein de ses montagnes âpres et neigeuses, il règne un je ne sais quoi de grave, de profond, d'énergique, de dur, on dirait même de sauvage, s'il ne se y mêlait une douce mélancolie, à la fois caressante et sérieuse. Il suffit d'avoir vu une seule fois toute cette nature robuste et rêveuse, agreste et mélancolique du Nord, pour comprendre toute la sentimentale exaltation et tout l'élan farouche du vieil Odinisme. Cette antique religion du Nord, vaincue du neuvième au quatorzième siècle par la sanglante voie des armes, sous l'influence toute-puissante de l'Église romaine, se laissa baptiser, accepta la civilisation chrétienne, mais n'abdiqua ni son indépendance ni sa nationalité, et repoussa toute tentative d'oppression jusqu'au seizième siècle, où elle apparut menaçante, dans toute l'effrayante énergie du protestantisme. Le dur, l'éloquent, le terrible Luther n'est qu'un enfant d'Odin, devenu disciple du Christ, mais qui, dans sa sauvage rudesse, n'a rien encore de l'ineffable douceur du Maître. Ce qu'il veut, c'est la guerre, c'est du sang, comme les anciens *rois de la mer*; comme les héros de l'*Asgard*, il veut que l'Europe du Nord, sa patrie bien-aimée, triomphe de l'Europe du Sud, l'antique ennemi! Et, quand d'une main il lance son violent défi à Léon X, et que de l'autre il tient son pot de *bonne bière*, bué à large coupe, il ressemble admirablement à ces guerriers d'Odin qui allaient piller Londres et Paris, Lisbonne et Cadix, Naples et Palerme, Rome et Byzance, avant de passer, couverts de gloire, dans les célestes palais de la Walhalla, continuer d'éternels combats et boire à longs flots la bière dans le crâne des ennemis immolés aux champs du carnage.

Mais, si nous voulons comprendre toutes les majestés de l'Église romaine, passons le rapide Danube; franchissons les glaciers des Alpes; venons respirer en Italie cette atmosphère toujours limpide, chaude et pure, caressante et molle; contemplons ce soleil toujours d'or dans un ciel toujours bleu; admirons cette belle et féconde nature qui étale partout sa luxuriante végétation, ses forêts d'oliviers, d'orangers, de lauriers-roses, ses bouquets de myrte et d'hortensia rose ou bleu qui remplacent les haies, les taillis, les charmillles du Nord, comme les églises, les palais, les maisons de marbre remplacent nos constructions de pierre et de

sule, en Sardaigne. Celles de cette île sont appelées *nuraghes*; on en compte plus de 600 : on les attribue aux Pélasges.

plâtre. Là, au milieu de cette création enchantée, caressée par toutes les brises, embaumée de tous les parfums, apparut, brillante et radieuse, la riche, l'exubérante, la pompeuse, l'inépuisable Église romaine, la fille aînée du christianisme, qui s'éleva à la plus grande réalisation du bien, à la plus large expression du vrai, à la plus haute manifestation du beau, en répandant la charité chrétienne sur le monde, en donnant la science aux nations, en créant les plus grands chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Quand Rome vit sa puissance, formidable en Europe, se répandre sur le monde par les vaisseaux portugais et espagnols, et ses Ordres religieux pénétrer, comme une armée conquérante, au Mexique et au Pérou, au Congo et en Guinée, dans l'Inde et en Chine, et planter la croix jusque dans les archipels océaniques, elle éprouva une joie incommensurable, en contemplant ainsi ses glorieuses destinées se réalisant chez les nations lointaines, jusqu'alors inconnues; elle comprit qu'elle était la *grande métropole* chrétienne, qu'elle avait créé l'Église générale, universelle, le *catholicisme* enfin, en appelant tout le genre humain au christianisme. Dans les fastes des peuples, on ne peut rien trouver de plus grand, de plus complet, que cette victoire de Rome sur le monde : c'est un fait unique dans l'histoire. Aussi, rien de comparable à l'enivrement de Rome victorieuse ! Elle ne rêve plus que puissance, trésors, domination, triomphes ! Ses aspirations au pouvoir le plus absolu sont incroyables; elle se brise contre l'orgueil, écueil fatal de tous les conquérants, elle veut dominer les nations qu'elle a appelées à la douce lumière de l'Évangile; elle veut parler en maître au monde. Elle ne sait plus que le christianisme est venu apporter aux hommes la liberté et non l'oppression; elle a perdu tout souvenir de la longue agonie du Calvaire et des sublimes douleurs de la croix; elle a oublié qu'ici-bas la divine mission du christianisme est de souffrir. C'est cette époque de décadence, appelée par les Anglais *romanism*, qui se personnifia dans Léon X, ce pape de l'illustre et corrompue famille des Médicis, qui fut accusé même d'athéisme par les historiens du temps. C'était, du reste, un « homme doux, élégant, plein de noblesse et « de bon goût, prodigue, aimable, fastueux, qui passait sa vie dans de « molles et savantes causeries, sous les bosquets ombrés de Malliana : « véritable type du paganisme ressuscité avec les lettres antiques, qui fit « fleurir au pied de la croix la mythologie de la grâce et de la volupté, qui « livra le Vatican à la religion de la chair, à la beauté matérielle, à l'art « païen. » (Th. Lavallée.) On se croyait alors dans la Rome de Virgile et d'Auguste, et, au milieu de cette évocation universelle de la beauté et du génie antiques, les vérités sévères du christianisme avaient disparu : Léon X n'apparaît plus que comme le *summus pontifex* du temps de César.

Rome, enivrée de sa puissance et de sa gloire, en présence de laquelle s'éclipsait toute l'antique majesté, toute l'auguste grandeur des empe-

Les Étrusques ont eu des arts très-avancés : les vases, les meubles, les tombeaux, etc., qu'on découvre dans les rui-

reurs romains, Rome ne s'aperçut point de sa décadence ; elle se croyait à jamais maîtresse du monde ; sa domination lui semblait devoir être à jamais éternelle. Aussi rien n'est comparable à l'irritation qui l'anima, quand elle se sentit si violemment secouée par le protestantisme, cet odinisme chrétien qui avait ranimé toute sa vieille énergie, tout son farouche élan, pour venir braver encore le formidable despotisme romain. Cette lutte est affreuse ; c'est une guerre de peuples opposés ; c'est le Nord contre le Sud : partout des batailles, du sang, des martyrs ! Rien de chrétien dans cette terrible mêlée ; toute divine mansuétude de l'Évangile a disparu ; catholiques et protestants semblent n'avoir jamais su que le Christ a prononcé ces sublimes paroles : *« Heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui souffrent ! »* Le turbulent Luther crie de sa voix effrayante à toute l'Europe : *« Je ne sais pas si le pape n'est pas l'antéchrist. »* Le doux, l'élégant, l'efféminé Léon X répondait avec une ironie pleine d'atticisme et de dédain : *« C'est d'un Allemand ivre ; laissez-le se dégriser, il parlera autrement. »* Ainsi, il n'y avait plus rien de chrétien dans ces âmes odiniques et païennes ; elles avaient entièrement oublié ces ineffables paroles de l'Évangile : *« Aimez-vous les uns les autres ! »* Dans un de ses bons jours, Luther prononça ces paroles en l'honneur de Rome : *« Je reconnais pleinement que l'Église romaine est au-dessus de tout, qu'on ne peut rien lui préférer, si ce n'est Jésus-Christ lui-même. »* Ce dernier mot est consolant. Le christianisme pur va se révéler dans les âmes. Le violent protestantisme s'inspirera de la douceur évangélique ; Rome, dominatrice et conquérante, dépouillera sa toute-puissance devenue odieuse, et comprendra toutes les saintetés chrétiennes de la souffrance, qu'elle ne connaît plus depuis trop longtemps.

Cependant un fait nouveau, inattendu, providentiel, s'accomplit. De la sanglante lutte du protestantisme et du catholicisme, sort brillante et pure la liberté, l'essence même du christianisme. Melancthon, le plus doux et le plus pacifique des disciples de Luther, disait à son maître avec un étonnement étrange, mêlé d'une profonde inquiétude : *« Mais ce n'est pas de religion que les esprits sont occupés, c'est de liberté ! »* Ce mot épouvanta Luther lui-même ; il avait cru s'être mis, lui et les siens, à l'abri de la puissance papale ; et tout à coup le peuple opprimé, la plèbe souffrante s'était émue au cri de liberté ; elle s'agitait de toute part avec une effrayante énergie contre le pouvoir des princes et des pontifes, réclamant la liberté, cette conquête assurée au monde par le sang le plus pur versé sur le Calvaire. Luther se trouva sans force contre cette terrible révolution, opérée surtout par des paysans sauvages, fanatiques, et aourds à toute exhortation contraire à la liberté ; sa faiblesse le rendit cruel contre les révoltés. *« Qu'ils soient tous exterminés, s'écriait le farouche réformateur ; que les seigneurs prennent les armes ! Qu'il ne soit*

nes, sont d'une belle exécution. Les vernis, la teinture résistent à l'action du temps. L'Étrusque Tarquin orna Rome

pardonné qu'à ceux qui se soumettront ! Pas de grâce pour les paysans ! Qu'on les traite comme des chiens enragés ! » C'était là un ennemi redoutable, nouveau, imprévu, que cet élan, que cette aspiration vers la liberté. Il fallut déployer toute la puissance du despotisme pour l'atteindre et l'étouffer. Ce fut une guerre à mort. Sans se réconcilier, le protestantisme et le catholicisme (l'odinisme et le romanisme), se virent forcés de s'unir contre la liberté naissante, la plus pure essence du christianisme. De là, cette position fautive de ces deux grandes communions rivales, en présence de notre liberté politique et civile, la gloire et la conquête des temps modernes. Le despotisme fut absolu à Berlin comme à Rome.

Il fut donné à l'Église de France d'accomplir la glorieuse réalisation de la liberté, cette grande œuvre du christianisme, après dix-huit siècles d'épreuves. Elle fut aidée dans sa tâche par l'Église d'Angleterre. Ces deux Églises, malgré leurs différences profondes, avaient cela de commun qu'elles représentaient à elles seules l'antique *Druidisme*, cette religion primitive du nord de la Gaule et de tout l'archipel britannique, comme le protestantisme représentait l'*Odinisme*, l'Église romaine le *Romanisme*, et l'Église grecque l'*Hellénisme*. Cette division de l'Europe en autant de communions chrétiennes qu'il y avait de religions antiques, est une simple question de géographie. Quand les empereurs romains massacrèrent les druides, ce fut sans doute pour briser une résistance que rien n'eût pu faire plier ; mais le druidisme ne fut pas détruit ; les peuples restèrent fidèles au culte de leurs aïeux. Cependant, il est bien probable que c'est à l'anéantissement des druides qu'il faut attribuer la facilité étonnante avec laquelle le christianisme s'établit plus tard dans le nord de la Gaule et dans l'archipel britannique, avant et après la grande invasion des barbares. En effet, les populations druidiques étant sans chefs, n'offrirent aucune résistance ; mais, devenues chrétiennes, elles conservèrent leur nationalité, leur indépendance primitive. Ce fut un homme de race druidique, ce fut Pélagé qui jeta à l'Église romaine le premier cri de liberté, que n'ont pu étouffer les conciles de Carthage, d'Antioche et d'Éphèse, ni le génie de saint Augustin. — Après la grande invasion qui avait détruit tout christianisme dans la race druidique, l'Angleterre et la France furent reconnaissantes à Rome de les avoir ramenées à la civilisation chrétienne. Après avoir fondé, par reconnaissance, la puissance temporelle des papes, et avoir relevé leur puissance morale par le génie de Sylvestre II, homme de race druidique, la France dirigea les destinées du christianisme, en se mettant à la tête des croisades, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à saint Louis, et en fondant cette fameuse Université de Paris, la mère de la science en Europe, ainsi que le Parlement, ce premier sanctuaire de tout droit, de toute justice. Quels hommes d'élan dans cette race druidique ! Et l'ardent Abeillard, et le majestueux saint Bernard, qui ne fut point pape, parce qu'il était lui-même plus grand que les papes, qui

de monuments superbes que le temps a respectés, et que la magnificence d'Auguste et de Trajan n'a pas surpassés, tels le prirent pour juge. C'est la gloire de la France, fondatrice et protectrice de la papauté, de lui avoir toujours été supérieure par des hommes de génie, tels que saint Bernard, saint Louis, Richelieu, Bossuet, tous de race druidique. — La France, ainsi placée au premier rang dans les affaires chrétiennes, essaya un instant de réaliser l'unité des populations druidiques en dominant comme suzeraine l'Angleterre récemment conquise. L'idée de l'unité était grande et féconde : c'était l'union continentale et insulaire, la terre et l'Océan : tout l'avenir de l'Europe était là. Mais la France voulut commander ; l'Angleterre refusa d'obéir ; elle en avait bien le droit. C'était elle qui avait fait chrétienne toute la France du nord, par saint Colomban ; elle avait aidé à la gloire de Charlemagne par le savant Alcuin ; enfin elle avait secondé le mouvement de la France dans les croisades : elle voulut à son tour constituer l'unité druidique par la conquête de la France. Telle fut l'origine de huit siècles de luttes. La papauté s'en mêla, apportant avec elle cette puissante influence que lui donnait alors sa haute suprématie religieuse en Europe ; elle osa même un jour donner l'Angleterre à la France ! Jamais l'Angleterre ne le lui a pardonné ; elle s'irrita, elle vainquit la France, et aurait achevé sa conquête, sans l'apparition de Jeanne d'Arc, la plus pure personification de la race druidique. L'Angleterre fut refoulée dans son île, où elle créa son libéralisme étroit et son industrialisme colossal. La France resta grande et forte sur le continent, tout entière à des idées de liberté qu'elle a puisées dans le christianisme, et qui doivent par elle se répandre sur le monde. Il ne faut pas oublier que les grands ordres religieux de *Cîteux* et de *Clunys*, l'une des gloires de l'Eglise de France, ont été fondés dans les plus fameux centres du druidisme. Le plus beau livre chrétien qui ait paru depuis l'Evangile, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il est de Gerson, homme de race druidique, défenseur de l'Eglise de France contre la puissance de Rome, l'homme le plus remarquable des conciles de Pise et de Constance, avec Pierre d'Ally, autre homme de race druidique. Ils proclamèrent la supériorité des conciles sur les papes. Tous deux furent les plus éloquents interprètes des besoins du temps et de la nécessité d'une réforme dans l'Eglise. — La France, qui parla d'une voix ferme à la papauté, par la bouche de Richelieu et de Bossuet, accueillit les idées d'indépendance qui lui vinrent de l'Allemagne ; mais elle fut sévère aux violences de Luther. Les idées réformatrices radicales furent reçues froidement, comme portant atteinte à la liberté ; témoin Calvin, qui fut forcé de fuir et d'aller porter ailleurs son rigorisme intolérant. La France aime mieux donner au monde *Descartes*, cette gloire de la race druidique, à laquelle appartirent aussi Bossuet, Arnauld, Pascal, Bourdaloue, tandis que Fénelon, Fléchier, Massillon, étaient de la race étrangère du Sud.

* L'ouvrage primitif n'avait que trois livres ; le quatrième a été ajouté par une main romaine, qui supprima avec soin l'éloquent chapitre adressé par Gerson à la papauté et à l'épiscopat.

que le Cirque, puis la *Cloaca Maxima*, le canal d'écoulement du lac d'Albe, etc. Pythagore ouvrit à Crotone son école philosophique, dite *école italique*, vers 540. Mille ans plus tard, saint Benoît fondera l'ordre des bénédictins, qui a vécu plus longtemps que le noviciat pythagoricien. Le philosophe s'était surtout formé aux écoles de l'Égypte, dont les prêtres lui transmirent l'usage des *chiffres*, et le *théorème de géométrie* qui porte son nom. Il aborda toutes les

Puis, au siècle suivant, vint Voltaire, l'homme du plus âcre sang druidique, qui versa le sarcasme et le dédain sur le passé, et jeta vers l'avenir un cri de liberté qui retentit encore dans les âmes. Alors toute la race druidique se souleva ; elle alla assurer le triomphe de la liberté dans la jeune Amérique ; elle réveilla de son long sommeil la vieille Égypte, secoua le linceul de l'Asie mourante, revint couverte de gloire en Europe, plantant le drapeau de la liberté sur tous les champs de bataille, et le faisant entrer glorieux et triomphant dans toutes les cités du *protestantisme*, du *catholicisme* et de l'*hellénisme* : Berlin, Munich, Vienne, Moscou, Rome, Naples, Madrid, Lisbonne. Il n'y eut que la druidique Angleterre qui échappa, grâce à ses vaisseaux et à ses rivages. Tremblante sur son avenir menacé, elle souleva toutes les forces du protestantisme, du catholicisme et de l'hellénisme contre la France, dont l'œuvre de liberté était accompli. Napoléon, cet homme du Sud que la Providence préposa à ce mouvement général, voulut un instant replacer la papauté à la tête de l'humanité, en lui donnant pour centre d'action Paris, le grand foyer de la race druidique. Ce poste difficile effraya son auguste vieilllesse, qui aima mieux s'abriter derrière sa gloire séculaire, au milieu des ruines de Rome. La France resta seule : son rôle est unique dans les fastes des nations ; elle domine le monde par les idées *.

L'Angleterre apprit d'elle à mieux comprendre la liberté ; le protestantisme et le catholicisme lui ont demandé des chartes et des constitutions ; l'hellénisme est sorti de son engourdissement, et la Grèce est libre par la volonté énergique de la France, dont le nom est encore imploré par les communautés religieuses de l'Orient et par les immenses colonies de l'Occident ; enfin l'Afrique vient d'être appelée par elle au christianisme. Sous l'influence tolérante et vraiment chrétienne de la France, les antipathies de race cessent, tous les membres de la grande famille chrétienne se réunissent au pied de la croix, centre immuable de toutes les espérances.

* Parmi les hommes de notre temps qui s'occupent d'idées religieuses, on distingue Chateaubriand, Lamennais, Lacordaire, tous trois de race druidique. Le dernier, dont l'éloquence brillante et hardie s'inspire si bien du sentiment chrétien de la liberté, s'est rattaché au pouvoir absolu de Rome par l'invincible solennité des vœux : position difficile et même inquiétante quand on a dans les veines le plus pur sang gallique.

sciences. Hérodote, le père de l'histoire, mourut à Thurium, en 406 avant Jésus-Christ. On assure que le grand peintre Zeuxis naquit à Héraclée. Parmi les grands poètes qui ont illustré Syracuse, il faut citer *Théocrite*, *Moschus*; le savant Archimède illustra aussi cette cité de sa naissance et de son génie. Au VI^e siècle, l'immortel Parménide fonda à Élée, avec Zénon, la célèbre école de philosophie dite *éléatique*. Agrigente eut, entre autres hommes célèbres, Empédocle (444 av. J.-C.); il mourut en voulant assister à une éruption de l'Etna, ou bien il alla mourir dans le Péloponèse. *Léontium* eut son célèbre *Gorgias*, le rhéteur. Toute la grande Grèce était ainsi brillante d'art, de poésie, de littérature, d'histoire. L'Étrurie avait aussi son illustration, quoique sa littérature ne nous soit pas parvenue. Rome était dans l'ignorance la plus absolue : l'agriculture et la guerre, voilà la vie romaine; quelques principes de justice mentionnés aux Douze Tables et empruntés aux peuples voisins; quelques chants domestiques, des poésies licencieuses et demi-barbares appelées *vers saturnins*, voilà tout. Rome ne voulait que vaincre : le reste fut imitation.

Un esclave de Tarente, *Livius Andronicus*, vint à Rome jouer les premières pièces de théâtre, qu'il composa lui-même (240 avant J.-C.). Après lui vint *Ennius* de Calabre, l'ami de Caton et de Scipion; ses *Annales* étaient un poème qui inspira Virgile. Le poète tragique *Pacuvius* était de Brindes; *Plaute*, le poète comique, qui faisait les délices du peuple romain, était *Ombrien* et par conséquent Gaulois; il avait composé 130 pièces (227). Le beau comique *Térence* était un esclave venu d'Afrique (170); puis vinrent l'Insubrien *Statius*, le premier poète comique; le Campanien *Nævius*, célèbre par ses mordantes atellanes. Rome, dans cette série d'hommes distingués sortis des peuples vaincus, ne donna que le satirique Lucile, né dans le Latium (143). Les luttes constantes du Forum amenèrent beaucoup d'hommes éloquents : le premier *Caton*, les *Gracchus*, etc., sont célèbres. Aux *Annales des pontifes* se joignirent des histoires que commence *Fabius Pictor*, que continue *Caton le censeur*. Sylla écrivit des commentaires qui furent surpassés par ceux de César : monument littéraire admirable qui n'a pas été surpassé.

Les gladiateurs, les jeux du cirque, absorbèrent l'attention de la foule : la tragédie n'eut donc aucune vie à Rome. Le Romain *Lucrèce* s'immortalisa par son célèbre poème de la *Nature* (32). Le Gaulois *Catulle*, de Vérone, s'illustra dans l'épigramme et l'épigramme. *Cicéron*, dans les veines duquel coulait le sang volsque et samnite, est le plus grand orateur dont Rome s'honore ; après lui venaient *Hortensius*, *Caton*, et surtout *César*, le vainqueur des Gaules, l'auteur des *Commentaires* (mémoires) ; puis vient *Salluste*, grand historien, né à Amiterne, chez les rudes Samnites. César était né à Rome, ainsi que *Varron*, surnommé le *plus savant des Romains*. Tous ces temps de César commencent l'âge d'or de la littérature latine, qui jette un admirable éclat sous Auguste : le Gaulois *Virgile* apporte ses *Églogues*, ses *Géorgiques*, son *Énéide* ; Horace, natif de *Venusie*, ville grecque et pélasge de l'Apulie, compose ses odes, ses épîtres, ses satires ; le Gaulois *Gallus*, poète et soldat, l'Ombrien *Properce*, rivaux du mélancolique *Tibulle*, se distinguent par leurs poésies érotiques ; le fabuliste *Phèdre* était venu de Macédoine ; le brillant, le gracieux *Ovide* était un Samnite, né à Sulmona ; *Cornélius Nepos*, né près de Vérone, se distingua comme historien ; le grand historien *Tite-Live* était né à Padoue : son histoire romaine l'immortalisa. Il ne faut pas oublier l'historien grec *Diodore de Sicile*, *Dénys d'Halicarnasse*, venu d'Asie à Rome, où il écrivit les *Antiquités romaines*. *Strabon*, de Cappadoce, vécut à Rome ; sa géographie est le seul ouvrage qui nous en reste. Puis viennent *Sénèque* le rhéteur, *Sénèque* le philosophe, tous deux d'origine espagnole, ainsi que leur neveu, le jeune poète *Lucain*, l'auteur exalté de la Pharsale, et la victime de Néron ; le célèbre rhéteur *Quintilien* était aussi d'Espagne, ainsi que le poète épigrammatique *Martial* ; *Juvénal*, le hardi satirique, était d'Arpinum, la patrie de Marius et de Cicéron ; les deux *Pline* étaient nés à Côme, sur le sol gaulois ; le sang gaulois coulait aussi dans les veines de *Tacite*, né à Intèramne, en Ombrie ; ce fut le plus grand orateur de son temps et le plus grand historien de Rome (150).

Le christianisme ne tarda pas à amener sa suite non inter-

rompue de grands hommes. *Saint Ambroise*, de Milan, écrivain et poète distingué : on lui attribue le *Te Deum* (397). Mais cet hymne admirable ne fut composé qu'au sixième siècle par un moine. Fortunat, de Trévise, est auteur de plusieurs hymnes de l'église (609). Saint Grégoire le Grand, pape, établit le rit *grégorien*, et laissa de nombreux écrits (590). Sous Théodoric le Grand¹, parurent le savant Boèce, l'historien Cassiodore, homme d'État, et l'évêque de Ravenne, *Jordanès*, historien des Goths (552). Puis tout rentre dans le chaos de la barbarie. Les bénédictins recueillirent dans leurs solitudes les rares étincelles des lumières. L'architecture a construit toutes ces merveilles que l'on contemple à Rome, depuis la *Cloaca Maxima*, ou l'égout de Tarquin, jusqu'aux Thermes de Dioclétien ; la peinture exécuta les admirables fresques des palais, des villas, etc. ; et la sculpture, tous les chefs-d'œuvre que l'on exhume aujourd'hui mutilés par les invasions. Le dernier monument de l'art fut la Rotonde de Ravenne, construite par Théodoric, dans le genre byzantin. Dès lors l'art disparaît, et le zèle aveugle de quelques chrétiens vient encore hâter sa ruine par la mutilation des temples païens ; mais l'Italie fut à l'abri des fureurs des *iconoclastes*.

Avec le Français Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II, recommence le mouvement intellectuel. Il était allé se former aux écoles arabes et judaïques d'Espagne. Ses connaissances en astronomie, en géométrie, etc., étaient remarquables au milieu de l'ignorance italienne (1000). Un concile de 992 prétend qu'on trouvait alors à Rome à peine une personne qui sût les premiers éléments des lettres. Lanfranc, de Pavie, enseigna le droit et la théologie (1030). Irnerius ouvrit sa grande école de droit à Bologne, et fut le réformateur de la jurisprudence romaine, oubliée des barbares (1100). En même temps la grande école de médecine de Salerne se fonda sous la

¹ Ce roi ne savait pas écrire : il avait fait graver sur une lame d'or, en lettres évidées, les quatre ou cinq premières lettres de son nom, et pour signer, il plaçait cette lame d'or et promenait sa plume dans les lettres. Plusieurs empereurs romains faisaient de même. On l'affirme aussi de Charlemagne.

protection de Robert Guiscard, qui y réunit probablement quelques médecins arabes. La première université est de la même époque : c'est celle de Padoue. L'art gothique apportait alors toute sa magnificence dans les édifices religieux, tels que la cathédrale de Milan. En 1227 naquit dans un château, près du mont Cassin, l'immortel saint Thomas, que la beauté et la profondeur de son génie ont fait surnommer le *docteur universel*, l'*ange de l'École* : la philosophie l'appelle le *rival de Pythagore*. Des *troubadours de Provence* suivirent la princesse Constance à la cour de Sicile; de là leur chant et leur langue se répandirent en Italie. Bientôt la langue italienne apparut dans la grande poésie de Dante Alighiéri, de Florence (1231), le sublime auteur de la *Divina Comedia*. Il fut suivi de son compatriote Pétrarque, né à Arezzo, couronné à Rome pour la beauté de son génie, par le pape (1341); il avait pour ami l'illustre Florentin *Boccace*, grand poète, grand littérateur, grand érudit (1375).

Le Florentin *Cimabue*, instruit par des maîtres venus exprès de Constantinople, restaure la peinture en Italie (1290). Une de ses gloires fut d'avoir fait un grand peintre du jeune père *Giotto*, qui fut aussi un grand *mosaïste*. L'énorme quantité de *mosaïques*, anciennes ou modernes, qui couvrent l'Italie, est presque incroyable. C'est une immense collection de chefs-d'œuvre qui rivalisent avec ceux de la peinture, et qui l'emporteront sur elle en durée. Le moine Gui. d'Arezzo, invente les notes de musique; des peintres, des architectes distingués apparaissent à Pise, à Florence; Naples a une université. Dans le siècle précédent, Vérone, capitale de l'illustre podestat *Cane grande della scala*, recevait à sa cour son ami Dante et d'autres illustres proscrits. Cependant la véritable renaissance des lettres n'eut lieu que quand la prise de Constantinople eut fait refluer en Italie une foule d'hommes distingués dont les belles traditions formèrent le *grand siècle littéraire de Léon X* : le Florentin *Machiavel*, l'*Arioste*, de Reggio, le grand poète *Le Tasse*, de Sorrente, l'historien *Guicciardini*, de Florence, etc. Les universités se répandent à Rome, à Naples, à Venise, à Milan, à Ferrare, à Florence. Les arts atteignaient leurs plus admi-
ra-

bles développements : quel nom que *Raphaël*, né à Urbino, sur la vieille terre ombrienne et gauloise ! Son maître et protecteur fut son compatriote, l'immortel *Bramante* ; son plus grand élève fut *Jules Romain*. *Michel Ange* naquit en Toscane, grand architecte, grand peintre, grand sculpteur et grand poète. Tout ce que cet homme de génie a construit est plein de vigueur, de sévérité, de majesté : c'est, dans les arts, l'homme le plus complet qui existe. Comme peintre, son chef-d'œuvre est le *Jugement dernier* ; comme sculpteur, c'est le *Moïse* du tombeau de Jules II ; enfin, comme architecte, c'est la coupole de Saint-Pierre, le plus bel ouvrage de l'architecture moderne. L'école romaine de peinture se distingue par l'admirable perfection du dessin, celle de Venise par la beauté du coloris ; elle est illustrée par le *Titien*, le *Tintoret*, *Paul Véronèse*, le *Giorgione*, etc. Bologne vit naître les *Carrache*, le *Guido*, l'*Albane*, le *Dominiquin* et le *Primatice*, si honoré à la cour de France, ainsi que le Florentin Léonard de Vinci. Le Corrège fonda l'école lombarde. Les marchands de Venise, les banquiers de Florence, les prélats de Rome, habitaient d'admirables palais ; tandis que les plus grands rois d'Europe n'avaient que de noirs castels ; mais les artistes italiens furent bientôt accueillis partout. L'art de la renaissance devint populaire.

Les sciences eurent aussi leur illustration : le pape Grégoire XIII donna son fameux calendrier (1585) ; l'immortel Galilée expia, sous la dure sévérité de l'inquisition, la hardiesse de ses nouvelles découvertes (1600). Naples fournit un grand peintre, *Salvator Rosa*. Le dix-huitième siècle s'ouvrit avec la philosophie de l'histoire, par l'illustre Vico de Naples (1725). Cette ville a aussi donné le jour au grand et jeune compositeur de musique, *Pergolèse* (1737), et au grand publiciste *Filangieri* (1788). Venise a vu naître *Goldoni*, le plus grand comique de l'Italie (1793), le grand sculpteur *Canova* y mourut (1822). Le célèbre publiciste *Beccaria* était de Milan (1793) ; Métastase, l'un des plus grands poètes de l'Italie, est de Rome (1782) ; le grand physicien *Galvani* était de Bologne, et *Volta* était de Vérone (1826) ; le dernier grand poète italien est *Alfieri*, le grand tragique (1803), né en Piémont. N'oublions pas *Silvio Pellico*.

La langue toscane est la langue classique : Sienne parle l'italien le plus pur ; mais la prononciation parfaite est à Rome. Chaque partie de l'Italie a une langue à part, un dialecte : *vénitien*, *milanais*, *toscan*, *piémontais*, etc. L'instruction populaire est systématiquement restreinte en Italie. Ainsi en Sardaigne, quiconque ne possède pas au moins 1,500 fr. ne peut apprendre à lire ni à écrire. On compte dans les couvents et surtout parmi les cardinaux italiens des hommes d'un grand talent. Il ne faut pas oublier, pour l'illustration de l'Italie, que Gênes a donné le jour à *Christophe Colomb*, et Florence à *Améric Vespuce*. Cette dernière ville possède de magnifiques collections de tableaux, d'antiquités romaines, étrusques ; le musée égyptien de Turin est un des plus riches connus. La galerie de tableaux du Vatican est la plus riche du monde, quoique composée de quelques tableaux ; mais ils sont de Raphaël, du Dominiquin, etc. La bibliothèque *ambrosienne* de Milan possède les plus précieux manuscrits. Dans les archives générales de Venise, il y a 298 salles remplies de manuscrits. On assure que *Brescia* possède un manuscrit des quatre évangélistes, datant du sixième siècle. On a retrouvé les belles ruines du temple de Vespasien, dans lesquelles était la *Victoire*, la plus parfaite statue en bronze que l'antiquité nous ait laissée. La cathédrale de Crémone, avec sa haute flèche, est ornée d'un beau zodiaque. Les bibliothèques de Rome sont d'une inépuisable richesse. On assure qu'il est d'usage à Rome de tenir un registre secret où l'on inscrit heure par heure tout ce que dit, fait et ordonne un pape durant son pontificat. Les musées de Naples s'enrichissent des fouilles faites à *Herculanum*, etc. Il faudrait un volume pour décrire les magnifiques cathédrales où l'art chrétien a entassé ses chefs-d'œuvre sur toute l'Italie, ses palais, ses châteaux, ses somptueux théâtres. L'Italie compte de nombreux établissements scientifiques : l'observatoire de Milan, l'université de Pavie, l'institut des sciences de Venise, l'université de Padoue, l'une des plus importantes de l'Europe, ainsi que celle de Turin et celle de Gênes ; l'académie des sciences et des *immobiles* d'Alexandrie ; la société royale académique de Chambéry, l'académie *de la Crusca* à Florence ;

l'université de Pise, qui est la première de la Toscane; l'académie des sciences à Sienne; l'université *della Sapienza* si célèbre à Rome, ainsi que l'Académie des *Arcades*. L'université de Bologne a toujours été renommée. Naples a d'importants établissements scientifiques. Salerne avait autrefois une célèbre école de médecine. Palerme a une université, et l'on compte en Sicile de nombreux établissements d'instruction publique.

COMMERCE. INDUSTRIE. L'industrie commença avec les Cyclopes, mineurs probablement phéniciens, qui, la lampe fixe au front, pénétraient dans les entrailles de la terre. Les Phéniciens, dont le centre d'activité était à Malte, exploitèrent toutes les contrées pour les métaux précieux, les marchandises, les esclaves; leur commerce prospéra du XIII^e au V^e siècle. Ils furent dépossédés par les Carthaginois; les colonies grecques et surtout les Étrusques s'enrichirent aussi par le commerce. Les Liguriens étaient actifs, et Gènes excita les jalousies carthaginoises. La ruine de Carthage enrichit la marine italienne, sous la protection des armes romaines. On renommait alors les faïences de Faenza, les laines noires de *Pollenza*, la pourpre d'Ancône. Pouzzoles était le centre d'une grande activité de la marine marchande. Dès les premiers temps de Rome, on voit déjà les corporations d'ouvriers; mais les Romains n'entendirent jamais rien à la spéculation et aux gains aventureux du commerce et de l'industrie. — Après les grandes crises du moyen âge, la puissance commerciale passa aux républiques italiennes, surtout à Venise, à Gènes, à Pise, à Florence. La grandeur de ces républiques marchandes amena entre elles une lutte où Venise triompha; mais la découverte de l'Amérique, de la route du Cap, en ôtant à la Méditerranée son antique importance, a détruit la puissance de ces grandes villes marchandes, réduites aujourd'hui à une sorte d'obscurité.

Venise fournissait alors la plus grande partie de l'Europe en soieries et en productions de l'Arabie et de l'Inde. Les marchands colporteurs italiens étaient connus sous le nom de Lombards; on leur doit l'usage des *lettres de change*. Aujourd'hui on renomme encore les étoffes de soie de Naples, les velours de Gènes, l'élégante bijouterie de Rome, la por-

celaine de Florence; les glaces de Venise ont une antique réputation : on attribue aux Vénitiens les miroirs étamés. On croit que *Pistoie* a donné son nom aux *pistolets* qu'elle inventa, comme *Faenza* l'a donné à la faïence. Les conquêtes des Normands français en Grèce apportèrent en Sicile et dans la Pouille la grande culture du mûrier et l'éducation des vers à soie. En Calabre, l'olivier donne tant d'huile qu'on la conserve dans des citernes. En Toscane, on fabrique une immense quantité de chapeaux de paille; *Avellino* récolte et exporte de belles noix appelées *avelines*; *Aquila*, son safran; *Savone*, ses draps; *Bergame*, ses soieries, comme *Brescia*, *Milan*, *Vicence*; *Crémone*, ses instruments de musique; *Carrare*, son beau marbre statuaire; *Sulmone*, ses confitures; *Ancône*, ses cuirs; *Florence*, ses parfums; *Naples*, ses gants et ses pâtes; la *Sicile*, son huile et sa soie, etc. Les villes de Lombardie, comme celles du royaume de Naples, exportent des vins délicieux, leurs étoffes de laine et de soie, leurs pâtes, leurs fruits secs et confits, leurs oranges, leurs citrons. On pêche du corail près de *Castel Vetrano*, en Sicile. *Trapani* est la ville la plus marchande de l'île. *Venise*, *Livourne*, *Naples*, *Gênes*, *Otrante*, etc., sont les villes marchandes les plus actives de l'Italie.—C'était dans le golfe de Tarente que les Phéniciens pêchaient le *murex* ou mollusque qui fournit la pourpre. Les Romains le pêchèrent sur les côtes de Sardaigne, surtout à la petite île de Tavalora. Ce furent les marins provençaux qui transmirent aux Italiens l'usage de la boussole, ou *marinetta*, au XII^e siècle; ils l'avaient peut-être empruntée aux Arabes d'Espagne. Les îles Lipari fournissent toute l'Europe de *pierres-ponces*. C'est aux Apennins, aux plaines de la Pouille ou de la Campagne de Rome, qu'il faut voir les vastes troupeaux et leurs farouches bergers marcher dans la liberté du monde antique : ils rappellent les bergers et les troupeaux d'Espagne.

Nul doute que les Phéniciens furent appelés sur les côtes italiques et siciliennes pour les métaux précieux, et la cruauté fabuleuse des Cyclopes était sans doute l'expression populaire de la rapacité cruelle des mineurs étrangers. Les Romains exploitèrent encore une mine d'or dans la vallée d'Amasca, près

de *Domo d'Ossola* ; le Piémont possède encore quelques *filons d'or* ; la Sicile, la Sardaigne, la Savoie, ont des mines d'argent. A Strongoli, l'ancienne *Pétilie*, on exploite de l'or, de l'argent, du soufre, du mercure. Les inépuisables mines de fer de l'île d'Elbe, exploitées depuis les temps les plus reculés, enrichissent la Toscane. On pêche en abondance le corail sur les côtes de Sardaigne ; les salines de *Cagliari*, de *Salina*, de *Volterra*, de *Cervia*, etc., sont importantes ; celles d'*Ancus Martius*, à *Ostie*, existent encore. Près de Corneto est la célèbre mine d'alun de la Tolfa. Près de Volterra sont les plus riches carrières d'albâtre d'Europe ; les célèbres carrières de marbre blanc de Carrare semblent ne plus pouvoir fournir d'aussi beaux blocs de marbre qu'autrefois ; aussi les marbres de *Seravezza*, près de Pise, acquièrent-ils chaque jour une plus grande importance. Près de Messine est une riche houillère abandonnée. La *Solfatare*, près de Pouzzoles, est une inépuisable mine de soufre, de vitriol. Absorbées dans la guerre contre les Turcs, Venise et Gênes ne prirent aucune part aux grandes découvertes qui ont immortalisé le Portugal et l'Espagne et enrichi l'Angleterre et la Hollande. L'Italie n'a donc aucune colonie ; tout son commerce extérieur se fait avec le Levant. Les Anglais, placés à Malte, sont en rapport facile avec tous les rivages de la Méditerranée.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Les Gaulois avaient sans doute apporté dans la péninsule leurs usages, leurs assemblées, leurs chefs ou *Brenn*, d'où les Romains ont fait *Brennus*, etc. Les Étrusques avaient un gouvernement régulier ; Tarquin en apporta à Rome le luxe, l'or, la prétexte, le char de triomphe, etc. Les colonies grecques étaient sujettes de leur métropole ; elles en acceptaient les lois, les principes ; de là, les colonies doriennes tendaient à l'aristocratie, tandis que les colonies ioniennes tendaient à la démocratie. Plusieurs colonies grecques eurent d'illustres législateurs : *Zaleucus*, à Locres (700) ; *Charondas*, à Catane et à Reggio (600) ; *Pythagore*, à Crotone, à Métaponte (500) ; *Hérodote*, à Thurium, etc. Mais l'histoire s'est surtout occupée de Rome. Avant elle, on voyait, dans chaque ville latine, les affaires dirigées par un *sénat*, une *assemblée du peuple*,

à la tête de qui sont ou un *roi* à vie, ou un *préteur* pour un an, ou un *dictateur* pour un temps plus court, mais ayant un pouvoir illimité. Rome emprunta à ses voisins, ses usages, ses institutions les plus sages. Sous Romulus, le peuple romain d'alors forma 100 *gentes* : il y avait dans chacune un grand nombre de familles, mais elle était présidée par un chef appelé *pater*. Les 100 *patres* formèrent le premier sénat; puis le nombre des *patres* s'augmenta sans limites. Auguste réduisit les 900 sénateurs de César à 600 : c'est à peu près notre chambre des pairs. Il y avait dans chaque *gens* des riches ou *patriciens*, des *gentiles*, hommes d'une position médiocre, ayant besoin du patronage du patricien, qui protégeait ainsi sa *clientèle*. Sous le rapport administratif et civil, il y avait une célèbre division du peuple en trois tribus, composées chacune de dix curies, de cent dix hommes. Parmi les lois, il faut distinguer l'*indissolubilité du mariage*, le *pouvoir absolu* du père sur l'enfant, de l'époux sur la femme, etc. Cette législation primitive n'était pas écrite; on la répétait comme un chant avec les prières. Servius établit le *cens*, ou évaluation de la famille sous le rapport du nombre des individus et de leurs richesses; par là, il unissait le *peuple* et la *plèbe*, dont il forma trente tribus et cent quatre-vingt-quinze centuries, dans lesquelles le nombre des membres oscille entre quarante et dix-huit mille. L'importance d'un membre de centurie dépend donc du nombre de ses collègues : organisation compliquée, mais heureuse dans l'administration des affaires publiques, et qui fit probablement la fortune de Rome.

Sous la république, l'autorité souveraine fut exercée par deux consuls annuels, dont le pouvoir était limité par les redoutables *tribuns*, magistrats plébéiens. Le consulat se prolongea sous l'empire jusqu'à Justinien (504); tandis que le grand pouvoir du *tribunat* se réunit au pouvoir impérial sous Auguste, et rendit ainsi inviolable la personne des empereurs. La première législation écrite fut la loi des *Douze Tables*, dont les matériaux ont été, dit-on, empruntés aux Grecs, au V^e siècle avant Jésus-Christ. On cite, avant la loi des *Douze Tables*, le *code papirien*, formé d'une quarantaine de décisions recueillies sous le nom de *lois des rois* par *Sextus*

Papirius, sous Tarquin le Superbe. Ce fut seulement au II^e siècle avant Jésus-Christ qu'on défendit à Rome les immolations humaines dans les sacrifices. Un créancier romain avait le droit de déchirer le corps d'un débiteur insolvable : fait contesté. Les légistes romains mirent à profit leur expérience, modifiant chaque année les lois romaines, qui par là devinrent peu à peu, du moins dans leur ensemble, un système plein de véritable justice et de philosophie. Les plébéiens obtinrent successivement d'être admis à tous les emplois. La bienfaisante influence du christianisme amena le code romain à être l'expression de la plus scrupuleuse équité. La diplomatie et la politique du sénat n'avaient de rivales nulle part chez les peuples anciens.

Sous le rapport militaire, Romulus avait organisé son peuple en 5 cohortes composées de 3 manipules, ayant chacune 2 centuries ou 200 hommes, d'où il avait 3,000 hommes d'infanterie : il avait 300 cavaliers formant 30 *turmes* de 10 hommes chacune. Ces 3,300 soldats étaient tous propriétaires et nobles. Le plébéien propriétaire devint aussi soldat; il défendit ainsi, non-seulement son foyer, mais sa patrie. Toutefois le *prolétaire*, l'homme sans propriété, ne fut d'abord pas admis dans les rangs de l'armée : plus tard tout y fut admis, prolétaires, esclaves, vaincus, barbares. Lors de la guerre samnite, l'armée romaine était de 278,000 hommes; quand elle conquit la Cisalpine, Rome mit 777,000 hommes sous les armes. Le cavalier campanien était aussi estimé que le fantassin du Latium. Sous Auguste, l'armée romaine était composée de 25 légions de 6,000 hommes chacune, et toutes accompagnées d'un corps de troupes auxiliaires d'environ 7,000, puis du corps de cavalerie étrangère, etc. Il y avait deux flottes, l'une à Ravenne, l'autre à Misène, sans compter les flottilles du Rhin, du Danube, etc. Sous Sévère, les prétoriens, *garde impériale*, s'élevèrent à 50,000; vrais jannissaires, qui furent supprimés par Constantin; mais alors les armées romaines étaient presque entièrement composées de barbares. L'administration des provinces était confiée à des *préfets du prétoire* dans les *préfectures*, à des *vice-préfets* ou *vicares* dans les *diocèses*, à des *proconsuls*, des *présidents* ou *correcteurs*, dans les *provinces*;

les chefs militaires furent *ducs, comtes*, etc. Il y avait aussi des *prêteurs* ou *juges* qui quelquefois réunissaient en eux tous les pouvoirs. Les *questeurs* étaient chargés des finances. Dans les provinces *sénatoriales*, les intendants étaient *proconsuls*; dans les provinces *impériales*, la plupart conquêtes récentes, pays frontières, c'étaient des *procureurs*; leurs revenus formaient le *fisc* ou trésor privé du prince; le revenu des provinces sénatoriales formait l'*ærarium* ou trésor public de l'empire. La perfection de l'administration de l'Église romaine tient à ce qu'elle conserva l'ancienne organisation impériale, suivant les besoins des divers siècles qu'elle traversa. Quoiqu'il en soit, les barbares aient admiré la législation romaine, ils préférèrent leurs lois nationales. De là le long oubli du droit romain qui reparut au douzième et au treizième siècle. La féodalité ayant fractionné l'Italie, chaque ville eut son chef : *Doge* à Venise et à Gènes, *duc* à Milan, *podestat* à Vérone, *consul* et *tribun* à Rome, *gonfalonier* à Pise et à Florence. Venise eut son *livre d'or* de la noblesse, mais aussi son *conseil des dix*, Rome son *inquisition*, etc. La petite république de Saint-Marin avait son *sénat*, ses *magistrats*, malgré ses quelques kilomètres d'étendue. Aujourd'hui le pouvoir absolu domine en Italie. Naples et surtout la Toscane et la Sardaigne ont déjà certaines libertés constitutionnelles, auxquelles aspire toute l'Italie.

Sous Romulus, les Romains eurent, dit-on, des monnaies de bois peint, de cuir et même de terre cuite. Numa fit tailler grossièrement des morceaux de cuivre sans aucune marque. Tullius Hostilius fit fabriquer des pièces rondes de cuivre où il mit l'empreinte d'un bœuf ou d'une brebis. Au troisième siècle, la conquête de l'Étrurie, de la Sicile, de Carthage amena l'usage de la monnaie d'argent, puis de celle d'or. La monnaie d'or était l'*aureus*, égal à 20 fr. 54 c. La monnaie d'argent, était le *denier* valant 0,81 c. le *sesterc* valant environ 0,20 c.; la monnaie de cuivre était l'*as* d'abord de 8 c., puis de 5. Les grandes sommes s'évaluaient par *sertertium* ou mille sestercs, ou 200 fr. Le *grand talent romain* valait 32,000 sestercs ou *trente-deux sestertia* ou 6,400 fr.; le *petit talent* valait 24,000 sestercs ou *vingt-quatre sestertia* (pluriel de *sestertium*) ou 4,800 fr.;

mais ces valeurs ont varié : ainsi on a évalué le sesterce à 21 centimes, le denier d'argent à 84 centimes, le denier d'or à 21 fr., le sestertium 210 fr., etc. Les étalons des mesures étaient conservés au Capitole¹, dans les archives des pontifes.

Les monnaies italiennes ont varié suivant les localités. Ce fut en 1284 que fut frappé à Venise le fameux *ducat* ou *sequin* si connu et si recherché des peuples depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine : il valait 11 fr. 95 c. ; la pistole vénitienne valait 21 fr. 36 c. Le ducat de Milan vaut 12 fr. 04. Le *louis* de Malte 24 fr., le *souverain* de Lombardie, 35 fr. 13 c., la pistole romaine 17 fr. 28 c., le *scudo* de Bologne 5 fr. 36 c., le

¹ Les colonies grecques apportèrent avec elles, en Italie, les mesures et les monnaies de leur patrie. Quand les Romains voulurent un *système de mesures*, ils l'empruntèrent aux Grecs, comme le prouve M. Saigey dans son beau travail. Seulement ils le modifièrent un peu. Ainsi ils firent le *ped romain* de 294,5 millimètres, tandis que le *ped grec* était de 300 millimètres. La *coudée d'un pied et demi* valait presque 442 millimètres ; le pas romain valait 4,472,5 mètre : d'où mille pas formaient le *mille romain* de 4472,5 mètres. Les champs se mesuraient par *jugère* : c'était un rectangle de 120 pieds romains de largeur sur 240 de longueur, formant 25 ares : le double était l'*hæredium*. L'*amphore romaine* étant de 49,44 litres, est juste l'amphore grecque. Les Romains créèrent à leur usage l'*urne*, valant 42,96 litres, et formée de quatre *conges grecs*. Le *modius*, ou boisseau romain, était de 8,64 litres. La *livre romaine* est évaluée à un peu plus de 324 grammes, valeur exacte de la mine grecque. Les Romains avaient voulu que leur livre fût le dixième du poids de l'eau renfermée dans le *conge* : ils affectionnaient la *subdivision de dix*, et celle de douze dans leurs mesures, comme nous le verrons dans les mois de l'année au *Système du Monde*. La livre romaine s'appelait aussi *as*, et comme la première *monnaie romaine* était de cuivre et pesait une livre, celle-ci s'appela aussi *as*. Mais, ayant successivement diminué, l'*as* finit par un peu plus de 166 grammes, valeur exacte de la livre : on l'évalue généralement à cinq centimes. Le *denier romain* valait 82 centimes : c'était une monnaie d'argent valant primitivement dix *as* : plus tard, il en valut 16. La monnaie d'or était l'*aureus* : on en comptait 288 dans une livre d'or ; sa valeur était d'environ 3 fr. 29 c. Sous César, on frappa l'*aureus* tel qu'il y en avait seulement 60 à la livre ; mais l'or ayant un peu baissé, cet *aureus* valut 20 fr. 54 c. On a calculé que la livre d'argent monnayée valait chez les Romains 69 fr. Sous la république, la valeur de l'or fut de 946 fr. 30 c. la livre ; sous César, elle fut réduite à 821 fr. 43 c. Le titre de la monnaie d'argent, ou du *denier*, s'altéra jusqu'à Dioclétien, qui lui rendit sa valeur. Mais l'invasion barbare allait tout renverser.

doublon de Lucques 17 fr. 37 c., le *scudo* de Modène 5 fr. 53 c., l'ancienne *genovine* de Gènes 88 fr. 97 c., l'once de Salerne 13 fr. 64 c., le *ruspone* de Florence 56 fr. 04 c., le carlin d'or de Sardaigne vaut 49 fr. 33 c., et celui de Piémont vaut 150 fr., le *ducat d'or* de Naples vaut 4 fr. 33 c., le *carlin d'argent* 42 fr. 33 c. etc. Toutes ces monnaies et d'autres plus nombreuses que nous taisons, réclament l'uniformité pour la facilité des relations ¹.

¹ En Italie, malgré toutes les invasions, les mesures antiques se sont bien conservées. A Rome, le pied valant 297,9 millim. est un peu plus grand que le pied antique. Dans les temples, les pontifes romains ont conservé le *palme sacré*, de 425 millimètres : six font une *brasse sacrée*, mesure qui se rapporte admirablement à celle de l'Égypte. A Turin, on retrouve la *coudée royale égyptienne*, un peu affaiblie, dans le pied de 315,77 millimètres. La moitié de cette coudée se retrouve dans le *palme de Nice*, qui, redoublé huit fois, forme la *canne*, égale à l'*argyie égyptienne*. Le *palme de Cagliari* est les deux tiers du *pied grec*. A Lucques, l'aune pour la soie vaut presque deux *pieds romains*, ou 579 millimètres ; l'aune pour la laine vaut deux *pieds grecs*, ou 604 millimètres. A Carrare, le pied étant de 295,3 millimètres, est presque l'ancien *pied romain*. A Parme, le pied est la coudée des Ptolémées ; la brasse de Modène étant de 617,5 millimètres, vaut deux *pieds olympiques* ; le pied valant 525 millimètres est la coudée royale égyptienne. A Parme, la *brasse pour la soie* est de deux *pieds romains* ; la *brasse pour le drap* est de 638 millimètres, c'est la coudée haéchémique des Arabes. Toutes ces mesures se retrouvent en Toscane, mais avec de légères altérations : ainsi le *mille tuscan* étant de 4629 mètres, a 9 mètres de plus que le *mille des Ptolémées*. La demi-coudée royale égyptienne se retrouve dans le pied de Naples de 263 millimètres, comme le pied arabe de 242 millimètres existe encore à Palerme. Le *palme* de plusieurs villes de Sicile rappelle la demi-coudée grecque ou olympique. A Turin, la *brenta de vin*, de 56,3 litres, est l'*artaba perse* ; l'*artaba arabe* se retrouve dans la *barile d'huile* de 64,6 litres à Gènes, qui a aussi la *mina de blé* égale à l'amphore grecque, comme à Nice, à Rome, à Venise. En Sardaigne, le *starello* de blé étant de 46,3 litres, est le *khoul* arabe. La *mina de Milan* est l'*urne ramaine*, comme à Messine. L'*artaba d'Alexandrie* se retrouve à Nice dans la mesure du blé, et en Toscane dans la *barile d'huile*. Le blé se mesure à Lucques avec l'*amphare ramaine*, tandis qu'à Parme et à Naples, c'est le *médinne grec*. A Turin, on se sert encore d'une *livre eubaique*, à Nice du *grand talent d'Alexandrie*, à Mantoue, à Milan, à Crémone, de la *livre romaine* ; à Padoue de la *mine attique*, à Florence et à Lucques, de la *petite mine attique*. La livre de Bologne, valant 362 grammes, est la livre syrienne ou d'Asie. L'ancien *jugerum romain* est resté en usage à Rome pour mesurer les terrains ; la Toscane l'a doublé dans son *sacato*, qui vaut 49 ares. Cette terre classique

Le royaume des Deux-Siciles a 110 millions de revenus et 500 millions de dettes : l'armée est de 52,000 hommes ; la flotte est de 17 vaisseaux. Les revenus des états de l'Église sont de 25 millions ; la dette est de 350 millions ; l'armée est de 7,000 hommes, la flotte est de 8 vaisseaux. La république de Saint-Marin a 60 soldats. La Toscane a 17 millions de revenus, et pas de dette : mais elle n'a pas de flotte. Le royaume Lombard-Vénitien entre dans l'état financier de l'empire d'Autriche.

Les principales places fortes sont : *Plaisance, Ferrare, Pavie, Mantoue*, l'une des fortes places de l'Europe ; *Venise*, place de premier ordre ; *Capoue, Gaète, Naples, Palerme, Gênes*, etc. *Turin* a un arsenal, une école militaire. *Milan* n'a plus de fortifications. Napoléon avait destiné Alexandrie à être une place formidable ; il voulait aussi faire de *Venise*, de *Tarente* et de *Spezzia* les trois grandes portes de la Méditerranée. *Messine* est un des beaux ports de l'Europe et une position militaire de premier ordre. Les îles sont bien fortifiées ; mais rien n'est comparable à *Malte*, dont le port est le plus beau et le plus sûr de la Méditerranée. La capitale la *Valette* peut braver tous les efforts ; c'est le plus beau diamant maritime, la plus belle des positions militaires de l'Europe. Cette île causa la ruine de Napoléon qui ne voulait pas la laisser aux Anglais.

La péninsule italienne a 1,500 kilomètres du mont Blanc au cap Spartivento : la largeur dépend de la latitude : 550 kil. au nord, 220 au centre, 60 et même moins au sud. La population de l'Italie est d'environ 21,500,000 habitants : royaume Sardes 4,300,000, ainsi que le Lombard-Vénitien. Principauté de Monaco, 7,000 ; le duché de Parme, 440,000 habitants ; duché de Modène, 590,000 ; duché de Lucques, 145,000 habitants ; Toscane 1,400,000 environ ; États romains, 2,600,000 habitants ; république de Saint-Marin, 6,000 habitants ; royaume de Naples, 7,500,000. — L'Italie était beaucoup plus peuplée dans les temps anciens : alors les villes étaient plus nombreuses, plus populeuses surtout dans le sud si florissant, aujourd'hui attristé : Sybaris, Crotone, mettaient plusieurs centaines

de la vieille Italie est comme un vaste musée : tout y a un parfum d'antiquité vénérable qu'on respire avec enthousiasme.

de milliers d'hommes sous les armes. Syracuse, formée de cinq villes, *Achradine*, *Épipoles*, *Tychi*, *Néapolis* et *Ortygie* la seule debout aujourd'hui, a eu une population qu'on n'a pas craint d'évaluer à 1,200,000 habitants. Rome avait une immense population sous les empereurs : quelques auteurs l'ont élevée à trois millions : exagération évidente. Cependant sous César, Rome comptait près de 500,000 citoyens. Au moyen âge Pise comptait 150,000 hommes ; aujourd'hui 21,000 ; Siennec en avait 100,000 ; aujourd'hui 19,000 ; Ferrare 60,000, et maintenant 24,000. Brindes, 60,000 et aujourd'hui 6,000. Au treizième siècle l'Italie comptait deux millions d'hommes libres ; en moins d'un siècle, les guerres civiles, les proscriptions les réduisirent à 17,000. Venise avait 150,000 hommes en 1760 ; elle n'en a plus que 100,000. Naples a près de 400,000 ; le pays qui l'entoure est si fertile et si peuplé qu'il nourrit 5,000 habitants par lieue carrée. Palerme 175,000 ; Rome 165,000. Milan 160,000 ; Turin 120,000 ; Gènes 85,000 : Livourne qui n'était qu'un village au treizième siècle, 60,000 hommes. Florence 80,000 ; Bologne 71,000. Vérone 60,000. Padoue 51,000. Messine, 50,000. Catane 40,000. Alexandrie, Cagliari, Brescia 35,000. Nice, Bergame, Parme, Vicence, Ancône, Pérouse, 30,000, et même plus. Mantoue, Crémone, Plaisance, Modène, 28,000. Pavie 24,000. Lucques 22,000. Udine 20,000. Syracuse et Tarente 14,000. Capoue 8,000. Otrante 2,400, etc.

EXERCICES. — Signification de quelques mots. Quel est le climat en Sicile, en Piémont, à Naples ? Quel phénomène s'accomplit à Tolmezzo ? Qu'est-ce que le Sirocco, la Tramontane, l'Aria-Cattiva ? Quelle particularité offre le Pô ? Végétation sicilienne, napolitaine, lombarde. Qu'est-ce que Pausilippe, Herculaneum, Charybde, Solfatarre ? Quelles sont les grandes ruines antiques ? Qu'est-ce que la *Sancta-Casa*, le champ du sang, la grotte d'azur, l'ave maria ? Mœurs primitives des Romains. Luxe des empereurs. Mœurs italiennes actuelles. Qu'est-ce que le siècle d'Auguste ? Époque de la renaissance des lettres. Siècle de Léon X. Quelles furent les monnaies romaines ? Quelles étaient les forces de l'empire romain ? Population actuelle comparée aux populations précédentes.

Questions à résoudre : Etna et Vésuve avec leurs éruptions.

Ruines d'Hereulanum. Vallée de Chamouni. Description des marais pontins. Rome sous Romulus, Auguste, Genséric, Léon X, Charles-Quint, Napoléon. Monuments cyclopéens. Voies romaines. Lac majeur. Lagunes de Venise. Écoles italique, éléatique. Bibliothèques romaines. Couvents italiens. Moines célèbres. Législateurs antiques. Annibal, César, Napoléon. Saint-Pierre de Rome. Le Vatican. Galeries, Bibliothèques. Musée d'Italie. Écoles de peinture. Mosaïque. L'inquisition. Galilée, Machiavel, Vico, Alfieri. Gouvernement de Rome. Luites du Forum. Grandes vues du Sénat. Administration impériale. Organisation pontificale de Rome.

CHAPITRE XVII.

GRÈCE.

Quand des hauteurs du Parnasse on contemple l'horizon, la Grèce apparaît comme une terre horriblement tourmentée par la nature. Tout le sol est hérissé de pics sauvages et âpres; les vallées, étroites et profondes, semblent comblées de quartiers de rochers renversés, redressés, courbés sous les mains gigantesques chantées par la mythologie; de vastes cavernes, aux flanes décharnés et nus, attendent encore le géant des traditions pélasgiques; tout est brisé, haché, déchiré, découpé. La secousse volcanique a laissé partout des traces de désolation; c'est elle qui a fractionné une terre antique en cette multitude d'îles qui semblent unir l'Europe à l'Asie, donnant aux unes une admirable fertilité, aux autres une stérilité qui attriste; c'est elle qui escarpa les côtes, courba les rivages, creusa les golfes et les baies, allongeant les caps et les presqu'îles, rétrécissant les isthmes, décharnant toutes les hauteurs, faisant de la Morée un massif de rochers, dont toutes les pentes descendent rapidement vers la mer et ne laissent que dans les baies quelques petites plaines d'alluvion à l'agriculture et à la civilisation. On se rappelle alors les traditions antiques des prêtres de Samothrace sur les convulsions de la

nature, qui ont violemment cassé les bancs de rochers, ouvert le Bosphore et formé l'Archipel ¹.

Cette terre, formée de fractures, de hachures, de découpures, baignée d'une mer où le courant est toujours rapide et la vague toujours mouvante, sera le théâtre du mouvement, de la vie intelligente, de la liberté. Chaque baie, chaque golfe, chaque vallée aura sa cité, son peuple à part ; car les torrents, les détroits, les montagnes, qui hérissent le sol, tiendront longtemps les peuplades isolées. Les racines des plantes, les feuilles des arbres, le fruit du hêtre ou du chêne, voilà la nourriture sur un sol pauvre ; la peau de chèvre du Locrien, la peau de sanglier de l'Arcadien, voilà le costume du chasseur et du pâtre. Il faut presque oublier la peau de lion d'Hereule : c'était une apothéose. La navigation naquit toute d'elle-même au milieu d'îles qui se touchent, sur des rivages qui semblent se multiplier. Et d'ailleurs, quand la faim arrivait menaçante, il fallait bien quitter le granit stérile de la côte, ou la lave refroidie de l'île volcanique, pour aller demander à la mer une nourriture que la terre refusait. De là l'indestructible piraterie de l'Archipel, malgré Minos, Pompée et Soliman.

Mais quand arrivent les races conquérantes envahissant les plaines fertiles, les peuplades qui restèrent isolées furent humiliées et forcées de fuir dans les forêts, sur les monts déboisés. Pour résister, il fallut s'unir. De là ces *ligues*, ces *confédérations* : les Achéens sur le versant méridional du golfe de Corinthe, et les Éoliens sur le versant sauvage du nord ; versants opposés, peuples ennemis. Dans l'Attique, les habitants de la plaine, riches, paisibles, veulent la domination, la suprématie ; ils se suffisent à eux-mêmes. Le montagnard, que la force a repoussé dans ses rochers stériles, a besoin de tout ; il veut briser la puissance absolue de la plaine ; il veut sa place au bon soleil, sa part aux doux fruits de la terre ; il veut être libre de tout besoin, de toute crainte ; il oppose la démocratie

¹ Ce sont ces catastrophes dont parlèrent plus tard les poètes :

*Leucada continuam veteres habuere coloni
Nunc freta circumcunt.* (OVIDE.)

montagnarde à l'aristocratie de la plaine. L'habitant du rivage, à qui son vaisseau apporte liberté et fortune, veut unir l'indépendance montagnarde à la suprématie de la plaine : c'est le rôle de Solon, entre celui de Dracon et celui de Pisistrate. Sparte, née conquérante, asservit à ses armes tout le Péloponèse, tout ce qui est rocher et granit. Athènes domine tout ce qui est mouvant, maritime. Ces deux cités vont se heurter, comme la vague bat le rivage, comme la mer lutte contre le continent, comme le flot frappe le rocher de la côte.

C'est dans ces luttes de peuples et de cités que se développent cette noble émulation, ces vertus publiques, cet amour de l'art, qui ont immortalisé la Grèce. Alors arrivent les Perses ; ils s'y brisèrent. « Cette petite Grèce, dit Michelet, était « si forte d'art et de nature, si dense, si serrée de villes et de « montagnes, qu'on n'y entraît guère impunément. La Grèce « est faite comme un piège à trois fonds. Vous pouvez entrer, « et vous trouver pris en Macédoine, puis en Thessalie, puis « entre les Thermopyles et l'isthme. » Mais, tandis que Sparte et Athènes s'arrachent la suprématie, la Macédoine vient tout dominer, tout entraîner vers une gloire immortelle dans les vallées du Nil, de l'Euphrate et de l'Indus. Puis arrivent les Romains, apportant la ruine de la nationalité sous les trompeuses apparences de la liberté. Sparte se laisse humilier ; Athènes résiste, glorieuse, mais ruinée. Le deuil commence. Bientôt les *Goths sont dans Athènes* ; les ruines se répandent sur le sol comme un lineuil. Rien ne reste debout ; tout est insulté, brisé, haché, déchiré ; l'homme traite l'art comme la nature a traité le sol. On peut dire avec le poète :

Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte ! (RACINE.)

Après quatorze siècles de silence et de deuil, la Grèce sortit de ses ruines, opprimée, insultée sous le sabre saignant des Turcs. Quel élan ! quel courage ! quel dévouement dans la lutte ! L'Europe la défendit, la sauva. Maintenant que Dieu la protège ! Elle a encore du chemin à faire : la course est longue.

Une tribu hellénique portait le nom de *Grecs*. On assure

que les Romains étendirent ce nom à tous les Hellènes, comme les Français ont appelé *Allemands* tous les Germains. Les Grecs appelaient *Hespérie* la côte occidentale de la Grèce, sur laquelle se levait le soir l'étoile *Hespérus*; puis ils nommaient l'Italie *Grande-Hespérie*, et, plus tard, l'Espagne, *Dernière-Hespérie*. Quelques historiens veulent que *Achéens* signifie *riverains des fleuves*, *Ioniciens lanceurs de flèches*, *Doriens porteurs de lance*, *Éoliens, errants*, etc. *Cyclades* signifie *îles rangées en cercle*: le centre était *Délos*. *Sporades* veut dire *îles semées*, *Strophades îles mouvantes*, etc. *Athènes* est la ville de *Minerve*; *Thermopyles*, les *portes chaudes*, à cause des sources thermales voisines; *Ionie*, *lieu semé de violettes*; *Styx*, *fleuve de glace*, etc. *Rhodes* s'appelait d'abord *Ophiusa* ou *île des serpents*, puis *Macara*, ou *île heureuse*, comme la Crète primitive: enfin l'immense quantité de ses roses lui a donné son nom actuel. *Eubée* signifie *riche en bœufs*; on l'appela aussi *Chalcis*, à cause de son airain, puis *Macris*, parce qu'elle était longue. *Candie* vient du mot arabe *Chandah* qui signifie retranchement. Les Grecs croyaient la Grèce au centre de monde, et l'Olympe au centre de la Grèce: prétentions exclusives qu'on retrouve chez plusieurs peuples. On en verra la cause au système du monde.

Le climat de la Grèce est moins doux que celui d'Italie et d'Espagne à latitude égale: température causée par la multitude de golfes, et surtout par les montagnes. « Sans aucun doute, dit un voyageur, le climat de l'Attique est le plus sain, le plus pur, le plus doux de la Grèce. Euripide l'a chanté. » *Naupli* est entouré de marais qui rendent l'air malsain. Il en est de même d'*Argos* et de *Livadie*. L'archipel qui reçoit sans obstacle la chaude atmosphère d'Afrique jouit d'un des plus beaux climats d'Europe. Le printemps est dans toute sa magnificence en mars: juillet a des chaleurs souvent fatigantes: décembre est souvent un mois de pluies et d'orages; l'hiver est très-doux; la neige tombe quelquefois, mais ne reste pas. Les anciens vantaient la pureté de l'air de *Siphnos* (*Sifanto*) plus célèbre encore par ses mines d'or et d'argent. Les plus longs jours à *Athènes*, comme à *Palermie* et à *Cordoue*, sont de 14 heures 40 mi-

minutes. La différence au nord et au sud n'est que de quelques minutes. Le Taygète est la montagne la plus élevée ; on lui donne 2,425 mètres de haut. Cependant il y a des sommets qui ont 3,000 mètres. On donne au Parnasse 1,800 mètres, à l'Hélicon 1,400, au Cithéron 1,300. Le golfe de l'Arta est très-important par les beaux ports et les forêts qui l'entourent. L'Eurotas porte aujourd'hui le nom d'*Iri* dans la partie supérieure, et le nom d'*Hélos*, dans l'inférieure. Quelques géographes refusent de le confondre avec le *Vasili-Potamos* ou fleuve royal, ainsi appelé du séjour que les *despotes de Morée* faisaient à Misitra au moyen âge.

La Grèce donne l'hospitalité aux hirondelles de France et d'Allemagne dans l'Archipel, quand elles passent en Afrique. Les bestiaux sont de belle race. Les moutons de Livadie sont renommés pour la beauté de leur laine : on les fait voyager par troupes, comme en Espagne, par des bergers albanais. Aux temps anciens la pourpre de Trézène était la plus précieuse de la Grèce. Les oliviers de Lépante fournissent la meilleure huile. L'Attique est encore couverte à perte de vue de vastes forêts d'oliviers, dont la beauté surpasse celles de Palerme et de Gènes. Les marais de Marathon, de Béotie, de Corinthe, ont été rendus à l'agriculture. Dans l'antiquité la Laconie était sujette à de grands tremblements de terre. Près de Delphes se trouve une caverne si vaste que le peuple de cette contrée s'y réfugia à l'arrivée de Xerxès. Patras, Céphalonie, Ithaque et Zante sont les seuls lieux qui fournissent le *raisin dit de Corinthe*. Corfou est très-riche, *Cérigo* peu fertile ; Hydra et Spezzia sont des rochers stériles : mais, en général, les îles de l'Archipel sont abondantes en fruits, en vins, en soie, en marbres. Entre Négrepont et le continent se trouve l'*Euripe*, célèbre par ses marées, qui sont régulières durant certains jours, et tellement irrégulières en certains autres jours, qu'elles sont jusqu'au nombre de quatorze en vingt-quatre heures.

L'île d'Antiparos renferme une grotte dont les stalactites sont les plus belles du monde. C'est près des rochers de *Stampalia* que se trouvent les éponges que d'habiles plongeurs vont détacher dans les flots. Les îles voisines en produisent aussi. C'est de là

qu'on en expédie dans tous les pays européens. L'île de *Milo* a un volcan presque éteint, et des eaux thermales. C'est dans cette île qu'on découvrit il y a quelques années la célèbre statue dite *Vénus de Milo*, admirée de tous les hommes de l'art : cette île a aussi des ruines pélasgiques, des catacombes, des débris superbes d'amphithéâtres, de ports, de palais. Près de Santorin se trouve un volcan sous-marin. L'île Sérïpho est hérissée de rochers et de mines de fer à fleur de terre : les anciens ont feint que la tête de Méduse y avait tout pétrifié, même les habitants ; sous les empereurs romains c'était un lieu d'exil, comme Pathmos illustrée par saint Jean qui, dit-on, y composa l'Apocalypse. Entre Argos et Corinthe sont les ruines de *Némée* dans la forêt de laquelle Hercule tua, dit-on, un lion : ce qui prouverait qu'il y avait alors des lions en Grèce. La *chasse du sanglier* de Calydon dans l'Étolie, est célèbre dans les temps héroïques de la Grèce. C'était au sud d'Argos qu'était le *marais de Lerne* où Hercule détruisit une multitude de serpents appelés *hydre de Lerne* ; on croit que cette destruction de l'hydre fut le dessèchement de marais pestilentiels. Près de Mantinée était le lac *Stymphale* où Hercule tua les oiseaux qui se nourrissaient de chair humaine. Près de Mégare sont les roches *Scironides*, où fut pratiquée la route qui traverse l'isthme : sur ces rochers, jadis le brigand Sciron exerçait sa férocité ; Thésée le tua. Près du Parnasse est la fontaine *Castalie*. On voit aussi le *chemin fourchu* où l'infortuné *OEdipe* tua son père *Laïus*. Près de Corinthe est l'ancienne fontaine *Pyrrène*. On retrouve les traces du fameux canal que Néron essaya d'ouvrir pour couper l'isthme. On voit encore les débris de la *muraille* qui allait d'une mer à l'autre ; les empereurs grecs la réparèrent, et au quinzième siècle, les Vénitiens la fortifièrent de 156 tours et de doubles tranchées : ce grand travail fut exécuté en quinze jours : 30,000 hommes y travaillèrent à la fois : c'est une grande et épaisse muraille. L'isthme a 60 kil. de long et 8 de large. Mégare était la gardienne des défilés qui mènent en Morée. Aux Thermopyles on trouve encore le fatal sentier qui ouvrit l'entrée de la Grèce aux Perses ; on ne voit plus aucune trace du bourg d'*Anthéla* où campa Léonidas. Ce

célèbre défilé est sans valeur militaire, puisqu'il est toujours possible de le tourner. Il est formé par le vaste contrefort de l'OEta qui court entre le Sperchius et le Céphissus, qui coule dans le lac *Copaïs*, lequel occupe le centre d'un plateau très-escarpé : les Pélasges l'unirent à la mer par des canaux souterrains.

Près de Missolonghi sont des pêcheurs qui se servent encore, comme des sauvages, de canots creusés dans un tronc d'arbre, et qu'ils font manœuvrer avec une habileté étonnante. On assure que sur le Parnasse il y a encore des montagnards qui ont conservé l'ancien idiome dorien, dans son âpreté primitive. Près de Livadie était l'autre célèbre de Trophonius non loin duquel se trouvaient les deux ruisseaux, le *Léthé* (oubli) et la *Mnemosyne* (mémoire). Scyros, où fut élevé Achille, a été longtemps un repaire de pirates fameux aux temps anciens. Dans l'île de *Psara* se trouvait un célèbre *Temple de Bacchus* desservi par des prêtresses ou bacchantes : le christianisme y fonda un couvent où des religieuses se vouent au soin des malades et à l'éducation des enfants. C'est à Zéa que furent découverts les *célèbres marbres d'Arundel* transportés en Angleterre, et contenant les plus anciennes chroniques de la Grèce. Le fameux temple de Délos, dédié à Apollon, était un asile inviolable : l'île fut ravagée par les généraux de Mithridate : elle est restée déserte. On croit que ce fut à Nio qu'Homère expira, en allant de Samos à Athènes. A Sainte-Maure, on voit le fameux promontoire de Leucade d'où se précipitaient, dans les brisants qui hérissent ce rocher, des personnes exaltées par leurs peines : la reine Artémise fit le saut de Leucade, mais elle échappa à la mort ; Sapho et d'autres furent victimes. Dans l'île d'Ithaque sous le château d'Ulysse, on a trouvé plus de 200 tombeaux, des antiquités précieuses, etc. On voit à Cérigo, l'ancienne Cythère, les ruines d'un des plus beaux temples que les Grecs aient élevé. De toutes les villes grecques, Athènes offre les ruines les plus remarquables, dominées par l'Acropole où s'élevait entre autres chefs-d'œuvre le temple de Minerve, le Parthénon. On voit encore la tribune creusée dans le roc du haut de laquelle parlèrent Périclès et Démosthènes : parmi les ruines, on distingue

les Propylées, le temple de Thésée, celui de Jupiter Olympien, les tombeaux, la porte d'Adrien, etc. On a récemment retrouvé la fontaine de Pan sur l'Aeropole. Le port du Pyrée est joint à la ville par un chemin de fer. On voit encore les murs de Thémistocle qui joignaient la ville au port. Non loin d'Argos sont les ruines de Mycènes où l'on admire tant de monuments cyclopéens, surtout le *tombeau d'Agamemnon* : les murailles sont toujours remarquables.

Nauplie était le port d'Argos ; c'est aujourd'hui *Napoli de Romanie*. A l'est de cette ville sont les ruines de Tyrinthe, patrie d'Hercule : elles offrent, dit-on, les plus grandes constructions cyclopéennes de la Grèce. Près de l'ancienne *Épidaure* sont les ruines du fameux temple d'Esculape, si célèbre dans l'antiquité : ses eaux minérales existent encore ; on dit qu'Antonin y avait fait construire un espèce d'hôpital ou bâtiment pour les malades qui venaient y prendre les eaux. Le temple est, dit-on, remplacé par une chapelle chrétienne qui est encore visitée par les paysans pour motif de santé. C'est à *Napoli de Malvoisie* qu'on récolte l'excellent vin de *Malvoisie*. Le *Magne* ou *Maïna* s'étend entre les golfes de Coron et de Kolokythia ; il renferme plus de 40,000 habitants, indomptables même sous les Turcs qui n'ont jamais pu obtenir d'eux qu'un modeste tribut : ils ont largement contribué à l'indépendance de la Grèce. Le cap *Matapan*, ou ancien Ténare, a des cavernes regardées autrefois comme l'*entrée des enfers* : elles sont peuplées de *Cacovouniotes*, pirates sanguinaires qui ne respirent que le brigandage et le meurtre. Navarin est tout près des ruines de l'ancienne *Pylos* où Télémaque visita le vieux Nestor. En face est l'île *Sphactérie* où les Athéniens massacrèrent un corps de Spartiates (425). L'Ilélicon avait dans ses environs la fontaine d'*Hippocrène*, les petits fleuves *Permesse* et *Libéthrius* consacrés aux Muses. C'est aux environs de Gnosse qu'était le fameux *Labyrinthe* construit par Dédale et renfermant le *Minotaure*. Dans les plaines d'Olympie s'élevait le célèbre temple du *Jupiter Olympien*, renfermant la statue colossale du Dieu, chef-d'œuvre de Phidias. Tout le bois sacré voisin était rempli

de monuments admirables, de statues dédiées aux vainqueurs; au temps de Pline, il y en avait plus de 500, toutes des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Sparte n'avait que fort peu de monuments : un temple de *Diane*, un temple de *Lycurgue*, un théâtre, un portique des *Perses*; ses ruines sont séparées de 4 kilomètres de Misitra bâtie avec ses débris. *Amyclée* possédait un temple d'Apollon. Près du Ténare on exploitait de magnifiques *marbres verts*. *Tricala*, en Thessalie, était la patrie d'Esculape. *Anticyre* était renommée par l'immense quantité d'*ellébore* qu'elle recueillait. On remarquait aussi en Thessalie les collines à *tête de chien*, *Cynocéphales*, où Flaminius triompha de la Macédoine. Une partie de la *Locride* avait été surnommée *Ozole* ou *infecte*, à cause des marais nombreux dans ces pays. *Naupacte* (Lépante) avait de magnifiques temples, mais ils étaient loin d'égaliser la magnificence du temple de Delphes, enrichi pendant des siècles par les villes grecques et les princes étrangers : tous ses trésors furent pillés pendant la *guerre sacrée*. (350) La Pythie y rendait ses oracles sur le trépied. Orchomène, ennemie de Thèbes, renfermait, dit-on, le tombeau d'Hésiode. L'ancien cap *Sunium* était dominé par un magnifique temple de Minerve : Platon allait souvent s'y entretenir avec ses disciples : il y a encore debout 19 colonnes superbes. Ce fut au petit bourg de *Scyllonte* en Triphylie que Xénophon, banni d'Athènes, composa son histoire. *Caryes*, aujourd'hui *Kravada* ou *Lacami*, fut ruinée par des Hellènes, ses guerriers massacrés, et ses femmes esclaves furent représentées dans les édifices par ces ornements appelés *caryatides*.

Dans les guerres de l'indépendance, la plupart des villes grecques ont été abîmées sous des ruines nouvelles : on se rappelle la glorieuse défense de *Missolonghi* (1822). La cité de Parga fut livrée au Turc par les Anglais, en vertu des traités; les habitants aimèrent mieux abandonner leur ville, après avoir brûlé les ossements de leurs ancêtres. Sur les ruines d'*Épidaure* se trouve le pauvre village de *Pithavra*, celui de *Karvathi*, sur les ruines de *Mycènes*; celui de *Miraca*, sur les ruines d'Olympie; celui de *Sinano*, sur celles de *Mégalopolis*, la ville d'Épaminondas : ce village est contesté. Plusieurs

villes de Morée portent encore gravé sur leurs murailles le lion de Saint-Marc, souvenir de la domination vénitienne. Argos a ses marais de *Lerne*, comme aux temps d'Hercule. Aux environs de Tripolitza sont les ruines de *Tégée*; *Palæopolis* couvre les ruines de *Mantinée*. Le village de Magoula est sur les ruines de Sparte. Près du Parnasse est le village de Rachova, près duquel est l'ancien antre de *Corycius*, aujourd'hui repaire de brigands; une partie est ornée de magnifiques stalactites. D'après les nouveaux plans, *Patras* sera une ville admirable. On cite déjà à Athènes les rues d'*Hermès*, de *Minerve*, d'*Éole*. Le village de *Lepsina* occupe l'emplacement d'*Éleusis*. On croit voir des traces du temple de Cérès. Le village de *Marathon* rappelle une célèbre victoire. Hydra est une des belles villes de l'Orient; elle a de belles églises, de belles rues, de beaux édifices : ce fut le boulevard de l'insurrection.

MOEURS. RELIGION. Les traditions parlent des populations primitives de la Grèce comme étant vraiment sauvages, et regardant comme un dieu celui qui leur révéla l'usage du gland, ou plutôt du fruit du hêtre, à la place de feuilles d'arbres, d'herbes et de racines. Les Pélasges, loin d'être des barbares, furent d'ardents propagateurs d'une civilisation naissante et active; ils apprirent à se faire des cabanes, à se vêtir de peaux de sangliers; ils substituèrent les céréales aux glands; ils plantèrent l'olivier, que des historiens attribuent à l'Égyptien Cécrops; les arts, et surtout les idées religieuses des Pélasges révèlent de grands progrès. La race pélasgique tomba dans la servitude sur une foule de points de la Grèce, par l'invasion des Hellènes, rudes guerriers, très-loin de la civilisation; mais ces guerriers furent eux-mêmes vaincus par la civilisation pélasgique à mesure qu'ils s'avançaient vers le sud. La Grèce dut beaucoup ou presque tout à la civilisation orientale que lui apportèrent les colonies égyptiennes, phéniciennes, lydiennes. Mais quand les Doriens se jetèrent sur la Grèce, tout redevint barbare. Malgré l'éclat des temps héroïques et de la guerre de Troie, les brigands *Sinnis*, *Scyron*, *Procruste*, exterminés par Thésée; Diomède nourrissant ses chevaux de chair humaine; les atrocités d'Atrée, nous

révèlent des mœurs féroces dans ces temps où naît la civilisation.

Les historiens dessinent les peuples grecs par des traits caractéristiques : *Étoliens*, peuple brigand, pirates de terre, toujours libres de leur parole et de leurs serments ; gloutonnerie et stupidité *béotienne* : tyrannie démagogique d'Argos, luxe et corruption de Corinthe, etc. Chacun avait son rang bien fixé.

Toutefois deux civilisations prévalurent : l'une *dorienne*, à Sparte : aristocratique, sévère et guerrière ; l'autre est *ionienne*, à Athènes : démocratique, brillante, portée aux lettres, aux arts et au commerce. Sparte dut sa gloire à la rude législation de Lycurgue, et Athènes à la douceur des lois de Solon. Mais si à Sparte le vieillard était honoré, vénéré ; si la frugalité est une vertu populaire, le courage une habitude, l'enfant qui naissait faible était mis à mort sans pitié. Que de grands hommes la France aurait perdus, si cette horrible coutume eût existé de nos jours ! Si le mariage était saint et sérieux, les jeunes doriennes paraissaient nues au gymnase ; cet oubli de la pudeur amena plus tard des mœurs d'une affreuse dépravation. La conduite des Spartiates à l'égard des Hilotes était une infamie : ils allaient jusqu'à les souiller de vices, pour se glorifier de leurs orgueilleuses vertus ; et quand un de ces esclaves se distinguait par sa beauté ou ses qualités supérieures, ils le tuaient. On peut à peine en croire les récits des historiens. Quelquefois, armés d'un poignard, les jeunes Spartiates allaient, au détour des chemins, attendre les Hilotes qui revenaient le soir de la campagne ; ils les tuaient impunément pour s'apprendre à verser le sang dans les combats. Un jour, ils invitèrent les Hilotes, les plus beaux et les plus braves, à se présenter pour être enrôlés dans l'armée avec l'espoir d'être libres. Deux mille se présentèrent. Ces infortunés furent couronnés de fleurs et promenés autour des temples comme des affranchis ; mais ce n'étaient que des victimes : ils disparurent, sans qu'on ait jamais su comment ils avaient été immolés. Pour éprouver le courage de leurs propres enfants, ils les fustigeaient sur l'autel de Junon ; le sang ruisselait ; plusieurs périssaient dans cette douloureuse épreuve : et des mères spartiates assistaient à ce spectacle ! Durant leur puissance, les

Spartiates, corrompus par la victoire, ont fait peser sur la Grèce un joug si dur, qu'on ne peut le comparer qu'à celui des Turcs. Nul costume ne resta chez les peuples pour la vieille Sparte barbare et corrompue sous la domination romaine. Le peuple d'Athènes est celui de toute l'antiquité qui ressemble le plus au peuple de France : même générosité, même élan, même amour de l'art, de la liberté : quelle âme douce, libérale, conciliante dans Solon ! quelle habileté, quelle bravoure, quelle éloquence, quelle générosité dans Pisistrate ! Quelle belle renommée a eu l'Aréopage, ce tribunal athénien ! Quelle tête pure qu'Aristide ! Quelle vie sainte que Soerate ! Quel beau génie que Platon ! deux hommes que l'Eglise chrétienne a cru pouvoir envier à l'antiquité, tant elle eut d'admiration pour eux ! Avec Périclès le peuple se plongea dans le luxe, les fêtes ; déjà les passions populaires ont banni le grand Thémistocle pour sa supériorité, et Aristide pour sa vertu ! Le vice commence son empire : on se moque des lois. Alcibiade met le comble à l'immoralité en se moquant de la religion nationale. Ne croit-on pas être en France à l'époque de la Régence ? Quand Athènes eut perdu toute valeur politique et militaire, il lui resta sa grande gloire littéraire. Chez les Grecs anciens le mot *barbare* signifiait *étranger* ; ils y attachaient une idée d'infériorité. On retrouve chez les Grecs modernes l'indépendance spartiate, la vanité et l'inconstance athénienne ; mais malheureusement il est aussi resté quelque chose des *Étoliens, pirates toujours libres de leur parole et de leurs serments*. Toutefois, l'Europe a admiré l'indomptable résistance des Grecs et leur incomparable dévouement à leur patrie dans la guerre contre les Turcs : ils ont lutté jusqu'à la mort ; beaucoup ont eu la gloire du martyre.

La première religion, avec son culte et ses temples est due aux Pélasges, dont le plus ancien oracle était à *Dodone*, au milieu de vastes forêts. Devant les colonies orientales et les invasions helléniques, le culte pélasgique se concentra dans le sud aux *Mystères d'Éleusis*. Les Pélasges fugitifs le transportèrent aussi à Samothrace, à Troie, etc. Les Égyptiens apportèrent avec eux le culte de *Jupiter*, de *Cérès*, de *Minerve* ; les Phéniciens celui de *Saturne* et d'*Hercule* ; les Lybiens celui de

Neptune, les orientaux celui d'*Apollon*, etc. On immolait des chevaux au Soleil, des cerfs à Diane, des éliens à Hécate. Les *Tritopators* étaient des dieux pélasgiques révéés dans les mystères d'Éleusis; les *Cabires* ou fils de Vulcain étaient en honneur en Samothrace. Ainsi chaque colonie étrangère apportait ses dieux, qui régnèrent exclusivement sur une ou plusieurs cités, regardant comme abominables les dieux des peuples voisins. La civilisation seule calma ce fanatisme sanguinaire : *Minerve* régnait à Athènes, *Cérès* à Éleusis, *Apollon* à Delphes et à Délos, *Vénus* à Corinthe, *Esculape* à Épidaure, *Junon* à Argos, *Jupiter* à Olympie, etc. Les sacrifices humains se maintinrent longtemps chez les Grecs : le sacrifice d'Iphigénie à l'ambition paternelle, l'immolation du fils d'Idoménée à un vœu, nous émeuvent péniblement ; mais qu'est-ce en comparaison de ce roi de Messénie, *Aristodème*, qui s'immole lui-même, qui massacre devant son autel 300 Spartiates, qui sacrifie à Jupiter le roi spartiate *Théopompe*, son prisonnier ! La barbarie du temps ne peut être une excuse : c'était là une partie constitutive du culte. Ne sait-on pas que Thémistocle avant la bataille de Salamine, sacrifia à Bacchus trois jeunes prisonniers d'une beauté rare, et qu'on disait neveux du roi de Perse ? Qu'ont donc fait de plus les sauvages de l'Amérique ? La plupart des temples servaient d'asile inviolable, témoin celui de Tégée où Pausanias alla mourir de faim, et celui de Calaurie où Démosthène mourut. Le pèlerinage à divers temples s'appelait *Théorie*.

Les temples anciens servaient à la fois, pour le peuple, de *banques* et d'*archives* : c'est là surtout ce qui en faisait l'importance ; de là le soin du peuple à protéger ses dieux, leurs prêtres et leurs trésors. Dans plusieurs temples on a découvert les conduits souterrains, par où les prêtres allaient, jusque sous l'autel, prendre les victimes en offrandes aux statues des dieux, ou rendre leurs oracles d'une manière merveilleuse. Parmi les grandes solennités religieuses de la Grèce, il faut distinguer à Athènes les *panathénées* ou fêtes de Minerve : on y déployait une magnificence incroyable ; on promenait avec pompe la riche robe ou *peplum* de la déesse ; des courses aux flambeaux, des chants, des représentations théâtrales, des fes-

tins splendides accompagnaient ces fêtes ; les grandes panathénées étaient célébrées seulement tous les quatre ans, les petites étaient annuelles. Il en était de même des *dionysiaques* ou fêtes en l'honneur de Bacchus ; dans ces pompeuses processions on portait des corbeilles d'or pleines de raisins, des vases remplis de vins précieux. Ces fêtes donnèrent naissance à l'art dramatique. Les fêtes d'*Éleusis*, dans le temple admirable construit par Périclès, étaient consacrées à Cérès ; il y avait d'autres fêtes où les processions se répandaient dans les campagnes, autour des champs cultivés. Mais dans ces fêtes, il y en avait d'indécentes, d'immorales. La dépravation tua le culte public.

Rien n'égalait en magnificence les fêtes de Jupiter à Olympie : c'étaient les fêtes nationales des Hellènes, qui les opposaient à tout ce que l'Égypte et l'Asie avaient de plus grand. Les trésors du temple d'Olympie étaient renommés : on y trouvait accumulées les offrandes de tous les peuples. On y célébrait des jeux, institués par Hercule, et rétablis par Pélopes. Ils duraient cinq jours : les combats étaient ceux des chars, de la course, de la lutte, etc. ; puis venaient les *jeux pythiques* à Delphes, en l'honneur d'Apollon ; les *jeux isthmiques* sur l'isthme de Corinthe, étaient en l'honneur de Neptune ; outre les combats ordinaires, il y en avait un de poésie, et un de musique ; ils avaient lieu tous les cinq ans comme les *jeux néméens*, institués, dit-on, par Hercule, en l'honneur de Jupiter Néméen. Il y avait à Athènes un autel au dieu *Inconnu*, invoqué par saint Paul, quand il fut traduit devant l'Aréopage d'Athènes. On sait le zèle du grand apôtre des gentils, ses lettres aux *Corinthiens*, aux *Éphésiens*, etc. Athènes eut la gloire de donner au christianisme son premier apologiste dans son évêque *Quadratus*, qui présenta son *apologétique* à l'empereur Adrien. L'Église grecque suivit toutes les phases de l'Église de Byzance. Les convents sont nombreux, les moines s'appellent ordinairement *caloyers*, surtout ceux de l'ordre de Saint-Basile. Le haut clergé a conservé l'influence que donne la science et la vertu ; mais le bas clergé se distingue peu par sa science. L'Église grecque se meurt d'inaction et d'impuissance. Il y a des catholiques dans les îles et chez les Albanais.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les Pélasges se distinguèrent dans l'agriculture, l'architecture, la métallurgie, la navigation, etc. Pour éviter les débordements désastreux du lac Copaïs, ils creusèrent dans le mont Ptoos des canaux d'écoulement pour le lac, lesquels avaient plus de 4 kilomètres de profondeur, comme nos grands tunnels des chemins de fer. On sait qu'il y a plus de 200 villes grecques renfermant des ruines de constructions pélasgiques, et ayant ainsi plus de 3,600 ans d'existence. On appelle surtout *cyclopéens* les ouvrages où l'on retrouve des formes hardies et gigantesques, des blocs qui semblent n'avoir pu être mis en mouvement que par une force surhumaine, et par une mécanique plus puissante que la nôtre¹. On appelle *pélasgiques* plus spécialement les ouvrages où l'on commence à trouver des pierres taillées en polygones irréguliers, sans être unies par le ciment. L'agriculture fut pratiquée dès les temps les plus anciens dans l'Argolide et la Mégaride. Cécrops et Triptolème la répandirent dans les autres provinces où les déluges d'Ogygès et de Deucalion l'avaient peut-être détruite. Arcas, qui donna le nom d'Arcadie à la Pélasgie, apprit de Triptolème l'art de cultiver le blé, de faire du pain, et d'Aristée l'art de filer et de tisser des étoffes. Myle, successeur de Lelex à Sparte, inventa, dit-on, la meule à moudre le grain; Eurotas fit creuser un canal pour l'écoulement des eaux qui rendaient la Laconie presque inhabitable. Quelques auteurs prétendent que les Pélasges ignoraient la sculpture et qu'elle leur fut apportée par les Égyptiens. Il faut citer, outre les canaux du lac *Copaïs*, le trésor de Minyas, le tombeau d'Agamemnon, les galeries de *Tirynthe*, la porte des lions de Mycènes, etc. A ces grands ouvrages pélasgiques succédèrent les constructions helléniques, régulières, à la ligne droite, au cercle, qui donnèrent ces chefs-d'œuvre de l'art grec, lequel se divise en plusieurs ordres : l'*ionique*, le *dorique*, le *corinthien* qui a tant de grandeur et de richesse, etc. Pour la peinture, il faut citer *Polignote* de Thasos, le grand peintre du temple de Del-

¹ L'architrave du tombeau d'Agamemnon est un énorme bloc de rocher de 27 pieds anglais de long, 47 de large et 4 et demi d'épaisseur.

phes (396), *Zeuxis* dont les grands chefs-d'œuvre ornèrent plus tard Rome et Constantinople (400); il était l'émule de *Parthasius*. *Apelles* était le Raphaël de l'antiquité; il illustra le règne d'Alexandre. Les sculpteurs les plus distingués furent *Dédale*, de Sicione, ville renommée par ses grandes écoles de peinture et de sculpture qu'illustraient *Polyclète* et *Lysippe* : le premier avait fait, parmi ses chefs-d'œuvre, la fameuse statue surnommée la règle ou *canon*, parce qu'elle réunissait toutes les perfections du corps humain : le second fut le sculpteur d'Alexandre : Phidias, de l'Attique, s'est immortalisé par des chefs-d'œuvre qui l'ont laissé sans rival : les statues de Minerve, de Jupiter, les Propylées, le *Parthénon*, sont une des gloires du grand siècle de Périclès. Le plus ancien médecin fut *Esculape* ; il fonda deux grandes écoles de médecine à Cnide et à Cos. Les hommes de ces écoles portèrent le nom d'asclépiades. Celle de Cos l'emporta surtout par la famille des Hippocrate, dont l'un fut si célèbre, pour avoir popularisé la médecine jusqu'à alors sacerdotale.

L'alphabet des Pélasges n'avait, dit-on, que 16 lettres; celui de Cadmus vint le compléter. La musique, la poésie eurent leurs débuts dès les temps anciens. Vers 1480, le barde Olen, venu de Lycie, par la Thrace, et la prophétesse Phomonoë, employèrent à Delphes le vers hexamètre. Ils eurent pour successeurs l'ancien *Orphée*, le premier *Musée*, puis *Eumolpus*, etc. Les chants, surtout religieux de cette époque, retentissaient aussi dans les palais, et aux festins des rois, dont ils relevaient la magnificence : car avant le siège de Troie l'art y avait répandu ses chefs-d'œuvre. Le fauteuil de Pénélope, femme du roi Ulysse, était entièrement d'or et d'ivoire richement éiselé. Les palais étaient magnifiquement ornés et remplis de meubles précieux ; probablement que le commerce de l'Asie les apportaient en Grèce. Linus et Orphée commencent dès le quatorzième siècle à briller. Sous le beau ciel de l'Ionie, *Homère* ¹

¹ Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître Homère : *Smyrne* et *Chios* sont les mieux fondées dans leurs prétentions; puis viennent *Colophon*, *Rhodes*, *Argos*, *Athènes*. Il mourut, dit-on, dans la misère à *Ios*, petite Cyclade, ou bien à Nio, en allant à Aithènes.

naît et donne ses grands poèmes (x^e siècle); *Hésiode* publie ses *Travaux*, ses *Jours*, sa *Théogonie* (ix^e siècle). La Grèce admira Simonide de Céos, le gracieux Anachréon de Téos en Ionie (530), le sublime lyrique *Pindare* (480) de Thèbes, et sa célèbre rivale *Corinne* de Tanagre; rivalité glorieuse qui nous rappelle celle de *Sapho* la dixième muse, et du fameux *Alcée*, tous deux de Lesbos (600)¹. *Eschyle* d'Éleusis (525), grand guerrier et grand poète, *Sophocle* de Colone (450) dont la vie tout entière fut un long triomphe, et son glorieux rival *Euripide* de Salamine, ont donné à la tragédie toute sa grandeur et toute sa majesté. *Aristophane* d'Athènes donna cette comédie mordante qui attaquait les personnes en plein théâtre: il fut surnommé le prince de l'ancienne comédie (588). Parmi les grands historiens, Hérodote d'Ialicarnasse a été surnommé le père de l'histoire; il lut son ouvrage aux Grecs assemblés aux jeux olympiques; il les transporta d'enthousiasme (456). Le jeune Thucydide d'Athènes avait entendu cette lecture imposante, qui inspira son génie: il écrivit son histoire de la guerre du Péloponèse. Xénophon de l'Attique est un modèle en son genre. L'Attique produisit les plus grands orateurs: *Pisistrate*, *Thémistocle*, *Cimon*, *Périclès*, *Alcibiade*, *Isocrate*, *Eschyme*, *Démosthène*, qui n'a jamais été surpassé. En philosophie, quels noms que *Pythagore* de Samos (540), *Socrate* d'Athènes, *Platon* d'Égine, *Aristote* de Stagyre, le précepteur d'Alexandre. Les historiens citent moins avantageusement *Diogène* le Cynique, le sceptique *Pyrrhon*, le voluptueux *Épicure* (340).

Avec la grande vie politique d'Athènes tomba la grande éloquence: mais ses écoles restèrent: c'est là que vinrent se former les grands orateurs de Rome, les *Cicéron*, les *Hortensius*, les grands poètes, *Horace*, *Virgile*, etc. Parmi les historiens grecs, il ne faut pas oublier Polybe, né en Arcadie, et l'ami de Philopæmen et des Scipions; il avait été envoyé à Rome comme otage (166), puis *Plutarque* de Chéronée en Béotie: il professa

¹ Les sept sages de la Grèce sont: *Thalès*, de Milet; *Solon*, d'Athènes; *Chilon*, de Lacédémone; *Pittacus*, de Mitylène; *Bias*, de Priène; *Cléobule*, de Rhodes; *Périandre*, de Corinthe. Ils vécurent à la fin du vi^e siècle ou au commencement du vii^e.

la philosophie à Rome; il était archonte et prêtre d'Apollon : il a écrit la *vie* des grands hommes de Rome et de la Grèce. (90 ans après J.-C.). Durant l'ère chrétienne, les écoles d'Athènes élevèrent les plus grands génies de l'*Église grecque* et de l'*Église latine* : les *Athanase*, les *Basile*, les *Grégoire*, les *Chrysostôme*, les *Augustin*, les *Ambroise*, les *Jérôme* qui tous ont illustré le christianisme de leur science et de leurs vertus. Un homme célèbre du troisième siècle était *Longin* qui avait ouvert à Athènes une grande école d'éloquence : il devint le conseiller de la reine de Palmyre, *Zénobie* (273). Au IV^e siècle *Libanius* illustra l'école d'Athènes. Ce grand rhéteur eut pour élèves entre autres saint *Basile* et saint *Chrysostôme*. Au siècle suivant *Proclus* fit de l'école d'Athènes un centre de résistance au christianisme : résistance qui provoqua la sévérité des empereurs. Une fois les écoles fermées, Athènes tomba dans l'obscurité et la barbarie du moyen âge. Aujourd'hui les lumières reparaissent en ce pays. On y ouvre des écoles : on veille à la conservation des précieuses ruines de tous les chefs-d'œuvre qui couvrent le sol de leurs débris. Sous la protection de l'Europe, la Grèce se relève de sa barbarie de quinze siècles. On va créer un vaste musée pour y recueillir en originaux ou en copies tout ce que les ruines de la Grèce ont jamais renfermé de chefs-d'œuvre. Corfou a une université.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les *Cabires* de *Lemnos*, de *Samo-thrace*, de *Macédoine*, étaient des mineurs qui, comme les cyclopes du *Péloponèse*, la lampe fixée au front, pénétraient dans les entrailles de la terre : ils travaillaient les métaux. Ces premiers *Pélasges* découvrirent le cuivre, et l'ouvragèrent. Ce furent les *Dactyles* de *Crète* ou de *Chypre* qui découvrirent le fer, plus difficile à travailler. Outre cela, les *Dactyles* étaient habiles agriculteurs, ils soignaient les tronpeaux, s'occupaient des abeilles. Les navigateurs orientaux, qui vinrent par mer, apportèrent avec eux une marine avancée. *Danaüs* vint sur un *pent:contore*, ou vaisseau à cinquante rameurs : la fable a fait des cinquante rames les cinquante filles de *Danaüs*. L'expédition des *Argonautes* révèle chez les *Pélasges* et les *Hellènes* la navigation au long cours : elle révèle de plus l'usage des vais-

seaux *pontés*, et le désir de former un grand commerce avec le Pont-Euxin; car on croyait que la Colchide renfermait des mines d'or. Dédale, qui avait su donner le mouvement à la sculpture immobile des Égyptiens, appliqua, dit-on, les premières voiles aux vaisseaux. Lors de la guerre de Troie, les bâtiments de la flotte étaient garnis de rames, de mâts, de voiles, mais ils n'avaient pas d'ancre en fer, de ponts, ni plusieurs banes de rameurs : les plus petits portaient 30 hommes; les plus grands 120 soldats.—Le commerce était très-actif, même aux époques les plus reculées : Ulysse, déguisé en marchand pour découvrir Achille, vendait des bijoux, des bracelets de grand prix, de riches étoffes, de belles armes : il suffit de lire Homère pour savoir à quel point de luxe et de magnificence l'art industriel était porté; mais tout cela venait de l'Orient : le sabre de Mardonius, mort à Platée, fut suspendu dans un temple, comme une merveille de l'art. On attribue à *Glaucus de Chios* l'art de damasquer l'argenterie. Cependant au temps de Périclès où le luxe ruina la Grèce, une partie des Locriens se couvraient à peine de peaux de chèvres non tannées, ce qui leur donna le nom d'*Ozoles* ou *puants*. Les fêtes religieuses amenèrent en Grèce, comme partout, autour des temples, les grandes foires. Délos, à cause de sa suprématie religieuse, était le premier marché de la Grèce. L'île Siphnos, aujourd'hui *Siphanto*, avait de riches mines d'or et d'argent; Thasos avait aussi d'anciennes mines d'or et du marbre célèbre, mais moins que celui de *Paros* qui reproduisait les plus grands chefs-d'œuvre de l'art grec. Les anciennes mines d'or et d'argent de Sériphos sont abandonnées; elle a encore du fer et de l'aimant, ainsi que l'île Négrepont qui possède aussi de riches mines de cuivre. Ce métal était autrefois en très-grande abondance en Chypre, ainsi que l'or, l'argent, les émeraudes; on y trouve encore du jaspe rouge, du cristal de roche, qu'on appelle diamant de Paphos, et de l'amiante.

Solon était un grand négociant; il avait acquis dans les affaires une immense fortune : de là sa grande influence, et ce mot de Plutarque : *Le négoce est une profession honorable; il unit les nations étrangères, et fait des alliances avec les rois*. Le commerce

national en Grèce eut longtemps deux rivaux redoutables : le commerce phénicien, et le commerce carthaginois ; aussi durant la guerre médique, quel désastre la marine phénicienne ne fit-elle pas éprouver aux îles grecques de l'Asie-Mineure ; et quand Alexandre ruina Tyr, il ne fit qu'accomplir une ancienne réaction nationale qu'il rendit impérissable en fondant Alexandrie, dont la prospérité ruina Tyr à tout jamais. A l'ouest, les Carthaginois luttèrent contre les colonies grecques de Gaule et d'Espagne ; mais ils sentirent vite le besoin des Grecs dans leur lutte contre Rome. Le grand centre du commerce grec était Corinthe : ses *beaux vases*, ses *statues* étaient renommés. Corfou, sa colonie, était aussi sa rivale. Lyeurgue prohiba le commerce de Sparte comme source de corruption. Athènes avait un commerce immense : les mines d'argent du *Laurium* en Attique, étaient d'un grand produit. Les mines d'or de Thraee avaient appelé dès les temps anciens les Grecs sur ces rivages. — Au moyen âge, le commerce fut relevé ou recréé par les Vénitiens, les Génois, les Pisans. Aujourd'hui *Patras* est une des villes les plus commerçantes d'Europe. A toutes les époques de l'histoire, les corsaires de l'archipel ont été redoutables : Minos roi de Crète diminua le fléau de la piraterie au seizième siècle sans l'avoir complètement détruit ; les pirates reparurent avec une puissance formidable sous la domination romaine : Pompée les réduisit. On sait quelle valeur déployèrent les corsaires lors de la guerre de l'indépendance. Dans ces derniers temps, les corsaires de Scyros ont causé pour plus de 100 millions de francs de perte au commerce européen. Après 1813, Hydra compta jusqu'à 375 navires, dont les 6,000 matelots étaient estimés les meilleurs du Levant. Cette puissance s'est affaiblie par l'aucantissement de la piraterie par les flottes anglaises et françaises. Ces brigantins franchissaient les canaux entre les îles de l'Archipel, où ne peuvent passer les vaisseaux de ligne qui les poursuivaient. Les vins de Rhodes, de Chio, de Malvoisie, de Naxos, etc., sont renommés, comme les huiles, le coton, la soie de tout l'Archipel, les amandes de Chio, les raisins de Patras, les soies de Morée, le miel de l'Attique, les olives et les fruits délicieux de Métélin, la belle ga-

rance de Béotie. Les îles Ioniennes construisent une grande quantité de bâtiments marchands; leurs forêts et celles d'Épire suffisent à cette construction active. Mais l'industrie grecque en général est faible : on exporte des cuirs, des laines, du bétail. Il n'y a que quelques manufactures de fil, de coton teint en rouge du Levant, de peaux de chèvres maroquinées, de tapis, de vestes de soie, de grosses étoffes de laine. Mais tout s'améliore.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. Le gouvernement des Pélasges était *théocratique*, et même après l'invasion des Hellènes, qui amena la catastrophe de la race pélasgique, les prêtres pélasges d'*Éleusis*, de *Dodone*, de *Samothrace* conservèrent un grand pouvoir; par leurs *oracles* ils gouvernaient les peuples. Les chefs des colonies phéniciennes, égyptiennes, etc., conservèrent le pouvoir souverain : sur plusieurs points, ils unirent le pouvoir politique au pouvoir religieux. Amphictyon, l'un des descendants de Cécrops, fonda l'*amphictyonie* du bourg d'Anthéla aux Thermopyles : c'était une ligue fédérative des peuples voisins pour se protéger, se défendre. Les députés se réunissaient au temple de Cérès. Une nouvelle amphictyonie s'établit à Delphes près du célèbre oracle d'Apollon; une autre à Argos, près du temple de Junon; une autre à Oncheste, en Béotie; il y avait un temple de Neptune : une autre dans l'île d'Eubée, puis sur l'isthme de Corinthe, puis à Calaurie. Ces fédérations servirent de modèles aux ligues ioniennes, doriennes, en Grèce et dans l'Asie-Mineure. La ligue des douze villes achéennes est de cette époque reculée; elle fut seulement renouvelée par Aratus. Thésée réunit les bourgades attiques en une sorte de confédération dont Athènes fut le centre. A la guerre de Troie, toute la Grèce forma comme une seule et vaste amphictyonie dont le *roi des rois* fut Agamemnon.

Après la guerre de Troie, l'anarchie fut partout, et la royauté succomba en commençant par l'Attique. Elle fut remplacée par le gouvernement républicain qui, pendant plusieurs siècles, et au milieu de révolutions constantes, passa par toutes les expériences possibles de l'*ochlocratie*, de la *démocratie*, de l'*aristocratie*, de l'*oligarchie*, de la *tyrannie* ou gouvernement d'un seul sans élection, ou sans hérédité réglée par les lois. Athènes

ent des *archontes* d'abord à vie; puis leur pouvoir se borna à dix ans; puis ils furent annuels. Sparte, la cité doriennne par excellence, conserva la royauté; elle avait deux rois collègues, de même famille, mais descendant des deux frères *Eurysthène* et *Proclès*; de là les rois *Proclides* et les rois *Eurysthénides*. Leur pouvoir était limité par vingt-huit sénateurs, et cinq *éphores*. Aussi l'aristocratie domina dans les colonies doriennes, et la démocratie dans les colonies ioniennes. Les dissensions politiques firent Lyeurgue à donner à sa patrie sa rigoureuse législation guerrière (neuvième siècle). Athènes eut aussi ses orages politiques: au sixième siècle Dracon donna des lois si sévères qu'on a dit qu'il les avait écrites avec du sang. Cette dure législation fut remplacée par la sage constitution de Solon, qui ne suffit pas entièrement à calmer les passions populaires. L'*aréopage* était le premier tribunal de l'Attique, mais pas le seul. La législation de Solon, qui accordait à tout citoyen d'Athènes l'égalité devant la loi, était si douce qu'elle interdisait la prison préventive, sauf dans les cas graves de trahison. Les Romains laissèrent aux Grecs leurs lois, leurs assemblées: la Grèce parut donc libre. L'influence macédonienne avait empêché les Grecs de s'épuiser entre eux: mais l'absence d'harmonie favorisa la conquête romaine. Depuis l'invasion des barbares, la Grèce n'exista plus comme nation: son oppression fut constante. Aujourd'hui le *nomarque*, l'*epitarque*, le *démogéronte* remplissent les fonctions de *préfet*, de *sous-préfet*, de *maire*. Il y a toutes les administrations, financières, municipales, législatives judiciaires, etc. La liberté est rendue à la Grèce; elle a adopté un gouvernement constitutionnel héréditaire. Le roi Othon I^{er} a institué l'*ordre du Sauveur* pour récompenser le mérite. Autrefois on élevait des statues aux vainqueurs des jeux olympiques. La république des Sept-Iles est sous la protection anglaise. Le gouvernement se compose du lord commissaire britannique, aidé de six conseillers élus par les îles. C'est un commencement d'ordre constitutionnel.

Pélops introduisit en Grèce l'usage de la monnaie; mais il est probable qu'elle était déjà en usage dans les colonies égyptiennes et phéniciennes. Thésée fit frapper une monnaie

à l'effigie d'un bœuf, d'où est venu cette expression : *cela vaut cent bœufs*. Palamède inventa les poids et les mesures. Homère parle aussi de la monnaie frappée par Thésée : mais en divers passages, il parle de *talents d'or*. Quand Lycurgue donna ses lois à Sparte, il bannit toute monnaie, comme tout commerce ; il admit une monnaie de fer : il y avait aussi une monnaie de fer ou d'airain à Argos : on l'appela d'abord *obole*, parce que dans l'origine elle avait la forme d'une petite broche. Plus tard elle prit la forme circulaire ; chaque peuple y mit une empreinte différente : à Delphes un *dauphin*, à Athènes une *chouette*, en Béotie un *Bacchus*, en Macédoine un bouclier, etc. Ce fut seulement après la guerre du Péloponèse que Lysandre introduisit les finances à Sparte. Les premières monnaies d'or et d'argent vinrent d'Asie : elles furent d'abord sans valeur ni figure déterminées ¹. Puis la Grèce a reçu les monnaies, les mesures macédoniennes, romaines, etc.

¹ Les Grecs prirent pour *unité de longueur*, ou pied, les deux tiers de la *coudée naturelle* des Égyptiens, formant juste *trois décimètres* : il est un peu plus petit que le *pied olympique* valant 308 millimètres. La *coudée olympique* fut de 462 millimètres et le *stade olympique* de 484,8 mètres ; un autre stade valait seulement 180 mètres ; le *palme* 0,075 ; la *pygme*, ou distance du coude à la naissance des doigts, valait 338 millimètres ; l'*orgyie* ou toise valait 4 mètre 8 décimètres. La *mesure agraire* était le *pléthre*, égal à 9 ares environ. La *mesure de capacité* fut le *métrète* pour les liquides : il valait 27 litres ; la centième partie s'appelait *cotyle*, formant 0,27 ; soixante-douze cotyles faisaient une *amphore* de 49 litres 44 centilitres. Pour les graines, la *chénice* était de 4 litre 8 centilitres, ou quatre cotyles, dont la plus grande combinaison était de cent quatre-vingt-douze pour former le *médimne* ou 51 litres 84 centilitres. L'unité de poids fut le *talent* ; c'était le poids de l'eau contenue dans l'amphore, ou 49440 grammes, dont le *soixantième* était la mine de 324 grammes ; dont le *centième* était la *drachme*, ou 5 grammes 24 centigrammes ; dont le *sixième* formait l'*obole* de 54 centigrammes.

Avant Solon, la valeur de l'or, dit M. Saigey, était de 12 fois et demie celle de l'argent, qu'on suppose valoir 222 fr. 22 c. le kilog. Le *talent d'argent* est évalué à 4140 fr., la mine 69 fr., la drachme 69 c., l'obole 12 c. Le *chotque* était le huitième de l'obole. Le talent et la mine étaient des *sommes* et non des *monnaies* : il y avait 60 mines dans le talent et 400 drachmes dans la mine. Solon établit un système de plus grandes mesures : l'augmentation fut de 72 à 100. Ainsi, dans les poids, le *grand talent attique* valut 27,000 grammes, l'obole 75 centigrammes. Dans les monnaies,

Aujourd'hui ses revenus sont de 6 millions et sa dette s'élève à 165 millions. Les monnaies en usage sont celles d'Italie, de Turquie, et celles apportées par le gouvernement bavaïois.

L'armée est de 10,000 hommes : jadis la Grèce avait voté 215,000 hommes à Philippe. La flotte est de 14 vaisseaux : Corinthe avait jadis de puissantes flottes dans ses deux ports de *Cenchrée* sur le golfe de Lépante, et de *Léchée* sur le golfe de la mer Égée. Athènes avait trois ports : *Phalère*, *Munychie* et la *Pirée* ou *Porto-léone*; elle y réunit jusqu'à 400 galères. Les places fortes sont *Missolonghi*, *Zeitoun*, *Bodonitza* qui défend les Thermopyles; Nauplie a le *fort Palamède*, surnommé le Gibraltar de la Grèce. Tripolitza et Corinthe sont très-fortes, ainsi que Patras et Négrepont. C'est le cas de dire avec Lycurgue : *Une ville n'est point sans murailles, quand, au lieu d'enclintes de pierres, elle a autour d'elle de vaillants hommes qui la défendent*. La décadence était venue, quand Sparte s'entoura de remparts. Au fond du golfe de Saloue sont les ruines de *Cyrrha*, port et arsenal de Delphes antique : sur l'emplacement du temple se trouve aujourd'hui le village de

le *grand talent attique* fut de 5,750 fr., la *grande mine* de 94 fr. 85 c., la drachme 96 c., l'obole 46 c. Après Solon, l'or ne valut plus que dix fois son poids d'argent. La monnaie d'or fut le stater, valant 20 drachmes ou 19 fr. 47 c. Mais, comme nous donnons plus de valeur à l'or, cette pièce vaudrait chez nous 29 fr. 74 c.

Toutefois ces valeurs n'étaient pas uniformément adoptées. On parle d'un talent de Rhégium valant 32,400 grammes, d'une drachme de 87 c., d'un stater d'argent de 3 fr. 70 c., d'un talent d'argent corinthien de 9,368 fr. 46 c., de talents d'Eubée, d'Égine, de Syracuse, d'Alexandrie; de staters d'or d'Égine, de Phocide, de Cyzique; d'un talent d'or, ou somme dix fois plus grande que le talent d'argent; d'un pied asiatique de 955 millimètres, d'un stade de 215 mètres. Mais tout cela est du domaine de l'érudition. Cependant nous avons cru devoir l'indiquer.

Les temples servaient de *banques* comme d'archives, sous la protection des dieux. Voilà pourquoi le pillage des temples était le but des ennemis. Un historien a évalué à 50 millions le trésor du temple de Delphes, quand il fut pillé par les Phocéens; somme que nous trouverions trop faible, si l'on ne savait que ce riche temple fut pillé onze fois. Les dons, les dépôts étaient énormes. Gorgias y plaça, dit-on, sa statue en or massif. Crésus y envoya, entre autres merveilleuses offrandes, un gigantesque vase d'argent, d'un travail exquis, pouvant contenir 600 amphores ou 42,000 litres. C'est presque incroyable. Les dons y étaient sans fin et sans nombre.

Castri. *Lépante* est le port militaire de la Grèce, mais qui n'est rien en comparaison du magnifique port de *Paros*. *Skyra* est l'éternelle ville des corsaires. *Corfou* a l'un des plus beaux ports de la Méditerranée ; c'est de cette admirable station que la flotte anglaise domine la Grèce et l'Italie, ainsi que l'entrée de l'Adriatique. *Modon*, *Coron*, *Navarin* sont des ports bien fortifiés. *Milo* a un des meilleurs ports de l'Archipel. *Syra* est la première place de commerce de la Grèce. *Négrepont*, l'une des clefs maritimes de la Grèce, est jointe au continent par un pont de 65 mètres. *Naupli* a une école militaire.

La république ionienne a près de 4 millions de revenus et 1,200 soldats ; les Anglais y ont une garnison de 4,000 hommes. La guerre sanglante de l'indépendance n'a laissé en Grèce que 800,000 habitants, peut-être moins. Durant la guerre, Hydra compta jusqu'à 40,000 habitants réfugiés ; elle en a encore plus de 20,000. Syra en avait 30,000 à Herinopolis ; mais il n'y en a plus que 10,000. Aux temps anciens, Athènes a pu avoir 100,000 habitants, chiffre qu'on a encore exagéré ; elle en a maintenant 25,000. L'île *Corfou* en a 60,000, dont 15,000 dans la ville de *Corfou* ; la ville de *Zante* a 20,000 habitants ; *Ithaque*, 5,000 ; *Céphalonie*, 5,000 ; la république compte en tout 200,000 habitants. Tripolitza comptait 20,000 habitants avant la guerre ; ils sont réduits à 2,000 ; Mégare n'est plus qu'une ruine ; *Chalcis* a 16,000 habitants, *Corinthe* 15,000, *Livadie* et *Nauplie* 10,000, *Argos* 6,000, *Patras* 7,000, *Thèbes* 4,000, *Mistra* 3,000, *Vrachori* 2,000, *Salone*, près du Parnasse, 1,000, etc. Tout est à renouveler, la terre et la nation.

EXERCICES. — Signification de certains noms. Quel est le climat de la Morée, de l'Archipel ? Quelles sont les principales productions ? Phénomènes de l'Europe ? Quels sont les plus beaux monuments grecs en ruines ? Quels grands souvenirs sont restés sur le sol ? Quelles étaient les mœurs de Sparte, celles d'Athènes, celles des Pélasges ? Différence entre les monuments helléniques, pélasgiques et cyclopéens. Quels étaient les grands dieux de la Grèce ? Quels étaient les jeux, les temples ? Amphictyonies ? Quand la royauté disparut-elle d'Athènes ? Quel fut le gouvernement de Sparte ? En quoi consiste la gloire littéraire d'Athènes ? Quels étaient ses

peintres, ses sculpteurs, ses architectes, ses poètes, ses orateurs, ses historiens ? Quelles étaient les villes commerçantes de la Grèce ancienne ? ses principales ressources ? Quelles étaient les mesures, les monnaies, les forces militaires ?

Questions à résoudre : Description de Sparte, d'Athènes, de Corinthe, de Delphes, d'Olympie. Expédition des Argonautes et son but commercial. Ancien sacerdoce d'Athènes. Organisation actuelle de l'Église grecque. Civilisation dorienne et ionienne ; leurs colonies. Homère et ses grands poèmes. Comédie et tragédie grecques. Écoles grecques sous les Romains. *Amphictyonie. Ligue achéenne.* Aréopage et tribunaux d'Athènes.

CHAPITRE XVIII.

TURQUIE.

Quiconque a contemplé les majestueuses rives du Bosphore, qui forment un long et somptueux vestibule à Constantinople, a dû comprendre l'enthousiasme que produisit toujours la vue de cette incomparable cité, la véritable reine de l'Europe et de l'Asie. Facile à défendre et à approvisionner, impossible à surprendre, entourée d'une nature protectrice, caressante et douce, elle a pu braver pendant près de douze siècles toutes les menaces des peuples, tous les efforts des nations. Sa position lui assure la rive européenne et la rive asiatique, la mer Noire et la Méditerranée ; elle a toujours dominé les trois grandes vallées du Danube, de l'Euphrate et du Nil ; elle est le centre naturel d'un empire qui, aujourd'hui sans armée, sans marine, sans finances, se soutient de lui-même contre les ambitions européennes, malgré son épuisement, malgré son impuissance. L'Autriche voudrait bien toute la vallée danubienne ; la Russie et la Perse désirent la grande vallée babylonienne ; la France et l'Angleterre ont déjà voulu prendre la vallée du Jourdain et celle du Nil ; mais le centre de l'empire, mais Constantinople, qui l'aura ? Ce seul mot suffit pour

agiter tous les conseils de l'Europe ; car la possession de cette glorieuse cité assure une formidable suzeraineté sur les trois grandes vallées qu'elle anime de son action , de sa puissance. La Russie a dit depuis longtemps du détroit des Dardanelles : *C'est la clef de notre maison*. L'Europe ne l'a pas oublié et se tient sur ses gardes. Si l'empire ottoman succombe , Constantinople doit rester ville libre. C'est une question de sûreté.

En Europe , la seule et véritable barrière de l'empire , ce sont les Balkans, montagnes escarpées, sauvages, hérissées de pics sinueux , offrant peu de défilés , et presque impénétrables aux armées. Tout ce qui est au sud de cette formidable muraille , que les Turcs ont appelé la *protection de l'empire*, est d'une possession facile et toujours incontestée , même la Macédoine , avec sa triple et quadruple ceinture de rochers , si rudes , si difficiles à franchir qu'un historien ancien a dit : *C'est une victoire , rien que d'y pénétrer* (introduit victoria fuit. FLORUS). Puis la douce et inépuisable Thessalie , si belle qu'elle étonna et même qu'elle adoucit les Turcs farouches. Rien de plus beau que son sol , rien de plus fertile que ses plaines , rien de plus gracieux , de plus pittoresque , de plus impressionnant que ses montagnes , où apparaissent le Pinde et le Pélion , l'Ossa et l'Olympe , entre lesquels coule le Pénée , formant entre ces deux dernières montagnes l'admirable vallée de Tempé , toujours belle , toujours riche , toujours féconde. La Thessalie n'est point isolée , comme l'Arcadie de la Grèce ; elle fut un grand chemin , où toutes les nations la saluèrent en passant.

Mais au delà des Balkans tout est contestable , tout est contesté : c'est un vaste champ de bataille ; la guerre y est éternelle : les limites n'apparaissent nulle part. Toute la côte de l'ouest est hérissée de plateaux calcaires où les eaux se perdent dans les rochers , où l'on ne voit que des torrents rapides , que le soleil d'été dessèche jusque dans leurs sources. On n'aperçoit partout que montagnes sauvages , mal connues , impénétrables , stériles , sans villes , sans routes , mais où l'on trouve pourtant çà et là de fertiles vallées , de majestueuses forêts vierges , qui n'attendent que la hache pour former une marine formidable. Toutefois toutes ces richesses sont engouffrées

dans des vallées âpres, dans des gorges affreuses, où règnent indépendants, indomptables et indomptés, des montagnards demi-sauvages, qui n'acceptent de maîtres qu'autant qu'ils le veulent bien. S'ils se révoltent, il est bien difficile de les soumettre : ils bravent la faim dans leurs vallées fertiles. Seulement quelquefois ils s'ennuient ; ils se font mercenaires des Turcs, pour aller piller la Syrie ou la Macédoine, se réservant tacitement le droit de battre leurs maîtres, si le pillage les ennuie. C'est une guerre perpétuelle, tantôt contre l'Autriche, tantôt contre la Turquie, tantôt contre eux-mêmes. Tout le pays est hérissé de forteresses : tout homme vit et meurt soldat.

Le Danube peut être une limite, mais il n'est point une frontière. Coulant sur un plateau calcaire rempli de crevasses, ses eaux s'amassent dans de vastes marais couverts de roseaux : mais tout cela n'est pas un rempart. La rapidité du fleuve même n'est pas un obstacle : on lui a jeté des ponts, même aux environs d'Orsova, où il se précipite avec une vitesse terrible à travers des gorges effroyables. Les peuples barbares l'ont franchi sans pont, sur des troncs d'arbres, sur des radeaux, de même que les guerriers de la civilisation sur des bâtiments à voiles. Et puis le soleil dessèche les marais et diminue la largeur du fleuve ; on peut le franchir sans trop d'efforts ; et quand sa masse d'eau est trop puissante par la fonte des neiges des montagnes, on attend l'hiver : tout gèle ; le grand fleuve est vaincu par le froid ; il est bientôt un grand chemin solide où passent les armées du nord et de l'ouest. Aussi les plaines baignées par le grand fleuve ne sont qu'un immense champ de bataille, où apparurent successivement Perses et Sarmates, Grecs et Gaulois, Romains et Barbares, Croisés et Turcs, Allemands, Hongrois, Bosniens, Serviens, Bulgares, Valaques, Moldaves, Polonais et Russes. Qui sera vainqueur et maître ? personne ; car le peuple qui serait en possession de la vallée du Danube aurait la suzeraineté sur les nations européennes. Ce qui semble impossible, du moins pour longtemps, car la France et l'Angleterre surveillent l'ambition de l'Autriche et de la Russie.

Les Ottomans trouvent injurieux le nom de *Turcs* que leur donnent les Européens ; ils préfèrent, dit-on, le nom d'*Osman-*

lis. Albanais veut dire *montagnards* ; ils s'appellent entre eux *Skipatars* ; les Turcs les nomment *Arnauts* ; on les croit originaires du Caucase ; leurs premières tribus seraient venues en Epire , à la suite de Pompée , après la guerre de Mithridate. *Gètes* signifie *gardeurs de troupeaux* ; *Valaques*, *peuples pasteurs* ; *Dalmates*, *jeunes gens* ; *Epire*, *continent* ; *Mésie*, *marais* ; *Strymon*, *fleuve par excellence* ; *Semendria*, *Saint-André* ; *Belgrade*, *ville blanche* ; *Karasou*, *rivière noire* ; *Ægos-Potamos*, *fleuve de la chèvre* ; *Acrocérauniens*, *monts frappés par la foudre* ; *Herzégovine*, *duché* ; *Croates*, *montagnards* ; *Nicopoli*, *ville de la victoire*, etc.

Dans les Balkans la température est souvent rigoureuse ; les Russes y souffrirent horriblement du froid , quand ils traversèrent ce boulevard de l'empire ottoman. Les vents glacés qui arrivent de Russie à travers la Moldavie donnent à la Turquie un climat beaucoup plus froid qu'à latitude égale en Espagne et en Italie. Cependant au sud des Balkans le climat est chaud. Le Danube est régulièrement gelé tous les hivers , et quelquefois la Maritza. Au VIII^e siècle , une armée arabe fut détruite par le froid sous les murs de Constantinople , où les vents chauds d'Asie entretiennent ordinairement une douce température. Dans cette ville , comme à Naples et à Madrid , les plus longs jours sont de quinze heures ; ils sont d'environ seize heures dans le nord de la Moldavie , comme à Vienne , à Paris.

Le Danube , ce fleuve rapide qui parcourt sept kilomètres à l'heure , forme de vastes marais sur ses bords , surtout en Bulgarie ; il amène d'épais brouillards. Toutes les provinces turques sont couvertes d'immenses forêts. Les riches pâturages de la vallée du Danube nourrissent de beaux troupeaux , surtout des chevaux ; mais c'est la Moldavie qui a les plus beaux haras pour la cavalerie légère ; ils alimentent les haras d'Allemagne. La plupart des chevaux y sont sauvages ; on les tue à la chasse , dit-on , et on en mange la chair ; restes de mœurs tartares. La Moldavie élève une immense quantité d'abeilles. Les fleuves et les mers abondent en poisson , et les forêts en gibier. On assure que l'expédition des Argonautes introduisit en Thessalie les beaux faisans , oiseaux originaires du Caucase ,

et qu'au temps d'Aristote il y avait encore des lions en Thrace. En Epire se trouvaient ces chiens robustes appelés *molosses*, si renommés dans l'antiquité. On prétend qu'il y a encore des castors en Bosnie. L'ours, le loup, le chacal, sont nombreux dans les forêts et les montagnes. On élève partout de beaux troupeaux, surtout en Thessalie; le gros bétail reste à l'état sauvage, ou du moins ne rentre pas aux étables, tant l'air est doux.

Les vins de Thrace sont depuis longtemps renommés; c'est avec du vin de Marogna qu'Ulysse enivra le Cyclope Polyphème. La plaine fort élevée de la Maritza est très-fertile en vins et en blé. La péninsule chalcidique est d'une prodigieuse fertilité. La beauté et la fertilité des îles *Thasos*, *Lemnos*, *Imbros*, *Samothraki*, sont renommées. Les magnifiques vignobles de Serbie furent plantés par les soldats de l'empereur Probus (281) : côteaux aussi précieux à ce beau pays que ses fertiles vallées : rien de plus beau que les immenses vergers d'Uscizza, quoiqu'ils n'aient pas toute la beauté de ceux de Philippopoli en Thrace. La Thessalie a toujours été renommée pour la magnificence de l'antique vallée de Tempé arrosée par le Pénée, couverte d'orangers, d'oliviers, de mûriers pour les vers à soie : il y a les plus beaux sites pittoresques. Elle produit en abondance des vins délicats, de l'huile, de la soie, du coton, des laines fines. L'Albanie a, comme tous les pays montagneux, des cantons vraiment sauvages, surtout aux environs de Bérat. Cependant Ochrida est renommée par ses excellents fruits, qui ne le cèdent pas à ceux de Bosnie si connus par leur grosseur et leur délicatesse exquise. La Macédoine cultive un tabac renommé, le meilleur d'Europe : ses vins sont aussi excellents que ceux de Thasos. L'île de Candie, malgré ses récents ravages, recueille en abondance des fruits délicieux; elle cultive le mûrier, l'olivier, la canne à sucre; son miel, ses laines fines, ses huiles douces sont d'un grand produit. Que de luttes pour la possession de cette île heureuse!

Rien n'est comparable en ces contrées à la magnificence de la végétation du Bosphore : la côte d'Europe ne le cède en rien en grandeur, en beauté, en richesse à la côte d'Asie; elles sont couvertes toutes deux de villes célèbres, dont

une partie est en ruines, de riches châteaux, de somptueuses demeures pour les riches familles ottomanes, d'une multitude de tombeaux, objets d'un grand culte. On admire près de Constantinople un des plus grands arbres du monde : c'est un *platane* dont le tronc a 50 mètres de circonférence : ce qui est probablement exagéré. Selimnia a de grandes plaines consacrées à la culture des roses dont on fait l'essence si recherchée en Orient. On vante les belles forêts qui environnent le golfe d'Arta. Les bords du lac Scutari sont très-pittoresques. Près de Vodina il y a plusieurs cascades d'un effet charmant dans les situations les plus romantiques. Un grand nombre de villes turques sont entourées et parsemées de jardins de luxe, de riches vergers, qui leur ôtent l'aspect nu des villes de l'Europe occidentale. Il y a dans la mer Noire des courants rapides, irréguliers, qui, se joignant aux tempêtes fréquentes, rendent cette mer très-dangereuse : les écueils, les bancs de sable y sont nombreux : la marée y est nulle. Il y a beaucoup d'eaux thermales : *Hassan*, *Palanka*, *Schabacz*, etc., mais elles n'ont pas la vogue de celles de l'Occident. Le mont Ida en Crète a 2,500 mètres de haut : l'Ôlympe n'a que 2,000 mètres ; quelques sommets des Balkans atteignent 3,000 mètres ; mais nul ne conservant de neige toute l'année, n'atteint pas 3,400 mètres. L'Hèbre a un cours de 380 kil., le Strymon 200, l'Achéloüs 220, le Sperchins et le Pénée avaient à peu près cette étendue ; le Vardari 280 kil., etc. La Bosnie est riche, bien arrosée, bien peuplée : elle est couverte de magnifiques forêts que Napoléon destinait à sa marine. Parmi les défilés des Balkans, il faut distinguer la *porte de Trajan*, entre le bassin de la Maritza et Sophia : on cite aussi le *soulu Derbend*.

Constantinople, jadis bourgade thrace appelée *Lygos*, puis colonie grecque nommée *Byzance*, ruinée par l'empereur Sévère, puis relevée un instant, fut agrandie sous le nom de *Rome nouvelle* à laquelle Constantin donna son nom. Durant le moyen âge le nom de Byzance reprit faveur, à côté de celui de *Constantinople*. Les soldats turcs l'appellent *Stamboul*, les Turcs lettrés *Constantinié*. C'était pour les corsaires scandinaves Warègues *Myklagrad* ou la grande cité, comme elle est

encore pour les Russes *Zaregorod* ou ville impériale , et pour les pieux musulmans *Islambout* ou ville de la foi. Dans tous les temps, cette ville a offert l'un des plus beaux aspects du monde entier. On y compte 344 mosquées où l'on admire Sainte-Sophie, ancienne église bâtie par l'empereur Justinien (550), la mosquée de *Soliman le Grand*, de la sultane *Validé*, etc. Les palais sont nombreux ; la plus magnifique résidence impériale est le Sérail, immense assemblage de palais somptueux et de jardins admirables , qui occupent tout l'emplacement de l'ancienne Byzance. Le port vaste et sûr est le plus beau de toute l'Europe : il est formé par un bras du détroit. Le palais des sept tours est une prison d'état. L'immense place dite *atmeidan*, est l'ancien *hippodrome*. Il faut encore citer la citerne des mille et une colonnes, les vastes établissements militaires, les bazars riches et nombreux, les bains aussi somptueux que sans nombre, ainsi que les fontaines, alimentées surtout par de beaux aqueducs dont le plus magnifique, d'origine romaine, a été rétabli par le grand Soliman : il se partage en huit cents fontaines. Il y a des hospices pour les pauvres, des collèges nombreux, des écoles primaires, des bibliothèques, sans parler des églises grecques, arméniennes, des édifices en ruines des Romains : car Constantinople fut renversée par un tremblement de terre en 550 ; elle se releva plus magnifique de ses ruines. Les maisons turques sont mal bâties : le moindre incendie fait d'affreux ravages dans des maisons en bois, dans des rues sales, étroites : le luxe turc ne se manifeste qu'à l'intérieur des demeures. Le *Fanar* est la quartier habité par les Grecs ; *Péra* est la résidence des ambassadeurs chrétiens, *Galata* est la résidence des négociants. Au milieu de ses magnifiques jardins s'élève Andrinople où la *mosquée de Selim II* est regardée comme le plus beau temple de l'*Islamisme* ; il y a aussi d'autres mosquées magnifiques de Bajazet, de Mourad, etc. bazars vraiment somptueux, bains très-riches, ruines romaines, aqueducs. *Filibie* est sur les ruines de l'ancienne Philippes, l'une des premières villes d'Europe évangélisées par saint Paul : on sait que ce grand apôtre fut jeté par la tempête sur les côtes de Méléda : d'autres veulent que ce soit à Malte. Le mont

Athos était célèbre dans l'antiquité. On assure que Dinocrate qui releva le temple d'Éphèse, avait proposé de tailler cette montagne sous la figure d'Alexandre le Grand, ou d'un homme tenant une ville dans sa main : ce mont a près de 2,000 mètres d'élévation et 145 kil. de base. Il fut habité par un grand nombre de philosophes païens qui s'y livraient à l'étude. Le christianisme les remplaça par des moines : on y compta jusqu'à 22 couvents, 500 chapelles, grottes et cellules isolées et 4 mille religieux : de là son nom moderne de *montagne sainte*. On a retrouvé les traces du canal creusé par Xerxès, pour le passage de sa flotte. L'*Olympe* est la plus renommée des montagnes européennes de l'antiquité. On assure que tous les ans, au 20 juin, solstice d'été, un prêtre célèbre la messe dans une chapelle qui a remplacé un autel païen sur un des sommets les plus élevés de l'Olympe. C'était dans l'île de Rhodes qu'on admirait le fameux *Colosse*, énorme statue d'airain d'Apollon, haute de 33 mètres. Les pieds étaient placés sur chaque môle du port, et les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Peu d'hommes pouvaient entourer de leurs bras seulement le *pouce* de ce colosse. Il fallut 12 ans au sculpteur *Lachès* pour l'élever : l'escalier intérieur avait été construit avec tant d'art, qu'il suffisait à l'équilibre de la statue, qui coûta près de 2 millions, l'an 300 avant J.-C. Un tremblement de terre la renversa au bout de 56 ans. Ce fut seulement l'an 653 de J.-C. qu'elle fut mise en pièces : un juif l'avait achetée, et en avait chargé neuf cents chameaux. Ochrida est le centre de ces populations albanaises demi-sauvages qui fournirent de si redoutables guerriers aux deys d'Alger. On assure que plusieurs tribus de ces farouches montagnards descendent d'anciens soldats de Pyrrhus. Les Turcs, pas plus que les Romains, n'ont eu accès dans ces montagnes. Toute la côte a toujours fourni de redoutables pirates. *Trau* passait pour une colonie syracusaine. Un grand nombre d'Albanais chrétiens se sont réfugiés en Calabre devant les massacres des Turcs. Dans les contrées désertes de *Bérat* sont de nombreuses tribus de Bohémiens ou Zigueners : on en compte plus de 300,000 en Moldavie et en Valachie. *Jassy*, l'ancien *Jassorum municipium*

était important sous les Romains : le monument appelé *cour des princes*, était attribué à Trajan. Roman est une ancienne colonie romaine : elle a quelques belles antiquités. On assure qu'à Deva (Transylvanie) on voit encore le tombeau de Décébal, ce célèbre roi des Daces et des Gètes qui lutta contre Trajan. *Fokschany* produit des vins estimés. La ville de Bukharest est sale, mal bâtie ; ses nombreux minarets se perdent parmi ses jardins et ses bosquets : elle compte 566 églises, 20 couvents, 30 caravanserais, ou marchés couverts ; elle est presque indépendante. *Sophia* n'a de remarquable que ses 23 mosquées ; *Choumla* et *Varna* leurs fortifications ; *Belgrade* ses 14 mosquées, ses arsenaux ; *Salonique* ses belles mosquées, ses anciennes églises, ses beaux palais, son immense commerce, ses antiquités, ses souvenirs ; *Médiah* ses nombreuses antiquités. On vante les magnifiques cimetières de Scutari (côte d'Asie) où sont enterrés tous les Turcs de distinction, ses belles mosquées, ses palais, ses kiosques, ses délicieuses maisons de campagne. *Kruschewatz* est l'ancienne résidence des rois de Serbie, comme *Ochrida* celle des rois bulgares. Non loin de *Prévésa* sont les ruines de *Nicopoli*, monument de la victoire d'*Actium*, ville à l'entrée du golfe. En 1798, quatre cents Français y luttèrent glorieusement contre onze mille Turcs. *Bosnaséraï*, la plus importante ville de Bosnie, compte 80 mosquées, avec leurs collèges ; elle a de nombreux bains publics. On voit à Cassova, dans la fameuse *plaine des merles*, le monument funéraire que les Turcs ont élevé à leur grand Amurat. Des lampes d'or y brûlent nuit et jour, par respect pour les tombeaux : les Turcs ont aussi élevé un monument modeste au seigneur serbien qui tua ce fondateur de la puissance ottomane. Près de *Vodina* on voit l'ancienne sépulture des rois de Macédoine. Au nord de Janina, était jadis l'antique Dodone, avec ses chênes et ses colombes consacrées à Jupiter dans les bois de *Chaonie*. On leur croyait le don de prophétie : c'était le plus ancien oracle de la Grèce : la vallée de Janina était les *Champs-Élysées* ; le lac voisin était l'*Achérusie* ; près de là était le *Cocyle*, l'*Achéron*, toute la région des enfers des anciens Grecs. On trouve encore des

débris de constructions pélasgiques ; la montagne sainte du *Tomarus* semblable à un autel, domine toujours la mystérieuse vallée. Là sans doute vinrent Thésée et Pirithoüs dans leur fameuse expédition contre le *roi des enfers*. *Avlona*, l'ancienne *Aulon*, était sous les Romains un des grands passages de Grèce en Italie. Sur le golfe de Thessalonique est *Leutérochori*, l'ancienne *Méthone* de Piérie où Philippe perdit un œil par une flèche que lui envoya du haut des murs l'archer *Aster*. Près de *Jénidjè-vardar* sont les ruines de Pella, ancienne capitale de la Macédoine. Non loin de l'embouchure du Strymon est *Emboli*, l'ancienne *Amphipolis*, nommée aussi *Chrysopolis* ou la ville de l'or, à cause des mines d'or voisines du Pangée. Ce fut près de *Marogna* que Xerxès dénombra son armée dans la vaste plaine de *Dorisque*. Près d'*Énos* on vit longtemps le tombeau du jeune Polydore, fils de Priam, assassiné par le roi de Thrace. Andrinople porta dit-on, le nom d'*Orestios*, parce que Oreste s'y purifia du meurtre de sa mère. On croit que le lieu obscur de *Hagios-Mamas*, occupe l'emplacement de la fameuse Olynthe. On renommait dans l'antiquité pour leur gentillesse, les petits chiens de *Mélibée*, ville de Philoctète au pied de l'Ossa, comme on renommait les *molosses* de l'Épire pour leur force. *Sestos* et *Abydos* sont encore célèbres par le souvenir d'Héro et de Léandre : on assure que lord Byron traversa aussi le Bosphore à la nage. C'était près de *Bisanthe* (Rodosto) qu'Alcibiade s'était bâti des forts pour s'assurer une retraite en cas d'exil. *Érekli*, l'ancienne Périnthe, a encore de belles ruines, un amphithéâtre de marbre, etc. On ignore si *Temeswar* est bien l'ancienne *Tomes*, exil du poète *Ovide*, ou bien *Ovidiopol* en Russie. On voit près de *Tatalia*, l'ancienne *Taliates*, la cascade, ou plutôt la cataracte, à partir de laquelle le Danube prenait le nom d'*Ister* : près de là, Trajan avait fait construire un pont de plus de mille mètres de longueur. Il était en bois et s'appuyait sur des piles de pierres, qui bravaient la rapidité du fleuve. Ce fut plus haut que Soliman jeta sur le Danube ce pont de trois mille mètres qui fut si longtemps la terreur de l'Europe, et l'orgueil des Turcs. Près de

Tomesvar était l'ancienne ville dacé *Tibiscus* ; on y voit encore les ruines des immenses retranchements construits par les Romains. La tête du pont de Trajan était défendue par la forteresse et la colonie romaine de *Zernès*, aujourd'hui *Tchernetz*. Quand Charles XII, fameux roi de Suède, eut été vaincu à Poltava par Pierre le Grand (1709), il se réfugia à Bender, alors ville turque, et obtint par l'ambassadeur de France un bon accueil ; puis il passa à *Varnitza*, où après la lutte la plus étrange contre les Turcs mêmes, il fut conduit à *Démotica* près de Constantinople, d'où il repartit pour ses états (1714). Le célèbre Athénien Thucydide, banni pendant vingt ans pour avoir échoué à la défense d'Amphipolis (423), se retira près d'*Abdère* (Polystile) dans son château de *Scapté-hylé*, dans le voisinage duquel il possédait des mines d'or : il y écrivit sa célèbre histoire de la guerre du Péloponèse, chef-d'œuvre qui n'est point terminé. On suppose que cet homme de génie fut assassiné au milieu de ses travaux.

MŒURS. RELIGION. Les mœurs primitives étaient sauvages ; leur barbarie s'est conservée jusqu'à nos jours dans certains cantons montagnards. La civilisation pélasgique adoucit les peuples farouches par les arts utiles, l'agriculture, et surtout par des idées religieuses plus relevées. Les traditions nous montrent Orphée comme législateur sacerdotal, et exerçant sur les populations cette haute influence que les légendes antiques ont étendue à la nature inanimée, quand elles racontent que les *hétres de Piérie*, comme les animaux sauvages, attirés par la douceur de ses chants, le suivirent jusqu'en Thrace. Puis les mœurs sauvages reparaissent dans la mort sanglante du poète par les femmes de Thrace. Les traditions racontent que Diomède, roi des Bistoniens en Thrace, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Il fut vaincu par Hercule qui le fit manger par ses chevaux, puis fonda Abdère, probablement pour maintenir les peuples voisins. Cependant ce fait de Diomède ne doit pas nous faire conclure à la généralité de la barbarie de cette époque, puisqu'un successeur de Constantin le Grand, Valentinien, nourrissait aussi de chair humaine deux *ourses* dont il voulait avoir les loges près de sa chambre à con-

cher. On a cité l'inhumanité avec laquelle les riverains de la mer Noire pillaient les naufragés ; mais il n'y a pas longtemps qu'en France, sur les côtes de Bretagne, dès que la mer jetait un vaisseau à la côte, tous les habitants, hommes, femmes, enfants, tombaient sur cette curée. On en a vu qui, pour arracher une bague au doigt d'une femme qui se noyait, lui coupaient le doigt avec les dents (Michelet). A côté de ces faits isolés, on peut citer des mœurs douces, patriarcales, dans toutes les vallées de ces âpres montagnes. On a représenté les Thraces comme de vrais sauvages avant la domination macédonienne ; cependant *Cotys*, roi des Odryses, déployait un luxe oriental qui allait jusqu'à la folie ; il avait converti en jardins une partie du mont Pangée ; il avait embelli les rives fleuries du Strymon : il donnait à toute sa cour de splendides festins en plein air et dans les forêts. Dans les mœurs primitives de la Macédoine rien de plus touchant que la reine macédonienne qui *pétrit elle-même le pain destiné à ses serviteurs*, quand arrivèrent ces trois princes héraclides venus d'Argos pour offrir leurs services au roi macédonien. L'aîné garda les chevaux, le second les bœufs, le jeune Perdiccas garda le petit bétail : admirable tableau de mœurs patriarcales. La civilisation grecque, introduite sous Archélaüs, se montre avec éclat sous Philippe II, dont l'immortel fils Alexandre le Grand fut l'élève d'Aristote, l'un des plus grands génies de l'humanité, né en Macédoine, à Stagyre, probablement ville grecque. On peut croire que les Grecs furent aussi despotes dans leurs colonies que nos Européens en Amérique, puisque Alexandre disait : « Jusqu'au temps de mon père, les Grecs avaient été parmi les Macédoniens comme des demi-dieux se promenant au milieu de bêtes sauvages. » Sous la domination romaine, tout prit la teinte de la civilisation des vainqueurs ; mais l'invasion des barbares ramena la barbarie. Les annales byzantines ne sont qu'une suite non interrompue de crimes, de massacres, mêlés à toutes les usurpations, à toutes les révolutions de palais de ces époques de décadence. On sait cet empereur qui fit crever les yeux à 15,000 prisonniers bulgares reconduits par des borgnes

dans leur patrie. Ce fait est horrible, et cette affreuse coutume de se *crever les yeux* est constante chez les princes byzantins. Aussi est-on forcé d'avouer que la dignité du pouvoir et la grandeur du caractère ne reparurent à Constantinople qu'avec les sultans; car la sanglante coutume de massacrer tous les princes de leurs familles en arrivant au trône n'a jamais été que relative aux circonstances. On sait que Soliman le Grand mourut de chagrin du massacre auquel l'avait poussé l'ambition de la sultane Roxelane. Fiers de leurs victoires passées, les Turcs sont sans générosité à l'égard des peuples vaincus, confondus sous le nom injurieux de *rajas* ou troupeau : le fanatisme religieux les a surtout poussés à faire subir aux chrétiens toutes sortes d'avanies. Les Turcs n'ont contracté aucun mariage avec les *rajas*; ils ne se sont point mêlés aux nations vaincues. Ils sont grands, forts, mais indolents comme les peuples orientaux. La moralité des Turcs est égale, sinon supérieure à celle des *Serviens*, des *Bulgares*, des *Croates*, des *Grecs*. La polygamie est permise : le sultan ne se marie point : il a des esclaves favorites sur lesquelles il a droit de vie et de mort. La gravité des Turcs est admirée de tous les voyageurs. L'aumône est pour eux une chose sacrée, A Constantinople, plus de 30,000 personnes reçoivent chaque jour gratuitement les aliments nécessaires à leur existence. Des bains, des hôpitaux sont établis pour les malades. On s'est habitué à regarder les Turcs comme des barbares, parce qu'on leur attribue les ruines qui couvrent le sol; mais Athènes et Constantinople doivent surtout leurs ruines aux Vénitiens et aux Croisés. La magnificence des mosquées, la somptuosité des bains publics, le luxe des armes et des costumes, la richesse des ornements, des jardins, des demeures des familles opulentes, n'annoncent ni la barbarie, ni l'indifférence pour les arts, ni le mépris de la civilisation. Les Turcs, campés en Europe, appartiennent aux mœurs asiatiques.— Les Albanais se tatouent comme les anciens Illyriens : la plupart sont encore sauvages et inhospitaliers, quoique renommés pour leur bravoure et leur soif d'indépendance. C'était dans l'ancienne Épire, en Macédoine et en Thrace que les

Grecs venaient acheter des esclaves : c'était alors la *traite des blancs*. Cette question occupa-t-elle la diplomatie d'alors ?

On sait que la civilisation pélasgique était sacerdotale, et que l'influence du sacerdoce avait amené la théocratie. Les débris de leurs traditions religieuses se rencontrèrent à Dodone dans les solitudes sauvages du Pinde, ainsi qu'en Samothrace. Ces deux centres religieux furent célèbres. Suivant quelques historiens, ces foyers d'idées sacrées ne seraient point d'origine pélasgique. Des vaisseaux phéniciens, faisant des voyages de découvertes, auraient apporté en Samothrace, dans la *corbeille mystique*, les dieux Cabires et leurs mystères célèbres; et un de leurs navires aurait vendu, à une époque très-reculée, en Thesprotie, une femme égyptienne qui aurait établi en ce lieu le plus ancien oracle grec dans une chapelle de branches et de feuillages en l'honneur de Jupiter : culte primitif attribué par Vico au coup de tonnerre retentissant dans les forêts de Dodone, et imprimant la terreur divine dans les populations aborigènes de la Grèce. Orphée, théologien, hiérophante, dévoilait dans les mystères aux initiés les dogmes sublimes sur Dieu, sur le monde : quelques légendes veulent qu'il ait été foudroyé pour révélation des mystères. Dès la plus haute antiquité, *Bacchus* était honoré en Thrace, *Jupiter* en Epire, *Apollon* en Thessalie, etc. L'Olympe était le Panthéon primitif des Hellènes. On sait peu de chose de la religion des riverains du Danube. Sur le mont Cocajon, près de Kaszony, les traditions placent la résidence du pontife suprême des Gètes qui le regardaient comme un dieu. Les dieux de la Grèce s'unirent à ceux de Rome durant la domination romaine. — Puis vint le christianisme, la religion du genre humain. Saint Paul annonça l'Evangile à Philippes, à Thessalonique, avant de passer à Rome. Les progrès des armées romaines eurent étendu cette religion divine. Car on sait qu'au IV^e siècle Ulphilas était évêque des Goths en Dacie. D'ailleurs dans la foule de prisonniers que les Goths faisaient, dès le troisième siècle, dans leurs invasions au sud du Danube, se trouvaient des prédicateurs chrétiens, qui avaient contribué à répandre le christianisme chez tous ces peuples barbares. Le premier concile œcuménique se tint

à Nicée (325) ; il fut présidé par l'empereur Constantin. On y dressa le célèbre *symbole de Nicée* et l'hérésie du prêtre Arins fut condamnée. Un siècle plus tard le concile d'Ephèse (431) condamna l'hérésie de Pélagie et celle de Nestorius ; puis le concile de Chalcédoine condamna celle du moine *Eutychès* (451). Le troisième concile de Constantinople condamna les Monothélites (680). Au deuxième concile de Nicée fut rétabli le culte des *images*, et les iconoclastes furent excommuniés (787). « Au milieu de révolutions sans intérêt et d'usurpation « sans grandeur, dit un historien, une superstition universelle « dégrade le culte et la morale publique, en donnant matière « aux plus indécentes querelles et en servant d'instrument à « la politique. » On sait en effet les horribles massacres causés à Constantinople par les questions les plus éloignées de l'esprit de l'Evangile. Vers la fin du IV^e siècle avaient paru ces hommes de génie appelés *Pères de l'Eglise grecque* : *saint Jean Chrysostôme*, archevêque de Constantinople, ainsi que *saint Grégoire de Nazianze*, *saint Cyrille de Jérusalem*, *saint Basile de Césarée*, *saint Grégoire de Nysse*. Le commencement du siècle suivant vit *saint Cyrille d'Alexandrie*, *saint Théodore de Mopsueste*, qui tous défendirent dans les conciles avec une sévérité louable la pureté de la doctrine. Durant la lutte des iconoclastes se distingua saint Jean Damascène, surnommé le *saint Thomas d'Orient* (796), gouverneur de Damas sous les Arabes.

La séparation des deux empires romains avait de fait séparé l'Eglise grecque de l'Eglise latine, représentant chacune un peuple ayant un génie à soi, des idées politiques différentes : la Grèce n'avait jamais pardonné à Rome ses conquêtes et son joug oppresseur. Au concile de Nicée, la langue grecque avait seule été employée ; la langue latine, qui pourtant était celle de l'empereur Constantin qui présidait l'assemblée, fut éliminée comme *barbare*. Cette opposition du génie des deux peuples se manifesta surtout quand l'immoral empereur Michel III nomma patriarche et fit asseoir sur le siège de Constantinople son capitaine des gardes, Photius, homme du reste d'un esprit rare et d'une immense érudition (861). Les idées de l'Orient permettaient peut-être de placer ainsi un

laïc à la tête de l'administration ecclésiastique, comme on voit en Russie le Saint-Synode quelquefois présidé par un *maréchal d'empire*. Mais la papauté toute-puissante attaqua le patriarche et provoqua le *schisme d'Orient*, ou séparation complète des deux Eglises, accomplie en 1054. Les malheurs qui, quarante ans après, provoquèrent les croisades rapprochèrent *politiquement* les deux Eglises; mais quand les Latins durs et forts eurent une fois vu les lâches et perfides Grecs de Byzance, ils eurent peur l'un de l'autre; il y avait plus qu'une antipathie profonde entre le génie des deux peuples; et chaque fois que des malheurs, des invasions, et surtout les attaques des Turcs rapprochèrent les princes de Byzance de l'Eglise romaine, l'Eglise grecque protesta contre ce rapprochement qui n'était point dans les mœurs. Toute l'Eglise grecque orthodoxe reconnaît pour chef le patriarche de Constantinople; ceux des Grecs qui reconnaissent la suprématie romaine s'appellent *Grecs-unis*. Depuis le XVI^e siècle la Russie s'est donné un patriarche. Les couvents d'hommes et de femmes sont très-nombrueux, et la plupart fort riches en propriétés territoriales.

Chez les Turcs le sultan est le chef de la religion, et se croit représentant du prophète. Il a pour premier *vicair*e le *mufti* qui préside le corps puissant des docteurs de la religion et de la loi, appelés *ulémas*, divisés en *mollahs*, *cadis*, etc. Les *imans* récitent les prières dans les mosquées, président à la sépulture; les *muetselins* annoncent la prière du haut des minarets. La religion de Mahomet est appelée *islam*, ou *soumission à Dieu*. Le *Koran* prescrit la prière cinq fois par jour, les ablutions fréquentes, le jeûne, l'aumône, le pèlerinage à la *Mekke*, etc. Il proscriit l'usage du vin. Les Turcs sont de la secte *sunnite* qui reconnaît les califes *Aboubekr*, *Omar* et *Osman*. Les moines Turcs s'appellent *Derviches*, *Calenders*. Aucun peuple ne manifeste plus de respect pour les temples et les tombeaux. Les dons que la piété musulmane fait aux mosquées sont presque incroyables. La plus grande partie des richesses de l'empire appartiennent aux mosquées et aux couvents; il est vrai qu'ils sont centre de bienfaisance, donnent, dit-on, l'hospitalité, distribuent des aliments

aux pauvres. Toutes les religions sont tolérées en Turquie. Les catholiques sont nombreux ; il y a des missionnaires pour l'Asie, des sœurs hospitalières à Santorin, à Constantinople, venues de France et soignant les malades : véritable esprit évangélique.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. *Olen*, poète et pontife, vint d'Asie en Thrace, et passa peut-être à Delphes. Puis apparurent *Linus*, *Orphée*, noms célèbres dans les traditions littéraires et religieuses de la Grèce, comme ceux des Athéniens *Musée*, *Pamphus*. A cet éclat poétique qui honore surtout la Thrace, voisine d'Asie, succède une assez longue suite de siècles d'une obscurité profonde. Un Scythe de race royale, *Anacharsis*, se rendit à Athènes pour entendre Solon (598). Un Dace, *Zamolxis*, fut, dit-on, disciple de Pythagore ou de Platon. Les colonies grecques furent autant de foyers de lumières ; et on assure qu'après l'expédition des Perses un certain nombre de *mages*, de savants perses, restèrent dans la Thrace ; l'un d'eux commença l'éducation du célèbre philosophe Démocrite à Abdère (450). Cette ville a aussi produit *Protagoras*, élève de Démocrite (408), le philosophe *Anaxarque*, compagnon du grand Alexandre, et l'historien *Hécatée*. L'immortel Aristote était de Stagyre (Stavro) ; c'est l'un des plus grands génies de l'antiquité. Nous avons dit que Thucydide écrivit son *Histoire du Péloponèse* en Thrace. La Macédoine, sous Archélaüs (420), appela et accueillit à sa cour les hommes de génie de la Grèce : le grand peintre *Zeuxis*, l'immortel poète *Euripides*, *Timothée*, poète et musicien de Milet, etc. Le grand peintre *Polygnote* était de *Thasos*. Le célèbre critique et grammairien Aristarque, qui s'est immortalisé par ses travaux sur Homère, naquit à *Samothrace* (160 av. J.-C.). Le mont Athos, habité par les philosophes, fut un centre de lumières, que les moines entretenirent durant le moyen âge. Sous les Romains, de grandes écoles étaient établies partout. Octave étudiait les belles-lettres à Apollonie, en Epire, lors de la mort de César. Ovide, exilé à Tomes, y composa ses *Tristes*, ses *Pontiques*, l'an 17 après Jésus-Christ. Les hommes supérieurs qui, sous le titre de *Pères de l'Église*, vouèrent leur beau génie à l'exposition et à la défense de la foi, font la

gloire de l'Eglise grecque et de l'esprit humain au IV^e et au V^e siècle. La grande littérature profane qui avait formé la plupart de ces hommes, eut pour dernier interprète le célèbre *Libanius*, qui compta parmi ses élèves saint Jean-Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, l'empereur Julien ; il s'immortalisa aux grandes écoles d'Athènes, de Constantinople et d'Antioche (390). Après lui tout s'affaiblit, et l'empereur Justinien ferma les écoles, dernier et médiocre refuge du paganisme au VI^e siècle. Les hommes de ce temps sont *Musée* le grammairien, auteur du poème *Héro et Léandre* ; *Héliodore*, évêque de Thessalie, écrivit le roman de *Théagène et Chariclée* ; et *Longus* a écrit le gracieux livre de *Daphnis et Chloë* ; l'historien *Zosime*, de Byzance, écrivit l'histoire des empereurs romains ; le grammairien *Priscien* publiait ses travaux, ainsi que l'historien *Procopé*, secrétaire de Bélisaire, et le géographe Etienne, etc. Le siècle de Justinien est immortalisé par les jurisconsultes *Tribonien*, *Théophile* et *Dorothee*, qui recueillirent, par l'ordre de l'empereur, les divers monuments de la jurisprudence romaine. On leur doit : le *Code*, les *Institutes*, les *Pandectes* ou *Digeste*, les *Novelles*, dernier monument d'un monde passé. Les arts tombent en décadence comme les lettres : *Sainte-Sophie* de Constantinople est le dernier édifice remarquable ; elle fut élevée par l'empereur Justinien. La guerre faite aux temples païens non convertis en églises et la fureur des iconoclastes firent aux arts un tort irréparable. Au milieu de la barbarie qui l'entoura, Constantinople fut toujours un centre de lumières ; mais ce n'était qu'un point lumineux et qui ne rayonnait pas. Au XIII^e siècle des peintres byzantins furent appelés à Florence ; Cimabué, le maître de *Giotto*, fut leur élève et les surpassa. Les croisades empruntèrent à Constantinople l'architecture bizantine ou romane, qui fut remplacée par l'architecture gothique. La prise de Constantinople fit fuir en Occident, chez les papes, chez les Médicis, une foule d'hommes célèbres qui, dans leurs écoles, excitèrent une grande admiration pour la littérature grecque oubliée en Occident. C'était *Chrysoloras*, *Bessarion* de Trébizonde, *Gaza* de Thessalonique, *Chalcondylas* d'Athènes, qui professait la rhé-

torique à Constantinople, quand cette ville tomba au pouvoir des Turcs, etc. Ces hommes d'élite formèrent ces beaux génies qui ont immortalisé, en Italie, le règne des Médicis et le pontificat de Léon X : glorieux héritage qui nous a été transmis.

On a jugé trop sévèrement les Turcs, quand on les a peints comme aimant les ruines et ennemis des arts : la magnificence de leurs mosquées, avec leurs hardis minarets, la somptuosité de leurs demeures, la beauté de leurs armes, la richesse de leur costume, etc., détruisent cette accusation. On compte à Constantinople plus de mille *mektebs* ou écoles primaires, et un grand nombre de *médressehs* ou collèges, près de cinquante bibliothèques; celle du *sérail* renferme une foule d'antiques manuscrits inconnus de l'Occident, et qu'on espère pouvoir publier un jour. Tout ce luxe oriental prouve qu'il existe chez les Turcs des ouvriers habiles, des artistes distingués; leurs peintres et leurs sculpteurs excellent dans les fleurs et les arabesques. La langue turque est d'origine tartare, pauvre, dure, étrangère aux arts et aux sciences qui sont réservées à la langue persane et surtout à l'Arabe, la *langue sainte* dans laquelle a été écrit le *Koran*. Ces deux langues ont enrichi la langue turque; le grand Soliman faisait des vers dans ces deux langues. La poésie et la musique turques sont empreintes d'une vague mélancolie. Les Turcs restés fidèles à leur carrière militaire ont peu ou point de littérature : hors le *Koran* et l'Ancien et le Nouveau-Testament qu'ils reconnaissent, ils ignorent les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, et peut-être les méprisent par préjugé religieux. Les docteurs de la loi et de la religion forment le corps savant. Un grand nombre de Turcs se sont distingués comme diplomates. Les jeunes gens distingués viennent finir leur éducation en Allemagne ou en France. Une innovation importante fut l'usage de l'imprimerie; mais le *Koran* est toujours copié par une loule de copistes à Constantinople. Le *Moniteur ottoman*, ou journal de l'empire, est rédigé en turc et en français. — On retrouve en *Valachie* et en *Moldavie* l'usage de la langue latine, usage introduit par les anciennes colonies romaines de Trajan. Il y a des écoles arméniennes, ainsi que des

écoles juives; l'une des plus célèbres est celle de Semlin.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les Phéniciens vinrent visiter comme marchands les rivages de l'Archipel avant le voyage au long cours des Argonautes, dirigé dans le Pont-Euxin pour y créer des relations commerciales. Ce qui prouve l'importance de ces relations, c'est l'empressement des Grecs à convirer toutes ces côtes de leurs nombreuses et florissantes colonies. Les mines d'or étaient nombreuses, ainsi que celles d'autres métaux; ce qui dut attirer ces antiques mineurs que les traditions appellent *Cyclopes*, *Cabires*, etc. *Thasos* avait aussi des mines d'or; ce qui l'avait fait surnommer *Chrysé*, pays de l'or. La Grèce tirait de la Thrace des bois de construction, des laines, des cuirs, des vins et autres marchandises de première nécessité; elle tirait son blé des rivages de la mer Noire: Byzance était l'entrepôt général; tous les convois y abordaient; ainsi les beaux blés de Crimée étaient déjà renommés dans l'antiquité. Les marchés de Thessalie étaient très-fréquentés. Les côtes d'Epire furent exploitées par les seuls Phéniciens jusqu'à l'établissement des colonies grecques; on y achetait des esclaves. Philippe tâcha de s'emparer de tous ces points importants; il y parvint; il enleva même aux Thraces leurs mines d'or du Pangée rapportant 5 millions par an. Le Danube était une grande voie commerciale; tous les peuples riverains communiquaient avec les marchands d'Asie: voilà pourquoi encore aujourd'hui les objets des manufactures d'Asie dominant dans ces contrées. Les marchands romains suivirent leurs armées: au nord du Danube ils achetaient des fourrures. Les invasions durent anéantir l'agriculture et les beaux blés des fertiles provinces de la mer Noire: aussi Constantinople fit-elle tirer ses blés de la riche Egypte et cette capitale fut affamée quand les Arabes s'emparèrent de cette province. Tous les peuples barbares, Goths, Russes, Arabes, Turcs, etc., exigent dans leurs traités de paix des conditions avantageuses de commerce, seule ressource de ces peuples. Des marchands bulgares, insultés à Thessalonique, amenèrent une guerre. Il fallut à Constantinople un immense commerce pour que le trésor impérial pût suffire à tant de tributs prodigués aux barbares pendant plu-

siècles. Aussi avec quelle avidité les *Génois*, les *Vénitiens*, les *Pisans*, recherchèrent-ils les privilèges somptueux de l'opulent commerce du *Levant*. Venise triompha, et eut le monopole qui fit sa grandeur et son opulence pendant six siècles. Les Arméniens faisaient le grand commerce par terre avec leurs caravanes; les Juifs s'en mêlèrent aussi beaucoup, surtout dans les provinces danubiennes. Les Turcs établis en Europe continuèrent longtemps à recevoir de l'Asie leurs meubles, leurs vêtements, leurs armes, et tous les produits asiatiques bien supérieurs aux produits européens d'alors. Les Turcs se distinguent dans la préparation d'essences de rose et de safran; on renomme leurs soieries, leur teinture rouge, leurs velours, leurs tapis, leurs belles armes incrustées d'or, de nacre, de pierres fines. Mais ayant négligé les procédés nouveaux de l'Europe, ils se trouvent arriérés. Le commerce intérieur est aux Grecs et aux Arméniens; l'extérieur se fait surtout par les Français, les Anglais, etc. Il y a de riches négociants turcs. Sélimnia est le centre de foires très-importantes. Sophie a d'importantes fabriques de draps et de soieries, ainsi qu'*Andrinople* et *Larisse*. *Ambelakia* a des fabriques de fils recherchés; *Tournavos* fabrique les tissus appelés *bourres de soie de la Grèce*. *Bosnaséraï* a son importante manufacture d'armes; *Mostar* fabrique de belles laines à la façon de *Damas*. Les lames de *Frawnick* sont d'une trempe parfaite. *Salonique*, seconde ville de l'empire pour le commerce, fabrique des soieries, des maroquins; elle exploite aussi en grand le tabac renommé de Macédoine. Serès est le grand centre de la culture du coton. Routschouk est le grand entrepôt du commerce avec l'Allemagne. Le commerce de Constantinople est immense; les commerçants étrangers y occupent l'immense faubourg de *Galata*.

Les monts Balkans sont riches en mines de fer; celles des environs de Sophie sont très-importantes. Il y a des mines d'or et d'argent près de Ghiustendil. Celles de Moldavie et de Valachie ne sont peu exploitées peut-être que parce qu'elles sont peu importantes. La Bosnie est riche en mines. Oclrida a une mine d'argent; il y a des mines d'or inexploitées en Al-

droit de vie et de mort sur ses sujets ; il prend le titre de *padichah* ou grand seigneur : il se croit successeur des Kallfes. Le premier ministre est le *grand-vizir* ; l'amiral est le *capitan-pacha* ; le ministre de la guerre est le *séraskier* ; le ministre des affaires étrangères est le *reis-effendi*, etc. Le *muphti* est le chef de la religion. Le *divan* est le conseil d'état. La cour s'appelle *Porte*, *Porte-Ottomane*, *Sublime-Porte*. Il n'y a point de noblesse ; on a vu des esclaves parvenir aux premiers emplois de l'empire. Le puissant corps des *ulémas*, ou hommes de lois, forme un contre-poids au despotisme du sultan : Le sultan ne se marie point ; les premières femmes du harem prennent le titre de *sultanes* ; la mère du sultan régnant s'appelle *sultane valide*. L'héritier présomptif est l'ainé de la famille, frère ou fils ; de là l'usage cruel de quelques sultans de massacrer à leur avènement tous les membres mâles de leur famille, pour assurer la puissance à leurs enfants. Les décorations sont peu nombreuses. Le rang des *pachas* ou gouverneurs est marqué par un étendard portant une ou plusieurs queues de cheval sauvage ou de bœuf jack, teintes en rouge ; souvenir de la vie nomade. Le pacha de *sandjack* a deux queues à son étendard ; le pacha d'*eyalet* en a trois.

Aux temps anciens, la cavalerie de Thessalie, l'infanterie d'Epire, la phalange macédonienne, étaient renommées. La *phalange* se composa, sous Philippe, de 4,096 hommes rangés sur 16 de profondeur et 256 de front, armés de lances de quatre mètres ; plus tard il y eut jusqu'à 1024 hommes de face, formant ainsi un corps lourd de 16,384 hommes, qui dut être vaincu par la légère légion romaine composée de 6,000 hommes, fractionnée en dix cohortes, trente manipules et soixante centuries, aidée d'un corps de cavalerie de 300 à 600 hommes ; dans la légion il y avait des soldats armés à la légère, d'autres armés de lances, etc. ; le tout mobile, se pliant à tous les accidents de terrain.—La force des armées ottomanes fut dans leur redoutable infanterie régulière, les *janissaires*, ou nouveaux soldats ; l'empire leur dut ses premières grandes victoires en Europe : leur puissance, leur despotisme, rappellent les cinquante mille prétoriens de l'empereur Sévère. Leurs premiers

corps furent formés de jeunes chrétiens élevés dans l'islamisme; plus tard ils réunirent tous les hommes d'élite de l'empire. Les jannissaires furent longtemps les premiers soldats de l'Europe. En 1826, ils furent exterminés par le sultan Mahmoud. On ne peut rien opposer à la beauté de la cavalerie turque; la race des chevaux est originaire du Turkestan; les haras de Moldavie leur fournissent aussi de beaux coursiers. Les Turcs mettraient difficilement 130,000 hommes sous les armes. Sans l'Europe, il y a longtemps que la Russie en aurait fini avec la Turquie. La flotte est de 170 vaisseaux. Le passage des Dardanelles (château d'Europe et château d'Asie), fermé à tout vaisseau de guerre européen est défendu par plus de huit cents bouches à feu : puissance formidable en apparence. Les châteaux peuvent être bombardés par terre. Le grand nombre de places de guerre fait comprendre ce mot : *les Turcs sont campés en Europe*; *Scutari* est le boulevard de l'empire à l'Occident; *Livno* défend l'entrée de la Servie. Les Turcs n'ont que le droit de garnison dans Belgrade, l'une des plus fortes places de l'Europe. *Varna* est un grand port militaire; elle est, ainsi que Choumla, le rempart de l'empire avec les Balkans. *Croïa*, l'ancienne forteresse de *Scanderberg*, a été démolie; *Rous-tschouk*, *Nicopoli*, *Giurgevo*, *Bosnaséraï*, *Sémendria*, *Orsova*, *Trawnik*, *Serès*, *Volo*, etc., sont d'importantes places fortes.

La Servie est une province slave et chrétienne, tributaire des Turcs, mais placée sous la protection de la Russie. Nul Turc ne peut s'établir dans le pays : les forteresses seules ont une garnison turque. La Servie choisit son souverain. La Bosnie est l'ennemie des Turcs, dont elle a pourtant embrassé l'islamisme : elle se gouverne elle-même; la Servie la maintient dans l'obéissance, et en fait le boulevard de l'empire ottoman. Tout est hérissé de forteresses. Constantinople, qui forme un triangle dont le sommet touche à la mer, est entourée d'un double mur avec tours et fossés. Ses deux casernes forment des camps retranchés où une armée peut se renfermer. Cette ville est réputée imprenable, si les Turcs savent la défendre. Gallipoli a un port et un arsenal.

L'administration des finances est mauvaise : les *rajas*, ou

vaincus, paient seuls l'impôt réglé par le caprice ou la rapacité des pachas, qui laissent à peine 300 millions rentrer annuellement au trésor. Il y a plusieurs sortes de sequins : l'un de 8 fr. 72, l'autre de 7 fr. 30, etc.; c'est une monnaie d'or. La piastre, monnaie d'argent, varie de 1 fr. 30 à 2 fr. 31, suivant l'époque où elle a été frappée. L'*aspre* vaut environ un centime. Les monnaies de Venise furent longtemps en usage ¹.

Il est difficile de fixer la population : les uns donnent 7,000,000 d'habitants, d'autres 9,000,000; *Constantinople* a 600,000 habitants, *Andrinople* 100,000, *Gallipoli* et *Bukharest* 80,000, *Salonique* et *Bosnasérai* 70,000, *Sophia* 50,000, *Jani-na* et *Jassy* 40,000, *Belgrade*, *Serès*, *Larisse*, *Philippopoli*, *Routschouk*, 30,000, *Vidin* 25,000, *Scutari*, 20,000 etc.

EXERCICES. — Signification de quelques mots. Climats. Animaux. Productions. Souvenirs historiques. Mœurs turques. Littérature

¹ Les colonies grecques et les rapports avec l'Asie amenèrent des mesures et des monnaies diverses. Les Romains y apportèrent les leurs avec la conquête. Mais quand Constantin releva la nationalité grecque par la fondation de Byzance, il abandonna le système romain et revint aux valeurs grecques pures. Il fit frapper des pièces d'or du poids de la grande drachme attique, ou de quatre grammes et demi; c'est le *solidus* ou sou d'or. Il y en avait 72 à la livre; il valait 43 fr. 80 c. Il fit aussi frapper une monnaie d'argent ou *denier*, de 60 à la livre; il valait 4 fr. 45 c. Il y eut aussi des pièces de cuivre évaluées *cinq centimes* et d'autres *un centime*. Nous signalons ce changement de monnaies, parce qu'il se rattache intimement à la grande lutte entre Rome et Byzance. Durant le moyen âge, aux monnaies byzantines se mêlaient des monnaies latines, surtout le sequin de Venise. Les Turcs étaient trop guerriers pour se créer un système national; ils ont pris des mesures çà et là, qu'ils ont modifiées à leur guise. La *coudée d'Omar* vaut 635 millimètres à Patras, 638 à Candie, 648 à Constantinople, 660 à Scio. La coudée de *deux pygmes grecs* ou de trente-six doigts égyptiens, vaut 669 millimètres à Constantinople, 686 à Patras et à Scio. Il y a à Constantinople une autre coudée *archine*, de 708 millimètres. On y mesure le blé par *almud* de 5,2 litres: c'est le quart de l'amphore grecque. Smyrne a conservé le *médime* grec, et Candie l'urue romaine, avec de légères oscillations. On pèse l'or, l'argent, les perles, les matières précieuses, avec une drachme de 46 karats. Cent drachmes font 320 grammes: c'est la livre romaine. La livre de Smyrne vaut 367 grammes. On se sert aussi des mesures arabes. Les monnaies turques ont souvent été altérées par le caprice des sultans. De là leur dépréciation.

de chaque époque. État de l'instruction à Constantinople. Commerce ancien. Gouvernement turc. Population. Force militaire. Revenus.

Questions à résoudre : Organisation administrative des empereurs ; armées et finances. Même question sur les sultans. Littérature turque. Histoire du commerce. Monnaies. Puissance vénitienne et génoise. Richesses littéraires des Byzantins. etc., etc., etc.

CHAPITRE XIX.

ASIE.

Cet immense continent de quatre millions et demi de myriamètres carrés, a offert au génie de l'homme le plus vaste champ aux luttes et aux victoires sur la nature : déserts brûlants et solitudes de glace, forêts et savanes, steppes et marécages, rochers impénétrables et vallées heureuses, massifs de montagnes énormes, grands fleuves inondant leurs rives, côtes granitiques ou fangeuses lavées par les calmes marées, ou déchirées par les vents et les tempêtes, l'homme a tout ahordé, tout franchi, tout vaincu. Mais la gloire n'est jamais gratuite ; chaque victoire fut douloureuse ; que de pleurs et de tombeaux sur ce sol dompté !

La conquête la plus longue, la plus tardive, et sans doute la plus dure, fut celle de ce triste désert du nord, où tout gèle pendant la majeure partie de l'année ; parages affreux, couverts de mousse, nourriture chétive que la Providence a réservée aux troupes de rennes. De grands fleuves coulent parallèlement entre eux vers l'Océan glacial, roulant leurs vastes nappes d'eaux à travers des marécages, des forêts ignorées, des steppes inconnues. En se rapprochant de la source des fleuves, le pays s'ondule de collines boisées ; de forts rameaux de montagnes riches en métaux encaissent les fleuves dans de fortes murailles. C'est seulement depuis quelques années que le Russe triomphant a transporté au milieu de ces solitudes glacées, dans ses quelques villes de bois, le luxe et la civilisa-

tion de l'Europe, entourés de tribus misérables et sauvages, errant du haut plateau des Ourals, jusqu'aux masses confuses et après, aux terrasses énormes de l'Altai, et jusqu'aux déserts glacés, infertiles et sauvages du Kamschatka.

Puis viennent les déserts; d'abord ceux qui s'étendent du haut plateau du centre asiatique jusqu'au milieu de l'Europe, éternellement parcourus par les hordes nomades, offrant çà et là des plaines fertiles entourées d'un sol salin, jadis couverts des flots de la mer qui ont laissé un sable lié par un peu d'argile, des coquillages marins et des lacs salés. C'est le *Touran*, si célèbre dans les traditions religieuses de la Perse; c'est l'ennemi de toute civilisation; c'est de là qu'à diverses époques sortirent d'innombrables nomades débordant comme un fleuve irrité sur les cités et les nations. En face du Touran, au sud, est le haut plateau de l'*Iran*, le pays élevé avec ses montagnes abruptes, ses plateaux entassés sans ordre, ses vallons frais et délicieux entourés de plaines brûlées du soleil ou de déserts salins et sablonneux, ses hautes terres au dur climat, ses belles vallées qui donnent de la soie, des fruits et des vins délicieux, des chevaux célèbres. Mais le centre du plateau n'est qu'un désert aride et stérile, imprégné de sel, où les rivières voient tarir le peu d'eau qu'elles roulaient. Jamais de pluie, jamais de rosée; un ciel toujours serein, toujours sans nuages sur un sol toujours brûlé par le soleil: rempart formidable entre la vallée de l'Indus et celle de l'Euphrate, et dont le passage fera la gloire ou la ruine des conquérants. A l'est du Touran, s'élève le formidable plateau central, s'appuyant sur l'Altai et le Belour, sur le sublime Himalaya et sur le chaos montagneux du Khoukounoor, aux massifs énormes, aux neiges éternelles, ouvrant de larges brèches pour laisser passer les grands fleuves qui roulent leurs eaux à tous les points de l'horizon. Si cet immense plateau, au lieu de ses affreux déserts de quatre mille kilomètres où les hordes nomades trouvent à peine des pâturages, des eaux vives et quelques oasis perdues entre des lacs sanmâtres et des sables d'une effroyable monotonie, avait offert des fertiles vallées, asiles de la civilisation, il aurait dominé l'Asie et par conséquent tout le globe; mais là tout est

montueux, froid, stérile : tous les grands fleuves en descendent, mais à travers des rochers inextricables, au milieu des chutes et des cascades impraticables aux armées. Cependant quand les tribus nomades deviennent trop nombreuses, ou que la famine arrive dans ces déserts, alors ces populations débordent comme les eaux de la fonte des neiges des hautes montagnes, et la civilisation est partout en péril. Aussi, pour conjurer cet orage désastreux, l'Inde domine le Thibet, et la Chine a rendu tributaire le reste des déserts depuis les sommets neigeux du Thian-Chan jusqu'aux plaines froides et pourtant fertiles de la Mandchourie. C'est là une bien formidable suzeraineté.

Maintenant il suffit de nommer les grandes vallées du Hoang-Ho et du Yang-Tse-Kiang, du Meikong et de l'Iraouaddy, du Gange et de l'Indus, du Tigre et de l'Euphrate, pour rappeler tout ce que le génie de l'homme a fait de plus grand. Que de luttes sur les fleuves et près des fleuves ; que de digues à élever pour régulariser le cours des eaux, pour arrêter les ravages de l'inondation ; que de canaux pour dessécher les marécages des rives, les fanges de l'embouchure ! Tout cela s'est fait avec une incomparable patience ! La plus merveilleuse de ces conquêtes de l'homme semble celle du Gange. La terre de cette vallée est si féconde, l'eau du fleuve si bienfaisante, les montagnes si protectrices que tout s'est divinisé dans ce fortuné pays : la plante, le rocher, le sol, le fleuve, l'homme lui-même. Mais la fatigue a peut-être amené l'épuisement ; l'homme s'est reposé de sa longue lutte ; et le fleuve indomptable a recouvert son vaste delta d'une mer de fange soulevée par les vents furieux au milieu de ses bras nombreux que l'homme avait peut-être régularisés aux premiers âges du monde. L'Indus, qui descend aussi de la longue et épaisse muraille de l'Himalaya, semble une puissante frontière qui protège la vallée du Gange contre les attaques du Touran. Le haut plateau de l'Iran a été un centre de civilisation dont on retrouve le secret sur ce sol couvert d'aspérités volcaniques et de sources bitumineuses.

La vallée du Tigre et de l'Euphrate aurait été la rivale de celle du Gange, sans les guerres éternelles qui l'ont désolée. L'homme, descendu des hauts sommets de l'Ararat suivant les

traditions bibliques, et s'éloignant du chaos des montagnes du Caucase, entra dans cette grande plaine entre les deux fleuves, parcourant les savaïes, desséchant les marécages. Il y avait encore à briser les nombreuses cataractes qui gênent les deux fleuves dans les gorges profondes de l'Arménie et du Taurus ; il fallait surtout dompter le fleuve vers son embouchure, où s'accumulent les fanges poussées par les vents orageux et les marées effroyables du golfe Persique. L'homme n'eut ni le temps ni le courage de cette lutte ; il avait trop à faire avec les conquérants qui vinrent si nombreux dans cette majestueuse et admirable vallée, qu'ils en firent un désert. Heureusement la poussière qui s'éleva sous leurs pas, qui combla les canaux, qui effaça les digues utiles et stérilisa le sol, ne put altérer la profonde pureté des cieux. L'homme s'y réfugia ; il devint astronome ; il découvrit la marche des astres ; il voulut y retrouver l'histoire de ses malheurs et de sa gloire : tentative hardie où il se perdit ; il tomba dans les erreurs de l'astrologie, dans les ruses de la magie mensongère. C'était un édifice sans base solide.

Entre les deux chaînes du Liban, s'étend une petite vallée qui doit sa célébrité aux grands événements qu'elle a vus s'accomplir : c'est la vallée du Jourdain, placée entre celle du Nil et celle de l'Euphrate, à deux pas de la Méditerranée ; position admirable pour conquérir le monde. C'est là que naquit le Judaïsme, précurseur du Christianisme. Malheureusement pour lui, le Christianisme fut transporté par saint Paul au centre de l'empire romain, maître seulement du bassin de la Méditerranée : cette grande religion du genre humain devint la religion exclusive de l'empire, subit sa gloire et sa ruine. C'était donc dans la vallée du Jourdain qu'il fallait se tenir ; il fallait rester à ce berceau sacré : on avait sous ses regards la Méditerranée qui assurait la conquête romaine ; d'une main on touchait au Nil, de l'autre à l'Euphrate, et par conséquent à l'Indus et au Gange ; derrière soi les déserts du nord, les déserts du sud, et surtout l'Océan indien qui livrait l'Afrique, l'Inde, la Chine, l'Océanie. Ces conquêtes, qui semblent fabuleuses, tant elles sont immenses, ont été réalisées par le Mahométisme. Les montagnes de l'*Arabie Pétrée* cachent vainement

quelques vallées fertiles; à quoi bon les oasis du *Nedjed*? qu'importe que l'*Arabie Heureuse* soit réputée un des plus beaux pays de la terre; qu'elle produise le baume, le café, l'encens; que l'Arabe soit ardent comme son coursier, patient et sobre comme son chameau? Ce qu'il faut, ce qui importe, c'est de sortir des déserts; et Mahomet l'a admirablement compris. Jérusalem est prise, et c'est de la vallée du Jourdain que le Mahométisme étend ses conquêtes avec une incroyable rapidité: il touche à la fois au Nil et à l'Euphrate; Tyr lui ouvre la mer, le chemin de Constantinople; il arrive à Cordoue et à Bénarès, à Sofala et à Samarkand, aux Moluques et aux Açores. Aujourd'hui la formidable Angleterre envie cette vallée du Jourdain pour unir sa puissance de l'Inde à sa grandeur européenne.

On n'ose jeter un regard sur les ruines qui couvrent l'admirable péninsule de l'Anatolie. Sous un ciel chaud et toujours serein, sur des côtes jadis si fertiles, florissaient les nombreuses colonies grecques, dans chaque golfe, dans les belles vallées, le long des rivières. Les merveilles de l'art s'y étaient entassées comme à souhait; tout y était fertile, heureux. Maintenant tout est détruit sur cette terre célèbre, tout est en ruine, tout est désert, barbare, aride. La civilisation a passé tout entière en Europe, et avec elle la puissance et la gloire. Le centre de la péninsule est converti de montagnes; on y distingue le Taurus dont la pente méridionale est escarpée et brisée, surtout aux deux célèbres passages étroits, l'un vers l'Euphrate, ce sont les *Portes amaniques*; l'autre vers la mer, ce sont les *Portes syriennes*, entre la Cilicie et la Syrie; passages immortalisés dans l'Histoire. La vieille Phrygie a toujours ses plateaux volcaniques, ses lacs, ses déserts et ses marécages; le reste du haut pays n'offre que déserts et steppes où errent les hordes nomades des Turcomans avec leurs troupeaux. Les vallées agréables qui s'abaissent vers la mer sur le rivage appellent la civilisation européenne, pour être rendues à leur prospérité première. C'est un devoir pour l'Europe de les aider.

Une contrée arrassée par le *Caïstre* s'appelait *Asie*; les Grecs, puis les Romains et les peuples modernes étendirent ce nom, d'une petite localité à tout ce vaste continent. Altaï veut dire

montagne d'or, Oural ceinture, Himalaya séjour de neige, Tiflis ville chaude, Joppé la belle, Baïkal mer riche, Lèna paresseuse, Kizil-Hermack fleuve rouge, la Mekke lieu de pèlerinage, Haïderabad ville du lion, Haïnan sud de la mer, Siri-Nagor séjour du bonheur, Bab-el-Mandeb détroit des naufrages, Shamo mer de sable, Palté lac des turquoises, Japon pays du levant, Yang-tzeu-kiang fils de l'Océan, Hoang-ho fleuve jaune, Brahmapoutre fils de Brahma, Sakalien fleuve noir, Pékin cour du nord, Nankin cour du midi, Kirghis homme à cheval, Sarrazin peuple oriental, Sviatoï saint, Sévérovostochnoï sacré, Oumérapoura ville des immortels, Khon-khon-noor lac bleu, Gange fleuve par excellence, Indus ou Sind fleuve bleu ou noir, Suse la cité des lys, Lycie pays de la lumière, Dekan pays à droite, Mustag mont neigeux. Chine fut le nom donné par les Portugais ou plutôt par les Maltais, au Tath-ching-koun ou empire Céleste; la Chine propre est appelée Tien-hia, ce qui est sous le ciel; Tchong-koue l'empire du milieu; Tchong-hoa la fleur du milieu. C'était le Cathay des voyageurs du moyen âge.

L'Asie, à cause de son immense étendue, présente tous les climats, depuis les froids affreux de la Sibérie jusqu'aux insupportables chaleurs de l'Arabie déserte. Mais la chaleur ne dépend point de la latitude; les vents glacés du nord rendent très-froide toute l'Asie centrale; ainsi le Turkestan, qui a la même latitude que l'Italie, a détruit par le froid une partie des armées de Gengis-Khan allant en Chine. Les frimats ont aussi arrêté les Russes dans leur expédition contre Khiva. La Sibérie méridionale a la même latitude que le nord de la France. A Nangasaki, au Japon, peu éloignée du tropique, on a la température douce de Tonlon; dans les basses vallées de l'Hircanie, on éprouve les plus énervantes chaleurs des latitudes méridionales. Les plateaux élevés du centre sont exposés à un froid rigoureux; il y gèle, il y neige même au plus fort de l'été, tandis que dans la riche vallée de Kachemir, à l'abri des vents du nord, on jouit d'un éternel printemps. Chiraz jouit d'un des plus beaux climats du monde; aussi les rois de Perse y passaient-ils la saison d'hiver. A Ispahan la sérénité des nuits est si grande qu'un voyageur assure avoir lu à la clarté des

étoiles. La vallée du Gange, protégée par les Himalaya, rafraîchie par ses fleuves et les brises de la mer, a un climat étonnant, qui donne aux Hindous leur mollesse. A Péking, le climat est rude ; mais à *Sou-Tcheou* la douceur, la beauté du climat y appelle les plus riches familles. La beauté du ciel d'Anatolie et de Syrie est renommée. L'Arabie a plusieurs oasis où la température est très-douce. Dans les villes du sud, on couvre les rues de toiles d'une maison à l'autre pour se garantir du soleil. Les rivières de la Sibérie ne dégèlent guère qu'en juillet : durant l'été si court de cette contrée, l'atmosphère est rendue malsaine par d'épais brouillards. La longueur des jours d'été (le soleil est pendant trois mois toujours sur l'horizon au nord) amène de si grandes chaleurs que les habitants vont presque nus. Dans les steppes, au nord de la Chine et du Turkestan, les brouillards sont infects. Nous avons indiqué à la carte-monde, la *saison sèche* et la saison pluvieuse des régions voisines des tropiques et des moussons. En général le climat n'est pas sain dans les îles du sud, Ceylan, Andaman, etc., à cause des pluies, des grandes rosées, des brouillards et d'une végétation exubérante. Sur les côtes orientales, les ouragans sont affreux ; les tempêtes ont plus d'une fois protégé le Japon contre les Chinois. Les tremblements de terre ont déjà plusieurs fois ravagé les côtes de l'Anatolie et de la Syrie. Un tremblement de terre jeta une fois les eaux de la mer sur l'île *Formose* qui fut submergée pendant douze heures. C'est surtout en Sibérie que l'on peut admirer les aurores boréales dans toute leur magnificence. Au cap Sévérovostochnoï les plus longs jours et les plus longues nuits sont de trois mois, au cap oriental de 24 heures, à Pékin et à Samarkand d'environ 15 heures, d'un peu plus de 12 à Malacca, et d'environ 14 à Jérusalem et à Nankin.

La Caspienne, le plus grand lac du monde, à 100 mètres au-dessous du niveau de l'Océan, est peu profonde, orangée, très-poissonneuse ; la pêche des phoques y est très-riche pour la Russie. Le lac d'Aral est de 38 mètres plus élevé que la Caspienne. Outre les animaux à fourrure, les martres, les zibelines, les renards bleus, les castors, les loups, etc.

la Sibérie fournit le renne : il y a des habitants qui en ont 50 mille. Les chiens mènent les traîneaux et font jusqu'à 20 lieues par jour sur les neiges glacées. L'*yack* est une espèce de taureau sauvage dont la queue sert d'étendard chez les orientaux ; d'autres auteurs veulent que les Turcs et les Mongols arborent la queue de cheval. Sur la côte de Coromandel sont les plus grandes tortues terrestres. Le lac Balkhachi-Noor renferme beaucoup de poissons, de loutres, de castors. L'Obi qui a des cataractes, est très-poissonneux, ainsi que la Léna coulant dans ses tristes et sauvages plaines glacées. Aux îles Liaikof se trouvent, comme sur toutes les côtes sibériennes, des ours blancs, des lapins du nord, des perdrix, des oies sauvages, et une immense quantité de dents et d'ossements de buffles, de rhinocéros, d'éléphants mammoths ou antédiluviens. C'est à Ceylan que se trouvent les plus beaux éléphants : les blancs sont les plus estimés des Hindous ; dans l'Inde se rencontre le tigre royal ; on assure qu'au Caboul il y a des chiens qui luttent contre lui. Dans toutes les forêts de l'Inde, les singes sont fort nombreux. On renomme les gazelles de Syrie, les bêtes à laine d'Angora, les belles ânesses de Palestine, les onagres de Daourie, les beaux chameaux des nomades, et leurs immenses troupeaux de gros et de menu bétail ; les chevaux du Khorassan sont moins légers que ceux d'Arabie, mais plus beaux de formes ; il y a des chefs qui en possèdent jusqu'à 10,000. Un des fils de Gengis-Khan lui fit cadeau de 100,000 de ces admirables coursiers, dont la belle race a été introduite dans l'Inde. Les chèvres du Thibet sont renommées pour la beauté de leur laine. C'est surtout dans les îles de la Cochinchine qu'est l'hirondelle salangana, dont le nid est recherché des épicuriens chinois. Les grands fleuves de l'Inde nourrissent des crocodiles, des gavials, des serpents venimeux. Les perroquets, le colibri rouge, la perruche, les grands oiseaux de proie sont communs ; les paons peuplent les forêts de l'Inde, les faisans dorés celles du Caucase, les plus magnifiques oiseaux celles de Ceylan. On croit que la licorne existe dans les montagnes du Thibet : fait très-contesté.

Quelles grandeurs, quelles majestés, quelles richesses de la

nature présente l'Asie sur ses montagnes d'environ 9,000 mètres de haut, sur ses fleuves de 3,500 kilomètres de cours, dans ses plaines sans limites ! On trouve des traces d'immenses volcans entre l'Atlas et les monts de la Chine ; le Turkestan a des sources thermales ; Bakou a ses feux célèbres de naphte, phénomène qui entoure la Caspienne ; l'Ararat est couvert de laves vitreuses, la Mésopotamie a ses plaines sillonnées de cratères éteints, Babylone son naphte flottant, la Judée son lac de Sodome, la Phrygie brûlée ses cratères, la Cilicie le volcan de la Chimère ; les régions polaires ont aussi leurs terribles volcans. Le Kamtchatka à lui seul en a cinq ; le *Klioutchevskoi* et l'*Avatcha* sont les plus terribles. Dans les monts Thian-chan, sont les volcans *Béchan* et *Ho-tchéou*, les plus éloignés de la mer. Dans les monts Elhous est le *Démavend*, volcan si célèbre dans les traditions épiques de la Perse. Il y a plusieurs volcans dans l'île Nippon. Les déserts sont nombreux en Asie ; celui d'Arabie s'étend jusqu'à l'Euphrate, grand lac de sable à plusieurs golfes qui frappe de stérilité le cœur de la péninsule arabique, et pénètre jusqu'en Mésopotamie. Cependant sur la côte occidentale de la péninsule et au sud sont des contrées fertiles, des montagnes protectrices où la vie est sûre et florissante. A l'est de la Caspienne sont d'immenses solitudes, plaines salées, couvertes de plantes à feuilles épaisses, très-disseminées sur sa surface ; mers de sable, anciens lits maritimes, sans arbres, sans ruisseaux, sans montagnes, où les routes sont indiquées par quelques sources ou mares d'eaux saumâtres que les sables mouvants, soulevés par la tempête, recouvrent quelquefois. Un autre bas-fond maritime, mis à nu par les révolutions du globe, est entre la Bactriane, la Perse, l'Asie et la Médie : bassin desséché dont les efflorescences salines craquent sous les caravanes. Les vastes déserts de Cobi, de Shamo, sont couverts de sable et de gravier, avec quelques herbes, quelques buissons et des plantes salines toujours vertes.

La Chine est le pays le plus riche du monde en céréales de toute espèce : elle a porté l'agriculture à son plus haut point de perfection ; il n'y a pas un mètre de terrain inculte. Parmi ses richesses végétales on doit distinguer le thé, dont elle

fournit tout l'Occident. L'oranger est originaire de la Chine. Dans le nord de la Sibérie, il ne croît que des mousses, des plantes basses, des bouleaux nains, quelques arbres chétifs : mais dans le sud, le pays est bien boisé. Les contrées du centre cultivent les céréales, du beau coton, du riz, l'olivier, etc. Dans le sud la végétation est d'une richesse admirable : thé, rhubarbe, canne à sucre, palmier, bambou, bois de santal, etc. Sur les côtes maritimes de la Perse manque le bois de construction; il n'y a d'arbres que le palmier et ses variétés dont les troncs fibreux et inégaux ne peuvent servir qu'à des barques grossières. Quand Alexandre voulut une marine, il fit descendre les cèdres de la haute Mésopotamie dans les eaux d'Ormus : depuis Darius jusqu'à Nadir-Schah, les despotes perses ont été obligés de faire descendre à grands frais des hauts affluents de l'Indus les bois de construction. Il n'en était pas de même au pied du Liban qui fournit de si beaux matériaux à la marine phénicienne. On assure qu'on voit encore des cèdres du temps de Salomon. Dans l'Inde près de Patna est un bananier colossal ; à midi la circonférence de son ombre est de 1,116 pieds anglais ; dans une île du Nerbudah, est un autre bananier dont la mesure prise autour des tiges principales est de 700 mètres : plusieurs milliers de personnes se mettent à l'ombre de son feuillage. Plusieurs parties de l'Hindoustan ressemblent à un parterre de fleurs. En Sibérie l'expression *voir croître l'herbe* est presque réelle ; il suffit de quelques semaines pour semer et récolter. Dans le Chirvan se trouvent des *puits de naphte* d'un grand revenu ; dans l'empire Birman, près de Saïgonig, sont les plus abondantes sources de pétrole connues. Près de l'Oronte on voit des oliviers aussi hauts que nos hêtres. Les rivages méridionaux de la mer Noire sont le verger de Constantinople. On y voit des forêts de pruniers, de noisetiers, d'abricotiers, etc., d'une qualité supérieure aux fruits d'Europe. Satalie est entourée de bois d'orangers, de citronniers, etc. En Mésopotamie l'absynthe couvre les plaines comme la bruyère en Europe. L'Inde fournit ses belles roses de Bengale, la rose blanche de Dehly, et de Siri-Nagor, et le pavot qui donne l'opium : celui de Bengale

est le plus estimé. Les Anglais font entrer en Chine pour plus de 400 millions de francs d'opium par contrebande; ils en retirent plus de 30 millions de kilogrammes de thé. La Cochinchine produit le précieux bois de santal qui parfume les palais d'Orient. Ceylan a ses forêts de canneliers, la Turquie le benjoin, l'Arabie l'encens, la Perse ses délicieux vins de Chiraz. Dans le golfe Persique sont les îles Bahreïn, si célèbres par leur abondante pêcherie de perles d'une plus belle eau que celles de Ceylan et du Japon. On a trouvé dans le Thibet de vastes cavernes remplies d'ossements d'éléphants, de rhinocéros, etc.

La Tartarie indépendante est renommée pour la beauté de ses pâturages. En Chine, l'eau, comme boisson, est généralement remplacée par le thé, dont on consomme une incroyable quantité. Les eaux thermales sont très-nombreuses et très-fréquentées dans toute l'Asie. La riche vallée de Kachemyr est appelée le *paradis de l'Inde*. Comme plusieurs fleuves de l'Asie, le Gange se déborde; ce phénomène a lieu pour lui depuis avril jusqu'en juillet; il fertilise ses bords. La majesté de son cours, la fertilité de ses rives, et la pureté de l'atmosphère expliquent le culte que les Hindous rendent à ce magnifique fleuve qui baigne l'une des plus riches contrées de la terre. C'est dans la rivière de Krichna que l'on trouve des diamants et des pierres précieuses : Golconde était le centre de l'exploitation. Le plus beau diamant connu est celui du grand Mogol, évalué 12 millions de francs. Tous les voyageurs avouent que les magnificences de la nature font de Ceylan un paradis terrestre; les parfums les plus exquis, la cannelle, la muscade, les plantes équinoxiales y croissent en quantité : les diamants, les rubis, les améthystes, les topazes, les saphirs, etc., s'y recueillent; on trouve dans les forêts le buffle, le tigre, l'éléphant, l'hyène, la gazelle; on pêche des perles dans le détroit de Manaar. Les Hindous appellent *Pont de Rama*, et les Européens *Pont d'Adam* une suite d'îlots à fleur d'eau entre cette île et le continent. On assure que les Maldives sont au nombre de 12,000 groupées en 17 atolons ou groupes. Les 32 Laquedives sont entourées de bancs de corail inférieur à celui de la Méditerranée.

Le vaste plateau central de l'Asie est le plus élevé du globe ; il semble s'appuyer sur l'Altaï, l'Himalaya ; il arrête les vents du sud qui pourraient tempérer les rigueurs du climat sibérien, et s'oppose aux vents glacés qui détruiraient l'éternel printemps du Kachemyr et de l'Inde. Suivant les Chinois le point le plus élevé du globe est le *Kuentun* près du Koukhounoor ; mais suivant les Européens, c'est dans l'Himalaya, le *Dhawalagiri* haut de 8,780 mètres ; quelques-uns croient que le Tchanalouri, pic voisin, est plus élevé. Sur ces montagnes, les plus hautes connues, à 5 mille mètres de haut, c'est-à-dire à la hauteur du mont Blanc, point le plus élevé de l'Europe, règne encore la plus riche végétation, d'immenses vergers d'arbres fruitiers, etc. On y voit de magnifiques peupliers de quatre mètres de circonférence. Sur presque tous les rivages d'Asie, la mer rejette des coquillages d'une admirable beauté. Parmi les terribles phénomènes de la nature, il ne faut pas oublier en Arabie le terrible vent *simoun* ou *samoum* ; ce vent brûlant exerce surtout ses ravages entre la Mekke, Bassorah, et Bagdad ; il détruit souvent des caravanes entières. Moka exporte son célèbre café, apporté des vallées de l'intérieur de l'Arabie. Sur les bords du lac Asphaltite on recueille le bitume de Judée ; les eaux du lac sont basses, et les plus pesantes que l'on connaisse : ses rives nues et stériles sont couvertes d'un sable blanc salé. C'est à la grande quantité de sources de naphte qu'elle renferme et qui l'entourent que la Caspienne doit l'étrange amertume de ses eaux. L'eau du lac d'Aral est bien peu salée. Rien de plus pur, de plus limpide que les eaux du grand lac Baïkal, que les Russes appellent *mer Sainte* ; il est très-poissonneux surtout en *phoques* ; il a 500 kilomètres de long, et 80 de large : dans le milieu on n'a pu trouver le fond ; les tempêtes y sont dangereuses. L'eau du lac *Balekachi* est douce, tandis que celles du lac *Van* sont amères et salées, comme celles de la Caspienne.

Le froment est, dit-on, originaire de la Perse ou de l'Inde où il croît spontanément. L'orge, que Pline appelle *antiquissimum frumentum*, croît sur l'Araxe et en Géorgie. Ce fut une famine causée par une grande sécheresse, qui força les Huns à leur émigration violente. Le bananier, ce beau végétal des

tropiques, a suivi l'homme dans les colonies civilisatrices : on le croit originaire de l'Inde qui avait déifié des plantes bien-faisantes telles que les *lotus*, le sacré *pipala* ; c'était la terre des palmiers chéris de Brahma ; le *nard* y distillait l'huile précieuse qui calme la douleur, l'arbre merveilleux de santal y croissait. Dans les temples grecs on renommait le vin et le safran de Phrygie. Le vin de Chypre est toujours fameux.

Les fleuves ont aussi leurs grands phénomènes : le Hoang-Ho est la terreur de la Chine par ses effroyables inondations ; on a fait des travaux admirables pour maintenir ce torrent, d'une largeur prodigieuse : dans la dernière partie de son cours, ses eaux sont jaunâtres parce qu'il coule rapidement sur un terrain argileux ; il a jusqu'à 12 kilomètres de large. L'inégalité de sa profondeur rend la navigation très-difficile. Il n'en est pas de même du Yang-Tseu-Kiang, dont les nombreux et longs détours arrosent d'immenses et fertiles plaines, dans son cours de près de 4,000 kil. Dans une grande partie de cette course majestueuse, il a deux kil. de large ; il a 30 kil. de large à son embouchure : la marée se fait sentir à 600 kil. et les vaisseaux remontent ce fleuve profond jusqu'à 1,000 kil. de son embouchure. Le Meykong se laisse aussi remonter par les plus grands vaisseaux ; le Mainam répand sur l'immense pays qu'il inonde un fertile limon. L'Iraouaddy aux eaux légères et saines, quoique pétifiantes, fertilise aussi les terres qu'il inonde par ses crues en juin, juillet et août : dans le vaste delta à son embouchure sont de hautes herbes habitées par des buffles, des tigres. Le Brahmapoutre est sacré chez les Hindous qui se purifient dans ses eaux ; dans la saison des pluies, il a jusqu'à 20 kil. de large ; ses bords sont stériles. Il n'en est pas ainsi du Gange, dont les sources sont aux énormes glaciers de l'Himalaya et qui coule dans la plus riche vallée du monde qu'il fertilise de ses eaux ; ses bords sont bien cultivés, ou bordés de magnifiques forêts de palmiers ; son cours est d'environ 2,400 kil. ; sa largeur est de quatre kil. ; c'est la plus grande largeur du fleuve sacré des Hindous ; ses eaux ont de grandes qualités médicinales. Son delta renferme un grand nombre de branches. Les Hindous regardent comme le

comble du bonheur et comme l'aurore de la vie céleste de mourir dans les eaux du Gange. Les eaux du Godavery sont aussi sacrées pour eux. Pendant la belle saison, le lit de la Krichna est à sec : on y trouve des diamants, des onyx et de l'or. L'Indus ou Sind descend des hauteurs de l'Himalaya à travers des rochers et des montagnes ; ses débordements périodiques, les plaines de son cours inférieur, les branches de son delta occupent 200 kil. Le Tigre grossi par la fonte des neiges de l'Ararat ou par les pluies de novembre, coule dans un lit escarpé et boisé ; l'Euphrate a plusieurs cataractes, surtout celle de *Nuchar* dans le Taurus ; d'abord rapide, il devient calme dans les vastes plaines qu'il arrose et qu'il fertilise. Ces deux fleuves réunis à environ 150 kil. de la mer sont navigables pour les petits bâtiments à la marée montante. Le Jourdain, l'un des fleuves les plus célèbres du monde, a environ 140 kil. Son lit rempli de joncs se dessèche presque entièrement en été. Ses eaux troubles déposent un limon bitumineux.

Mossoul occupe l'emplacement probable de Ninive, du moins en partie. Cette antique cité, qui n'a plus même de ruines, avait jadis une enceinte de 40 kilom. ; la muraille avait 30 mètres de hauteur ; sur l'épaisseur trois chariots marchaient de front ; 1,500 tours de 60 mètres d'élévation la défendaient. Il est vrai que cette vaste enceinte était plutôt un camp retranché, renfermant des jardins et des terres labourables. Mais tout cela n'était pas comparable à Babylone que Sémiramis avait enrichie de temples, de palais, de jardins suspendus, de ponts, de quais prodigieux, etc. L'enceinte avait 50 kilom., renfermant aussi des terres labourables ; les murs avaient 95 mètres de haut, et 24 mètres d'épaisseur. Le temple de Bélus, ayant aussi l'observatoire des prêtres astronomes de la Chaldée, était un monument de 134 mètres d'élévation, formé de huit tours élevées l'une sur l'autre, et d'un diamètre différent. Les lieux où se sont élevées tant de grandes cités, manquaient de pierres ; on s'est servi de briques ; et une ville en ruines a servi à bâtir les villes nouvelles (*Séleucie, Ctésiphon, Bagdad*, etc.) ; voilà pourquoi il n'est rien resté debout de Babylone et de Ninive. La petite ville d'*Hellah* occupe un fragment de Babylone ; le

reste forme une immense carrière de briques, et un vaste parc de chasse aux rois de Perse et aux pachas turcs. On voit sur les bords sud du lac de Van, l'ancien *Arsissa*, de vastes ruines de *Semiramo-Certa*, ville magnifique bâtie, comme lieu de plaisance, par Sémiramis. *Naxuana* (Nakhchivan) et *Bactres* (Balk) passent pour les plus anciennes villes du monde. Akhal-kalaki, la plus magnifique ville de l'Arménie, renfermait 1,000 églises quand elle tomba au pouvoir des Turcs. Ispahan doit sa grandeur à Schah-Abbas; il l'avait entourée d'un mur en terre de 50 kilom., et ornée de magnifiques monuments : mosquées, palais, ponts, etc. Les ruines de Balbek, de Palmyre, etc., sont d'une magnificence admirable, ainsi que celles de Persépolis : sous Alexandre, il n'y eut que quelques bâtiments brûlés par un accident. Tauris, occupe probablement le lieu de l'ancienne Gaza : elle fut fondée (760) par *Zobeïd*, femme d'Haroun-al-Raschid. Le tremblement de terre de 1721 la détruisit avec 100,000 habitants. On admire à Bagdad le magnifique tombeau de marbre de Zobeïde, le palais du pacha, les beaux bazars, etc. Damas, ville sainte turque, a aussi ses beaux bazars, ses cafés, ses belles maisons, son palais du pacha, sa mosquée Zékie, ses manufactures. La plupart des villes de l'Asie-Mineure ont été détruites et mal rebâties. Scutari est considérée comme un faubourg de Constantinople. On y admire les belles villas turques, ses riches mosquées et ses magnifiques cimetières où sont inhumés les Turcs de distinction. Le ruisseau célèbre du *Granique*, où Alexandre gagna sa première bataille, est bien peu important. Le Cydnus est un cours d'eau torrentueux coulant à travers les brèches du Taurus. *Adana* fournit de beaux bois de construction. Le Scamandre se réunit au Simois qui descend de l'Ida, et tombe dans la mer près du promontoire de Sigée; mais en été ces petites rivières étaient mises à sec par la grande chaleur. Sur les ruines présomées de Troie, s'élève le village de *Bounar-Bachi*. Près du promontoire de Sigée s'élevaient les tombeaux d'Achille et de Patrocle; près des ruines on croit voir le tombeau d'Ajâx, fils de Télamon, et le palais de Priam. C'était à Halicarnasse qu'on admirait le magnifique tombeau que la reine Artémise avait élevé à son

époux Mansole. En 1822, un affreux tremblement de terre ruina une partie des villes de l'Asie-Mineure et de la Syrie, entre autres *Alep*. Près de Dorylée, sur le Taurus, est un hospice qui rappelle celui de Saint-Bernard des Alpes : d'énormes chiens y servent à secourir les voyageurs égarés.

Dans toute la Palestine, on rencontre à chaque pas de pieux souvenirs des livres saints : quelques traditions voudraient que Jaffa ou Joppé eût été bâtie avant le déluge, et que ce fût là que Noé construisit l'arche ; la mythologie voudrait aussi que là se fût passée l'histoire de Persée et d'Andromède. Près de *Dothaïm*, Joseph fut vendu par ses frères : ce patriarche fut enterré à Sichem. *Emmaüs* avait des eaux thermales très-fréquentées. On montre encore à Hébron les tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rebecca, de Jacob et de Lia. C'est sur l'Horeb que Moïse vit le buisson ardent : au pied de la montagne est maintenant un monastère de Bénédictins. Non loin est le Sinaï sur lequel Dieu donna la loi à Moïse ; le plus haut sommet est à 2814 mètres. Sur la montagne, à la hauteur de 1,800 mètres, sont un couvent fortifié, une église et une mosquée. On assure que les moines de Sinaï montrent aux étrangers des tables qu'ils disent être celles de Moïse : elles sont de syénite, abondante en amphibole. *Sito* fut le dernier campement des Israélites après le passage du Jourdain ; le premier avait eu lieu à Galgala : ils y avaient élevé *l'autel du témoignage*. Jérusalem renfermait trois collines ; sur l'une était l'ancienne *Jébus* ; Sion fut la cité de David ; sur celle de *Moria* Salomon construisit le temple : la tradition veut que ce soit sur cette montagne qu'Abraham accomplit son douloureux sacrifice. Non loin est le Golgotha ou Calvaire, où s'accomplit le grand sacrifice de la Croix. Aujourd'hui, au centre de montagnes désolées, aux sommets jaunes et rocailleux, dans un paysage de pierres, au milieu d'un mur d'enceinte, sont des ruines sur lesquelles s'élèvent des masures arabes semblables à des sépulcres blanchis, entourés de cyprès, de buissons épars, d'aloës et de nopals : c'est la triste Jérusalem, autour de laquelle sont le mont des oliviers, le Cédron, les villages de Béthléem, de Béthanie, la vallée de Josaphat. Entre le Thabor et

le Carmel est la riche vallée d'Esdreion où campèrent tous les conquérants jusqu'à Napoléon. *Cana, Capharnaüm, Naïm, Jéricho, Nazareth, Bethzaïda*, etc., sont des lieux célèbres dans le Nouveau-Testament. On ne peut que louer le respect dont les Musulmans ont entouré le saint Sépulture à Jérusalem, ainsi que les autres édifices des saints lieux. Les convents y sont fort riches : les seuls ornements de l'église du convent du Saint-Sauveur sont estimés à huit millions. La mosquée d'Omar est d'une grande richesse et d'une grande beauté.

Médine renferme le tombeau d'Abraham, lieu d'un célèbre pèlerinage : c'est une ville sainte. La *Mekke*, berceau des traditions musulmanes, possède dans sa belle mosquée la fameuse *Kaaba*, petit temple de 10 mètres carrés, attribué à Abraham, à Adam, et même aux anges : c'est le *palladium* de l'Islamisme. Tout fidèle musulman doit y faire un pèlerinage en sa vie. Les musulmans veulent que la Mekke ait été le séjour d'Adam et d'Ève après leur péché. *Rei* est l'ancienne Rhagès où se passa la scène du jeune Tobie. Près d'Hamadan se trouve un tombeau attribué à Esther et à Mardochée. A Chouster, où Sapor bâtit un magnifique aqueduc, est le tombeau de Daniel. On appelait *Portes Caucasiennes* (défilé de Dariel) un passage célèbre qui conduit de *Tiflis* à *Mozdok* ; les *Portes Albaniennes* ou *Sarmatiques* (défilé de *Derbend*) étaient fermées par des portes de fer, et fortifiées par une vaste muraille qui allait de la mer Noire à la mer Caspienne. On appelait *Portes Ibériennes* un autre passage dans l'Iméritie. Les *Portes Caspiennes* sont un passage très-difficile qui conduit du *Mazanderan* dans l'*Irak-Adjémi* : il est en face de Téhéran. A Issus est un passage célèbre de Cilicie en Syrie : c'est la seule porte de ce côté. Plus haut, du côté de l'Euphrate, est le défilé des *Portes Amaniques*, célèbres dans toutes les invasions ; Il y avait aussi un défilé de Risiaue en Perside. C'est par *Attox*, l'ancienne *Taxila*, qu'Alexandre le grand, Tamerlan, Nadir-Shah, ont pénétré dans l'Inde. C'est à Kedjé que le grand Alexandre faillit mourir de soif avec son armée. Dans le même désert, fut presque entièrement détruite l'armée de Sémiramis. *Moultan* est renommée pour son magnifique temple hindou ;

les Arabes y trouvèrent accumulées d'immenses richesses. On y voit les tombeaux de plusieurs saints mahométans.

Kangrah avait une forteresse où les Hindous avaient entassé de grands trésors à l'arrivée des musulmans. A *Samarcande* on voit le magnifique tombeau de Gengis-Kan, en jaspe ; cette ville renferme plusieurs grandes écoles et 250 mosquées en marbre blanc. A Boukhara on compte une foule de collèges, et de grandes écoles théologiques et 360 mosquées. La riche ville de *Khokand* renferme 400 mosquées. Tamerlan y donna une fête magnifique pour le mariage de ses petits-fils ; 500 ambassadeurs des peuples soumis s'y trouvaient. C'est à *Otrar* que Gengis-Khan remporta sa célèbre victoire sur les Kharismiens. *Kachemyr*, dans sa haute et belle vallée, était la résidence d'été des empereurs mongols : Lahore était une de leurs capitales ; leur palais n'offrait qu'or, marbre, pierreries. On voit encore la baignoire en agate où ils prenaient chaque jour un bain d'eau de rose. Entre Sirhind et Dehly, sont d'immenses plaines qui ont servi en tout temps de champ de bataille. *Bénarés* est la ville sainte des Hindous, qui doivent la visiter au moins une fois dans leur vie ; dans la multitude de ses beaux temples, on admire la mosquée d'Aureng-Zeb. *Bedjapour* ou *Visiapour*, ancienne capitale d'empire, est surnommée la *Palmyre de l'Inde*, à cause de la magnificence de ses ruines, du milieu desquelles s'élèvent encore d'admirables mosquées. Des souvenirs du grand Alexandre sont restés sur l'Indus : des villes croient posséder encore un de ses étendards ; d'autres chefs prétendent être ses descendants. *Dehly* est la reine de l'Inde : bâtie au temps d'Alexandre, cette admirable cité accumula tant de richesses, tant de magnificence, que les conquérants qui les premiers la pillèrent y recueillirent 100 milliards : somme incroyable ! Parmi ses superbes édifices, on admire surtout la grande mosquée. Mottra, lieu saint où naquit Krichna, divinité indienne, renfermait une multitude de temples ornés d'une foule de statues massives, d'or et d'argent, enrichies de pierreries : tout tomba aux mains des musulmans. *Vidyanagara* se distingue surtout par la beauté de ses rues longues et larges, bordées de colonnades. *Madura* est bâtie en

carré, répondant aux quatre points cardinaux : elle renferme le célèbre temple Pahlary. *Golconde*, comme *Gwalior*, était réputée imprenable : c'est le centre de l'exploitation des diamants. *Allahabad* est aux yeux des Hindous la reine des cités saintes : ils y accourent en pèlerinage ; près de là, les Anglais ont construit une des plus grandes citadelles de l'Inde. *Ghazi-pour* est célèbre par ses jolies mosquées, ses immenses plantations de roses, dont elle fait ses essences ; les Anglais y ont un grand dépôt de remonte pour leur cavalerie. Au-dessous de *Patnah*, renommée par le grand nombre de ses temples et de ses mosquées, commence le grand delta du Gange : ses eaux se dispersent dans une infinité de branches ; on dirait une mer de fange soulevée par les vents et traversée de courants rapides au milieu d'îles inondées. Sur un des bras du Gange, s'élève la grande, riche et puissante capitale de l'Inde anglaise, *Calcutta* ; la ville blanche est d'une admirable architecture.

Lo-Yang, ancienne capitale de la Chine, forme un carré de 16 kilom. de tour ; c'est le modèle des grandes villes chinoises. Le plus gigantesque monument qu'offre la Chine, c'est la *grande muraille* : on lui donne plus de 2,000 kilom. d'étendue à travers des montagnes, des vallées et des marais ; sa base est de quartiers de rochers, l'élévation est en briques ; sa hauteur est de huit mètres, sa largeur est de cinq : à chaque distance de 100 pas sont des tours garnies de canons. Il fallait un million de soldats pour défendre cet immense rempart, qui a été fait en dix ans, (214-204 avant J.-C.) D'autres travaux aussi gigantesques ont été exécutés dans d'autres parties de l'empire. *Lhassa* est située dans un des plus beaux pays du monde ; elle est renommée par l'étendue de ses rues et de ses places, le nombre et la beauté de ses édifices ; près de cette ville est la résidence du prêtre-roi, appelé *Dalaï-Lama* : c'est le magnifique palais de Poutala ; il renferme 10,000 chambres. Le toit est recouvert de lames d'or ; ses idoles et ses obélisques sont d'or et d'argent massif, et garnies de pierres précieuses. C'est le lieu d'un grand pèlerinage. *Péking* est capitale du céleste empire depuis 1410 : elle est entourée d'une immense muraille ; elle est partagée en ville chinoise et en ville tartare ; le palais im-

périal a 4 kilom. de tour : sa splendeur égale son étendue ; aucune résidence de l'Europe ne peut lui être comparée ; les temples sont nombreux ; les palais des ministres et des mandarins sont d'une grande richesse. Il y a dans l'empire plusieurs lacs artificiels, où les soldats s'exercent à la manœuvre des vaisseaux. Le lac *Koukhounoor* a 110 kilom. de long et 45 de large ; c'est des hautes montagnes qui l'entourent que descendent les grands fleuves de la Chine et de l'Indo-Chine. *Nanking* était capitale de l'empire avant *Péking* : suivant les Chinois, c'est la ville la plus belle et la plus florissante du monde. Ses murailles ont douze belles portes : on y admire le palais impérial, un grand nombre de magnifiques temples, les tombeaux des anciens rois. La tour de porcelaine (ou mieux de faïence) a près de 70 mètres de haut : l'intérieur est revêtu de marbre ; l'édifice est surmonté d'une boule d'or. Une foule de villes chinoises sont d'une richesse et d'une beauté tout à fait remarquables : les arcs de triomphe, les temples, les tombeaux, les murailles, les palais, les colonnades, les monuments et les statues en l'honneur des héros, les ponts hardis et solides, les grandes routes sûres et commodes, les canaux, parmi lesquels il faut distinguer l'immense canal impérial, qui a plus de 2,000 kilom. de long, sont les grands chefs-d'œuvre de l'industrie chinoise. Canton réunit dans son sein presque tous les divers chefs-d'œuvre indiqués : c'est une ville riche, immense. On ose à peine affirmer ce que disent les voyageurs des villes du Japon. *Yédo* a des palais admirables, entourés d'immenses jardins ; les murailles de la ville ont près de 60 kilom. La magnificence de *Miako* est telle qu'on y compte 137 palais et plus de 6,000 temples : l'un d'eux renferme à lui seul plus de 300,000 statues, dont plusieurs colossales. On y voit aussi la plus grande cloche connue : elle a près de dix mètres de haut ; elle pèse plus d'un million de kilog. La plupart des villes de Sibérie sont en bois et peu importantes. Cependant *Irkoustk* est une ville florissante ; on y compte trente-trois églises et plusieurs édifices assez remarquables. On assure qu'au nord des *Stanovoï*, et dans le *Kamchatka*, on trouve des digues, des levées en terre et en maçonnerie dont on ignore l'époque, et qui annoncent

une population jadis beaucoup plus grande, et une civilisation plus avancée que celles qui règnent aujourd'hui dans ces contrées. Suivant quelques auteurs, ces contrées boréales auraient été le grand chemin des populations passées en Amérique. Tout cela n'est qu'une bien faible esquisse des merveilleuses beautés de l'Asie. Il faut citer encore l'immense quantité d'ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, de mammothls que l'on trouve à la nouvelle Sibérie.

MŒURS. RELIGIONS. L'Asie nous offre toutes les mœurs en harmonie avec les climats. Dans la Sibérie, le long des rives glacées de la mer Polaire, sont les *Samoïèdes* sauvages et idolâtres, vivant sous des tentes; sur les rives de l'Obi sont les *Ostiaks*, faibles, misérables et encore païens; sur la Léna, les tribus hospitalières des *Iakoutes*, dans leurs déserts de glaces, où le thermomètre descend à 40 degrés au-dessous de zéro; les *Toungouses*, pasteurs et nomades belliqueux; les *Vogouls* sont chasseurs; les redoutables *Kirghiz*, toujours à cheval, pasteurs, nomades, chasseurs, et quelquefois brigands, divisés en trois immenses hordes et nominalemeut soumis à la Russie, qui n'en déploie pas moins contre eux ses cosaques, ses forteresses, ses fleuves et ses villes garnies de soldats et de canons. On assure qu'il y a des populations anthropophages dans les montagnes voisines du cours inférieur du Brahmapoutre. La Chine a ses populations morales, industrieuses; la Perse ses sujets spirituels, industriels et braves, mais offrant une misère effroyable près d'un luxe effréné; les Turcs ont conservé, dans leur mollesse demi-guerrière, quelque chose de farouche emprunté aux déserts d'où ils sont sortis; l'Inde a ses populations amollies et énervées sous de chaudes latitudes, au milieu du luxe et des jouissances de la vie; ils sont encore aujourd'hui ce que les trouvèrent les soldats d'Alexandrie, vêtus d'une mousseline éclatante de blancheur, avec de larges turbans de même étoffe, des pendants d'oreille en ivoire, la barbe teinte d'une riche couleur, etc. Les Arabes du désert parlent encore la langue des patriarches, plantent leur camp et paissent leurs troupeaux à la manière d'Abraham. Deux jours passés dans une tribu de Bédouins en apprennent plus sur la Genèse

que bien des commentaires. La plupart des Bédouins sont des brigands nomades et pasteurs : on les dit hospitaliers. Au temps de Cyrus, les tribus perses étaient braves et pauvres, ignorantes et sans industrie; les Mèdes étaient riches, fastueux, savants, habiles dans les arts, mais mauvais soldats; les Assyriens avaient tout cela, plus la corruption des mœurs. L'empire perse mêla ces trois civilisations; le grand roi se faisait porter sur un trône d'or; dans ses voyages, la litière sur laquelle reposait le trône était reconverte de lames d'or et portée par les premiers de l'État. Les Assyriens enterraient leurs morts illustres, tandis que chez les Égyptiens on les embaumait, et qu'on les brûlait chez les Grecs. Les Perses portaient la tiare, les tuniques à manches, les longues robes flottantes en étoffes précieuses. Sur les côtes de l'ancienne Gédrosie sont les peuples *ichthyophages* ou mangeurs de poissons; les poutres de leurs cabanes sont des arêtes de balcines, et leur toit est couvert de larges coquillages; c'est presque la vie la plus misérable de l'espèce humaine. Il y a loin de ces cabanes aux palais d'Écbatane, où la charpente était en bois de cèdre et de cyprès, où les lambris, les colonnes, les portiques, les péristyles, étaient revêtus de lames d'or et d'argent. Entre ces deux extrêmes sont les rudes habitants des steppes, des montagnes et des déserts de sable. Les tribus nomades se livrent encore aux rapines et au brigandage. C'est au centre de ces tribus nomades que Tamerlan, ayant prosterné à ses pieds les chefs de hordes, prit le titre de maître du monde et arbora la queue de cheval pour ses conquêtes. Les Thibétains sont pasteurs; les Hindous les ont civilisés, mais leurs lamas ou prêtres les abrutissent sous les pratiques ridicules de la superstition.

On connaît l'organisation morale des Chinois; c'est leur empereur Chun (2250 avant Jésus-Christ), qui fit observer parmi le peuple les *cinq règles immuables*, c'est-à-dire les *cinq devoirs*: ceux du père et des enfants, du roi et des sujets, des époux, des vieillards et des jeunes gens, enfin des amis entre eux; organisation profonde qui a préservé la Chine de toute dissolution morale de ses enfants depuis quatre mille

ans. On trouve en Chine des temples en l'honneur des héros, des bienfaiteurs de l'humanité, des sages souverains; une ville possède même un temple magnifique en l'honneur de cinq jeunes vierges qui préférèrent la mort au déshonneur. La Chine est riche d'hôpitaux, d'hospices d'enfants trouvés, de monts-de-piété, d'établissements pour la vaccine, etc. Les Chinois témoignent *ruse* et *méfiance* envers les étrangers. Les Japonais se distinguent par leur fierté, leur énergie, leur civilisation. L'Inde offre une population divisée en quatre castes : les *Brahmanes*, formant les prêtres, les nobles, les savants, ou médecins, les juges; les *Kchatriyas* ou guerriers n'étaient pas, comme les Brahmanes, répandus sur toute l'Inde, mais seulement dans le nord, pour protéger le pays contre les invasions. Les *Vaisiya* sont laboureurs et marchands; les *Soudras* sont les artisans; puis venait la caste impure des *Pariahs*, peuple vaincu et dégradé ou, suivant d'autres auteurs, issus du mariage proscrit des trois premières castes avec les Soudras. On donne le nom de *Banians* aux marchands en relation avec les étrangers. La peine de mort est prononcée contre quiconque sort de sa caste. On croit que les luttes entre les brahmanes et les guerriers amenèrent des vaincus, des proscrits qui déployèrent une grande énergie sous le nom de *Seyks* et de *Mahrattes*. Les *Hindous*, ou Ziguenners en Europe, viennent peut-être des *Pariahs*. On voit encore aujourd'hui des femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris. On assure que dans l'Inde anglaise 3,402 femmes se sont brûlées sur le corps de leurs maris de 1817 à 1821. Les Anglais luttent énergiquement contre cette coutume barbare. Le fanatisme se manifeste surtout dans les fêtes religieuses, où les Hindous se précipitent sous le char des idoles pour être écrasés et être saints. Les sacrifices humains, comme ceux d'Abraham et de Jephthé, se retrouvent dans tout l'Orient antique. Au temps d'Isaïe, les femmes des grands d'Israël portaient encore un anneau aux narines. Salomon imita le luxe écrasant de Memphis et de Babylone dans ses magnifiques palais; il avait plus de mille femmes dans son harem; pour suffire à ce luxe ruineux, il accabla ses sujets d'impôts. Cette somptuosité incroyable s'est maintenue dans les cours d'O-

rient. Meubles magnifiques, appartements somptueux dorés et parfumés, vêtements de soie et d'or, festins splendides, profusion de diamants, perles, saphirs, jardins admirables, peuples d'esclaves voilà ce qui apparaît en Asie au milieu de peuples souvent hideux de misère. Le tatouage, le fard, les parfums, les tapis précieux, les riches étoffes, ont été apportés en Europe par les Grecs et les Phéniciens.

L'Asie a vu apparaître toutes les grandes religions. Dans les premiers temps, c'est le culte de la nature qui domine. L'Inde adore le dieu *Vichnou-tortue*, Babylone le poisson *Oannès*, l'Arménie la *lune*, la Syrie le *soleil*, l'Arabie les *étoiles*, etc. Dieu confie les traditions saintes à Abraham; il donnera la loi sur le Sinaï à Moïse, et en rendra dépositaires les tribus d'Israël. Le premier temple d'Asie était celui du soleil ou *Baal* à Babylone; les prêtres des temples étaient les dépositaires de l'écriture, de l'agriculture, des arts, des sciences, de la civilisation; de là leur haute influence. Sur la côte de Phénicie, chaque ville avait son dieu: *Melkart* ou *Hercule* à Tyr, *Adonis* à Byblos, *Astarté* à Sidon, etc. L'antique religion de la Perse se modifia sous le génie de *Zoroastre*, dont la naissance flotte du treizième au sixième siècle avant notre ère; son livre est le *zend-avesta*, dont les prêtres devaient, chaque jour, lire une partie comme un bréviaire. Du dieu suprême émanent deux principes: *Ormouzd*, bon et lumineux, chef des bons génies *Amchaspands*; *Ahriman*, principe de malice et de ténèbres, chef des *Devs* funestes. *Mithra*, l'un des génies subalternes, figure le soleil; l'image de la divinité est le feu qui brûle dans le temple. Chaque homme a son *Ferver* ou ange gardien. Ce culte, appelé *magisme* du nom des prêtres, se répandit jusqu'à l'Indus, ainsi que dans le nord. Zoroastre était né à *Bactres*, ou peut-être en Médie. Le sacerdoce magc se perdit par trop de puissance. — Le *Judaïsme* resta pur jusqu'à la captivité de Babylone; alors les idées philosophiques vinrent amener des sectes plus politiques encore que religieuses; le temple de Samarie et celui de Jérusalem séparèrent le peuple en deux camps religieux et politiques, où les grands-prêtres dominèrent jusqu'à l'arrivée des Romains. Les sectes principales étaient les *Pharisiens*, les Sa-

ducéens, les *Esséniens*. Depuis la dispersion, des docteurs ou *rabbins* ont succédé aux *lévites* ou sacrificateurs de l'ancienne loi. Les Romains placèrent les autels de Jupiter dans les sanctuaires des Juifs. — Le *brahmanisme* de l'Inde fut primitivement le culte de la nature, au-dessus de laquelle est *Brahm*, l'éternel, l'être par excellence, qui s'est révélé dans *Brahma*, l'être créateur, ayant pour emblème la terre; dans *Vichnou*, l'être conservateur, figuré par l'eau; dans *Siva*, l'être destructeur, représenté par le feu; telle est la *trimourthi* ou trinité indienne, formant une longue hiérarchie de divinités jusqu'à l'homme. Dans ce culte, les *Brahmanes*¹ s'étaient réservé l'élément religieux et scientifique consacré dans leurs livres sacrés les *Védas*, dont la simple lecture était interdite aux *soudras* sous peine de mort. En même temps ils s'étaient donné le privilège de pouvoir, sans déroger, être *soldat* ou *marchand*, tandis qu'ils interdisaient aux guerriers et aux marchands le droit d'être brahmanes; ils possédaient tout l'ordre social. Cette toute-puissante hiérarchie fut ébranlée par *Boudha*, philosophe du dixième siècle avant notre ère, et que ses sectateurs appellent la manifestation de l'intelligence suprême; c'est une grande et magnifique légende de l'Orient. Il brisa la barrière des castes, en appelant à la manifestation du vrai et du bien quiconque en était inspiré. Les *Brahmanes*, *Brahmes* ou *Brahmines* déployèrent contre cette émancipation toute leur puissance formidable; le sang coula à longs flots; les bouddhistes s'enfuirent à Ceylan, en Chine, au Japon, où ils eurent un immense succès; de là plusieurs cultes en ces pays. Le bouddhisme est une sorte de mysticisme livré à l'extase, à toute l'exaltation de l'âme; il eut un grand succès dans la foule. Mais la classe des lettrés chinois se retrancha dans le *rationalisme*, formulé par *Confucius* au sixième siècle avant notre ère; il y a des temples, mais pas d'autre sa-

¹ Voici une de leurs professions de foi : « Avant toutes choses était « l'être des êtres, *Brahm*, l'unique, l'incomparable, le pur, l'infini, forme « de toutes choses et supérieur à toutes choses, exempt de toute dualité. « Cet être pur est sans fin. Le monde aussi avec son nom et sa figure est « sans fin; mais *Brahm* seul subsiste réellement, sans nom, sans figure : le « reste n'a qu'un vain semblant d'existence. » (Guignault.)

cerdoce que les administrateurs de l'état ayant à leur tête l'empereur, qui offre les sacrifices au nom du peuple entier, sur un monticule élevé au centre du palais impérial et composé de cinq sortes de terres : *verte* à l'est, *rouge* au sud, *blanche* à l'ouest, *noire* au nord, *jaune* au centre ; le *jaune*, chez les Chinois, est la couleur impériale ; chez les Romains, c'était le *rouge pourpre* ; chez les papes, le *blanc*, comme chez les Étrusques, où le *summus pontifex* était vêtu de blanc.

Le *Sinto*, ou religion primitive du Japon, est celle de *Con-fucius* : le pouvoir spirituel est aux mains du *daïri*, autrefois maître aussi du pouvoir temporel. Il est considéré comme un dieu sur la terre : tout ce qu'il touche est regardé comme sacré ; l'eau avec laquelle il se lave les mains est recueillie comme un remède à toutes les maladies. Le temple le plus célèbre de l'Inde est celui de *Djaggernat* : plus de 1,500,000 Indous y viennent chaque année en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde : on évalue les offrandes annuelles des pèlerins à 22 millions ¹. Le bouddhisme a pénétré au Thibet : le chef de la religion, et autrefois de tout le pays, est le *Dalaï-Lama*, auquel ses 84,000 prêtres, ou *lamas*, rendent les honneurs de

¹ Il faut bien aux Brahmes ces énormes trésors pour suffire à la construction des temples dont ils ont couvert leur riche presque-île. Les plus grands et les plus admirables de ces sanctuaires sont ceux d'*Elora*. Dans une chaîne de rochers de dur granit rouge, sur une longueur de huit kilom., ils ont fait creuser tout un panthéon, composé d'une multitude de temples souterrains à plusieurs étages, et d'une multitude de petites grottes, le tout recouvert d'innombrables reliefs. L'architecture indienne est là dans toute sa grandeur et sa magnificence ; elle y a accumulé les péristyles, les escaliers, les ponts, les chapelles, les colonnes, les portiques, les obélisques, les statues, les bas-reliefs, représentant les dieux et leur histoire. Le plus grand de ces temples admirables est supporté par une longue suite d'éléphants de taille gigantesque, taillés dans le roc ; ils sont d'un effet imposant. Dans un autre temple, on voit un dieu et une déesse entourés de leurs serviteurs ; le dieu est sur un éléphant couché, la déesse sur un lion ; le tout dans d'immenses proportions. Parmi les sculptures qui couvrent les murailles, on admire des sculptures colossales en relief représentant les noces de Siva et de Parvatis. D'autres pagodes sont consacrées à Rama, à son épouse et à leur suite ; d'autres à Vichnou, à sa femme, à ses compagnons ; on assure que l'une d'elles est consacrée à l'architecte immortel de ces chefs-d'œuvre, à Visvakarma.

la divinité dans son magnifique temple du convent de Potala. L'organisation théocratique du Thibet renferme des religieux, des religieuses, les plus grandes pompes du culte, les pratiques pieuses, le jeûne, les grandes et splendides processions, l'eau lustrale, etc.; mais à côté de cela, les pratiques les plus superstitieuses et les plus ridicules, par lesquelles tout ce puissant sacerdoce bouddhique maintient tout le peuple en son pouvoir. — Dans tout le Nord domina le culte de la nature, continué jusqu'à nos jours; en Sibérie on rend un culte aux vents, aux terribles tempêtes de neige si affreuses, aux lacs, aux fleuves, aux forêts. — En Ionie et dans toutes les colonies grecques dominait la mythologie hellénique : *Diane* à Éphèse; *Priape* à Lampsaque; *Cybèle* en Phrygie; culte grec qui suivit les conquêtes romaines. — Le 25 décembre de l'an du monde 4004 naquit Jésus-Christ à Béthléem, messie prédit par les prophètes, rédempteur du genre humain, le vrai fils de Dieu et Dieu lui-même. Les trois dernières années de sa vie sont consacrées à la prédication de sa simple et sublime doctrine; puis il meurt sur la croix. Ce grand sacrifice rachète les péchés des hommes. Après la résurrection du Sauveur et son *ascension*, ses apôtres rédigent leur *symbole* et se partagent le monde : saint Pierre fonde la première église à *Antioche*; l'Évangile passe de là en Phénicie, à Edesse, à Chypre; saint Mathieu se rend en *Éthiopie*; saint Thomas parcourt la *Perse*; saint Barthélemy la *Grande Arménie*; saint Paul l'*Asie mineure*, où s'élève bientôt les églises de *Laodicée*, de *Colosses*, d'*Éphèse*, etc., etc. : le christianisme pénétra ainsi de proche en proche peut-être dans l'Inde, et peut-être même en Chine. Puis viennent les hérésies et surtout les horribles persécutions; puis le repos, les richesses, les honneurs, plus dangereux au christianisme que le fer des bourreaux et la colère des tyrans. En effet, une fois la victoire gagnée sur le polythéisme romain, le zèle pour la propagation de l'Évangile avait disparu : on ne voit aucun établissement chrétien au delà des limites de l'empire romain. Les invasions, amenant la terreur, tuèrent tout esprit d'apostolat en Occident; les grandes luttes de l'intelligence elle-même ont cessé avec les derniers Pères de l'Église.

En Arabie, à quelques pas de Jérusalem, l'Évangile n'avait point franchi les limites romaines : dans ces déserts et ces oasis régnaient l'idolâtrie, le *sabéisme* ou culte des astres, et les *traditions judaïques*. La *Kaaba* de la Mekke était devenue un temple d'idoles, sous la surveillance de la puissante tribu des Koraïchites, à laquelle appartient un jeune homme de vingt ans, à l'âme pure, au cœur intrépide, *Mahomet*, qui, après quinze années de retraite, de piété et d'études, se pose comme prophète et législateur venant à la suite de Jésus-Christ et de Moïse, et annonçant aux Arabes l'unité de Dieu et la proscription de l'idolâtrie¹. On ne vit nulle part un succès plus rapide : en moins d'un siècle la doctrine de Mahomet, le *Koran* ou le *Livre*, avait pénétré dans les solitudes des nomades du Nord, et dans les déserts du fond de l'Afrique, sur les rives du Gange, et jusque sur les bords de la Loire en France : Cordoue et Bagdad sont l'Occident et l'Orient de l'islamisme ; Boukhara et Samarkand ont plusieurs centaines de mosquées ; l'Inde musulmane fait des mosquées de ses pagodes. Les Arabes vont jusqu'en Océanie ! Cet élan étrange, inconnu jusque-là dans l'histoire, réveilla le christianisme en Occident : violemment secoués par les armées arabes et par leurs flottes qui insultaient à la fois Rome et Constantinople, les nations européennes s'agitèrent : l'enthousiasme gagna de proche en proche, et, ayant la France en tête, il lança un million de *croisés* sur la Terre-Sainte. Ce n'était point Jérusalem, ville tant de fois saccagée, qu'ils venaient prendre d'assaut ; le but, c'était le *tombeau vide* du Sauveur ; ce *tombeau vide*, monument de leur foi naïve, où ils puisèrent le zèle, l'exaltation, l'enthousiasme de l'apostolat : ce feu sacré s'est rallumé au cœur des guerriers qui laissent le tombeau et

« 1 Aux qualités qui frappent les sens, Mahomet joignait les talents qui séduisent l'imagination. Une profonde étude des hommes lui avait fait connaître ses concitoyens. L'Arabe est fier et belliqueux, passionné pour la poésie, sentencieux et sensuel. Mahomet lui prêcha les combats en beaux vers, lui présenta les principes de la morale dans des maximes sublimes et lui promit après cette vie des délices matérielles. L'enthousiasme de Mahomet était si grand qu'il osa dire à ses ennemis puissants : « Quand vous viendriez à moi le soleil dans une main et la lune dans l'autre, je ne reculerais pas dans ma carrière ! » (Desmichels.)

la ville en ruines aux Musulmans. Bientôt ce feu sacré rayonne : l'Islamisme faiblissait quand les vaisseaux portugais apparaissent dans l'Inde, dans la Chine, au Japon, en Océanie ; avec eux sont les missionnaires, surtout les Jésuites, hommes supérieurs dans ces temps. Malheureusement leur politique fut l'ennemie de leur foi. La Chine et le Japon, qui avaient bien accueilli le Christianisme, s'émurent de ces missionnaires habiles, amenés sur des vaisseaux de guerre, ayant derrière eux des soldats redoutables, d'insatiables marchands. Dès lors les persécutions commencèrent et anéantirent ces belles missions. Les luttes du protestantisme et du catholicisme vinrent encore mêler leur âpreté hostile, quand parurent les Hollandais et les Anglais, fondant une mission partout où ils établissaient un comptoir et une forteresse. Dans le Nord, la Russie chrétienne répand l'Evangile jusqu'au détroit de Béhring. Quel avenir immense s'ouvre au christianisme ! On distingue en Asie occidentale, parmi les chrétiens, les *Jacobites*, les *Nestoriens*, les *Maronites*, les *Arméniens*, les *Grecs unis* ou *orthodoxes* : sectes diverses. On sait que l'Islamisme se divise en deux grandes fractions : les orthodoxes ou *Sunnites*, les schismatiques ou *Chiïtes*, comme les Persans ; les Turcs sont orthodoxes et se regardent comme successeurs des Khalifes. Aussi tandis que le *muezzin* turc annonce l'heure de la prière du haut du minaret, en disant : *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est son prophète* ; le *muezzin* persan ajoute : *Ali est le lieutenant du prophète* ; Omar, Osman, et Aboubekr, que vos noms soient maudits ! effrayante expression de la haine qui sépare les deux peuples et les deux communions arabes. Le *Koran* est un code religieux, civil et militaire : il traite de la morale, du dogme, du mariage, des successions, etc. Il prescrit de croire en Dieu, à ses anges, à ses prophètes, au jugement dernier, à la prédestination, à la vie future. Il recommande la purification, la prière cinq fois par jour, le jeûne du mois de *Ramadan*, la fête du *Beïram* ou de Pâques, le voyage à la Mekke, le don annuel du quarantième de son bien mobilier aux pauvres. Les musulmans ont un grand nombre de saints en l'honneur desquels ils ont élevé des chapelles ou au-

très lieux de prières ; ils emploient les chapelets , jeûnent fréquemment, font des ablutions, font la méditation ; leurs couvents sont nombreux : ils chôment le vendredi. Les *Fakirs* sont des moines indiens exaltés par la solitude et l'abstinence ; les *Sophis* sont une secte persanne ; les *Wahabites* étaient une secte arabe nouvelle : leurs brigandages forcèrent les Turcs à les détruire. Le fanatisme musulman est basé sur une ignorance profonde.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. L'Asie est sans rivale pour la science, pour la poésie, pour les arts. Le premier grand législateur, le premier grand poète, le premier grand historien est Moïse, à la suite duquel apparaissent le prophète roi David, puis Salomon, puis la grande école des prophètes. Homère est né sous le beau ciel de l'Ionie ; il y a écrit ses beaux poèmes (1000). Tyr eut son historien *Sanhoniathon*, qui exista probablement vers le 12^e siècle avant Jésus-Christ. Vers ce temps vivait dans l'Inde le célèbre *Vyasa*, théologien philosophe, poète, qui recueillit les *Pouranas* ou commentaires sur les *Védas*, recueil de prières et d'hymnes, de formules de consécration, d'expiation : il composa le vaste poème *Mahabharata*, renfermant plus de 200,000 stances ; c'est le récit épique de la guerre de *Kourous* et de *Pandous*. Le poète *Valmiky* a fait ou recueilli le *Ramayana* ou aventure des Rama. L'Inde possède encore un grand nombre de drames ; les philosophes ont abordé tous les grands systèmes philosophiques, qui font l'honneur de la Grèce et des temps modernes. La Chine a eu un grand nombre de législateurs, de théologiens, de poètes, d'historiens : le plus célèbre philosophe est Confucius (6^e siècle avant J.-C.) ; ses traités de morale sont estimés, ainsi que ceux de *Meng-Tseu* (4^e siècle av. J.-C.). La langue sacrée de l'Inde est le *Sanskrit*, la plus belle et la plus riche du monde. L'écriture chinoise est une langue à part : elle exprime non les sons, mais les idées : elle renferme 100,000 caractères. La littérature chinoise est riche en romans, en histoire, en pièces de théâtre : nulle part les livres élémentaires ne sont mieux faits, plus nombreux et à meilleur marché. Au 3^e siècle avant notre ère, l'empereur Chi-Hoan-ti fit brûler tous les livres chinois et condamna à mort tous les lettrés qui se refusèrent

à cet acte de tyrannie. Il fallut tout refaire sur la tradition des vieillards. Les Chinois connaissent, depuis des siècles avant notre ère la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, mais en planches gravées, et non en caractères mobiles, comme en Europe. Le dessin chez les Chinois est sans art, sans perspective; c'est une copie exacte des objets. Le prince chinois Tchleou-Kong (12^e siècle av. J.-C.) s'occupait d'astronomie; il connaissait, dit-on, les propriétés du triangle rectangle, qui fit la réputation de Pythagore en Occident.—Chez les Perses, le livre sacré est le *Zend-avesta*, renfermant les prières de chaque jour, la liturgie, l'élévation de l'âme, la cosmogonie, etc., sorte d'encyclopédie attribuée à Zoroastre. — L'Asie a encore vu publier deux livres bien importants: l'*Évangile* et le *Koran*; on pourrait y joindre le *Talmud*. Bagdad, sous les Khalifes, devint un centre de lumières, de poésie et d'arts, qui rappellent toutes les merveilles des *Mille et une Nuits*. Les sciences furent cultivées avec soin. *Al-Kendi*, médecin, fut un des premiers commentateurs d'Aristote; *Alfarabi* se distingua par son éloquence, son talent de poète, de musicien et de commentateur d'Aristote; *Algazel*, *Avicenne*, *Aboul-feda*, *Aboul-hassan*, etc. Les Khans mongols, malgré leur barbarie de nomades, furent grands protecteurs des arts et des sciences: plusieurs centaines de mosquées qui se trouvent dans les grandes villes du Turkestan en sont la preuve. Près de chaque mosquée sont des établissements d'instruction. Les Khans étaient entourés de philosophes, de poètes, d'historiens. Le célèbre Khan Babour a écrit lui-même l'histoire de sa vie et de ses grandes conquêtes (15^e siècle). Tamerlan fonda une université à Ketch et écrivit lui-même des règlements sur l'organisation de l'armée et sur l'administration. Les Turcs apportèrent avec eux leur ignorance nomade; ils empruntèrent à la Perse et à l'Arabie leurs langues riches: le *turc* est la langue du désert. Dans l'Inde, le mélange du turc et de l'hindou a formé l'*hindoustani*, langue vulgaire. Au douzième siècle, la Géorgie eut une brillante littérature; Tiflis en était le centre. L'Arménie a eu aussi sa grande époque littéraire. Il y a des villes arméniennes qui comptèrent jusqu'à 1000 églises cha-

cune. La tradition conserve chez les Tartares, comme chez les Arabes, de grands poèmes épiques que l'on chante dans les courses guerrières. Le Birman a aussi ses grands établissements littéraires. On ne peut qu'applaudir aux immenses efforts des Anglais pour faire connaître à l'Europe toutes les richesses littéraires de l'Orient : leur célèbre société de Calcutta a déjà réalisé d'incroyables travaux. Chez les Chinois, les sciences et surtout les mathématiques sont dans une grande imperfection ; cependant ils emploient le *système décimal* : leur astronomie et leur médecine sont superstitieuses. Les Jésuites sous ce rapport leur avaient rendu de grands services. La Phénicie fut dans l'Occident un foyer d'arts, de sciences. On sait que Pâris, fils de Priam, vint à Sidon chercher des artistes, d'habiles ouvrières, qu'il emmena à Troie. Un roi de Tyr fournit à Salomon l'or, l'argent, le bois de cèdre, les artistes nécessaires à l'élévation du temple de Jérusalem : David avait laissé un demi-milliard pour la construction de cet édifice ; Hiram, architecte tyrien, dirigea les travaux. Les traditions veulent qu'il fût massacré par ses ouvriers : légende mystique qu'on retrouve dans la franc-maçonnerie. La bibliothèque de Pergame fut la rivale de celle d'Alexandrie : les rois de cette ville la fondèrent avec les 500 millions que le vieux Lysimaque y avait entassés. Bénarès a une université brahmanique renommée. Parmi les choses remarquables dans les bibliothèques de Nankin, on remarque trois sphères en cuivre doré de 12 mètres de circonférence, au milieu d'autres instruments astronomiques. Nous ne parlerons point des merveilles de l'architecture asiatique dans tous ses détails ; nous ne pouvons que citer les ruines de Babylone, la muraille de la Chine, les majestueux temples hindous, les innombrables mosquées des contrées musulmanes : la ville de *Bedjapor* compte 1600 mosquées à elle seule, ornées de toutes les richesses de l'architecture orientale. On a compté dans cette ville immense jusqu'à 984,456 maisons : nombre peut-être incroyable. La vaste et magnifique pagode de *Tanjaour* passe pour le plus beau monument d'architecture pyramidal de l'Inde. *Samarkand* sous Tamerlan devint le centre de la plus haute civilisation qu'aient

vue ces solitudes : ses mosquées , ses écoles la rendent encore importante ; Boukhara compte encore 285 collèges ou mēdresseh ; ses hautes écoles de théologie et de médecine comptent 10,000 élèves. *Candahar* est une des plus belles villes d'Asie : on admire sa riche rotonde entourée de somptueuses boutiques. *Bamian* avait des statues colossales, et 12,000 maisons taillées dans le roc. Comme merveilles de l'art, exécutées par les Mongols, on peut citer à Delhi l'immense palais de Tamerlan, dont l'ameublement seul coûta 14 millions ; les brins impériaux ; les mosquées surmontées de coupoles en marbre blanc, ou dômes richement dorés ; les magnifiques jardins, etc. L'empire birman a aussi ses magnificences. *Saïgong*, près d'Ava, est une ville sainte ; elle renferme dans son sein et aux environs un nombre prodigieux de temples. *Pégou* renferme le magnifique temple de *Choumadou*, qui a plus de 2,000 ans. *Bankok* a un célèbre temple de Boudha renfermant plus de 1,500 statues. *Siam*, bien déchue, était autrefois une des plus belles villes de l'Orient. Toutes les grandes villes de l'Indo-Chine ont des palais, des temples dignes d'être cités et admirés. Mais que d'architectes savants, que d'artistes habiles, que de trésors n'a-t-il pas fallu pour entasser dans la seule ville de Myaco plus de 6,000 temples, sans compter les palais, les édifices publics, sans parler d'*Yédo*, *Nangasaky* qui ont aussi un grand nombre de temples, de palais, d'édifices. Parmi les gigantesques travaux de la Chine, après sa grande muraille, qui a déjà plus de 2,000 ans d'existence et qui prouve sa solidité par sa belle conservation, il faut admirer le canal impérial long d'environ 2,000 kil. et large de 70 mètres. C'est le plus grand ouvrage hydraulique du monde. Il fut commencé au douzième siècle et terminé sous un petit-fils de Gengiskhan. Il établit des relations surtout entre *Pékin* et *Nankin*. Il y a beaucoup d'autres canaux importants, surtout pour l'irrigation. Longtemps avant notre ère, les Chinois construisaient des ponts en chaînes de fer : l'un des plus anciens et des plus admirables est dans une ville du sud-ouest ; il a 800 mètres de long, franchit une profonde vallée et joint le sommet de deux montagnes. Il y a des villes chinoises pavées en marbre. A 6 kil. de Pékin les

chaussées sont pavées en larges dalles de dur granit : parmi les grands établissements littéraires de la capitale, on admire le tribunal d'histoire et de littérature où l'on examine les lettrés : la bibliothèque est la plus riche du monde après celles de l'Europe. Mais Nankin est la ville savante; ses écoles de médecine, ses bibliothèques, ses imprimeries sont renommées. Il ne faut pas oublier que ce fut à Macao, où les Portugais s'étaient établis en face de Canton, que l'infortuné poète *Camoëns* composa dans l'exil son beau poëme des *Lusiades*, où il célèbre la gloire de sa patrie et les exploits de Vasco de Gama.

COMMERCE. INDUSTRIE. Dès les temps primitifs, le commerce a une immense activité en Asie. Les Européens étaient encore nus comme des sauvages, que les peuples asiatiques fabriquaient déjà leurs riches étoffes de soie, leurs brocards d'or, leurs tapis précieux. Les Phéniciens créèrent les premières relations commerciales avec l'Europe; la Méditerranée, la mer Rouge, la mer des Indes furent parcourues en tout sens par leurs vaisseaux : le voyage d'Ophir, fait longtemps avec les Hébreux, durait trois ans. Leurs caravanes parcouraient toute l'Asie occidentale; elles abordaient peut-être dans l'Inde, au Thibet; on peut douter qu'elles soient allées en Chine. Après la ruine de Tyr, tout ce grand commerce resta aux Arabes jusqu'à ce que les Européens apparurent dans les Indes, au seizième siècle. Les pirates arabes ont toujours été redoutables. Les Hindous et les Japonais n'ont point de commerce extérieur; c'est un crime pour eux de quitter leur patrie. La Chine, à cause de sa grande étendue, suffit à son commerce intérieur, entre les provinces du sud et celles du nord. Jusqu'à présent, le seul port de Canton avait suffi au commerce extérieur avec les Européens; les victoires des Anglais ont étendu leurs privilèges à plusieurs ports. Les Arabes s'étaient créé pour leur commerce une grande route par caravanes depuis Samarkand jusqu'en Chine. Les principales routes commerciales de l'antiquité sont : 1^o celle du nord; qui communiquait par caravanes avec les colonies grecques du Pont-Euxin, par le nord de la Caspienne, et allait dans Bactres, centre du commerce avec l'Asie orientale qui y envoyait ses caravanes; 2^o celle qui al-

lait d'Éphèse à Suse par la Médie, l'Arménie méridionale, les déserts de la Cappadoce et de la Phrygie; 3^e la troisième se rattachait à la seconde, à la hauteur d'Ecbatane, en faisant de longs circuits autour du désert salé, d'oasis en oasis, traversait l'Asie, touchait à Bactres, et revenait vers l'Hyrcanie et la Médie par le passage difficile des *Portes Caspiennes*. Il était impossible d'aller directement de Suse vers l'Indus; les déserts, les pays de montagnes, et les montagnards tels que les *Uxiens*, qui faisaient payer un tribut même aux rois de Perse pour aller de Suse à Persépolis, les solitudes où Sémiramis et Alexandre éprouvèrent tant de désastres, furent d'invincibles obstacles à cette route directe. Babylone fut longtemps le centre de toutes les caravanes de l'Asie occidentale. A Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne *Acco*, des marchands phéniciens découvrirent l'art de faire le verre; à Héphas au pied du Carmel, fut découvert l'art de teindre en pourpre au moyen du coquillage appelé *murex*. Le café, le baume et le cheval sont la gloire de l'Arabie; elle possède les plus beaux chevaux du monde; ils sont hors de prix. Le *Khorassan* et les pâturages des *Kirghiz* fournissent d'excellents et beaux chevaux; Kachgar en est un grand marché pour les nomades. La plupart des grandes invasions du nord ont eu des motifs purement commerciaux, surtout par échange. *Damas* fut renommée dès l'antiquité pour la supériorité de ses lames de sabre; les Romains y avaient établi une de leurs grandes manufactures; Tamerlan en emmena tous les habiles ouvriers en Buekharie; c'est à Hérat qu'on fabrique aujourd'hui les belles lames dites du Khorassan. Damas continue ses beaux ouvrages en nacre, en soie, etc. Le Thibet et le Cachemyr exportent chaque année 80,000 de leurs magnifiques châles. Sous les Mongols, le Cachemyr avait encore 40,000 ateliers de châles; il en compte à peine quelques mille maintenant. La Perse a d'admirables et nombreuses manufactures de soie; les Anglais ont eu le monopole de ce commerce depuis leur arrivée dans le golfe Persique. L'une des grandes exportations de la Chine, c'est le thé. Cet immense commerce se fait surtout avec les Russes par *Kiachta*, et avec les Anglais par Canton. En Chine on brûle de la houille depuis un temps im-

mémorial. Jadis il n'y avait que les reines et les princesses d'Orient qui s'occupassent de l'éducation des vers à soie. La Chine exploite aussi la canne à sucre; elle a beaucoup de raffineries; ses montagnes fournissent du beau cristal de roche. *Aden* est un des meilleurs ports de l'Arabie; il fait un grand commerce avec les Anglais, qui s'y sont enfin fixés. La multitude des fabriques de soieries et de coton en Chine est incroyable; elle exporte encore beaucoup de quinquina, de rhubarbe. Elle a aussi des pêcheries de perles, des carrières de marbre blanc, rouge, vert, etc., des manufactures d'encre, de vernis, de meubles de prix, de porcelaine aujourd'hui inférieure à celle d'Europe. Il y a des provinces où le travail de la soie occupe plus d'un million d'ouvriers et d'ouvrières. Les fabriques de papier sont nombreuses. On exporte aussi des viandes sèches, des fruits secs, des eaux-de-vie, des chandelles faites avec les baies de l'arbre à suif. Canton fait un commerce immense avec les Européens; les négociants chinois chargés des rapports commerciaux s'appellent *hongs*. Les Portugais, dès leurs premiers voyages, y venaient pour les foires: ils en exportaient plus de 200,000 pièces de draps de soie, mille kil. d'or, ainsi que d'autres métaux, et une immense quantité de fin lin, de soie écruë, de fil d'or, de pierres précieuses, de perles, de bijoux, etc. La Chine exploite parfaitement les métaux, les meubles de jaspe, les tapis précieux, ses brocards d'or, d'argent, etc. Lhassa est le centre d'un immense commerce dans le Thibet; *Ladak* a de grandes fabriques de poudre à canon; c'est le grand centre du duvet des chèvres du Thibet, recueilli de tous les pays voisins. La plupart des villes sibériennes sont le centre du commerce des fourrures chaudes du nord: *Tobolsk, Irkoutsk, Tomsk*, etc. Les grandes villes de Tartarie *Samarkand, Boukhara, Hérat, Khokand* sont les rendez-vous d'immenses caravanes. *Smyrne* est une ville importante pour le commerce avec l'Europe. Rien n'est comparable à l'activité anglaise. *Calcutta, Madras, Bombay, Ceylan, Malacca, Sincapour*, et tant d'autres villes, sont le centre d'un commerce immense qui fait la gloire et la fortune de l'Angleterre: toute l'Asie semble tributaire de sa colossale industrie. On renomme en-

core en Asie les armes de Tiflis et d'Erzeroum, les draps d'or de Chonster, les essences de Chiraz, les soies de Surate, les tapis précieux de Kasghar, les mousselines de Mossoul, les étoffes de Nankin, les vernis du Japon, la cannelle et le camphre de Ceylan, le poivre, le gingembre, le bétel du Malabar, les châles, les pierreries, les diamants de Bénarès, les chevaux du Caboul, les esclaves de Khiva et du Caucase, le baume de la Mekke, etc. Les produits des manufactures de l'Inde sont encore supérieurs en finesse et en beauté à ceux de l'Europe, malgré la supériorité des machines européennes; les matières premières de l'Asie sont de premier ordre. Les montagnes de la Sibérie offrent de riches minerais d'or, d'argent, de fer, de cuivre, etc.; la Chine en a beaucoup ainsi que l'Inde. *Nerchinsk* est le centre de l'exploitation des mines d'argent sibériennes. C'est à Golconde, dans une forteresse imprenable, que l'on taille les diamants recueillis dans la rivière de Kistnach. Près de Nichapour se trouve une mine de turquoises: à Yarcand, on recueille le *jade* si recherché en Chine. Plusieurs rivières d'Asie roulent des parcelles d'or: les habitants du Caucase les recueillent sur des peaux de mouton, ce qui expliquerait la fable de la *Toison d'or*. Les mines d'alun d'Iconium ont approvisionné l'Europe jusqu'au quinzième siècle. La Chine et l'Inde ont d'immenses salines. La mer Caspienne offre une riche pêche de phoques, de carpes énormes; elle fournit annuellement 1,500,000 esturgeons, plus de 100,000 husons. Cette mer est sillonnée de vaisseaux russes, persans, arméniens, tartares, etc. Le Japon fait un grand profit de la pêche de la baleine qui est en grand nombre dans ses mers orageuses, ainsi que les morues, les laments, etc. Les rivières du nord sont si poissonneuses qu'on y pousse le meilleur poisson avec des seaux. On pêche le requin sur la côte de Malabar, la grande tortue sur la côte de Coromandel, etc. Les chasseurs sibériens parcourent leurs forêts, leurs steppes contre les loups, les ours, etc. Pour attaquer l'ours blanc, le renard bleu, le petit-gris, les belles martres, les zibelines, etc., ils vont jusqu'aux îles *Liaïkof*. C'est aux Laquedives que l'on pêche ces coquillages appelés

cauris et servant de monnaie ; il en faut plus de mille pour la valeur de 50 centimes. Les Hindous ne faisaient jadis la pêche des perles à Ceylan que tous les quarante ans. Les Européens la font tous les deux ans : aussi les parcs d'huîtres perlières s'épuisent : les perles des îles Bahreïn dans le golfe Persique sont toujours les plus belles et les plus riches. La France s'efforce de se créer de grandes relations commerciales dans ces riches contrées, où domine la formidable Angleterre.

GOVERNEMENT. LÉGISLATION. En Asie, le pouvoir absolu se rencontre partout, dans chaque tribu, dans chaque cité, dans chaque empire. En Chine, ce pouvoir est limité : ainsi l'empereur n'a pas le droit de nommer un sous-gouverneur de province, sans une liste de candidats dressée par les lettrés. Il y a même dans les mœurs un contrôle de ce grand pouvoir : si on ne parle à ces despotes invisibles qu'à genoux, en se prosternant dans la poussière, comme devant le représentant réel de la divinité, ils sont aussi responsables des fléaux qui affligent leurs peuples : ils doivent alors s'accuser publiquement d'avoir irrité le ciel, s'imposer de dures pénitences, des jeûnes, qui sont annoncés publiquement ; et si un jour d'éclipse, l'empereur manquait de jeûner, de reconnaître les fautes de son ministère, mille pamphlets que la loi autorise, et les journaux de toutes les provinces le rappelleraient à l'instant à ses devoirs et à l'observance des usages antiques. Les premiers empereurs de la Chine *Fohi*, *Hoang-ti*, *Yao*, etc., furent les premiers grands législateurs. Il ne faut pas confondre *Fohi* avec *Fó* le réformateur bouddhique de la religion en Chine, dont les prêtres et les moines nombreux s'appellent *bonzes*. *Menou* ou *Manou* fut le grand législateur de l'Inde : son code embrasse la morale et la législation : il est en vers, et en langue sanskrite : il est probablement du douzième siècle avant J.-C. : d'autres auteurs le reportent bien plus haut. En Perse, le chef de l'état s'appelle *roi des rois*, *frère du soleil* ; en Chine *fils du ciel*, chez les Tartares *maître du monde* (Tamerlan, Gengiskhan), chez les Arabes *khalife* ou *vicaire*, et plus tard *Emir-al-moumenin* ou *prince des croyants* ; chez les Turcs, *sultans* ou *padischah*, etc. Au Japon, il y a deux pouvoirs depuis le douzième siècle ;

le *Dairi* qui réunissait les deux pouvoirs, est restreint au pouvoir spirituel : il est vénéré comme un dieu ; le pouvoir temporel est passé au chef militaire *Koubo* ou *Ségoun*. Chez les Tartares, les Arabes et les autres nomades, on retrouve souvent la vie patriarcale, se rapprochant chez les uns des formes monarchiques et chez les autres des formes républicaines. Le Thibet est tout entier sous la domination théocratique et sacerdotale du Dalaï-lama, et de son nombreux sacerdoce, sous la suzeraineté hindoue. Chez les Phéniciens, le gouvernement était fédératif. Chaque ville était libre, adoptant un gouvernement intérieur plus ou moins rapproché de la royauté. Les Juifs passèrent d'une théocratie fédérative de leurs douze tribus à une sorte de république élective sous les juges ; puis à la royauté héréditaire, puis retombèrent sous le pouvoir des grands-prêtres. En Asie, le souverain est regardé comme l'unique propriétaire du sol ; il en confie simplement l'exploitation à ses sujets, avec une redevance : en Chine, c'est le dixième du revenu ; en Perse, et dans l'Inde, c'est le cinquième ; ailleurs, c'est un quart ; au Japon, la redevance s'élève quelquefois aux deux tiers. Le commerce est souvent au pouvoir du souverain : de là l'impossibilité d'établir l'état des finances, dettes, dépenses et revenus présumables dans chaque état de l'Asie : on suppose les revenus de la Chine d'un *milliard*, la supposition est trop faible ; celle du Japon, réduite au quart de cette somme, l'est encore plus. On ne sait rien de la Turquie. L'Inde anglaise a environ 600 millions de revenus : elle doit plus d'un milliard : dette qui s'efface devant une si grande prospérité.

On peut affirmer que Diodore exagère quand il porte à trois millions d'hommes l'armée de Sémiramis. Les Anglais ont prouvé tout ce que peut la supériorité de la tactique européenne, même sur des peuples d'un courage aussi remarquable que les *Mahrattes* et les *Syks*. Les Anglais comptent 20,000 hommes d'infanterie et de cavalerie anglaise, 8 mille d'artillerie, enfin 500,000 indigènes appelés *Sipahis*, vêtus, armés, disciplinés à l'anglaise, et commandés par des officiers anglais. La tactique militaire des Chinois est savante et estimée

des hommes de génie militaire en Europe : mais leur artillerie, leur poudre, leurs fusils sont très-mauvais : leur armée de 600,000 et même d'un million d'hommes ne pourrait pas résister à quelques centaines de mille hommes européens. La marine est mauvaise et même nulle sous le rapport militaire. Les Chinois ont donné *Macao* aux Portugais pour être protégés contre un corsaire chinois qui assiégeait Canton. On a vu un autre corsaire chinois avoir sous ses ordres jusqu'à 70,000 hommes, 800 vaisseaux armés en course et mille autres embarcations ; il fut la terreur des ports de la Chine de 1812 à 1825. Le Japon a, dit-on, une armée de 400,000 fantassins et de 50,000 cavaliers ; la marine est nulle ; le pays est fermé aux étrangers ; les Hollandais sont tolérés à Nangasaki. Dans l'empire d'*Annam*, des ingénieurs français ont organisé l'armée à l'européenne, ont fortifié plusieurs places, ont amélioré la fabrication des armes, et dirigé la construction d'une flotte qui est de plusieurs bâtiments de grandeur moyenne, de 700 petits bâtiments qui portent jusqu'à 20 canons. L'armée de 100,000 hommes a souvent battu les Chinois, mais elle ne saurait lutter contre les troupes anglaises. *Hué*, capitale de l'empire, est fortifiée par les ingénieurs français, sous des dimensions si imposantes qu'on peut la regarder comme la première place d'armes d'Asie. *Saïgon* rivalise avec elle, c'est la première place de commerce de l'empire ; Ceylan a une position militaire importante ; elle est, pour les Anglais, la clef de l'Océan indien, comme *Aden* leur livre la mer Rouge ; toutefois, en fait de forteresse, il est difficile de faire quelque chose de plus colossal que le grand fort William de *Calcutta*. L'armée perse n'a guère que 80,000 hommes mal organisés, peu ou point de marine. Les Anglais ont détruit par leur formidable marine tous les corsaires de la mer des Indes et du Bengale ; c'est un grand service rendu aux Européens, surtout quand on songe qu'un seul chef de pirates arabes compte sous ses ordres 63 gros vaisseaux, 810 petits bâtiments montés par 20,000 hommes. Il paraît que l'artillerie est bien ancienne dans l'Inde et la Chine, puisqu'Apollonius de Tyane, voyageant dans l'Inde au premier siècle de notre ère, avait entendu le *tonnerre artificiel* qu'on lançait sur l'en-

nemi du haut des remparts. C'est peut-être contestable.

On estime qu'il y a 390 millions d'habitants sur le sol asiatique, dont la superficie, de 4 millions de myriamètres et au

¹ Les Phéniciens construisaient des coudées égyptiennes avec la corne d'un animal de Libye, dit M. Saigey, ils les revendaient aux autres peuples. Cet auteur en conclut que la coudée de Babylone dut être la coudée de 28 doigts égyptiens, ou 525 millimètres. En forçant un peu, il évalue la *parasange* à 1000 coudées ou 5250 mètres; deux parasanges formaient un *schœne*; deux schœnes formaient un *stathme*. Le *chébel*, mesure des terrains, valait 40 condées ou 24 mètres; c'était la millième partie du stathme. Le poids appelé *talent asiatique* valait 18088 grammes; il se divisait en 50 mines, et chaque mine en 100 drachmes. La *mine euboïque* était la soixantième partie du talent asiatique, ou 304,5 grammes; elle fut en usage chez les Phocéens de Marseille. La *darique* de Darius était une pièce d'or de 19 fr. 20 c., comme le statère grec. Le *talent d'argent*, chez les Hébreux, valait 3791 fr., le *cycle* 1 fr. 26 c., l'*obole* 6 centimes.

Chez les Arabes, on évaluait en chiffres ronds le *doigt* à 20 millimètres, quoiqu'on pût l'élever à 20,05; le *patme* à 80, le *pied* à 320, la *coudée hachénique* à 610, quoiqu'elle fût en réalité à 614; le *pas* était de 1,92 mètres; le *mille* de 1920 mètres; la *parasange* de 5760 mètres; la journée 40080. Le calife Almamoun, au 9^e siècle, se servit de la coudée philétérienne, qu'il appela *condée noire*; elle valait 540 millimètres. Il prit 4000 coudées noires pour en faire un mille nouveau de 2160 mètres. Un siècle après, les Arabes se donnèrent une coudée de 24 doigts ou 480 millimètres; l'empan valut alors 240 millimètres; le double pas valut 1920 millimètres; d'où l'on forma le *mille* de 1920 mètres. On distingue aussi une coudée de 56 doigts égyptiens ou 675 millimètres. Elle est de 677 millimètres en Égypte; à Constantinople, cette coudée a été réduite à 53 doigts arabes, qui font 669,08 millimètres. L'unité de surface est le *fédan*, valant 59 ares. L'unité de capacité était le *cor* ou cube de la coudée hachénique; il valait 264 litres; le quart formait l'*artaba*, 66 litres; le *khoul* de 16,5 litres en était le quart. Pour l'unité de poids, ils prirent celui de l'eau contenue dans l'*artaba*; en le divisant par 180, ils eurent une livre de 367 grammes; une autre livre de 363,6 grammes fut le résultat de la division par 216. Le poids de l'eau contenue dans l'*artaba* forma le quintal de 66000 grammes. Les Arabes ont adopté un grand nombre de mesures grecques. Leur monnaie primitive fut la *drachme* de 67 centimes qui depuis a subi toutes les altérations possibles. Le désordre augmenta sous les Turcs.

Chez les Indiens, les mesures babyloniennes furent en usage; puis vinrent les mesures arabes; puis ils eurent une sorte de système national. La coudée fut de 610 millimètres; la *brasse*, étant de quatre coudées, fut de 2,56 mètres; le *cos*, mesure itinéraire, fut de 5120 mètres; quatre cos font un *yojana* de 20480 mètres. Puis on revint à la coudée égyptienne et à ses combinaisons, ainsi qu'à la coudée naturelle. L'unité de surface était le

delà, s'étend du cap Sacré au cap Romania (6600 kil.) et du cap Oriental au cap Bab-el-Mandeb (8600 kil.). On donne à la Chine 170 millions d'habitants, au Japon 25 millions, aux Anglais 130 millions, tant sujets que tributaires et protégés, aux Turcs 12,500,000, à l'Indo-Chine 20 millions environ, à la Perse 9 millions, aux Russes 3,600,000, à l'Arabie indépendante 4 millions; Caboul, Hérat, Khiva, Boukhara, etc. 12 millions, etc. Il faut y joindre 500,000 Portugais, environ 200,000 Français, 35,000 Danois, etc. Les villes offrent des populations étonnantes : Pékin 1,300,000. Nankin 800,000, Bénarès 650,000 (d'autres veulent seulement 200,000), Calcutta 600,000; on donne aussi cette population à *Sou-tcheou*, mais c'est exagéré,

nicartana, égal à 464 ares. L'unité de capacité était la eoudée ou *chari*, valant 254 litres. L'unité de poids était celui d'un grain d'orge, évalué, terme moyen, à 45 milligrammes. 43440 grains d'orge faisaient une *mane* ou mine, qu'on élève à 583,35 grammes pour l'identifier avec la mine d'Alexandrie. La monnaie la plus minime était la *varataka*, qui désigne également une *graine de lotus* et une *petite coquille*. On accumulait cette valeur de convention jusqu'à la *dramma*, qui semble identique à la draehme d'Alexandrie ou 0485 centimes.

M. Saigey raconte que l'unité primitive de poids, chez les Chinois, fut le poids de 4200 grains de millet, qu'on évalue à 6 grammes. Le tuyau renfermant les 4200 grains de millet était de 8 centimètres eubes; il fut l'unité de capacité et de longueur. Plus tard, les Chinois, ayant connu le système philétérien, le combinèrent avec leurs mesures primitives; ils eurent ainsi une once de 24 grammes, une livre de 584 grammes, enfin un *tan* ou talent de 46080 grammes. Plus tard, les Chinois accueillirent le système arabe et la numération décimale des Indous. Le pied, étant de 320 millimètres, n'est que la demi-coudée baethénique; puis vinrent le double pas ou *pou*, la *passaba* ou *tchang*, la parasange ou *pou*, le *thian* ou journée, avec la valeur identique des Arabes. Seulement ils ont soumis ces valeurs à la division décimale. Ainsi la parasange est divisée en 10 *li* de 576 mètres chacune; le pied est divisé en dix doigts, etc. L'unité de surface rappelle le fédan arabe. La livre valait 600 grammes; d'autres unités rappelaient l'*artaba* d'Alexandrie et des Arabes. L'or n'est pas, chez les Chinois, une valeur monétaire; l'argent n'est qu'en lingot; la seule monnaie est de cuivre; on l'appelle *li*; il en faut 6 pour 5 centimes.

Quant aux mesures du Bengale, du Malabar, de Siam, etc., la plupart sans valeur historique, nous renvoyons à M. Saigey, comme question d'érudition. Il les ramène au système égyptien avec bonheur. Les Européens ont introduit leurs monnaies et leurs mesures en Asie dans leurs colonies. Au Japon, le vieux *koban* vaut 51 fr. 24 c.; le *tigo-gin*, 14 fr. 40 c.

comme on donne de 500,000 à 1 million d'habitants à Hang-tchéon; Madras 500,000, Patna 540,000, Delhi 330,000; on assure que cette ville a en jusqu'à 2 millions d'habitants: véritable exagération. Sous les Romains, *Antioche* (Antakieh) compta 600,000 habitants, elle en a à peine 10,000. L'ancienne Tyr (Sour) n'est plus qu'une chétive ville de 2000 âmes. Jérusalem compta, sous Salomon, 120,000 habitants; elle en a encore 20,000. Ispahan, quand elle fut bâtie par Abbas, compta 500,000 habitants; elle n'en a plus guère que 100 à 200 mille. Erzeroum 100,000 habitants. Avant le tremblement de terre de 1822, Alep, surnommée la *Palmyre moderne* à cause de sa beauté, comptait 250,000 habitants: population bien diminuée. Damas a 150,000 habitants, Lahore 100,000, Haïder-Abad 120,000, Saïgon 180,000. Quelques géographes donnent à Yédo, capitale du Japon, une population de 2 millions, et 70 kil. de circuit; c'est le double de trop. Miako a 500,000 habit. Des géographes plus modérés réduisent Yédo à 500,000, et Myaco à 300,000; on peut pourtant croire encore à 1 million d'habit. à Yédo. D'autres villes ont des populations importantes: Luknow, Kaifung, 300,000; Tokat, 150,000; Bombay et Surat, 160,000; Dakka, 200,000; Smyrne et Téhéran, 150,000; Brousse, Bagdad, Hérat, Kandahar, Bonkhara, Huéont chacune 100,000; Bangkok, 90,000: Tauris, Lhassa, Gonalior, 80,000; Ili, 70,000; Monttan et Mossoul, 65,000; Mascate, Caboul, Khokand, Kachemyr, Peychaver, 60,000; Orfa, Ava, Samarkand, 50,000; ainsi que Maïssour, Pondichéry, Hué, Kécho, 40,000; Chandernagor, Oumerapoura, Sana, Tiflis, 30,000, Irkonstsk, 25,000, etc.

EXERCICES — Signification de quelques noms. Climats et longueur des jours et des nuits sur divers points de l'Asie. Quelles sont les plus hautes montagnes? Quelles sont les principales richesses de la nature? Quels sont les plus grands souvenirs historiques que rappelle le sol de l'Asie? Grandes merveilles de l'art. Quelles sont les mœurs principales? Quelles religions a vu naitre l'Asie? Quel est l'état des sciences en Chine, dans l'Inde? Manufactures, produits naturels. Forces militaires. Gouvernements. Ressources du commerce. Monnaies. Répartition de la population.

QUESTIONS A RÉSOUDRE. Races asiatiques. Puissance phénicien-

ne. Commerce romain. Commerce arabe. Commerce européen moderne. Puissance anglaise. Monnaies turque, arabe, persane, chinoise, hindoue, japonaise. Organisation militaire de chaque état. État des manufactures. Récoltes, troupeaux. Puissance anglaise, puissance russe, sous le rapport du commerce. Faiblesse des colonies françaises, danoises, portugaises. État de la philosophie, des sciences, de l'histoire en Chine : influence du tribunal d'histoire. Concours des lettrés pour les places de l'état. État des lettres en Perse et en Turquie. Poésies tartares.

CHAPITRE XX.

AFRIQUE.

Il y a presque cinquante siècles que les premières tribus émigrantes vinrent d'Asie, par l'isthme étroit et convert de dunes sablonneuses, dans cette immense péninsule triangulaire dont la surface égale presque trois millions de myriamètres carrés. L'histoire ne sait rien de la répartition de ces populations primitives sur le sol africain ; ce qu'elle sait, c'est que la civilisation, cette vie intime de l'humanité, s'est difficilement implantée sur ce sol, qu'elle y a été menacée, brisée, et que sans la foi en la providence, on s'attristerait à penser que l'immobilité et la barbarie seront éternellement assises sur cet immense continent entouré d'un océan immense. L'homme en effet dut se décourager à la vue de ces côtes d'une désolante uniformité, la plupart désertes et arides, n'ayant ni golfes, ni presqu'îles ; çà et là quelques îles, quelques fleuves, quelques rades, mais presque partout des tempêtes. Il fallut donc lutter ; il s'arma de courage, il souffrit, il triompha. La Providence a voulu qu'ici bas aucun travail, aucune souffrance ne fût stérile : dogme consolant pour ceux qui luttent avec courage.

La première conquête de l'homme fut la mystérieuse vallée du Nil, unique dans la nature et dans l'histoire, merveilleux berceau de la civilisation de tout l'Occident. L'homme avait

suivi la côte de la mer Rouge, à travers ses gorges escarpées, ses sables arides, ses inabordables falaises, ses plaines brûlantes et stériles. Il cherchait la source sacrée des fleuves ; il arriva sur ce haut plateau de l'Abyssinie où règne un printemps éternel : admirable massif où la civilisation est mise par la nature à l'abri de toute atteinte. Il suffit dès lors à l'homme de descendre les fleuves à travers les rochers ; il fonda la puissance sacerdotale de Méroë entre les affluents du Nil ; il continua sa course à travers les plaines et les déserts de la Nubie, et tomba aux cataractes avec leurs roches roses, grises et noires, ayant à l'est de belles vallées et de hautes montagnes, à l'ouest, de stériles rochers et des déserts de sable. Dans sa longue et étroite vallée, le lit du fleuve se régularisa ; les canaux d'assainissement se tracèrent : les digues et les barrages s'exhaussèrent ; l'inondation annuelle fut prévue, dirigée, dominée ; les fanges des bouches du fleuve furent vaincues ; et tout ce pays, délicieux jardin après l'inondation, se changeant durant les chaleurs de l'été en une suite monotone de plaines sales ou inondées, brûlées par le soleil ou agitées par les vents, se couvrit d'une multitude de cités glorieuses, assises sur des monticules que l'art humain éleva contre l'inondation et qu'il orna d'innombrables et d'indestructibles monuments. Quand l'homme eut fini son œuvre, il l'admira, il l'aima, comme tout ce qui coûte longue fatigue, longue souffrance. Puis l'enthousiasme vint ; l'homme adora le fleuve, sa félicité et sa gloire ; il lui fit son apothéose : le Nil fut un dieu.

La seconde conquête de l'homme fut sur mer ; là il fit des prodiges d'intrépidité, de dévouement ; il brava les vents et les tempêtes du golfe arabe, ses orageuses marées, ses côtes sinistres, ses caps désastreux ; et quand il vit les plaines sauvages et désertes, les rochers arides, les déserts de sable se prolonger sans fin sur la côte orientale, il revint sur ses pas, franchit l'isthme et alla affronter les vagues, les terribles courants de la côte septentrionale. Il y découvrit quelques bonnes rades où son esquif était à l'aise, se créa çà et là quelques ports rares et médiocres pour y trouver un abri, fonda ses riches comptoirs, ses puissantes cités marchandes, osa traverser le

détroit, et soumit à son empire les immenses plaines de l'Océan. Le plus incomparable enthousiasme s'empara de son âme ; il contempla cette longue suite de triomphes sur les vents, les rochers, les courants, les brages et les tempêtes, et n'osant attribuer tant de puissance à sa propre faiblesse, il attribua sa longue et laborieuse conquête au dieu puissant de Tyr. Hercule fut le dieu conquérant, le dieu civilisateur.

Ces deux grandes conquêtes vont être pendant des siècles un champ de bataille : Perses et Grecs, Romains et Barbares vont tout couvrir de ruines. Le sol va s'apauvrir ; l'Égypte sera en deuil ; l'Abyssinie, protégée par ses rochers et ses marécages, restera isolée et s'étiolera ; la riche Cyrénaïque deviendra stérile : la côte de Tripoli sans eaux, sans verdure, dévorée par le soleil, deviendra malsaine ; la stérilité et la solitude triompheront sur ces montagnes nues et escarpées du sol calcaire d'Audjelah et sur cet amas de sommités sauvages et basaltiques jusque vers l'Atlas, cette chaîne à triple étage parallèle à la côte, si épaisse à ses deux extrémités, et paraissant s'abaisser et se rétrécir au centre. Le grand Atlas, qui s'étend du golfe de Gabès jusqu'à la côte occidentale, avec ses hauts sommets de 4,000 mètres, sera désert, stérile, abandonné ; le moyen Atlas, moins long et plus rapproché de la côte, verra ses flancs escarpés, ses pics de 3,000 mètres, ses profondes vallées, ses cols si difficiles, ses hrèches nombreuses que franchissent les rivières, devenir l'asile des vaincus qui n'auront pas toujours le temps de semer et de recueillir ; le petit Atlas qui touche la côte sera aux conquérants, qui ne sauront pas toujours défendre leurs moissons contre les réfugiés des montagnes. Il faudra demander à la mer ce que la terre refuse. L'homme, pressé par la faim ou la soif de l'or, se fera pirate. La côte si riche deviendra une solitude ; les eaux croupissantes corrompront l'air de plaines jadis heureuses ; les plantes parasites épuiseront le sol même dans ces plaines légères et sablonneuses et dans les vallées grasses et humides de l'ouest. A quelle époque les Hindons ont-ils visité Madagascar et la côte orientale jusqu'au *Cap des Hautes-Vagues* ? c'est ce qu'on ignore.

La troisième conquête de l'homme fut celle du Sahara : elle

est due tout entière à l'enthousiasme que la foi religieuse excita au cœur généreux de la race arabe. Monté sur son indomptable chameau, sur son coursier rapide, le peuple apôtre et soldat pénétra dans cet affreux désert aux sables mouvants, aux collines rocailleuses, au sol aride et brûlant, immense lit desséché d'une méditerranée plus large que la méditerranée européenne, qui lavait au nord le pied de l'Atlas et au sud les montagnes du Soudan; il brava, pour répandre l'Islamisme chez les populations isolées et sauvages, cette mer de sable où les tempêtes sont encore plus affreuses que sur l'océan; il parcourut ce plateau désert de la Libye, longue plaine de rochers nus, avec des couches calcaires horizontales, telles qu'elles se sont déposées lors de la formation de la croûte terrestre, sans un grain de sable, sans aucun sillon dans ce pavé de roc où règnent ces terribles vents d'est qui chassent les sables et comblent les fleuves qui se jetaient jadis dans l'Atlantique. Les Arabes sont vainqueurs du désert depuis la grande et fertile oasis du Fezzan jusqu'aux larges et massives montagnes de la Sénégambie, avec ses fleuves rapides et embarrassés de cataractes, ses chaleurs effrayantes, ses pluies torrentielles, son climat humide et chaud qui tue l'étranger. Telle fut la conquête glorieuse de la foi arabe, triomphante sur le Nil, sur la côte septentrionale, et même sur une partie de la côte orientale, limite du monde alors connu.

La quatrième et dernière conquête est due à la civilisation chrétienne; mais elle commença mal. Les vaisseaux portugais, après avoir découvert toutes les côtes du sud, jetèrent dans leurs postes et dans leurs comptoirs la fange de la population métropolitaine. Ces avides conquérants cherchent partout de l'or; mais l'or manque. Alors, chose incroyable pour des peuples chrétiens! ils font de l'or avec les populations; ils créent l'horrible commerce de *chair noire*; la *traite des nègres* commence, à l'ombre de la Croix! C'était un blasphème, un sacrilège! La conquête n'eut plus rien de religieux, rien de désintéressé. Pour jeter partout l'esclavage et l'exil, on parcourut les sables et les marécages, les hauts plateaux du centre, des solitudes qui semblaient impénétrables. La riche et fertile

Guinée fut visitée par le cruel négrier, aussi bien que les côtes basses, inondées et malsaines du Congo, le rivage désolé, sans eaux, sans ombrages de la Cimbcbasie, les vastes déserts ou *Karrous* que les pluies couvrent d'une riche verdure, les rives du beau et du grand fleuve Orange. La côte basse, marécageuse et fertile de la Cafrerie est menacée, ainsi que la vaste côte maritime de Mozambique. Heureusement apparaissent les Hollandais et les Anglais; ils disputent le sol aux avides Portugais, s'emparent des îles volcaniques de la côte occidentale, plantent le café et la canne à sucre, le muscadier et le géroflier dans les îles de la côte orientale. Puis le sentiment chrétien se révèle chez ces conquérants marchands et agriculteurs; ils vengent la Croix insultée; ils brisent le vaisseau homicide du lâche négrier; ils fondent des colonies où le nègre est libre et chrétien. Les Français qui prennent part à cette lutte glorieuse, se placent au premier rang des civilisateurs de l'Afrique, en relevant la pauvre Égypte si épuisée, en rattachant l'Abyssinie à la grande famille chrétienne, et en appelant toute l'Algérie à la civilisation moderne.

L'Égypte appelée *Chemi* par ses premiers habitants, reçut son nom actuel des Grecs et des Romains. Memphis signifie *lieu du repos des hommes*, Canopus *terre d'or*, Mizraïm *terre du soleil*, Nil *fleuve qui se déborde régulièrement*, Larache, *jardin de plaisance*, Belid-el-Djérid, *pays des dattes ou des palmiers*, Le Caire *le victorieux*, Sofala *Pays-Bas*, Madère *bois de construction*, Açores *île des milans*, Mausourah *champ de la victoire*, Zimbaoë *résidence royale*, Bahr-el-abiad *fleuve blanc*, Barh-el-azrek *fleuve bleu*; Botsjemans *hommes des bois*, etc.; la côte de *Natal* fut ainsi appelée, parce qu'elle fut découverte le *jour de Noël*. Les *Berbères* ont donné leur nom à la côte de *Berbérie* ou *Barbarie* plus communément.

On vante la pureté du ciel de Maroc : la belle vallée du Nil est le séjour de dangereuses maladies durant l'inondation. Le Mazaga est un pays de forêts et de marécages, l'un des plus fertiles et des plus malsains du globe; il forme à l'Abyssinie une impénétrable frontière. La position de San-Salvador au Congo est l'une des plus saines de l'univers. Le centre est

occupé par de hauts plateaux où la température est quelquefois rigoureuse. Les côtes occidentales, surtout celles de Guinée, sont les plus malsaines que l'on connaisse. A Mourzouk le thermomètre subit des variations de plus de 50° centigrades. Aux Açores le climat est très-doux : les brises de mer y contribuent. Aux Canaries, quand le vent du désert d'Afrique donne, la chaleur est accablante. Entre le cap Boïador et l'embouchure du Sénégal, le vent d'ouest domine, au lieu du vent alizé d'est. En effet la chaleur du Sahara est si grande que l'air frais de la mer se précipite vers la terre pour remplir l'espace raréfié. A l'île Bourbon le climat est délicieux, et il passe pour un des plus sains de l'univers ; mais il y a des ouragans terribles qui secouent cette île. Les terres australes de Kerguelen sont des rochers couverts de neige. Les montagnes de l'Afrique australe sont couvertes de neige six mois de l'année. Dans le haut Atlas, il y a des sommets de plus de 4000 mètres : ils touchent aux neiges éternelles. Dans les Canaries, il y a aussi des montagnes toujours couvertes de neiges. Le Cap a un climat agréable ; mais les inondations et les sécheresses y sont extrêmes. En hiver l'Egypte semble un jardin délicieux ; en été elle est dévorée par le soleil. L'Abyssinie jouit d'une température modérée, à cause de l'élévation du pays, mais elle a des contrées de marécages délétères. Dans les déserts, et même dans les oasis du Sahara, la chaleur est souvent horrible : la chaleur s'élève à 41° Réaumur. A Alger et au Cap, les plus longs jours sont de 14 heures et demie, de treize heures à Toubouetou et à Zimbaoë, de 12 et demie à Dahomey et à Saint-Paul de Loanda, enfin de 12 heures sur tous les points de l'équateur.

Parmi les habitants, on distingue le *Maure* remarquable par la beauté de ses traits et sa vigoureuse constitution ; le *Nègre* aux cheveux crépus, au teint noir ; ceux du Congo n'ont pas de barbe ; le *Cafre* au teint jaunâtre ou d'un noir gris de fer, etc. Dans les mers de sable du Sahara, les *Tibbos* errent à l'est, et les *Tuaricks* à l'ouest. Parmi ceux-ci on distingue des tribus blanches, jaunâtres ou noires, sans avoir les cheveux crépus, ni les traits des nègres. Les Maures du désert près de

l'Océan sont féroces ; ils ont le teint noir enivré. Les *Coptes* sont les habitants primitifs de l'Egypte.—Les fleuves sont couverts de crocodiles. En Egypte on adorait ces animaux par crainte ; la reconnaissance avait rendu un culte à l'*Ichneumon*, qui mange les œufs des crocodiles. On renomme le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal ; le rhinocéros et l'éléphant d'Afrique sont inférieurs pour la force et la taille à ceux d'Asie. Les Romains tiraient d'Afrique une énorme quantité de lions, de léopards, de tigres, de panthères, d'hyènes, pour leurs amphithéâtres. Il y a des bœufs d'Abyssinie dont les cornes ont un mètre de long, comme en Sicile. Ce fut seulement au troisième siècle que le chameau à une bosse passa à l'ouest du Nil ; la race appelée *hérie* est si rapide qu'elle fait jusqu'à 80 lieues par jour. Les sangliers, les loups sont communs : les antilopes, les gazelles, les chacals, les hyènes, les girafes, sont dans tous les déserts ; les hippopotames sur tous les fleuves ; le zèbre, la civette, le singe, etc., s'y trouvent en grand nombre. On croit qu'il y a des licornes en Calabrie, comme au Thibet. Parmi les oiseaux, on distingue l'autruche, l'aigle, le vautour, la pintade ou poule de Numidie, les perdrix, les cigognes, les bengalis, etc. On rencontre d'énormes serpents boas, si dangereux par leur force ; d'autres le sont par leur poison. Sur les côtes de Madagascar on trouvait en abondance le murex ou coquillage qui fournissait la pourpre à Tyr et à Carthage. La baleine cachalot fréquente les côtes de Guinée. On pêche à l'île de l'Ascension de monstrueuses tortues. On trouve des scorpions, des sauterelles dangereuses aux moissons : une certaine espèce est bonne à manger.

Les beaux blés de l'empire de Maroc nourrissent une partie du Portugal et de l'Espagne. Cet empire est si fertile que, s'il était bien cultivé, il pourrait nourrir toute l'Europe. Le dattier enrichit la Barbarie. Jadis, sur la côte de Libye, le *lotus* était si abondant que les habitants étaient appelés *Lotophages*. La graine du *lotus* servait à faire du pain en Egypte. Le *Boabab* est le géant de la végétation : on en voit qui ont jusqu'à trente mètres de circonférence. Il y a aux Canaries un dragonnier de plus de quinze mètres de circonférence, jouissant d'une éter-

nelle beauté et portant des fleurs et des fruits. Celui d'Orotava à Ténériffe était aussi sacré pour les insulaires que l'olivier de la citadelle d'Athènes ou l'orme d'Ephèse. Le donra, espèce de maïs, est la principale nourriture des Maures. En Abyssinie, des forêts entières de citronniers, de limoniers, enrichissent le pays : les oliviers de Barbarie sont plus beaux que ceux de Provence. L'Égypte a été pendant des siècles le principal grenier de Rome et de Constantinople. En Égypte les herbes, les prés, les gazons sont verts d'octobre en février. Beaucoup de plantes fleurissent en janvier, mars, avril, mai, septembre, novembre, décembre ; beaucoup sont semées ou plantés dans les mêmes mois. Les semences et les fruits de beaucoup de plantes et d'arbustes mûrissent en février, mars, mai, juin, juillet. Par là s'expliquent et se prouvent les moissons multipliées dont parlent les anciens. Une espèce de chêne fournit un gland qui a la douceur et le goût de la noisette. L'Afrique doit à l'Amérique le maïs et la pomme de terre. On a transporté au Cap des plants de vigne de Chiraz, de Chypre, de France et d'Espagne, qui fournissent les délicieux vins de Constance. Les Portugais ont planté à Madère la vigne de Chypre, et la canne à sucre de Sicile, que les Arabes y avaient apportée de Nubie. A leur arrivée au Bénin, les Européens découvrirent le piment, que les caravanes apportèrent durant tant de siècles à Alexandrie sous le nom de *graine de paradis*. Il ne faut pas oublier les belles savanes où l'herbe a jusqu'à cinq mètres de haut. Les montagnes sont couvertes des plus majestueuses forêts, où l'on trouve le tamarinier, le figuier indien ou arbre des Banians, le séné, l'arbre à gomme, l'arbre à beurre végétal. Les Séchelles cultivent le muscadier, et le girolier. Bourbon cultive toutes les denrées coloniales.

La beauté des sites de *Larache* rappelle le *jardin des Hespérides* qu'y avaient placé les anciens. Le Sahara semble un bassin d'une mer desséchée ; les sables, salés ou couverts de coquillages, se soulèvent comme des vagues, sous les vents brûlants, et engloutissent les caravanes. La végétation y est nulle, excepté dans les oasis : la partie orientale du Sahara en renferme beaucoup. Plusieurs étaient des lieux d'exil pour les

condamnés romains. Celles de la Nubie sont si belles, la nature y est si riche qu'on les a surnommées les *jardins du tropique*. Des vents dangereux désolent souvent l'Afrique : c'est le *khamsin* d'Égypte, le *samiel* d'Arabie, le *simoun* du désert, l'*hermaton* du Benin, les *tornados* de Guinée, etc. Le Cap Guardafui se termine par une très-haute montagne qu'on aperçoit de loin en mer. Ce qui prouve que le centre de l'Afrique est un immense plateau très-élevé, c'est que tous les grands fleuves ont des chutes, des cataractes : celles du Nil sont les plus connues. Vers sa source, ses affluents ont les plus belles et les plus nombreuses cascades, dont plusieurs ont 90 mètres de haut. En comptant ses affluents, le Nil a 5,000 kilom. Au-dessus des îles Philé et Eléphantine, sont les six cataractes successives du grand fleuve : on en a exagéré la hauteur, qui n'est que de 3 mètres au plus : elles sont imposantes par la masse d'eau qui se jette dans un labyrinthe de rochers. Le Nil n'a plus sept embouchures. La bouche *canopique* est remplacé par le lac *Madiéh*, vaste et profond : le lac Menzaleh reçoit la *bouche pélusiaque*, la *mendésienne* et la *tanitique* : la *Bolbitique* aboutit à Rosette, la *Bucolique* à Damiette; la *Sébennyitique* se perd dans le lac Bourlos. Il y avait plusieurs autres canaux de dérivation. C'est à partir de Syène que commence la crue du fleuve : phénomène qu'on retrouve dans presque tous les fleuves africains, même à Madagascar ; mais moins régulier et moins providentiel. Les pluies qui tombent périodiquement dans l'Abyssinie font déborder le fleuve vers le 20 juin : les eaux deviennent rouges, montent de 12 centimètres par jour jusqu'au 20 septembre, puis décroissent suivant la même loi. Dans l'île *Roudah* est un nilomètre : il faut que le fleuve ait de 8 à 10 mètres de crue pour que le pays soit fertilisé par le limon que déposent les eaux. Si la crue est inférieure, il y a stérilité là où le fleuve n'a point touché ; si elle est supérieure à 12 mètres, les eaux mettent trop de temps à se retirer; on n'a pas le temps de cultiver; il y a disette. *Quatorze coudées d'inondation*, disait Hérodote, *apportent la joie, quinze la sécurité, seize l'abondance* : au dessous de *quatorze et au-dessus de vingt-quatre, il y a stérilité*. Il y a en Égypte plus de

3 mille canaux d'irrigation. C'est d'août en octobre que le Sénégal déborde : ce fleuve résiste aux marées atlantiques. Dans la saison des pluies, la Gambie est si rapide qu'il est impossible de la remonter. Le Zaïre est un beau fleuve dont on ignore la source : il a jusqu'à 300 mètres de profondeur. La Coanza a des cataractes dont on entend le bruit à une très-grande distance. Le lac Tchad, ou mer de Nigritie a 380 kil. sur 225. Les eaux en sont douces : elles sont couvertes de pirates farouches. Près de Constantine on voit une rivière qui a des sables aurifères ; au temps des Romains on y trouva de petits diamants. Près de là, sur le rivage, se pêche le *corail pur* si recherché dans tout l'Orient. La mer Rouge est hérissée de coraux dangereux pour les navigateurs. Les îles du Cap-Vert sont entourées d'une immense quantité de wareeh, semblables à de vastes plaines de verdure. Aristote affirme que des vaisseaux phéniciens y abordèrent après trente jours de navigation : ce qui est peut-être contestable. Les îles Canaries, par leur beauté, rappellent les traditions des îles Fortunées. On attribue aux Khalifes l'introduction de la culture du riz en Égypte, qui possède aussi le fameux pavot noir d'où vient le meilleur opium. Le pic de Ténériffe est le plus haut volcan de l'ancien monde ; il a environ 3,808 mètres de haut. L'Abyssinie est un grand plateau de 3,000 mètres d'élévation. Il y a au Congo des montagnes qui ont plus de 5,000 mètres de haut : les neiges y sont presque continuelles. La température y est rigoureuse. L'île de l'Ascension est toute volcanique ; on n'y voit que cendres, rochers calcinés, laves. Sainte-Hélène a un climat doux, un air tempéré, une admirable végétation. C'est un rocher volcanique.

C'est dans l'oasis de Syouah que l'on a retrouvé les ruines du temple de Jupiter Ammon visité par Alexandre. Cette oasis est riche en dattiers ; des déserts voisins s'élèvent des colonnes d'air embrasé qui dissolvent les vapeurs et engloutissent les nuées à leur rapide passage. Elle a 4 kilom. de largeur ; elle est à 300 kil. du Nil, entourée de terres arides et sablonneuses où succomba l'armée de Cambyse. On voit encore dans un bois de palmiers la célèbre *fontaine du soleil* dont la température change périodiquement. Près d'Alexandrie, si célèbre

par son beau phare de 150 mètres de haut, on voit une colonne haute de 38 mètres, appelée à tort colonne de Pompée. Non loin est le village d'Aboukir, témoin d'une victoire des Français, et de la ruine de leur flotte. Leptis, aujourd'hui *Lebedah*, était la patrie de l'empereur romain Septime-Sévère. Syène (Assuan) était un lieu d'exil chez les Romains : le fameux *Juvénal*, satirique romain du premier siècle, y fut exilé par Adrien avec le titre de préfet d'une légion. On n'est pas sûr s'il y mourut. Les ruines qui couvrent la *Nubie* et une partie de l'*Abyssinie* sont d'une grandeur, d'une majesté incroyable. Celles de Thèbes effraient l'imagination ; ce sont les plus grandes, les plus magnifiques du globe. Que de milliards ont été entassés dans ces temples, dans ces palais, dans toutes ces merveilles de l'art sur une étendue de cinquante kilomètres de tour ! Le palais de Karnak est le plus gigantesque monument ; on admire encore l'allée des 600 sphinx, longue de 2,000 mètres : les obélisques, les statues, les colonnes, ont enrichi les musées d'Europe ; les ruines de Thèbes renferment plusieurs villages *Karnak*, *Louqsor*, *Gournou*, etc. Près de Gizeh sont les fameuses pyramides dont la plus haute appelée *Chéops* a plus de 146 mètres de haut. On a calculé que la masse des matériaux accumulés sur cette montagne artificielle est si grande, qu'on pourrait en faire un mur de 5 mètres de haut, et de 55 centimètres d'épaisseur qui entourerait la France. Le Caire dont un quartier occupe la *Babylone égyptienne*, compte 400 mosquées, 1,200 cafés, 31 bains publics : on y admire le fameux puits de Joseph, attribué à Saladin : il a 100 mètres de profondeur. A Tripoli on admire un bel arc de triomphe en l'honneur de Marc-Aurèle ; à quelques kilomètres de Tunis sont les ruines de Carthage, où l'on visite de vastes citernes de dimensions étonnantes. C'était à Arsinoë (Médi-net-el-Fayoum) qu'était le fameux Labyrinthe, composé de douze palais. Non loin était le lac *Mæris* dont les dimensions chez les auteurs varient de 50 à 600 kilomètres de tour et qui régularisait les crues du Nil en recevant le trop plein, ou en suppléant au trop peu. Près de Bone sont les ruines d'Hippone où saint Augustin fut évêque ; il

naquit au bourg de *Tagaste*, peu éloigné de là. L'épiscopat français a élevé un monument en son honneur. S. M. Louis-Philippe a élevé un monument à Tunis au lieu où mourut saint Louis. Des voyageurs assurent qu'à la cour de Bournou tous les objets de métal sont en or. Toutes les villes du désert et de la Nigritie où règne l'islamisme ont de nombreuses mosquées ; plusieurs sont belles ; quelquefois les palais sont d'une belle construction. Dans le Soudan on trouve des nègres d'une beauté qui rappelle les formes grecques. Les Hottentots sont bien faits et de grande taille. L'intérieur de l'Afrique est couvert de villes peuplées, d'innombrables villages inconnus des Européens. On trouve près de Chicova des monuments qui rappellent les pierres druidiques : on en trouve aussi sur divers points de l'Afrique. L'île de France offre encore toutes ces belles scènes de la nature décrites dans *Paul et Virginie*. Les violences des Portugais ont fait décroître les belles colonies arabes de la côte orientale d'Afrique. Les îles Canaries, avant l'arrivée des Européens, étaient peuplées par les *Guanches* renommés par leur grande taille. Ils ont été à peu près exterminés par les Espagnols ; une peste acheva le reste en 1494, ainsi que la guerre civile. Ils embaumaient les corps comme en Égypte, et leurs momies ornent les principaux cabinets d'Europe. Depuis qu'Alger est sous la domination française, il a pris un aspect européen. Quand cette ville fut prise, on y trouva 12 bâtiments de guerre, 5,400 pièces de canon, les arsenaux de terre et de mer remplis d'armes et de munitions. Le trésor du dey renfermait environ 48 millions. Sur la côte de Bongie, étaient les *concessions*, territoire où la France faisait pêcher le corail, moyennant une redevance de 200,000 fr. à Alger; nos quelques postes renfermaient 300 soldats. La *Calle*, sur un rocher isolé, était le centre des pêcheries. La pêche du corail y est si riche, qu'en 1825 elle s'éleva à près de 26,000 kilogrammes formant sur les lieux mêmes une valeur de près de deux millions. Maroc a un palais magnifique, une mosquée d'une admirable architecture, de beaux bazars, un hôpital de 1,500 lits. Les rues sont très-étroites. Sakatou possède plusieurs mosquées ; le palais du

sultan est comme une ville. *Tombouctou* ou *Ton-Boktoue* n'a aucun édifice remarquable. Les villes d'Abyssinie sont riches de beaux monuments, de belles églises, de magnifiques ruines, ainsi que le pays des Barabras.

MŒURS. RELIGION. Le premier foyer de civilisation en Afrique fut chez les prêtres-rois de Méroé qui étendirent leur organisation puissante dans la vallée du Nil, avec leurs colonies ; il y avait des castes comme dans l'Inde : les prêtres, les guerriers, les marchands, les marins, les pâtres. La lutte des prêtres et des guerriers épuisa ces deux castes puissantes et ennemies ; les castes inférieures s'émancipèrent. Tout peuple étranger était réputé impur. C'est de ce foyer antique que partirent, il y a environ 3,500 ans, les colonies sacerdotales et guerrières de Cécrops et de Danaüs pour la Grèce encore sauvage. Mais en Afrique, la civilisation égyptienne ne quitta point la vallée du Nil ; tout le *Maghreb* resta barbare. Carthage eut les mœurs de Tyr, basées sur la cupidité, l'âpreté au gain ; la duplicité carthaginoise était un proverbe dans l'antiquité. Que penser d'un peuple où les mères immolaient leurs enfants à la statue brûlante de Saturne ? La mobilité, le peu de franchise des populations numides se retrouve encore aujourd'hui dans l'Atlas ; la force est la première loi. Les Romains possédèrent les côtes pendant huit siècles, et durent avoir une haute influence sur les populations. La domination grecque des Lagides, d'abord brillante, avait dégénéré en mœurs basses et dépravées, telles qu'on les retrouve dans Cléopâtre. Mais toute cette civilisation grecque et romaine se borna aux côtes du nord ; son influence fut nulle dans le désert, et même dans les oasis libyennes : la tribu sédentaire ou nomade resta ce qu'elle était depuis l'origine. Les Vandales en arrivant sur les côtes en prirent la mollesse, le luxe. Carthage était plongée dans les plaisirs, les fêtes, les festins, quand Genséric la prit d'assaut : les vainqueurs furent vaincus à leur tour par la civilisation bâtarde de ces temps. Ces hommes du nord, vivant de chasse et de combats, vêtus de sarraux, de peaux de bêtes, et de leurs armes de fer, se couvrirent d'étoffes d'or et de soie ; ils multiplièrent les spectacles, les courses, etc. Il était ré-

servé aux Arabes d'avoir une haute influence sur les habitants des déserts : ils y répandirent des principes de justice et de paix qui y étaient ignorés; ils firent disparaître l'anthropophagie, les coutumes atroces, etc. On remarque en parcourant les déserts, que les tribus nègres soumises à l'islamisme sont civilisées, tandis que les nègres païens sont dans la barbarie. En général, cependant, on remarque une douceur naturelle de mœurs, une sorte de civilisation patriarcale chez les peuples africains qui habitent des contrées fertiles; le contraire a lieu chez les habitants des déserts stériles. Les massues, les boucliers de peau d'éléphants, les lances, les flèches empoisonnées, les habits de peau de lion et de lézard se retrouvent chez les sauvages; le tatouage y est très-commun. Mais dans la Barbarie, dans les vallées de l'Atlas, le luxe militaire est vraiment admirable : soie, drap d'or, armes ornées de pierreries, se retrouvent chez les guerriers arabes, mais seulement chez les chefs; la foule des guerriers ne peut déployer un pareil luxe. Dans l'empire d'Achantis on fait d'horribles sacrifices aux funérailles des rois : on va à la chasse aux nègres du désert, comme à celle des bêtes sauvages. Les Hottentots, les Cafres ont une demi-civilisation : les Cimbebas sont hospitaliers, mais les Bosgismans, les Gallas sont de vrais brigands. Le village d'Assour marque les ruines de la fameuse Méroë. Le hameau de Myt-Rahineh est sur les ruines de Memphis. L'antique Cyrène, colonie grecque très-célèbre, est remplacée par le pauvre hameau de Greunah. Le défilé des *Portes de fer* est dans les *Bibans*, partie du moyen Atlas. Le Jurjura est une partie du petit Atlas. On retrouve chez plusieurs peuples l'usage de se creuser des habitations souterraines pour se mettre à l'abri d'une chaleur excessive, comme les *Troglodytes* des anciens, près de la mer Rouge. Partout on retrouve le culte des tombeaux : les habitants de Magadoxo conservent les cendres des rois dans des urnes d'or. Dans l'Atlas les *Kabyles* sont restés ce qu'ils étaient du temps de Carthage, intelligents, sobres, perfides, sanguinaires, sauvages, idolâtres; ils exploitent les mines, sont pasteurs et agriculteurs : les Arabes purs sont à peu près des *Kabyles*; pasteurs ou nomades, ils sont paresseux, voleurs,

traîtres, belliqueux ; leur soumission à la France est suspecte. Les Maures, dévoués aux Français leurs libérateurs, sont lâches, perfides, débauchés, fanatiques. Les Juifs maures sont doux et hospitaliers ; mais fourbes, cupides et lâches. Les *Foulahs* dans la Sénégambie, sont doux, hospitaliers et musulmans ; les guerriers du désert sont fanatiques et féroces. Les *Yolofs* sont pillards et rejettent toute civilisation. Les *Chaggas* sont des hordes féroces qui désolent le Congo et le Monomotapa. Les *betjouanas* sont guerriers, voyageurs et industriels. Les habitants de Madagascar présentent les mêmes nuances. D'intrépides missionnaires européens exposent leur vie pour aller répandre chez ces peuples les lumières de l'Évangile et la civilisation chrétienne. La *traite des nègres*, si glorieusement réprimée par les nations européennes, se fait encore sur plusieurs points des côtes africaines. La fondation de quelques colonies de nègres libres est une des belles œuvres de la civilisation moderne. Les Tunisiens ont quitté la piraterie pour se livrer à l'agriculture. Les Algériens étaient les plus redoutables pirates.

En Égypte, il y avait deux religions principales : la *vulgaire*, celle du peuple, qui adorait le *lotos*, l'*oignon*, l'*ibis*, le *chat*, le *crocodile*, surtout le *bœuf*, l'animal patient et fort qui féconde la terre de son travail. Mais au-dessus de ce culte de fétiches se trouvait la religion secrète, celle des prêtres qui avaient un système religieux où les vérités premières se mêlaient aux symboles sur les cycles, l'agriculture, les phénomènes célestes. La *trinité mâle* était : *amoun* (esprit), *fta* (feu), *fré* (soleil) ; la *trinité femelle* était : *neith* (pensée), *athor* (eau), *pooh* (lune). Ces deux trinités émanaient d'un couple supérieur : *Thoth* et *Bouto*. Les planètes, les éléments jouaient un grand rôle dans ce culte panthéistique. Une légende bien populaire était celle d'*Osiris* et d'*Isis*, et leur fils *Aroéri*, tous trois opposés au couple nuisible de *Typhon* et *Netpé* ; puis venaient *Anubis* à la tête de chien, *Sérapis*, le dieu populaire, le roi des enfers ; son culte était le plus suivi. On a trouvé dans les ruines du fameux temple de *Saïs* cette inscription religieuse célèbre : « *Je suis ce qui a été, qui est, et qui sera : aucun mortel n'a encore levé le voile qui me couvre.* » A Carthage,

régnèrent les traditions, le culte, le sacerdoce phéniciens, avec leur cruel Saturne, à qui on immolait des victimes humaines. On ne sait rien sur l'idolâtrie qui régna si longtemps dans le *Maghreb*. L'Égypte reçut les lumières de l'Évangile dès les premiers temps. Alexandrie fut de bonne heure le centre des lumières du christianisme et en même temps le centre du *néoplatonisme*, philosophie opposée au christianisme, dans laquelle brillèrent Philon, Porphyre, Jamblique et Proclus. Il faut avouer qu'en tombant dans cette grande école de philosophie le christianisme s'absorba dans des discussions, dans des luttes, où brillèrent saint Clément, Origène, le grand Athanase, saint Cyrille, mais qui empêchèrent les hommes d'action, de zèle et de talent, de répandre les lumières de l'Évangile jusque dans les déserts. Rien de plus effrayant que la lutte du christianisme en Égypte, contre cette religion vieillie des prêtres de Méroë. Les sectes déployèrent une fureur incroyable; la population idolâtre, fanatisée pour ses fétiches, apporta une résistance atroce qui provoqua de la part des empereurs une suite de persécutions sanglantes. Les docteurs argumentaient pendant que les moines assiégeaient les temples comme des forteresses. Les vrais chrétiens, effrayés de ces désordres, se réfugièrent dans les solitudes de la Thébaine; il eût mieux valu aller évangéliser les peuples des déserts. La Thébaine s'étendait de Syène à Antinopolis, dans les grottes naturelles de la rive droite du fleuve, et dans les déserts qui allaient jusque vers la mer Rouge. Malgré tout cet appareil de persécution, l'ancienne religion se maintint partout : saint Augustin, à Hippone, nous raconte qu'il est entouré de populations exclusivement païennes; il blâme les moyens violents qui, au lieu de convertir, amenaient chez les indigènes une indomptable résistance. La mort de la célèbre *Hypatie*, à Alexandrie, savante païenne et philosophe, et qui mourut dans une émeute excitée par le zèle ardent de saint Cyrille, nous prouve qu'en Égypte, comme ailleurs, la violence n'amena aucun bon résultat. Sur la fin du VI^e siècle, le temple d'Isis, dans l'île de Philæ près d'Assuan, était encore l'objet d'une vénération générale. La grande persécution de Dioclétien fit re-

fluer en Abyssinie une foule de chrétiens menacés; Axum fut la première ville chrétienne, elle évangélisa les autres cités; mais dans ce pays, où le christianisme a continué jusqu'à nos jours, il est resté des coutumes païennes. Ces luttes, qui suivirent la prédication de l'Évangile sur les côtes d'Afrique et qui laissèrent chez les populations un si grand degré de résistance, expliquent peut-être les rapides succès de l'islamisme, dus surtout à l'identité de race, de langues, de mœurs des Arabes orientaux et occidentaux. Montés sur leurs chameaux rapides, sur leurs chevaux infatigables, les Arabes guerriers et apôtres traversaient les déserts comme le vent, jetant partout les vérités religieuses que le Koran a empruntées à l'Évangile et aux saintes Écritures. En moins d'un siècle, tout le nord de l'Afrique fut soumis aux lois de Mahomet; toute trace de christianisme disparut; l'Abyssinie seule défendit sa foi, les armes à la main, et les plaines de la Nubie ont vu de nombreuses guerres entre les deux religions. Il est probable que toute l'Afrique serait aujourd'hui musulmane si les Arabes y avaient consacré toutes leurs forces, au lieu de les épuiser en Europe et en Asie. Quelles conquêtes religieuses auraient faites les Almoravides, les Almohades, s'ils avaient porté leur immense enthousiasme religieux et guerrier vers les contrées idolâtres du sud! On croit qu'arrivés sur la côte de Sofala les Arabes donnèrent aux habitants des terres australes le nom de *Cafres*, qui veut dire *hérétiques*. Chaque année, d'immenses caravanes de pèlerins partent du *Darfour*, du *Soudan*, de la *Guinée*, du *Maroc*, pour se rendre à la Mekke. — Chez les nègres, le fétichisme les porte à adorer ici un lézard, là un rocher, une cascade, un brin d'herbe. On voit souvent un ordre de prêtres, de jeunes filles consacrées à servir quelque animal monstrueux ou cruel dans un temple. Il y a beaucoup de nations nègres où un grand-prêtre est l'objet d'un culte comme le Dalai-Lama du Thibet. Les colonies européennes se hâtent de répandre le christianisme autour d'elles dans leurs colonies. Puissent leurs efforts être couronnés du grand succès qu'ils méritent!

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les collèges des prêtres de Méroë se vouaient aux sciences, à la médecine, à l'astronomie,

à l'architecture, à la physique, à l'histoire naturelle. Les prêtres dirigèrent tout; de là tout se perfectionna, mais dans des limites étroites, qui amenèrent un état stationnaire; ils créèrent des merveilles qui frappent de stupeur le voyageur qui parcourt les ruines de tant de chefs-d'œuvre. Des peuples entiers étaient condamnés à la fois à tant de travaux, comme de nos jours on a vu Méhémet-Ali établir 150,000 Arabes à la fois à la construction du canal du Nil à la mer Rouge, pendant plusieurs mois : 20,000 moururent de fatigue. Que de trésors il a fallu pour tant de monuments; la plus grande des pyramides est le Chéops; elle a 245 mètres de large à la base, et 146 ou 150 mètres de haut; il y a des pierres de 16 mètres de long, élevées à une hauteur effrayante; il a fallu pour cela des machines d'une puissance qui nous est restée inconnue. Ces monuments si multipliés étaient des tombeaux : il y en a dans toute l'Égypte et la Nubie. Les palais, les temples, les zodiaques, les obélisques, les sphinx gigantesques, les canaux, tout jette dans une profonde admiration. Bonaparte, lors de son expédition, se fit accompagner d'une foule de savants français qui firent connaître l'Égypte et ses ruines. Mais la sculpture manqua de grâce, de vie, de mouvement; et c'est ce que l'on admire dans les statues grecques. En peinture, leurs couleurs n'offrent que des teintes plates; elles ont de la vigueur, mais aucune nuance ni transition. Ils avaient des meubles gracieux dont nous avons imité les belles formes dans nos meubles, dans nos vases, dans nos instruments de musique. Ils avaient porté l'art de la fonte à une haute perfection. Leurs teintures pour les fines étoffes de laine et de gaze, semblent inaltérables. Les écoles de philosophie, de géométrie, d'histoire formèrent les grands hommes de la Grèce, *Pythagore*, *Hérodote*, *Platon*, *Thalès*, etc. Les temples étaient les écoles de médecine; ils rendaient des oracles : celui de Sérapis avait des prêtres médecins habiles. L'empereur Marc-Aurèle les fit consulter, comme tant d'autres potentats. Les prêtres écrivirent l'histoire en caractères hiéroglyphiques ou mystérieux sur les monuments; eux seuls en avaient le secret. Mais il y avait une écriture vulgaire à l'usage de la vie ordinaire. On a déjà retrouvé une partie du secret des hiérogly-

phes. Les enfants des prêtres succédaient à leurs pères, comme les enfants des guerriers, des artisans; c'était l'ordre des castes. A côté de toute cette magnificence, se trouvent, près de la côte, les *Schangallas*, anciens Troglodytes, habitant toujours leurs cavernes et leurs forêts, ennemis de toute civilisation voisine. Sous les Ptolémées, Alexandrie¹ fut le centre des lumières pour tout l'Occident : philosophes, poètes, littérateurs s'y réunirent. La bibliothèque s'éleva à 700,000 volumes ou manuscrits. Sous César, un incendie la dévora en grande partie. Plus tard sous Théodose le Grand (390) quand le paganisme fut menacé, l'école d'Alexandrie fut dévastée et la bibliothèque presque détruite sous l'influence de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Dans l'Ouest, la littérature ne nous a rien transmis, excepté le Périple de l'amiral carthaginois Hannon, quelques vers de Plante. Le roi Juba II, élevé avec soin à Rome, puis retourné en Mauritanie, a laissé quelques travaux d'histoire, de géographie. Aristarque, le grand et sage critique d'Homère, fut le précepteur des enfants de Ptolémée Philométor. Sous la conquête généreuse des Romains, l'école d'Alexandrie continua son grand éclat, surtout quand elle devint l'un des berceaux du christianisme. Saint Augustin illustra le siège d'Hippone, et le poète grec Synésius le siège de Ptolémaïs. Au second siècle, le fameux géographe Ptolémée publia ses grands travaux de géographie et d'astronomie. Il ne faut pas oublier non plus la grande école fondée à Cyrène, au V^e siècle avant Jésus-Christ, par Aristippe; elle vit naître aussi Carnéade, le fondateur de la troisième académie (II^e siècle avant Jésus-Christ), qui se distingua à Athènes, et fut envoyé à

¹ Alexandrie, fondée entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, devint le point de réunion de toutes les doctrines, l'académie et comme le marché du monde. Les Grecs y apportèrent les spéculations de leurs sages et les subtilités de leurs sophistes; les hiérophantes de Memphis y dévoilèrent une partie de leurs symboles; les mages de la Perse vinrent lui enseigner, avec l'astrologie, la science mensongère qui a gardé leur nom, et les Juifs y divulguèrent les vérités de leurs livres saints. Du mélange de toutes les opinions philosophiques résulta un idéalisme *général* et les superstitions les plus opposées trouvèrent asile dans un panthéisme universel.

Rome. Le poète Callimaque, le géomètre Ératosthène sont aussi de cette ville. La traduction des livres saints, dite des Septante, fut faite sous les Lagides, non d'après leurs ordres, mais pour les besoins religieux des juifs hellénistes, sous la présidence du sanhédrin d'Alexandrie. On doit déplorer la ruine des temples d'Égypte, faite par les sectaires, au milieu du zèle ardent des premiers siècles; c'est une grande perte pour les arts, surtout sous Théodose. La domination arabe amena un art nouveau oriental dans la construction des mosquées, des minarets, des palais des khalifes. Le fameux Omar fit, dit-on, extraire des restes de la bibliothèque d'Alexandrie les ouvrages d'Aristote, de philosophie, de mathématiques, d'astronomie, de médecine, les conserva avec soin; mais, quant à tous les traités de théologie, de discussions, de luttes religieuses, il fit jeter tout au feu; c'était inutile à des musulmans. Un grand nombre d'Arabes se sont distingués comme philosophes, poètes, astronomes, médecins, géomètres; ils rapportèrent toutes ces sciences dans l'Occident. Près de chaque mosquée se sont élevés des écoles, des hôpitaux, des bains. Mais avec les siècles cette éclatante civilisation arabe s'est affaiblie à la suite de tant de luttes et de guerres. Plusieurs écrivains nègres ont un rang honorable parmi les savants arabes. On ignore les richesses littéraires de l'Abyssinie. Les conducteurs de chameaux passent pour parler l'arabe le plus pur. On distingue parmi eux d'excellents poètes et des improvisateurs. Les femmes poètes, improvisatrices, sont très-nombreuses en Égypte; on les appelle dans les festins. Des voyageurs assurent que certaines langues du Congo sont très-harmonieuses, que celle des Beljonanas a la douceur de l'italien; celle des Hottentots a de grands rapports avec celle des Tartares. Dans les colonies anglaises, des nègres affranchis se sont distingués comme poètes anglais; leurs poésies ont été estimées même en Angleterre. Tous les peuples africains ont leurs chants nationaux en harmonie avec leur civilisation. Aujourd'hui l'Égypte est sous l'administration du pacha qui s'entoure d'une foule d'hommes distingués de la France: école militaire, école de médecine, collèges, écoles élémentaires, tout s'y organise. Les Français répandent aussi la civilisation dans

leur Algérie. Les autres colonies européennes ont aussi des établissements d'instruction : l'île Bourbon a un collège, le Cap a un magnifique jardin botanique ; les missionnaires s'efforcent de fonder partout des écoles. Que Dieu leur vienne en aide !

COMMERCE. INDUSTRIE. Le commerce se fit d'abord par caravanes. Les colonies de Cécrops et de Danaüs prouvent que les Égyptiens eurent de bonne heure une marine puissante ; mais elle ne put lutter contre celle des Phéniciens, qui la remplaça sur la Méditerranée et la mer des Indes, monopolisant ainsi le commerce. En Égypte, chaque enfant était forcé d'avoir le même état que son père ; ce qui amena une grande perfection dans les produits. Depuis un temps qu'on ne saurait fixer, les Arabes, les Hindous et les peuples de l'Asie orientale fréquentent les archipels, Madagascar et la côte australe d'Afrique. Carthage enleva aux Tyriens toute la Méditerranée occidentale ; la fondation d'Alexandrie anéantit le commerce phénicien ; la ruine de Tyr, puis celle de Carthage, firent d'Alexandrie le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident : la mer Rouge avait des ports marchands ; Arsinoë ou Cléopâtre (Suez) était le centre du commerce entre la Méditerranée et la mer Erythrée. *Myos-Hormos* et *Bérénice* étaient aussi des ports actifs. On transportait toutes les marchandises à dos de chameau à *Coptos* ; puis elles descendaient le Nil ; dans la crue des eaux on descendait tout le Nil en huit jours. L'importance commerciale d'Alexandrie dura tout le moyen âge. La découverte du Cap la ruina ; tout passa aux Portugais, aux Anglais, aux Hollandais et aux Français. Tombouctou est le centre du commerce du grand désert ; on y voit quelquefois des caravanes de 2,000 hommes et de 4,000 chameaux. Le plus grand objet de commerce est celui des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire. Tripoli exporte une immense quantité de plumes d'autruche ; Maroc, des oranges, du blé, de beaux bestiaux ; Madère vend annuellement 30,000 pièces de ses vins excellents ; le Cap exporte 1,500 mille hectolitres de vins de Constance. L'Égypte relève maintenant son commerce ; elle exporte une immense quantité de coton. C'est à Bougie que furent inventées les chandelles de ce nom. Ce serait une erreur de croire

l'intérieur de l'Afrique sans industrie ; partout on trouve d'excellents forgerons , d'habiles armuriers. En Nigritie , l'or et l'argent sont supérieurement travaillés ; les ouvriers donnent à l'acier une trempe excellente ; leur orfèvrerie est estimée. Les Hottentots et les Cafres travaillent le fer, le cuivre , font des bracelets , des boucles d'oreilles. Des Français ont établi au sultan de Bournou des fonderies de canon rendues importantes par les indigènes. D'ailleurs , en Barbarie , la beauté des armes , la richesse des costumes , la magnificence des mosquées , des palais , l'opulence des demeures des Arabes riches , prouvent assez la capacité des ouvriers et des artistes indigènes. Des penplades de l'intérieur fabriquent de belles toiles. Les indigènes de Madagascar sont habiles ouvriers en métaux , en toiles. Ils imitent même les monnaies européennes avec une habileté étonnante. Brava est renommée pour ses étoffes de soie , d'or et d'argent. Tunis exporte des velours , des soieries , des bonnets rouges tunisiens. La jalousie soupçonneuse des Portugais cache l'étendue du commerce de Loanda , qui , dit-on , communique par caravanes avec Mozambique. Les colonies européennes répandent chez ces indigènes le goût de la haute industrie. On a trouvé des diamants dans l'Algérie , des émeraudes en Nubie , et près de Bérénice il y en avait une mine. La mer Rouge fournit des perles , mais elles ne sont pas d'une belle eau. Il y a de riches mines d'or , puisqu'on trouve des rois nègres qui ont pour trône un morcean d'or massif ; le fer , le cuivre , le plomb , sont communs. Il y a des contrées où le sel est si rare qu'on le vend au poids de l'or. En Égypte , Syouth est le centre des caravanes de Nubie et du Soudan. On fabrique des vases appelés *bordaqes* , qui ont la propriété de rafraîchir l'eau. *Esneh* fait un grand commerce de chameaux , de châles , d'étoffes , de plumes d'autruche , de dents d'éléphants , de gomme arabique ; mais le grand commerce se fait par les Européens. Les Anglais visitent toutes les côtes , jetant partout les immenses produits de leur fabrication. La grande station des vaisseaux européens qui empêchent la honteuse traite des nègres , est dans le golfe de Guinée. Le petit port de *Massoua* est le seul point ma-

ritime par où l'on puisse pénétrer en Abyssinie : point important.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. Les prêtres de Méroë, outre les cérémonies du culte, avaient encore l'administration de la justice et des finances; ils disposaient aussi des terres; ils étaient donc hommes d'état : tout l'ordre social était dans leurs mains. La dignité de *pontife-roi* était héréditaire; le grand-prêtre d'un collège avait aussi pour successeur son fils; mais souvent ces hauts postes se donnaient par élection. Les prêtres élisaient les rois militaires; ils les jugeaient après leur mort, et les flétrissaient quand ils avaient cherché à secouer le joug sacerdotal ou à briser les usages antiques. Aussi Ménès fut-il maudit : imprécation qu'on retrouve en caractères sacrés dans les temples d'Ammon et de Thèbes. C'est aux colonies sacerdotales formées dans la vallée du Nil, qu'est due l'organisation des nomes, dont le nombre resta indéterminé. Un nome était originairement une cité avec son territoire et les bourgs qui s'y trouvaient; ce qui rappelle la *cité romaine*. A la tête de chaque nome était une hiérarchie sacerdotale, correspondant avec la métropole de Méroë, et chargée de l'exécution des lois. Le cadastre était exact : les prêtres en étaient chargés. C'était à cette école sévère de gouvernement sacerdotal que s'était formé Moïse. Dans les assemblées générales où les votes étaient recueillis, la voix d'un prêtre valait suivant son rang dix, cent et même mille fois celle d'un guerrier. — A Carthage, la forme républicaine avait prévalu dans l'état. Il y avait un sénat, un conseil d'état, deux magistrats suprêmes appelés *sofet* ou *suffètes*, réunissant le pouvoir civil et militaire : le peuple absorbé dans les affaires ne s'occupait pas du gouvernement; mais plus tard ils s'en occupèrent et amenèrent les turbulentes habitudes de la démocratie. Aux temps des guerres puniques, deux grandes factions partageaient l'état; les *Hannons* étaient chefs du *parti marchand*; les *Barca* ceux du *parti militaire* : un principe funeste fut de punir de mort un général qui se laissait battre; quelle différence avec Rome! Carthage était l'égoïsme marchand; elle voulait vaincre, elle n'avait pas d'armée. — Chaque peuple qui apportait ses armes sur ces contrées, y apportait aussi sa législation, ses usages; les Grecs et

les Romains laissèrent aux peuples vaincus leur nationalité, se réservant seulement le droit de se faire obéir. Durant tout le moyen âge régna le despotisme militaire. Celui de Méhémét-Ali a quelque chose de la dignité constitutionnelle. A Tunis, à Tripoli, règne le pouvoir absolu ; à Maroc la législation arabe. Ce serait une erreur de croire que les autres peuples africains sont tous soumis à un despotisme barbare. Rien de plus varié que les gouvernements nègres : ils sont quelquefois d'une complication étrange : ici c'est la féodalité dans toute son énergie ; là c'est la république militaire ou marchande, ayant dans chaque tribu des chefs électifs, tous égaux : ailleurs c'est une monarchie tempérée par des assemblées de vieillards. On rencontre des chefs dont le pouvoir est si absolu qu'ils font quelquefois massacrer des milliers d'individus pour satisfaire un caprice. A *Sofala*, le chef marchait précédé de 400 bourreaux. Les gouvernements sacerdotaux sont très-nombreux, comme chez tous les peuples primitifs et non civilisés.

On ne connaît pas de monnaies des Pharaons : toutes celles que l'on a de l'Égypte sont grecques, romaines, arabes ou turques¹.

¹ Le système des mesures égyptiennes est de la plus haute importance, puisque suivant le système un peu exclusif de M. Saigey, il est la base de tous les autres systèmes. Ce fut une des belles créations des prêtres de l'Égypte qui en conservaient les étalons dans leurs sanctuaires. Tandis que nous avons pris notre système métrique sur les dimensions mêmes du globe, ils prirent le corps de l'homme pour terme de comparaison. Par des moyens fort ingénieux ils déterminèrent la largeur du doigt (18,75 millimètres), la *palme* ou largeur de la main, le pouce excepté (75 millim.), l'*empan* ou distance de l'extrémité du pouce à celle du petit-doigt, la main étant ouverte le plus possible, (225 millim.), la *coudée* ou distance du coude à l'extrémité du plus grand doigt (450 millim.) ; elle valait deux *empan* ou six palmes ou vingt-quatre-doigts, c'était la *coudée naturelle*. Il y avait une autre coudée dite *royale* ou *sacrée* ; elle était de sept palmes ou vingt-huit doigts. (525 millim.). La moitié de cette coudée s'appelait le *bras* pris du talon à l'extrémité du gros orteil, (262 millim. 5.) : il était de 14 doigts. Il y en eut un autre de 16 doigts ou deux tiers de la coudée naturelle (500 millim.), de là une *toise* ou *orgyie* de 1,8 mètre. On parle aussi du pas égal à deux coudées qu'on ne désigne point. Les distances s'évaluaient en *journées de marche*. En prenant le *cube* de la demi-coudée royale, on trouve l'unité de capacité pour les liquides : c'était le grand *bath* (18 litres, 088) : le *cube* de la demi-coudée naturelle

Dans l'Afrique centrale on fait peu de différence entre l'or et l'argent : la poudre d'or est la monnaie dont l'usage est général. Le manque de sel dans certaines contrées fait qu'il sert

formait un *petit bath* (44 litres, 39). Le premier s'appela *épha* dans la mesure des grains ; le dixième du bath s'appela *gomor* (4 litre, 809 ; la soixante-douzième partie du bath fit le *log* (254 millilitres). Le *cor* valait dix fois le bath (480, 88). Le *cab* valait un litre et cinq mill. — L'unité de surface pour les terrains était l'*aroura* ou carré de 400 coudées. — L'unité de poids était le *talent* égal au poids de l'eau contenue dans le *bath* (480 88 grammes), le *sicle* pesant 6 grammes, l'obole 3 décigrammes. Les Égyptiens n'avaient point de monnaies ; ils les suppléaient par des morceaux de métal dont le poids déterminait la valeur. De là *talent d'or*, *talent d'argent*, *sicle d'or*, *sicle d'argent*, etc. En France le talent d'argent aurait valu 5,794 fr. et le talent d'or quinze fois et demi plus ; le *sicle* 1 fr. 26, et l'obole 6 centimes. Mais il est probable qu'en Égypte, dit M. Saigey, l'or ne valait que 12 fois l'argent. Les Égyptiens attribuaient leur beau système à Mercure, premier ministre d'Osiris, le meilleur des rois de l'Égypte.

Les invasions étrangères vinrent tout troubler. Les Perses apportèrent leurs monnaies, leurs *parasanges*, leurs *schænes*. Les Grecs sous les Ptolémées formèrent un nouveau système dit *philétérien*. Ils remplacèrent les sept palmes de la coudée royale par 7 palmes olympiques : ce qui donna à la coudée philétérienne une valeur de 540 millimètres. Ils la divisèrent en 6 palmes et en 24 doigts, dont 46 formèrent le *pied philétérien* ou *pied royal* de 560 millimètres ; le palme philétérien en renferme 90, et le doigt 22, 5. On forma la *coudée de deux pieds* ou 720 millim. ; la *brasse* ou *orgyie* de 6 pieds ou 2 mètres, 460 ; l'*arène* ou *perche* de dix pieds ou 5, 6 mètres. Dix fois la brasse forma l'*amma* ou petite chaine 24, 6 mètres ; dix fois l'*acène* forma la *plèthre* ou grande chaine, 36 mètres ; six plèthres formèrent un *stade philétérien* de 216 mètres. — L'unité de capacité fut le cube du pied philétérien, égal à 46, 63 litres. Ce fut le *métrètes* d'Alexandrie ou *grand artaba* dont les trois quarts formèrent le *petit artaba*, ou 35 litres ; dix petits artabas formaient le *cor* ou 350 litres ; le *gomor* fut le dixième du petit artaba appelé aussi *bath* ou *épha* ; le *tiers* fut le *sat*, 44, 7 litres ; la moitié fut le *séphel* ou *modius*, 47, 5 litres ; le *soixante-douzième* s'appelait *log* et valait 486 millilitres. L'unité de surface était le *socarion* carré de 40 orgyies de côté, ou 4 ares 67 centiares, pour les terres labourables ; le socarion des prés et des enceintes de ville valait 6 ares 72 centiares. — Le nouveau talent fut le poids de l'eau de l'artaba et valut 35.000 gram., divisé en 60 mines, pesant chacune 583 grammes, 533 : le vingtième de la mine fut l'once ou 29 grammes, 467. Il y eut toujours 3.000 *sicles* au talent (41,667 grammes), chaque sicle se divisa en deux *drachmes* chacune de 5 grammes, 833. Il y eut aussi, du grand artaba, un *grand talent* de 46 650 grammes divisé en 4,500 onces, en 50 mines ; la mine valut 933 grammes, et l'once 51,4 grammes. La livre valut 373,2 grammes ; la mine

de monnaie : dans l'est de la Sénégambie un morceau de sel vaut son poids d'or. Les *cauris* ou petits coquillages, ont cours : il en faut 230 pour la valeur de 1 fr. 25 c., mais l'usage n'en est ni général ni régulier.

On assure que Sésostris eut jusqu'à 600,000 fantassins, 24,000 cavaliers, 20,000 chars de guerre, 400 vaisseaux. L'empire sacerdotal de Méroë eut jusqu'à 500,000 hommes. Carthage n'eut point d'armée nationale : elle avait ses mercenaires : mais les Numides formaient la puissante cavalerie qui fit la force d'Annibal. Les empires barbares du centre déployaient souvent des forces immenses, mais qui ne durent pas. Aujourd'hui l'Égypte compte 70,000 soldats organisés à la française : sa flotte est de 44 vaisseaux : ses revenus sont de cent millions : ceux de Maroc ne sont que de 22 millions ; l'armée est de 56,000 hommes. Tripoli a 10,000 hommes et deux millions de revenus : ils sont de 6 millions à Tunis, et l'armée est de 20 mille hommes. A Zanzibar des guerriers montent des bœufs sauvages ; plusieurs peuples ont des housses de mailles de fer pour leurs chevaux. Les Abyssiniens ont des sabres à deux tranchants, des cottes de mailles, des casques, des boucliers en peau de rhinocéros. Partout des places fortes.

Du cap Bon à celui de Bonne-Espérance, il y a 7,550 kil. ; du cap Vert au Guardafui 7,000 kil ; la superficie est presque de 3 milliards de myriamètres carrés. On compte 60 millions

valait donc deux livres et denier. Le *sicle* valait la moitié de l'once ou 45,55 grammes, la *drachme* 3,888, et l'*obole* 778 milligrammes.

Les monnaies phylétériennes diffèrent des anciennes monnaies égyptiennes. Le *talent d'argent* est évalué à 9,935 fr., la mine 498 fr. 70, le *sicle* 3 fr. 51, la *drachme* 0,83 cent., l'*obole* 0,47 cent. La *mine d'or* 2,584 fr. 40, le *sicle d'or* 59 fr. 74, le *statère d'or* 49 fr. 87 ; la *drachme d'or* ou *denier* 9 fr. 99. La monnaie de cuivre dite *tétrassarion* valant cinq cent. et demi ; l'*assarion* 1,4 cent. ; le *lepton* valait 7 dixièmes de centime. Le grand talent d'Alexandrie se divisa aussi en 100 mines dont chacune valait 466,5 grammes. La plupart de ces valeurs furent en usage à Byzance. A Tunis il y a une coudée arabe de 473 millim. ; à Alger, c'est une coudée olympique de 467 millim. ; il y a aussi une coudée arabe de 480 millim. La coudée royale égyptienne se retrouve à Maroc. Il y a encore une coudée d'Omar. L'Abyssinie a conservé plusieurs mesures antiques. L'Égypte offre un mélange de toutes sortes de mesures. Nous renvoyons au beau travail de M. Saigey.

d'habitants. 2 millions dans le Tigré, 4 millions en Égypte, 5 millions dans le Maroc, 3 millions chez les Achantis, 2 millions dans l'Afrique française, 1,600,000 à Tunis, un million à Tripoli, 2 millions à Madagascar, etc. L'antique Thèbes eut jusqu'à un million d'habitants, Carthage 700,000, Alexandrie 990,000. L'Égypte ancienne eut jusqu'à 30,000 villes et villages et 7 ou 8 millions d'habitants. Maroc à sa fondation eut 800,000 habitants; elle en a à peine 60,000. Le Caire a 270,000 hommes. Tunis 120,000, Tafilet 100,000, ainsi que Commassie à la saison des marchés, Fez et Sakaton 80,000, Méquinez 86,000, Tananarive 50,000. Yanvo 43,000, Kairwan et Alexandrie 40,000, Alger, Ségo et Damiette 30,000, Syonth, Tripoli, Tarodant, Abomey, Salé 25,000, San-Salvador, Fouchal le Cap, Gondar, 20,000, Boulak 18,000, Tlemcen, Tembouctou, Rosette, Loango, 15,000, Zanzibar, Tanger, Sennaar 10,000, Oran et Litakou 6,000, Antalo 5,000, etc.

EXERCICES. — Climat. Productions. Animaux. Souvenirs historiques. Curiosités naturelles. Mœurs actuelles. Influence de l'islamisme. État des lumières aux temps anciens. Industrie de l'Afrique centrale. Situation politique des divers états. Population.

Questions à résoudre. — Puissance de Méroé. Organisation primitive de l'Égypte. Organisation de Carthage. Histoire d'Alexandrie. Commerce européen. Ruines de Thèbes. Commerce des tribus du Sahara. Étendue du commerce des Arabes au moyen âge. École d'Alexandrie. École de Cyrène. Périple d'Hannon. Savants arabes au dixième siècle. État de l'instruction en Égypte.

CHAPITRE XXI.

AMÉRIQUE.

C'est avec une sorte d'orgueil que l'Amérique, si jeune en histoire, jette d'un pôle à l'autre, à travers le monde, ses deux vastes péninsules, offrant ses hantes Cordilières comme un indestructible rempart contre les flots orageux du grand Océan.

Mais elle se sentit vaincue, déchirée, meurtrie sur toute la côte orientale, où l'Atlantique, formidable lutteur, s'est creusé de vastes baies, des golfes immenses, lavant de ses courants rapides et balayant de ses tempêtes les îles volcaniques du centre, les marécages, les lagunes et les solitudes glacées de la côte nord, comme les fanges, les falaises, les vastes embouchures des fleuves, les sables brûlants, les parages stériles et froids de la côte sud. Quel champ large ouvert à l'activité humaine, à la civilisation, cette longue conquête de l'homme sur la nature, cette dure tâche où il doit gagner son pain à la sueur de son front ! On s'effraie rien qu'en songeant aux terribles combats, aux luttes douloureuses que l'homme dut soutenir, depuis les rochers glacés du détroit de Behring jusqu'au cap Horn, ce dernier sommet des Andes : air glacial des forêts du nord, bison des savanes, crocodile des fleuves, jaguar des forêts vierges, oiseau de proie des hautes montagnes, serpent des déserts, poisons des plantes, miasmes pestilentiels des plaines humides et chaudes, pluies torrentielles et affreux orages des tropiques, éruptions des volcans, vastes débordements des fleuves, terribles tremblements de terre, voilà le combat de chaque jour : il sera long et dur. La nature sera quelquefois la plus forte.

Le premier triomphe de l'homme fut d'abord au nord des grands lacs. Fatigué de sa course, où il avait sans doute perdu par le froid ses tronpeaux voyageurs, il s'assit un instant, laissant d'antiques et grossiers monuments de son passage sur ce sol désert, montueux, glacé. De là rayonnèrent en tous sens des tribus émigrantes ; les unes montèrent dans les déserts glacés du nord, où elles trouvèrent poissons et fourrures contre le froid et la faim ; d'autres se répandirent dans les belles forêts, le long des lacs et des fleuves, dans leur lit de granit embarrassé de nombreuses cataractes ; d'autres se jetèrent, dit-on, à travers les côtes basses et malsaines de l'isthme dans la péninsule du sud, envahissant peu à peu les déserts arides, les herbues savanes, les horribles défilés des Andes, le granit, les cataractes et les embouchures des fleuves, les plaines fangeuses et fertiles, les forêts vierges, les riches et inépuisables vallées, les plateaux âpres et stériles, les solitudes salines, les

dunes sablonneuses, les pays plats et marécageux, les contrées froides, sans bois, sans eau douce. Ces populations primitives déployèrent une incomparable énergie dans leur lutte contre la nature; elles y épuisèrent toutes leurs forces, et restèrent à l'état sauvage, luttant contre le jaguar ou le serpent à sonnettes, craignant autant la plante vénéneuse que le scorpion. Pendant ce temps, la civilisation passa du nord au sud des grands lacs; l'homme laissa d'innombrables monuments sur les bords de l'Ohio, de l'Illinois, du Missouri, du Tennessee; puis, à la suite de révolutions antiques restées inconnues, la civilisation monta vers les hautes Cordillères où elle fonda les empires du Mexique et du Pérou, laissant des ruines près des fleuves qu'elle quittait.

Le second triomphe de l'homme date de la conquête de Colomb. Alors il fallut lutter contre l'homme même et contre la nature. Le vaisseau européen triompha de la nature sur l'Océan; l'Atlantique fut vaincu, dominé; toute la côte américaine fut conquise. Mais la lutte contre l'homme fut horrible! La fangeuse population espagnole se jeta sur sa proie; des millions de victimes s'entassèrent comme une affreuse immolation. C'est la plus sanglante page de l'histoire des hommes. Et les farouches conquérants étaient chrétiens! Et c'était à l'ombre de la Croix qu'avaient lieu tant de massacres! Heureusement l'humanité et la religion restent pures de ces excès, qu'il faut laisser tout entiers à la population sanguinaire que l'avidité l'Espagne lança sur le Nouveau-Monde, et dont elle rendra un terrible compte.

Trois choses nous consolent au milieu de ces incroyables horreurs. La première, ce sont les admirables missions des Jésuites sur les bords marécageux et inondés du Paraguay: véritable œuvre de charité chrétienne, de bonne philanthropie, de sage politique, de vraie science humanitaire. Ce beau modèle de colonie, de conquête sur la barbarie, reçut le fatal contre-coup de la ruine des Jésuites en Europe. Jamais l'ambition ne fut punie plus douloureusement pour l'humanité et la religion encore inconsolables. Puis vint la colonisation pieuse, désintéressée et vraiment évangélique du Groenland par le Danemark. Rien de plus beau que cette colonie pauvre et souffrante, où l'herbe est aussi rare que le soleil, où la faim est toujours me-

naçante comme le froid; c'est la plus belle, la plus pure, la plus délicate fleur de l'Évangile; son parfum s'étend sur les vastes et horribles solitudes du Labrador, comme sur les masses des glaces arctiques. Là, dans cet éternel empire de l'hiver, ne se trouvaient ni diamants, ni mines d'argent et d'or; aussi le cupide Espagnol, l'insatiable Portugais n'y sont point venus; uniquement inspirés par leur avarice, que rien ne devait assouvir, ces farouches conquérants ne connurent rien des pacifiques conquêtes de l'Évangile, des calmes triomphes de la Croix. Enfin, entre le Paraguay et le Groenland, sont les États-Unis, où chacun fait le bien sous l'influence toute chrétienne de la liberté religieuse, basée sur l'agriculture et l'industrie. Toutefois, l'étonnante prospérité de cette grande colonie chrétienne, et la colossale grandeur à laquelle elle semble appelée, ont mis au cœur de ses enfants l'égoïsme et l'orgueil: peste fatale d'où l'on tombe rapidement à la sécheresse de l'âme, à l'affaiblissement du sentiment chrétien. Il ne suffit point de pêcher la morue à Terre-Neuve, la baleine au nord et au sud, ni de planter le tabac et la canne à sucre entre les tropiques; il faut, de tout l'élan désintéressé d'un cœur vraiment chrétien, répandre la civilisation sur les rochers calcaires et arides de la Californie, dans ces Llanos au sol de grès antique autrefois lavé par l'Océan, dans les savaues où errent les tribus sauvages agricoles, dans les impénétrables forêts où se retirent les Indiens chasseurs, et jusque dans ces fanges voisines de l'embouchure des grands fleuves, vastes lacs sans bords, où l'eau douce aux teintes verdâtres, aux vagues d'un blanc de lait, contraste si bien avec le bleu foncé de la mer. Pour accomplir ce grand œuvre de l'humanité chrétienne, il faut la foi qui donne le courage, qui inspire le dévouement, qui donne la force de tous les sacrifices; sans quoi les grandes choses sont impossibles chez les hommes.

Le nom d'*Amérique* ne fut d'abord donné qu'à la côte-nord du Brésil reconnu par *Améric Vespuce*: l'usage a étendu ce nom à tout le nouveau continent. Mexico, l'ancien *Ténochtlan*, signifie *habitation du dieu de la guerre*; Valparaiso, *vallée du paradis*; Rio de la Plata, *rivière d'argent*; Buénos-Ayres, *bon air*; Ohio, *belle rivière*; Tlascala, *terre des grains*; Haïti, *pays*

montagneux; Mississipi, *mère des eaux*, on l'appelle aussi Méchacébé, *grand fleuve* ou *père des eaux*; Vénéznéla, *petite Venise*; Colorado, *fleuve coloré*; *Marie-Galante* doit son nom à l'un des vaisseaux de Christophe Colomb, la *Terre-de-Feu* à ses volcans, etc. L'*Amazone* est un nom arbitraire reçu par l'usage.

Les immenses plateaux du Mexique et du Pérou, à cause de leur grande élévation, jouissent d'une température très-douce, quoique dans la zone torride. Potosi est la ville la plus élevée du globe : sa partie la plus haute est à 4166 mètres au-dessus du niveau de la mer, élévation presque double de l'hospice du grand Saint-Bernard en Europe. Ses plaines basses, surtout celle de *Véra-Cruz*, sont malsaines : on assure que Santiago de Haïti est un des lieux les plus sains de l'Amérique. La température sur ce continent est inférieure de dix degrés à celle des autres parties du monde, à latitude égale : ce qui tient aux vents alizés, à l'étendue du continent au nord, aux hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, même à l'équateur, aux vastes fleuves, aux grands lacs, aux immenses forêts, aux savanes qui remplacent les déserts brûlants de l'Afrique. On assure que la côte du Pérou est refroidie par le courant très-froid qui vient du détroit glacé de Magellan. De novembre en mai les pluies périodiques tombent dans les vastes plaines entre les Andes et l'Atlantique; mais elles ne règnent point sur les plaines étroites entre les Andes et le grand Océan. Vers le pôle, le brouillard est si épais qu'il faut quelquefois se toucher pour se voir. La transparence de l'air des montagnes est si grande sous l'équateur, que Humboldt affirme avoir distingué à l'œil nu, dans la province de Quito, le manteau blanc d'un voyageur à cheval, à une distance horizontale de 30 kilom. La mer du Groënland est orageuse. A partir du 26 novembre le soleil cesse de paraître sur l'horizon jusque vers le 14 janvier; il est toujours sur l'horizon à partir du 24 mai jusqu'au 20 juillet. A Upernawick, les plus longs jours sont de trois mois : ils sont seulement de 24 heures au détroit de Davis, de 16 à Terre-Neuve et aux îles Malouines, de 14 à Portalègre et à la Nouvelle-Orléans, d'un peu plus de 13 heures à Lima et à Léon de Nicaragua, de 12 heures à Quito. On vante la

douce température des Florides, la beauté du climat de la Californie. A Mexico les hivers sont aussi doux qu'à Naples ; Quito jouit d'un printemps éternel. Rio-Janeiro a un climat délicieux. En juin, juillet et août, dans les Andes, il tombe une immense quantité de neige, et les vents glacés du sud soufflent avec violence. A Montevideo règne souvent le rude vent d'ouest appelé *pamperos* ; l'hiver est souvent froid, et pendant l'été la chaleur est accablante. Le climat du Chili est un des plus doux et des plus salubres du nouveau continent : le printemps dure de septembre en décembre ; l'été jusqu'en mai, l'automne jusqu'en septembre. La Patagonie est presque continuellement balayée par les vents et la pluie ; en Guyanne le climat est moins meurtrier qu'on ne l'a dit. Les ouragans des Antilles sont terribles ; il n'y a que deux saisons : la *sèche*, d'octobre en avril ; et la *pluvieuse* pendant laquelle le tonnerre gronde, accompagné de torrents de pluies, de tremblements de terre : spectacle souvent affreux au milieu de toutes ces convulsions de la nature. C'est surtout pendant la saison des pluies d'avril en août que les grands fleuves du sud débordent. Dans toute la Nouvelle-Bretagne, il règne un froid excessif ; il tombe une immense quantité de neige au Canada : le climat y est rigoureux.

Avant l'arrivée des Européens, l'Amérique ne possédait ni chiens, ni chats, ni chevaux, ni bestiaux : ceux que les Européens y ont amenés, ont étonnamment multiplié. Il y a dans les *pampas* du sud des chiens sauvages très-redoutables. Les animaux indigènes sont : le bœuf musqué, l'élan ou orignal, le jaguar, le lama, la vigogne, le colibri, les ours blancs, les renards rouges et blans, etc. Il y avait pourtant des chiens indigènes : celui du Pérou rappelle notre chien de berger. Celui du Mexique n'aboyait pas : la race fut mangée par les Espagnols avant l'introduction des bestiaux européens. Le chien sans poil vient de Canton ou de Manille. Les Andes sont peuplées de beaux chevreuils, de cerfs semblables à ceux d'Europe. Les loutres, les castors, etc., enrichissent le nord de leurs belles fourrures. On assure qu'on voit au Groënland des ours blancs de 800 kilog. Le magnifique chien de Terre-Neuve est estimé en Europe. L'embouchure de l'Amazonie fourmille de jaguars, de serpents, et d'énormes crocodiles ;

les immenses forêts voisines sont remplies d'une inenroyable quantité de singes. Les serpents y sont nombreux et d'une grosseur prodigieuse; on en voit de 20 mètres de long et d'un mètre de circonférence. Dans toutes les régions humides pullulent les insectes et les lézards. L'Amérique renferme une immense quantité d'oiseaux, dont les espèces sont innombrables, depuis le condor des Andes jusqu'à l'oiseau-mouche des Antilles. Les alligators, les caïmans et les crocodiles du Mississipi et de l'Amazone sont aussi redoutables que ceux d'Asie et d'Afrique. Le scorpion du Mexique est très-dangereux, ainsi que le serpent à sonnettes. C'est en Guyane qu'on trouve les plus grands serpents. Le bison ou bœuf musqué diffère du zébus de l'Inde et de l'aurochs ou bœuf primitif du nord de l'Europe; l'élan ou orignal est plus grand que le cheval. Dans les vastes plaines de la Plata, les chevaux errent par troupeau de 10,000, à l'état sauvage; ils sont gardés par les *Gauchos*, Espagnols devenus presque sauvages. Le dindon est originaire d'Amérique; il fut introduit en Europe vers 1523; les autres oiseaux sont le moqueur, le cardinal, le goëland, le perroquet, le jabira, etc. Les lacs fourmillent de brochets, de truites, d'esturgeons, de saumons; les rivières sont très-poissonneuses; c'est au banc de Terre-Neuve que depuis des siècles des milliers de pêcheurs viennent recueillir la morue. Aux terres boréales et australes on fait une riche pêche de baleines, de phoques, de morses, de narvals, de marsouins, de turbots, etc. Le chien marin est pour l'Esquimau ce que le pain est pour l'Européen. Les îles du nord sont couvertes d'une multitude infinie de corbeaux, de canards, d'oies sauvages à écrevisse, d'alouettes, de perdrix, d'éperviers, d'aigles, etc., dont les espèces ne sont pas toutes identiques à celles d'Europe.

Ce qu'on admire aux États-Unis, ce sont ces immenses savanes couvertes de graminées, faisant horizon sans la moindre ondulation de terrain, présentant une surface plusieurs fois grande comme la France. L'Espagne avait poussé le despotisme à l'égard de ses colonies, jusqu'à leur refuser le droit de cultiver la vigne, l'olivier et le mûrier. Les indigènes reçurent des Espagnols le froment, l'orge, l'avoine, l'usage du laitage. L'introduction de la canne à sucre fut une grande source

de richesses. On voit à Vera-Cruz des cannes qui ont 50 mètres de haut : au Chili il y a des oliviers de trois mètres de circonférence. Les forêts vierges du Brésil sont renommées pour la magnificence et l'inépuisable richesse de leur végétation. C'est près de Tucuman qu'on récolte la plus belle qualité de coton. Au Mexique les productions européennes n'existent qu'entre 1400 et 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le bananier, qui nourrit les habitants des tropiques, ne produit plus de fruits passé la hauteur de 1550 mètres. On élève sur le nopal l'insecte qui produit la cochenille. Le chou-palmiste a jusqu'à 70 mètres de haut. Au Groënland, quand un été aussi chaud que rapide a fait disparaître les frimas, on aperçoit des bruyères, de la mousse, quelque fleurs au milieu d'une herbe courte et maigre, tandis qu'au Chili et à la Plata l'herbe est si élevée qu'elle cache les troupeaux. On assure que les magnifiques pâturages de Buenos-Ayres renferment 12 millions de vaches, 5 millions de chevaux, une innombrable multitude de brebis gardées par les bergers *gauchos*, vrais tartares américains, anciens espagnols. Les arbres appelés pins, chênes, hêtres, cyprès, etc., diffèrent de ceux d'Europe : les arbres indigènes de la zone tempérée sont le magnolia, l'acacia, le sassafras, etc. Dans la zone torride sont le cocotier, le cotonnier, l'acajou, le cactus, la vanille, etc. ; les zones glaciales n'ont pas de forêts, mais des savanes où errent par troupes immenses le bison, le cerf, l'antilope, l'élan, etc. Aux Antilles on trouve le sandal, le campêche, l'acajou, le bambou, le tamarin, l'ananas, le mancenilier d'où découle un terrible poison, le bois de fer, etc.

La canne à sucre, d'un vert tendre, a été apportée de Taïti à la Jamaïque, ainsi que l'arbre à pain : on les a plantés ensuite à Cuba, à Saint-Domingue, à la Trinité. Une autre espèce de canne est venue de l'Asie orientale ; une troisième est d'Afrique. Le maïs est cultivé entre le 43^e parallèle nord et le 42^e parallèle sud. Le tabac fut découvert à Tabago en 1560. Les belles forêts du Pérou fournissent en abondance du quinquina : le Paraguay produit une espèce de thé. Un esclave de Fernand Cortez trouva trois grains de froment dans des provisions de riz apportées d'Espagne pour l'armée : il les planta au Mexi-

que, d'où un religieux franciscain les transporta à Quito.

Le plus grand fleuve du monde est l'Amazone : on lui donne 5400 kil. de cours : il a 288 kil. de large à son embouchure ; sa profondeur moyenne est de 525 mètres ; en plusieurs endroits on n'a pu la mesurer ; il refoule les eaux de l'Océan à 155 kil. de son embouchure ; la marée y est épouvantable ; elle se forme en énormes montagnes d'eau qui parcourent en quelques instants la longueur de 650 kil. dans son cours ; effrayant phénomène appelé *pororoca* par les Indiens. L'un des bras de l'Orénoque communique ses eaux à l'Amazone. Le courant formé par l'Orénoque entre la côte et la Trinité est si rapide, que les vaisseaux à pleines voiles et favorisés par le vent ne peuvent le refouler : c'est le *Golfe-Triste*. Christophe Colomb en conclut l'existence d'un grand continent : *Une quantité si considérable d'eau douce*, disait-il, *est celle d'un fleuve d'un long cours. La terre qui donne cette masse d'eau est un continent, et non une île.*—Entre l'Orénoque et le Cassiquiare coulent les *Rivières-Noires* : une dissolution de carbure d'hydrogène, et la multitude de plantes dont le sol est couvert, colorent en noir les eaux de ces rivières, qui, pour ce motif, n'ont ni poissons, ni crocodiles, peu de moustiques et une plus grande fraîcheur. La marée s'élève à 18 mètres dans le détroit de Magellan ; hauteur qu'elle dépasse quelquefois sur la côte des États-Unis. Des ossements fossiles d'éléphants sont épars dans les régions équinoxiales ; et, ce qui est très-remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordilières. On admire dans la vallée d'Icononzo, entre Santa-Fé de Bogota et Popayan, une arche naturelle de 12 mètres 7 décimètres de largeur sur un torrent qui coule au fond d'une crevasse de 97^m, 7 de hauteur. Entre les villes d'Ibague et de Carthago, est le passage des Cordilières le plus pénible, de dix jours de traversée à travers des forêts épaisses sur un sentier de quatre ou cinq décimètres de large, à 3500 mètres au-dessus de l'Océan. Par l'autre ronte de *Guanacas*, on met 22 jours pour parcourir les 76 kilomètres qui séparent Bogota de Popayan. Près de Santa-Fé est la célèbre *chute de Téquendama* ; la rivière a 44 mètres

de large; sa masse d'eau énorme a une profondeur de 175 mètres; elle est à 2467 mètres au-dessus de l'Océan. Près de Mexico sont des eypres de 16 mètres de circonférence; ils ont été plantés par les princes aztèques. Dans le canal de Bahama, la vitesse du courant *Gulfstream* est telle qu'il parcourt près de deux mètres par seconde. Les eaux sont bleues et limpides. Près d'Astoria sont les plus grands pins connus; leur hauteur dépasse 100 mètres, il y en a dont la circonférence est de 19 mètres; leurs branches ne commencent qu'à la hauteur prodigieuse de 80 mètres. Dans la nuit du 29 septembre 1759, s'éleva, près de Valladolid, le Jorullo, volcan de 513 mètres de haut, entouré de plus de 20,000 petits cônes volcaniques. Le Cotopaxi est le volcan le plus élevé du globe après l'Antisana; il dépasserait de 800 mètres le Vésuve placé sur le pic de Ténériffe; en 1718, ses flammes s'élevèrent à la hauteur de 900 mètres au-dessus du cratère. On entend le bruit de ses éruptions terribles à 800 kilomètres. Le mont *Cayambé* est célèbre en ce que l'équateur passe par son sommet; c'est une des montagnes les plus hautes et les plus belles que l'on puisse voir. Sur l'Antisana, se trouve une métairie à 4101 mètres au-dessus du niveau de la mer; on la croyait le *lieu habité le plus élevé du nouveau monde*, mais Potosi est plus élevé. Sur l'Antisana, la pression de l'air est si faible, que le bœuf sauvage que l'on chasse avec les chiens perd le sang par les naseaux et par la bouche : l'homme respire difficilement. *La Paz* est sur un plateau élevé de 3,717 mètres près du Sorata; elle possède de riches mines d'or. Les savanes du Missouri, les *Llanos* de Caracas sont souvent desséchées par le soleil des tropiques, comme les sables de Libye; on donne aux *Llanos* ou plaines près de 10 millions de kilomètres carrés; tout est inondé à la saison des pluies; puis tout se couvre de verdure, comme les steppes d'Asie. Les *Pampas* et les *Campos de parexis* du Brésil et de Buénos-Ayres sont aussi convertes de pâturages. L'Amazone communique avec l'Orénoque par le Cassiquiare et le Rio-Négre, qui a le même niveau. En remontant le Saint-Laurent, on admire la magnifique cataracte de Niagara, large de 1280 mètres et haute de 50; les rochers qui la forme s'érou-

lent après un certain temps, en sorte que la cataracte a déjà reculé ainsi de plusieurs kilomètres. La plante appelée *Colinsonia* sert, dit-on, aux Indiens de remède contre la morsure des serpents à sonnettes. Sur le haut du Missouri, on voit d'immenses chaussées de prismes basaltiques, bien plus vastes que celles d'Irlande et d'Écosse ; c'est près de là que sont les belles cataractes du fleuve réputées les plus belles du monde. Elles ont plusieurs kilomètres de long, et quelques chutes ont 70 mètres de haut et 600 de large. C'est dans ces vastes solitudes qu'on rencontre ces constructions étranges, dont plusieurs ont dû servir de tombeaux, puisqu'on y trouve des milliers de squelettes. Dans la seule Louisiane, on trouve plus de 3000 de ces tombeaux ; il y en a qui ont jusqu'à 400 mètres de large et 700 de long. On y a trouvé des haches de sauvages, des médailles de cuivre, des poignées d'épée de corne de cerf, etc. ; on trouve aussi dans les forêts des villes en ruines, des murailles qui ont jusqu'à 25 mètres d'épaisseur à la base. Les États-Unis renferment plus de 5000 de ces constructions, dont on ne peut fixer l'époque. Les rivages de la baie de Honduras sont célèbres par leurs belles forêts d'acajou et de campêche, exploitées par les Anglais. Les vallées des Andes sont étroites et profondes ; on voit, dans les montagnes, des crevasses de 1500 mètres de profondeur. Le Climborazo, l'une des plus imposantes montagnes du globe, a 6700 mètres de haut ; il est couvert de neiges éternelles, quoique près de l'équateur. Le pic Nevado de Sorata a 7896 mètres ; c'est le point le plus élevé du nouveau monde. Près de Caxamarca, on voit des eaux thermales où les Incas avaient des maisons de plaisance. L'isthme de Panama n'a que huit lieues de large dans sa partie la plus étroite ; l'isthme Darien est plus large. Dans le territoire d'Arkansas, se trouve la *fontaine de la paix*, source minérale où les tribus ennemies viennent se guérir à ses eaux salutaires. Le lac Titicaca est sur le plateau le plus élevé d'Amérique, à environ 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; on assure que les Incas y jetèrent une grande partie de leurs trésors à l'arrivée des Espagnols. Près de l'Ohio est l'immense caverne du Mammoth dont on n'a pu parcourir encore l'étendue ; elle fournit une immense

quantité de nitre, et renferme un grand nombre de momies d'anciens peuples inconnus. Près de Durango est une masse de fer semblable à un aérolithe; elle pèse 1900 myriagrammes. Xalapa fournit une immense quantité de racine purgative. Les plantations de tabac du Mexique sont immenses; les qualités les plus renommées en Europe sont celles de Maryland, de Virginie, ainsi que les cigares de la Havane. Près d'Oaxaca est un cyprès dont le tronc est de 56 mètres de circonférence; on le croit formé de trois cyprès. Près d'Altisco, on en voit un de 25 mètres, ce qui est presque égal au dragonnier des Antilles, au boabab de l'Afrique. Il y a sur l'Ohio des platanes de 20 mètres de circonférence. A Cuba, des acajous donnent des planches de 7 mètres de long sur deux mètres de large. Dans les plaines arides de Cumana s'élèvent des cactus comme des colonnes à candélabres. Dans les 137 espèces de fougères connues jusqu'à présent, on n'en rencontre pas une seule dans les contrées septentrionales. Un grand nombre de fleuves forment des cascades magnifiques. Dans le nord, on trouve une quantité étonnante de lacs et de marais. Le lac de l'Esclave a 160 kilomètres de largeur et 440 de longueur; il est profond et navigable, mais couvert de glaces pendant six mois de l'année. Tous ces lacs sont entourés de magnifiques forêts; la nature y est d'une grande majesté. Le lac supérieur est à 150 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; il a 270 kilomètres de long et 520 de large; la transparence de ses eaux est remarquable; sa profondeur est de 500 mètres; les tempêtes y sont fréquentes et dangereuses, ainsi que sur le lac Huron et Michigan. Le lac Maracaybo est couvert de vapeurs bitumineuses qui souvent s'enflamment. Les contrées arctiques sont couvertes de neiges et de glaces éternelles qui s'écroulent souvent avec le plus épouvantable fracas. La mer d'Hudson et la baie de Baffin sont couvertes de glaces tout le long hiver du Nord; en été, d'énormes bancs de glaces sont flottants. De décembre en avril, le Saint-Laurent est entièrement gelé; le large et grand Mississipi charrie aussi beaucoup de glaçons. Outre les volcans cités plus haut, il y a le *Pichinca*, près de l'équateur; il a environ 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer. On compte plusieurs

volcans dans le Guatemala, entre autres le *Fuego*, le volcan d'*Agua*; au Mexique, il y a le *Popocatepetl*, l'*Oribaza*. Dans le nord est le *Saint-Élie*; il est élevé de 5650 mètres. L'Amérique renferme la plus vaste région volcanique connue, et les volcans les plus terribles. On appelle *morne* un volcan éteint. Près de Guayaquil sont d'énormes dépouilles de cétacés inconnus; des traditions péruviennes disent que c'étaient les débris d'une race de géants : traditions qu'on retrouve à Bogota et au Mexique. Par son éruption du 7 février 1797, le volcan Tunguragua fit périr, en quelques minutes, 40,000 Indiens. Dans les environs de Carthagène, on voit, près du village de Turbaco, de petits *volcans d'air* qui font jusqu'à cinq explosions en deux minutes; quelquefois ils jettent de la bone. On compte cinquante-quatre volcans dans le nouveau monde.

Un matelot anglais abandonné dans une des îles de Juan Fernandez, a fourni le sujet du roman de Robinson Crusoë. Cholula était la ville sainte des Mexicains; les peuples venaient autour de la pyramide sacrée. Une chapelle de la Vierge a remplacé l'ancien temple des idoles. Près de Guiché sont les ruines d'*Ulatland*, capitale d'un royaume florissant à l'arrivée des Espagnols. Son palais rivalisait avec ceux de Mexico et de Cuzco en étendue et en magnificence. Truxillo a dans ses environs d'importantes ruines péruviennes. On voit à Caxamarca les ruines du palais du dernier Inca et la vaste chambre où, étant prisonnier, il promettait pour sa rançon autant d'or et d'argent que la salle en pouvait contenir jusqu'à une marque qu'il fit sur la muraille : cependant des calculs sévères ont réduit cette rançon à la valeur de 20 millions : évaluation peut-être trop faible. L'île de Tortue est célèbre pour avoir été le repaire des trop fameux *flibustiers*. Aujourd'hui de nouveaux corsaires, plus féroces peut-être que ceux du dix-septième siècle, dévastent les Antilles; partout ils sont exterminés. L'état de Guanajuato est l'ancien *Mechoacan* ou pays poissonneux; le roi y recevait une partie du tribut de ses sujets en plumes rouges dont on fabriquait des étoffes et des tapis de la plus grande beauté. Dans les steppes désertes qu'arrosent le Gila et le Rio Colorado, se trouve la Palmyre d'Amérique : ce

sont les *Casas grandes*, ou ruines des palais des anciens rois Astèques. La cathédrale de Mexico est, dit-on, la plus riche connue, à cause de ses ornements d'or et d'argent massifs; cette capitale renferme plus de 300 églises et chapelles; c'est une des plus belles villes du monde; les désastres causés par les débordements des lacs voisins la mettent fréquemment en danger. La riche vallée d'Oaxaca a été donnée par Charles-Quint à la famille de Cortez avec le titre de *marquisat del Valle*. Toute cette contrée est couverte de ruines parmi lesquelles on remarque une antique ville détruite qui a plus de 30 mil. de tour; ses fortifications, ses pyramides, ses aqueducs, ses palais, ses tombeaux rappellent l'Égypte et l'Inde. Quand Hernandez et Grijalva abordèrent à la presqu'île de Yucatan, les indigènes étaient civilisés, vêtus avec luxe; ils habitaient des maisons de pierre, avaient des vases et des ornements d'or, des mosaïques en turquoises, etc. Entre l'Orénoque et l'Amazone sont des rochers chargés de caractères hiéroglyphiques représentant des hommes, des femmes, des animaux, le soleil, la lune, etc. Quito, bâtie sur la pente du terrible volcan Pichincha, comme Naples près du Vésuve, est toujours la ville du luxe et des plaisirs, quoique pourtant le terrible volcan y ait fait périr déjà bien des habitants. A Lima, la richesse des églises est prodigieuse; on y voit les restes d'un temple magnifique dédié par les Incas au Créateur de l'univers. A Cuzco, la capitale des Incas, on voit encore la grande forteresse péruvienne. L'ancien temple du soleil dont les murailles étaient ornées de lames d'or, est occupée par le convent des Dominicains. C'était dans un bâtiment assez éloigné que vivaient les 1,500 vierges du Soleil; leur bâtiment est aujourd'hui un couvent de religieuses. La double chaussée gigantesque qui unissait Cuzco et Quito était couverte d'arsenaux, d'hospices pour les voyageurs, de forteresses, de temples. Rio-Janeiro possède l'un des plus grands aqueducs d'Amérique. Quand Washington sera terminée, elle sera admirable par son étendue et la beauté de ses édifices. New-York est construite avec une étonnante régularité; elle est ornée de beaux édifices, de riches établissements. Toutes les

grandes villes d'Amérique ressemblent aux villes européennes.

MŒURS. RELIGION. Les Américains étaient chasseurs, laboureurs ou pêcheurs, aucun n'était pasteur ; le laitage était inconnu, quoiqu'il y eût des animaux qui pouvaient en fournir, le *lama*, l'*alpaca*, le *guanaco* ; la femelle du bison donne peu de lait. L'Américain, qui ignorait l'usage du lait, buvait le sang fumant du bison et du bœuf musqué. Ils ignoraient aussi l'usage des céréales. L'Esquimau n'aurait pas même su traire le renne qui fait la richesse du Lapon. Le tatouage est une coutume générale. D'après la civilisation apportée par Manco-Capac, dit M. de Humboldt, il y avait chez les Péruviens une aisance générale et peu de bonheur privé ; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie ; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies ; un esprit d'ordre qui réglait minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Au Mexique, tout était prescrit dans les détails les plus minutieux, non par la loi, mais par des usages antiques : la quantité de nourriture qui convient à chaque âge, le châtiment qui doit être infligé aux enfants des deux sexes. Les cérémonies à la naissance de l'enfant, au mariage, au sacrifice, à l'exercice de la justice, etc., tout était fixé d'avance. Il y avait des Américains qui, comme les Hindous, ne se nourrissaient que de végétaux et avaient en horreur les *mangeurs de viande* : idée du reste fort remarquable.

Dans les combats, les soldats mexicains portaient des cuirasses de coton qui résistaient parfaitement aux flèches ; les généraux, appelés *seigneurs des aigles et des tigres*, avaient des cottes de *mailles d'or*. L'empereur avait une robe garnie de perles ; ses cheveux étaient réunis au sommet de la tête ; il avait un collier de pierres fines, des bracelets, des bottines, des boucles d'oreilles, un anneau garni d'émeraudes à la lèvre inférieure. Les Aztèques ou Mexicains étaient cruels ; les sacrifices humains étaient aussi nombreux qu'horribles, et les habitants mangeaient même une partie des victimes que leur abandonnaient leurs prêtres féroces. Chez eux la femme adultère était traînée une corde au cou sur la place publique et la-

pidée en présence du mari. Le respect des tombeaux était très-grand. *Milla*, dans un lieu lugubre et sauvage, était la sépulture des rois tzapatèques. Comme les anciens Scythes, les Mexicains avaient la coutume d'enlever à leurs ennemis tués la peau de la tête avec les cheveux; on buvait dans le crâne des ennemis. En général les Américains n'épousaient qu'une femme; on trouve pourtant de nombreuses tribus où la polygamie existe. Les indigènes ont peu de barbe, surtout près de l'équateur. Les sauvages se donnent des noms d'animaux : la *tribu de l'aigle*, de *l'ours*, du *loup*, etc. On voit au Pérou des Indiens dont la blancheur égale celle des Espagnols; leurs femmes pourraient être comparées à celle du Caucase. En général les Indiens ont le teint rouge, brunâtre ou cuivré. Ces peuples ont des coutumes très-cruelles; l'anthropophagie n'est généralement que le résultat d'une vengeance; ils mangent leurs ennemis. Chez les Caraïbes des Antilles, cet usage horrible était tellement commun qu'il a rendu synonymes d'*anthropophages* les noms de *Cannibales* et *Caraïbes*. Les Caraïbes de l'Orénoque n'étaient pas anthropophages; mais ils allaient à la *chasse aux hommes* chez leurs voisins, et faisaient la traite des esclaves, avant les Portugais. Pendant les débordements de l'Orénoque, les Guaranis vivent sur les arbres unis entre eux par des nattes. L'arbre appelé *mauritia* leur fournit du pain de sa moelle et du vin de sa sève; les fruits offrent une nourriture variée. Quelques-uns de ces sauvages mangent de la terre; d'autres empoisonnent l'ongle de leur pouce dans le suc d'une plante, et tuent leurs ennemis en les pinçant. Dans les hautes eaux, l'Orénoque s'élève à 17 mètres au-dessus des eaux basses. Quelle masse d'eaux! Sur les bords de ce fleuve, on trouve des cavernes pour la sépulture. Chaque squelette est précieusement conservé dans une corbeille de feuilles de palmier. Les ossements sont blanchis ou peints en rouge, ou bien enduits de résine odorante et enveloppés de feuilles de bananier. On se rappelle ces belles paroles d'un chef sauvage qu'on voulait arracher à sa terre natale : « Cette terre nous a » nourris, et on veut que nous l'abandonnions! Qu'on la fasse » creuser, et on y trouvera les ossements de nos pères. Faut

« il donc que les ossements de nos pères se lèvent pour nous
 « suivre dans une terre étrangère ! » Les Esquimaux du Labra-
 dor avaient la barbare coutume de tuer les veuves et les orphe-
 lins, pour ne pas les exposer à mourir de faim ; les missionnaires
Frères moraves leur ont appris à faire quelques économies de
 leur pêche pour ces infortunés. Les Indiennes iroquoises, de-
 venues chrétiennes, poussent le dévouement jusqu'à nourrir
 les enfants naturels abandonnés par les Européens ; c'est le
 christianisme qui inspire une si sublime charité. Mexico, à l'ar-
 rivée de Cortez, avait ses rues et ses maisons garnies de
 fleurs. Tous les matins, dans cette ville immense, mille hom-
 mes étaient employés à balayer et à laver les rues de la ville.
 On admirait les boutiques des orfèvres, des pharmaciens, des
 restaurateurs, etc., comme dans nos villes d'Europe. Les ha-
 bitants portaient des vêtements d'étoffes précieuses : ils avaient
 de beaux meubles, des maisons agréables. On y voyait aussi
 une grande quantité de mendiants, comme dans les villes d'Es-
 pagne. Chez les Péruviens, on immolait des milliers de vic-
 times humaines sur le tombeau des Incas. Chez les Mexicains,
 la loi antique faisait un devoir à la mère d'instruire son enfant
 dès le berceau. A cinq ans, le garçon portait déjà des fardeaux
 et la fille regardait filer sa mère ; elle filait elle-même à six ans.
 A huit ans, les instruments de punition étaient montrés aux en-
 fants désobéissants et paresseux : ils n'étaient punis qu'à dix
 ans. A treize et quatorze ans, les enfants partagent le travail
 des parents ; ils rament, ils pêchent, font la cuisine, travaillent
 aux étoffes. A quinze ans, le jeune homme était présenté aux
 maîtres des temples, ou au collège militaire ; il suit les prêtres,
 les guerriers, et arrive aux honneurs, aux boucliers blasonnés.
 A l'âge de soixante-dix ans, il avait le droit *royal* de s'enlirer.
 — Les colonies européennes ont apporté leur civilisation natio-
 nale ; les premiers colons espagnols et portugais furent des
 espèces de brigands ; ils commirent toutes sortes d'horreurs
 incroyables, si elles n'étaient racontées par un saint, Barthé-
 lemy de Las Casas. — Les rigides sectaires anglais ont fondé la
 puissance des États-Unis sur les idées religieuses. Cependant
 l'amour du travail a amené chez ces Anglo-Américains l'amour

excessif du gain. C'est le peuple chrétien le plus positif, le moins sensible aux jouissances intellectuelles, et qui ne voit dans les arts et les sciences que le but pratique, l'utilité, le profit. Les Anglo-Américains sont surtout d'une fierté incroyable qui va jusqu'à l'orgueil. Dans les états du nord, tout manufacturiers, l'esclavage a été aboli; mais, dans les états du sud, tout agricoles, l'esclavage se maintient avec une rigueur qui fait la honte d'un peuple si fier de sa démocratie; cependant il faut louer leur conduite à l'égard des sauvages, chez lesquels ils ont répandu la civilisation chrétienne. Les descendants des premiers Espagnols ont conservé en partie les préjugés de leurs ancêtres; c'est encore une question pour eux aujourd'hui de savoir si les indigènes sont des êtres raisonnables. Le mélange du sang européen, indien, nègre, a produit des variétés de *métis*, de *mulâtres*, etc. Un *blanc* se croit toujours supérieur à un *homme de couleur*, et c'est encore une coutume de dire, en parlant de l'honneur: *Vous croyez-vous plus blanc que moi?* C'est aux sauvages que les Européens ont emprunté l'usage des cigares. Les *Araucanos* sont toujours braves, intelligents, indépendants de tout joug européen; cavaliers habiles et indomptables, ils font des excursions de 1200 kilomètres au Chili et dans les Pampas de Buénos-Ayres, pillant et ravageant tout. Leurs principales richesses sont en bestiaux. Les Patagons passent pour être doux, hospitaliers. Depuis un temps immémorial, les *Tchouktis* du Kamchatka viennent attaquer les sauvages du nord-ouest de l'Amérique. Le chemin était donc connu.

Les prêtres législateurs furent *Quetzalcoatl* au Mexique, *Bochica* sur le plateau de Cundinamarca, *Manco-Capac* au Pérou. Nous avons indiqué les traditions de la *femme au serpent*, de *Coxcox* et du déluge, de la tour de Babel, de la diffusion des langues, etc. On remarquait à Mexico le vaste temple pyramidal de *Huitzilopochtli* ou dieu de la guerre; on lui immolait de nombreuses victimes humaines. A Otumba, il y avait aussi deux *Teocalli* ou pyramides sacrées de 67 mètres de haut: espèces d'autels gigantesques dont les quatre faces étaient orientées suivant les quatre points cardinaux. *Chunultecol* ou *Cholula*, la ville sainte, avait 400 temples; le plus célèbre était le grand

Téocalli à quatre étages, dominant une vaste plaine à 2360 mètres au-dessus de l'Océan. Tehuacan était un des lieux saints les plus vénérés des Aztèques. Les temples des Aztèques étaient desservis par un nombreux sacerdoce. Le grand-prêtre (*Tépanteohuatzin*) coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service des temples. Le *Téocalli* de Cholula était surmonté d'un sanctuaire où les prêtres entretenaient le feu sacré, et qui servait de sépulture aux rois et aux grands du Mexique. Autour du *Téocalli* étaient des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, et même des magasins d'armes; car chaque temple mexicain, comme en Asie, était une place forte. On y honorait *Quetzalcoatl* changé en dieu de l'air. Son sanctuaire a été remplacé par une chapelle de la Vierge, où un prêtre célèbre chaque jour la messe. — Après la naissance de l'enfant, on lui jetait de l'eau, emblème de purification, sur la tête et la poitrine; à la cérémonie paraissaient trois enfants pour donner un nom au nouveau-né le cinquième jour de sa naissance. Devant les autels, on faisait des génuflexions, on touchait le sol de la main droite, et l'on portait cette main à la bouche. Les chapelets étaient en usage comme dans tout l'Orient. Chez les Tlascaltèques régnait le dogme de la métempsycose. On pense qu'avant le xiv^e siècle, le culte était doux et humain au Mexique comme au Pérou, qui n'offrait au soleil que des fleurs, de l'encens et les prémices des moissons. Une tradition ancienne faisait espérer qu'on reviendrait un jour à ces cérémonies innocentes et pures. On ose à peine retracer les atroces cérémonies des prêtres dans les sacrifices humains. Ces traditions assurent qu'à la dédicace du temple de Mexico 60,000 prisonniers furent immolés; le grand-prêtre frappait la victime, lui arrachait le cœur encore palpitant pour l'offrir aux dieux; les membres de la victime étaient jetés aux assistants: nulle part les autels ne furent plus fréquemment arrosés de sang humain. La déesse *Teoyamiqui* avait une tête humaine, des bras formés de serpents, des ailes de vautour, des griffes de jaguar, des anneaux de vipères, un collier de cœurs, de mains, de crânes, noués ensemble avec des entrailles humaines!!! Les associations religieuses, semblables aux couvents d'hommes et de femmes,

étaient très-nombreuses. Les animaux sacrés étaient le *loup*, l'*aigle*, le *tigre*, la *couleuvre*. Les prêtres du *loup sacré* formaient une congrégation particulière; leur couvent s'appelait *Tellacmancalmecac*. Il y avait des militaires de l'ordre des prêtres. — Dans les rigoureuses pénitences publiques, les pénitents déclaraient publiquement leurs fautes, en faisant d'horribles cérémonies, des blessures sanglantes; ils se coupaient la langue. Les guerriers morts au champ de bataille pour la défense des dieux étaient conduits à la *maison du soleil*, ou paradis mexicain. Les pèlerinages les plus célèbres étaient ceux de Cholula et d'Iraca. Les grandes processions étaient accompagnées de sacrifices sanglants. A la procession de la fête fameuse de *Téocualo*, tous les assistants recevaient une portion d'un pain pétri par les prêtres avec de la farine de maïs et du sang des victimes. Au Pérou, le culte du soleil n'admettait pas les sacrifices sanglants; la vierge du soleil qui violait ses vœux était exposée au plus affreux supplice. — Les Esquimaux pensent que, dans l'autre vie, le souverain bonheur consiste à manger en abondance des têtes de chénils marins. Les sauvages du nord croient à un Dieu unique, à l'immortalité de l'âme, aux génies, qu'ils appellent *manitou*, aux peines et aux récompenses de l'autre vie, etc. La conquête européenne amena le christianisme en Amérique. Les premiers missionnaires apaisèrent la cruauté des premiers conquérants. Des sièges épiscopaux et métropolitains, des missions, des couvents et l'Inquisition furent établis dans les colonies espagnoles, portugaises. Le protestantisme règne dans les colonies anglaises et hollandaises. Les deux communions chrétiennes font de grands efforts pour la conversion des sauvages. Puissent leurs efforts produire de consolants résultats!

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. On compte en Amérique presque autant de langues que de peuples et de tribus sauvages. Plusieurs ont déjà leurs grammaires et leurs dictionnaires que les missionnaires ont composés. Le groenlandais est très-poétique; les Anglais ont trouvé chez les Esquimaux des connaissances très-variées; des femmes leur traçaient même la carte du pays. Les Chactas et la plupart des sauvages ont des poètes

estimés. On assure que la langue caralbe est d'une grande beauté. L'ancien péruvien est si doux, que dans la plupart des villes du Pérou il est resté la langue de la haute société espagnole. L'algonquin passe pour la langue classique des déserts au nord du Saint-Laurent. Un jeune Indien des Etats-Unis vient de composer un alphabet de 89 lettres qu'il propage chez ses compatriotes : il a même traduit la Bible. Les sauvages parlent assez bien la langue des Européens leurs voisins. Les Indiens de la Gaspésie près du Saint-Laurent, avant l'arrivée des Européens, distinguaient les alres des vents, connaissaient les étoiles les plus belles, traçaient exactement la carte de leur pays, etc. La civilisation des *Araucans* n'était pas aussi avancée qu'on s'est plu à le dire. Les centres de lumières étaient au Mexique et au Pérou. Malheureusement, après la conquête, les missionnaires détruisirent les annales des deux empires : on n'en a pu recueillir que les débris. Ces annales renfermaient les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes ; elles étaient figurées sur un papier fait d'aloës (*pîte* ou *agave*) qui remplace le chanvre d'Asie, le roseau à papier d'Égypte et la vigne d'Europe. Il y a de ces annales historiques longues de trois mètres et larges de deux. Les peuples du Nouveau-Monde comme les anciens Égyptiens ignoraient l'architecture en voûte : cependant le pont naturel d'Iconohzo aurait pu leur en donner l'idée. A quelques kilomètres de Mexico, au nord-est, sont les deux grandes Pyramides dédiées au soleil et à la lune, et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides. La plus grande pyramide a 55 mètres de haut et 208 de base. Les petites pyramides étaient les tombeaux des chefs. Les deux grandes pyramides étaient ornées de deux statues colossales du soleil et de la lune, couvertes de lames d'or, qui furent enlevées par les soldats de Cortez. La plus importante des pyramides était celle de Cholula : Dans de semblables tombeaux du Pérou on a trouvé des sommes énormes d'or. Du haut de ces pyramides les prêtres mexicains observaient les astres ; et annonçaient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit. Pour construire ces grandes pyramides en briques, on disposait une foule de prisonniers qui

se passaient les briques de mains en mains sur une distance de plusieurs kilomètres. Quand l'Inca Yupanqui eut fait la conquête de Quito, il fit transporter d'immenses quantités de pierres tirées des carrières de Cuzco, pour construire partout des temples au soleil. Chez les Mexicains l'usage des peintures hiéroglyphiques remplaçait les livres, les manuscrits, l'alphabet. Ils ignoraient l'écriture. Quand ils virent les Espagnols écrire, ils pensèrent que le papier était animé, ou qu'on invoquait, à l'aide des lettres, un esprit familier qui obéissait aux ordres exprimés sur le papier. Les Indiens se pressaient autour du papier, pour l'entendre parler. A l'arrivée des Espagnols, des milliers de personnes étaient occupées à peindre soit de nouveaux sujets, soit les peintures déjà existantes. On a aussi des annales peintes sur des peaux de cerfs, sur des toiles de coton. Ces annales indiquaient le jour et le mois des sacrifices, comme les rituels, les traditions et les usages antiques, les pièces de procès, les contrats, le cadastre, le tableau des impôts, les finances, les registres de l'ordre civil, les codes civil et pénal, etc. Le plus ancien manuscrit littéraire du nouveau monde est le *Téamoxtli* ou livre divin, composé en langue toltèque en 660 après J.-C., par l'astrologue *Huematzin*, et renfermant l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des étoiles, la division du temps, la migration des peuples, la mythologie, la morale. Ce beau monument antique fut probablement détruit par les moines : on n'en a plus que des débris. On trouve encore de beaux restes des deux grandes chaussées, des maisons militaires, des palais, des villes que les Incas ont fait construire. Il est probable que les Mexicains ignoraient l'usage de l'acier : on a trouvé des *ciseaux en cuivre*. Il fallait bien des artistes distingués pour construire tous ces édifices, ces palais, ces temples ces pyramides, ornées de sculpture sur tous les points des Andes. Près de Caxamarca sont les ruines des célèbres *bains des Incas*. Piura passe pour la plus ancienne ville du Pérou. Près du lac de Chucato, est le village de *Tiahuanacu*, entouré des ruines de monuments gigantesques construits longtemps avant les Incas. Non loin de Tabasco sont les vastes ruines de Culhuacan ou

Palanque, d'une époque et d'une nation inconnues : temples, fortifications, aqueducs, vases, instruments de musique, médailles, statues, bas-reliefs, etc., rien ne manque à cette ville détruite, qui devait avoir plus de 30 kilomètres de tour. Cesont les ruines les plus vastes, et les plus importantes du nouveau monde. Dans les magnifiques ruines de Quiché, au Guatemala, on admire près du palais royal, le vaste bâtiment où 6,000 garçons nobles recevaient l'instruction sous 70 professeurs. Chez les Péruviens l'écriture était remplacée par les *Quippos*, dont les chapelets sont un perfectionnement, et qu'on retrouve en Chine, au Japon et au Thibet. Les meilleurs sculpteurs mexicains et les plus habiles peintres étaient aux environs de Vera-Cruz : le plus grand nombre étaient peintres d'annales. Les Mexicains ont conservé l'art de peindre en mosaïque avec des plumes représentant des nuages, le ciel, des paysages d'une perfection rare. Dans les vastes palais de Montézume, il y avait des appartements incrustés des marbres les plus fins, de pierres précieuses; les poutres, les parquets étaient de bois de cèdre parfaitement sculptés. Il y avait des logements pour les ministres et les ambassadeurs. Les ménageries paraissent avoir été les plus magnifiques du monde. De vastes viviers renfermaient des crocodiles, des poissons de mer. Des médecins étaient chargés d'étudier les instincts, les maladies des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons. Dans les magnifiques jardins du palais on cultivait toutes sortes de fleurs, de plantes médicinales. De vastes arsenaux étaient remplis d'armes, et occupaient une foule d'ouvriers. Des sculpteurs, des peintres, des orfèvres, des ouvriers en mosaïque travaillaient continuellement pour la cour. On élevait d'habiles danseurs pour les fêtes impériales. Sur tous les lacs il y avait des jardins flottants; la passion des Mexicains pour les fleurs était étonnante. Pour éviter les terribles inondations des lacs, qui ravagent souvent Mexico, les Espagnols ont construit un magnifique canal appelé *Désague*, long de plus de 20 mille mètres et de 10 de profondeur, taillé dans les montagnes : c'est un des ouvrages hydrauliques les plus gigantesques de la main des hommes. *Tezcuco* était la ville savante, l'Athènes du Mexique; c'était le centre de

réunion des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes, des hommes célèbres. L'un des rois de cette ville, Nezahualcojotl fut le Solon américain pour sa sagesse, ses bonnes lois, sa science. Il composa en langue aztèque soixante hymnes en l'honneur de la divinité, une élégie sur l'instabilité des grandeurs humaines, etc.; il mourut vers 1470. C'était surtout les prêtres qui étaient dépositaires des connaissances historiques, mythologiques, astronomiques. Malheureusement ce fut surtout contre eux que les moines dirigèrent la cruauté des soldats de Cortez. Les tableaux, les annales, les hiéroglyphes qui transmettaient ces précieuses connaissances aux générations furent pillées, morcelées, détruites. Sur la place de la savante Tezcuco le franciscain Zummarica, premier évêque de Mexico, rassembla tous les documents relatifs à l'histoire du Mexique, à la littérature, aux arts, aux sciences, toutes les peintures, les manuscrits, les hiéroglyphes; il en fit une grande pyramide qu'il brûla : perte irréparable pour le monde savant. Ainsi de tant de monuments d'histoires, de poésies, de peinture, d'architecture, les cruels conquérants n'ont laissé que des ruines! — Les Européens ont transporté dans leurs colonies les écoles, les collèges, les universités, les observatoires, les bibliothèques, les journaux, ainsi que toutes les institutions de leurs métropoles. On assure qu'aux États-Unis on publie plus de 2000 journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels.

COMMERCE. INDUSTRIE. Le commerce était florissant avant l'arrivée des Européens. A Mexico, quand Cortez y entra, tout se vendait à la mesure d'étendue ou de capacité, et non au poids. Au milieu de la grande place, était une sorte de Palais-de-Justice : dix ou douze personnes permanentes y jugeaient les différends entre les vendeurs et les acheteurs. D'autres inspecteurs se tenaient au milieu de la foule pour voir si l'on vendait à juste prix. Les Espagnols virent de fausses mesures saisies aux marchands. Comme les Américains n'avaient point de marine, le commerce extérieur leur était inconnu; il a été créé par les Européens : celui des États-Unis s'est élevé à une colossale prospérité : cette république qui ne fait que de naître couvre les mers du globe de ses navires : New-York compte

4000 vaisseaux marchands. La Nouvelle-Orléans possède à elle seule 150 bateaux à vapeur. L'agriculture au sud, et les manufactures au nord absorbent les états intérieurs. La main d'œuvre est très-chère : un ouvrier maçon ou charpentier peut gagner jusqu'à 16 francs par jour. Les Florides possèdent une plante qui donne une cire propre à la bougie que l'on fabrique aussi avec du blanc de baleine. La Caroline exporte de l'excellent riz, la Virginie et le Maryland leur tabac estimé. Guatémala exporte une immense quantité d'indigo et de cacao, nom mexicain qui signifie *chocolat*. Le seul transport entre Vera-Cruz et Mexico, à cause de la hauteur du plateau qui est de plus de 4,000 mètres au-dessus de l'Océan, occupe 70,000 mulets. On voit, sur la côte, des familles riches, qui, dans leurs pâturages, possèdent jusqu'à 100,000 bœufs. En 1769 dans la seule baie de Honduras les Anglais ont enlevé 100,000 arbres d'acajou, 100,000 kilog. de salsepareille, 10,000 écailles de tortue. Cuença exporte d'excellentes confitures, Quito ses riches étoffes, Fernambouc son bois de Brésil, Mexico sa célèbre orfèvrerie, etc. La Havane est un des ports les plus beaux et les plus commerçants du globe. La paresse des nègres de Haïti réduit à la stérilité cette île d'une fertilité inexprimable, et l'on importe aujourd'hui du sucre dans cette île qui en fournissait autrefois à toute l'Europe. L'esclave nègre ne doit être émancipé que quand il a de l'instruction. Les tribus sauvages savent construire leurs cabanes, leurs armes, sculpter quelques vases, tisser des étoffes grossières; la plupart se distinguent par une adresse merveilleuse. La compagnie anglaise des fourrures exploite tout le Nord : le siège de la société est à Londres. Une société russe exploite la contrée nord-ouest : le siège de cette société est à Irkoutsk en Sibérie. La canne à sucre, le coton enrichissent les Antilles dont les produits vont en Europe, — Ce qui a fait l'importance immense des colonies espagnoles et portugaises, ce sont les mines d'or et d'argent. Depuis la conquête, elles ont fourni 3 milliards d'or et 28 milliards d'argent. Ce sont pourtant ces milliards qui ont ruiné le Portugal et l'Espagne, en leur faisant négliger l'agriculture et l'industrie. La richesse des gîtes argentifères du Mexique fait l'admiration

des métallurgistes, dit M. de Humboldt; l'épaisseur du filon appelé la *Veta-madre* à Guanaxuato va à 30 mètres. La *Veta grande* de Zacatecas se montre de 25 mètres sur une longueur de 2200 kilomètres : il y a de quoi inonder d'argent le monde entier. Le plus gros morceau d'or natif que l'on ait trouvé au Brésil pesait 22 kilog. En 1804 les colonies espagnoles fournissaient encore annuellement 865,000 kilog. d'argent et 11000 kilog. d'or. Mais les guerres de l'indépendance ont fait négliger les travaux : le produit de l'or a baissé de moitié, et celui de l'argent des trois quarts. Les mines d'or des États-Unis rapportent déjà 25 millions. La célèbre mine d'argent de Potosi au Pérou est à 4888 m. au-dessus de l'Océan : la montagne argentifère est percée de 5000 ouvertures d'exploitation : 2000 mineurs y sont employés. Au xvi^e siècle elle a fourni jusqu'à 375,000 kilog. par année : tandis que toutes les mines d'Europe en fournissent à peine 54,000 kilog. Les mines de Pasto et de Cauca fournissent du platine. Au village de Muzo près de Bogota se trouve la riche mine d'émeraudes qui en a tant fourni à l'Europe et à l'Asie. Au xvi^e siècle, le petit îlot de Cubagua, près de l'île Marguerite, s'est enrichi par la pêche des perles : il en livrait à l'Europe pour quatre millions par an : elles sont épuisées. Celles du golfe de Panama et de Californie sont d'une faible exploitation. Téjuco, au Brésil, est le centre du territoire où l'on trouve les diamants, dont on a exagéré les produits. Cependant on en recueille annuellement 20 mille karats. Chaque karat coûte 40 fr. 50 c. d'exploitation. Les lavages de l'or des rivières rapportent 30 millions par an. Près de Mendoza est la riche mine d'argent d'Upsallata. Près d'Antioquia sont les plus riches lavages d'or du nouveau monde. Balise est le centre du commerce de bois de campêche et d'acajou. La pêche enrichit aujourd'hui les nations : les Anglais ont près de 2000 navires à la pêche de la baleine dans les mers boréales et australes, et en retirent des sommes énormes bien supérieures à ce que fournissent l'or et l'argent du Mexique et du Pérou : les Anglo-Américains s'y enrichissent : la France a presque abandonné cette riche pêche ; les habitants du Danemark, de Hambourg, de Brême, de Lubeck, de Hollande s'y enrichissent

encore. La pêche de la morue à Terre-Neuve est très-lucrative : l'Angleterre, la France, les États-Unis y envoient 2500 navires montés par 34,000 hommes : le rapport est de 33 millions. Aux terres australes la pêche des phoques est d'un produit très-lucratif : c'est presque un monopole de la marine anglaise.

Pour passer de l'Océan Atlantique dans le grand Océan on projette un canal, ou un chemin de fer. On éviterait ainsi la longue et périlleuse navigation du cap Horn. On sait que les Espagnols avaient menacé de mort quiconque proposerait ce projet. Les mines du Pérou sont dans des contrées désertes et stériles, tandis que celles du Mexique sont dans des contrées fertiles et habitées. Mais le Pérou a de riches mines de mercure parmi lesquelles on distingue celles de *Huanabellica*, près d'*Ayachucho*, tandis que le Mexique est obligé d'en aller acheter à grands frais en Europe. Le sel est rare au Brésil ; c'est presque une calamité pour ce beau pays. On doit citer les grandes forges impériales de *Sarocaba*. Le Canada a des mines de fer, de cuivre, de mercure. Sur la côte de la Floride, il y a d'immenses bancs d'huitres. Sur la côte du Mexique, on pêche le mollusque qui donne la pourpre. New-York est la ville la plus commerçante d'Amérique ; Philadelphie est la plus manufacturière des États-Unis. *Cuzco* est renommée pour ses draps, ses broderies, ses maroquins. *Loxa* est riche en quinquina, en cochenille, en mines d'or. Près de Saint-Augustin au Chili est une colline presque entièrement formée d'améthistes. *Villarica* est le centre de l'exploitation des diamants du Brésil. *Rio-de-Janeiro* est une des plus commerçantes villes du monde. La Martinique récolte plus de 30 millions de kilog. de sucre. La Jamaïque a du rhum renommé. A *Esméralda*, dans la république de l'Equateur, on recueille le meilleur cacao connu : la rivière voisine roule des émeraudes. Montréal est le centre de la plus grande compagnie de pelleteries : elle compte plus de 3000 agents et chasseurs. C'est près de *Randolph*, dans l'Etat d'Alabama, aux États-Unis, qu'on découvrit la plus riche mine d'or du Nord. La Pointe-à-Pitre, à la Guadeloupe, était l'une des villes les plus florissantes des Antilles, avant son épouvantable désastre : elle se relève lentement de ses ruines.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. A l'arrivée des Européens, l'Amérique offrait tous les genres de gouvernement, depuis le despotisme des Incas et des empereurs du Mexique, jusqu'à l'indépendance absolue du sauvage. La petite république de Tlascala renfermait dans son territoire treize villes qui formaient autant de sortes de *baronies* dont les chefs réunis formaient la diète pour régler les affaires et rendre la justice. Les chefs de ces républiques s'appelaient caciques; les plus petites Antilles avaient les leurs, électifs ou héréditaires. Chez les sauvages indépendants, on choisit pour chef un membre d'une certaine famille, ou bien le guerrier le plus brave, le chasseur le plus habile : ce chef a généralement un pouvoir très-borné. Souvent un grand nombre de tribus se réunissent en confédération où l'on retrouve presque toujours un mélange d'aristocratie et de démocratie. Sur le plateau de Cundinamarca, il y avait deux chefs comme au Japon et au Thibet; le *zaque* de Tunja était chef séculier; le *pontife d'Iraca* avait le pouvoir spirituel : au Pérou l'Inca réunissait les deux pouvoirs. Au Mexique les deux pouvoirs étaient séparés : l'empereur demeurait à *Ténochtltlan*; le grand prêtre demeurait à *Cholula*, la ville sainte : mais ce grand prêtre était presque toujours un prince du sang royal; l'empire ressemblait à un état féodal du moyen âge en Europe. Il y avait des cours de justice, des tribunaux souvent présidés par l'empereur. Les Européens ont apporté leurs idées politiques. Les anciennes colonies espagnoles érigées en républiques ont un président, des Chambres. Aux États-Unis il y a la *chambre des sénateurs* et celle des représentants : le président est élu pour quelques années seulement : le Congrès se réunit à Washington. Au Paraguay le despotisme absolu domine. Le Brésil est un empire constitutionnel. Des sauvages des États-Unis ont imité entre eux la constitution républicaine de l'Union.

La monnaie n'est en usage en Amérique que depuis l'arrivée des Européens. Quand les Espagnols arrivèrent à Tlascala, ils voyaient les indigènes venir y échanger leur superflu contre du coton, des toiles, de la cochenille, etc. Les Européens ont apporté leurs monnaies et leurs mesures. Aux États-Unis l'aigle d'or vaut 55 fr. 21, le dollar 5 fr. 42 : il varie de quelques

centimes suivant l'époque où il a été frappé. La *pacatá* du Brésil vaut 3 fr. 85; le doublon du Mexique 85 fr. 42; la piastre 5 francs et quelques centimes. L'hôtel de la Monnaie de Mexico avait autrefois 20 balanciers et frappait 80,000 piastres dans un jour. De 1733 à 1826 elle en a frappé pour 7 milliards. Une partie des revenus des empereurs du Mexique et du Pérou consistaient en or, argent, pierres précieuses nattes, manteaux, plumes, cacao, sel, des peaux de tigres, des coquilles, etc. Il fallait bien suppléer aux monnaies.

La plupart des villes américaines ont des fortifications : le premier soin des conquérants fut de se protéger contre toute attaque. On cite la citadelle et les arsenaux de *Rio-Janeiro*, *San-Salvador*, *Cayenne*, *Carthagène*, *Lima*; *Saint-Jean-d'Uloa*, *Nouvelle-Orléans*, *Richemond*, *Washington*, *Philadelphie*, *New-York*, *Charlestown*, *Boston*, *Portsmouth*, *Kingsion*, *Pohtë-à-Pître*, *Porto-Rico*, *la Havane*, l'une des plus fortes places du monde. Québec est une des plus fortes places d'Amérique : Halifax est une place formidable pour la marine des Etats-Unis. Les nombreux canaux et les chemins de fer des Etats-Unis ont été disposés de manière à servir de routes stratégiques : la flotte est de 68 bâtiments, celle du Brésil de 52, de la Colombie 17, du Rio de la Plata 13, du Pérou 7, du Chili 6, du Mexique 16, etc. L'armée des Etats-Unis est d'environ 6000; mais les milices nationales sont de 1,200,000: Haïti a 6 petits vaisseaux et 45,000 soldats, la Colombie 32,000, le Mexique 22,000, le Brésil 30,000, la Plata 10,000, le Chili et le Pérou 8,000, le Paraguay 3,000, etc. Les Etats-Unis ont 150 millions de revenu et 395 millions de dette : le Mexique reçoit 75 millions, il doit plus de 500 millions; le Brésil a 60 millions de revenus, et 233 millions de dettes, etc.

L'Amérique compte environ 59 millions d'habitants, dont 44,600,000 Européens, 10 millions d'Indiens, 7,400,000 nègres, presque autant de mélangés. Les Etats-Unis ont 11,800,000 habitants, le Mexique 7,800,000, le Brésil 5 millions, le Pérou 2 millions, etc. La population sauvage diminue rapidement par la guerre, les privations, la misère, la famine, etc. Plusieurs archipels sont inhabités. A l'arrivée des Espagnols, Mexico

comptait 300,000 habitants. C'était une des villes les plus peuplées du monde : on lui a supposé la population exagérée de 1,500,000 habitants, elle en a aujourd'hui 180,000, New-York 270,000, Philadelphie 200,000, Rio-de-Janeiro 150,000, Bahia 120,000, La Havane 150,000, Baltimore 92,000, Buenos-Ayres 80,000, Quito et Boston 70,000, Nouvelle-Orléans et Guanaxuato 60,000, Guadalajara et Queratero 40,000, Québec, Cincinnati et Chihuahua 30,000, Washington 20,000, etc.

EXERCICES. — Signification de certains noms. Climat de Quito, du Canada, de la Patagonie. Animaux des montagnes, des plaines. Phénomènes de la végétation. Souvenirs historiques. Champs de batailles. État des sciences chez les Mexicains. Produit des mines. Gouvernement des divers peuples. Population des divers états.

Questions à résoudre. — État des lettres dans les républiques anglaises et espagnoles. Poésie des sauvages. Scènes d'Atala et des Natchez. Abolition de l'esclavage. Organisation des États-Unis. Constitutions des républiques espagnoles. Gouvernement des divers peuples sauvages.

CHAPITRE XXII.

Océanie.

Si la fracture du Bosphore en Europe et le brisement de l'archipel grec révèlent d'antiques révolutions de la nature, dont les traditions sacerdotales avaient conservé le mystérieux souvenir, que penser de l'effroyable catastrophe qui brisa tout un continent, lequel semblait couvrir tout l'immense espace entre l'Asie et l'Amérique? Où est l'histoire de ce terrible événement? Elle semble s'être maintenue dans la mémoire des peuples sauvages, dont les naïves épopées offrent l'épisode étrange de ce géant qui, fatigué de supporter la terre, secoue sa tête, et répand comme de la poussière les îles de l'Océanie. Poésie d'autant plus merveilleuse qu'elle est née chez des tribus sauvages.

L'aspect des archipels océaniens n'a aucune uniformité monotone. Les grandes îles, les plus grandes du globe, semblent de vastes et hauts plateaux de granit, dont le soulèvement énorme date des premiers âges du monde ; quelques îles ont aussi de grandes masses de roches calcaires d'une création plus récente. Les petites îles, si nombreuses que les sauvages les ont comparées à de *la poussière répandue par un géant*, sont toutes basses ; leur création lente est une des plus grandes merveilles de la nature : car la plupart sont de corail. Chaque rocher a été construit par des milliards d'animaux microscopiques qui, avec les siècles, construisent leurs vastes polypiers, leurs gigantesques madrépores, s'élevant du fond de l'abîme jusqu'à la surface des eaux, s'agrandissant et s'exhaussant toujours. Mais toute cette création de corail et de lithophytes, de granit et de calcaire, est bouleversée fréquemment par les tremblements de terre ; la plupart des pics océaniens sont des volcans actifs ou éteints, toujours menaçants. Il y a des îles qui semblent d'immenses amas de débris de coquillages, de poissons, d'animaux aquatiques. Toute cette nature paraît faite avec des ruines ; mais tout s'est entouré de la plus incomparable magnificence de la création.

Sous le ciel le plus pur, dans l'atmosphère la plus tiède, la plus rafraîchie par les brises de mer, vole l'admirable oiseau de paradis, croissent le benjoin, le bétel, parfums les plus précieux, s'élèvent des plantes douces et bienfaisantes sur le même sol qui renferme l'or et les diamants, sur le même rocher au pied duquel la perle fine attend la main du pêcheur au fond des eaux. Enfin d'admirables forêts voient se balancer l'arbre à pain, le palmier, l'oranger, le santal, l'ébénier. Mais il y a des ombres à ce tableau. Il est des vallées homicides où l'homme succombe dès qu'il y aborde ; les plantes les plus vénéneuses croissent çà et là avec leurs terribles poisons ; sur les côtes des îles il y a des poissons dont la chair donne la mort. Puis la race humaine y est descendue au plus bas degré de la civilisation : il se passe d'horribles scènes, d'affreux festins où sont dévorés les faibles, les vaincus, les naufragés, et où vient s'asseoir aussi bien l'insulaire fortuné à qui

la nature a offert le précieux arbre à pain, que l'indigène affamé qui vit au jour le jour de quelques racines, de rares coquillages ou de poissons que la vague jette çà et là sur la côte. Heureusement la religion est venue au secours de l'humanité. Le brahmanisme a civilisé Sumatra et Java; l'islamisme a pénétré aux Moluques; le christianisme étend chaque jour ses conquêtes sur tous les archipels océaniens. Il n'a point choisi les lieux les plus beaux, les plus sains, les plus riches; il veut tout évangéliser et planter la croix dans les belles forêts de la Nouvelle-Zélande, sur les sommets volcaniques des Sandwich, dans la montueuse et fertile Nouvelle-Guinée, sur la terre féconde de Taïti, la reine de l'océan Pacifique, sur la Nouvelle-Calédonie, sur la chaude et spongieuse Amboine, et l'humide et rocailleuse Ternate, aux Philippines montueuses et découpées, à l'opulente Bornéo, à la riche Java, à la somptueuse Sumatra, et sur toute la Nouvelle-Hollande, aux côtes arides, sans découpures, sans fleuves qu'on puisse remonter pour pénétrer dans l'intérieur inconnu, mais où l'on trouve sur les rivages de l'est d'admirables baies, d'inépuisables oasis, sièges futurs d'une heureuse civilisation chrétienne, qui triomphera de la barbarie de ces parages lointains.

Le nom d'*Océanie* a prévalu sur celui d'Océanique donné à cette partie du monde. Botany-bay signifie *baie fleurie*, Papous *hommes noirs*, Mélanésie *îles des noirs*, Micronésie *petites îles*, Polynésie *îles nombreuses*, et Hobart-town, *ville de Hobart*, etc.

On assure que le beau ciel de l'Italie est nébuleux, en comparaison de celui qui, à la belle saison, éclaire la plupart des îles de l'océan Pacifique, appelées *Paradis de la Zone torride*. C'est un printemps perpétuel rarement troublé par des ouragans, des tremblements de terre, comme aux Antilles. Le climat de la Diéménie est un des plus sains que l'on connaisse. Batavia a eu longtemps un climat des plus meurtriers; il s'est amélioré par l'assainissement des marais. Le climat de la Nouvelle-Galles du sud est si doux que les Anglais l'appellent *Languedoc austral*. Cependant la côte nord de l'Australie a des chaleurs presque insupportables. L'hiver a lieu en juin, juillet et août; les trois mois suivants sont le printemps; l'été règne

en décembre ; janvier, février ; les trois autres mois sont l'automne ; le vent du sud y est glacial , puisqu'il vient du pôle ; le vent du nord y est chaud , puisqu'il vient de la zone torride. Les rosées des nuits d'été sont si abondantes , qu'elles ressemblent à une pluie fine. Il gèle en hiver ; les tempêtes sont fréquentes ; les pluies sont abondantes en automne. En été le thermomètre s'élève jusqu'à 50° ; en décembre, on a même vu des forêts s'embraser. A l'intérieur, il règne alors un vent qui rappelle le *simoun* de l'Arabie ; ce qui révèle des déserts de sable. Aux Moluques , le climat est salubre , quoique brûlant ; sur ces îles volcaniques , la chaleur serait insupportable sans les pluies fréquentes. Sumatra jouit d'une température assez modérée ; aux Célèbes, la chaleur est atténuée par les pluies abondantes et les brises de mer. La hauteur du sol tempère la chaleur ; les tremblements de terre sont fréquents ; les côtes sont marécageuses et malsaines. De décembre en mai , la pluie tombe comme un déluge aux Philippines. La côte sud de la Nouvelle-Hollande est froide ; il y a de la neige ; les orages y sont affreux. Quelquefois l'Océanie est parcourue par les trombes, les typhons. La mer paraît souvent couleur de feu, de lait, de sang, etc. Le grand phénomène de la phosphorescence y est dans tout son éclat. Les volcans sont nombreux et terribles ; le *Tomboro*, à Sumatra, du 5 au 7 avril 1816, a lancé une masse de cendres incroyable, et a entièrement détruit la ville voisine et ses 12,000 habitants ; l'éruption fut entendue à 1,200 kil. Les îles Philippines sont remplies de volcans ; on en compte trente-huit à Java , plusieurs à Sumatra , cinquante-sept à Owhyhée. A la Nouvelle-Zélande, au détroit de Cook, les plus longs jours sont de quinze heures, de quatorze et demie à Sidney, de treize heures et quelques minutes aux îles Sandwich et aux îles des Amis, de douze heures et quelques minutes à Macassar et à Bornéo, et de douze heures le long de l'équateur.

Les plus grands papillons connus sont aux Moluques. A Bornéo se trouve l'écureuil volant, et l'*orang-outang*, dont une espèce, le *pongo*, a des dents tranchantes, et résiste à six hommes par sa force. A Bornéo et à Java, le rhinocéros a deux

cornes; celui de Sumatra n'en a qu'une. On voit à la Nouvelle-Hollande le *kangourou*, l'*échidné*, l'*ornithorhynque* qui a le corps couvert de poils, un bec de canard, des pieds garnis d'argots vénéneux; il pond des œufs. Aucune mer n'est plus poissonneuse que le grand Océan; les dorades, les thons, les raies, s'y trouvent par milliards; malheureusement plusieurs espèces de poissons donnent la mort quand on les mange. Sur les côtes, les coquillages sont d'une grandeur et d'une beauté remarquables. Dans les grandes îles on rencontre l'éléphant, le tigre, le boa, le crocodile. A la Nouvelle-Guinée sont les magnifiques *oiseaux de paradis*; dans l'Australie est la superbe *ménure*, le loriot, surnommé *prince régent* par les Anglais, à cause de sa beauté, le cygne noir, etc. A Java, les sangliers pullulent dans les forêts. A Bornéo est un petit serpent, long de 25 centimètres; il donne la mort si promptement que les indigènes l'ont appelé *bourreau*. Les Philippines ont une espèce de rossignol dont les chants sont très-mélodieux. A Mindanao il y a des chauves-souris grosses comme des poules. La Nouvelle-Hollande a d'énormes hippopotames dans ses fleuves et ses baies. Près de la Nouvelle-Zélande les poissons sont si nombreux qu'on dirait des îles flottantes. Les phoques, les baleines sont en grand nombre dans ces parages: la pêche y est très-riche.

Le palmier est très-commun; le grenadier et l'oranger fournissent leurs plus belles variétés. Le benjoin est la pomme de pin de Bornéo. A Java on voit des fougères de plus de 25 mètres de haut: la mousse y est d'une épaisseur extraordinaire. A Bornéo on trouve le bétel, le chou palmiste, l'arbre à sang-dragon, la sandaraque; à l'île Célèbe l'ébénier, le santal, l'arbre à pain, le cocotier, le gingembre: mais elle fournit la terrible plante *oupas*, dans le poison de laquelle les Macassars trempent leurs flèches et leurs poignards. C'est la plus terrible des plantes vénéneuses que l'on connaisse. A Banda on cultive le muscadier, on récolte plus de 250,000 kilog. de noix. Le gérolier à Amboine produit environ 150,000 kilog. Sumatra fournit d'excellente canelle. A Amboine on recueille aussi le *henné*, parfum si célèbre dans l'Orient pour la toilette des femmes. La vigne, le blé, le tabac, le maïs ont bien réussi à la Nouvelle-

Galles du sud. A Sumatra on voit la plus grande fleur connue, la *rafflesia* : elle a jusqu'à 3 mètres de circonférence, et pèse 8 kilog. Solor abonde en bambous. Timor renferme un cratère d'où il s'échappe pendant plusieurs mois de l'année un vent si violent, qu'on ne peut en approcher. Les sources sont partout abondantes ; les rivières peu étendues roulent des masses d'eau qui forment souvent de magnifiques cascades. La plupart des petites îles sont basses et formées de roches de corail : leur création est due à des millions de lithophytes qui croissent dans ces mers, et élèvent des chaînes de récifs que la lente accumulation des matières rejetées par les eaux marines vient agrandir et exhausser. C'est contre ces immenses coraux ou madrépores que les vaisseaux vont se briser comme une frêle coquille. Le sultan de Matan possède l'un des plus beaux diamants : il pèse 367 karats ; s'il était taillé, il n'en pèserait que 184. On porte à 174 les volcans en activité en Océanie. Les îles Nicobar fournissent une immense quantité de nids de salangane. A la Nouvelle-Hollande on remarque des masses énormes de rochers basaltiques, bien plus considérables que la chaussée des Géants en Irlande. On voit entre les archipels des écueils formés de bancs de corail de 1,600 kilom. de long, redoutables écueils. A la Nouvelle-Guinée il y a des cascades d'une hauteur prodigieuse. Il y a aussi dans différentes îles des lacs entourés des plus beaux sites. On assure qu'on voit aux Carolines un figuier de 70 mètres de circonférence : le roi du pays vient en grande pompe s'y asseoir le jour de son couronnement. La montagne la plus élevée est en Papouasie : elle a 5,000 mètres ; l'Ophir de Sumatra est moins élevé. Les montagnes de l'île Timor sont formées d'immenses bancs de coquillages marins jusqu'à la hauteur de 250 mètres. Dans le nord de l'Océanie s'élève, comme une pyramide, l'énorme roche de 150 mètres de haut, appelée par les marins *Femme de Loth*. L'arbre à pin est très-précieux aux Océaniens : ses fruits, gros comme la tête d'un enfant, rappellent la saveur du pain de froment ; les fruits de trois arbres suffiraient à la nourriture d'un homme pour une année.

Java a été horriblement ravagée par le choléra en 1819 et 1821. Batavia, chef-lieu des possessions hollandaises, est

dans une position malsaine mais inattaquable du côté de la mer : son hâvre est un des plus beaux du monde. Avant l'assainissement des voiries, des cimetières, des canaux et des marais, son climat était si meurtrier qu'on y compta jusqu'à 58,000 morts dans une année. Bornéo est bâti sur pilotis et rappelle Venise : l'île de ce nom est peuplée de nombreuses nations belliqueuses. On y voit des Bohémiens ou Zigueuners errants et malheureux comme en Europe. Manille est la ville la plus importante de l'Océanie par la beauté de ses édifices, l'activité de son commerce ; les maisons religieuses sont si nombreuses qu'elles occupent un tiers de la ville ; au lieu de verres aux vitres, on met des coquillages transparents. Sydney a un port magnifique, dit port Jackson, de beaux quais, de vastes édifices ; la beauté de son climat et la richesse du sol l'ont fait surnommer le *Montpellier de l'Océanie*. Les indigènes ont assuré aux Anglais qu'au delà des montagnes Bleues se trouve un vaste lac intérieur, autour duquel vivent des hommes blancs. Le climat de Sydney est aussi doux que celui de Sicile et de Syrie ; c'est un des plus beaux lieux du monde. La Nouvelle-Zélande a une latitude australe égale à celle de l'Italie ; l'île Macquarie a la latitude de l'Écosse, mais dans le froid hémisphère austral, et les saisons y sont opposées.

MŒURS. RELIGION. L'Océanie offre les mœurs les plus féroces, les plus brutales dans certains archipels ; dans d'autres, elles sont douces et timides ; quelquefois même ces deux extrêmes sont réunis dans une même nation. L'infortuné Lapérouse rapporte que deux de ses amis et compagnons de voyage furent dévorés par des chefs sauvages avec lesquels ils s'étaient liés d'une étroite amitié depuis leur arrivée ; ces sauvages, doux du reste, crurent peut-être qu'en dévorant ces hommes savants, ils acquerraient à l'instant leur sagesse et leurs lumières. Les Zélandais ; réputés doux et d'une loyauté remarquable, ont pourtant dévoré l'infortuné capitaine Marion et son équipage. Il y avait autrefois des choses infâmes dans les mœurs de Taïti et des Carolines. On assure que Tamea-Mea I^{er}, appelé pourtant le Sage, étrangla deux de ses fils de ses mains : il voulut peut-être n'être que juste, et fut un Brutus sauvage. On pourrait

presque affirmer que l'usage affreux de manger de la chair humaine est général : dans plusieurs îles, il est prescrit par la loi. Chacun coupe un morceau de chair du condamné à mort, puis on lui tranche la tête. Les femmes ne peuvent assister à cet acte légal, mais elles tâchent de se procurer en cachette de la chair de la victime de la loi. Les nègres surtout se distinguent par leur misère, leur férocité : ils sont au dernier degré de l'espèce humaine. Partout où l'élément religieux, soit hindou, soit arabe, a pénétré, règne une civilisation assez avancée : cependant les Battas de Sumatra qui sont musulmans, et qui ont même des arts, des lois écrites, une littérature assez riche, sont anthropophages ; ils mangent vivants les prisonniers de guerre et les criminels. Les sultans des îles occidentales étalent le luxe et les mœurs somptueuses de l'Asie orientale. Les Européens ont apporté avec eux les mœurs de leur patrie. Le tatouage se retrouve partout : il est souvent d'un dessin très-riche ; il sert à distinguer les familles et les tribus. Les habitants des îles Marquises sont les plus beaux de l'Océanie sauvage. En temps de disette ils mangeaient, dit-on, leurs femmes et leurs enfants ; c'est peut-être exagéré. Ceux des Carolines sont d'une très-grande taille. On assure que les indigènes de Luçon (ancienne *Nouvelle-Castille*), rappelaient l'âge d'or par leurs mœurs innocentes, leur vie paisible, et l'abondance qui les environnait. A Java, les Hindous ont introduit l'usage que les femmes se brûlent sur le tombeau de leurs maris. Des chefs sauvages, croyant descendre du singe, du tigre, du crocodile, portent le signe de ces animaux en l'honneur de cette origine ; ils font dévorer des jeunes filles par des crocodiles qu'ils adorent, comme les Égyptiens. Les bains, les parfums sont très-recherchés aux îles Moluques ; les habitants ne le cèdent en rien aux Asiatiques en beauté et en richesse de vêtements. Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie lancent leurs flèches avec des arcs si puissants, qu'elles percent une planche de six centimètres d'épaisseur. Chez les Alfares des Moluques, une jeune fille ne donne sa main qu'à celui qui lui apporte six têtes d'ennemis. Aux îles Palaos et aux Philippines on croit honorer quelqu'un en lui prenant le pied, et en s'en frottant douce-

ment le visage. Depuis les Sandwich jusqu'à la Nouvelle-Zélande, on se salue par l'attouchement du bout du nez. Les habitants indigènes de la Nouvelle-Hollande et de la Diéménie sont les plus stupides de la terre. Les missionnaires chrétiens se dévouent à la civilisation de ces malheureux chez lesquels la famine fait souvent d'affreux ravages. Les Javanais sont les plus policés de l'Océanie : c'est déjà une antique civilisation.

Chez tous les Océaniens, on retrouve le dogme sublime d'une vie future. Partout on rencontre des temples, des lieux sacrés, des espèces d'autels, des idoles ; partout l'élément religieux se retrouve. A côté d'antiques traditions qui rappellent celles des Hébreux, on voit des traditions aussi bizarres que cruelles, qui ont sur les mœurs la plus déplorable influence. La coutume la plus étrange est celle du *tabou*, dans toute la Polynésie : tout objet *taboué* devient sacré ; quiconque, autre que le roi qui seul *taboue*, y regarde ou y touche, est puni de mort. Que de victimes il en est résulté ! On a retrouvé aux îles Sandwich des *lieux de refuge*, asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, les vieillards, les femmes, les enfants, en temps de guerre. Les cimetières ou *moraï* de Taïti sont une preuve du respect rendu aux tombeaux. En Malaisie, c'est une croyance chez certains peuples que le tigre reçoit l'âme des parents à leur mort. Cette erreur, due à la métempsycose, les empêche de tuer cet animal, même quand ils en sont attaqués. La religion de l'Inde, et plus tard l'islamisme ont eu une grande influence sur les mœurs et les croyances des indigènes ; mais ces colonies civilisatrices ne dépassèrent point la Malaisie. Quoiqu'à une distance de plus de 8,000 kil., les Javanais pieux font encore le voyage de la Mekke sur les vaisseaux européens. Depuis l'arrivée des Européens, les missionnaires des diverses nations de l'Europe ont rivalisé de zèle pour répandre les lumières du christianisme ; il faut avouer que de grands succès attendent leur dévouement ; la résistance à toute civilisation est étonnante chez plusieurs peuples indigènes. Que de charité il faut apporter à cette œuvre ! Les missions qui avoisinent les colonies et les postes européens sont florissantes, comme aux îles Otahiti ; mais celles qui sont

isolées réussissent peu. De savants missionnaires catholiques ou protestants, tout en évangélisant les indigènes, ont étudié leur mythologie, leur législation, leur état social. Quelques-uns ont un système religieux très-complet : la croyance en un Dieu unique, et d'autres croyances qui rappellent les traditions *hindoues, égyptiennes, hébraïques*. Leur mythologie est quelquefois aussi brillante que celle des Grecs, des Romains, des Scandinaves. On le croirait à peinc.

LITTÉRATURE. ARTS. SCIENCES. Les colonies asiatiques ont répandu dans l'Océanie occidentale quelques connaissances astronomiques qu'on retrouve dans la plupart des archipels océaniens. Le goût de la sculpture s'est même propagé jusqu'à l'île de Pâques, où Cook et Lapérouse admirèrent des statues colossales placées sur leurs piédestaux ; ces statues de divinités nationales ont été détruites par des missionnaires d'un zèle trop ardent : cet acte pouvait avoir sur les indigènes une funeste influence. Les habitants des Carolines observent les astres, ont une sorte de boussole ; ils sont renommés pour la beauté de leurs pirogues volantes, les plus parfaites que l'on connaisse ; elles sont élégantes et si sûres au milieu des îles océaniques, que leur usage est recommandé dans ces parages par les plus grands marins de l'Europe ; c'est le seul moyen de lutter contre les innombrables pirates océaniens qui connaissent aussi l'usage de la voile, de la boussole depuis un temps immémorial. — Tandis que l'Amérique n'offre aucun alphabet dans ses nombreux dialectes, l'Océanie en a un grand nombre dont les caractères sont entièrement différents. La littérature javanaise est la plus riche de toute la Malaisie. La musique de Nouvelle-Zélande est pleine de mélodie, celle de Taïti pleine de douceur. A Amboine les danses retracent les événements historiques : les chants y sont par demandes et par réponses, et accompagnés de chœurs comme chez les anciens Grecs. Les Nouveaux-Zélandais savent parfaitement embaumer les corps : les têtes de leurs momies si bien conservées ont été longtemps recherchées en Europe par les naturalistes. Mais ce qui excite l'admiration des savants voyageurs, ce sont les ruines qui couvrent le sol de Java : dans une seule plaine on a trouvé jusqu'à

400 temples, formant de vastes rues; plusieurs sont encore debout. D'autres ruines sont si vastes qu'on les appelle les *mille temples*; il est impossible de contempler un plus grand nombre de colonnes, de statues, de bas-reliefs entassés sur un même terrain; tout est terminé, poli, avec une perfection extraordinaire. On admire aussi les mosquées musulmanes, et surtout les tombeaux magnifiques, gardés avec soins par des prêtres arabes. Les Chinois introduisirent aux Moluques l'art de greffer les arbres. A Sumatra on fabriquait depuis longtemps une espèce de papier d'écorce. Les Européens ont amené les arts et les sciences de l'Europe. Taïti possède un collège, fondé par les Européens, et appelé *Académie de la mer du sud*. Aux îles Sandwich, de nombreuses écoles ont été fondées par les missionnaires protestants. Les Espagnols sont restés dans l'indifférence scientifique de leur métropole; les Hollandais s'occupent peu d'instruction; mais les Anglais déploient beaucoup de zèle pour civiliser les indigènes. Malacca, Syncapour, Sydney, sont autant de foyers très-actifs de civilisation.

COMMERCE. INDUSTRIE. Les habitants des Sandwich font des étoffes remarquables avec l'écorce du mûrier; ceux des Carolines tissent des étoffes fort belles. Les manteaux de la Nouvelle-Zélande sont renommés. Les habitants des Célèbes sont les plus habiles de l'Océanie. En Malaisie on travaille artistement les bijoux, les ornements en or, en argent, en filigrane, ainsi que les diamants, les pierres précieuses. C'est aux pirates que la plupart des sultans malaisiens doivent les beaux ornements européens, les tableaux, les riches meubles qui ornent leurs palais. Dans tout le reste de l'Océanie, la grande industrie se borne à la construction d'élégantes cabanes, de belles pirogues, d'arcs, de flèches, de pagayes, de tambours, qu'ils ornent de sculptures souvent estimées; mais les nègres de l'Australie n'ont pas tous des cabanes, ils se logent sur les arbres, dans des cavernes, dans les forêts; ils ne savent pas même faire un misérable radeau. Les Papous de la Nouvelle-Guinée échangent contre des objets frivoles ces magnifiques oiseaux de paradis, dont le plus beau, surnommée la *grande émeraude*, orne la tête des reines d'Europe. Aux Hébrides on exploite des forêts entières de bois

de santal. Les colonies anglaises exportent déjà du blé au Cap, des cuirs dans l'Inde, des viandes salées à l'île de France, des laines-mérinos en Angleterre, où elles l'emportent sur les belles laines d'Espagne. Le camphre de Bornéo est le meilleur : il vaut 12,000 fr. le quintal ; cette île fournit annuellement aux Hollandais plus de trois millions de kilog. de poivre. Les mines d'étain de Malaisie sont les plus riches du globe, surtout celles de *Banca* ; les mines d'or et de diamants de Bornéo peuvent être opposées aux plus riches connues. Landak est célèbre en Orient à cause de ses diamants ; les mines d'or de la Malaisie sont mal exploitées : cependant on recueille encore 4,700 kilog. d'or, environ 16 millions de fr. Il y a une mine de mercure aux îles Andaman. Les Philippines ont des mines inépuisables de soufre, comme tous les terrains volcaniques. Les mines de fer, de cuivre, de plomb sont nombreuses. Dans leur colonie de la Nouvelle-Galles du sud, les Anglais ont trouvé des houillères, plus précieuses à leur industrie qu'une mine d'or. Près de Sydney on voit d'énormes blocs de sel gemme, ainsi qu'à Java, aux Célèbes. La Diéménie a dans ses collines une grande quantité d'amiante. Sur la côte sud de l'Australie, les Anglais font une abondante pêche de phoques, et d'éléphants de mer ; les baleines abondent surtout au détroit de Bass. Les Moluques pourraient être la plus grande pêcherie de baleines de tout le globe, tant la mer qui les baigne est abondante en cachalots. A Taïti, et à Pomotou on pêche des perles. Sur la côte des Philippines la mer rejette beaucoup d'ambre gris. C'est sur ces îles que se fait surtout la *traite des esclaves* par les intrépides pirates de Mindanao, qui vont les vendre dans toute la Malaisie, jusqu'en Chine. L'Océanie exporte en Europe une grande quantité de noix muscades, cannelle, poivre, café, riz, étain, or, diamants, perles, ivoire, bois de marqueterie, indigo, oiseaux de paradis, belles laines, santal, bétel, camphre, térébenthine, écailles de tortue, gingembre, bambou, arbre à pain, etc. L'importation consiste en opium, sel, toiles ordinaires, soieries, porcelaine, cuivre, savon, liqueurs, vins, poudre, etc.

Dans les îles voisines de l'Asie, les Chinois ont presque tout le commerce ; ils y déploient une habileté et une persévérance

que les Européens ne peuvent égaler. Cependant les Hollandais dominant en Océanie. Leur capitale, Batavia, est la plus commerçante cité de tous les archipels. Mais l'archipel des Philippines est un admirable centre d'affaires entre la Chine, l'Amérique et la Nouvelle-Hollande. Les Espagnols y font un commerce très-actif. L'archipel des Sandwich, qui a de si bons ports et des habitants chrétiens et industriels, est une belle station entre l'Amérique et l'Asie, sous l'influence anglaise.

GOUVERNEMENT. LÉGISLATION. L'Océanie offre le pouvoir despotique sous toutes les formes. Chez les sauvages de l'intérieur des Moluques et de Bornéo, chaque chef de famille est aussi despote et aussi indépendant que les monarques de Mindanao et que les empereurs de Java. On retrouve partout des gouvernements qui étonnent; les rois électifs de Bornéo, de Sumatra, des Célèbes ont un pouvoir limité par une aristocratie héréditaire; la noblesse polynésienne est d'une incroyable fierté: son despotisme surpasse toute idée. Aux Carolines, le pouvoir est absolu, au point que les barques qui passent en vue du séjour du chef suprême, doivent plier leurs voiles en signe de respect: on n'approche ce chef qu'à genoux. Aux Célèbes les républiques sont aristocratiques; à Java l'empire était despotique. A la Nouvelle-Zélande il y a des chefs qui réunissent le pouvoir spirituel et le temporel, comme les sultans. A l'archipel des Amis, on trouvait un pontife-roi, comme au Japon; le chef militaire avait le pouvoir temporel. On assure que le successeur de l'adroit et habile Finow I^{er}, a réuni les deux pouvoirs. Aux Sandwich le gouvernement constitutionnel est essayé, ainsi qu'à Taïti. Les Battas de Sumatra, peuple doux et demi-civilisé, ont des lois qui condamnent à être *mangés vivants*, les adultères, les voleurs nocturnes, les prisonniers de guerre, les incendiaires. On est parvenu à les empêcher de manger leurs parents vieilliss. Il faut espérer que cette sanglante législation disparaîtra un jour. A ces coutumes atroces, il faut opposer la belle colonie chétienne des Anglais à Sydney, où l'Angleterre envoie ses criminels. Pour être envoyé à Sydney, un homme doit avoir moins de 50 ans, une femme moins de 45. Arrivés à la colonie, ils peuvent s'y marier.

Après leur peine finie, ils s'en retournent en Angleterre à leurs frais ; s'ils préfèrent rester à la colonie, on leur assure des terres et une indemnité. Ainsi le christianisme enseigne à rendre meilleur le criminel ; les Anglais s'efforcent de changer en honnête homme celui qui faisait la honte de la patrie : ils préfèrent en faire des colons utiles que de les laisser mourir lentement au fond d'un cachot. Les succès y sont consolants.

On ne connaît pas de monnaies océaniques ; celles qui ont cours ont été importées de l'Asie ou de l'Europe. On cite la *coudée* de Batavia, valant 461 millimètres comme la coudée olympique. Le *catty*, ou poids, vaut 960 grammes à Sumatra, 590 à Amboine, 686 à Java, 615 à Bornéo et à l'île Célèbes, 1,476 à Padang. On ne peut pas non plus évaluer les revenus des États, puisqu'ils se paient en nature. Le sultan de Ternate reçoit en tribut des morceaux d'or, de l'ambre gris, des oiseaux de paradis, etc. ; il est probable que les pirates paient leur tribut en objets précieux volés aux vaisseaux étrangers. L'usage des armes à feu précéda, chez les Malais, l'arrivée des Européens. Les *Carolins*, quoique très-belliqueux, n'ont encore d'autres armes que la fronde et la hache de pierre. La marine indigène est très-importante : le nombre des pirogues est incroyable ; le roi d'Achem en avait à lui seul une flotte de plusieurs mille, en y comptant celles de ses alliés ou tributaires ; on a vu des sultans compter jusqu'à 80,000 guerriers. L'arme des sauvages est la flèche, le casse-tête, la lance, la fronde, la hache de pierre, etc. Il faut toute la force des croisières européennes pour maintenir les redoutables pirates des nombreux archipels. Les villes fortes sont toutes européennes. *Sydney* n'a que de médiocres fortifications, ainsi que *Bencoulén*. Les Espagnols ont fortifié *Manille* et *Samboangan*. *Ternate* est le centre de défense militaire des Hollandais ; à *Banda* se trouve *Nassau* avec plusieurs forteresses. *Amboine*, résidence du gouverneur hollandais, a le fort *Victoria*. Aux Célèbes, *Wlaardingén*, élevée sur les ruines de *Macassar*, a le fort *Rotterdam*. A Java, *Sourabaya*, ville forte, a un arsenal maritime, des chantiers de construction. Batavia a de mauvais remparts.

On compte en Océanie 20,500,000 habitants; c'est peu pour un si vaste pays : la Nouvelle-Hollande a 4,000 kilom. de l'est à l'ouest, et 3,200 kilom. du nord au sud : c'est les quatre cinquièmes de l'Europe. Bornéo, la seconde île du globe, a 1,280 kilom. de long sur 1,000 de large. Sumatra a 1,500 kilom. sur 390. Java a 900 kilom. de long et 200 de large. La Papouasie est très-vaste. Luçon a 800 kilom., sur une largeur qui varie de 50 à 420 kilom. La Nouvelle-Zélande a plus de 1,800 kilom. de long, sur 285 de large. Relativement à son étendue, l'Océanie est une fois plus peuplée que l'Amérique, presque autant que l'Afrique, quatre fois moins que l'Asie, et dix fois moins que l'Europe. On compte dans l'Australie et la Diéménie 100,000 hab.; Java a 5 millions d'hab., dont 500 mille Chinois, 80 mille Européens. Sumatra, 6 millions d'hab.; Bornéo, 3 millions; Luçon 1,400 mille; Mindanao 1 million; Célèbes 2 millions; Nouvelle-Zélande, 800 mille; Otaïti, 7,000 hab., etc. Quelques géographes donnent à Manille 145,000 hab., d'autres seulement 60 mille. Souracarta, 105 mille; Djojocarta 100 mille; Sourabaya, 50 mille; Batavia 54 mille; Samarang, 36 mille; Palembang, 25 mille; Achem, 20 mille; Sydney, 17 mille; Bornéo, 10 mille, etc.; Hobart-Town, 8 mille. La race nègre domine dans l'Australie et les îles voisines d'Asie. La race malaie semble avoir peuplé toutes les îles depuis Madagascar jusque vers les côtes de l'Amérique.

Exercices. — Signification de quelques mots. Différence des climats. Opposition des saisons. Longueur des jours. Principaux animaux. Productions. Curiosités naturelles. Mœurs océaniques. Religions indigènes. Influence du Christianisme. Connaissances des indigènes. Où en est le commerce? Différence des gouvernements. État de la population.

Questions à résoudre : Indigènes de la Nouvelle-Hollande. Mythologie océanique. Influence des missions. État des colonies espagnoles et anglaises. Ruines de Java et de Sumatra. Arts et sciences dans les colonies.

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE:

SYSTÈME DU MONDE I.

Partie descriptive.

Le système du monde est l'ensemble des corps célestes qui gravitent dans l'espace suivant des lois immuables. Il renferme deux parties bien distinctes : le *système solaire* et les *étoiles fixes*.

DU SYSTÈME SOLAIRE.

Le système solaire est l'ensemble des onze *planètes* qui gravitent autour du *soleil* comme centre. Ces onze planètes sont : *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Vesta*, *Junon*, *Cérès*, *Pallas*, *Jupiter*, *Saturne* et *Uranus*. *Mercure* et *Vénus* sont deux planètes dites *inférieures*, parce qu'elles sont entre le soleil et la terre : toutes les autres, qui sont au delà de la terre relativement au soleil, sont dites *planètes supérieures*. *Vesta*, *Junon*, *Cérès*, *Pallas*, sont appelées *télescopiques*, parce qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide du télescope. Les *comètes* peuvent être considérées comme faisant partie du système solaire.

SOLEIL. ☉ Cet astre lumineux occupe le centre du système solaire : c'est une *étoile* ayant en soi son principe de chaleur et de lumière, tournant sur elle-même et parcourant l'espace avec un mouvement incommensurable, emportant dans sa course les planètes qui gravitent autour d'elle comme un centre commun. Le soleil est un globe immense ; son diamètre moyen

† Notre intention, dans ce *Supplément*, est d'emprunter à l'astronomie tout ce qui a rapport à l'histoire, aux religions, à la chronologie. Quant aux calculs et aux démonstrations mathématiques, nous renvoyons aux traités spéciaux. Nous prions le lecteur de ne pas l'oublier.

est d'environ 1,400 millions de mètres ; d'où l'on peut facilement conclure les effrayantes dimensions de sa surface et de son volume. Vu à travers un léger brouillard ou un verre noir-ci, le soleil semble un cercle d'or ; mais au télescope, il présente des taches noires, de durée et d'étendue diverses, qui, après s'être montrées près de l'extrémité du diamètre, arrivent vers le centre, et parviennent ensuite à l'extrémité opposée du même diamètre. Ces taches ont fait conclure que l'astre tourne sur lui-même de l'est à l'ouest environ en 25 jours 14 heures 8 minutes : ce mouvement de l'astre sur lui-même, comme sur un axe, s'appelle *rotation* : il est d'une vitesse effrayante, quand on songe à l'immense volume du soleil ; chaque point du diamètre perpendiculaire à l'axe parcourt près de 120 kil. par minute. Quant aux taches du soleil, elles n'ont pas toujours le même aspect ni la même grandeur ; les unes noires ou brunes, les autres brillantes, se séparent, s'isolent, ou se réunissent : on en a vu de plus de 100 mille kilomètres d'étendue : quelquefois toutes les taches disparaissent, et le disque solaire se montre uniformément lumineux. Quelques astronomes ont pensé que cet astre était un corps en fusion à la surface duquel apparaissaient de vastes scories : d'autres ont prétendu que les taches brillantes étaient le résultat d'immenses éruptions volcaniques ; que les montagnes solaires, atteignant jusqu'à la hauteur de 500 millions de mètres, sont de brillants amas de matières lumineuses ; que l'apparition des grandes taches se rapporte aux années chaudes ; que l'astre renferme des habitants probablement formés d'une autre matière que nous ; qu'il est entouré d'une immense atmosphère lumineuse où flottent des nuages, mais qui n'est nullement incandescente, etc. : opinions diverses, successivement exposées pour expliquer les grands phénomènes qu'offre la surface solaire. Mais ces opinions n'ont amené aucune conclusion. L'astre est toujours beau, lumineux, immense, magnifique, sous le vaste dôme du ciel azuré ; partout il a eu des autels, des temples, des sacrifices : Grecs et Romains, Égyptiens et Perses, Mexicains et Sauvages, l'ont adoré comme l'image de Dieu, comme Dieu lui-même distribuant partout la lumière, la chaleur et la

vie : brillantes erreurs d'où naquirent les mythologies antiques.

MERCURE. ☿ Cette planète est à presque 58 milliards de mètres du soleil. Sa *révolution* autour du soleil s'accomplit en 87 jours 23 heures 15 minutes 44 secondes. Ses saisons ne peuvent être que de 22 jours chacune. Sa *rotation* ou son mouvement sur lui-même, s'accomplit en 24 heures 5 minutes 30, secondes. Il émet une lumière blanche très-brillante, et nous paraît toujours près du soleil. Comme il est généralement perdu dans la splendeur de cet astre, les astronomes n'ont que peu d'occasions de l'observer. On n'a aperçu aucune tache sur son disque. Il est difficile de l'observer dans nos climats : près de l'équateur, vu au télescope, il présente les mêmes changements ou *phases* que la lune : des *pleins*, des *croissants*, toujours tournés vers le soleil; quand il passe devant cet astre, on l'aperçoit comme un *point noir* sur le disque lumineux. L'*orbite* de Mercure, comme celles de toutes les planètes, n'est pas un *cercle*, mais une *ellipse* dont le soleil occupe un foyer. Les points de cette courbe, à la plus grande et à la plus petite distance du soleil, sont appelés *apsides*, et la ligne qui les unit en passant par le centre du soleil, est la *ligne des apsides*. Le point le plus éloigné est dit aussi *aphélie*; le plus proche est le *périhélie*. Cette planète dans son orbite parcourt plus de 180 millions de mètres par heure. Le soleil lui paraît trois fois aussi grand qu'à nous; la lumière et la chaleur qu'elle reçoit du soleil, doivent être sept fois plus fortes que celles de notre zone torride. Si cette planète était composée des mêmes matériaux que la terre, ils seraient bientôt fondus ou vitrifiés; s'il y a des habitants, ils ne peuvent nous ressembler, puisque la température y est supérieure à celle de l'eau bouillante. On lui suppose une atmosphère très-dense et des montagnes de 16,000 mètres d'élévation; son diamètre n'est guère que de 4 à 5 millions de mètres. On voit cette planète le soir à l'occident après le coucher du soleil, ou le matin à l'orient avant son lever. Ses oscillations autour du soleil sont, terme moyen, de 22 degrés; elles sont aussi inégales que rapides. C'est de là que dans la mythologie grecque Mercure était regardé comme

le dieu de la vitesse et qu'il passa pour le messager des dieux, surtout de Jupiter (le soleil), son père.

VÉNUS. ♀ Cette belle planète est appelée dans le peuple *la plus belle des étoiles*. On ne la voit que trois ou quatre heures à l'orient avant le lever du soleil : c'est alors *Lucifer, l'étoile du jour* ; ou à l'occident après le coucher de ce grand astre : c'est alors *l'étoile du soir* ou du *Berger*. Sa lumière est remarquable par sa blancheur, et quelquefois elle est égale à la lumière de vingt grandes étoiles : on la voit alors en plein jour ; pendant la nuit elle fait ombre. Sa distance au soleil est d'environ 110 milliards de mètres ; dans sa courbe elliptique, elle accomplit sa révolution autour du soleil en 224 jours 16 heures 49 minutes : elle tourne sur elle-même ou sur son axe de rotation, en 23 heures 21 minutes ; son diamètre est d'environ 12 millions de mètres. On n'a pas encore bien pu connaître les taches de cette planète. Ses passages devant le disque du soleil sont aussi célèbres que rares. Il n'en arrivera pas avant 1874. Comme Mercure, elle paraît comme une tache noire sur le disque solaire. Si elle a des habitants, ils voient le soleil deux fois plus grand que nous ne le voyons : la lumière et la chaleur du soleil est pour eux plusieurs fois plus grande que pour nous. Mercure est pour eux l'étoile du matin et du soir, comme Vénus elle-même l'est pour nous. La disposition de l'axe de cette planète est telle, relativement au soleil, qu'elle peut avoir deux étés et deux hivers dans sa révolution. Elle ne s'éloigne guère du soleil, le matin à l'orient ou le soir à l'occident, que de 50 à 55 degrés. On lui suppose des montagnes et une atmosphère d'une hauteur exagérée. Vue au télescope, ses phases sont bien plus sensibles que celles de Mercure ; elle est la plus brillante possible, quand le soir elle nous montre la moitié de son disque. Les astronomes, en 1769, se sont rendus sur divers points de la terre pour observer le passage de Vénus devant le soleil ; les uns en Océanie, les autres en Amérique, d'autres dans le nord de l'Europe, tant cette observation est importante pour bien connaître la distance de l'astre. Après un passage, il s'écoule huit ans avant de pouvoir en observer un second ; puis le troisième ne vient qu'après un siècle. En 1874, 8 décembre, le passage

aura lieu, invisible à Paris, et durera 4 heures 9 minutes; puis le 6 décembre 1882, etc. Voir les traités d'astronomie.

TERRE. ‡ Cette planète est remarquable comme habitation de l'homme, être éminemment religieux, sympathique et intelligent, qui trouve dans la grandeur des phénomènes célestes, dans l'immensité de leurs dimensions, et la majesté de leur course, un inépuisable sujet d'admirer la puissance infinie du Créateur. La distance moyenne de la terre au soleil est au plus de 150 milliards de mètres. Sa *révolution* autour du soleil s'accomplit en 365 jours 5 heures 48 minutes 51 secondes 6 dixièmes; telle est la *durée de l'année*. Sa *rotation* ou son mouvement sur elle-même dure 24 heures : c'est la *durée du jour*. L'axe sur lequel la terre semble s'appuyer dans sa rotation, est d'environ 12,700 mille mètres; les points de la terre où passerait cet axe, s'il existait réellement, s'appellent *pôles*, d'un mot grec qui signifie *tourner*. Le diamètre terrestre, perpendiculaire à cet axe, est de 12 millions 750 mille mètres; la différence entre l'axe et le diamètre qui lui est perpendiculaire, prouve que la terre n'est pas parfaitement ronde, qu'elle est un peu aplatie aux pôles; aplatissement évalué à environ 22 kil. pour chaque pôle. La surface du globe terrestre est de 5,098,857 myriamètres carrés; son volume est de plus d'un milliard de myriamètres cubes. On a calculé qu'il faudrait dix milliards d'attelages de chacun dix milliards des chevaux pour traîner cette masse sur un sol semblable à celui où circulent nos voitures. Et cependant qu'est-ce que cette masse en comparaison de celle du soleil! Si l'on mettait le globe solaire dans le bassin d'une balance, il faudrait, pour lui faire contrepoids, mettre dans l'autre bassin environ 555,000 globes comme celui de la terre. Quelle masse effrayante suspendue dans l'espace!

La courbe que la terre décrit dans sa révolution autour du soleil, s'appelle *écliptique* : elle est d'environ 920 milliards de mètres; la terre parcourt donc plus de deux milliards cinq cent millions de mètres dans un jour; plus de 100 millions par heure; rapidité pourtant moins grande que celle de Mercure. Puisque son mouvement sur son axe s'accomplit en 24 heures, il s'ensuit

« que les diverses parties de la surface du globe doivent avoir un

mouvement de rotation d'autant plus grand qu'elles s'éloignent plus des pôles qui sont immobiles; tandis qu'à l'équateur chaque point de la surface parcourt plus de 1,666 mille mètres par heure; on sait que la circonférence de la terre est d'environ 40 millions de mètres. « Un homme, dit Châteaubriand, qui com-
« mencerait son pèlerinage à dix-huit ans, et qui le finirait à
« soixante en marchant seulement *seize ou vingt kil.* par jour,
« aurait achevé dans sa vie près de sept fois le tour de notre
« chétive planète. Le génie de l'homme est véritablement trop
« grand pour sa petite habitation. Il faut en conclure qu'il est
« destiné à une plus noble demeure. » On donne à l'atmosphère de la terre environ 100 kil. d'élévation. Le globe lui-même se divise en deux parties : l'*écorce minérale* et la *partie intérieure*. Cette dernière doit avoir près de 6 millions de mètres de rayon : on pense qu'elle est composée de matières métalliques incandescentes, prouvées par les phénomènes des volcans, les sources thermales et surtout par cette chaleur centrale qui croît en raison des profondeurs. La croûte minérale ou partie superficielle de la terre, n'a que quelques kil. d'épaisseur : elle est composée de diverses couches jetées les unes sur les autres sous toutes les inclinaisons, formant tantôt des bancs horizontaux, tantôt des blocs verticaux renversés, redressés et même courbés et plissés; résultat des révolutions subites et nombreuses du globe. Les montagnes semblent avoir été repoussées ou soulevées du sein de la terre à diverses époques. Une multitude de volcans vomirent toutes ces laves qu'on retrouve sur la plupart des terrains les plus récents. Tel est le globe terrestre, telles sont ses dimensions, tels sont ses mouvements, telle est sa constitution : éléments divers qui ont eu leur importance en histoire.

C'est à l'épaisse couche d'air atmosphérique qui entoure la terre qu'il faut attribuer les nombreux phénomènes de l'*aurore*, du *crépuscule*, des *aurores boréales*, des *éclairs*, de la *scintillation*, de l'*arc-en-ciel*, du *mirage*, et ces admirables scènes du matin et du soir, où le soleil s'entoure des plus magnifiques teintes de pourpre et d'or, source inépuisable pour les poètes.

La rotation de la terre produit le phénomène de la succes-

sion régulière des nuits et des jours. Si l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de l'écliptique, la durée des jours et des nuits serait constante sur tous les points du globe; mais l'axe est incliné sur l'écliptique de 25 degrés et demi; de plus, il se maintient parallèle à lui-même, c'est-à-dire qu'il conserve constamment la même inclinaison dans toute la courbe annuelle. D'où il résulte que plusieurs parties du globe reçoivent successivement les rayons perpendiculaires du soleil (*zone torride*); d'autres les reçoivent toujours obliquement (*zones tempérées*); d'autres les reçoivent obliquement aussi pendant toute la moitié de l'écliptique, puis elles en sont entièrement privées pendant l'autre moitié de la courbe (*zones glaciales*). A l'équateur, les jours et les nuits sont régulièrement de douze heures. L'aurore et le crépuscule y sont de peu de durée; mais, à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, les jours, les nuits, les aurores, les crépuscules grandissent. Aux pôles, il n'y a qu'un jour et qu'une nuit de six mois; mais cette longue nuit est diminuée par un crépuscule de 1272 heures et une aurore de 1248 heures; d'où il résulte qu'il n'y a que 1872 heures de nuit continue, tandis qu'il fait continuellement jour pendant environ 6894 heures. Les heures de la nuit polaire sont encore éclairées par la magnificence de nombreuses aurores boréales. Dans nos climats, nous n'avons que 5864 heures de lumière environ; à l'équateur, il n'y a que 4380 heures de jour, sans compter les aurores et les crépuscules, toujours fort petits.

Partout où le jour et la nuit ne dépassent pas vingt-quatre heures, on appelle milieu du jour ou *midi* l'instant où le centre du soleil se trouve dans le plan du grand cercle appelé méridien, passant par les pôles et perpendiculaire à l'horizon. Il y a autant de méridiens qu'on peut tracer de cercles perpendiculaires à l'équateur; tous les lieux placés sous un même méridien comptent midi en même temps. Douze heures plus tard il est *minuit*, c'est le milieu de la nuit; le soleil est alors dans le plan du même méridien, mais dans la partie dite *inférieure*; tandis qu'il est dans la *partie supérieure* à midi. Au pôle, l'usage du méridien est inutile; le centre du soleil est dans le plan de l'équateur ou de l'un de ses parallèles. Ces cercles se divisent

en 360 degrés passant tous devant le soleil toutes les vingt-quatre heures ; ce qui fait *quinze* degrés par heure. Si donc deux méridiens sont séparés de 15°, ou de 30°, ou de 45°, il y aura entre eux pour nous une différence d'une heure, de deux heures ou de trois heures. A l'équateur, une différence d'une heure prouve que les points dont les méridiens ont quinze degrés de distance sont séparés par 375 lieues ; ce qui n'est pas applicable aux parallèles à l'équateur. Car la distance entre deux méridiens diminue jusqu'au pôle où elle est nulle.

On sait que la lumière du soleil parcourt 510 millions de mètres par seconde ; elle met , par conséquent , huit minutes et treize secondes pour arriver à la terre. Dans notre climat, les jours grandissent d'une heure et cinq ou six minutes en janvier ; d'une heure trente minutes en février ; d'une heure et cinquante-une minutes en mars ; la croissance est d'une heure quarante et quelques minutes en avril ; d'une heure vingt minutes en mai ; jusqu'au 21 juin , ils croissent encore d'environ dix-sept minutes , puis décroissent de quatre minutes ; en juillet , d'une heure environ ; en août , d'une heure quarante minutes ; en septembre , d'une heure quarante-cinq minutes ; en octobre , d'une heure quarante-huit minutes ; en novembre , d'une heure vingt-une minutes ; en décembre , la décroissance est encore de vingt minutes jusqu'au 22 de ce mois ; mais la croissance est de quatre minutes jusqu'à la fin du même mois. Le mouvement de rotation de la terre s'accomplit dans le sens de l'ouest à l'est. Le ciel semble se mouvoir de l'est à l'ouest.

Les saisons, comme les jours, dépendent du mouvement de rotation de la terre et de sa révolution dans l'écliptique, et surtout du constant *parallélisme* de son axe. Vers le 21 mars, l'équateur terrestre reçoit perpendiculairement les rayons du soleil ; c'est l'*équinoxe*. Le jour et la nuit sont de douze heures pour tous les lieux de la *zone torride* et des *zones tempérées* ; mais , pour les zones glaciales, le soleil est à l'horizon durant un certain temps. C'est le commencement du *printemps*. La terre continue sa course ; l'équateur cesse de recevoir perpendiculairement les rayons du soleil ; ses parallèles du nord les reçoivent à leur tour ; les jours augmentent dans l'hémisphère

boréal, et les nuits diminuent; le grand jour de six mois, augmenté de sa longue aurore, a commencé avec l'équinoxe du printemps pour le pôle nord. Le contraire a lieu dans l'hémisphère austral; tous les parallèles du sud à l'équateur reçoivent obliquement les rayons solaires; les jours diminuent; les nuits augmentent; la grande nuit de six mois, affaiblie par son long crépuscule, a commencé pour le pôle sud. Au 21 juin, la terre est arrivée, dans l'écliptique, au point le plus éloigné du soleil; ce point est l'*aphélie*. La terre va se rapprocher du soleil; c'est l'*été* qui commence. Alors le parallèle, qui reçoit perpendiculairement les rayons solaires, est à 23 degrés et demi de l'équateur; il est appelé *tropique*, d'un mot grec qui signifie *retourner*. La terre, en effet, semble *retourner* vers le soleil; les jours vont diminuer et les nuits augmenter; les parallèles, qui ont déjà reçu perpendiculairement les rayons solaires, vont les recevoir encore. Dans la zone glaciale boréale, le soleil baisse lentement vers l'horizon; au contraire, dans l'hémisphère austral, les nuits diminuent et les jours augmentent; la grande aurore polaire va commencer pour la zone glaciale du sud. Au 23 septembre, les rayons solaires se retrouvent perpendiculaires à l'équateur terrestre; c'est encore l'*équinoxe*. L'automne va commencer. Ce jour-là, comme au 21 mars, tous les lieux de la zone torride et des zones tempérées ont douze heures de nuit et douze heures de jour; les deux zones glaciales voient le soleil à l'horizon. Alors les phénomènes observés dans l'hémisphère boréal vont se réaliser dans l'austral; les parallèles du sud à l'équateur reçoivent, tour à tour, perpendiculairement les rayons solaires; les jours augmentent; les nuits diminuent; la zone glaciale du sud commence, avec l'*équinoxe d'automne*, son grand jour de six mois, augmenté de la longue aurore qui l'a précédé. Dans l'hémisphère boréal, les parallèles à l'équateur reçoivent obliquement les rayons solaires; les nuits augmentent, et les jours continuent à diminuer; le pôle nord commence sa longue nuit abrégée, par un long crépuscule. Au 21 ou 22 décembre, la terre est arrivée, dans l'écliptique, au point de sa course le plus près du soleil; ce point est le *périhélie*; la terre va s'éloigner du soleil; c'est l'*hiver* qui commence. Alors

le parallèle qui reçoit perpendiculairement les rayons solaires est à 23 degrés et demi de l'équateur; cette distance est la même que l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique. Ce parallèle est appelé *tropique*, parce que la terre va retourner vers l'aphélie; on l'appelle aussi *tropique d'hiver*, pour le distinguer de l'autre, qui est le *tropique d'été*. On les appelle aussi *solstices* ou *points d'arrêt du soleil*, parce que cet astre cesse d'être perpendiculaire au delà de ces cercles. Dès lors, dans l'hémisphère austral, les jours vont diminuer et les nuits augmenter; les parallèles, qui ont déjà reçu perpendiculairement les rayons solaires, vont les recevoir encore. Dans la zone glaciale, le solcil baisse lentement vers l'horizon; au contraire, dans l'hémisphère boréal, les nuits vont diminuer et les jours augmenter; la grande aurore polaire va commencer pour la zone glaciale du nord. Au 21 mars, les rayons solaires se retrouvent perpendiculaires à l'équateur terrestre; la terre a achevé sa course annuelle dans l'écliptique.

On peut commencer l'année aux *équinoxes* ou aux *solstices*. Ces diverses époques ont été admises comme commencement de l'année chacune chez divers peuples. Les quatre saisons sont d'inégales durées, suivant la rapidité du mouvement de la terre et sa distance du soleil. Ainsi le printemps renferme 92 jours 21 heures; l'été 93 jours 14 heures; l'automne 89 jours 17 heures, et l'hiver 89 jours 1 heure. Nous n'indiquons pas le nombre des minutes et des secondes, parce qu'il varie annuellement. Tous les quatre ans, on réunit les heures et les minutes qui dépassent les 365 jours; on en fait un *jour supplémentaire*, et l'année est *bissextile*. Nous avons dit que l'axe de la terre est toujours parallèle à lui-même; cependant on a remarqué qu'il se balance; ce mouvement, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, s'appelle *nutation*. On a calculé que ces oscillations forment un angle de 18 secondes qui est parcouru par l'axe en dix-huit ans et quelques mois. Nous avons dit aussi que l'équinoxe a lieu quand le rayon solaire est perpendiculaire à l'équateur; mais nous devons ajouter que, chaque année dans l'écliptique, la terre a encore un arc de 50 secondes à parcourir pour atteindre la position qu'elle avait lors de l'équinoxe du

printemps de l'année précédente, quand le soleil, par ses rayons perpendiculaires à l'équateur, annonce qu'un nouvel *équinoxe du printemps* a lieu. D'où l'on peut conclure en règle générale : l'équinoxe de l'année prochaine *précèdera* dans l'écliptique celui de cette année ; phénomène appelé *précession des équinoxes*. L'avance étant, chaque année, de 50 secondes, forme un degré en 72 ans ; d'où il suit que le point de l'équinoxe parcourt toute l'écliptique en 26000 ans environ.

Tels sont, dans la réalité, les mouvements de la terre sur elle-même et dans sa course annuelle ; telle est leur influence sur la longueur des jours et des saisons. Mais la réalité a été, pendant bien des siècles, sacrifiée à l'apparence, qui veut que la terre soit immobile, et que tous les autres corps célestes gravitent autour d'elle comme un centre commun. Suivant ce système impossible, et pourtant si longtemps adopté, le soleil à lui seul aurait trois mouvements ; il tournerait sur lui-même ; il parcourrait l'écliptique ; et, surtout, il serait, chaque jour, autour de la terre une course dans laquelle il parcourrait presque 37 milliards de mètres par heure. Cependant ce système, détruit par la science, est resté dans le langage populaire ; *le soleil se lève, il monte, il passe au méridien, il baisse, il se couche, il coupe l'équateur, il suit l'écliptique, il s'arrête aux solstices, il s'éloigne de la terre jusqu'à son apogée (aphélie), il s'en rapproche jusqu'au périée (périhélie), il arrive aux équinoxes, il s'éloigne des tropiques*, etc. Toutes ces expressions populaires, seules admises dans le discours ordinaire, révèlent toute la puissance que possède encore, dans les habitudes, ce système dont l'impossibilité a été démontrée il y a deux siècles. Ce mouvement autour de la terre est attribué aussi aux planètes, aux étoiles, malgré les incroyables distances que ces astres seraient obligés de parcourir dans les plus faibles fractions de temps.

Quand nous avons parlé du Soleil, de Mercure, de Vénus, nous avons indiqué leurs mouvements absolus ; mais, quand on les observe de la terre, qui elle-même est en mouvement, les apparences modifient la réalité. Si nous étions immobiles dans l'espace, nous verrions le soleil tourner sur lui-même en 25 jours environ ; mais, à cause du mouvement de la terre qui

nous emporte rapidement dans l'écliptique, la rotation solaire nous paraît durer 27 jours et demi. Le mouvement des planètes semble tellement modifié quand il est ainsi mesuré de la terre *mobile*, qu'il semble être accéléré, puis arrêté, puis renouvelé avec une sorte de désordre qui déconcertait les anciens. On a continué, dans le langage ordinaire, à rapporter tous ces mouvements des planètes à la terre. On a mesuré l'inclinaison de leur axe sur l'écliptique. On appelle *nœuds* les deux points où l'orbite d'une planète semble couper l'écliptique; le *nœud* est *ascendant* quand la planète s'élève au-dessus de l'écliptique; il est *descendant* dans le cas contraire. On a aussi imaginé, dans la voûte céleste *supposée en mouvement* (la terre étant aussi supposée immobile), des *pôles*, des *tropiques*, un *équateur*, un *équateur*. L'écliptique coupe l'*équateur céleste* aux équinoxes; il touche les tropiques célestes aux solstices; le méridien qui passe dans le ciel aux points des deux équinoxes séparés de 180 degrés, et celui qui passe aux solstices, sont appelés *colures*. La distance d'un corps céleste à l'équateur est appelée *déclinaison*; c'est ce qu'on appelle *latitude* sur la terre. Elle est *boréale* ou *australe*, suivant que l'astre est au nord ou au sud de l'équateur. La plus grande déclinaison du soleil est aux tropiques. Quand on parle de *latitude céleste*, c'est de la distance d'un astre à l'écliptique; le soleil, paraissant toujours suivre cette courbe, n'a jamais de latitude céleste; il n'en est pas de même des étoiles; mais, dans ce cas, on donne aussi des pôles à l'écliptique, et l'étoile qui occupe l'un des pôles a 90 degrés de latitude. L'*ascension droite* d'un astre est sa distance à un méridien fixe pris pour point de départ; c'est ce qu'on appelle *longitude* sur la terre. Le colure des équinoxes est ordinairement choisi comme *premier méridien*; la distance se compte de l'ouest à l'est, en faisant le tour du ciel en sens contraire du mouvement diurne apparent. A l'équinoxe d'automne, l'ascension droite du soleil est de 180°; elle était de 90° au solstice d'été; elle est de 270° au solstice d'hiver; elle est de 360° au moment qui précède l'équinoxe du printemps. — Sur la terre, l'horizon est un cercle dont le plan passe par nos yeux, et s'étend jusqu'à la voûte céleste, quand il n'y a aucun obstacle; c'est

l'horizon sensible. Mais on a imaginé un autre horizon appelé *rationnel*, et parallèle à l'horizon sensible, passant par le centre de la terre et coupant la voûte céleste en deux parties égales; c'est l'horizon des astronomes.—Nous avons dit que l'année s'étend d'un équinoxe à un autre équinoxe de même nom; cette année, dont nous avons indiqué la durée, est appelée *équinoxiale* ou *tropique*. Mais nous avons aussi parlé de la *précession des équinoxes*, ou du retard qu'éprouve, chaque année, la terre dans l'écliptique. Les astres, pour revenir au point où ils étaient l'année précédente, à la même époque, emploient 20 minutes 20 secondes; ce qui forme une nouvelle année de 365 jours, 6 heures, 9 minutes, 12 secondes; elle est appelée *sidérale* ou *stellaire*, parce qu'elle est déterminée par le mouvement apparent des étoiles. De même qu'il y a une année sidérale, il y a aussi un *jour sidéral*, durée qui s'écoule de l'instant où une étoile passe au méridien, jusqu'à celui où elle y revient; ce jour sidéral est *plus court* que le *jour vrai* ou *solaire* d'environ 4 minutes; mais ses vingt-quatre heures sidérales sont régulières, et le ciel étoilé *semble* une horloge parfaite réglée sur le temps sidéral. Le jour vrai ou solaire n'a pas cette exactitude; il change chaque jour, parce que, dans l'écliptique, la vitesse de la terre n'est pas constante. A l'*aphélie*, elle parcourt dans un jour un arc de 57 minutes, tandis qu'au *périhélie*, l'arc parcouru est de 61 minutes; les jours n'étant pas égaux, les heures ne peuvent l'être. Les légères différences qui en résultent n'ont pas une grande influence sur la vie ordinaire; mais en astronomie, pour avoir l'unité de temps uniforme, on a imaginé l'existence d'un *soleil moyen* qui parcourrait chaque jour un arc de 59 minutes 8 secondes, de l'ouest à l'est. Cet astre idéal sera devancé par le soleil véritable en partant du *périgée*, car alors l'astre véritable parcourt un arc de 61 minutes, tandis que le soleil moyen n'en doit parcourir qu'un de 59 minutes; mais le premier ne parcourt bientôt plus qu'un arc de 57 degrés. Ils finissent par arriver ensemble à l'*apogée*; c'est alors que le *soleil moyen* devance le soleil véritable; mais ils se rejoignent au *périgée*. On appelle *équation du temps* la différence entre le temps moyen et le temps vrai; ces deux temps

sont parfaitement d'accord quatre fois l'an : le 15 avril, le 15 juin, le 1^{er} septembre et le 24 décembre. Vers le 11 février, le temps vrai est en retard de près de 15 minutes sur le temps moyen ; au milieu de mai, le temps vrai est en avance ; à la fin de juillet, le temps vrai est en retard de 10 minutes, mais, au commencement de novembre, il a une avance de 16 minutes 17 secondes. Ainsi l'*heure sidérale* est régulière et donnée par les étoiles ; elle est en usage chez les astronomes. L'*heure moyenne* est régulière ; elle règle le temps chez les horlogers et dans les grandes villes. Enfin l'*heure vraie* est marquée par le soleil sur les cadrans solaires. Le jour sidéral est plus court que le jour moyen de 3 minutes 55 secondes, neuf dixièmes, de temps moyen.

La terre a pour *satellite* la LUNE ; sa distance à la terre est d'environ 380 millions de mètres. Il faudrait trente sphères égales à la terre, et mises l'une près de l'autre, pour arriver à la lune ; mais il en faudrait plus de douze mille pour aller au soleil ! Le diamètre de la lune dépasse 3,128,000 mètres ; son volume n'est que la *quarante-neuvième* partie de celui de la terre. Elle est bien plus petite que Mercure, dont le volume est la *scizième* partie de celui de la terre. Quant à Vénus, elle est presque aussi grosse que la terre, puisqu'elle en est environ les *neuf dixièmes*. Après le soleil, la lune est pour nous le plus intéressant des corps célestes. Vu au télescope, le disque lunaire semble être aride et volcanisé ; il y a de hautes montagnes et des vallées profondes ; on a cru y voir des volcans ; on doute qu'il y ait une atmosphère, et par conséquent aucun liquide à sa surface ; d'où l'on conclut que, s'il y a des habitants, ils ne peuvent nous ressembler. Elle reçoit sa lumière du soleil, et c'est parce qu'elle est si près de nous qu'elle nous paraît si grande, si lumineuse. Sa courbe est une ellipse dont la terre occupe un foyer ; elle parcourt cette courbe en 27 jours 7 heures, etc. ; mais comme, pendant ce temps, la terre a marché dans l'écliptique, il faut que la lune marche encore 2 jours 5 heures, etc., pour se retrouver dans une position convenable relativement à la terre. D'où l'on conclut que la *période lunaire* ou la *lunaison* est de 29 jours, 12 heures, 44 minutes, 2 secondes

et huit dixièmes (temps moyen) ou *vingt-neuf jours et demi*. Pendant tout ce temps, la lune n'a tourné qu'une *seule fois* sur elle-même; ainsi la *rotation* lunaire est égale à la *révolution*. La lune présente toujours la même face à la terre; cependant on lui a découvert un certain mouvement appelé *libration*, qui nous fait voir de faibles portions de l'hémisphère qui nous est toujours caché. Pendant une année solaire, il y a donc *douze lunaisons et onze jours*. La lune est 400 fois plus près de nous que le soleil, mais la lumière qu'elle nous réfléchit est 300 mille fois moindre que celle que nous recevons directement de cet astre. La *lunaison* commence quand la lune passe au méridien en même temps que le soleil; c'est ce qu'on appelle *nouvelle lune* ou *néoménie*; puis, chaque jour, la lune semble se lever près de 49 minutes plus tard que la veille; bientôt on la voit comme un *croissant*. Le *premier quartier* a lieu quand la lune passe au méridien à six heures du soir; la moitié du disque éclairée est tournée à l'occident vers le soleil. La *pleine lune* a lieu quand l'astre passe au méridien à minuit; nous voyons alors entièrement éclairé tout l'hémisphère qui nous est opposé, puis le *déclin* commence. Le *dernier quartier* a lieu quand la lune passe au méridien à six heures du matin; la moitié du disque éclairée est tournée à l'orient vers le soleil; puis la partie éclairée diminue; peu à peu elle devient un croissant tourné vers l'orient; enfin l'hémisphère est entièrement sombre et repasse au méridien avec le soleil. On donne le nom de *quadratures* au premier et au deuxième quartier; on appelle *syzygies* la nouvelle et la pleine lune. A la première syzygie, la lune, placée entre la terre et le soleil, est dite *en conjonction*; à la seconde syzygie, la lune, placée au delà de la terre relativement au soleil, est dite *en opposition*. — Quand la lune passe au méridien avec le soleil, l'hémisphère qu'elle nous présente, au lieu d'être entièrement obscur, offre une faible lumière qu'on a appelée *lumière cendrée*; elle est réfléchiée par la terre; car il y a entre la terre et la lune une grande parité. De même que nous voyons croître et décroître la lune, de même la lune doit voir la terre croître et décroître régulièrement, mais paraissant

treize fois plus grande, donnant treize fois plus de lumière, et ayant un mouvement de rotation trente fois plus grand. Les *phases terrestres* sont complémentaires des *phases lunaires*. A la nouvelle lune, il y a *pleine terre* ; à la pleine lune, il y a *nouvelle terre* ; la lumière cendrée est le *clair de terre*, comme nous recevons le *clair de lune*. — Il ne faut pas oublier que la lune ne fait qu'un tour sur elle-même pendant la lunaison. Ces deux hémisphères ont donc alternativement un jour et une nuit d'environ quinze fois vingt-quatre heures. Ce long jour doit être un été accablant, et cette longue nuit un rigoureux hiver. Il n'est pas inutile de rappeler ici que les longues nuits des pôles terrestres sont encore diminuées par les *clairs de lune*, qui durent 14 jours passés pour chaque pôle à chaque lunaison. Tant que la lune est au nord de l'équateur, elle éclaire le pôle boréal ; quand elle est au sud, c'est le pôle austral qui est éclairé. Au télescope, la lune présente un corps desséché où s'élèvent des montagnes de 2000 mètres de haut, où se creusent d'immenses et profondes vallées qui forment de grandes taches auxquelles on a donné des noms d'hommes célèbres : *Platon*, *Archimède*, *Aristarque*, etc. La lune peut paraître, dans le ciel, élevée de 3 degrés 9 minutes au-dessus du solstice d'été, et abaissée de la même quantité au-dessous du solstice d'hiver. — Sous l'action du soleil, mais principalement sous celle de la lune, s'opère le grand phénomène des *marées*, dont l'intensité dépend de la distance de ces astres et de leur passage au méridien. La durée moyenne qui sépare deux hautes mers ou *marées* successives est d'environ 12 heures 25 minutes ; c'est à peu près la moitié du *jour lunaire*, ou du temps qui s'écoule entre deux passages de la lune au même méridien. Les marées sont plus fortes quand elle est au *périgée* que quand elle est à l'*apogée* ; elle a d'autant plus d'action sur les eaux de la mer qu'elle est plus proche. Quand l'action du soleil et de la lune se réunissent, les marées sont les plus hautes possibles ; cette réunion de force a lieu quand les astres sont tous deux à l'équateur, c'est vers les équinoxes, et qu'ils sont tous deux dans le méridien, c'est aux *syzygies*. Dans les positions différentes, telles que les *quadratures*, l'action des deux astres se contrarie,

les marées sont les plus basses possibles. — Lorsque, dans sa course céleste de chaque jour, la lune passe devant une étoile, ce phénomène s'appelle *oscultation*; mais quand elle passe devant le soleil, et qu'elle en intercepte les rayons à la terre, ce phénomène s'appelle *éclipse*. Il est célèbre en histoire et a eu souvent une grande influence sur les événements. La lune ne peut nous intercepter les rayons solaires qu'à une seule époque de la lunaison, c'est à la *néoménie*; et encore, il faut que la déclinaison des deux astres, ou leur distance à l'équateur céleste, semble être la même. Dans ce cas, l'éclipse a lieu à l'instant où le soleil, la lune et la terre sont sur une même ligne. Puisque alors nous sommes privés de la lumière solaire, nous disons qu'il y a *éclipse de soleil*; si la lune a des habitants, ils doivent dire qu'il y a *éclipse de terre*. L'éclipse de soleil est *totale* quand la lune intercepte entièrement les rayons solaires, ce qui arrive rarement; elle est *partielle* quand elle n'en intercepte qu'une partie; ce qui a lieu le plus fréquemment. Il arrive quelquefois que la lune ne nous cache que la partie centrale du soleil, et qu'elle nous en laisse apercevoir les bords sous forme d'un anneau lumineux; dans ce cas, l'éclipse est dite *annulaire*. A la pleine lune, il arrive quelquefois que la terre est si exactement placée entre le soleil et la lune, qu'elle intercepte les rayons solaires; alors la lune est privée totalement ou partiellement de la lumière du soleil. Pour la terre il y a alors *éclipse de lune*, et pour la lune il y a *éclipse de soleil*. Il ne peut y avoir d'éclipses aux *quadratures*: elles arrivent toutes aux *syzygies*. Quand la lune est à l'apogée ou à sa plus grande distance de la terre, elle reçoit, malgré l'éclipse, quelques rayons solaires réfractés qui lui donnent la couleur d'un fer rouge très-foncé; mais quand, au moment de l'éclipse, la lune est au périgée, elle ne reçoit aucune réfraction solaire, elle est tout à fait invisible. On mesure la grandeur d'une éclipse partielle de lune ou de soleil en partageant le disque de l'astre éclipsé en douze parties appelées *doigts*. L'éclipse est de *six doigts* quand l'astre est éclipsé jusqu'au centre; si un tiers seulement du diamètre pénètre dans l'ombre, l'éclipse n'est que de *quatre doigts*. Chaque doigt se divise en 60 minutes. La

plus grande éclipse partielle solaire ne peut durer plus de 6 heures ; quand elle est *annulaire*, l'anneau ne dure pas plus de 12 minutes 24 secondes, et l'éclipse finit comme une éclipse ordinaire ; quand l'éclipse est totale, le disque solaire n'est entièrement caché que pendant 5 minutes au plus. La plus grande durée d'une éclipse de lune ne dépasse pas 3 heures 36 minutes, et la lune ne peut être entièrement privée de lumière que pendant 1 heure 34 minutes. En 1706, on vit à Paris une éclipse partielle de soleil d'environ 11 doigts ; cette éclipse fut totale pour Montpellier et d'autres villes du sud. En 1724, le 22 mai, on vit une éclipse totale à Paris ; l'obscurité totale ne régna que 2 minutes 45 secondes ; le premier rayon de soleil qui brilla dans cette nuit d'un moment fut comme un éclair. En 1764, il y a eu une éclipse annulaire ; on en verra une à Paris le 9 octobre 1847. On a calculé que, dans 223 lunaisons, ou, plus exactement, en 18 ans et 10 ou 11 jours, la lune accomplit tous ses phénomènes possibles d'*éclipses*, de *phases*, etc., qui, au bout de ce temps, se renouvellent dans le même ordre et presque avec la même intensité. Si donc il arrivait une éclipse aujourd'hui, la même éclipse aurait lieu de nouveau, et à peu près dans les mêmes circonstances, dans 18 ans et 10 jours. Durant cette période, il arrive 70 éclipses : 41 de soleil et 39 de lune, mais elles ne sont pas toutes visibles dans nos climats. Il est difficile de croire à combien de traditions effrayantes, de sinistres légendes, de terreurs désastreuses, l'innocent phénomène des éclipses a donné naissance dans le monde !

MARS. ♂ Cette planète vient après la terre. Sa distance au soleil est d'environ 255 milliards de mètres. Elle parcourt son ellipse autour du soleil en 687 jours. L'astre tourne sur lui-même en 24 heures 39 minutes 22 secondes. L'aplatissement aux pôles est de la seizième partie de l'axe. Sa distance à la terre varie de 90 milliards à 390 milliards de mètres. Aussi, au périhélie, Mars a quelquefois un éclat extraordinaire ; mais à l'aphélie, son diamètre devient si petit, qu'on ne peut plus apercevoir l'astre sans lunette. Il n'est pas toujours facile d'observer les phases de cette planète : elle a une lumière obscure et rougeâtre très-prononcée ; ce qui fait supposer qu'elle a une

atmosphère épaisse et nébuleuse qui ne laisserait réfléchir pour nous que les rayons rouges. D'autres savants attribuent cette teinte rougeâtre à la couleur des continents de Mars. On croit y avoir aperçu des taches d'une grande étendue, qui paraissent, puis se détruisent; l'éclat variable des pôles fait supposer des glaces polaires qui s'accumulent pendant une nuit de douze mois sur chaque pôle, puis disparaissent pendant un long été de huit mois. On remarque aussi des bandes lumineuses parallèles à l'équateur de cette planète. Elle est six ou huit fois plus petite que la terre. Si elle a des habitants, ils doivent voir le diamètre solaire un tiers moins grand que nous. La lumière et la chaleur n'y sont pas même moitié de celle de la terre. Comme il ne se montre jamais à la terre sous la forme d'un *croissant*, c'est une preuve directe que son orbite renferme celle de la terre. Sa lumière *rouge-sang* lui a fait donner, dit-on, le nom de Mars, dieu de la guerre, par les anciens. Cette idée peut être contestable.

VESTA. ♄ C'est la plus petite et la plus brillante des planètes télescopiques. Sa distance au soleil dépasse 365 milliards de mètres. Son diamètre est de 381 mille mètres; son volume n'est qu'une faible partie de celui de la terre. Elle tourne autour du soleil en 1523 jours environ. Elle est trop petite pour qu'on ait pu savoir si elle tourne sur elle-même. Quand l'atmosphère est bien pure, on peut voir Vesta à l'œil nu, comme un point brillant d'une lumière vive.

JUNON. ♃ La distance de cette planète au soleil est d'environ 400 milliards de mètres. Elle fait sa révolution en 1,592 jours environ. On croit que son volume n'est pas égal au quart de celui de la lune. On ignore sa rotation.

CÉRÈS. ♄ Sa distance au soleil est d'environ 422 milliards de mètres. On la croit égale au quart de la lune. Son mouvement annuel s'accomplit en 1,681 jours 17 heures 57 secondes. Sa rotation est inconnue. Comme elle a une couleur rougeâtre, on lui suppose une atmosphère extrêmement épaisse. Les brouillards qui l'environnent sont, dit-on, très-variables.

PALLAS. ♄ Sa distance au soleil est d'environ 423 milliards de mètres. Sa révolution annuelle s'accomplit en 1,686 jours

et demi. On la dit égale à Cérès : d'autres veulent qu'elle soit la plus petite de tout le système planétaire. Sa couleur est blanchâtre. On lui croit une atmosphère très-élevée : il est difficile de la distinguer même au télescope.

JUPITER. ♃ Cette planète est le plus grand des corps planétaires, et le plus brillant après Vénus qu'il surpasse quelquefois en éclat. Elle est 1,281 fois plus grosse que la terre, et pourtant elle tourne sur elle-même en 9 heures 56 minutes environ. Ce mouvement est si rapide que chaque point de son équateur parcourt près de 48 millions de mètres par heure : les jours et les nuits n'y sont que de 5 heures environ. Sa révolution autour du soleil est d'environ 4,332 jours (temps moyen). Sa distance au soleil est de 800 milliards de mètres. A cette distance un habitant de Jupiter, en supposant qu'il en existe, pourrait à peine voir les autres planètes inférieures, tant elles lui paraîtraient petites : le soleil lui paraît 5 fois plus petit qu'à nous ; la lumière et la chaleur y sont 27 fois moindres que sur la terre. L'axe de rotation étant perpendiculaire à l'orbite, les jours varient peu, ainsi que les saisons. On croit qu'il y règne un printemps perpétuel. Plusieurs bandes parallèles à l'équateur, et quelques taches qui paraissent et s'effacent comme des nuages dans une atmosphère agitée, ont servi à découvrir sa rotation. La vitesse de rotation est plus de 26 fois plus grande que sur la terre. La force centrifuge est soixante fois plus grande que la nôtre : aussi l'aplatissement aux pôles est d'un quatorzième de l'axe. L'éloignement de cette planète ne permet pas d'y voir les *phases* ; mais le grand phénomène qu'elle offre ce sont ses *quatre lunes* ou satellites, dont une au moins brille sans cesse pendant ses courtes nuits. Ces lunes ne sont visibles qu'au télescope : elles tournent sur elles-mêmes, comme notre lune, en même temps qu'elles tournent autour de Jupiter. L'étude parfaite de ces satellites a eu pour grand résultat de pouvoir mesurer la vitesse de la lumière dans l'espace, et d'aider à déterminer avec la plus grande exactitude possible la longitude d'un point quelconque sur la terre : les éclipses des satellites sont la base de ces grands résultats ; il y a quelquefois plusieurs éclipses dans un jour. On a trouvé que la vitesse de

la lumière est de plus de 310 millions de mètres par seconde.

SATURNE. ♄ Cette planète offre une lumière pâle et comme plombée. A l'œil nu on le distingue difficilement d'une étoile fixe. Il est 975 fois plus gros que la terre. Sa distance au soleil dépasse 1,462 milliards de mètres. Il parcourt son immense ellipse en 10,759 jours ou près de 29 ans et demi. A l'aide de quelques taches sur son disque, on a découvert qu'il tourne sur lui-même en 10 heures et quelques minutes. Son diamètre réel est d'environ 122 millions de mètres. Un habitant de Saturne ne doit voir le soleil que bien petit; la chaleur et la lumière qu'il reçoit de cet astre, sont 90 fois plus faibles que sur la terre. L'aplatissement au pôle est d'un douzième de l'axe. Vu au télescope, Saturne semble partagé en 6 zones par 5 bandes obscures, parallèles à son équateur. Cette planète compte *sept lunes* ou satellites qui suppléent sans doute au peu de lumière reçue du soleil : ces lunes tournent sur elles-mêmes en même temps qu'autour de la planète, comme la lune autour de la terre. — Saturne offre un phénomène unique dans l'univers : c'est un satellite sous la forme d'un *immense anneau* dont l'épaisseur est évaluée à plus de 6 millions de mètres, et la largeur à 45 millions : l'espace qui sépare cet anneau de la planète est aussi d'environ 45 millions de mètres : on aperçoit les étoiles à travers cet espace. Durant la nuit cet anneau doit sembler aux habitants un immense ruban lumineux. Durant le jour, il intercepte les rayons solaires, et fait ombre sur la planète ; il semble une ellipse dont le grand axe a plus de 500 millions de mètres. On a remarqué que la surface brillante de l'anneau est partagée en deux anneaux concentriques par une bande sombre et large de 3 millions et demi de mètres. Cet immense anneau n'est pas immobile ; il tourne sur lui-même comme la planète, en 10 heures et quelques minutes. Rotation 53 fois plus rapide que celle de la terre : l'anneau, comme la planète, reçoit sa lumière du soleil. Il apparaît tantôt comme une ellipse, tantôt comme deux anses de chaque côté de la planète, tantôt comme une ligne lumineuse, ayant des inclinaisons différentes. Quand il se présente ainsi comme une barre lumineuse, il faut les plus puissants télescopes pour

l'apercevoir. Ces diverses positions s'accomplissent dans une période d'environ 13 ans. Chez les anciens, Saturne était la dernière planète. A cause de la lenteur de sa marche, il mesurait la durée et présidait au temps. On lui donnait pour fils Jupiter qui le surpassait de beaucoup par son éclat, et qui avait remplacé, dit-on, son père au trône de l'univers.

URANUS. ☿ Cette planète n'est guère visible qu'au télescope; à l'œil nu, il faudrait, pour la voir, une atmosphère bien pure, et l'absence de la lune. Vu au télescope, il a une couleur blanc-bleuâtre; son disque est bien terminé. Il est à plus de 2,940 milliards de mètres du soleil : la lumière et la chaleur qu'il en reçoit ne sont que la 362^e partie de celles dont nous jouissons. Sa révolution dure 30,688 jours, ou environ 84 ans. Un habitant doit voir le soleil 400 fois moindre que nous. Le diamètre d'Uranus est de plus de 54 millions de mètres : son volume dépasse 81 fois celui de la terre. On ignore son mouvement de rotation. Cette planète avait toujours été prise pour une étoile. En 1781 Herschell lui donna son nom, en pensant qu'elle était une planète : il a aussi découvert ses six lunes ou satellites.

Il est possible qu'il y ait encore d'autres planètes dans le système solaire; mais jusqu'à présent elles sont inconnues. Autour du soleil gravitent des astres appelés *comètes* ou étoiles chevelues. Au centre est un point lumineux appelé *noyau*; il est entouré d'une auréole appelée *chevelure* ou *nébulosité*, souvent accompagnée d'une trainée lumineuse appelée *queue*. Elles décrivent des ellipses très-allongées, dont le soleil occupe toujours un foyer. On ne les aperçoit de la terre que lorsqu'elles sont près du *périhélie*. On est parvenu à calculer la courbe de plusieurs *comètes*, et à prédire leur retour. On assure que l'on a déjà découvert plus de 700 comètes : il en paraît plusieurs tous les ans; mais elles ne sont pas toutes visibles à l'œil nu. On a attribué à ces astres, comme aux éclipses, les plus étranges influences sur les événements. Vues au télescope, quelques comètes semblent si transparentes, qu'on a aperçu des étoiles à travers leur nébulosité. Quand il y a un noyau, il semble formé de plusieurs couches concentriques;

le noyau de la comète de 1811 avait un diamètre de presque 5 millions de mètres : la queue avait plus de 180 milliards de mètres. Il y a des comètes qui ont jusqu'à six queues. Celle de 1811 avait son noyau entouré d'une enveloppe lumineuse de 44 millions de mètres d'épaisseur ; un intervalle de 53 millions de mètres la séparait du noyau. La queue d'une comète est *ordinairement* opposée au soleil. On a supposé qu'au périhélie, la comète éprouve une température 28 mille fois plus élevée que celle de la terre en été. Les comètes apparaissent de tous les points de l'horizon. On a calculé que l'aphélie de la comète dont la période est 76 ans, est à plus de 10,000 milliards de mètres du soleil. Quelle rapidité dans sa course ! Il est probable que les auteurs anciens exagèrent quand ils parlent de comètes contemporaines dont l'éclat surpassait celui du soleil, ou qui semblait embraser le ciel. Une comète n'a de queue que quand elle s'approche du soleil : la queue commence à paraître à la distance de 155 milliards de lieues de cet astre : elle est la plus grande possible après le périhélie : dès lors la queue diminue et disparaît. La vitesse de ses rayons lumineux est vraiment incroyable. Le nombre des comètes peut être de plusieurs centaines de mille.

On appelle *aérolithes* des pierres qui tombent du ciel : on les a attribuées aux volcans de la lune, ou à de petites planètes invisibles, qui s'enflamment en entrant dans notre atmosphère, et tombent sur la terre. Il en est dont la masse est considérable. On croit que les *étoiles filantes* sont de petites comètes rendues visibles par la rapidité de leur course dans notre atmosphère. Tout cela manque de démonstration scientifique.

DES ÉTOILES FIXES.

La sphère céleste, par delà le système planétaire, nous apparaît comme un immense dôme d'azur. Les anciens l'appellèrent *firmament*, le croyant solide et transparent comme le cristal, et servant d'appui aux astres ainsi qu'aux eaux du ciel, qui, disait-on, s'ouvriraient un passage par des *cataractes*. Ils appelaient *empyrée* ou *ciel de feu* la partie lumineuse habitée, suivant leurs croyances, par les bienheureux. Mais ces appa-

rences n'ont rien de réel : les étoiles ne sont point attachées à une voûte mobile comme autant de *clous dorés*. Chaque étoile est un corps immense, placé à d'incommensurables distances de nous : leurs distances entr'elles sont encore plus grandes ; elles ont une lumière, une chaleur qui leur sont propres : elles peuvent être, comme notre soleil, le centre d'autant de systèmes planétaires. A l'œil nu, on peut en voir six à huit mille. A l'aide d'un puissant telescope on peut en voir jusqu'à 75 millions : si l'instrument était plus puissant encore, le nombre des étoiles aperçues serait peut-être infini. Quant à leur distance, elle épouvante ! On suppose que *Sirius* nous semble la plus grande étoile, parce qu'elle est la plus voisine de nous ; et pourtant on estime la distance de cette étoile à notre terre, à 100,000,000 milliards de mètres ! Un cheveu placé devant l'œil d'un spectateur dans *Sirius* suffirait pour cacher tout notre système solaire ! Un globe 14,000 milliards de fois plus gros que la terre, ne serait pour lui qu'un point sans étendue, et le spectateur ne pourrait l'apercevoir qu'autant qu'il serait le foyer d'une vive lumière.—Les étoiles sont dites *fixes* parce qu'elles ne *semblent* à l'œil nu données d'aucun mouvement, et qu'elles paraissent conserver entre elles les mêmes distances. Mais toutes ces apparences de *fixité* sont le résultat de l'éloignement des étoiles. On a découvert que quelques étoiles parcourent annuellement en ligne droite plus de 180 milliards de milliards de mètres. Vues au telescope, les plus grandes étoiles ne paraissent qu'un point lumineux, extrêmement vif, mais indivisible : on ne sait à quoi attribuer la différence de leur éclat. Leur *scintillation* est causée par le mouvement des molécules agitées de notre atmosphère ; car plus une étoile s'approche du zénith, moins elle scintille, tandis que la scintillation est très-grande vers l'horizon. On a classé les étoiles suivant leur grandeur apparente à l'œil nu : on ne dépasse guère sept grandeurs différentes ; alors viennent les étoiles telescopiques. Quelques savants pensent que si certaines régions du ciel semblent moins riches d'étoiles, c'est que la lumière des étoiles qui s'y trouvent réellement n'a pas encore eu le temps de venir jusqu'à nous !! Les astronomes pensent que les étoiles ont

des dimensions étranges : on suppose la *Chèvre* 20 millions de fois plus grosse que le soleil. On a découvert plusieurs milliers d'étoiles dites *doubles*, parce qu'à l'aide de forts télescopes on les voit composées de deux, trois ou quatre étoiles distinctes, mais fort rapprochées, et tournant autour d'un centre commun de gravité : souvent les étoiles diffèrent entre elles de couleur. On appelle *nébuleuses*, de très-petits nuages blanchâtres qu'on voit épars dans le ciel. Ce sont probablement des groupes d'étoiles placées à un immense éloignement de nous. Il y a plus de mille nébuleuses connues : leur situation, leur volume, leur éclat offrent la plus étonnante variété. La *voie lactée* est une bande irrégulière et blanchâtre qu'on aperçoit dans les nuits sereines, et qui traverse le ciel en coupant l'écliptique vers les deux solstices. A l'aide du télescope le plus puissant, on a reconnu que l'apparence qu'elle présente est due à un immense amas d'étoiles qu'on ne peut évaluer. Il y a des étoiles dont l'éclat change périodiquement, sans cause connue. Il en est d'autres qui ont brillé d'un grand éclat, puis se sont éteintes. On cherche la loi de ce phénomène, déjà célèbre chez les anciens.

En présence de toute cette immensité des cieux où les limites n'apparaissent nulle part, quelques savants regardent avec amertume notre terre qu'ils appellent *chétive planète*, parce qu'elle n'est qu'un point perdu dans l'espace; puis ils reportent cette amertume sur eux-mêmes, si *petits*, disent-ils, si *chétifs*, si *imperceptibles*, si *oubliés*, et si *dignes de l'être* dans toute cette incommensurable immensité. Cette amertume est aussi injuste que triste. Suivant le beau mot de Pascal, l'homme est plus grand que l'univers, parce qu'il le voit, qu'il le mesure, qu'il le pèse, qu'il sait que cet univers existe : ce que l'univers ignore. Quelles que soient les distances des corps, la pensée humaine les atteint, et va des cent milliards de fois au delà, avec une rapidité que rien ne peut apprécier : ce que l'œil de l'homme ne peut voir, ce que sa main ne peut saisir, sa pensée le pénètre ; pour elle, les distances deviennent nulles ; elle sait que l'infini est partout, dans les mondes, comme dans les gouttes d'eau de l'océan, les grains de sable des déserts, les

brins d'herbe des prairies, les feuilles des forêts; car tout est l'œuvre de Dieu. Elle sait aussi que si la loi des mondes est de graviter dans l'espace, la loi de l'homme est d'aimer, de croire, de savoir. Pour cela, les dimensions de notre globe sont bien suffisantes. Quand les distances des mondes seraient encore plus grandes, ce beau mot de l'Évangile n'en serait pas moins vrai : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait à vous-même!* La morale ne dépend point de quelques milliards de mètres de plus ou de moins dans l'espace. Elle a son siège dans le cœur même de l'homme.

En ne consultant que les apparences, on a longtemps cru que les étoiles, comme le soleil et les planètes, tournaient chaque jour autour de la terre, supposée immobile; c'est ce mouvement apparent des étoiles qui s'appelle *temps sidéral*. Il est soumis à deux lois ainsi formulées par les astronomes : 1° *Chaque étoile apparaît constamment au même point de l'horizon, s'élève de la même quantité dans des temps égaux, et procède par un mouvement rigoureusement uniforme;* 2° *toutes les étoiles accomplissent autour de la terre leur révolution complète dans le même temps. Les cercles qu'elles décrivent sont tous situés dans des plans obliques à notre horizon, mais parallèles entre eux.* Ceci est vrai pour notre climat; mais à l'équateur les cercles sont dans des plans perpendiculaires, tandis qu'aux pôles, ils sont tous parallèles à l'horizon. Pour décrire facilement la sphère céleste, on a réuni les étoiles en groupes appelés *constellations* : les noms que leur ont donnés les anciens rappellent les traditions antiques de la mythologie. Parmi ces constellations, les unes sont toujours sur notre horizon; d'autres sont dans le *zodiaque*; d'autres sont en dehors de cette zone céleste; d'autres enfin ne paraissent jamais sur notre horizon.

Les constellations toujours visibles, même pendant le jour, à l'aide d'une lunette, sont : la *Petite Ourse*, la *Grande Ourse*, le *Dragon*, *Céphée*, *Cassiopee*, la *Girafe*, le *Lynx*, la *Chèvre*, *Persée*, *Andromède*, etc. C'est dans la Petite Ourse que se trouve l'étoile *polaire*, ainsi appelée parce qu'elle semble immobile, comme étant au zénith de notre pôle. Jadis cette étoile

était très-éloignée du zénith du pôle ; la précession des équinoxes l'y a successivement amenée, et a éloigné les étoiles de la queue du Dragon, qui étaient polaires. Dans douze mille ans la précession rendra polaire la *Lyre*.

Les anciens appelaient *zodiaque* ou *ceinture d'animaux* une zone céleste, traversée dans son milieu par l'écliptique, et terminée par deux cercles parallèles à la distance de neuf degrés de chaque côté de l'écliptique. Ils attachaient beaucoup d'importance à cette zone, parce que les orbites de toutes les planètes qu'ils connaissaient y étaient renfermées. Ils l'avaient partagée en douze parties de trente degrés chacune, à partir de l'équinoxe du printemps : douze grandes constellations y formaient les *signes du zodiaque* : le soleil était censé en parcourir un chaque mois : c'était le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, dans le printemps ; le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*, dans l'été ; la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, en automne ; le *Capricorne*, le *Verseau*, les *Poissons*, en hiver ; mais la précession des équinoxes a fait que le soleil est dans le signe des *Poissons*, au moment de l'équinoxe du printemps ; il y a donc un retard de trente degrés dans le zodiaque ; ce qui lui ôte toute son antique importance. De plus, les nouvelles planètes découvertes ne se renferment plus dans la zone céleste dont la largeur avait été autrefois déterminée par la course de Vénus. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir de l'ancienne astronomie.

Les constellations au nord du zodiaque sont le *Cocher*, la *Pléiade* ou la *Poussinière* comprise dans le zodiaque, *Pégase*, le *Triangle*, le *Petit Lion*, le *Bouvier*, la *Chevelure de Bérénice*, le *Serpent*, *Hercule*, *Ophiucus*, la *Lyre*, le *Cygne*, l'*Aigle*, le *Dauphin*, *Antinoüs*, le *Bouclier de Sobieski*, etc. Ces constellations ont un lever et un coucher : elles ne sont pas toujours sur notre horizon.

Les constellations au sud du zodiaque sont : la *Baleine*, *Orion*, le *Grand Chien*, le *Petit Chien*, l'*Éridan*, l'*Hydre*, le *Corbeau*, le *Navire Argo*, le *Centaure*, le *Phénix*, etc. Le *Grand Chien* renferme *Sirius*, la plus belle étoile du ciel ; quand elle se lève en même temps que le soleil, c'est la *Canicule*, époque la plus chaude de l'année, comprenant trente-un jours,

du 24 juillet au 25 août. Le *Navire*, le *Centaure*, le *Phénix*, ne sont pas visibles sur notre horizon. Quant aux constellations australes l'*Indien*, la *Mouche*, la *Dorade*, la *Croix*, etc., elles sont récemment connues; les anciens les ignoraient ¹.

C'était surtout dans les constellations que les anciens trouvaient l'origine ou au moins l'emblème de leurs mythes et de la plupart de leurs croyances. Suivant la méthode usitée dans les temples et que l'astrologie reproduisit au moyen âge, l'astre qui se lève est censé triompher de celui qui se couche; ou bien ce dernier donnait naissance à l'autre. Ainsi, dans les mystères de Cérès, on disait : *Le Taureau a engendré le Serpent qui à son tour a engendré le Taureau*; énigme mystérieuse qui signifie tout simplement que quand la constellation du taureau se couche, celle du serpent se lève et réciproquement. Quand deux constellations voisines se levaient l'une après l'autre, on disait qu'elles se poursuivaient, ou que l'une enlevait l'autre ou la faisait naître. Ainsi quand le *Bouvier* se couche, les *Pléiades* se lèvent. Or, le *Bouvier* était aussi *Atlas*; l'époque de son coucher, ou le *soir*, était appelé *Hespérus*; là-dessus on avait imaginé cette fable qu'*Atlas*, ayant épousé *Hespérus*, en eut sept filles, les *Pléiades*. Chez les Egyptiens, *Osiris* désignait le soleil d'été ou le *Nil débordé*, et *Isis* la terre fertile de la vallée d'Égypte; *Nephtys* était le désert. On raconte qu'un jour *Osiris* quitta son épouse *Isis* dont il alla trouver l'ennemie *Nephtys*, et en eut un fils; *Isis* abandonnée poursuivit son époux qui, pour s'enfuir, laissa sa couronne de fleurs et son manteau près de *Nephtys*. Cette allégorie signifie qu'en une année le débordement du Nil fut si considérable que le fleuve se répandit jusque dans le désert qu'il féconda, laissant, après

¹ « La plus belle partie de l'hémisphère céleste central qui comprend le *Centaure*, le *navire Argo* et la *Croix méridionale*, dit M. Humboldt, est toujours cachée aux habitants de l'Europe. Ce n'est que sous l'équateur qu'on jouit du coup d'œil unique et magnifique de voir en même temps toutes les étoiles des deux hémisphères célestes. Quelques-unes de nos constellations septentrionales, telles que la *grande* et la *petite Ourse*, y paraissent, à cause de leur abaissement à l'horizon, d'une grosseur étonnante et presque effrayante. »

sa retraite, les sables du désert couverts de fleurs de lotus et de végétaux inconnus à cette contrée stérile. L'histoire d'Hercule est tout entière dans les constellations; il suffit de traduire, comme nous l'avons indiqué, le lever ou le coucher du *Lion*, de l'*Hydre*, du *Serpent*, etc. Ses cinquante-deux épouses, et les honneurs qu'il rend à trois cent soixante de ses compagnons morts pour lui, ses douze travaux, figurent les 52 semaines, les douze mois, et les degrés du zodiaque ou les jours de l'année. Le *Verseau* est Ganymède que Jupiter fit enlever par son aigle pour servir d'échanson aux dieux; or, l'*Aigle* est une constellation suivie de celle du *Verseau*, qu'elle semble enlever en montant dans le ciel. Les pieds de *Pégase* se lèvent avant l'eau du *Verseau* qui devient alors la source d'*Hippocrène* que ce cheval fait jaillir d'un coup de pied. Les neuf étoiles du *Dauphin*, placées près du *Verseau*, figurent les neuf muses qui se désaltèrent à cette fontaine. La *grande Ourse*, formée principalement de sept étoiles, était appelée ainsi *septem triones*, d'où l'on a fait *septentrion*. La reconnaissance ou la flatterie plaça aussi dans le ciel ses souvenirs, tels que la chevelure de *Bérénice*, le bouclier de *Sobieski*, la gloire de *Frédéric*, la harpe de *Georges*, etc. On y a placé aussi les monuments de la science moderne : le *télescope*, le *sextant*, la *boussole*, le *triangle*, etc. Ainsi chaque époque laisse jusque dans le ciel une trace de son passage.

Partie historique.

TEMPS ANCIENS.

Si l'on en croit quelques traditions, Noë aurait transmis à ses enfants les connaissances astronomiques anté-diluviennes, comprenant des périodes du ciel, l'année solaire, telle que nous l'avons, les six jours de la création, etc. Cette tradition expliquerait l'antiquité de l'astronomie à Babylone, qui aurait hérité des connaissances des premiers patriarches. Les prêtres chaldéens faisaient remonter leurs premières observations au delà de l'an 3000 avant notre ère. La tour de Babel avait plus de cent

mètres de haut : là, sur des terrasses embaumées, sous le doux ciel de la Chaldée, les prêtres, dans des soirées délicieuses et calmes, contemplaient les mouvements de la voûte céleste ; ils connurent de bonne heure l'année de 365 jours ; ils y ajoutèrent même les cinq heures et les minutes complémentaires. Tout prouve que l'étude du ciel, telle qu'elle nous a été transmise d'Asie, a une origine pastorale : le *Taureau*, le *Bélier*, le *grand Chien*, le *Bouvier*, etc., nous annoncent des astronomes pasteurs ; et ce n'est pas sans raison que la fable nous raconte qu'Apollon se fit berger. Dans l'Asie orientale, et en Amérique, tout annonce, au contraire, des peuples chasseurs et nomades : leurs mois portent les noms de *Tigre*, *Lapin*, *Chien sauvage*, *Cheval*, *Serpent*, etc. Chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, on trouve les mois indiqués par les occupations de l'homme ou les productions de la nature : avril est la *lune du gibier*, mai la *lune des nids*, juin la *lune des fraises*, etc. Ainsi chaque peuple a trouvé une harmonie entre les événements de sa vie et les phénomènes du ciel. On doit regretter que les notions astronomiques se soient toujours développées chez des peuples rapprochés de l'équateur, où la succession régulière des jours et des nuits a uniformément amené la division en mois, en semaines, etc. Il serait curieux de savoir comment un peuple voisin du pôle aurait divisé la durée de ses longs jours, et de ses longues nuits polaires, diminuées par les crépuscules, les aurores, et les magnifiques aurores boréales ¹. Certains peuples ont mesuré la durée par *nuits*, comme les *Germaines* : usage retrouvé en Océanie ; mais la plupart des peuples comptent leur existence par *jours*. Les uns, comme les Juifs, mesurent la durée d'un jour du coucher du soleil à un autre coucher de cet astre ; d'autres peuples la mesurent d'un lever à un autre lever du soleil. Chez les peuples savants, le jour commence au passage

¹ Chez les anciens Suédois, l'année avait trois saisons : elle était personnifiée dans *Fréja*, dont le vêtement noir figurait l'absence du soleil, le vert le renouvellement de la nature ; le blanc était le manteau de neige. Des fêtes de 40 jours, et même plus, accompagnaient la réapparition du soleil sur l'horizon ; autant de jours de deuil suivaient l'absence de l'astre.

du soleil au méridien inférieur ou à minuit : le passage de l'astre au méridien supérieur indique la moitié du jour ou *midi*. Dans l'absence de moyens astronomiques, le chant du coq, de l'alouette marquèrent le commencement du jour. Les sauvages de l'Amérique comptent leur existence par *saisons de fleurs*, par *chasses*, etc. : les habitants des contrées polaires, par *saisons de neiges*. On a remarqué que, chez la plupart des peuples, l'année solaire a réglé les affaires civiles et les travaux agricoles, tandis que l'année lunaire a présidé aux cérémonies religieuses. Quant à la création du monde, suivant les uns, les matières premières étaient en feu ; suivant les autres, elles étaient fluides ; de là, deux systèmes : le *plutonien*, et le *nep-tunien*. Les Grecs faisaient tout sortir du chaos. Chez les Scandinaves, la chair du géant *Ymer* avait formé la *terre* ; son sang, la *mer* ; son crâne, le *ciel* ; le géant *Norv* fut père de la *nuît* qui eut pour fille le *jour*. On a trouvé chez certains peuples de l'Océanie un récit de la création qui rappelle la sublimité du récit de Moïse. Chez les Hébreux, la création s'était faite en *six jours*, chez les Étrusques, en *six mille ans*, chez les Hindous, en *six millions d'années* ; évaluations différentes du même fait, qu'il faut estimer en six grandes époques indéterminées. On retrouve des *âges* au Mexique, comme au Thibet. Quant à l'ensemble de l'univers, les Grecs crurent d'abord que la terre, l'*orbis terrarum*, était une plaine qui n'avait d'autres limites que la voûte céleste à l'horizon ; ils durent être bien longtemps avant de revenir de cette erreur, commune à la plupart des peuples. Une erreur qu'on retrouve chez tous les peuples primitifs, c'est la conviction qu'ils occupent le centre la terre. Le ciel en effet offre l'image d'une voûte surbaissée dont notre zénith occupe le sommet : de plus, nous sommes au centre de notre horizon. L'illusion a dû être complète. Les peuples ont rattaché cette erreur à une idée religieuse ; ainsi les Grecs regardaient le temple de Delphes comme le véritable centre de la terre. Il en fut de même de la plupart des temples des nations antiques. Sur le firmament solide, appuyé sur l'*orbe des terres*, les astres roulaient sur des chars portés par des nuages ; le soleil montait un vaisseau d'or ou un char traîné par

des chevaux. Une *enclume*, disaient les Grecs, *serait neuf jours à tomber du ciel sur la terre*. Tout était supporté par les colonnes du ciel, sans qu'on pût dire sur quoi s'appuyaient ces prétendues colonnes. Les Hindous donnaient pour appui à l'univers un groupe d'éléphants; les sauvages, une tête de géant, une tortue, une énorme grenouille, etc., ne sachant que répondre quand on leur demandait sur quoi reposaient ces appuis. Les Grecs regardaient l'*arc-en-ciel* comme le chemin d'Iris, messagère des dieux; les Scandinaves y voyaient le pont immense qui joint le ciel et la terre. Quelques sauvages pensent que les éclairs sont la visite de mauvais génies; les Gaulois croyaient que le *tonnerre* n'était qu'une bravade céleste; ils y répondaient en lançant leurs flèches contre le ciel. Chez tous les peuples, les *comètes*, les *éclipses* ont répandu l'épouvante. Nous allons exposer à chaque époque les faits qui ont dirigé l'esprit humain, à travers les siècles, jusqu'aux précieuses connaissances des temps modernes sur la marche des corps célestes.

3000 avant J.-C. Tandis que, vers le pôle, l'année ne forme qu'un long jour et qu'une longue nuit, les peuples rapprochés de l'équateur durent être frappés de la succession régulière des jours et des nuits, dont la courte période ne dépasse pas vingt-quatre heures. Ils durent compter par *journées*, comme les sauvages américains qui comptent encore par *soleils*. Ils durent être longtemps sans comprendre la *période solaire annuelle*; mais les phases de la lune leur furent promptement connues. La *période lunaire* représentant 30 jours et 30 nuits, forma cette période 60 si célèbre en Orient. On la retrouve dans les 60 minutes de l'heure, dans les 60 heures astronomiques du jour. On assure que le nom d'*année* fut d'abord donné à une simple *lunaison*. Dans ce cas, les 950 ans que l'Écriture donne à Adam se réduiraient à environ 78 ans solaires. L'Écriture dit, en parlant du patriarche Hénoc : *Après qu'il eut été 365 ans sur la terre, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort*. Ce chiffre 365 est celui de la période solaire; il y a peut-être là un souvenir de l'époque de la découverte de cette période. On affirme aussi que le nom d'*année* fut donné à une *saison*. La petite période de sept jours ou

semaine fut promptement connue par les phases de la lune ; mais tous les peuples ne l'ont pas adoptée. Le mouvement diurnal de la lune amena la première division du ciel en 27 ou 28 parties parcourues l'une après l'autre par la lune dans sa révolution. Les pleines lunes amenèrent douze divisions principales, base du zodiaque solaire. La succession des années dut faire enfin remarquer les deux époques où les jours sont égaux aux nuits ou *équinoxes*. On dut remarquer bientôt aussi qu'au nord et au sud de l'équateur, le soleil ne dépassait point une certaine limite. Les quatre époques des *solstices* et des *équinoxes*, célèbres dans les plus antiques traditions sacrées sur l'astre du jour, formèrent peut-être les quatre saisons ou *années* qui succédèrent aux *Innaisons* ; mais bientôt le nom d'*année* dut passer à la révolution entière du soleil, qu'on crut d'abord de 360 jours, ce qui amena la division du cercle en 360 degrés, mais l'erreur ne tarda pas à se révéler. — Tout porte à croire que les Chaldéens furent les premiers astronomes. La hauteur de la tour de Babel a été supposée, par quelques-uns, de 183 mètres ; elle avait huit assises ; elle était probablement, sur sa large base, orientée suivant les quatre points cardinaux ; c'était un observatoire élevé près du temple du soleil ou *Baal* ; tout invitait, en ces lieux, à contempler les cieux : la beauté du ciel, la basse latitude qui donne presque la sphère droite, les longues nuits fraîches et embaumées, et surtout les croyances religieuses, qui faisaient un devoir au prêtre du soleil de connaître la marche triomphale du dieu et de son immense cortège. Aussi leur suppose-t-on les plus antiques connaissances astronomiques, la durée de l'an réel, la marche des planètes, la précession des équinoxes, etc. Quoique privés d'instruments astronomiques, ils avaient des registres d'observations astronomiques qui remontaient à l'an 2255 av. J.-C. Ils avaient des cosmogonies très-complicquées où l'eau et le feu jouaient un grand rôle ; de là vint l'astrologie. Le jour commençait avec le lever du soleil. Leur année commençait à l'*équinoxe du printemps*. A force d'observations, ils avaient découvert que l'*année solaire* est de 365 jours, 5 heures, 51 minutes, 56 secondes ; leur erreur était de quelques minutes de trop. Ils avaient dé-

couvert aussi que le *mois lunaire* est de 29 jours, 12 heures, 44 minutes, 3 secondes : valeur très-exacte. L'année lunaire étant de 12 lunaisons plus 11 jours et quelques heures, ils conclurent qu'après *une période de six siècles*, le soleil et la lune revenaient à la même place relative dans le ciel. Cette période était appelée la *grande année*. Ils avaient aussi découvert *une période de dix-huit ans* et quelques jours, après laquelle les éclipses de lune revenaient dans le même ordre et la même grandeur; cette période s'appelait *saros*¹. Ils donnèrent aux lunaisons des noms dictés par la nature; ainsi le *Bélier*, le *Tureau*, les *Gémeaux* ou les *deux Chèvres*, annonçaient l'époque où les troupeaux font leurs petits, la *Balance* marquait l'équinoxe, le *Scorpion* les maladies de l'automne, le *Sagittaire* les plaisirs de la chasse, le *Verseau* la saison des pluies, les *Pois-*

¹ Les Chaldéens, en découvrant que 223 lunaisons égalaient 48 ans et 10 jours, et en réglant ainsi le soleil et la lune, surent aussi qu'il suffisait d'ajouter une année lunaire de 354 jours et quelques heures pour avoir le cycle de 49 ans qui passera en Grèce où il fera la gloire de Méton. Toute période en Chaldée s'appelait *Sare* ou *Saros*; cependant ce nom désignait surtout la grande période de 600 ans. Elle renfermait 446 jours d'intercalations; c'est-à-dire que tous les quatre ans, on faisait une année bissextile, mais on omettait une intercalation tous les 150 ans. Les Chaldéens avaient aussi divisé la nuit et le jour en quatre parties, comme les quatre saisons de l'année. Ils conservèrent longtemps l'usage de la petite période d'un jour, pour mesurer la durée; il est probable qu'ils partageaient ce jour en 60 heures astronomiques. Aussi leurs grandes périodes de 473,000 et de 490,000 années ne sont-elles que des jours ou même des fractions de jour. La grande période de 720,000 représentant des jours et non pas des années, ne fait que 1971 années solaires. En combinant leurs périodes par voie de multiplication, ils arrivaient à des périodes mystérieuses, à l'aide desquelles ils symbolisaient toute la durée jusqu'à l'infini. Ainsi la grande période de 432,000 ans qui mesurait les temps depuis la création jusqu'au déluge, était formée de la période orientale 60, nombre des jours et des nuits dans un mois, ou des heures astronomiques dans un jour; en multipliant ce 60 par la période 600, on obtenait la grande période 36,000, qui multipliée par 120, double de 60, donnait la période sacrée de 432,000 ans. Les Chaldéens avaient pressenti la circonférence de la terre, puisqu'ils disaient qu'un homme *bon marcheur* ferait le tour de la terre en une année, en marchant nuit et jour, comme le soleil le faisait en un jour. Ils parlent aussi du retour périodique des comètes. A la fin la belle et grande astronomie chaldéenne dégénéra en une astrologie insensée qui se répandit par le monde. On doit ajouter qu'elle y fit beaucoup de mal.

sons le temps favorable à la pêche, le *Lion*, animal des pays chauds, indiquait la force et la chaleur, la *Vierge*, qui était pour eux une *moissonneuse*, avait à la main une poignée d'épis et annonçait la moisson, etc. Quelques savants pensent que les Chaldéens empruntèrent ce *zodiaque* aux Égyptiens, et que l'explication des *signes* est beaucoup plus heureuse pour le climat de l'Égypte que pour celui de la Chaldée; mais, dans ce cas, il faut faire subir un notable changement aux signes, sans s'appuyer sur des preuves valables. La queue de poisson du Capricorne indiquerait l'inondation du Nil, déjà forte vers la mi-juillet, et ne laissant aux chèvres que les hauteurs. Le *Verseau* exprime l'inondation complète en août, et comme le Nil n'atteint qu'en septembre sa plus grande élévation, les *Poissons* désignaient que les eaux couvraient toute la surface de l'Égypte. Le *Bélier* convenait au mois d'octobre, temps où les eaux retirées laissaient déjà des pâturages aux troupeaux longtemps renfermés. Le *Taureau* annonçait l'époque du labourage, qui se fait en novembre en Égypte. Les *Gémeaux* étaient le signe de la germination qui a lieu en décembre dans cette contrée. Le *Cancer*, ou l'Écrevisse qui *recule*, annonçait le solstice d'hiver, ou la *marche rétrograde* du soleil en janvier; en février, le *Lion* sortait des déserts et semblait ramener les chaleurs; la *Vierge*, avec sa poignée d'épis, signifiait la moisson, qui se fait en mars dans la vallée du Nil. La *Balance* annonçait l'équinoxe ou égalité des jours et des nuits au commencement d'avril; le *Scorpion* était le signe des maladies qu'amenaient les vents d'Éthiopie; enfin le *Sagittaire*, emblème du vent du nord, poursuivait le *Scorpion* et ramenait la salubrité en Égypte. Du reste, ces explications n'ont aucune valeur historique.

Les prêtres égyptiens avaient bien mesuré la durée de l'année *solaire*, comme les Chaldéens; mais ils la firent de 365 jours, sans égard aux heures qui suivent ¹. Ils exigeaient même des

¹ Les Égyptiens eurent d'abord une année lunaire ou luni-solaire de 360 jours; plus tard ils ajoutèrent cinq jours complémentaires ou les *Épagomènes*: réforme qui fut représentée dans les 365 coudées de la couronne symbolique d'Osymandias. Cette année commença d'abord à l'équinoxe d'automne, avec l'entrée du soleil dans la Balance. Il y eut encore l'an-

rois, à leur couronnement, qu'ils ne fissent jamais d'années bissextiles. Les mois étaient tous de trente jours; à la fin de l'année, on ajoutait cinq jours complémentaires, sous la protection des plus grands dieux de l'Égypte. Il s'ensuivait que

née naturelle ou agraire, naturellement marquée par les phénomènes de la nature : elle devint l'année fixe. Elle commençait vers le solstice d'été, à la nouvelle lune la plus voisine du lever héliaque de Sirius, la plus grande étoile du ciel. Elle était composée de 365 jours : on intercalait un jour tous les quatre ans. Cette année resta longtemps le secret des prêtres égyptiens. L'année civile ou religieuse n'admettait point d'intercalation, elle était vague, c'est-à-dire qu'elle courait de saisons en saisons, menant à sa suite tout le cortège des fêtes religieuses. C'était à cette double année qu'il faut attribuer le mythe de la double mort d'Osiris. On croit qu'il y avait encore une année plus sacrée que les autres, une année planétaire. On parle aussi d'années commençant à l'équinoxe du printemps et à l'équinoxe d'automne. Ces diverses années étaient employées chez les diverses sectes de prêtres de Memphis, de Thèbes, de Sais, d'Abydos, etc. Les dieux Cabirés étaient les sept planètes de la terre. Là était l'origine de la période des sept jours de la semaine, de la semaine de sept ans. Quant aux zodiaques, l'Égypte a eu les siens, comme la Chaldée, la Perse et l'Inde. Celui d'Énéch, auquel on avait cru pouvoir assigner 6 ou 8 mille ans d'existence, est du règne de l'empereur romain Trajan ; celui de Dendérah, qui est à Paris maintenant, est du règne de Néron.

C'est surtout dans les périodes d'années que les prêtres égyptiens se distinguaient d'abord par de fastueuses accumulations d'unités de temps, puis par d'heureuses combinaisons de leurs diverses années. Une de leurs plus grandes périodes est celle de 1,728,000 années. Mais ces prétendues années sont seulement des jours et des nuits, formant à peu près 2,565 années solaires. La grande période lunaire de 36,000 ans, n'est qu'une réunion de lunaisons ou mois formant à peu près 2,245 années lunaires. Nous sommes bien loin de connaître tous les cycles ou périodes en usage chez les prêtres égyptiens qui les cachaient avec tant de soin même aux Grecs sous la domination protectrice des Ptolémées. Ils rattachaient à leurs grandes périodes des idées cosmologiques. Ainsi la grande année mythique de 36,525 formée du cycle d'Apis de 25 ans, multipliant la période sothiaque de 1461 ans, était divisée comme l'année naturelle en trois saisons : au printemps de cette grande année arrivait l'incendie général; la grande inondation ou déluge arrivait au solstice de cette année mystérieuse; le monde sortait rejuveni du sein des eaux à l'équinoxe d'automne. En supprimant la fraction, la période 36,000 est un mois de la grande année chaldéenne 432,000 ans. Les deux antiques sacerdoxes avaient de fréquents rapports. On pense aussi que la période 36,000 ans était l'expression de la précession des équinoxes, que les Égyptiens croyaient être d'un degré tous les cent ans, tandis que c'est seulement tous les 72 ans environ.

cette année civile, appelée aussi *année vague ou errante*, avançait d'un jour sur l'année solaire tous les quatre ans, de deux jours tous les huit ans; enfin de 365 jours au bout de quatre fois 365 années, ou 1460 années solaires ou 1461 années vagues. Cette grande période, appelée *sothiaque*, passait pour faire coïncider l'année civile et l'année solaire; c'était l'époque de grandes fêtes religieuses. La Fable disait que le *Phénix*, après une vie errante de 1461 ans, venait se brûler sur l'autel du temple du soleil à Héliopolis, mais qu'il renaissait de ses cendres et recommençait une nouvelle carrière de 1461 ans solaires. Dans cette *année vague*, un sentiment religieux dictait aux prêtres égyptiens leur refus d'*année bissextile*; ils voulaient que chaque jour pût devenir le premier de l'année, afin d'être sanctifié à son tour par les grandes cérémonies religieuses que l'on célébrait à cette époque. L'écliptique était aussi divisé en 27 ou 28 parties que la lune parcourait chaque jour. Les prêtres égyptiens connaissaient aussi une période de 25 années de 365 jours, qui ramenait les *nouvelles lunes* aux mêmes dates. Ainsi la Fable disait que le bœuf Apis mourut au bout de 25 ans; c'était un symbole d'une harmonie que les prêtres avaient trouvée entre la marche du soleil et de la lune. Le lever *héliaque* (une heure avant le soleil) de *Sirius* était aussi l'époque de grandes fêtes avant le débordement du Nil.

Les 25 années vagues dépassaient réellement de 1 heure 13 minutes 42 secondes le cycle lunaire de 309 lunaisons ou 9125 jours. L'année vague n'étant pas bissextile, coïncidait avec l'année fixe ou agraire de 365 jours $1/4$ après 1461 années vagues, que l'on croyait égales à 1460 années fixes. Mais cette égalité n'était pas réelle. La véritable égalité était celle de 1507 années fixes égalant absolument 1508 années vagues. Dès qu'on eut découvert l'excès du cycle de 25 années vagues sur le cycle lunaire, on imagina le nouveau cycle de 500 ans, produit de 25 par 20, qui donnait un jour et quelques heures d'intercalation. La période de 25 ans était appelée *cycle d'Apis*, parce que la lune passait dans le *Taureau céleste* pour arriver à *Sirius* ou *Sothis*, d'où la période s'appela aussi *sothiaque*. Le *Phénix* joue un grand rôle dans toutes ces périodes, sous le nom

de *Phénix antique*, récent *Phénix*, *Phénix des traditions nouvelles*. Cet oiseau mystérieux était l'emblème du renouvellement du temps dans des cycles quelconques, qui tous étaient regardés comme une période religieuse dont le retour était consacré par des *panégyries* ou *jubilés*. Il paraît qu'une des plus célèbres était la période de *trente ans*, dont on voit figurer le nom parmi les titres des rois et des dieux. Les prêtres égyptiens avaient placé toutes les périodes, tous les cycles, toutes les unités de temps, et même les plus petites fractions de la durée sous la protection d'un dieu. Dans leur grande année mythique, ils avaient organisé toutes leurs idées religieuses, tous leurs systèmes, toute leur mythologie, toute l'histoire égyptienne, tant des dieux que des hommes. Tout cela devait être d'une admirable harmonie. Mais quand la nationalité égyptienne fut brisée avec sa mystérieuse organisation sacerdotale par l'épée du lâche et féroce Cambyse, roi des Perses, le sacerdoce égyptien se sentit blessé au cœur; il regarda l'histoire égyptienne comme fermée, les livres prophétiques du divin Hermès comme accomplis. Il n'attendit plus, disent les traditions, qu'une année divine (365 années humaines), pour voir la fin dernière de toutes choses. En effet, après les Perses vinrent les Grecs, puis les Romains, puis les Arabes, puis les Turcs : rudes générations guerrières qui ont successivement étendu les ruines jusque sur les plus petits débris de l'admirable édifice de l'antique sacerdoce égyptien, dont ils n'ont pas même respecté les tombeaux. Tout fut brisé.

Les connaissances astronomiques de l'Égypte passèrent en Grèce et en Italie, d'où elles furent transmises à l'Europe moderne. Mais que signifie le zodiaque égyptien sous le ciel de la Gaule? Quel rapport y a-t-il entre le *Lion*, le *Scorpion*, le *Verseau* et le climat de la Bretagne, de la Scandinavie? L'Europe barbare a reçu l'astronomie égyptienne, comme elle reçut plus tard l'architecture grecque, semblable aux peuples sauvages de l'Amérique et de l'Océanie qui, dans leur pénurie absolue, accueillent avec enthousiasme les moindres fragments de la civilisation européenne, sans bien saisir la pensée dont ils sont l'expression. Plus tard il a fallu nous refaire complètement.

Les Chinois tiennent un des premiers rangs parmi les peuples astronomes; ils eurent, dès l'origine, de vagues notions astronomiques; mais, l'an 2337 av. J.-C., l'empereur Yao accomplit la grande réforme du calendrier, et le fixa, dit-on, tel qu'il existe encore aujourd'hui. L'année est de douze mois; 6 ont 30 jours, ils s'appellent *grandes lunes*; 6 n'ont que 29 jours, ce sont les *petites lunes*. L'année n'est donc que de 354 jours; mais ils intercalent un mois d'après des méthodes à eux; ils ont ainsi une année de 384 jours. Mais ils savent parfaitement que l'année moyenne est de 365 jours un quart, et c'est ainsi qu'ils ont divisé le zodiaque, afin que le soleil parcourût un signe par jour. Ils ont des *cycles* ou périodes de 10, 12, 60 et 80 ans, heureusement combinées. Chez eux, le jour commence, comme en France, à minuit, au passage du soleil dans le méridien inférieur; ils ont les équinoxes, les solstices, la semaine de sept jours, etc. Ils ont des méthodes pour intercaler sept mois dans une période de 19 ans ¹. Tout cela révèle des observations sérieuses.

¹ Les noms donnés au mois du calendrier primitif de la Chine sont le *Rat*, le *Taureau*, le *Léopard*, le *Lièvre*, le *Dragon*, le *Serpent*, le *Cheval*, la *Brebis*, le *Singe*, la *Poule*, le *Porc*, le *Chien*. On sent là surtout un peuple agriculteur. L'empereur Fohi établit des fêtes religieuses aux solstices; ses successeurs en établirent aux équinoxes. Sous Yao (2337 avant J.-C.) les Chinois connaissaient déjà l'année bissextile; l'un de ses antiques successeurs fit construire une sphère d'or enrichie de pierres précieuses; on y voyait les sept planètes gravitant autour de la terre. Cependant les Chinois, dit-on, connurent ou au moins soupçonnèrent dès la plus haute antiquité le mouvement annuel et diurne de la terre. On assure qu'un ministre de l'empereur Hoang-ti (2697 av. J.-C.) avait découvert l'étoile polaire; il construisit une sphère, découvrit la durée exacte de l'année solaire. La découverte de la boussole date, dit-on, de cette lointaine époque. Les Chinois connurent de bonne heure la période de 19 ans qui établissait l'harmonie entre le mouvement de la lune et celui du soleil. Ils connurent aussi la période 10 et la période 60, qui multipliées l'une par l'autre donnent la grande période 600. Cette dernière leur a servi à harmoniser le cours du soleil et de la lune. En effet 600 ans forment 219,146 jours environ; et ce même nombre de jours fait 7,344 mois lunaires; l'erreur n'était que d'un jour quatre heures et demie environ. L'étude si belle de l'astronomie faiblit chez les Chinois; elle subit tous les contre-coups des révolutions politiques: le farouche empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti, pour se venger de l'énergique résistance des lettrés à son ambition, fit brûler tous les livres et surtout ceux d'astronomie; on conserva, dit-on, les li-

Les peuples de l'Asie centrale et de l'Asie septentrionale ont des notions astronomiques propres à des peuples nomades et chasseurs, comme celles des Égyptiens sont d'un peuple agricole, celles des Chaldéens d'un peuple pasteur. Les études astronomiques sont si naturelles à l'homme que les tribus des déserts et des forêts connaissent les étoiles et les prennent pour guides dans leurs courses. Les Brahmes de l'Inde étaient d'habiles astronomes; ils connaissaient, dès l'époque la plus reculée, l'année réelle, qu'ils faisaient de 365 jours 5 heures 51 minutes 15 secondes. Elle commençait au mois d'avril, après l'équinoxe. Le débordement du Gange, semblable à celui du Nil, rappelle les phénomènes de l'Égypte. Les Brahmes avaient des méthodes pour calculer les éclipses; ils connaissaient la précession des équinoxes; ils avaient mesuré l'o-

vres d'astrologie. Il y eut alors de glorieux dévouements, et un grand nombre de lettrés moururent en défendant leurs travaux contre la fureur des guerriers, véritables martyrs de la science. (246 avant J.-C.) Cependant l'astronomie se releva sous l'empereur Lieou-Pang, (206 av. J.-C.) mais l'astrologie la domina. On connaissait les grandes périodes de 48,000 ans, et de 36,000, et d'autres encore telles que la période de Calippe, le cycle de Meton, si célèbres en Grèce. Les Chinois disaient aussi dans les premiers âges, que deux lunes (lunaisons) faisaient un temps (saison) ou période de 63 jours, et que six temps faisaient une année solaire : division remarquable qu'on retrouve en Arabie et en Égypte. Ils appliquèrent leurs connaissances astronomiques à la géographie, aux longitudes et latitudes des lieux. Ils avaient de riches catalogues d'étoiles, des cartes, des globes célestes; ils étudièrent les planètes, les comètes, les éclipses, l'écliptique, l'équateur, le zodiaque, les équinoxes, les solstices, la précession, la nutation, etc. Leurs instruments astronomiques étaient remarquables : leur année lunaire et leur année solaire étaient d'une grande exactitude. Ils eurent de grandes réformes dans leur calendrier : ils comptèrent de savants astronomes; ils eurent comme les Grecs un Hipparque et un Ptolémée, mais ils n'eurent point un Pythagore et et encore moins un Copernic ni un Descartes. Ce qui le prouve c'est la frayeur que leur inspire encore une éclipse; ils se jettent à terre, se frappent la poitrine, demandant au ciel pardon de leurs fautes. L'empereur du céleste empire est regardé comme le premier astronome : de lui émane le calendrier, qui est l'ordre de la vie pour l'année. Sa publication est une grande fête de l'empire : tous les sujets doivent en avoir un exemplaire, et l'ornent suivant leur fortune ; les riches Chinois l'enveloppent de bois précieux et de drap d'or.

bliquité de l'écliptique ; ils savaient que le soleil parcourt les signes du zodiaque en temps inégaux ; ils avaient de nombreux zodiaques, dont plusieurs avaient été, dit-on, sculptés aux époques primitives. Chaque signe et chaque mois avaient des dénominations qui rappellent ceux des Égyptiens. Ils avaient aussi la semaine de sept jours, suivant les phases de la lune. Ils comptaient six saisons dans l'année. Comme ils savaient que la révolution sidérale de la lune s'accomplit en 27 jours et un tiers, ils avaient partagé le zodiaque en 27 parties égales, espaces célestes qui servaient de *domicile* à la lune durant un jour. Les Brahmes divisaient le jour et la nuit en 60 parties de 24 minutes chacune, ce qui équivaut à la somme de nos heures. Les douze mois de l'année étaient inégaux ; les noms des mois signifiaient : le *Bélier*, le *Taureau*, le *Couple*, l'*Écrevisse*, le *Lion*, la *Vierge*, la *Balance*, le *Scorpion*, l'*Arc*, le *Monstre marin*, le *Verseau*, le *Poisson*. Le jour commençait avec le lever du soleil¹. L'ère hindoue de Kalouga datait de 3101 avant J.-C.

¹ L'année des Hindous fut d'abord lunaire ; plus tard elle devint solaire : elle avait un nombre de jours qui oscillait entre 324 et 365. Elle se divisait en *trois temps* et *six saisons*. Elle commençait avec l'entrée du soleil dans le Bélier, ou plutôt à la nouvelle lune de mars, la plus voisine de l'équinoxe. Les trois temps sont : le *premier Brahma* présidant aux temps froids : octobre, novembre, décembre et janvier ; le *second Brahma* présidant aux chaleurs douces et bienfaisantes (dans l'Inde) de février, mars, avril et mai ; le *troisième Brahma* présidant aux pluies et aux plus vives ardeurs du soleil : juin, juillet, août, septembre. Cette division de l'année répondant au climat, fournit encore une des explications les plus naturelles et les plus certaines de la *Trimourti indienne*. Les Hindous avaient aussi une grande période de 42,000 ans, divisée en quatre âges principaux : reproduction plus large des douze mois de l'année et des quatre saisons ordinaires de l'année. Puis ils avaient encore des combinaisons de temps beaucoup plus larges. Ainsi un *jour de Brahma*, appelé *Calpa*, valait des milliards d'années. On remarque qu'ils prenaient pour base de ces périodes de temps le nombre de minutes comprises en trois jours ou 4,320, qu'ils décuplaient jusqu'à former la grande période 4,320,000,000 d'années humaines qui formaient le *Calpa*. C'était une figure matérielle de l'infini, l'un des attributs de Dieu. Les Hindous, comme les Égyptiens, aimaient les idées morales se mêlant aux grandes lois de la nature. Ainsi, dans la grande année de 42,000 se subdivisant en âges ou périodes, comme l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer, etc., ils disent : au premier âge, la vertu est représentée par une vache mys-

Les Hébreux durent hériter d'Abraham, leur père, des traditions qu'il avait apportées de Chaldée. Moïse, élevé avec soin, dans les palais des Pharaons, par les prêtres égyptiens, unit sa science aux traditions paternelles et créa un système de chronologie pour son peuple; il adopta l'ère de la *création du monde*, mais elle prêtait à beaucoup d'arbitraire; on la fixe à 3872, 4963. 4700, 3761 av. J.-C. (On a adopté 4004 av. J.-C., quoique la seconde époque 4963 soit la plus probable). Pour échapper à ces hésitations, les Hébreux aimèrent mieux prendre pour ère leur *sortie d'Égypte* (1645); d'autres la fixèrent à 1491; plus tard, ils comptèrent aussi de la *dédicace du temple* (1008). La sortie d'Égypte eut lieu au mois de *nisan*: il devint le premier mois de l'année *ecclésiastique* qui commençait vers l'équinoxe du printemps; tandis que l'année civile commençait à l'équinoxe d'automne. Les mois étaient de 29 ou 30 jours vagues; douze lunaisons ne donnaient que 354 jours; tous les deux ou trois ans, on intercalait un treizième mois appelé *véadar*. Le jour finissait pour eux au coucher du soleil; ils partageaient le jour comme la nuit en 12 heures dont la durée changeait avec les saisons; les heures du jour n'étaient égales à celles de la nuit qu'aux équinoxes; ils avaient

terreuse se tenant sur quatre pieds: elle en a perdu un à chaque âge. Ces quatre pieds étaient la *vérité*, la *pénitence*, la *charité* et l'*aumône*. — La grande réforme du calendrier hindou semble avoir eu lieu l'an 78 de J.-C. Les Brahmes placent la terre au centre du monde, sur une *montagne d'or*. Ils la croient immobile. Les cieux leur semblent se mouvoir dans l'espace. Cependant ils ont pressenti le véritable système du monde; mais ils se sont trop jetés dans l'astrologie. Leurs méthodes pour le cours de la lune sont d'une grande simplicité. Les jours de la semaine sont aussi désignés par les noms des planètes. Leur année est à peu près la nôtre. Ils ont soumis mystérieusement la durée du jour à la grande division de 432,000 parties, voulant trouver cette période sacrée dans le jour, comme dans l'année. Le premier méridien des Brahmes passe par Ceylan et par un des sommets les plus sacrés de l'Himalaya.

Dans l'empire de Siam, il y a deux sortes d'années; l'une civile et lunaire commençant au solstice d'hiver; l'autre solaire et astronomique commençant au printemps. Les Siamois connaissent l'usage des intercalations, la précession des équinoxes, la valeur exacte de l'année, la période lunaire, la période de 19 ans, de 800 ans, etc. Ils donnent comme nous aux jours de la semaine les noms des planètes.

aussi divisé le jour et la nuit en quatre parties de trois heures chacune. Mais tous ces faits astronomiques n'avaient, chez les Hébreux, aucune base savante ; comme leurs mois commençaient à la *néoménie*, il suffisait, pour que le mois commençât, que deux hommes *dignes de foi* affirmassent avoir vu le croissant. L'année commençait avec l'équinoxe du printemps ; si cependant les lévites s'apercevaient que l'orge ne fût pas mûre pour pouvoir offrir des épis à Dieu, au deuxième jour de Pâques, comme prémices de la moisson, ils ordonnaient l'intercalation d'un treizième mois. Du reste Moïse a dû être parfaitement au courant de toute l'astronomie égyptienne. Il ne put probablement pas transmettre sa science à ses compatriotes peu éclairés.

Quoique les Égyptiens connussent parfaitement bien la période de sept jours basée sur les phases de la lune, ils ne l'avaient point admise, et partageaient leur mois de 30 jours en *décades* ou semaines de dix jours. Toutefois Moïse conserva la période de sept jours en souvenir des jours de la création et du jour du repos ou *sabbat* ; mais il ne donna pas de noms aux jours, par crainte d'inspirer à son peuple l'idolâtrie égyptienne. Les Chaldéens, en adoptant la semaine de sept jours, leur donnèrent à chacun un nom que leur inspira l'étude du ciel. Chez eux, les grandes périodes, les siècles, les années, les mois, les semaines, les jours étaient sous la protection d'une divinité : usage qui se retrouvait chez plusieurs peuples. Ils avaient aussi placé chacune des 24 heures du jour sous l'influence religieuse des divinités qui présidaient aux planètes, et qu'ils classaient ainsi : *Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune*. La première heure du jour de repos, appelé *sabbat* chez les Juifs, était consacrée à *Saturne*, la deuxième à *Jupiter*, la troisième à *Mars*, etc., puis la huitième à *Saturne*, la neuvième à *Jupiter*, etc. ; en sorte que la première heure du lendemain était consacrée au soleil. En suivant toujours le même ordre, la première heure du *lundi* était consacrée à la *Lune*, celle du *mardi* à *Mars*, celle du *mercredi* à *Mercure*, celle du *jeudi* à *Jupiter*, celle du *vendredi* à *Vénus*, celle du *samedi* à *Saturne*, et celle du *dimanche* au *soleil* ¹. On consacrait ainsi la journée

¹ C'est à cet antique chiffre *sept* des planètes, qu'il faut rapporter tout

à la divinité qui protégeait la première heure. Les Chinois, comme les Égyptiens, connaissaient la *semaine de sept jours* et ces nombres mystérieux : les six jours de la création et le jour du repos forment *sept jours* : la lyre à *sept cordes*, les *sept pléiades*, les *sept notes* de la musique, les *sept couleurs* de l'arc-en-ciel, les *sept embouchures* du Nil, les *sept muses primitives*, les *sept merveilles* du monde, les *sept enceintes* d'Écbatane, la guerre des *sept chefs*, les *sept portes* de Thèbes, les *sept lampes* dans les temples, les *sept branches* du candélabre, les *sept dieux Cabires*, les *sept collines* de Rome (qui avait dix ou douze collines), les *sept sages*, les *sept jours* de la semaine, les *sept peaux* des boucliers, les *sept rois* de Rome, les *sept anges* de Dieu chez les Perses, les *sept trônes* des princes autour du trône du grand roi, les *sept ans* de la semaine d'années : offrande de *sept victimes*, on versait *sept fois* (*ter quarterque*) l'eau lustrale ; *sept villes* se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère ; la flûte de Pan avait *sept chalumeaux* ; Athènes envoyait *sept* jeunes garçons et *sept* jeunes filles en Crète ; dans les festins on remplissait *sept fois* la coupe à la ronde ; les chars faisaient *sept fois* le tour du cirque dans l'arène pour remporter le prix, etc. Il y avait une foule de cas dans la vie où le chiffre sacré *sept* était en usage. On forçait souvent le sens, pour obtenir ce chiffre, comme les *sept collines* de Rome, les *sept sages* de la Grèce, les *sept embouchures* du Nil, etc. Ce chiffre est faux, comme valeur numérique, mais il emprunte beaucoup de dignité à l'idée religieuse. Ovide voulant donner une sorte de majesté au Danube, où il est exilé, a dit :

Solus ad egressus missus *septemplex* Istris.

Trist. ch. II. El. I. v. 489.

Il semble que la valeur mystérieuse du chiffre *sept* disparut avec les sacerdoces qui l'avaient créée. Déjà Cicéron distinguait les cinq planètes et nommait séparément le soleil et la lune : en y joignant la terre et le ciel ou région des étoiles fixes, il arrivait au chiffre *neuf* qui se réalise scientifiquement dans le système de Ptolémée. Ce chiffre *neuf* domina, mais sans avoir la glorieuse popularité du chiffre *sept*. Un des premiers artistes du moyen âge a représenté le Christ soutenant les neuf sphères de Ptolémée, rattachant ainsi, comme dans l'antiquité, la vérité astronomique à la vérité religieuse. Dans ses immortels poèmes, le Dante a essayé de populariser le chiffre *neuf* : *l'enfer a neuf régions*, *Beatrix commençait son neuvième printemps*, *neuf années nouvelles*, *la première des neuf dernières heures de la nuit*, etc. Il n'y a guère que le mot *neuvaine* qui soit populaire en France et se rattache à ce système. Le chiffre *sept* est resté populaire dans ces expressions religieuses : *le sage pêche sept fois par jour* ; *il faut pardonner septante fois sept fois*, *les indulgences de sept ans et d'autant de quarantaines*, *les sept péchés capitaux*, *les sept sacrements*, *le septième ciel*, *les sept joies du paradis*, *Notre-Dame des sept douleurs*, *les sept sceaux du livre*, etc. C'est un débris des cosmogonies antiques. Dans les temples païens, les sept lampes représentaient le soleil avec les

la *décade*. On retrouve la semaine de sept jours dans l'Inde et le Thibet, mais elle était inconnue au Japon, chez les Tartares, les Grecs, les Étrusques, les Perses, etc.—On conçoit que tous ces divers cycles ou périodes de 600 ans, de 25 ans, de 18 ans, de 10 jours, de 7 jours, sont complètement inconnus des habitants des régions polaires.—Les colonies égyptiennes portèrent en Grèce les connaissances astronomiques de la métropole; mais ces connaissances s'altérèrent, ou au moins restèrent stationnaires. Au temps de l'expédition des Argonautes, le Thessalien *Chiron* aida, dit-on, de ses connaissances astronomiques, les Argonautes dans leur voyage maritime; il se guida sur la *grande ourse*, et non sur la *petite ourse*, comme les habiles Phéniciens; ce qui révèle chez les Grecs l'enfance de la science. On attribue au même *Chiron* une sphère céleste figurant les mouvements des cieux, probablement suivant le système égyptien. Parmi les peuples grecs, les uns commençaient leur année aux équinoxes, les autres aux solstices. A Athènes, colonie égyptienne, on commençait l'année à l'équinoxe d'automne; les mois étaient de 30 jours, comme en Égypte, mais les intercalations se faisaient mal; le mois se divisait aussi en *décades*; leurs jours et leurs nuits se partageaient en 12 heures, dont la grandeur variait suivant les saisons; ils avaient aussi des groupes de trois heures le jour et la nuit; ces dernières s'appelaient *veilles*. Le passage des grues, l'apparition des hirondelles, le cri des santerelles, etc., leur indiquaient les diverses époques de l'année. Homère parle des divisions de la nuit par la position des astres ¹. Il distinguait l'*étoile du soir* et l'*étoile du*

planètes, et les milliers de flambeaux des fidèles représentaient les étoiles, glorieux cortège de l'astre du jour dans sa marche triomphale figurée dans les processions solennelles autour des temples antiques.

¹ Les premiers poètes de la Grèce apportèrent avec eux des traditions astronomiques; car on attribue à Orphée la connaissance de la période de 420 ans, après laquelle on intercalait primitivement un mois entier pour les années bissextiles. Il y a en effet 30 années bissextiles dans la période de 420 ans. Orphée connaissait aussi la grande période de 40,800 ans, formée de la période de 60 jours multipliées par celles de 60 ans, dont le produit 3,600 est multiplié mystérieusement par 3. Il connaissait aussi l'année de 365 jours qu'il personnifiait en 365 pontifes : *Orpheus* dit Lactance, *trecentos sexaginta quinque ministros dat Deo*. Dans l'his-

matin, sans savoir que c'était le même astre, la planète *Vénus* : identité enseignée pour la première fois aux Grecs par Pythagore, probablement d'après la tradition orientale. Hésiode donnait 50 têtes à Cerbère : ce chiffre mystérieux représente les semaines d'une année lunaire. Quand il veut mesurer la distance du ciel à la terre, il dit qu'une enclume mettrait neuf jours en tombant du ciel pour parcourir cette distance. C'était l'enfance de la science astronomique.

1000. Chez les Égyptiens, des pyramides appelées *gnomons* indiquaient par leur ombre les *solstices* et les *équinoxes* ; de petits gnomons marquaient de leur ombre les diverses heures du jour : origine des *cadrons solaires* qu'on exposa sur les édifices, sur les places publiques¹. Pour l'intérieur des appartements

toire d'Hercule, Hébè son épouse est le symbole de la jeunesse de la nature qui se renouvelle tous les ans. Les neuf Muses sont les neuf mois de l'année où l'on travaille à la terre ; les trois Grâces sont les trois mois du repos et des plaisirs. Les cinq Dactyles qui l'accompagnent sont les cinq planètes : les cinquante enfants de ce héros sont les cinquante semaines d'une année de 350 jours ; les cinquante Danaïdes, qui remplissent aux enfers des tonneaux percés, figurent les semaines qui s'écoulent sans cesse. Les sept fils du Temps sont les sept jours de la semaine. Au temps d'Homère et d'Hésiode, l'année grecque était de 360 jours, comme en Égypte ; on y ajoutait cinq ou six jours complémentaires pour se mettre d'accord avec le soleil. Mais l'intercalation n'était pas aussi régulière qu'en Égypte. Hercule se brûlant sur son bûcher rappelle le mythe égyptien du Phénix se brûlant pour renaître comme le soleil.

¹ Les obélisques et les colonnes figuraient les rayons du soleil, le feu céleste. Les grottes, les temples, les villes mêmes, par leurs dispositions ou leurs figures mystérieuses, reproduisaient les sphères célestes. La Médie, l'Égypte, l'Inde avaient transporté sur la terre la *cité des dieux* . Les temples étaient bâtis de telle sorte que les influences des astres y pussent descendre avec leurs rayons ; les formes de ces édifices différaient selon les divinités. Les voûtes des temples figuraient le ciel ; on les peignait en bleu d'azur avec des étoiles d'or, comme au temple de *Phébé* en Égypte ; les sept encintes d'Ecbatane représentaient les sept sphères ; les villes chinoises sont orientées suivant les quatre points cardinaux. Les astres étaient considérés comme des êtres divins et bienveillants pour les hommes. Les pierres tombées du ciel étaient conservées pieusement dans les temples. Sur le tombeau d'Osiris les prêtres égyptiens offraient chaque jour 360 coupes de lait ; autour du tombeau ils versaient 360 urnes d'eau sainte du Nil ; offrandes funébres accompagnées de lamentations et d'espièges de litanies. Les 12 grands dieux présidaient chacun à un signe du

ments on inventa les *clepsydres* ou horloges d'eau, les *sabliers* ou horloges de sable. Il est probable qu'à une époque très-reculée l'Asie posséda des horloges à rouages et à balanciers, qui ne parurent en Europe qu'au moyen âge. On avait donc des méthodes scientifiques pour trouver les plus petites unités de temps, et des instruments matériels pour les mesurer et les exprimer. On assure que les anciens n'exprimaient point les minutes. Ce que l'homme avait trouvé pour mesurer sa vie, les nations voulurent l'avoir pour déterminer leur grande existence. Mais quand les peuples voulurent se créer un système de chronologie, ils ambitionnèrent une antiquité démesurée qu'ils n'appuyaient que sur des traditions. Les Égyptiens prenant pour successives des dynasties de rois contemporains sur divers points de l'Égypte, accumulèrent une longue suite de siècles, dont ils n'auraient pu prouver l'existence. Dédaignant les milliers d'années dont il était si facile d'abuser, surtout en accumulant les périodes astronomiques, les plus sages et les plus savants Chinois firent remonter leur cycle de 60 années à l'an 2697 av. J.-C., quoiqu'ils ajoutassent que rien ne leur paraissait positif avant le règne de leur empereur Yao (2337 av. J.-C.). Les *Hindous* firent remonter leur *ère du malheur* à l'an 3101 av. J.-C. Nous ne parlons pas des millions d'années accumulées à l'aide de périodes astronomiques, ni de *zodiaques* construits de manière à révéler la plus haute antiquité, à l'aide de la précession des équinoxes. Rien n'empêche qu'aujourd'hui nous ne construisions un zodiaque où nous placerions le *capricorne* au solstice d'été : les Hindous et les Égyptiens ont un peu fait

zodiaque, aidé de deux divinités inférieures, ce qui faisaient 36 divinités au zodiaque. De là cette division célèbre de l'Égypte en 36 nomes : le corps humain se divisait comme la terre sainte, en 36 parties. 360 divinités inférieures veillaient aux 360 degrés du zodiaque. Les plus petites fractions de la vie et du temps étaient sous la protection d'un dieu. L'Égypte ressemblait ainsi à un vaste panthéon, sur lequel le ciel s'étendait comme un immense tabernacle. La nuit qui voyait finir une période astronomique et en commencer une nouvelle était sainte : la *nuit sainte* de l'équinoxe, la *nuit sainte* du solstice, etc. Chez les Perses on célébrait la fête du feu au commencement de février ; on croyait que les âmes des morts venaient visiter leurs proches aux cinq jours complémentaires. On faisait des fêtes funèbres : fêtes de famille où régnait le pieux souvenir des aïeux.

comme cela. Malgré leurs calculs et leur ambition d'antiquité, les Égyptiens ne peuvent pas nier que le règne du *grand Sésostris* (1645) n'appartienne encore aux temps héroïques où l'on n'est pas toujours sûr de distinguer l'histoire de la fable. Moïse tenta de dater de l'*ère du monde*; mais cette ère prêtait à tant d'arbitraire qu'on prit successivement divers grands événements pour points de départ de la chronologie : *Sortie de l'Égypte, entrée dans la Terre promise, les juges, les rois, la dédicace du temple, la captivité, le retour, le second temple*, etc. C'était donc la même hésitation que pour l'année, le mois, les fêtes, etc. Les Grecs cherchèrent aussi à construire leur chronologie : les marbres précieux que l'Anglais Arundel fit découvrir il y a deux siècles à Paros, donnent des dates qui remontent à 1582 av. J. C., et s'arrêtent à l'an 264 av. J.-C. On fixait aussi la fondation d'Argos à l'an 1920, et même celle de Sicyone à l'an 2125; mais toutes ces dates sont sans valeur absolue; et même les marbres ou *Chroniques de Paros*, dus sans doute aux prêtres grecs, n'ont jamais eu une grande autorité. Ce ne fut guère qu'au huitième siècle que la chronologie parut sûre. Les Grecs adoptèrent un *cycle de quatre ans* appelé *olympiade* : ce qui ferait supposer que pour ne pas employer les grandes périodes égyptiennes, ils intercalaient un jour tous les quatre ans, comme nous le faisons aux *bis-sextiles*¹. Cet usage d'une petite intercalation cessa peut-être, et le souvenir en resta dans les olympiades, car les olympiades furent longtemps suspendues; on les rétablit vers l'an 884 av. J.-C. Le calendrier fut surtout dans un grand désordre, mais la période de quatre ans est sûre à partir du 1^{er} juillet 776 av. J.-C.—Les Romains datèrent leur chronologie de la fondation de Rome (21 avril 753). On ne sait si les Latins commençaient

¹ Hercule avait fondé les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter. Ils tombèrent en désuétude, furent renouvelés par Pélops, puis, après plusieurs siècles par Iphitus, roi d'Élide, en 884. Ils devaient être célébrés tous les quatre ans, au premier mois qui suit le solstice d'été; mais il y eut encore négligence ou interruption, en sorte que la période de quatre ans ou *olympiade* n'a de certitude qu'à partir du triomphe de Corébus, athlète d'Élée en 776.

leur année à l'équinoxe du printemps ou à celui d'automne, ou au solstice d'été; mais Romulus, dit-on, la fixa à l'équinoxe¹ du printemps, soit qu'il eût mal compris l'astronomie étrusque ou latine, soit qu'il voulût avoir une chronologie toute nationale; Romulus établit une année bizarre de dix mois, commençant en mars, et finissant en *décembre* (dixième mois); les mois avaient les uns *vingt jours*, les autres *trente-cinq*, d'autres plus ou moins, sans aucune autre règle fixe que d'avoir 360 jours à la fin de l'année, au moyen d'intercalations étranges. On affirme que cette année n'avait souvent que 304 jours. Numa, plus savant, et probablement pontife chez les Sabins, réforma le *calendrier*. Pour faire commencer l'année au solstice d'hiver, il forma deux nouveaux mois, *février* et *janvier*. (Février fut placé entre *janvier* et *mars*, sous les décenvirs, vers 450 av. J.-C.) Les douze mois furent, après bien des tâtonnements, fixés à 28, 29 et 31 jours; mais ils ne faisaient à la fin de l'année que 355; c'était près de onze jours de moins. Les Romains aimaient les nombres impairs; les nombres pairs leur semblaient dangereux. Tous les deux ans Numa fit intercaler un mois de 22 jours, nommé *merkedonius*, entre le 23 et le 24 *février*, qui était alors le dernier mois de l'année. Puis ayant remarqué que cette intercalation faisait l'année trop longue, il supprimait tous les vingt-quatre ans 24 jours d'un coup :

¹ La grande année étrusque offre une *création du monde* qui a duré 6,000 ans. Dans le premier millénaire ont été créés le ciel et la terre; dans le second, le firmament; dans le troisième, la mer et les eaux qui sont sur la terre; dans le quatrième, les deux grands flambeaux de la nature; dans le cinquième, les âmes des oiseaux, des reptiles et des autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre, et dans l'eau; dans le sixième, a été créé l'homme. Le genre humain doit durer autant qu'a duré l'œuvre de la création, en sorte que les deux grandes périodes du monde embrassent un cercle de douze mille ans. C'est la *grande année étrusque* à l'expiration de laquelle toutes les étoiles se retrouveront dans les mêmes constellations qu'elles occupaient à la fin de la période précédente. L'astrologie était toute-puissante chez les Étrusques. Les prêtres enseignaient qu'un certain nombre d'âges ont été assignés aux hommes et aux choses humaines, et que le passage de l'un à l'autre est chaque fois annoncé par des apparitions et des signes au ciel et sur la terre : idées fausses qui avaient la plus haute influence sur les populations. Elles étaient enseignées dans les mystères.

ce qui était trop ¹. Il chargea les prêtres des intercalations ; un prêtre annonçait au pontife l'instant où il voyait le *croissant* ;

¹ Chez les Latins on n'était pas d'accord sur le nombre des jours du mois. Chez les Albains, mars avait 36 jours ; mai, 22 ; août, 18 ; septembre, 16, etc. A Tusculum, juillet avait 36 jours ; octobre, 32, etc. On doutait à Rome si l'année primitive avait été réellement de 10 mois au lieu de 12. Quelques écrivains se sont même hasardés jusqu'à dire que Numa avait connu le véritable *système du monde*, et la position du soleil au centre de tous les mouvements célestes, comme l'enseignait l'école de Pythagore. Ce qu'on peut affirmer, c'est que Numa reçut de Romulus l'année de 10 mois, formant 304 jours, qu'il connut une année lunaire de 12 mois, formant 354 ou 355 jours, et qu'il intercalait tous les deux ans 22 ou 23 jours, suivant les exigences du temps. On remarque que dans l'Asie du nord, il y a des peuples qui ne donnent que dix mois à l'année, parce qu'ils ne regardent que comme un mois la période du repos de l'hiver, qui est de trois mois. Les Romains reçurent sans doute de l'Asie la période 60, qu'ils renfermèrent surtout dans leur petite période appelée *lustre*, comptant ainsi cinq années ou 60 mois : ce qui prouve que l'année de douze mois fut connue à Rome dès les premiers temps. L'année de Numa dura jusqu'à Jules-César. Si les intercalations eussent été bien observées, l'harmonie entre l'année lunaire et l'année solaire eût été constante. Il y avait aussi une *année consulaire* qui commença d'abord le 23 ou le 24 février, glorieux anniversaire de l'expulsion des Tarquins. Plus tard, elle commença à diverses époques, que les habiles pontifes romains firent varier, suivant la gravité des circonstances. Enfin, l'an de Rome 598 ou 599, l'année civile et l'année consulaire se réunirent au 1^{er} janvier. — Mars donnait son nom au premier mois de l'année chez les Romains, au troisième chez les Albains, au cinquième chez les Falisques, au sixième chez les Herniques, au quatrième chez les habitants de Cures, au dixième chez les Éques, etc. Quant à l'année de dix mois de Romulus, elle se rattachait à la période *dix*, comme chez un grand nombre de peuples, et correspondait aux dix doigts des mains, comme le dit Ovide :

Seu quia tot digiti, per quos numerare solemus. (Fastes.)

Romulus soumit tout à cette division décimale de l'antiquité. Son armée fut divisée en *dix* corps, de chacun *dix* fois *dix* hommes, et en d'autres divisions où se combine le nombre *dix*. Les familles patriciennes étaient au nombre de *dix* fois *dix* ; *dix* fois *dix* hommes composaient chaque centurie ; les sénateurs primitifs furent *dix* fois *dix* ; on en ajouta *dix* fois *dix*, après la réunion de *Quirium* à Rome : le sol se divisa comme la nation romaine. Les pythagoriciens regardaient le chiffre *dix* comme le plus parfait. Ils avaient divisé le monde sensible en *dix* sphères. Aristote a reproduit ce chiffre mystérieux dans ses dix catégories ou notions simples. Mais ce chiffre *dix* n'eut pas la popularité du chiffre *sept*.

alors commençaient les sacrifices au Capitole ; mais les intercalations furent mal faites. N'ayant aucune base scientifique, elles furent omises, morcelées ou doublées, suivant les circonstances, par les prêtres, pour allonger ou diminuer la durée des magistratures : de là, une confusion extrême arriva dans le calendrier. Les *phases lunaires* ne subdivisèrent point le mois romain en semaines ou périodes de sept jours. Ils avaient les *nundines* ou périodes de neuf jours : le premier jour des *nundines* était un jour de marché et de cérémonies religieuses. On parle aussi de repos et de sacrifices au septième jour, mais avec moins de pompe. La division civile du mois fut la plus étrange et la plus éloignée de tout élément scientifique. Le premier jour du mois était les *convocations* ou *calendes*, destinées aux assemblées du peuple et aux sacrifices. La moitié du mois s'appelait les *ides* ; elles tombaient le 15 en *mars*, *mai*, *juillet* et *octobre* ; et le 13, les autres mois. Le *neuvième* jour avant les *ides* s'appelait *nones* ; il tombait le 7 ou le 5 suivant les *ides*. Quant aux jours, ils prenaient leurs noms de leur position relativement aux *nones*, aux *ides* et aux *calendes*. Quand les *nones* étaient le 7, le deuxième jour du mois s'appelait le *sixième jour avant les nones* ; quand les *nones* tombaient le 5, ce second jour s'appelait le *quatrième jour avant les nones*. Le premier jour était toujours appelé *jour des calendes*. Les huit jours qui précédaient les *ides* prenaient leur nom de leur distance ; ainsi le lendemain des *nones* était toujours le *huitième jour avant les ides* : le lendemain venait le *septième jour avant les ides*, etc. Les jours qui suivaient les *ides* se calculèrent aussi de leur distance aux *calendes* du mois suivant. Ainsi, le lendemain des *ides* de janvier s'appelait le *dix-neuvième jour avant les calendes de février*, et ainsi de suite jusqu'au dernier jour qui était la *veille des calendes*. D'ailleurs cet ordre même des *calendes*, des *nones* et des *ides* ne fut bien établi qu'après plusieurs siècles. Les mois furent consacrés successivement aux grandes divinités : *Junon* présidait à janvier, *Neptune* à février, *Mercur*e à juin, *Jupiter* à juillet, *Cérès* à août, *Diane* à novembre, *Vesta* à décembre, etc. Il y avait des jours consacrés à *Janus*, à *Esculape*, à la *Concorde*, aux *dieux pénates*, à

Diane, à Jupiter, etc. Ils avaient la *fête des semailles*, les *moissons*, la *fête des marchands*, la *fête des esclaves*, les *mystères de Cérès*, etc. Ils placèrent dans leur calendrier les souvenirs *tristes ou glorieux* : la *mort et la défaite des Fabiens*, les *Tarquins vaincus*, *Jupiter Stator*, *journée d'Allia*, *enlèvement des Sabines*, *dédicace du Capitole*, etc. Les pontifes distinguèrent aussi les jours *fastes*, où l'on peut plaider, réunir les assemblées, et *néfastes* où ils empêchèrent toute réunion ; le tableau de ces jours formait les *annales* des pontifes. Il suffisait aussi que le pontife déclarât un jour *férié* pour rendre toute délibération impossible en ce jour. De là l'influence des *augures*, des *pontifes* sur les affaires romaines, et l'empressement des hautes familles patriciennes à envahir les fonctions sacerdotales. L'arbitraire de leurs intercalations était un des éléments de leur puissance. — A Babylone, où les prêtres chaldéens avaient si bien étudié le ciel, il n'y avait pas de système rigoureux de chronologie ; on n'avait que vaguement les dates de la fondation de Babylone, de Ninive (2640, 1968). Mais après la ruine du grand empire d'Assyrie, Nabonassar, roi de Babylone, fonda l'ère qui porte son nom, et qui compte du 26 février 747. Cette ère que les astronomes fixent à 746, fut évaluée en années vagues ou égyptiennes, dont l'usage passa aussi plus tard en Perse. Mais les Perses admettaient les intercalations comme les Hindous ; seulement, au lieu d'intercaler un jour tous les quatre ans, ils intercalaient un mois de 30 jours tous les 120 ans : ce qui était la même chose. — Chez les Grecs, si la succession des olympiades était devenue régulière, il n'en était pas de même des divisions de l'année. Parmi tant de peuples indépendants, les uns comptaient par lunaisons, les autres par saisons ; ceux qui admettaient l'année en variaient à leur gré les mois et le nombre des jours : la seule harmonie qui régnaît entre tant de peuples, était la *fête d'Olympie*, qui amenait tous les quatre ans une *olympiade nouvelle*. En Béotie, il y avait un cycle de 60 années solaires répondant à 63 années lunaires ; car tous les peuples ont senti le besoin de faire concorder l'année solaire et l'année lunaire : la concordance n'est pas complète dans le cycle de *soixante ans* qu'on retrouva en

Chine, dans l'Inde, au Thibet, dans le nord de l'Asie, et même en Amérique. Mais le calendrier était dans le plus grand désordre; on tenta des intercalations; les prêtres essayaient d'ajouter un mois tous les deux ans, puis tous les trois ans; enfin, un Phénicien vint au secours des Grecs; c'était Thalès, fondateur de l'école ionienne à Milet¹. Il enseigna aux Grecs l'usage de la *petite ourse* préférable à la *grande ourse* pour la navigation; puis il indiqua le mouvement du soleil, celui de la lune, les causes de la diminution et de l'augmentation des jours; enfin, il fit connaître la cause des éclipses, et les moyens de les prédire; connaissances précieuses qu'il donna aux prêtres de Memphis et de Babylone. Aidé des conseils de Thalès, Solon put opérer la *réforme du calendrier*. Les mois furent au nombre de 12, les uns de 29 jours, les autres de 30, formant un total de 354 jours. Cette année lunaire était inférieure de 11 jours à l'année solaire: pour effacer cette différence appelée *épacte*, on intercala un mois de 30 jours, non pas tous les trois ans, mais la *troisième*, la *cinquième* et la *huitième* année d'un cycle de huit ans appelé *octaétéride*. Les années formées de 13 mois ou 384 jours s'appelaient *embolismiques*. L'année commençait au solstice d'été. Cette réforme de Solon fut accomplie l'an 594. Les Grecs ignoraient la semaine de sept jours; ils avaient la décade égyptienne, où les noms des jours dépendaient de leur rang dans la décade. Le premier jour du mois s'appelait *noéménie*; le dernier jour s'appelait *ancienne et nouvelle lune*. Les mois intercalaires étaient consacrés à *Nep-*

¹ Les Grecs sçavants avaient une *ère philosophique*: c'était l'an 580. Elle datait de Thalès qui était venu d'Egypte ou de Phénicie fonder à Milet l'école ionienne. Née dans les colonies grecques de l'Asie-Mineure, comme la grande poésie d'Homère, cette philosophie qui émancipait l'esprit humain, hésita longtemps à passer en Grèce où dominait la haute suprématie des sacerdoces d'Eleusis, de Delphes, de Dodone, et de l'anire de Trophonius. Aussi quand elle passa dans cette Grèce si éminemment sacerdotale, elle n'y eut pour asiles que des places publiques, des portiques, des parcs, des jardins: puis vint l'exil, la mort même de ses plus grands génies. Anaxagore est le premier qui vint philosopher à Athènes en 478. Premier maître, il fut aussi la première victime. C'est lui qui ayant vu tomber en Thrace une aérolithe, avait cru pouvoir en conclure que *les cieux étaient de pierre*. C'était là du reste une antique croyance.

tune. Le premier mois s'appelait *hécatombéon*, à cause des grandes solennités olympiques et des nombreuses hécatombes qu'on y immolait : il pouvait commencer du 13 juin au 9 juillet, suivant les intercalations : il avait 29 jours. *Métagitnion* pouvait commencer du 13 juillet au 8 août : son nom rappelait les antiques fêtes de la réunion des bourgs de l'Attique ; d'autres mois étaient consacrés à *Apollon*, à *Bacchus*, à *Diane*, à *Minerve*, etc. Chaque époque astronomique était accompagnée de sacrifices, de processions, de pompes. Chaque mois commençait avec la nouvelle lune : dans les mois de 29 jours, la dernière décade n'avait que neuf jours ; chaque jour commençait le soir. Cependant cette réforme due au génie de Thalès ne dissipa point les anciens préjugés attachés aux phénomènes astronomiques ; une loi défendait aux Spartiates de se mettre en marche avant la pleine lune : voilà pourquoi ils n'arrivèrent à Marathon qu'après la bataille gagnée (490). On sait que dans la désastreuse expédition de Sicile (415), le général athénien Nicias était sur le point de partir quand il fut effrayé par une éclipse ; il craignit de quitter la Sicile, retarda sa retraite ; son armée fut perdue, et commença ainsi la ruine d'Athènes : effrayant résultat de l'ignorance des temps ! car, il faut l'avouer, à part le service rendu au calendrier, les idées cosmogoniques de l'Orient, professées par l'école ionienne, trouvèrent la plus grande résistance dans les collèges des prêtres grecs. Les plus illustres élèves de l'école de Thalès furent *Anaximandre* et *Phérécide* ; la plus grande gloire de ce dernier fut d'avoir eu pour élève Pythagore, et d'avoir, le premier, enseigné philosophiquement l'immortalité de l'âme : il était profond en astronomie, et connaissait la méthode des éclipses. On attribue à Anaximandre un globe terrestre, des gnomons pour observer les équinoxes, les solstices, l'obliquité de l'écliptique ; il construisit des cadrans solaires, des cartes géographiques ; affirma que la terre est ronde, que la lune reçoit sa lumière du soleil ; il plaça l'infini comme premier principe, et donna pour base à son enseignement que le monde est soumis à des lois immuables. Tous ces grands principes, qui sont la gloire des temps modernes, étaient la con-

damnation même de toutes ces traditions fausses qui faisaient la base des initiations et des mystères dans les temples. L'opposition sacerdotale devint menaçante ; elle accusa la philosophie de détruire la puissance des dieux en annonçant l'*immuabilité des lois du monde* ; les prêtres soulevèrent l'opinion publique, et Anaxagore fut condamné à mort : *c'était un impie ! il avait outragé les dieux !!!* Il fallut toute la puissance de ses élèves, tels que Euripide, Socrate et le grand Périclès, pour arracher Anaxagore à la mort ; la peine fut commuée en un bannissement perpétuel (428). Exilé d'Athènes, Anaxagore alla passer le reste de ses jours à Lampsaque, où il mourut entouré de respect et d'honneur. C'était sans doute la crainte de pareilles persécutions qui avait déterminé Pythagore, le siècle précédent, à quitter la Grèce, et à aller, dans une colonie éloignée, mettre la science à l'abri des atteintes de l'intolérance.

Pythagore, élève de l'école ionienne, et longtemps disciple des prêtres d'Égypte, de la Chaldée et de l'Inde, craignant la puissance des sacerdoce grecs, passa dans les colonies de la Grande-Grèce, où il fonda sa célèbre *école italique*, à Crotone, en 540. Là, dans le secret, il enseigna sans doute à ses fameux disciples *Timée de Locres, Ocellus de Lucanie, Alcmeon de Crotone*, etc., le véritable système du monde. Mais la persécution vint les atteindre : Pythagore fut, dit-on, massacré dans une émeute suscitée contre lui à Métaponte en 489 ; ses disciples furent dispersés et persécutés, surtout son célèbre élève Philolaüs de Tarente, qui avait enseigné tout haut le mouvement de la terre et l'immobilité des cieux. Les pythagoriciens n'en continuèrent pas moins à jeter un grand éclat : témoin Empédocle qui refusa le souverain pouvoir à Agrigente, et mourut victime de son amour de la science sur l'Etna ; Archytas, qui fut à la fois grand mathématicien, grand astronome, grand homme d'état, grand général, et élu six fois chef de la république de Tarente (560) ; Eudoxe de Cnide, l'ami de Platon et le plus grand astronome grec avant l'école d'Alexandrie ; Hicéas de Syracuse, qui professa le mouvement diurne de la terre sur son axe, et son mouvement annuel dans l'éccliptique ; opinion propre à l'école de Pythagore, disent Aristote et Plu-

tarque, et qui fera la gloire de Copernic vingt siècles plus tard. Cette école, même dispersée, se conserva toujours grande et forte. Elle créa, sans toutefois les compter parmi ses disciples directs, Platon, Aristote, qui eurent au *système du monde* pythagoricien; Archimède, qui construisit une sphère représentant les mouvements apparents des cieux; l'immortel Euclide, l'un des fondateurs de l'école d'Alexandrie, où Aristarque de Samos (280 av. J.-C.) veut faire revivre la grande pensée pythagoricienne du mouvement de la terre. Il fut accusé d'impiété pour avoir troublé le repos de Vesta, c'est-à-dire de la Terre et des dieux Lares. Dès lors l'immobilité du soleil au centre du monde tomba dans l'oubli, ou resta secrète par crainte. Platon, dans son *Timée*, parle du mouvement de la terre, mais en termes vagues, craignant l'accusation d'impiété; il se prononça peut-être même pour l'immobilité de la terre dans ses leçons publiques, mais il n'y eut point. *Platon, dans sa vieillesse*, dit Plutarque, *tient que la terre était en une autre place que celle du milieu et que le centre du monde, comme le plus honorable siège, appartenait à quelqu'autre plus digne substance*. C'était revenir à l'idée pythagoricienne. L'école de Pythagore jeta un magnifique et dernier éclat dans le célèbre enthousiaste Apollonius de Tyane, philosophe, pontife, moraliste, réformateur, enfin dernier prophète que le paganisme expirant essaya d'opposer au divin législateur des chrétiens (97 ap. J.-C.) On lui éleva des temples, et pendant les quatre premiers siècles de notre ère, il reçut les honneurs divins, non-seulement de ses prêtres et de ses disciples, mais encore de la foule, et même des empereurs romains, qui croyaient à ses miracles et à ses prodiges : dernier acte de foi du paganisme mourant.

300. Durant leur captivité à Babylone, les Juifs reçurent des Chaldéens des notions positives d'astronomie, et surtout leurs méthodes d'intercalation, leurs mois, leurs périodes; car on sait que Daniel, voulant exprimer les temps qui devaient s'écouler jusqu'à la venue du Messie, et n'ayant aucune formule pour exprimer 490 ans, se servit de l'expression métaphorique : *soixante-dix semaines d'années*. La semaine était la seule période de temps qu'il comprenait bien, il s'en servit. La se-

maine d'années était une période de sept ans; le dernier était l'*année sabbatique* où les Juifs laissaient reposer leurs terres comme ils se reposaient eux-mêmes le jour du *sabbat*. Les Juifs avaient grand besoin d'un cycle qui fit concorder les mouvements du soleil et de la lune; ils rapportèrent leur cycle de 84 ans de la Babylonie; ils purent dès lors mieux fixer le jour de Pâques qui tombait le 14 de Nisan, mois consacré par des cérémonies saintes et commençant l'année religieuse à l'équinoxe du printemps, tandis que l'année civile commençait à l'équinoxe d'automne, au mois de *Tisri*. Esdras et surtout les Machabées perfectionnèrent le calendrier. La fête de Pâques durait huit jours; c'était la *semaine sainte*. Dix jours après le commencement de l'année civile avait lieu la *fête du pardon*. Vers la fin de l'année religieuse se trouvait une fête en mémoire d'Esther, qui avait sauvé le peuple juif. La *fête des trompettes* célébrait le commencement de l'année civile. — Les Grecs s'efforcèrent de trouver aussi une concordance absolue entre l'année solaire et l'année lunaire qu'ils tâchaient d'égaliser par des intercalations. Enfin, l'an 432 av. J.-C., l'astronome athénien Méton découvrit un *cycle de dix-neuf ans solaires*, qui renferme 235 mois lunaires. On assure que Méton apprit cette période en Orient, où toutes les combinaisons de l'année lunaire et solaire avaient été faites depuis longtemps. Toutefois les Athéniens en firent honneur à Méton, et leur enthousiasme d'avoir une période qui leur ramenait *aux mêmes dates les nouvelles et les pleines lunes*, fut si grand, qu'ils firent graver les calculs de Méton en *lettres d'or* sur une table de marbre dans le temple de Minerve (433). Suivant ce cycle on intercalait un treizième mois aux années 2, 5, 8, 11, 13, 16, 19 de la période, et on appela *nombre d'or* le chiffre qui indiquait le rang d'une année dans la période de Méton¹. C'était d'après ce

¹ Cléostrate de Ténédos (532) remarqua que l'année solaire est plus longue de 11 jours 1/4 que l'année lunaire; ce qui faisait 90 jours en 8 ans, période qu'il appela *octaétéride*. Les 90 jours formaient 3 mois de 30 jours qu'il intercalait séparément. Mais chaque *octaétéride* offrait une erreur de 36 heures, ou d'un jour et demi tous les 8 ans. C'était l'avance de la lune sur le soleil. Cette erreur dut disparaître devant le cycle de

chiffre qu'on réglait les fêtes, les sacrifices, les cérémonies religieuses. Cependant cette période était trop forte; elle amenait un jour d'erreur après un certain nombre d'années. Elle fut corrigée par Eudoxe de Cnide, et Scylax de Caryande, et même elle fut remplacée par la période de 76 ans proposée par

Méton (432). Cet astronome athénien savait que 49 années solaires, ou 6959 jours 14 heures 25 minutes égalent 235 lunaisons ou 6959 jours 16 heures 34 minutes. La lune achève donc sa révolution de 49 ans, 2 heures plus tard que le soleil. Pour trancher toute difficulté, on supposa que la période de 49 ans donnait 6940 jours pour les deux astres. Ce cycle de Méton commença l'an 432 av. J.-C., le 16 juillet, avec la nouvelle lune. Malheureusement, 49 n'étant pas un multiple de 4, ce cycle gênait les Olympiades. On revint à la période de Cléistrate.

Eudoxe, l'ami de Platon, de l'école pythagoricienne, avait rapporté d'Égypte la *tétraétéride* ou période de 4 ans, avec la bissextile, basée sur une connaissance plus exacte de l'année solaire et de l'année lunaire (370). Ce grand astronome remarqua que dans l'*octaétéride* ou période de Cléistrate huit années solaires de 365 jours 1/4 font 2922 jours, tandis que 99 lunaisons font 2923 jours et demi. C'était les 36 heures d'avance de la lune sur le soleil. Il en conclut qu'après 20 octaétérides ou 460 ans, on pourrait intercaler un mois de 30 jours. Mais cette période était trop longue pour l'usage de chaque année, réglée par l'harmonie entre le soleil et la lune. Alors vint la période de Calippe, astronome de Cyzique (331).

Nous avons dit que la période de Méton fut supposée de 6940 jours. C'était 9 1/2 heures de retard sur le soleil et 7 1/2 heures sur la lune. En sorte qu'au bout de quatre périodes ou de 76 ans, les nouvelles et pleines lunes arrivaient 30 heures trop tôt, et que le soleil arrivait 40 heures trop vite à l'équinoxe. L'astronome Calippe en conclut que tous les 76 ans, il faut retrancher un jour, en faisant de 29 jours seulement un mois qui devait avoir 30 jours. Cette période de 76 ans, ou 27,759 jours, commença en 330 av. J.-C. Elle renfermait 940 lunaisons ou 27,758 jours 18 heures 6 minutes, répondant à 76 révolutions solaires ou 27,758 jours 9 heures 42 minutes. La période calippique étant portée à 27,759 jours, avait donc 5 heures 54 minutes d'avance sur la lune, et 14 heures 18 minutes d'avance sur le soleil. Il s'ensuivait qu'au bout de 452 ans ou de deux périodes calippiques, on avançait d'un jour passé sur le soleil, et d'un jour environ sur la lune en 304 ans, ou après quatre périodes calippiques. Le célèbre astronome de Rhodes, Hipparque (128), auteur d'une période peu connue de 345 ans, proposa la suppression d'un jour tous les 304 ans. C'est la dernière réforme du calendrier grec. Elle n'était pourtant pas suffisante. Mais à quoi bon des réformes? La Grèce n'était plus alors qu'une province romaine. L'ère nouvelle, celle de la conquête, de l'oppression, avait commencé, et Rome allait remplacer l'olympiade par le *lustre*, les *calendes*, etc., comme elle faisait dominer le Parthénon par le Capitole.

Calippe ; il prenait quatre fois la période de Méton, en retranchait un jour, et obtenait juste 940 lunaisons (331) ; ce cycle plus juste fut longtemps en usage. On assure que le cycle de 19 ans et la période de 76 ans étaient bien connus des Chinois.

Si les questions de calendrier furent bien accueillies à Athènes, il n'en était pas de même des questions cosmogoniques : d'ailleurs la mort de Socrate prouva que l'indépendance de la pensée n'était plus. Ce grand philosophe qui avait enseigné l'existence d'un seul Dieu, d'une Providence, et de l'immortalité de l'âme, succomba sous l'accusation terrible d'impiété. Aussi devant ces dangers, les philosophes voilèrent leur enseignement. Platon professait publiquement *l'immobilité de la terre*, et d'autres idées conformes aux préjugés du temps : mais dans le secret, il professait sans doute les hautes idées astronomiques qu'il avait étudiées sous les grands pythagoriciens Archytas et Philolaüs. Le plus illustre élève de Platon, Aristote surnommé le *prince des philosophes*, le génie le plus vaste de l'antiquité, qui s'immortalisa par ses grands travaux en physique, en météorologie, en zoologie, changeant la face de cette partie des sciences, et leur imprimant un nouvel élan, se crut assez de génie, de science et de gloire pour poser franchement les grandes vérités dont il était le noble dépositaire : il parla de la rondeur de la terre, mesura sa circonférence qu'il évalua à 400,000 stades : valeur bien trop forte. Alors il avait pour protecteur son royal élève Alexandre ; mais après la mort du héros, la calomnie vint l'atteindre : il fut accusé d'impiété par l'hiérophante ou grand pontife Eurymédon d'Athènes. Aristote savait que cette effrayante accusation avait causé le bannissement d'Anaxagore, l'exil du grand Phidias, la mort de Socrate ; il s'exila lui-même d'Athènes sans attendre le jugement, voulant, disait-il, *épargner aux Athéniens un nouvel attentat contre la philosophie*. Il mourut en exil, en Eubée (322). Dès lors Athènes cessa d'être le foyer des sciences ; ce grand héritage de gloire passa à l'*École d'Alexandrie* qui jeta tant d'éclat sous la protection glorieuse des Ptolémées ¹. En Égypte, la science as-

¹ Anaximandre croyait le soleil aussi grand que la terre, et composé d'un feu très-pur. Anaxagore le crut une pierre enflammée aussi grande que

tronomie n'avait rien à redouter de l'intolérance religieuse, puisque les prêtres de Memphis avaient transmis à Pythagore tout

le Péloponèse; Démocrite croyait le soleil immense : ce qui est vrai ; Épicure ne lui donnait que la grandeur apparente ; Pythagore croyait que le soleil était seulement trois fois plus éloigné de nous que la lune. Aristarque supposa cette distance dix-huit fois plus grande ; il crut sans doute faire preuve d'une incroyable hardiesse. Mais Ératosthènes, après avoir mesuré un degré du méridien terrestre et en avoir conclu le rayon de la terre, affirma que la distance du soleil à la terre est de 20,200 rayons terrestres : ce qui est presque exact ; résultat prodigieux pour l'époque. Mais on suppose que ce grand astronome emprunta cette vérité aux astronomes chaldéens. Il essaya aussi de mesurer le diamètre du soleil, qu'il trouva devoir être environ la 750^e partie de son orbite, mesure presque exacte ; il crut aussi que la lune était la 72^e partie du volume de la terre, valeur beaucoup trop faible ; il mesura aussi l'obliquité de l'écliptique ; il s'occupa de la sphère *droite*, *oblique* et *parallèle* ; il commença un dénombrement de toutes les étoiles. Mais à 80 ans, il devint aveugle ; il mourut de chagrin de ne plus pouvoir contempler le ciel (196 ans av. J.-C.) Malgré tout le génie de cet homme supérieur, il est probable qu'il emprunta la plupart de ces belles découvertes à l'astronomie chaldéenne qui, dit-on, connaissait le retour des comètes, le mouvement de la terre, la distance prodigieuse des étoiles, la mesure de la circonférence de la terre. Ératosthènes donnait à la terre 250,000 stades de circonférence ; mais il ne faut pas alors se servir du stade grec de 180 mètres, ni du stade olympique de 184 mètres 8 décimètres, indiqués par M. Saigey, mais d'un stade particulier valant environ 160 mètres, et sa valeur sera juste. Plus tard, Posidonius, astronome de Rhodes, mesura aussi la terre, et lui donna 240,000 stades ; mais son stade valait environ 166 mètres ; et sa circonférence terrestre est égale à celle d'Eratosthènes. Cléomède, un de ses successeurs, ne donne à la circonférence que 300,000 stades ; mais son stade ne vaut qu'environ 132 mètres. Ptolémée ne trouve la circonférence que de 180,000 stades ; mais son stade vaut 222 mètres. Nous avons vu qu'Aristote, qui donnait 400,000 stades à la circonférence, a dû se servir d'un stade de 100 mètres. Ces idées sur des stades différents sont combattues très-habilement par M. Saigey, qui ne voit que des essais successifs dont les résultats ont été de plus en plus rapprochés de la vérité. — Aristarque (280 av. J.-C.), qui fut accusé d'impie pour avoir cru au mouvement de la terre, croyait à la distance prodigieuse des étoiles. L'école d'Alexandrie osa même dire que notre globe et son orbite ne sont qu'un point dans l'espace : c'était devancer la science moderne. Cette école enseignait aussi que les étoiles ne sont pas toutes sur un même plan, sur une même sphère, mais qu'elles sont toutes à différentes profondeurs dans l'espace. C'était briser le ciel de cristal des croyances antiques. Hipparque fut plus hardi : ayant aperçu une nouvelle étoile briller dans le ciel, il osa en conclure que ces

ce qu'ils savaient du système du monde. Il est probable que le génie de Pythagore modifia ces traditions égyptiennes et en forma le système vrai que professèrent ses élèves Illicétas et Philolaüs. Car le *système égyptien* voulait la terre immobile au centre, la lune gravitait autour d'elle, puis venait le soleil emportant dans sa course annuelle *Mercuré* et *Vénus* qui gravitaient autour de lui : au delà étaient les orbes de *Mars*, de *Jupiter* et de *Saturne*. Ce système n'avait rien de réel, mais justifiait les apparences. Au moins le véritable mouvement de *Mercuré* et de *Vénus* était trouvé : c'était un premier pas. — A cette époque, en Orient, on prit pour ère la mort d'Alexandre le Grand, 323 ans avant J.-C., mais on adopta définitivement pour ère l'avènement de *Séleucus-Nicator* au trône de Syrie en 312; c'est l'*ère des Séleucides*; elle commençait à l'équinoxe d'automne; elle eut une grande valeur en Orient, parce que, proclamée à Babylone, elle se rattacha à l'antique prestige de cette grande métropole. L'Égypte adopta aussi l'*ère des Lagides* qui fut pour elle une ère de liberté (323). La grande bibliothèque d'Alexandrie s'enrichit de 700,000 rouleaux ou volumes manuscrits : son bibliothécaire Ératosthène, à la fois géomètre, géographe, astronome, philosophe, grammairien et poète, mesura un degré du méridien, évalua la grandeur de la terre, et l'obliquité de l'écliptique, construisit une sphère armillaire, essaya de mesurer la distance du soleil et de la lune à la terre, publia les planisphères célestes toujours tenus secrets dans les collèges

astres qu'on croyait des êtres immortels, des dieux, naissaient et périsaient comme tous les êtres, que la croyance en leur divinité était fautive : opinion hardie en présence des redoutables sacerdoces. Deux siècles plus tard, cette hardiesse fit encore dire à Plin, grand admirateur d'Hipparque : *Ausus rem etiam Deo improbam*, tant était grande l'influence de la religion sur les sciences ! — Possidonius estimait la hauteur de l'atmosphère égale à environ 70 kilomètres : valeur presque exacte. Il voulut mesurer la distance du soleil et de la lune par d'autres méthodes que celles d'Ératosthènes ; travail énorme qui n'eut pas tout le succès désiré. L'école d'Alexandrie cite encore une grande période de 2484 ans, qui ramenait le soleil et la lune à une même position relativement aux étoiles. Cette période renfermait 50,724 lunaisons ou 907,299 jours environ : d'où on avait conclu la longueur de l'année solaire, et de la période lunaire ou période mensuelle. Tout cela révèle d'immenses travaux astronomiques.

des prêtres, et une carte géographique générale où était indiquée la communication de l'Atlantique et de la mer Érythrée au sud de l'Afrique, et où il indiquait la possibilité d'aller de l'Espagne dans l'Inde par l'ouest : chemin de Colombe et de Gama. Le grand géomètre Euclide forma des hommes illustres à son école d'Alexandrie ; son plus grand élève fut Archimède qui dit ce mot fameux : *Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde*. On lui attribue des sphères, des planisphères ; cependant on l'accuse d'avoir blâmé les opinions de son ami Aristarque de Samos, qui proposa les idées pythagoriciennes sur le mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil. C'était prudence de la part d'Archimède, car l'accusation d'impiété se formulait : Aristarque était accusé chez les Grecs de troubler le repos des dieux ! (280) Hipparque fut le plus grand astronome de l'antiquité (150). Il exécuta d'admirables travaux pour rendre plus facile le calcul de la latitude par l'observation des étoiles et de la longitude par celle des éclipses, publia ses belles *tables d'étoiles* qu'il groupa par constellation suivant les traditions mystérieuses de l'antique Égypte et de la Chaldée ; dressa des cartes géographiques où il négligea, entre autres choses, l'importante communication de l'Atlantique et de l'Océan Indien par le sud de l'Afrique, détermina les mouvements inégaux du soleil et de la lune, mesura la distance de ces astres à la terre, prédit le cours des planètes et des éclipses pour 600 ans : mais pour cela il négligea la courte période de 18 ans des Chaldéens pour une période plus juste et plus exacte composée de 441 ans et 106 jours qui ramène les éclipses égales en grandeur et en durée à celles de la période précédente. Il introduisit l'usage de compter les heures d'un minuit à l'autre. Posidonius qui vint à Rhodes (105) comme Hipparque, mesura la circonférence de la terre, la hauteur de l'atmosphère, attribua le flux et le reflux à l'action la lune ; il eut pour disciples une foule d'hommes illustres, entre autres Pompée et Cicéron. Ce sera de cette illustre école d'Alexandrie que les Romains appelleront la science à la réforme de leur calendrier bizarre.

Ces durs soldats, laboureurs et pâtres, ne comprenaient

rien aux questions astronomiques : les collèges des prêtres fondés par Numa n'entendaient rien aux intercalations scientifiques. Ils n'avaient pas même su diviser le jour et la nuit autrement que les pâtres de l'Apennin : le *soir*, le *crépuscule*, le *moment de se coucher*, l'*heure indue*, le *chant du coq*, la *fin des ténèbres*, l'*aurore*, la *pointe du jour*, etc. Ils croyaient que le crieur public pouvait annoncer *midi*, quand, de la salle du sénat, on voyait le soleil passer entre la tribune aux harangues, et le græco-stase ; et annoncer la *dernière heure du jour*, quand le soleil était descendu de la colonne Ménia jusqu'à la prison. Quant à *minuit*, ils l'indiquaient vaguement. Ainsi, même après cinq siècles d'existence, Rome n'avait aucun moyen de connaître le *lever*, le *coucher du soleil*, et l'*heure de midi*, quand le temps était couvert ! Ce fut seulement à la première guerre punique (260) que le consul Messala rapporta de Catane en Sicile, le premier *cadran solaire*. Les Romains, enthousiasmés de cette nouveauté admirable, voulurent qu'il fût placé près de la tribune aux harangues. Mais comme ce cadran solaire n'avait pas été fait pour la latitude de Rome, il marquait des heures fausses, et l'on fut plus d'un siècle sans s'en apercevoir. Quand la victoire eut conduit les Romains en Grèce, en Syrie, en Égypte, dans tous ces centres de civilisation, ils trouvèrent toutes les grandes découvertes de l'astronomie, sans y attacher aucune importance, parce qu'ils ne les comprirent point. Mais ils s'étonnèrent de curiosités frivoles : le censeur Scipion Nasica crut immortaliser sa magistrature en rapportant d'Orient une *clepsydre*, ou horloge d'eau, peut-être du genre de celles qui sonnaient régulièrement les heures. Ce fut aussi de l'Orient ou de la Grèce qu'ils rapportèrent les petites *périodes de trois heures* commençant au lever du soleil, et appelées *primes*, *tierces*, *sextes*, *nones*, et que les prêtres introduisirent dans leur rituel pour régler l'heure des prières et des sacrifices. La même division existait pour la nuit de six heures du soir à six heures du matin. On sonnait de la trompette à chaque veille ou période de trois heures pour relever les sentinelles. Le service militaire se rattachait ainsi au service religieux. Il existait aussi *deux périodes* civiles et reli-

gieuses, mais qui n'avaient aucun rapport avec le mouvement du soleil ou de la lune : le *lustre*¹ ou période de cinq ans. Des cérémonies de purification, des sacrifices expiatoires accompagnaient alors le recensement du peuple ; le *siècle* était une période de 100 ans, ou plutôt de 110 ans, empruntée aux Étrusques. La plus grande fête qu'on y célébrait était les *jeux séculaires*, avancés ou reculés par les prêtres qui n'avaient aucun moyen de mesurer la durée. Aussi cette célébration n'a rien de régulier dans les annales romaines : cérémonies mystérieuses qu'aucun homme ne voyait deux fois en sa vie ; elles duraient trois jours, accompagnées de nombreux sacrifices ; les trois nuits étaient passées dans les temples pour y faire des prières et des sacrifices expiatoires, ainsi qu'au bord du Tibre, à la lueur des flambeaux. Tout cela devait impressionner les âmes.

Mais le calendrier romain était dans un si grand désordre que les mois consacrés aux cérémonies religieuses du printemps arrivaient en hiver ; les mois d'automne arrivaient en été. Pourtant il fallut toute la puissance de César, et surtout sa dignité de *souverain pontife* pour forcer le sacré collège à faire cesser le désordre de ses intercalations ; il fit venir de l'*École d'Alexandrie* une commission de savants astronomes présidée par *Sosigènes*. L'an 707 de Rome, ou 46 avant J.-C., fut allongé de 90 jours ; deux mois formant 67 jours furent intercalés entre novembre et décembre, et 25 jours en février. Cette année eut quinze mois, ou 445 jours ; on l'appela l'*année de confusion* comme limite entre l'ancien et le nouveau calendrier. L'année fut déclarée par les savants Égyptiens de 365 jours : les mois furent de 31 et 30 jours en commençant à janvier : *juillet* et *août* avaient tous deux 31 jours ; le mois de février eut 28 jours. Seulement tous les quatre ans, l'année devait être de 366 jours en intercalant un jour après le 24 février, qui était le *sixième jour* avant les calendes de mars : il y avait

¹ Le *lustre* était un diviseur de 60, période fameuse en Orient. Les Romains l'empruntèrent probablement aux Étrusques avec les cérémonies qui l'accompagnaient, mais sans comprendre l'origine mystérieuse de ce chiffre qui est aussi un diviseur de dix, période affectée des Romains.

done cette année deux *sixième jour avant les calendes de mars* ; voilà pourquoi elle fut appelée *bissextile* ; l'équinoxe du printemps fut alors fixé au 25 mars. L'année commença non pas au solstice d'hiver, mais au 1^{er} janvier. Cependant Sotigènes fit observer que l'année avait 11 minutes 12 secondes de trop, et qu'il y aurait une correction à faire chaque siècle ; mais étrangers aux sciences mathématiques, les prêtres romains ne comprirent sans doute point cette sage observation ; ils ne comprirent même pas comment ils devaient faire l'intercalation des bissextiles : ils crurent que c'était à la *quatrième année*, et non après *quatre ans bien révolus*, en sorte que 36 ans après la réforme, ils avaient déjà fait *douze années bissextiles* au lieu de *neuf* ¹. Cette erreur imposée à tout l'empire romain fut aperçue à Alexandrie, devenue ville romaine sous Auguste. Cet empereur éclairé par les astronomes égyptiens, ne crut, en sa qualité de souverain pontife, pouvoir éviter de nouvelles erreurs qu'en faisant graver tout l'ordre du calendrier sur une table de bronze : on retrancha trois années bissextiles : mais on négligea d'indiquer la correction qu'il y aurait à faire chaque siècle ; cette omission dans la *réforme Julienne*, donnant un jour d'erreur tous les 127 ans, amènera seize siècles plus tard la *réforme grégorienne*. En mémoire de Jules César, on donna le nom de *Julius* (juillet) au cinquième mois de l'ancienne année (*Quintilis*) ² ; le souvenir d'Auguste est resté au sixième mois, *Augustus* (août) ; il s'appelait auparavant *Sextilis*. Auguste imposa, dit-on, aux Égyptiens l'usage des

¹ Cette erreur venait peut-être aussi de la mauvaise habitude qu'ils avaient d'additionner le premier jour d'une période avec ceux de la période précédente ; en sorte, dit M. Saigey, que le même jour était à la fois le dernier d'une période et le premier de la suivante : ce qui faisait un double emploi. C'est pour cela que le 14 janvier, qui ne devrait être que le *dix-huitième jour avant les calendes*, était marqué le *dix-neuvième*. Les *ides* tombaient ordinairement à la *pleine lune*. De là leur nom grec.

² Il faut lire dans Cicéron quelle fut l'indignation du parti républicain, quand la flatterie d'Antoine plaça le nom de Jules César dans le calendrier. C'était en effet une véritable apothéose ; c'était la consécration du pouvoir absolu du *divin Jules*. Les *nones juliennes*, substituées aux antiques et vénérables *nones quintiliennes* ! C'était un blasphème pour le parti de Brutus. Telle était la valeur de l'astronomie chez les anciens.

années bissextiles, connu, mais condamné des antiques collèges des prêtres; il y eut ainsi toujours accord entre les calendriers de Rome et d'Alexandrie. Toutefois les Égyptiens résistèrent à cette innovation; il fallut plusieurs siècles pour la leur faire adopter; mais alors la vieille religion aura été vaincue par le christianisme. Cette *réforme égyptienne* eut lieu 26 ans avant J.-C. L'année civile commença le 29 août. Les Romains imposèrent leur calendrier uniforme à tout leur empire, et l'on possède encore les calendriers de 16 peuples vaincus comparés au calendrier Julien. — Pythéas de Marseille; dans ses voyages au nord de l'Europe au quatrième siècle avant J.-C., découvrit les longues nuits et les longs jours des pays septentrionaux: vérité nouvelle accueillie favorablement par Eratosthène et Hipparque, mais révoquée en doute par Polybe et Strabon. Il donna aussi le premier une solution scientifique du phénomène des marées dans l'océan Atlantique. — Les anciens Espagnols suivaient l'année lunaire; ils célébraient la pleine lune par des fêtes. Vaincus après de longues et glorieuses luttes contre Rome, les Ibériens ou Espagnols datèrent une *nouvelle ère* de leur soumission à Rome: ce fut l'an 58 ou 59 avant J.-C.; elle traversera tout le moyen âge et ne cessera qu'aux temps modernes. — Les druides de la Gaule croyaient, comme les Chaldéens peut-être leurs maîtres, que le globe avait été formé par époques successives séparées par de grandes catastrophes alternativement produites par l'eau et par le feu. Au premier mai les druides d'Irlande allumaient des feux sur les montagnes; en Gaule, les druides en allumaient au solstice d'été. Le mois commençait au premier quartier de la lune; l'année gauloise était lunaire; les druides avaient un cycle de 30 ans qui ramenait l'année solaire à l'année lunaire: ce qui suppose onze mois intercalés en 30 ans ou onze années de treize lunes. Leurs méthodes d'intercalation nous sont inconnues. Les jours des fêtes étaient en harmonie avec le cours de la lune. C'était au sixième jour de la lune que les druides coupaient le *gui sacré* avec la serpe d'or. On ignore leur chronologie. — Le Scandinave comptait par *hivers* son existence, et le Gaulois par *printemps*; le Germain mesurait la durée par nombre de *nuits* et le Breton

par nombre de *jours*. — Les Brahmes de l'Inde portèrent leur connaissances astronomiques dans leurs colonies de l'Océanie, ainsi que leur zodiaque. Java fut le centre de la civilisation océanienne; elle eut un système national, partagea le jour en cinq parties, mesura la marche du soleil d'après un procédé différent de l'Égypte, puisque cette île de Java fut la première terre où l'on s'occupa d'astronomie au sud de l'équateur; elle a le soleil tantôt au zénith, tantôt à gauche, tantôt à droite, comme les lieux voisins de l'équateur. L'année javanaise est de 12 mois inégaux: il y a des cycles de 12 ans, de 20, et de 30 ans. Les Javanais datent d'une ère qui répond à l'an 76 avant Jésus-Christ. — Chez les Romains, la bataille d'Actium (31) fut une ère nouvelle qui commença le premier jour de l'an de Rome 724 ou 30 ans avant Jésus-Christ¹. Cette ère commença au mois

¹ Les Romains ne se sont jamais distingués par la science. Aussi est-ce avec une sorte de naïveté que Cicéron, après avoir développé les connaissances astronomiques à l'usage de Rome, par un de ses interlocuteurs, dans son traité de la *Nature des Dieux*, dit avec une sorte d'étonnement : *In homine esse romano tantam scientiam!* Cicéron en effet avait puisé chez les Grecs la connaissance du mouvement (*apparent*) du soleil d'un tropique à l'autre, donnant ainsi les saisons, et son mouvement (*apparent*) autour de la terre, *donc il éclaire*, dit-il, *alternativement une moitié, laissant l'autre moitié dans l'ombre*. Seulement, Cicéron croyait à la réalité de ces mouvements, dont la terre lui semblait le centre. Il donnait à l'année 365 jours et un *quart*, à peu près, ajoute-t-il. Il comprenait aussi les phases de la lune; il savait la marche des planètes, leur avance, leur retard, sans toutefois en soupçonner la cause: il avait des idées assez justes sur la durée de la révolution des planètes: *Saturne*, disait-il, *fait la sienne en 30 ans, Jupiter en 12 ans, Mars en 2 ans moins quatre jours*. Il croyait que la révolution de Mercure durait un an: erreur grave. Il distinguait dans Vénus l'étoile du soir et l'étoile du matin. Mais il se trompait dans l'ordre des planètes. Il appelle *grande année*, celle où le soleil, la lune et les planètes, ayant accompli leurs révolutions propres, se retrouvent dans une même position respective. Il avait entendu parler des longues nuits du nord; il en soupçonnait même la cause. Ce qu'il dit de l'ensemble de l'univers a été réalisé plus tard dans le système de Ptolémée. La marche immuable des étoiles fixes les lui fit prendre pour des êtres divins: Idée émise chez les Grecs. Dans cette sorte de système, la terre occupait le *centre*: elle était entourée de l'*air* entouré lui-même de l'*éther*. Cicéron distinguait le soleil et la lune des planètes qu'il réduisait à cinq, ne s'élevant pas ainsi au chiffre mystérieux SEPT des Orientaux. Il croyait le soleil beaucoup plus

égyptien de Thot ou le 29 août de la même année; elle commença le premier septembre chez les Grecs d'Antioche. Quatre ans plus

grand que la terre; il donne aux autres astres des dimensions immenses. Il disait que la terre est ronde : *globosa*. La lune lui semblait égale à la moitié de la terre. Il avait sur sa distance à la terre, au soleil et aux planètes des idées assez sages. Il rattachait à ses phases la croissance des coquillages, la coupe des arbres : erreurs venues jusqu'à nous. Il indiquait bien la cause des éclipses, les pôles, l'axe du monde, les constellations, etc. Il entrevoyait les zones, mais il croyait peu aux antipodes, rejetés au nombre des fables. Il rejeta comme incroyable cette idée des Grecs que la lune était habitée. Comme on le voit, cette idée est bien vieille.

On rattachait la fondation de Rome à une époque astronomique. Au 20 avril le soleil faisait alors son entrée dans le signe du taureau, et le 21 Rome solennisait son jour natal, sa fondation. De là du doute sur cette date.

Ovide, comme Cicéron, croyait peu à la science des Romains, puisqu'il dit :

Scilicet arma magis, quam sidera, Romule, noras.

Curaque fluitimos vincere major erat.

Fastes, 4^{er} liv., v. 30.

La gloire chez les Romains excusait l'ignorance. Ovide donne la position de la terre dans l'espace ;

Terra pile similis, nullo fulcimine fixa... .

Ipsa volubilitas libratum sustinet orbem....

Stat vi terra sua.....

C'était un pressentiment du système de Newton : idée, du reste, empruntée aux Grecs. La lune était regardée comme la cause du flux et du reflux de l'Océan. Lucain a dit :

Tumidos quæ Luna recursus

Nutriet Oceanus....

Le même poète ne croyait pas que ce fût l'ombre de la terre qui occasionnait les éclipses de lune; mais il les rapportait à cette croyance populaire qu'avec certains breuvages, les femmes de Thessalie savaient répandre de l'ombre sur cet astre. C'était de l'astrologie toute pure.

De même qu'Auguste et César avaient donné leurs noms à deux mois de l'année, d'autres empereurs aspirèrent à cet honneur. Ainsi, Septembre fut appelé *Tiberius* et Octobre *Livius*. Domitien donna son surnom de *Germanicus* à Septembre, et celui de *Domitianus* à Octobre. Néron avait donné son nom au mois d'*Avril*, consacré à Vénus; et son prénom de *Claudius* à *Mai*, consacré à la *Vieillesse*, comme *Juin* l'était à la *Jeunesse*. Ce dernier mois il l'avait appelé *Germanicus*, surnom qu'il ambitionnait. Les sénateurs romains étaient si frivoles, si flatteurs, si peu

tard s'ouvrit l'ère des *Augustes*, quand le sénat romain livra à Octave avec le titre d'*Auguste* et d'*Imperator* tous les pouvoirs de l'empire.—Ce fut sous le règne de cet empereur qu'arriva la *Naissance de Jésus-Christ* à Bethléem en Judée. Ce grand fait,

Intelligents des phénomènes astronomiques, qu'ils voulaient, dit Tacite, que l'année commençât au mois de Novembre, époque de la naissance de Néron; mais celui-ci laissa aux Calendes de Janvier leur antique et religieux privilège d'ouvrir l'année. Il faut lire dans les *Astronomiques* de Manilius toutes les rêveries des astrologues : *Astres masculins et féminins, diurnes et nocturnes, terrestres et aqueux, fertiles et stériles, trines, quadrats, sextils, opposés*, etc.; astres sous la protection de chaque dieu; astres qui président à chaque partie du corps humain; astres qui se voient, qui s'entendent, qui s'aiment, qui se haïssent, etc.; enfin toute la vie humaine transportée dans les astres. Voici un exemple de ces antiques rêveries : c'est l'horoscope de l'enfant qui naît sous le signe de l'Équinoxe d'automne, dont l'emblème est la *balance* :

Felix æquato genitus sub pondere libræ!
Judex examen sistet vitæque necisque,
Imponetque jugum terris, legesque rogabit.
Illum urbes et regna tremant, nūtuque regentur
Unius, et cœli post terras jura manebunt.

Liv. iv, v. 551.

Idées superstitieuses de la Chaldée et de l'Égypte que les Grecs avaient transportées à Rome. Tibère avait toujours un astrologue près de lui. Claude se croyait un être divin, parce qu'il avait appris à calculer les éclipses : pauvreté astronomique qui se retrouva toujours à Rome.

La question des *antipodes*, si bien comprise de l'école de Pythagore, fut toujours regardée comme une folie chez les Romains. Ne comprenant pas les lois de la pesanteur et de l'attraction, ils croyaient impossible l'existence des antipodes, dans leur position inverse à la nôtre : elle leur semblait contre nature. Cicéron n'y voulait pas croire. Cette étrange antipathie contre les antipodes passa aux Pères de l'Église latine, qui en firent une question de foi, en y rattachant les dogmes, les hérésies. Lactance proclamait absurdes les antipodes, parce que, comme Cicéron, il ne concevait pas que les hommes pussent marcher la tête en bas, ni que la neige et la pluie pussent monter au lieu de tomber. Trompé par la même erreur, saint Augustin affirmait de toute l'autorité de son beau génie, que la doctrine des antipodes était incompatible avec la foi, parce qu'alors tous les hommes ne seraient pas fils d'Adam, comme le dit expressément la Genèse. Cette vieille erreur romaine s'est maintenue jusqu'à nos jours. L'ignorance et le fanatisme s'en sont souvent servis, dans les siècles derniers, comme moyens de persécution. Quelle puissance dans les croyances astronomiques!

base de toute la chronologie moderne, resta longtemps inaperçu : ce ne fut que plusieurs siècles plus tard que les chrétiens songèrent à le prendre pour le point de départ d'une ère nouvelle. Il y eut alors d'insolubles difficultés à la bien établir ; et les plus habiles chronologistes sont d'avis que l'*ère vulgaire* ou *naissance de Jésus-Christ* est arrivée 4, 5 et même 6 ans plus tôt qu'on ne la place actuellement. Mais l'erreur admise est un fait accompli ; il faut l'accepter.

L'an 1 de J. C. La première ère des chrétiens ne fut ni la douce plainte sortie de la crèche de Bethléem, ni le douloureux soupir qui s'éleva vers le ciel du haut de la croix sur le Calvaire : les chrétiens trouvèrent dans leurs propres douleurs une chronologie sanglante. Le christianisme data alors de l'*ère des persécutions* ou de *Néron*, 29 juin l'an 67. Cette date, que les chrétiens voyaient arrosée du sang le plus pur, leur fut chère : elle leur fit oublier peu à peu l'an de la fondation de Rome, et même l'ère de la création. L'ère de *Dioclétien* ou des *martyrs* termina cette sanglante période de persécutions glorieuses (29 août 284)¹. Les chrétiens d'Abyssinie sont restés fidèles

¹ Vers l'an 280, le chef de l'école péripatéticienne d'Alexandrie, Anatolius qui fut élu évêque de Laodicée, en Syrie, proposa le premier l'usage de la période grecque de Méton pour régler la fête de Pâques. C'était pour les chrétiens une question importante. Les évêques s'en rapportèrent aux astronomes d'Alexandrie, qui commencèrent le cycle de Pâques sur leur calendrier alexandrin à la nouvelle lune du 28 août 284, première année du règne de Dioclétien. Voilà pourquoi cette époque est appelée *ère de Dioclétien*. Les chrétiens, à cause de leurs malheurs, l'ont appelée *ère des Martyrs*. Plus tard, le concile de Nicée (325) décida que l'évêque d'Alexandrie, habitant la première ville savante de l'empire, serait chargé de déterminer le jour de Pâques, et de le faire connaître à tous les évêques par des circulaires. Telle était alors la suprématie scientifique d'Alexandrie.

C'est sur ce premier travail d'Anatolius que dans l'Eglise latine, Denys le Petit, abbé d'un monastère de Rome, déterminait la Pâques (520). Seulement, au lieu de la simple période de 49 ans, il se servit du cycle de 532 ans formé par la multiplication de la période lunaire 49 par le cycle solaire 28 ans, qui a l'avantage de ramener les mêmes jours de la semaine aux mêmes jours du mois et de l'année julienne. Toutefois on retrouve dans cette période la même erreur que celle indiquée dans la période grecque de Calippe. Les 532 années juliennes, en usage à Rome, excédaient de quatre jours entiers le même nombre d'années solaires, et la lune s'écarter

à cette grande époque : les Coptes ou chrétiens d'Égypte ont adopté le *calendrier égyptien réformé* sous Auguste. — Les Saæes, peuples de Sogdiane, donnent leur nom à une ère peu célèbre (l'an 78.) — Dans l'Inde, à l'équinoxe du printemps de l'an 109 commence l'*ère fameuse de Salibahan*. — En Égypte, l'école d'Alexandrie jette un grand éclat sous le savant Ptolémée, surnommé le *prince des astronomes*, quoiqu'il soit plutôt un homme laborieux et érudit qu'un homme de génie (130). Il passa quarante ans à observer et à étudier les phénomènes célestes dans l'observatoire du temple de Canope : il laissa les grandes traditions pythagoriciennes, et les grands souvenirs d'Eratosthène et d'Hipparque; il imagina un système dans lequel il ne laissa même pas *Mercure* et *Vénus* graviter autour du soleil, comme l'avaient établi les anciens prêtres égyptiens; il fit la terre le centre de tous les mouvements célestes, imagina des cieux mobiles ou cristallins. Suivant les idées que Cicéron avait déjà puisées à l'école de Posidonius, le monde apparaît à Ptolémée comme un temple formé de *neuf sphères* ou *neuf cercles*. Le premier est le *ciel*, le dieu suprême, emportant avec lui les étoiles; puis viennent les sphères planétaires : *Saturne, Jupiter, Mars, Soleil*, âme du monde, régulateur du temps, globe immense remplissant tout de sa lumière; puis *Vénus* et *Mercure*, et la *Lune* et l'*Empyrée* : au centre la Terre immobile. Ce système basé sur les simples apparences, eut un immense succès pendant des siècles en Europe, en Afrique et dans l'Asie occidentale. Les travaux géographiques de Ptolémée furent le résumé le plus précieux de l'empire romain et des pays alors connus des empereurs. Il a laissé un catalogue de 1,022 étoiles dont il avait vérifié la position. Il fit passer son *premier méridien* par les *îles Fortunées* (Canaries), limites du monde à l'occident chez les anciens; c'est de là qu'il comptait ses longitudes : usage qui restera pendant plus de 16 siècles en Europe. Son *Almageste* et ses autres travaux ne semblent qu'une compilation pas toujours heureuse

tail de deux jours environ. De là s'accumulèrent les erreurs qui nécessitèrent plus tard la réforme du calendrier au seizième siècle.

des grands travaux de l'école d'Alexandrie. Dans les distances, il néglige les *minutes* et se borne à préciser seulement le *quart d'heure*; il comptait les heures d'un midi à un autre midi : ce que font encore les astronomes modernes. — Les Perses paraissent avoir adopté l'année et le calendrier des Égyptiens : leur année commençait à l'équinoxe d'automne. Vers l'an 251, un historien chrétien, Jules Africain, calcula l'an du monde qu'il fixe à 5505 avant Jésus-Christ; les chrétiens d'Égypte l'appelèrent l'ère d'*Alexandrie*. Un moine égyptien calcula de nouveau, diminua de dix ans la date donnée par Jules Africain; cet âge du monde 5495 forma l'ère d'Antioche adoptée par les chrétiens de Syrie.

MOYEN AGE.

500. Quand Constantin le Grand transporta à Byzance le siège de l'Empire romain, il ne donna point à sa nouvelle capitale la chronologie de la vieille Rome qui datait toujours de sa fondation. Pour entourer d'une sorte d'antiquité la Rome nouvelle, il lui donna l'an du monde 5509 av. J.-C. Cette *ère de Constantinople* commençait le 1^{er} septembre avant l'ère *vulgaire*; il paraît que son usage ne fut bien établi que vers le milieu du septième siècle dans toute l'église grecque. Le christianisme, maître de l'empire, cherche dès lors à s'organiser dans sa glorieuse conquête ¹. Comme les évangélistes ne précisaient point le jour de la naissance ni de la mort du Sauveur, les

¹ Quand le christianisme fut placé par saint Paul au centre de l'Empire, il eut à lutter contre trois formidables ennemis : le sacerdoce égyptien, le sacerdoce grec, le sacerdoce romain, celui-ci dominant les deux autres de tout le pouvoir d'un conquérant. Sans autres armes que sa foi pure, son inépuisable charité et ses immortelles espérances, le christianisme triompha de cette triple puissance sacerdotale qui, durant trois siècles l'avait livré à toutes les sévérités des magistrats, à toutes les fureurs des guerriers. Ce long baptême de sang fit la gloire des victimes; les bourreaux se lassèrent de larmes et de tortures : ils se firent chrétiens. Les sacerdoce vaincus, puisqu'ils restaient seuls, acceptèrent la foi chrétienne; mais ils voulurent conserver leurs pompes, leurs temples, tout le culte antique, malgré les nuances qui séparaient Alexandrie, Athènes et Rome. Cette condition fut acceptée : *salutis victo*. Cependant c'était une révolution dans le triomphe même du christianisme. S'unir intimement aux antiques formes locales de l'Italie, de la Grèce et de l'Égypte, c'était se don-

chrétiens s'habituaient à en célébrer l'anniversaire aux grandes fêtes antiques de leur patrie respective. Chez les Latins,

ner des limites, se restreindre; c'était abdiquer l'empire du monde. Ce fut la faute des hommes qui étaient alors à la tête des idées chrétiennes. En effet, Jésus-Christ qui était venu dire à la terre : *Heureux celui qui a le cœur pur; heureux ceux qui pleurent; heureux ceux qui souffrent pour la justice*, se trouva dès lors mêlé à tous les souvenirs mythologiques, à toutes les périodes, à toutes les légendes cosmogoniques de l'antiquité. Au lieu de bénir les petits enfants, de consoler la veuve affligée, de soulager le vieillard souffrant, de relever l'âme abattue, le Sauveur du monde dut aller dans les temples jouer le rôle d'Osiris et de Baal, d'Hercule et d'Adonis, d'Apollon et de Bacchus! Ce n'était donc pas assez d'avoir été mené de Caïphe à Pilate! La Passion se continuait au delà du sépulcre, au delà même du triomphe! C'était à n'y pas croire. Parmi des hommes simples et pauvres que le Sauveur avait recueillis près des laes de Judée et dans les rues de Jérusalem pour annoncer sa parole à la terre, on en prit douze pour remplir auprès du soleil de justice les fonctions cosmogoniques des douze grands dieux des antiques zodiaques; et parmi les millions de martyrs, si heureux d'avoir succombé pour leur foi, on en prit 365 pour remplir les rangs vides des demi-dieux du calendrier: le reste de la foule chrétienne forma l'immense cortège de l'astre nouveau. Il y eut encore une victime plus auguste. La mère du Sauveur, la femme la plus grande de l'humanité, parce que c'est elle qui a le plus souffert, fut forcée de sortir de son obscurité glorieuse et de la sainteté de ses douleurs, pour monter sur les autels d'Isis, de Junon, de Cybèle, et même de Vénus et de Lucine, et y recevoir des vœux étranges, de coupables offrandes qui devaient disparaître devant la parole de son divin Fils. C'était pourtant bien assez d'avoir monté jusqu'au Calvaire et d'avoir préparé de ses mains maternelles le suaire du tombeau!

Devant cet héritage romain, grec, égyptien, la tâche des hommes à la tête des idées chrétiennes sera laborieuse. Il faudra, au milieu de toutes ces traditions contradictoires et souvent ennemies, maintenir la pureté de la doctrine du Christ. Ce sera la gloire des Pères de l'Église, des Conciles, et surtout de l'Église romaine, quand l'Église grecque et l'Église égyptienne seront humiliées sous l'Islamisme. Cependant l'Église romaine, se reposant sur sa vieille gloire, avait, dans son incomparable fortune, fini par croire à l'identité des formes sacerdotales et de l'esprit chrétien; elle se complaisait dans cette croyance qui assurait la durée de sa puissance colossale, quand arriva la violente secousse dite Réforme religieuse. Le protestantisme accepta l'esprit chrétien, mais il brisa violemment les formes sacerdotales de Rome qui ne lui a pas encore pardonné. Ce fut la gloire de l'Église de France d'avoir su garder le respect dû aux traditions antiques, et de donner au christianisme toute son énergie, toute sa force, tout son immense élan de foi, de charité et d'espérance. Gardons bien cette gloire, elle n'est pas commune.

on célébra la naissance de Jésus-Christ aux grandes solennités du solstice d'hiver, qu'on croyait arriver le 25 décembre; d'autres la remirent 7 jours plus tard, au 1^{er} janvier; quelques-uns la mirent à l'équinoxe du printemps, qu'on croyait le 25 mars; on fixa même à cette époque la *mort* et la *résurrection*, en Égypte surtout, où l'on conservait ainsi les fêtes de la *mort* et de la *résurrection* d'Osiris : culte national et éther. L'église grecque, n'ayant pas les mêmes fêtes astronomiques que l'église latine, ne fut pas d'accord avec elle; sa grande fête de la naissance de Jésus-Christ semblait être à l'Épiphanie. Les solennités du *jour du soleil* ou *dimanche*, chez les Grecs et les Romains, amenèrent sans doute l'usage de sanctifier ce jour chez les chrétiens, et non plus le *samedi*, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, conjointement avec les Juifs. Le concile de Nicée (325), qui abolit chez les chrétiens l'usage de la circoncision, déclara que désormais la fête de Pâques des chrétiens se distinguerait de celle des Juifs; ceux-ci la célébraient le quatorzième jour de Nisan après l'équinoxe du printemps, à la pleine lune; le concile, après avoir fixé au 21 mars l'équinoxe du printemps, choisit pour le *jour de Pâques* le dimanche qui suit la pleine lune après l'équinoxe; d'où Pâques ne peut pas être plus tôt que le 22 mars, ni plus tard que le 25 avril. Cet étrange résultat n'avait pour base qu'une antipathie religieuse. L'année civile, réglée par le calendrier julien, était *solaire*, tandis que l'année ecclésiastique devenait *lunaire*; la concordance des deux années fut établie par le cycle athénien de Méton; de là, dans l'église, l'importance du *nombre d'or*, qui règle Pâques et les mois intercalaires. Il eût été plus sage de se servir de la période de l'Athénien Calippe; car le cycle de Méton donne tous les 19 ans une erreur de 14 heures 24 minutes 21,6 secondes. A cette erreur, il faut joindre encore les difficultés des intercalations. Il est probable que, du côté des Juifs, l'antipathie ne fut pas moindre; brisés, poursuivis dans toutes leurs révoltes contre Rome depuis la ruine du temple par Titus, n'ayant plus même le droit de remettre le pied sur les ruines de Jérusalem, ils étaient arrivés à la soumission à force de malheurs. La *confusion des tribus* fut dès lors irréparable. Les Juifs dataient

de plusieurs ères ; celle *du monde* variait ; les Septantes la fixaient à 3508, les Samaritains à 4424, d'autres à 4658, ou à 4111, ou à 4963 ; les Juifs s'arrêtèrent enfin à l'année 3761, finissant à l'ère vulgaire. Vers l'an 528, ils adoptèrent le cycle de Méton ; mais en le faisant ainsi commencer trois ans plus tard que les chrétiens, ils eurent soin aussi de faire leurs intercalations à des époques différentes que ne l'avaient fixé les pères du concile de Nicée. L'an 360, Rabbi-Hillel, président du Sanhédrin, adopta le calendrier julien ; l'année juive ecclésiastique commença, avec le mois de nisan, à l'équinoxe du printemps ; l'année civile commença, avec le mois de thisri, à l'équinoxe d'automne. L'usage des années bissextiles fut introduit ; mais leur calendrier se compliqua de difficultés arbitraires ; ainsi ni l'année civile ni l'année ecclésiastique ne pouvaient commencer à certains jours de la semaine, surtout le *mercredi* et le *vendredi*. Ils divisèrent l'heure en 1080 parties dont 18 forment notre minute. — Les Romains avaient une période de *trois lustres*, ou quinze ans, appelée *indiction* ; il s'y rattachait des questions d'impôts, de contrats, et divers événements de la vie civile. On croit qu'elle fut introduite sous Constantin (312) ; mais elle doit dater de plus haut¹. — L'école d'Alexandrie, depuis Ptolémée et Diophante, s'était maintenue païenne. L'un de ses plus illustres membres au cinquième siècle était *Hypatia*, fille de Théon, astronome distingué. Sa grande science en philosophie et en astronomie lui avait acquis une réputation justement méritée, et les plus brillants succès dans ses cours publics à Alexandrie ; mais païenne, elle était peu favorable aux chrétiens, quoiqu'elle comptât parmi ses disciples des chrétiens distingués, tels que Synésius, qui fut évêque de Ptolémaïs. Dans une émeute religieuse excitée par le zèle violent et l'inflexible caractère de saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie,

¹ L'indiction a pu commencer au 1^{er} janvier 312 ou 315. Elle doit son origine au tribut levé par les empereurs romains pour la subsistance des anciens soldats qui avaient servi pendant quinze ans. Cette période, sans autre origine astronomique que d'être le lustre ou période de 5 ans multiplié par 3, ou le quart de la grande période 60, n'a jamais été en usage que dans l'Eglise. L'année 1845 doit être la 2^e ou la 3^e année de la 102^e indiction.

des fanatiques, et surtout des moines, se jetèrent sur la célèbre Hypatia, l'assommèrent et traînèrent dans les rues ses membres en lambeaux (415). Cet acte de barbarie mit fin à l'école d'Alexandrie; il révélait que l'indépendance de la pensée, qui avait fait la gloire de cette grande école, était détruite. — Chez les chrétiens, outre les ères de Néron, de Dioclétien, d'Alexandrie, d'Antioche, et de l'ère du monde, il y avait une surabondance de dates; ainsi, seulement en Syrie, les uns commençaient l'année au 1^{er} octobre, d'autres au 1^{er} septembre; à Tyr c'est au 19 octobre, à Gaza le 28, à Damas, c'était à l'équinoxe du printemps. — L'Empire romain, inondé par les barbares, s'affaissa; au milieu des guerres et des ravages de l'invasion générale, les lumières s'éteignent, surtout en Occident. Les quelques traditions astronomiques qui restent sont conservées chez les prêtres chrétiens qui y puisèrent l'organisation des fêtes religieuses. Ainsi Denys le Petit, moine originaire de Seythie, venu à Rome, où il fut abbé d'un monastère, introduisit l'usage de la période de 532 ans, produit du cycle solaire 28 ans par le cycle lunaire 19 ans¹. Cette période, dite *dionysienne*, ramène la *fête de Pâques* aux mêmes dates du calendrier julien; elle fut établie en 516 ou 526. Elle datait de l'an de Jésus-Christ, dont elle introduisit seulement alors l'usage chez les chrétiens, avec l'erreur de 4, 5 ou 6 ans que nous avons déjà indiquée. L'*ère vulgaire* place, terme moyen, la naissance de Jésus-Christ à l'an 4004 (ainsi l'*ère véritable* 4000 exigerait qu'au lieu de mettre 1848, nous missions 1849). L'ère dionysienne fut d'abord en usage en Italie seulement; les papes continuèrent même, pendant plusieurs siècles, à dater de la *fondation de Rome*; l'église grecque continua à dater de l'an du monde 5509. Les missionnaires de l'église romaine introduisirent dans les divers états européens l'usage de l'ère vulgaire. Quand l'église d'Arménie se sépara de l'église grecque et de l'église latine, elle adopta pour

¹ Cette période avait été imaginée par Victorius d'Aquitaine à l'occasion d'une discussion élevée entre les Grecs et les Latins au sujet de la fixation de la fête de Pâques de l'an 455. Le génie opposé des deux peuples se révèle jusque dans les plus petits détails. Du reste, Rome était trop pauvre en astronomie pour pouvoir lutter contre les villes d'Orient.

ère l'année où fut consommé son schisme au concile de Tiben le mardi 9 juillet 552. Les peuples barbares répandus en Europe sont très-avides de ce qui a rapport à l'astronomie, et Théodore, roi des Ostrogoths d'Italie, crut faire un inappréciable présent à un roi des Bourguignons en lui envoyant une horloge, qui était peut-être à balancier. Vers ce temps, à Rome, la grande solennité anniversaire de la dédicace du Panthéon fut remplacée par la fête de *tous les saints*, le premier jour de novembre. Athènes consacrait alors le *Parthénon de Minerve* à la Mère du Sauveur.

Au sixième siècle, un homme illustre, Cassiodore, consul et ministre de Théodoric roi des Goths, s'étant fait moine pour se livrer à l'étude, défendit l'astronomie contre l'astrologie, qu'il déclara contraire à la religion et à la raison (575). Ce dernier cri ne pouvait ranimer l'astronomie mourante : une ère d'ignorance commençait ; mais tout tombe, tout est tombé ; et pour mieux apprécier cet affaissement de l'esprit humain, il faut voir où en est réduite l'astronomie dans Isidore, archevêque de Séville (636). Tout y est pauvre, stérile, erroné. Il ignorait les causes des phases de la lune, puisqu'il supposait à cet astre une face éclairée et une face obscure. Il ne savait pas que la terre est ronde, puisqu'il affirmait que le soleil levant est vu à la fois par les peuples de l'Inde et par ceux de la Grande-Bretagne, les deux dernières limites du monde connu en Occident. Il ignorait donc aussi les causes réelles ou apparentes de la succession du jour et de la nuit. Il croyait que la rapidité du mouvement de la sphère céleste causerait la ruine du monde, si Dieu n'avait placé les planètes comme un puissant contre-poids. Il osait même dire que Dieu avait eu soin de réserver des eaux au-dessus de la voûte céleste pour rafraîchir l'axe du monde et l'empêcher de s'enflammer ! Ainsi cet archevêque, l'un des hommes remarquables de son temps, regardait l'axe *idéal* du monde comme l'essieu d'une roue de voiture. Il continua l'antique croyance que les astres avaient une âme qui les gouvernait : opinion contestée plus tard, puisque Duns-Scot, le *docteur subtil*, qui défendait probablement cette croyance, disait à ses adversaires : *Si astra non sunt animata*

id creditum potius quam demonstratum. C'était donc une question de controverse (1308). O école de Pythagore ! ô école d'Alexandrie, où sont vos belles traditions ?

600. Tandis que toutes les lumières baissent en Occident, une révolution religieuse va ranimer les sciences en Orient, d'où elles passeront aussi chez les peuples occidentaux ¹. Mahomet a commencé la prédication du Coran, dès 611, à la Mecque. Toutefois les Musulmans datent, non pas de cette prédication, mais de la fuite du prophète à Médine : c'est l'*hégire* (fnite). Les chronologistes arabes n'ont d'abord pas songé à prendre pour leur ère cette fuite de Mahomet ; puis ils la placèrent au commencement de l'année musulmane arbitrairement, premier jour de Moharem de l'an 1, ce qui répond au vendredi 16 juillet 622 à minuit pour les chronologistes ; mais l'ère musulmane a réellement commencé le jeudi 15 juillet au soir, parce que les Arabes commencent leur jour après le coucher du soleil ; et elle a commencé le même jour à midi pour les astronomes. On assure que la fuite de Mahomet a réellement eu lieu 68 jours plus tard que l'*hégire*. Jusqu'alors les Arabes avaient suivi l'ère des *Séleucides*. Les Arabes avaient la semaine de sept jours ; cependant pour ne point faire coïncider le jour du repos avec celui des Juifs ou des Chrétiens, ils sanctifièrent le *vendredi*. Leur année est lunaire ; elle a 354 jours ; les mois commencent avec la *néoménie* ; ils sont alternativement de 30 et de 29 jours ; ils intercalaient 11 jours dans un cycle de trente ans. Cette intercalation

¹ Les Arabes appellent *Djahilia* ou *temps de l'ignorance* tous les siècles qui précèdent Mahomet. Ils connaissent la période de 60 jours et avaient 6 saisons : division connue en Chine. Les intercalations rapprochaient leur année lunaire de l'année solaire. Le jour civil commençait par la nuit, comme chez tous les peuples qui se sont réglés sur la lune, et dont les mois commençaient à l'apparition de cet astre. Une chose admirable chez eux c'est que le premier et le dernier mois de leur année étaient consacrés à la paix ; on n'y pouvait faire la guerre. Ce qui excita l'enthousiasme arabe pour l'astronomie, ce fut, dit un savant anglais, la beauté du climat, l'exactitude et la grandeur de leurs instruments, qui sont tels que les modernes ont peine à le croire, le grand nombre de leurs astronomes et les princes puissants et magnifiques qui les ont protégés. Quels protecteurs glorieux que Haroun-al-Raschid et son glorieux fils Al-Mamoun, qu'on a appelé le Louis XIV des Arabes ! Il faut y joindre l'élan de la foi religieuse.

est trop faible de 16 heures et environ 50 minutes; d'où il suit que le premier jour de l'an parcourt successivement toutes les saisons sans égard à la marche du soleil. (Notre année 1845 répond à l'an 1223 de l'hégire.) Le neuvième mois est le mois sacré de *Ramadan*, où il faut observer un jeûne très-rigoureux; le 27 de ce mois est la *nuît de la puissance*, où l'on croit que le Coran a commencé à descendre du ciel. Les fêtes du *grand Beïram* terminent le jeûne de Ramadan; c'est au dernier mois qu'arrive le *petit Beïram*, ou la fête de Pâques des Arabes; c'est pendant ce mois qu'on doit faire le pèlerinage de la Mecque. C'est dans la direction de cette ville sainte que les Musulmans construisent leurs oratoires. Les 13, 14 et 15 de chaque mois sont appelés *jours heureux*. — Les Arabes introduisirent leur calendrier en Perse l'an 651 de l'ère vulgaire; ces conquérants le substituèrent à l'ancien calendrier égyptien; les Perses avaient une ère de leur roi *Isdegerde*, remontant au 16 juin 632 après J.-C. Ce prince, le dernier des rois de Perse, avait bouleversé toutes les traditions; substituant l'intolérance d'un rationalisme sévère aux inspirations naïves de la foi antique, il abrogea toutes les fêtes astronomiques dont il ne comprenait pas l'harmonie. Les mois et les jours avaient des noms sacrés d'anges ou de saints; il les remplaça par des noms analogues aux saisons ou tirés d'événements mémorables. De cette réforme violente qui n'avait aucune base dans les habitudes et les mœurs populaires, il n'est resté que l'ère 632. Sous le rapport cosmogonique, les Arabes croyaient les cieux divisés en neuf sphères concentriques roulant les unes sur les autres autour de la terre. Ces neuf sphères étaient celles de la *Lune*, de *Mercuré*, de *Vénus*, du *Soleil*, de *Mars*, de *Jupiter*, de *Saturne*, des *étoiles fixes*, enfin la *sphère supérieure*. Le zodiaque était celui des Égyptiens. L'année astronomique des Arabes commence un jour avant l'année civile. — La prise d'Alexandrie leur livra les trésors de la science, dont plusieurs périrent dans l'incendie de la bibliothèque, brûlée déjà une fois sous Jules-César, et presque détruite sous l'influence du patriarche Théophile. La bibliothèque avait ainsi la plupart de ses armoires vides quand vinrent les Arabes. Le philosophe Philopon

voulut défendre ces modestes débris littéraires contre le général arabe Amrou. Omar, consulté, prononça ces paroles pour lesquelles la postérité a été justement sévère : *Si ces livres sont conformes au Coran, ils sont inutiles; s'ils lui sont contraires, ils sont détestables.* Mais les grands chefs-d'œuvre furent sauvés. La protection généreuse et brillante des califes de Bagdad sera aussi féconde que la protection des Ptolémées en Égypte. Après leurs conquêtes, qui s'étendent sur presque tous les rivages de l'Asie et de l'Afrique, ils déterminent la grandeur de la terre en mesurant un degré de latitude dans le désert de Sandgiar, entre Racca et Palmyre. Leur méridien passait par les *îles Fortunées ou éternelles* (les Canaries); limite de la terre habitable à l'ouest; mais, à l'est, les astronomes arabes parlent d'un autre méridien passant par la *coupole d'Arine*, nom donné à un pays mythologique célèbre dans l'Asie orientale, appelé aussi *pays de Lanka*, probablement *Ceylan*, qu'on croyait s'étendre jusque sous l'équateur; d'autres ont pensé que cette terre vague de *coupole d'Arine*, située à l'est du méridien des îles Fortunées, est *Arine giâne* dans la province de Samarkande ou Balkh; mais il n'y a rien d'arrêté à ce sujet. Parmi les grands astronomes arabes, il faut distinguer *Aboul-Véfa*, dont la science illustra Bagdad; il fut le rival des hommes d'Alexandrie; *Mohamed-ben-Mousa*, le grand géomètre du khalife Al-Manioun, est l'auteur des *Tables indiennes* (850): *Albategni* fut surnommé le *grand astronome*, même dans les temps modernes; Ulugh-Beig publia un catalogue d'étoiles qui égale celui d'Hipparque. Aboul-Féda fut un grand géographe; il était prince de Syrie et a laissé une description estimée de l'Arabie (1500). Aboul-Hassan de Maroc laissa un beau traité de la gnomonique des Arabes, de la perfection de leurs astrolabes, qui donnèrent tant d'exactitude à leurs observations astronomiques; *Arzachel* immortalisa par ses travaux la grande école astronomique de Tolède. Dès le onzième siècle de Tolède à Bagdad, et dans toutes leurs conquêtes, les Arabes font fleurir les sciences. — Mais tandis que l'ancien continent voit éclore tant de systèmes, les peuples du continent américain ont aussi leurs systèmes astronomiques, qui offrent les plus grandes analogies

avec ceux de l'Asie orientale. De même que le zodiaque tartare offre la lune des lapins, la lune des tigres, la lune des chèvres, etc., on trouve, chez les sauvages de l'Amérique du nord, la lune du gibier, la lune de la neige, la lune des nids, etc. Chez les Sioux, l'année commençait à l'équinoxe du printemps; c'était au solstice d'été chez les Algonquins. Les Natchez avaient un temple du Soleil et y entretenaient le feu sacré; d'autres sauvages distinguaient l'étoile immobile (polaire), les plus belles constellations, la voie lactée; il y en avait qui offraient des sacrifices humains à la belle planète Vénus, objet de mille contes fabuleux, etc. Les traditions toltèques disent que ce fut vers l'an 660 que l'astrologue Huematzin rédigea à Tula le *Téomoxitli* ou livre divin, renfermant l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, la division du temps, etc. Vers l'an 1090, les Aztèques réformèrent le calendrier et renouvelèrent la grande solennité du feu à Tlalixco. On attribue au grand législateur Quetzalcoatl des méthodes d'intercalation accompagnées de jeûnes, de cérémonies religieuses. Les Mexicains, comme plusieurs peuples de l'Asie, comptaient quatre âges du monde; ils y renfermaient 18028 ans. Ils se croyaient au cinquième âge, après lequel, suivant leurs traditions, le monde devait encore finir par quelque bouleversement. L'année est une des plus ingénieuses qu'offre l'histoire; elle était divisée en 18 mois de chacun 20 jours, formant ainsi 360 jours, après lesquels on plaçait cinq jours complémentaires; cette année civile était solaire; elle commençait au solstice d'hiver. Ces 18 mois semblent les six saisons primitives, divisées en trois parties chacune; ces six saisons se retrouvent chez les Arabes et les Chinois; elles étaient chacune de 60 jours, période célèbre en Orient. Le jour commençait avec le lever du soleil; son coucher et les deux passages de l'astre au méridien divisaient le jour en quatre grandes parties. Chaque mois de 20 jours était divisé en périodes de cinq jours; c'était la semaine. Chaque période de cinq jours commençait par des fêtes religieuses. Treize années mexicaines formaient un cycle; quatre cycles semblables formaient une *ligature d'années* ou 52 ans; deux ligatures donnaient une

vieillesse ou 104 ans. Les jours, les mois, les années, les cycles étaient présidés par des divinités. Les jours portaient les noms de *tigre*, *chien*, *singe*, etc., dénominations retrouvées dans les calendriers thibétain, tartare, mongol, chinois, etc. Dans leur grand cycle de 104 ans, ils intercalaient 25 jours; d'où l'année mexicaine était de 365 j. 243 millièmes : valeur plus exacte que l'année julienne. Les mois portaient les noms de *mois des jeunes guerriers*, *mois de la noblesse*, *mois de la fête des morts*, *mois de la grande pénitence*, etc. Ce dernier mois rappelle les jeûnes, les macérations affreuses auxquelles se livraient les religieux des nombreux couvents mexicains. Les prêtres observaient, près des temples, le passage des étoiles au méridien; la première partie de la lunaison était pour eux le *réveil* de la lune; la seconde partie était le *sommeil*. Ils appelaient l'année solaire *compte du soleil*; mais l'année sacrée était le *compte de la lune*; c'était le calendrier des temples, composé de petites périodes de *treize jours* ou demi-lunaisons. Il y avait 28 petites périodes de 13 jours, et un jour de plus, dans une année de 365 jours; chaque treize ans, ce jour de trop formait une nouvelle période, en sorte qu'une indiction de 13 ans renfermait autant de périodes de *treize jours* qu'il y avait de jours dans l'année civile. Les prêtres avaient aussi admis une période de 20 semaines de treize jours formant 260 jours, renfermant 52 semaines de 5 jours; c'était autant qu'il y a d'années dans le cycle de 52 ans. Ce cycle renfermait 1460 semaines sacrées de 13 jours; si l'on ajoute les treize jours intercalaires, on aura 1461 semaines de 13 jours; or ces deux valeurs rappellent celles de la période sothiaque de l'Égypte. Les prêtres mexicains calculaient bien les éclipses et en savaient la cause, du moins pour celles du soleil; ils connaissaient les *comètes*, les *solstices*, les *équinoxes*, les *constellations*; mais ils ignoraient le système solaire; en outre, les plus grandes superstitions régnaient pour toutes les époques importantes. C'était une croyance que la fin du monde arriverait après un cycle de 52 ans; aussi, à cette époque, la frayeur était extrême; l'épouvante régnait partout; le grand-prêtre éteignait le feu sacré dans les temples, tous les couvents étaient en prières; enfin, dans d'horribles cérémonies, les prêtres allumaient le

feu nouveau, pendant la nuit, sur une montagne près de Mexico; ce feu sacré était porté dans les temples et dans les maisons; un nouveau cycle recommençait : cérémonie qui rappelle celle de Rome où le grand-prêtre prenait le feu nouveau sur l'autel de Vesta. Les Mexicains avaient tous les quatre ans, à l'équinoxe du printemps, des cérémonies cruelles, et un jeûne qui durait quelquefois 160 jours. On faisait des sacrifices en l'honneur des éclipses. — Les Indiens de Chiapa donnaient aux 20 jours de leurs mois le nom de 20 de leurs plus fameux guerriers des temps héroïques. — Au Pérou, l'année commençait jadis à une époque répondant à notre 1^{er} janvier; mais l'Inca Manco-Capac, surnommé *Pachacutec*, ou réformateur du temps, fit commencer l'année *lorsque le soleil revient sur ses pas*, disent les traditions : c'était donc au solstice d'hiver. L'année était lunaire, composée de 12 lunaisons formant 354 jours; d'après des observations faites mois par mois par les prêtres de Cuzco, on intercalait 11 jours dans les 12 mois. Comme les Mexicains, les Péruviens avaient des gnomons; mais ils se servaient aussi des points de l'horizon où le soleil se levait et se couchait aux solstices et aux équinoxes. Ils étaient quelquefois forcés d'intercaler 12 jours au lieu de 11, afin d'amener la concordance de leur année avec la marche du soleil. Ils avaient *douze tours* pour marquer les mois, comme les Chinois avaient *douze palais* pour les lunes de l'année. Les éclipses répandaient chez eux l'épouvante. Ils orientaient parfaitement leurs édifices. L'Inca Pachacutec rendit un édit par lequel il devait y avoir *trois jours de fêtes et de marché* dans un mois; et que le peuple devait travailler huit jours consécutifs et se reposer le neuvième; la *semaine péruvienne* était donc de neuf jours. Les jours n'avaient pas de noms particuliers. — Les Muyscas du plateau de Bogota offraient le phénomène remarquable de trois calendriers : un *rural*, un *civil* et un *religieux*. L'année rurale se comptait d'une *saison de pluie* à une autre, et renfermait douze lunes; à la fin de la troisième année, les *arques* ou prêtres ajoutaient un treizième mois : ce qui rappelle l'année embolismique des Athéniens. L'année religieuse était un véritable cycle astronomique; elle était composée de trois années ru-

rales formant ainsi 37 lunes. L'année civile était de 20 lunes : c'était plutôt un cycle lunaire qu'une année proprement dite. Vingt années religieuses forment 740 lunaisons égales à 60 années rurales, dont 20 étaient intercalaires. Ce cycle de 60 était appelé la *grande année* divisée en quatre petits cycles de 15 ans, qui en formaient comme les saisons. Chaque petit cycle renfermait 185 lunaisons qui font 15 années chinoises et tibétaines : c'est l'*indiction* des Romains. Des sacrifices sanguinaires terminaient chez les Muyscas, comme chez les Mexicains, ces diverses périodes astronomiques. La semaine Muyscas était la plus petite connue, puisqu'elle n'était que de trois jours : dix semaines formaient une lunaison. La lunaison commençait, non pas à la nouvelle lune, mais au premier jour qui suit la pleine lune. On pense que l'année rurale commençait à la pleine lune qui suit le solstice d'hiver. Les traditions attribuent le calendrier au grand-prêtre et législateur Bochica. — Chez les habitants des îles Noutka, on retrouve les mois mexicains de 20 jours : ils avaient 14 mois ; leurs jours intercalaires sont très-nombreux et soumis à des méthodes très-compliquées. Les *Araucans* du Chili avaient une année de 360 jours divisés en 12 mois d'égale durée ; on ajoutait 5 jours complémentaires à la fin de l'année vers le solstice d'hiver ; c'était l'année égyptienne ; leur jour était divisé en 12 parties, comme au Japon. A Taïti, les insulaires divisent l'année en 13 lunes auxquelles ils donnent les noms des fils du soleil : la semaine de sept jours paraît y être en usage. — En France, l'empereur Charlemagne établit définitivement l'*ère vulgaire* ou de l'Incarnation, que lui apporta l'Anglais Alcuin ; il fit régler les fêtes nationales sur les périodes astronomiques. Il donna aux mois des noms conformes aux saisons : mars, *mois du printemps*, juillet, *mois de la fenaison*, octobre, *mois des vendanges*, etc.

— Les savants de l'Église d'Angleterre s'occupèrent toujours d'astronomie : c'était l'idée qui dominait alors. Ainsi on disait que saint Patrick d'Irlande avait fondé 555 églises et autant d'évêchés : c'était le nombre des jours d'une année lunaire. Saint Augustin, archevêque de Cantorbéry, avait, dit la légende, fondé 12 évêchés : chiffre mystérieux des douze mois. Bède le Véné-

able savait tout ce qui a rapport à la fixation de la fête de Pâques, les intercalations du cycle de 19 ans, les planètes, les cercles de la sphère, etc., connaissances limitées qu'il transmit à Alcuin, qui, aidé de Dungal d'York et de Virgile d'Irlande, enseigna l'astronomie à la cour de Charlemagne. On assure que ce pauvre Virgile fut censuré par le pape pour avoir dit qu'il y avait des antipodes. Au milieu de cette ignorance, l'astrologie était toute-puissante : durant le moyen âge, plusieurs astronomes furent brûlés sous l'accusation de magie, surtout en Italie. On peut citer comme une victime de l'ignorance intolérante des moines ce savant et infortuné moine anglais, Bâcon, surnommé *le docteur admirable* : accusé de sorcellerie à cause de sa grande science, il passa la plus grande partie de sa vie en prison dans des couvents. Un autre moine anglais, Jean de Sacrobosco, publia au treizième siècle un abrégé de Ptolémée qui fut longtemps un livre classique. Jean d'Arundel, lord anglais, avait 52 costumes d'étoffe d'or : c'était autant que de semaines dans l'année. D'autres seigneurs faisaient mettre *sept* tours à leurs châteaux, on *douze* donjons, et très-souvent 365 fenêtres, comme les jours de l'année : ce qui rappelle les sept enceintes d'Ecbatane, les *douze* portes de Pékin, les 360 mosquées de Boukhara, les 100 portes séculaires de Thèbes. L'astronomie se personnifiait ainsi dans l'architecture.

900. Dans toute l'étendue de leur vaste empire, le khalife protège les sciences, principalement l'astronomie à Cordoue, comme à Bagdad ; ils se distinguent surtout par leurs observations des étoiles, la perfection de leurs astrolabes et de leurs instruments astronomiques, la juste détermination de la latitude de leurs villes, etc. Le célèbre français *Gerbert*, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II (999), alla en Espagne s'instruire à leurs écoles de Cordoue, de Tolède ; à son retour, ses connaissances en géométrie, en astronomie parurent *prodigieuses* aux chrétiens plongés dans l'ignorance. Sa haute position seule le mit à l'abri de la persécution des moines ; il n'en fut pas moins regardé comme un *magicien*. On lui attribue l'introduction des chiffres arabes, et de l'horloge à balancier en France et en Italie. Il construisit un globe céleste ; l'horloge qu'il fit à

Magdebourg marquait l'heure par les étoiles. En 1073 eut lieu la réforme du calendrier persan, sous le sultan Melik Shah, surnommé Djeladeddin, sultan du Khorassan, qui fit cesser l'usage de l'ancien calendrier égyptien. Les astronomes persans fixèrent l'équinoxe du printemps au 14 mars du calendrier julien, alors en retard de six jours. Les mois restèrent de 30 jours, on garda les 5 jours complémentaires; aux années bissextiles, il y avait six jours complémentaires; mais quand ils avaient fait sept intercalations en vingt-huit ans, ils ne faisaient la huitième intercalation qu'à la trente-troisième année, ce qui donnait à leur année 365j 242424, valeur bien plus vraie que l'année julienne, quoique trop forte de 16 cent-millièmes de jour; l'erreur de l'année mexicaine 365j 243, était de plus de 7 dix-millièmes. Cette réforme qui évitait l'erreur du calendrier Julien, fut faite sous la présidence du savant astronome Omar Cheyam : c'était l'an 467 de l'hégire musulmane.

1200. Dans la grande organisation de l'Église romaine, les fêtes païennes du calendrier romain sont successivement remplacées par des cérémonies chrétiennes. Au cinquième siècle avaient été établies la fête de l'*Ascension* et celle de l'*Annonciation*; au sixième, celle de Tous les Saints et de la *Purification*; au huitième, celle du *Jeudi Saint*; au neuvième, l'*Assomption*; au treizième, la *Fête-Dieu*, etc. Les *processions des rogations* rappellent les *ambarvalia* ou processions de Cérès dans les champs; l'*Avent* rappelle le jeûne et les fêtes qui précédaient le retour du soleil au solstice d'hiver; les *quatre-temps* remplacent les jeûnes particuliers que l'on faisait aux équinoxes et aux solstices. La touchante cérémonie de la première communion a peut-être remplacé la fête où les jeunes Romains prenaient la robe prétexte; la saint *Jean d'hiver* et la saint *Jean d'été* ont rapport aux solstices. Les antiques *jeux séculaires* furent aussi rétablis sous le nom de *jubilé*, en 1300, par le pape Boniface VIII. Clément VI remplaça la période séculaire romaine par la période demi-séculaire juive, et célébra le jubilé en 1350. Urbain VI fixa le retour du jubilé à 33 ans, en mémoire des années que J.-C. était censé avoir passées sur la terre; plus tard, Paul II le fixa à 25 ans, pour la

rémission plus prompte des fautes. C'était revenir au *jubilé égyptien*, qui suivait la période symbolisée par le bœuf Apis : idée chrétienne basée sur une formule païenne : chose presque générale au moyen âge. L'Église conserva l'année et l'ère romaine, avec ses mois, ses calendes, ses nones, ses ides ; mais elle rejeta les noms idolâtres des jours : lundi *jour de la lune*, mardi *jour de Mars*, etc. Elle s'adressa au calendrier hébreu qui désigne les jours par leur distance au sabbat. Ainsi dimanche était le *premier jour* après le sabbat, lundi le *second jour*, etc. : l'Église appela lundi *première fête*, mardi *deuxième fête*, etc. — La Russie, convertie au christianisme par Constantinople, adopta l'année julienne et l'ère du monde 5509 av. J.-C. Jusqu'en 1542 ou 1547, les Russes avaient commencé leur année à partir du mois de mars, à l'équinoxe du printemps. Dès lors ils la firent commencer au 1^{er} septembre, comme cela avait eu lieu lors de la dernière réforme du calendrier égyptien. — L'Espagne chrétienne renonce peu à peu à son ère nationale de l'an 38 ou 59 av. J.-C., et adopte l'ère vulgaire ; en Catalogne, l'an 1180 ; dans l'Aragon, en 1550 ; dans le royaume de Valence, en 1358 ; dans la Castille, en 1593 ; dans le Portugal, en 1425 ou 1422. — Les khans mongols se sont toujours montrés protecteurs de l'astronomie dans leurs vastes conquêtes. On cite surtout *Holagu Ilkhan*, petit-fils de *Gengis-Khan*, qui s'entoura de savants à *Maragh*, près de Tauris. Les grands travaux de l'astronome persan Nasser-Eddyn, auteur des *Tables ilkhanniennes*, lui valurent le surnom de second Ptolémée. — En Europe, les chrétiens s'instruisent aux grandes écoles des Arabes, et traduisent leurs ouvrages, surtout par l'entremise des juifs de Narbonne. Le roi de Castille Alphonse X fit publier des tables astronomiques appelées *alphonsines* (1280). On assure qu'elles lui coûtèrent plus de 400,000 ducats. Les juifs surtout y furent employés : plusieurs étaient très-savants, mais trop attachés aux périodes sabbatiques de *sept jours*, *sept semaines* d'années, qu'ils combinaient par voies de multiplication arbitraires. Son palais était peuplé d'astronomes dont il critiqua les idées obscures et contradictoires, en disant que *si Dieu l'avait admis dans son conseil, il aurait donné au sys-*

tème du monde plus de simplicité. Cette critique spirituelle fut longtemps regardée comme une grave impiété. — On veut voir dans notre *jeu de cartes* la réalisation du calendrier : les quatre couleurs donnent les *quatre saisons*, les douze têtes sont les *douze mois*, les cinquante-deux cartes sont les cinquante-deux semaines ; la combinaison des *points, appoints, groupes de cartes*, etc., forment les 365 jours. Cela est assez remarquable.

Des astronomes donnent aux Scandinaves d'antiques connaissances astronomiques : les Suédois connaissent, dit-on, l'année de 365 jours et un quart, depuis un temps immémorial. La présence ou l'absence du soleil amenait des jours de fêtes et des jours de deuil formant d'assez longues périodes. Dans leurs traditions mythologiques, il est même question d'un oiseau au plumage de feu et d'azur, qui, semblable au phénix égyptien, vivrait 300 jours, s'enfuirait vers le sud, où il se brûlerait, puis reviendrait vers le nord : emblème de la marche du soleil. Les Bretons, qui se servaient d'une sorte de clépsydre pour mesurer le temps, même avant l'arrivée de César, saluent encore Vénus à son lever. Les anciens Saxons et les Danois avaient fait de nombreuses observations sur les marées, dont les plus grandes arrivaient aux solstices et surtout aux équinoxes : ils réglaient leur année sur les effets du flux et du reflux de la mer. Ils avaient compris, à force d'expérience, l'influence du soleil et de la lune sur les grandes marées d'équinoxe. — La Papauté, héritière de tous les préjugés et de toutes les idées étroites des Romains en astronomie, emprunta à cette science une belle image qui personifie tout le moyen âge. Le célèbre Innocent III disait, au milieu de sa formidable puissance : « De même que le soleil et la lune sont placés dans le firmament, le plus grand de ces astres pour présider au jour, l'autre pour présider à la nuit ; de même aussi il y a deux puissances dans l'Eglise : la puissance pontificale, qui est la plus grande, puis- qu'elle est chargée du soin des âmes ; et la puissance royale, qui est la moindre, et à laquelle sont confiés seulement les corps. » Dans cette application de l'astronomie aux vues de l'ambition, l'habile pontife a oublié d'ajouter que la lune éclipsait souvent le soleil. Ses successeurs ont dû s'en apercevoir.

TEMPS MODERNES.

1400. En Europe, les temps modernes s'ouvrent avec les plus grandes découvertes qui aient honoré le génie de l'homme. Christophe Colomb, en abordant au Nouveau-Monde, et Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, réalisèrent les grandes idées de l'école d'Alexandrie sous Eratosthène. Le chanoine polonais Copernic va réaliser, en les renouvelant, les glorieuses théories de l'école de Pythagore, par la publication de son *Système du monde*. Comme Colomb, il avait eu des devanciers ; on croit qu'ils vinrent tout à coup de Constantinople, quand les savants de cette grande cité s'enfuirent en Italie devant les Turcs. Bessarion de Trébizonde, devenu cardinal à Rome, émit parmi les savants italiens les idées de l'école d'Alexandrie, dont plusieurs appartenaient aux pythagoriciens ; l'*Almageste* de Ptolémée fut traduit à Rome même. En habile diplomate, Bessarion se contenta de répandre ses opinions scientifiques, sans pouvoir ou sans oser les formuler en système. Le cardinal allemand Nicolas de Cusa fut moins discret ; il parla tout haut du mouvement de la terre autour du soleil. Mais, ayant été jeté en prison par des moines qu'il avait voulu réformer, le cardinal s'intimida et se tut. Toutefois l'idée du mouvement de la terre était acquise au monde ; il suffisait d'attendre. Un jeune Allemand, nommé *Purbach*, construisit un globe céleste, y plaça les étoiles, éleva un gnomon, corrigea les tables de Ptolémée et d'Alphonse, mais il mourut trop jeune ; il n'eut pas le temps d'achever son œuvre ; il transmit ses idées à Jean Muller, de Kœnigsberg en Franconie, surnommé *Regiomontanus*, son disciple. Celui-ci recueillit dans toute l'antiquité les idées pythagoriciennes : celle surtout rapportée par Cicéron le frappa : *La terre, par son mouvement rapide autour de son axe, produit les mêmes apparences qui auraient lieu si, la terre étant en repos, le ciel lui-même était en mouvement*. Il affirma aussi que, relativement à la distance prodigieuse des étoiles, la terre, avec son orbite, n'est qu'un point. Il professa aussi la périodicité des comètes : idée hardie. La mort l'enleva jeune à

la science et à la gloire, qui passèrent à Copernic, héritier de ses idées de son illustre maître et ami. Jeune encore, il professa les mathématiques à Rome; mais ne trouvant point dans cette ville l'indépendance de la pensée, il retourna au fond de la Pologne demi-barbare, et obtint un *canonicat* à Frauenbourg où il consacra toute sa vie à l'étude de son système, loin des sanglants orages qui suivirent la Réforme religieuse. Tant de fureurs, tant d'anathèmes, tant de sang répandu, effrayèrent le savant dans sa solitude; il n'osa point publier le résultat de ses travaux d'un demi-siècle, tant il craignait les persécutions du sacerdoce. Il lui fallut toutes les instances de Gisius, évêque de Culm, et surtout la haute protection de Schomberg, cardinal de Capoue, pour oser se hasarder à publier ses immortels travaux. Toutefois, pour conjurer l'orage, et donner une preuve de sa soumission au saint Siège, il dédia son livre au pape Paul III; mais il en retarda assez la publication pour ne recevoir le premier exemplaire sorti des imprimeries de Nuremberg que le jour même de sa mort (1543). C'était le seul moyen d'échapper aux persécutions pour cet illustre vieillard de 70 ans. D'incroyables clameurs accueillirent ce livre immortel. La contradiction aux idées astronomiques de la Bible amena dans le sacerdoce une irritation qui viola presque la paix du tombeau de Copernic. *La terre mobile autour du soleil!* On en concluait la ruine de la foi, comme si ce touchant passage de l'Evangile : *Heureux ceux qui pleurent! heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*, avait pour base l'immobilité de la terre! On assure qu'un évêque fut condamné et privé de ses fonctions pour avoir cru aux *antipodes*! Tels étaient les temps, les hommes et les croyances, quand s'assembla le *concile de Trente*, sous Paul III. Le concile s'occupa surtout de la *réforme du calendrier*. Depuis le concile de Nicée, l'erreur d'un jour tous les 129 ans, avait amené 10 jours de retard sur le soleil, retard contre lequel on protestait depuis longtemps. Le concile ordonna la réforme. A chaque siècle, l'erreur du calendrier avait été indiquée : on la retrouve précisée dans Bède le Vénérable, dans Sacrobosco, et surtout dans Bacon. On reprochait à l'Eglise de fausser l'époque de la célébration de la Pâque, comme si la foi fût pour

cela en péril : l'inquiétude religieuse se répandait dans les âmes naïves de ces temps. Le cardinal français Pierre d'Ailly, surnommé *l'aigle de la France*, réclama une réforme du calendrier au concile de Constance (1414); la même réclamation fut faite par le cardinal allemand Nicolas de Cusa, au concile de Latran, et au concile œcuménique de Bâle (1435). La papauté hésitait peut-être faute de lumières; mais quand l'élégant cardinal Bessarion de Trébizonde eut révélé à l'Eglise latine à quelle pauvreté scientifique elle était réduite en fait d'astronomie, ses spirituelles causeries, adressées à l'élite des savants qui se réunissaient dans sa somptueuse villa, avaient déterminé la papauté à agir. Sixte IV avait chargé le célèbre Regiomontanus de la réforme du calendrier : mais ce savant était mort jeune. L'étonnement que répandit dans le monde le livre de Copernic hâta la réforme du calendrier. Une commission de savants se réunit à Rome; elle adopta le travail de l'astronome véronais Lilio, adressé à tous les Etats chrétiens, qui l'approuvèrent, et vérifié par le célèbre jésuite allemand Clavius, surnommé *l'Euclide du seizième siècle*. Pour ramener l'ordre dans l'année civile, un bref du pape Grégoire XIII ordonna de supprimer 10 jours : le lendemain du 4 octobre 1582 fut le 15 du même mois. L'équinoxe du printemps, qui tombait alors le 11 mars, fut reporté au 21 : on conserva l'usage des années bissextiles (qui sont celles dont les deux derniers chiffres sont divisibles par 4, comme 1848, 1852, 1856). Mais pour éviter l'erreur d'un jour tous les 129 ans, les savants décidèrent que les années séculaires 1700, 1800, 1900 dont les chiffres séculaires ne sont pas divisibles par 4, ne seraient point *bissextiles*; malgré cela, l'erreur serait encore d'un jour en 4,000 ans; et l'on a récemment proposé de rendre *communes* les années *milliaires* dont le chiffre est divisible par 4. Mais l'année ecclésiastique n'eut pas la même simplicité; la *lune pascalle* resta avec toutes ses difficultés et ses complications, que l'Eglise préféra à l'inconvénient de célébrer cette grande fête en même temps que les juifs et quelques sectes chrétiennes¹. Les Etats catholiques ad-

¹ Pour se faire une idée de la complication du calendrier ecclésiastique,

optèrent vite la *réforme grégorienne*; mais les protestants craignirent de compromettre la *réforme religieuse* en adoptant une amélioration proposée par un pape: triste effet des antipathies religieuses. Ce ne fut qu'au dix-huitième siècle que le protestantisme adopta la réforme du calendrier. L'Eglise grecque l'a toujours rejetée; son retard est maintenant de 12 jours; c'est le *vieux style* ou julien; le grégorien est le *nouveau style*. — Restait à renverser le grand ennemi de la foi, Copernic et son système. Le savant jésuite Riccioli, que l'exaltation de son parti appela le *Ptolémée des temps modernes*, crut y parvenir; mais l'attaque sérieuse vint du danois Tycho-Brahé. Il était protégé par Frédéric II, roi de Danemark, qui lui donna l'île de Hven pour y élever son célèbre observatoire d'Uranienbourg (1580). Cet astronome imagina un système où le soleil était le centre d'action des planètes *Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne*; mais où il gravitait lui-même, avec tout son cortège, autour de la Terre immobile. Ce système fut accueilli avec un enthousiasme impossible à décrire chez les catholiques qui eurent la *religion sauvée*. La postérité n'a point sanctionné cet enthousiasme; elle a oublié le système de Tycho-Brahé, ainsi que ses idées superstitieuses sur les horoscopes, sur l'astrologie; mais

en présence de la simplicité du calendrier civil, il faut voir les combinaisons admises pour la fixation de Pâques. Il faut d'abord trouver le *Nombre d'or*: ce que l'on obtient en ôtant 4 des deux chiffres à droite du millésime; puis on divise par 19: le reste est le Nombre d'or. Ainsi ôtez 4 de 45, il reste 41; divisez par 19, il reste 3, qui est le Nombre d'or de 1845. — Ensuite il faut l'*Épacte*, ou âge de la lune au renouvellement de l'année. Il suffit de retrancher 4 du Nombre d'or, de multiplier le reste par 11, de supprimer dans le résultat tous les multiples de 30; le reste est l'*Épacte*. En 1845, le *Nombre d'or* est 3; en retranchant une unité, il reste 2 qui, multiplié par 11, donne 22, qui est l'*Épacte*. — Maintenant, pour avoir *Pâques*, il suffit de retrancher de 44 l'*Épacte*, si elle est moindre que 24; le reste est la date du mois de mars qui répond à la pleine lune pascalle. Si l'*Épacte* est de 25 à 50, on la retranche de 43; le reste est la date d'avril de cette pleine lune. Quand l'*Épacte* est 24, cette pleine lune est le 19 avril. Le dimanche suivant est le jour de Pâques. En 1815, l'*Épacte* était 22; retranchée de 44, le reste 22 indique la pleine lune pascalle de mars; le lendemain 23 était le dimanche qui fut Pâques. Ce jour sacré ne peut tomber avant le 21 mars ou après le 26 avril. Nous omettons bien des détails scientifiques; Il reste encore à indiquer le nom du jour de la pleine lune.

elle lui a su gré d'avoir en pour élève le grand Képler d'Allemagne qui compléta le système de Copernic en prouvant que les planètes décrivent non des *cercles*, mais des *ellipses* dont le soleil occupe un foyer. Cette belle découverte fut confirmée par des *lois mathématiques* qui ont immortalisé Képler (1618)¹. On lui attribue d'avoir pressenti la *loi d'attraction* qui immortalisera *Newton*, la rotation du soleil, l'existence d'autres planètes, etc. — En France, jusqu'à 1564, l'année commença au jour de Pâques; Charles IX en fixa le commencement au 1^{er} janvier. Le 1^{er} jour de l'an de l'Eglise de Rome est fixé au dimanche qui précède la pleine lune de l'équinoxe du printemps. — Dans l'Inde, Akbar le Grand, empereur des Mongols, fonde l'*ère puissante* ou *Tarik-Ilahi*, qui date de l'équinoxe du printemps 1555; il continue l'usage des années hindoues. — Les Turcs ont adopté le calendrier arabe; plusieurs Turcs se distinguent comme astronomes.

1600. Joseph Scaliger imagine la *période julienne* composée de 7,980 ans, en multipliant la *période dionysienne* par l'*indiction* de 15 ans : cette période ramène les nouvelles lunes, les jours de la semaine, et l'indiction dans le même ordre : il supposa que cette période avait commencé 4713 avant l'ère vulgaire. Cette période fit peu de sensation au milieu de la secousse qu'avait produite dans les esprits le système de Copernic, secrètement approuvé par l'illustre Galilée, le plus grand mathématicien de l'Italie, le créateur de la philosophie expérimentale, l'auteur immortel des lois de la pesanteur, du pendule, du thermomètre, du télescope qui changea la face de l'astronomie. Trahi à Florence pour ses idées astronomiques, comme il l'avait déjà été à Pise pour ses idées hardies en physique, Galilée fut traduit au tribunal de l'Inquisition, qui, par un décret du 21 juin 1633, força cet illustre vieillard, le plus glorieux repré-

¹ Voici ces lois : 1^o Les orbites planétaires sont des ellipses dont le centre du soleil occupe un des foyers. 2^o Les aires décrites autour de ce centre, par les rayons vecteurs des planètes, sont proportionnelles aux temps employés à les décrire. 3^o Les carrés des temps des révolutions des planètes sont entre eux comme les cubes des grands axes de leurs orbites. Ajoutons à la gloire de Képler qu'il mourut dans une affreuse pauvreté, qu'il laissa à sa malheureuse famille; tandis que les astrologues vivaient dans les richesses et les honneurs. Il est donc bien vrai de dire : *heureux ceux qui pleurent!*

sentant de la science de son siècle, de prononcer cette abjuration impie : *Moi, Galilée, à la soixante-dixième année de mon âge, constitué personnellement en justice, étant à genoux et ayant devant les yeux les saints Évangiles que je touche de mes propres mains, d'un cœur et d'une foi sincères, j'abjure, je maudis, je déteste l'erreur, l'hérésie du mouvement de la terre, etc.* Devant tant d'humiliation jetée à cet homme de génie, on peut se demander comment la sévère et ignorante Inquisition aurait traité Copernic ! Galilée, en se relevant, avait frappé du pied la terre, et s'était dit à lui-même : *pourtant elle tourne !* mais il n'osa point manifester son indignation à des juges aussi puissants qu'ignorants, qui pouvaient changer en arrêt de mort sa prison perpétuelle. Il ne finit point sa vie dans les cachots ; enfermé quelque temps, il obtint pour prison une maison de campagne près de Florence, où Torricelli, homme de sa glorieuse école, lui ferma les yeux, l'année même qui vit naître Newton en Angleterre (1642). A l'aide de son télescope, Galilée fit découvrir les *montagnes de la lune, les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites de Jupiter, etc.* On assure que les astronomes de l'antiquité et du moyen âge observaient les étoiles avec de longs tubes sans verres. Torricelli découvrit le baromètre (1643), qui va aider le célèbre Pascal à mesurer la pesanteur de l'atmosphère sur le Puy-de-Dôme (1647). — La condamnation de Galilée jeta une si grande épouvante dans le monde savant, qu'elle détermina Descartes à supprimer son premier ouvrage : *Traité du Monde* ; il faillit, dit-on, voir ses chefs-d'œuvre brûlés même en Hollande par la main du bourreau. Le célèbre abbé Gassendi, professeur au Collège de France, partisan de Galilée et de Copernic, fut lui-même intimidé par l'Inquisition ; cependant il revint à ses opinions favorites. Il mourut pauvre (1655), tandis qu'il voyait comblé des faveurs des rois l'audacieux astrologue Morin, de la haine duquel il faillit être victime, parce qu'il soutenait le mouvement de la terre ! *Mercator*, géographe flamand, fait passer son premier méridien par les Açores ; mais les Hollandais le font passer par l'île de *Ténériffe* ; les Français, par ordre de Louis XIII, le font passer dans l'île de *Fer* ; c'était à peu près l'ancienne li-

mite de Ptolémée et des Arabes. Mais bientôt chaque peuple fait passer son méridien par sa capitale. Le Hollandais Huyghens découvre entre autres l'*anneau de Saturne*, quelques *satellites planétaires*, etc. (1639). L'Angleterre fonde sa glorieuse *Société royale de Londres* (1658), qui rendra tant de services à l'astronomie et aux sciences. La France fonde aussi, sous Colbert, l'*Académie des Sciences*, si célèbre par ses travaux (1666). L'immortel Anglais Newton découvre, entre autres, la grande loi de l'attraction qui complète le système de Copernic, brise les *cieux de cristal* des anciens, et révèle enfin tout le système du monde (1680). Les anciens croyaient que le ciel était une voûte solide, un *firmament* sur lequel roulaient les astres dans des ornières : la voûte de cristal s'appuyait à l'horizon ; Atlas portait le ciel sur ses épaules. Ces idées matérielles, accueillies de la foule, avaient été compromises par le système spiritua- liste de Pythagore, puis remises en honneur par le système matérialiste de Ptolémée, puis enfin brisées par les idées pytha- goricicennes de Copernic et confirmées par les admirables lois de Képler. Mais par quoi étaient donc soutenus les astres dans les profondeurs de l'espace ? Le grand Newton répondit à cette question par l'immortelle découverte de cette grande *loi de l'attraction* dans la nature : *Chaque molécule de matière attire tous les corps, en raison de sa masse, et réciproquement au carré de sa distance au corps attiré*. De ce principe nouveau découlent les grands phénomènes du système du monde. Dès 1703, l'Anglais Halley découvre la *loi des comètes* dans leur course. — En 1752, l'Angleterre, qui avait toujours compté ses années à partir du mois de mars, adopte la réforme grégorienne, et commence son année au 1^{er} janvier. De 1770 à 1787, le savant bénédictin français dom Clément, aidé de son érudit confrère dom Durand, composa l'*Art de vérifier les dates*, sur un premier travail de dom Clément (1750). Ce grand ouvrage est basé sur l'observation des éclipses et sur d'autres valeurs astronomi- ques : méthode que la Chine employait depuis des siècles en chronologie. — Les États-Unis d'Amérique prennent pour *ère nationale* le 4 juillet 1776 : glorieuse époque de leur émancipa- tion politique. — En 1781, l'Anglais Herschell doubla l'étendue

du système solaire en découvrant à Bath la planète *Uranus*. — Des savants français mesurent le méridien dont la 40^e millionième partie leur donne le *mètre*, base du beau système métrique en usage en France. Déjà, en 1530, le Français Fernel avait mesuré un degré du méridien. Un siècle plus tard, Snellius fit la même opération en Hollande, puis Norwood en Angleterre (1635). Le problème fut définitivement résolu en 1670 par Picard en France, et complété par les études de Cassini, par les expéditions scientifiques de Bouguer et de La Condamine au Pérou, et de Maupertuis en Laponie ; enfin, par tous les savants européens. — Dès le commencement de la révolution française, la Convention nationale décréta : « L'ère des Français compte de la fondation de la république, qui a eu lieu le 22 septembre 1792 de l'ère vulgaire, jour où le soleil est arrivé à l'équinoxe vrai d'automne, en entrant dans le signe de la balance à 9 heures 18 minutes 30 secondes du matin, par l'observatoire de Paris. » Puis on ajouta avec l'inexprimable enthousiasme de cette célèbre époque : « Ainsi l'égalité des jours aux nuits était marquée au moment même où l'égalité civile et morale était proclamée par les représentants du peuple français, comme le fondement sacré de son nouveau gouvernement. Les traditions sacrées de l'Égypte, qui devinrent celles de tout l'Orient, faisaient sortir la terre du chaos, sous le même signe que notre république, et y fixaient l'origine des choses et du temps. Ce concours de tant de circonstances imprime un caractère religieux et sacré à cette époque. » Ce grand souvenir de l'Égypte était bien naturel ! les Français adoptaient l'ancienne année égyptienne, ses 12 mois de 30 jours, ses 5 jours complémentaires ; ils admettaient les années bissextiles. Les mois étaient divisés en 3 décades ou semaines de dix jours, divisées en demi-décades. L'année commençait à l'équinoxe d'automne. On donna aux mois des noms en harmonie avec les saisons : *vendémiaire*, *brumaire*, *frimaire* furent les mois d'automne ; *nivôse*, *pluviôse*, *ventôse*, ceux de l'hiver ; *germinal*, *floréal*, *prairial*, ceux du printemps ; *messidor*, *thermidor*, *fructidor*, ceux de l'été. Les jours s'appelaient *primidi*, *duodi*, *tridi*, etc., suivant leur ordre

dans la décade, comme à Athènes. Le jour était divisé de minuit à minuit en dix grandes heures divisées en dix parties. Les cinq jours complémentaires étaient appelés *sansculotides*. Le jour intercalé dans les *années bissextiles* était le sixième jour complémentaire ; on l'appelait *jour de la révolution*. On y célébrait de grandes solennités. La période de quatre ans qui précédait l'intercalation s'appelait *Franciade*. Les noms des saints disparurent du calendrier : les jours de *décades* furent consacrés aux instruments de labour, *charrue*, *herse*, *hoiau*, etc. ; les demi-décades aux animaux utiles, l'*âne*, le *bœuf*, le *cheval*, etc. ; les jours simples, aux fleurs, aux fruits des diverses saisons, le *houblon*, le *maïs*, le *jasmin*, etc. Les jours sansculotides étaient consacrés à la *vertu*, au *génie*, au *travail*, à l'*opinion*, aux *récompenses*. Tel fut le calendrier républicain. Il était l'œuvre d'une assemblée enthousiaste ; mais comme il gênait les relations avec les autres peuples, il n'avait aucune chance de durée. Ce calendrier, renouvelé des Égyptiens et des Grecs, avait été formulé et proposé par le trop exalté conventionnel Romme en 1793, mais sans le concours des astronomes français, qui en blâmaient la forme et la portée. Alors la science elle-même fut un instant *suspecte*. On voulait s'affranchir de la science comme de la foi. Cette glorieuse époque aimait pourtant les grandes choses !

1800. En divisant les distances du soleil à Saturne en 100 parties ou *lieues célestes*, les astronomes trouvaient du soleil à Mercure, 4 de ces lieues ; à Vénus, 4 plus 3 = 7 ; à la terre, 4 plus 6 = 10 ; à Mars, 4 plus 12 = 16 ; à Jupiter, 4 plus 48 = 52 ; à Saturne, 4 plus 96 = 100 ; à Uranus, 4 plus 192 = 196. Dans cette progression croissante, il manque évidemment un terme entre Mars et Jupiter : c'est 4 plus 24 = 28. Il y avait donc là une planète inconnue. Les savants examinèrent attentivement le ciel, et au lieu d'une planète, ils en trouvèrent quatre petites ; ce sont les *télescopiques*. Piazzi découvrit Cérès, à Palerme, en 1801. L'année suivante, Olbers de Brême découvrit *Pallas* ; plus tard il découvrit *Vesta*. Enfin, en 1804, Harding, de Gottingue, découvrit *Junon*. Képler avait déjà pressenti l'existence d'une planète entre Mars et Jupiter. La découverte de

ees quatre planètes fit supposer à Olbers qu'elles provenaient d'une seule planète brisée, peut-être par une comète : opinion admise aujourd'hui par les savants. — Le calendrier républicain de la France dura aussi longtemps que l'enthousiasme qui l'avait dicté. Le 11 nivôse de l'an XIV, ou 1^{er} janvier 1806, Napoléon le remplaça par le calendrier grégorien. — Les savants de toutes les nations s'efforcent d'apporter la plus grande exactitude dans leurs calculs et leurs observations pour trouver les lois qui régissent les mondes dans l'espace.

1850. Dans le siècle précédent, la France a compté une foule d'hommes distingués parmi les astronomes : Clairaut, Méchain, Delambre, Le Gentil, Cassini, Lalande, Bailly, Laplace. De nos jours, le hardi savant Gay-Lussac osa s'élever dans un aérostat jusqu'aux dernières limites de l'atmosphère accessibles à l'homme. Il ne s'arrêta que là où il pouvait à peine respirer. Il ne faut pas oublier non plus Legendre, Biot, Arago, etc. Ce dernier savant, en même temps qu'il démontre l'impossibilité de l'influence de la lune sur les maladies, sur les phénomènes de la végétation, de l'atmosphère, etc., a rendu plus exacte la mesure du méridien, a mieux déterminé les orbites des planètes, et indiqué l'incroyable rapidité du mouvement des étoiles regardées comme fixes à cause de leur immense éloignement. Devant toute cette immensité sans fin répandue dans les cieux, il faut dire avec l'éloquent Massillon : « *Dieu seul est grand !* »

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

005800857

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. I. Mappemonde.	1
CHAP. II. Europe.	38
CHAP. III. Iles Britanniques.	77
CHAP. IV. Danemark.	119
CHAP. V. Norvège et Suède.	129
CHAP. VI. Russie.	150
CHAP. VII. Prusse.	173
CHAP. VIII. Autriche.	187
CHAP. IX. Allemagne.	203
CHAP. X. Suisse.	227
CHAP. XI. Hollande.	243
CHAP. XII. Belgique.	253
CHAP. XIII. France.	261
CHAP. XIV. Portugal.	322
CHAP. XV. Espagne.	335
CHAP. XVI. Italie.	363
CHAP. XVII. Grèce.	408
CHAP. XVIII. Turquie.	433
CHAP. XIX. Asie.	458
CHAP. XX. Afrique.	501
CHAP. XXI. Amérique.	527
CHAP. XXII. Océanie.	556
Système du monde.	571

P. S. Par une lettre du 18 mai 1843, M. Ad. Régnier, le savant précepteur de S. A. R. Monseigneur le comte de Paris, prévient M. Edouard Braconnier qu'il adopte son *Application de la Géographie à l'Histoire* pour l'éducation du Prince royal, et que ce beau et bon livre lui servira dès à présent à rendre plus attrayante l'étude de la géographie à son auguste élève. C'est le suffrage le plus honorable que l'auteur pouvait ambitionner.

